

Jean-Marie Kroug

Le désir de l'amant divin

Le vocabulaire amoureux de quelques femmes mystiques au dix-septième siècle

Thèse présentée à la Faculté de théologie de l'Université de Fribourg (Suisse)
pour obtenir le grade de docteur

Fribourg

2010

L'âme comprendra le désir de l'amant qui s'approche : s'il la regarde,
elle verra l'œil divin glisser ses rayons,
comme le soleil par les fenêtres et les fentes du mur.

Bernard de Clairvaux, *Sermon LVII sur le Cantique*

SIGLES ET ABREVIATIONS

ACARIE, MADAME :

Ecrits spirituels, Arfuyen, 2004.

Les Vrais exercices de la bienheureuse... par elle-même, Paris, D. Moreau, 1623.

Bruno de Jésus-Marie, Père, *La belle Acarie...*, D.D.B., 1942.

Boucher, Jean-Baptiste., *Histoire de la Bienheureuse* à Paris chez J. Lecoffre et Cie, 1854.

ACARIE, Ecrits

ACARIE, Exercices

ACARIE, Bruno

BOUCHER, Histoire

BERULLE, P. DE :

Œuvres complètes, Cerf, 1995 – 1999.

Elévation sur sainte Marie-Madeleine, Grenoble, J. Millon, 1998.

BREMOND, H., *Histoire littéraire du sentiment religieux...*, Grenoble, J. Millon, 2006.

BERULLE, Œuvres

BERULLE, Elévation

BREMOND, Histoire

CHANTAL, J.-F. FREMIOT DE :

Correspondance, Cerf, 1986.

Réponses sur les règles, constitutions, coutumier... Aimé Burdet, Annecy, 1849.

Sainte Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal, sa vie et ses œuvres, E. Plon et Cie, 1876.

I : *La Vie* par la Mère F.-M. de Chaugy ; II et III: *Œuvres diverses*.

Gazier, André, *Jeanne de Chantal et Angélique Arnauld*, H. Champion, Paris, 1915.

Bugnon-Secrétan, Perle, *Angélique Arnauld d'après ses écrits* Cerf, 1991.

CHANTAL, Lettres

CHANTAL, Réponses

CHANTAL, Œuvres

ANGELIQUE, Gazier

ANGELIQUE, Bugnon

DICTIONNAIRE DE SPIRITUALITE, Beauchêne, 1932 – 1995.

D.S.

FRANCOIS DE SALES :

Œuvres, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1969.

Œuvres de Saint François de Sales, ... édition complète ... Annecy, Visitation, MCMXXX & ss.

Sales, François de, *Lettres intimes*, présentées par André Ravier, s.j., Le Sarment, Fayard, 1991.

FURETIERE, *Dictionnaire de la langue française*, 1690.

SALES, Pléiade

SALES, Œuvres

SALES, Lettres

FURETIERE

JEAN DE LA CROIX :

Œuvres spirituelles du Père Jean de la Croix, Notes et remarques en trois discours...

chez la Veuve Pierre Chevalier, Ruë S. Jacques, à l'image S. Pierre, M DC LII.

Les Œuvres Spirituelles..., traduites par le R.P. Cyprien de la Nativité,

édit. par le P. L.-M. de St Joseph, D.D.B, MCMXLIX.

Œuvres spirituelles, traduction du P. G. de St Joseph, Seuil, 1947.

Œuvres complètes, traduction Mère M. du St Sacrement, Cerf, 1990.

JEAN, Cyprien 1652

JEAN, Cyprien 1949

JEAN, 1947

JEAN, 1990

MARIE DE L'INCARNATION :

Correspondance, édition Dom G. Oury, Solesmes, 1971.

Ecrits spirituels et historiques, Ursulines de Québec, 1985.

Ecrits de Tours, Arfuyen, 2003.

Martin, Dom Claude., *La vie de la Vénérable...* reprod. de l'édition originale, Solesmes, 1981.

MARIE, Lettres

MARIE, Ecrits

MARIE, Arfuyen

MARIE, Vie

THERESE D'AVILA :

Traicté du Chasteau ou Demeures de l'âme, ... traduite d'espagnol en francoys par I.D.B.P. &

L.P.C.D.B., Chez G. de la Noue, rue S. Jacques, à l'enseigne du nom de Jésus à Paris. M.DCI.

La Vie et les Œuvres Spirituelles de la M. Terese de Jesus par le R.P. F. de Ribera, et par I.D.B.P.

A Lyon, chez Pierre Rigaud, rue Merciere, A la Fortune, 1616.

Œuvres complètes, traduction du R.P. G. de St Joseph, Seuil, 1949.

THERESE, 1601

THERESE, 1616

THERESE, 1949

VAN DER SANDT : *Pro theologia mystica clavis*, édit. de la bibliothèque S.J., Louvain, 1963. SANDT

Avant – propos

Depuis de nombreuses années, la lecture des œuvres de Jean de la Croix nous est une source personnelle de méditation et d'admiration. La beauté des poèmes, la profondeur des commentaires de ces poèmes, les images choisies pour faire comprendre le cheminement de l'âme vers Dieu, ne sauraient nous lasser.

Après avoir lu la traduction du Père Grégoire de Saint-Joseph, et celle plus récemment publiée de Mère Marie du Saint-Sacrement, nous avons découvert avec une admiration tardive mais profonde la traduction du Père Cyprien de la Nativité, dans la belle langue française de la première moitié du dix-septième siècle.

Nous avons découvert aussi la place que tiennent en cette même période d'une part le Cantique des Cantiques commenté, paraphrasé ou simplement cité, d'autre part le personnage de Marie-Madeleine « comme parfaite amante », selon le titre d'un ouvrage de l'époque.

Nous avons découvert que les mots de l'amour et les textes sur l'amour divin ont été le fait en ce temps non seulement d'écrivains, théologiens ou spirituels, mais aussi d'écrivaines (on ne leur donnait pas encore ce nom), de femmes qui prenaient fortement la parole en ce temps de bouillonnement mystique.

Nous avons découvert enfin que certaines d'entre elles avaient été, avant d'entrer en religion, des épouses aimantes et des mères de famille : elles avaient donc à la fois l'expérience de l'amour conjugal et l'expérience de l'amour mystique.

Nous nous sommes alors demandé s'il était possible de mettre en lumière ceci : que cette double expérience pouvait avoir influé sur leur travail d'écriture, et qu'elles auraient usé des mots d'amour autrement que les religieuses dont la vie s'était passée toute entière dans une communauté monastique, et bien sûr autrement que les moines, les prêtres ou les laïcs qui les avaient eux aussi empruntés.

Trois personnalités se sont imposées à nous : Barbe Acarie d'abord, la « Belle Acarie » devenue carmélite ; Jeanne Frémyot, baronne de Chantal et fondatrice des visitandines ; enfin Marie Guyart devenue l'humble Marie Martin avant d'entrer chez les ursulines.

Nous avons lu et annoté leurs principaux écrits et relevé les mots d'amour qui reviennent le plus souvent sous leur plume, avant d'en faire une analyse comparative. Il est devenu de plus en plus clair que leur expérience conjugale influe réellement sur leur écriture, mais qu'il ne s'agit pas d'une influence uniforme. Et s'il fallait vraiment distinguer chacune par un seul mot, nous dirions que la qualité d'épouse caractérise plutôt Madame Acarie, celle de mère convient à Jeanne de Chantal, celle enfin d'amante s'applique à Marie Guyart ; mais l'exercice paraît très vite réducteur.

Elles ont plutôt un point commun, celui d'ouvrir un espace de parole trop rare à nos yeux dans l'Eglise, et qui peut donner le goût de Dieu à quelques uns de ceux qu'Il n'attire apparemment pas. Le goût précisément : Dieu demande à être goûté avant qu'on ne cherche à lui obéir, Dieu est amoureux de nous bien avant de nous demander de L'aimer, Dieu est délicieux avant tout.

Mais il importe de Le chercher avec patience et désir, de Le recevoir au jour qu'Il voudra, dans les mains et dans le cœur, avec émerveillement et reconnaissance, comme on accueille un amant.

Nous formons le vœu que le présent travail puisse aider l'un ou l'autre lecteur à prendre ce chemin sur lequel se rejoignent deux désirs : celui du chercheur de Dieu et celui de l'Amant divin .

approuvée par la Faculté de théologie, sur la proposition
des professeurs Guy Bedouelle (1er rapporteur)
et François-Xavier Amherdt (2ème rapporteur)
Fribourg, le 15 février 2010.
Prof. Max Küchler, président de la soutenance .

Introduction : La première moitié du dix-septième siècle

En ce mois de janvier 1600, Madame Acarie, qui aura bientôt trente-quatre ans, peut respirer. Près d'elle grandissent ses trois garçons et ses trois filles, âgés de sept à quinze ans. Son mari étant revenu d'exil voici deux ans, la famille a retrouvé sa place dans la société parisienne. Leur salon accueille d'éminents personnages : le chartreux Richard Beaucousin ; les capucins Benoît de Canfield et Ange de Joyeuse, le jésuite Pierre Coton ; le Père André du Val, de la Sorbonne ; Jean de Brétigny, prêtre normand passionné par l'œuvre de Thérèse de Jésus et la réforme du Carmel ; Madame de Sainte-Beuve qui fondera les ursulines de France ; Michel de Marillac, le futur Garde des Sceaux et chef du parti dévot ; l'abbé de Bérulle son cousin, dont la famille a beaucoup aidé le couple Acarie à traverser des années difficiles ; et bien d'autres encore. Tous nous les retrouverons dans les chapitres qui suivent. Tous ils ont ou auront bientôt leurs entrées auprès du Roi et des gens influents de la Cour.

Le Roi et le pouvoir royal.

Dans les cinquante années à venir, la monarchie française va peu à peu devenir absolue, en s'appuyant sur la notion de légitimité de droit divin dont Jean Bodin avait été le théoricien au cours du siècle précédent. La France se prépare, sans trop le savoir mais à travers des soubresauts, à l'avènement du Roi Soleil. Henri IV, âgé de quarante-sept ans, détient légalement le pouvoir royal depuis 1589, mais son sacre ne date que de 1594, tout juste après sa conversion au catholicisme (ce n'est pas la première mais celle-ci sera définitive). Voici deux ans, il a signé le traité de Vervins qui restaure la paix entre l'Espagne et la France ; il a promulgué l'édit de Nantes qui donne une grande liberté religieuse aux Réformés mais place le catholicisme comme religion d'Etat. Le roi veut reconstruire un pays fatigué par trente années de guerre. Une dernière opération militaire, en 1601 contre la Savoie,

lui permet d'annexer encore à la France le Bugey, la Bresse et le pays de Gex. L'absolutisme du pouvoir se met en place en même temps que la reconstruction d'une société fragilisée par les conflits récents. Sully, chargé des finances du royaume, fait merveille pour redresser l'économie et favoriser l'agriculture. Cependant les principaux succès royaux des dix premières années de ce siècle concernent d'abord l'industrie et le commerce, par l'abolition des péages et de ce fait par une plus grande facilité de transports des marchandises.

Henri IV vient aussi de répudier Marguerite de Valois, la « reine Margot ». Le mariage avait été arrangé dix-huit ans auparavant par Jeanne d'Albret la mère du roi, et par Catherine de Médicis, pour favoriser la réconciliation entre les partis catholique et protestant. Cette réconciliation a bien vite tourné court et la nuit de la Saint Barthélemy un peu plus ensanglanté la scène politique. Les deux époux n'ont pas tardé à retrouver, chacun de son côté, des amours cette fois librement choisies. Ainsi peu après le renvoi de Margot, qui s'est retirée en Gascogne, Henri pleure la mort en couches de sa dernière maîtresse Gabrielle d'Estrées, pour laquelle il organise des funérailles somptueuses ; puis il se donne une nouvelle épouse en la personne d'une nièce du grand-duc de Toscane, Marie de Médicis. Ce qui n'empêchera pas le « Vert Galant », comme on le surnomme, d'entretenir des rapports suivis avec d'autres maîtresses : Corisandre, comtesse de Guiche, Henriette d'Entragues dès 1601 (l'année même de la naissance du futur Louis XIII), Charlotte des Essarts en 1609. Si le roi a remarquablement stimulé l'économie de son pays, s'il a réussi à calmer les relations entre catholiques et protestants, entre espagnols et français, nous n'avons pas le sentiment qu'il ait trouvé la paix du cœur.

Louis XIII fera-t-il mieux ? Après la période de Régence exercée par sa mère avec l'aide de Concini, époux de Léonora Dori la sœur de lait de Marie, il occupe le trône jusqu'en 1643. Pour établir des liens entre la France et l'Espagne, Marie de Médicis arrange à son tour le mariage de son fils avec Anne d'Autriche, fille de Philippe III d'Espagne (née comme Louis XIII en 1601). Le mariage est célébré en 1615. Cette union restera sans chaleur et sans amour (sauf pendant une brève période de quelques mois). Anne, déçue, fomentera même quelques conjurations rassemblant des mécontents de tous milieux. La seule femme pour laquelle Louis éprouvera quelque affection durable est sa première nourrice, Françoise de

Longuesac, marquise de Montglat, qu'il appelait « mamanga » et qui conservera sa maison derrière le Louvre jusqu'à la fin de ses jours : après sa mort on trouvera dans sa bibliothèque, entre autres livres les œuvres de François de Sales.

Dès sa majorité, donc dès son accession au trône, le jeune roi résiste à sa mère : il l'envoie en exil à Blois en 1617 après avoir fait d'abord assassiner Concini. Marie s'échappe quelques années plus tard, fomenté un complot qui ne réussit pas, parvient cependant à convaincre son fils de prendre Richelieu comme conseiller. Le cardinal gagne peu à peu la confiance de Louis jusqu'à devenir, et pour longtemps, son premier ministre. Peut-être est-ce parce que Richelieu marque une opposition claire à la maison d'Autriche ? Si le roi cherche lui aussi à pacifier le pays, c'est en réprimant l'agitation de la noblesse, puis en reprenant la lutte contre les protestants, devenus comme un Etat dans l'Etat. En 1629 l'édit de grâce d'Alès supprime les places de sûreté de ces protestants. Les nombreux ennemis de Richelieu sont systématiquement écartés : par exemple le garde des Sceaux Michel de Marillac en 1630, ou le duc de Montmorency en 1632. Par ailleurs le roi, toujours soucieux d'ordre, somme la justice de régler rapidement l'affaire des possédés de Loudun : elle condamnera donc Urbain Grandier, curé de la ville et principal accusé, qui sera brûlé vif. Enfin Richelieu entraîne la France dans une nouvelle guerre contre l'Espagne, guerre ruineuse pour le pays, mais dont le roi sort victorieux en 1643.

Sur le plan politique, on notera donc la reprise du conflit avec l'Espagne, la reprise également de la lutte contre les protestants et l'affaiblissement de ces derniers, la fin d'une période de prospérité économique à cause de la participation de la France à la guerre de Trente ans. Sur le plan personnel, on observe que le Roi mène une vie moins frivole peut-être, mais à peine plus heureuse que celle de son père, malgré la naissance tardive de deux garçons, les futur Louis XIV et Philippe d'Orléans¹.

A côté de ceux qui font et défont la politique se trouvent des hommes qui théorisent cette politique, penseurs influents ou totalement négligés par les décideurs d'alors : par exemple Jean Bodin (1530 – 1596)² ou Henri de Rohan (1579 – 1638)³. Nous

¹ F. Lebrun, *Le 17^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1967, chap. I à IV. Dans toutes les notes à venir, s'il n'est pas fait mention d'une autre ville d'édition, il s'agira toujours de Paris.

² J. Bodin, *Les six livres de la République*, Jacques Du Puys, 1576. (*Les six livres de la République*, texte revu par C. Frémont, M.-D. Couzinet, H. Rochais, (6 vol.), Fayard, 1986).

³ H. de Rohan, *De l'intérêt des princes et des états de la chrétienté*, C. de Serey, 1650. D'abord publié dans les *Memoires du duc de Rohan, sur les choses advenues en France depuis la mort de Henri le Grand jusques à la paix faite avec les réformés au mois de juin 1629, dernière édition, augmentée d'un quatrième livre, et de divers discours politiques du même auteur, ci-devant non imprimés ; ensemble un traité de l'intérêt des princes*, (sans

évoquerons aussi le dominicain Tommaso Campanella (1568 – 1639), auteur de *la Monarchie d'Espagne*, texte rédigé en 1598 au moment même d'une conjuration qui lui valut près de trente années de prison, d'abord à Naples puis au Saint-Office de Rome. Il écrit ensuite *la Monarchie de France*⁴, en 1635, peu avant la fin de sa vie. Il s'agit d'un auteur qui dans sa langue maternelle, l'italien, développe l'idée d'une monarchie théologiquement fondée sur la puissance divine, mais qui fonde aussi ses arguments sur une analyse lucide du contexte géopolitique de l'époque.

Paris, les Provinces et la Nouvelle France.

Les activités royales vont se délocaliser peu à peu, des Pays de la Loire vers l'Île de France et l'actuelle capitale. Mais Paris n'est pas la France, le pays n'a pas ses frontières actuelles, les provinces sont diverses dans leur culture comme dans leur fidélité au roi. Variable est aussi l'attachement à une confession religieuse, et divers encore les ennemis du régime. C'est enfin le temps où le Royaume s'adjuge des terres lointaines, dans le Nouveau Monde ou les Indes Orientales, comme le font d'autres puissances européennes.

Voyons dans quelle région, et donc dans quel environnement culturel et politique, vivent chacune des trois dames que nous étudierons dans les chapitres suivants.

C'est à Paris que Madame Acarie et ses nombreux amis passent la plus grande partie de leur temps, ou pour le moins séjournent régulièrement pour affaires. Bastion catholique au seizième siècle, la ville est demeurée foncièrement hostile à la Réforme. En 1572 des milliers de protestants ont été assassinés lors du massacre de la Saint-Barthélemy. En 1588 la journée des barricades permet à Henri de Guise de chasser le roi Henri III, mais le duc est assassiné en décembre de la même année. Une grave famine s'ajoute au siège de la ville en 1589. La paix ne revient qu'en 1594 quand le roi abjure le protestantisme et fait son entrée solennelle dans la capitale. Alors commence une période d'extension économique et urbaine, par la construction de palais et de lieux publics, et le développement de nouveaux quartiers. N'oublions pas cependant que la plus grande partie de Paris demeure

lieu, 1646. (*De l'intérêt...*, édition établie par C. Lazzeri, P.U.F., 1996).

⁴ T. Campanella, *de Monarchia hispanica*, Editio novissima, aucta et emendata ut praefatio indicat, Amsterodami, apud L. Elzevirium, 1641 (*Monarchie d'Espagne et Monarchie de France*, P.U.F., 1997).

insalubre : en parcourant ses rues boueuses et puantes on ne peut que devenir crotté jusqu'au haut des chausses et peut-être délesté de sa bourse si l'on n'y prend garde⁵. Les maisons se construisent trop vite et trop mal, et se délabrent encore plus vite. L'insalubrité de l'air incite une partie de la classe aisée à fuir à la campagne tandis que les autres demeurent en ville pour jouir de ses commodités, de ses salons, de ses spectacles, de sa vie enfin.

Dans le domaine des lettres on signalera la création de l'imprimerie nationale en 1620 et de l'Académie Française en 1624. Paris vit donc, pendant la première partie du dix-septième siècle, une période d'expansion difficilement contrôlable, toute bruisante d'échanges de tous genres.

Un peu plus jeune que Madame Acarie, Jeanne de Chantal vit au château de Bourbilly près de Dijon. L'ancienne capitale du duché de Bourgogne est française depuis 1477 seulement, quand Louis XI a fait saisir le duché. La province forme comme une frontière, Dijon étant à la merci d'une invasion espagnole par la vallée de l'Ouche. Mais surtout la Bourgogne d'avant 1600, plus que les autres provinces, s'est vivement opposée au roi, ce qui a provoqué un climat de tensions violentes, presque de guerre civile. Les ligueurs ont recruté beaucoup d'officiers du parlement. Bénigne Frémiot, le père de Jeanne, haut magistrat de la ville, est demeuré fidèle à Henri III. Fidélité à ce point dangereuse qu'il a quitté la ville en 1589 et s'est retiré de soixante kilomètres, à Flavigny où il a fondé un parlement en exil. Sa demeure dijonnaise est alors pillée, on menace de mort son fils André. La disparition de Henri III lui pose un redoutable problème de conscience, que l'abjuration du protestantisme par Henri IV contribue à résoudre ; mais les tensions subsistent entre Paris et la Cour d'une part, Dijon et la Bourgogne d'autre part.

En 1600, tensions et déboires font partie du passé, le président a pu rentrer à Lyon, les inquiétudes et alarmes de Jeanne sont apaisées. Jeanne Françoise Frémiot de Chantal s'apprête à fêter à Bourbilly, le 23 janvier, ses vingt-huit ans, dont huit années de vie commune avec Christophe de Rabutin, deuxième baron de Chantal, son époux bien-aimé. Elle est heureuse et ne regrette qu'une chose : que le baron doive passer de bien trop longues semaines à la Cour. Ils ont eu le chagrin de perdre leurs deux premiers enfants quelques mois après leur naissance. Mais trois autres

⁵ E. Magne, *La vie quotidienne au temps de Louis XIII*, Hachette, 1942.

sont encore venus au monde : Celse-Bénigne qui aura bientôt quatre ans, Marie-Aimée qui en a deux, et la petite Françoise. Christophe n'est malheureusement pas en très bonne santé. Il a suggéré que celui des deux qui survivrait à l'autre se consacre totalement à Dieu. Jeanne tremble d'angoisse à la seule évocation de la mort de l'être aimé.

François de Sales n'est pas encore entré dans la vie de Jeanne. Il se donne tout entier aux affaires de la conversion du Châblais. Cette région est revenue au duc de Savoie en 1593, au moment de l'abjuration de Henri IV, lorsque genevois et bernois, perdant l'appui de la France, ont jugé plus prudent de la lui céder. Depuis lors François, envoyé en mission de conversion par l'évêque de Genève Claude de Granier, ne cesse de prêcher à Thonon et Annemasse. Il obtient un grand nombre de conversions. Il représente son évêque à Rome pour la visite ad limina, est alors pressenti par le Pape pour devenir évêque lui-même. En janvier 1600, François, de retour à Annecy, assiste aux Quarante Heures de Chambéry. Le début de l'année 1602 le trouve à Paris, pour négocier les conséquences ecclésiastiques du récent rattachement à la France du Bugey, de la Bresse et du Pays de Gex : séjour important notamment parce qu'il va lui permettre de rencontrer Madame Acarie, Bérulle et tous les habitués du cercle Acarie, de prêcher le carême du Louvre, et de rencontrer le Roi.

Annecy, capitale du Genevois, lieu de résidence de l'évêque de Genève et petite ville au caractère provincial, devient donc le centre des activités de François de Sales, mais la première rencontre entre Jeanne et François aura lieu à Dijon.

En janvier 1600, la petite Marie Guyart n'a pas encore trois mois. Son père exerce le métier de boulanger dans la bonne ville de Tours. Marie aura trois frères et trois sœurs, et rien ne permet alors d'imaginer son extraordinaire parcours de vie, sa vie mystique hors du commun, son départ volontaire et définitif pour la Nouvelle France, au mitan de sa vie.

La Touraine avait été l'objet de toutes les attentions royales, notamment sous le règne de François Ier qui fit de Tours le lieu de séjour privilégié de la Cour. Puis la ville fut un foyer très actif du protestantisme, et la révocation de l'édit de Nantes en 1685 lui portera un coup terrible, car les ouvriers soyeux convertis au protestantisme quitteront en masse la ville. Mais en ce début du dix-septième siècle elle s'enrichit par le négoce, notamment de la soie, dont la fabrication avait été

introduite par Louis XI. Elle profite pleinement des libertés de commerce données par le Roi. Le beau-frère de Marie (quand elle sera devenue la veuve Marie Martin), en lui confiant la gestion de son entreprise de transports lui donnera un travail intéressant, en prise sur la réalité économique du moment et comparable à celui des entreprises de transports routiers d'aujourd'hui.

A quatre-vingt kilomètres au sud-ouest de Tours, une autre ville fera parler d'elle bientôt : Loudun, elle aussi foyer de protestantisme, elle aussi bientôt dépeuplée par la révocation de l'édit de Nantes. Sa communauté catholique cependant se renforce entre 1610 et 1630 avec l'arrivée massive de religieux qui s'y installent et construisent leurs couvents : jésuites, capucins, carmes réformés, ursulines. En 1632, la ville sera le théâtre d'une possession collective au couvent des ursulines, et les rebondissements de l'affaire défraieront la chronique pendant quelques années⁶. Marie habitera Tours pendant la première moitié de sa vie, puis elle s'en ira vers la Nouvelle-France. Le cartographe Maggiolo avait donné ce nom, en 1527, au territoire exploré pour les Français par Jean de Verrazane. On l'appellera ensuite France Nouvelle, puis France Antarctique, jusqu'à ce qu'en 1609 Jean Lescarbot⁷ tranche définitivement en intitulant son ouvrage *Histoire de la Nouvelle France*⁸. A cette époque, le terme désigne essentiellement la côte atlantique et toute la région du Saint-Laurent. La première colonie est fondée en 1608 sur l'emplacement de l'actuelle ville de Québec, par Champlain qui fondera également un poste de traite sur le site de Montréal. Paul de Chomedey de Maisonneuve sera particulièrement chargé de créer sur le même site une vraie colonie, pour une évangélisation des sauvages autochtones, entre 1640 et 1650. Vers la fin du siècle, Montréal comptera 600 habitants, et l'ensemble de la Nouvelle-France moins de 4000⁹.

L'Eglise.

Il est indispensable, avant de décrire l'état de l'Eglise, de rappeler les travaux du concile de Trente, dont le travail théologique et disciplinaire rend possible la réforme catholique : il modifie en quelque sorte le choix des armes dans le conflit qui oppose protestants et catholiques. Mais en 1600 les décisions du concile sont

⁶ M. de Certeau, *La possession de Loudun*, Julliard, 1970 et Gallimard, 2005.

⁷ E. Thierry, *Marc Lescarbot, Homme de plume au service de la Nouvelle France*, Honoré Champion, 2001.

⁸ M. Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle France*, À Paris chez Jean Millet, MDCXI.

⁹ C. Brown, *Histoire générale du Canada*, Montréal, édition Boréal pour l'édition française, 1988.

encore loin d'être entérinées par l'ensemble des Eglises locales et par les pouvoirs en place. Et la politique montre son nez à tous les carrefours.

A l'origine de la Réforme, les contestataires exigeaient des changements internes fondamentaux et qu'ils soient l'œuvre non d'un seul homme mais d'un Concile, qu'on en finisse avec l'omnipotence papale qui prétendait maîtriser les églises locales et même imposer ses idées aux dirigeants politiques¹⁰.

Paul III veut prendre en main une série de transformations, nécessaires pour répondre aux protestants et considérées comme indispensables par la hiérarchie catholique elle-même. Il impose entre autres une formation correcte du clergé, l'obligation de résidence non seulement pour les prêtres mais également pour les évêques et les supérieurs religieux, un contrôle centralisé des grands ordres religieux et des universités. Mais il a fort à faire : entre catholiques et protestants les oppositions se sont peu à peu durcies, chaque camp s'est replié sur soi, campant sur ses positions et restreignant le dialogue avec l'adversaire. Sur le plan politique, partout on conteste le pouvoir temporel et la richesse des papes. Les cours européennes, pour lutter sur ce plan temporel, contestent naturellement l'hégémonie du pouvoir spirituel. La fine diplomatie du Pape lui permet de donner une envergure européenne au Concile, dont finalement les cours et les églises locales admettront les décisions. Ce Concile, d'abord orienté vers la controverse, travaille en même temps sur les questions doctrinales et les décisions pratiques qui en découlent. Il prend comme base de ce travail l'Écriture, dans la présentation de la Vulgate seulement (malgré le nombre pourtant reconnu de lectures fautives) pour affirmer les vérités de foi contre les hérésies du moment.

On se souviendra de l'important travail de réflexion sur le péché originel, la grâce, la foi et les œuvres. Les pères conciliaires reprennent plus souvent qu'on ne le pense les positions érasmiennes, là où précisément Erasme avait rompu avec Luther et son augustinisme pur et dur. Ils insistent sur la réponse libre et active que l'homme apporte à la grâce divine. Mais des zones floues demeurent, sur la notion de mérite par exemple, ou sur le lien entre l'effort et la récompense, et ce flou prépare les querelles du dix-septième siècle sur la grâce.

Le Concile redonne également leur pleine valeur aux sacrements : l'eucharistie bien sûr, mais aussi la pénitence qui en prépare la réception, et le sacerdoce qui la

¹⁰ N. Lemaître, *L'Europe et les Réformes au XVIe siècle*, Paris, Ellipses, 2008.

rend possible. Ce dernier est considéré comme un véritable sacrement et non pas seulement un office comme le prétend Luther, il donne à chaque communauté un pasteur, prêtre ou évêque, qui doit vivre au milieu des fidèles et non pas les confier à un mercenaire. Ce pasteur doit être recruté dans une pépinière (séminaire) d'âmes capables d'assumer le ministère et que l'on formera avec soin (mais qui va payer cette formation ?). Le clergé régulier passe sous la direction de l'évêque local, et le cloître protégera obligatoirement les religieuses. Le mariage est pensé de manière renouvelée : les pères conciliaires réaffirment qu'il relève de l'Eglise avant d'être enregistré par le pouvoir civil, qu'il est fondé sur le consentement mutuel et non sur la décision des parents, qu'il est indissoluble. Enfin le catéchisme dit du Concile, édité en 1566, donne aux pasteurs un outil commode pour servir à l'éducation des masses illettrées.

En 1600, les décisions conciliaires sont encore loin d'avoir été reçues par la France, acceptées et mises en application par l'ensemble des acteurs : ceci pour des raisons qui mêlent inextricablement théologie et politique (dans la lutte entre gallicans et ultramontains), les difficultés matérielles (le système des bénéfices rend difficile le choix judicieux et la formation adéquate des bénéficiaires) et les interrogations qui se poursuivront durant le dix-septième siècle. Faut-il par exemple admettre que le Pape ait le droit d'intervenir dans les affaires d'un pays et d'un Roi réputés catholiques ? Et si le Roi par malheur est protestant, serait-il préférable de le renverser pour mettre sur le trône un souverain catholique, fut-il venu d'une nation depuis longtemps ennemie comme l'Espagne ? Les ligueurs, hostiles à Henri III, l'étaient-ils à cause de la religion seulement, ou parce qu'ils souhaitaient un rapprochement politique avec l'Espagne ?

En fait au début du siècle, la paix religieuse procurée par l'édit de Nantes, un souverain qui choisit de rejoindre l'Eglise catholique, de fortes personnalités présentes aussi bien dans les cadres supérieurs de l'Eglise que dans ceux de la politique, tous ces éléments permettent un renouveau du catholicisme par une application progressive des décisions conciliaires. Puisque Henri IV a conduit une politique d'apaisement (paix de Vervins avec Philippe II d'Espagne et signature de l'édit de Nantes, les deux événements survenant en 1598), la hiérarchie catholique estime venu le temps de demander, doucement mais fermement, la restitution des biens et bénéfices usurpés par les protestants, et le retour à leur poste des curés chassés de leurs paroisses. Le Roi va contribuer à rétablir le catholicisme dans ses

droits. Il y parvient en reprenant les termes du Concordat de François 1^{er} ¹¹, faisant de lui-même le véritable propriétaire des biens du clergé dont il donne la jouissance à ceux qu'il choisit, après approbation papale relative à la régularité théologique de la pensée de l'élu. Henri IV cherche donc à pacifier à la fois les protestants (par l'édit) et les catholiques (par la restitution des biens et des postes).

Mais l'Eglise en France demeure dans une situation délicate. La vie conventuelle souffre de nombreux relâchements. Beaucoup de prêtres n'ont pas la formation adéquate. De plus le Roi octroie les bénéfices sans se préoccuper de la formation ni des qualités des futurs bénéficiaires. Il ne se préoccupe pas davantage d'enregistrer les décrets du Concile et de les faire appliquer. Dans les premières années du siècle, un nombre intéressant de personnages bouscule poliment cette inertie : Richelieu dans son évêché de Luçon, Mgr de Granier évêque de Genève, André Frémyot évêque de Dijon, mais aussi François de Sales, Vincent de Paul, et Bérulle bien sûr, vont se soucier activement de la formation des prêtres. Ils se préoccupent de réformer les monastères, et d'introduire en France soit des ordres nouveaux (par exemple l'Oratoire) soit des communautés récemment réformées (le Carmel) venant d'Italie ou d'Espagne. Rappelons aussi que tout au long du siècle, la profonde remise en valeur de l'étude des Pères de l'Eglise (voyons l'attachement de Saint-Cyran à saint Augustin, le travail des mauristes et particulièrement du fils de Marie Guyart) tentera de susciter dans le clergé le goût de la réflexion et de la vérité.

Dans des régions politiquement complexes comme le diocèse de Mgr Granier, qui relève en partie du Duc de Savoie, en partie du Duc de Genevois, enfin du Roi lui-même, il faut agir avec doigté, diplomatie et fermeté pour faire appliquer concrètement ce que le Roi a décidé pour le rétablissement du catholicisme. C'est la raison pour laquelle, en 1602, François de Sales arrive à Paris. Simple coadjuteur de Mgr Granier, il jouit déjà d'une remarquable reconnaissance publique, non seulement par ses prédications mais aussi par la publication de *la Défense de l'étendard*¹².

¹¹ Daté du 18 août 1516, ce Concordat conserve au Pape le droit de prélever les annates ou impôts sur les biens de l'Eglise de France, mais attribue au Roi le pouvoir de nommer les abbés, évêques et prélats, donc de placer à ces postes des fidèles du pouvoir royal.

¹² F. de Sales, *Défense de l'estendart de la sainte Croix de Notre Sauveur Jésus-Christ, divisée en quatre livres ...*, Lyon, J. Pillehotte, 1600.

Son jeune confrère Pierre de Bérulle (il a vingt-cinq ans, François en a trente-trois) a lui-même publié l'année précédente le *Traité des évergumènes*¹³ que précède déjà le *Bref discours*¹⁴. Il a participé à une confrontation publique avec le huguenot Duplessis-Mornay, au côté de Du Perron, l'évêque d'Evreux. Au cours de ce débat contradictoire, Henri IV a remarqué le jeune prêtre, qu'il choisit peu après comme son aumônier ordinaire.

Quant à Vincent de Paul, qui a dix-neuf ans, il est ordonné prêtre au printemps de l'année 1600. Duvergier de Hauranne, futur Monsieur de Saint-Cyran, est son exact contemporain. Personne ne parle encore de la petite Louise de Marillac, âgée de huit ans, qui n'a jamais vu sa mère et vit une enfance difficile, auprès d'un père fantasque ayant épousé en secondes noces une veuve mère de trois enfants, avec laquelle il ne s'entend déjà plus. Son oncle Michel de Marillac s'intéressera peu à la fillette. Seule la mère Louise de Marillac sa grande tante, dominicaine au couvent royal de Poissy, lui apportera un peu de chaleur et d'attention. Il eût été difficile d'imaginer alors pour elle un avenir si actif et si fécond.

A la même époque, accompagnant les colonisateurs des terres nouvelles d'Orient et des Amériques, certains ordres religieux s'engagent dans un travail missionnaire d'envergure : les carmes sont nommés par le Pape surintendants généraux des missions catholiques ; les ursulines vont s'implanter bientôt en Nouvelle France avec Marie de l'Incarnation ; les jésuites, partis depuis fort longtemps en Amérique du Sud, ont envoyé vers Europe, dès la fin du siècle précédent, de longues lettres d'information¹⁵. Elles représentent comme un prélude à ce qu'ils nommeront bientôt les *Relations*, dont un nombre important arrivera aussi de la Nouvelle France. Ils se rendent en Asie, et nous nous souviendrons ici du Père Matteo Ricci, premier jésuite admis à Pékin en 1601, dont le *Journal*, publié après sa mort¹⁶, donne une fine analyse de la situation de l'Empire. Ricci souhaitait qu'à Rome on étudie la possibilité d'une liturgie en langue vernaculaire. Il faudra attendre plus de trois siècles pour que son vœu soit exaucé.

¹³ P. de Bérulle, *Traité des évergumènes ; suivy d'un discours sur la possession de Marthe Brossier : contre les calomnies d'un médecin de Paris*. Par Léon d'Alexis, Troyes, 1599.

¹⁴ P. de Bérulle, *Bref discours de l'abnégation intérieure*, (s.l.), 1597.

¹⁵ J.-C. Laborie, *Mangeurs d'hommes et mangeurs d'âme*, H. Champion, 2003.

¹⁶ M. Ricci, *Histoire de l'expédition chrétienne au Royaume de la Chine, 1582 – 1610*, À Lyon, pour Horace Cardon, 1616.

Le monde scientifique.

Dans le domaine scientifique, la fin du seizième siècle marquait aussi la fin d'un monde. La première moitié du dix-septième donne à comprendre un monde nouveau, infiniment plus grand que celui qu'on imaginait jusqu'alors, régi par d'autres lois, dans le domaine de l'infiniment grand comme dans celui de l'infiniment petit. Ces bouleversements rendent la recherche scientifique complexe et passionnante. Le laboratoire des gens de science est européen et les échanges se multiplient par-dessus les frontières.

Des noms prestigieux et des recherches fondamentales jalonnent donc la première moitié du siècle mais prennent leurs racines dans le terreau du siècle précédent : J. Kepler et le *Mysterium cosmographicum* (1596)¹⁷ par exemple, pour ce qui touche à la représentation du monde, représentation nouvelle et quelque peu mystérieuse comme le titre de l'ouvrage l'indique ; Copernic et son *De Revolutionibus* (1543)¹⁸ ; G. Bruno dont la *Cena de le Ceneri*¹⁹ et le *De l'infinito universo e mondi*²⁰, publiés à Londres en 1584, poursuivent en la critiquant la pensée copernicienne . Mais entre ces travaux érudits et leur transposition dans la pensée de tout un chacun, que de chemin à parcourir encore ! En 1610 Galilée publie le *Sidereus Nuncius*²¹, puis en 1632 le *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde*²², et ce malgré l'admonestation reçue de Bellarmin en 1616, qui le conduira au procès et à l'abjuration que l'on sait en 1633. Même au début du règne de Louis XIV, rares sont les hommes de la Cour, ou les gens du peuple, qui admettent l'idée que la terre puisse tourner autour du soleil !

Dans les autres domaines scientifiques, nous rappellerons qu'en 1604 Kepler, avant de publier sa *Discussion avec le messager céleste*²³, donne avec ses *Paralipomènes à Vitellion*²⁴ une perspective nouvelle sur l'optique et la lumière, et fonde l'optique géométrique qu'il discutera avec Galilée et Harvey ; en 1614, l'écossais John

¹⁷ J. Kepler : *Prodromus dissertationum cosmographicarum, continens Mysterium cosmographicum de admirabili proportione orbium coelestium...* a M. Joanne Keplero,... Tubingae, exc. G. Gruppenbachius, 1596.

¹⁸ N. Copernic : *Nicolai Copernici Torinensis de revolutionibus orbium coelestium*, Norimbergae, apud Ioh. Petreium, 1543.

¹⁹ G. Bruno, *La Cena de le Ceneri*, London, John Charlewood, 1584.

²⁰ G. Bruno, *De l'infinito...*, London, John Charlewood, 1584.

²¹ G. Galilei, *Sidereus nuncius, magna... spectacula pandens... quae a Galileo Galileo...*, Venetiis, apud T. Baglionum, 1610.

²² *Dialogo di Galileo Galilei sopra i due massimi sistemi. del mondo*, Gio. Batista Landini, Fiorenza, 1632.

²³ J. Kepler, *Dissertatio cum Nuncio Sidero*, (lettre de soutien à Galilée), Apud J. Caneum, 1610.

²⁴ J. Kepler, *Ad Vitellionem paralipomena, quibus astronomiae pars optica traditur, ...*, Francfurt, 1604.

Napier introduit les logarithmes dans les sciences mathématiques ; en 1628, le médecin anglais William Harvey procure une première description de la circulation sanguine.

En France en 1642, Pascal invente la machine à calculer, et quelques années plus tard il imagine les premiers transports publics parisiens avec la mise en activité des carrosses à cinq sols ; en 1647, il décrit ses *Expériences nouvelles touchant le vuide*²⁵. La même année, Fermat énonce son dernier théorème. Citons encore Gassendi, professeur de philosophie à Aix avant de parcourir l'Europe, professeur de mathématiques en 1645 au Collège Royal, critiquant Aristote et discutant les travaux de Descartes sur la nature de la matière. Il est un précurseur de nos méthodes empiriques.

Reconnaissons derrière ces quelques noms toute la vitalité du milieu scientifique d'alors : il questionne le système du monde, la place décentrée de la terre dans l'univers et donc la place de l'homme sur cette terre, la structure interne de cet homme et donc les modalités de l'intervention chirurgicale, de l'étude des cadavres, de la pharmacologie ; il s'intéresse à comprendre la lumière (ce que cherche Descartes dans sa *Dioptrique* dans le *Discours de la Méthode*²⁶). Cette vitalité, nous la trouvons également dans les correspondances échangées entre les grands chercheurs et érudits de l'époque, formant un réseau d'informations qui couvrait l'Europe entière.

L'Eglise a combattu certaines avancées des sciences, par exemple en tentant de contraindre Galilée à renoncer aux thèses coperniciennes. On sait moins que de nombreux ecclésiastiques ont été actifs dans les réseaux scientifiques. Ainsi Marin Mersenne : né en 1588, entré en 1611 chez les Minimes, il réside depuis 1619 au couvent de l'Annonciade à Paris où sa cellule devient un centre d'activité scientifique. Il correspond avec Descartes, Huygens, Fermat, Hobbes, s'intéresse, lui aussi, aux fondements mathématiques de la lumière et détermine en 1636 la vitesse du son²⁷.

A côté de ces chercheurs, les médecins font l'effet d'une corporation de savants peu capables de répondre de manière nouvelle aux besoins des malades, naïfs devant la souffrance, démunis de connaissances et d'outils adéquats. Voyons par exemple ce

²⁵ *Expériences nouvelles touchant le vuide...* par le sieur B. P., Paris, P. Margat, 1647.

²⁶ R. Descartes, *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences, plus la dioptrique, les météores et la géométrie...*A Leyde, impr. de Jan Maire, 1637.

²⁷ *L'optique et la catoptrique, du R.P. Mersenne, minime*, à Paris, chez la Veuve F. Langlois, M. DC. LI.

qu'ils disent des maladies des femmes : ce sont essentiellement l'hystérie, la nymphomanie, la suffocation de la matrice, la fureur utérine... Pourquoi les femmes sont-elles à leurs yeux « naturellement malades » ? Parce qu'elles ont un tempérament (c'est-à-dire une conformation interne du corps) froid et humide, qui les rend fragiles par excès de flegme ou de pituite, l'une des quatre humeurs du sang. La femme a donc un corps pathogène.

La grossesse fait partie des maladies des femmes. Pourtant, et presque malgré les médecins, la situation des parturientes s'améliore, grâce entre autres à la ténacité de Louise Bourgeois dite La Boursier, élève d'Antoine Paré : elle parvient à mettre à la porte, « pour raison de décence », les barbiers qui présidaient jusqu'alors aux accouchements, sans doute entre deux barbes à raser, et fait intervenir à leur place celles qui deviendront bientôt les sages-femmes.

Le milieu médical est également secoué par de profondes disputes à propos des médications à mettre sur le marché. Ainsi Guy Patin, professeur de chirurgie en 1632 à Paris, et longtemps praticien de terrain, fustige dans sa correspondance²⁸ tout ensemble la faculté de Montpellier, Théophraste Renaudot qui veut promouvoir la gratuité des soins, et tous les tenants de l'antimoine²⁹. Patin prend comme base de tout traitement la saignée ; il s'intéresse à l'utilisation nouvelle du quinquina, écorce venue du Pérou et salutaire contre la fièvre. En fait notre homme, libertin sur le plan philosophique et grand amoureux du latin, reste profondément conservateur sur le plan médical, en s'arrêtant aux données hippocratiques et galéniques. Il ressemble en tous points à son maître Nicolas Piètre, à Louis Duret qui édita Hippocrate, à Claude Bellin avec lequel il correspond, tous partisans inconditionnels de la médecine de l'antiquité, farouches adversaires des chirurgiens et de toutes les tendances de la médecine mécaniste. On notera au moins que les médecins d'alors correspondent et débattent, achètent et prêtent beaucoup de livres, eux aussi, et dans l'Europe entière.

²⁸ G. Patin, *Lettres choisies de feu M. Guy Patin...*, Francfort, J.-L. Du-Four, 1683.

²⁹ Corps minéral utilisé par un bon nombre de médecins pour ses effets purgatifs, à la fois par le haut et par le bas ; très efficace à dose homéopathique, il peut s'avérer mortel si on en abuse.

Les philosophes.

On pourrait les croire absents de cette première moitié de siècle. Mais entre philosophes et scientifiques la délimitation des territoires n'est pas précise autant qu'aujourd'hui : Marin Mersenne que nous avons déjà cité, ou Gassendi, né en 1592, sont autant philosophes que scientifiques. Le plus célèbre des philosophes « français » d'alors est peut-être René Descartes, né à La Haye en Touraine en 1596, présent à Paris entre 1625 et 1628, installé par la suite aux Pays-Bas où il rédige ses principaux ouvrages. Mais nous retiendrons aussi plusieurs grands noms anglais : Francis Bacon, dont *l'Avancement des sciences*³⁰ écrit en anglais paraît en 1605, et le *Novum Organum*³¹ rédigé en latin pour la première fois en 1620 ; Hobbes, né en 1588 mais dont les *Eléments de la loi naturelle et politique*³² ne paraissent qu'en 1640. Sont-ils d'abord philosophes ou d'abord scientifiques ?

Il convient ici de signaler un nom qui n'apparaît pas souvent dans la liste des philosophes, et pourtant ! Marie de Gournay, fille d'alliance de Montaigne (c'est ainsi qu'il l'avait nommée), qui donne une édition posthume des *Essais*, nous intéresse d'abord parce qu'elle est une femme dans ce monde d'hommes, parce qu'elle conquiert sa notoriété non seulement en publiant Montaigne mais en écrivant des œuvres étonnantes, marquées par la défense, bien difficile alors, de l'égalité entre hommes et femmes. On les trouve réunies dans *L'Ombre de la Demoiselle...*³³. Elle nous entretient aussi bien de la langue française que des fausses dévotions, elle prend des positions politiques, publie son avis sur des sujets d'actualité, sur la langue, la poésie, la religion. Peu lui importe qu'on la traite de folle, elle poursuit son chemin. Elle rencontre des libertins et prend leur défense. Nous allons nous intéresser à eux aussi.

Les libertins.

Car les libertins vont prendre une place importante dans la culture du siècle. On ne les nomme pas tout de suite ainsi. Ils ne forment pas un groupe en soi. Certaines

³⁰ F. Bacon, *The Advancement of Learning, De dignitate et augmentis scientiarum*, Londres, 1605 pour la version anglaise, et 1623 pour la version latine.

³¹ F. Bacon, *Le Novum organum scientiarum*, Lugd. Bat., apud A. Wijngaerde, 1645.

³² Th. Hobbes, *The Elements of Law Naturel and Politic*, Ferdinand Tönnies édit. 1640.

³³ M. le Jars de Gournay, *L'Ombre de la Demoiselle de Gournay*, Paris, Jean Libert, 1626.

individualités les précèdent en quelque sorte, en France ou ailleurs, et la fin tragique de quelques-uns provoque, au contraire de ce que souhaitaient les juges, la sympathie de cercles toujours plus larges : nous pouvons citer la condamnation et l'exécution sur un bûcher romain du dominicain Giordano Bruno, ou celle de Lucilio Vanini à Toulouse, dont Descartes se dira bouleversé³⁴. A cause de ces exécutions, à cause des condamnations prononcées par l'Eglise romaine, à cause des désastres humains et intellectuels des guerres de religion et des conflits stupides entre gens de pouvoir qui ensanglantent leur pays, à cause encore de la déstabilisation de la pensée provoquée par les grandes découvertes, quelques hommes revendiquent la liberté de penser : des poètes, des philosophes, des savants. Avec eux quelques femmes, par exemple Ninon de Lenclos (1616 – 1706), dont le salon résonnera d'échanges aussi intenses que celui de Madame Acarie dans lequel nous allons bientôt pénétrer.

Le libertinage comporte une forme de repli sur soi pour se préserver de la décrépitude des grands systèmes. Mais les libertins de ce temps ne pratiquent pas encore ce que nous appelons aujourd'hui le libertinage ; ils ne cherchent pas la jouissance sans borne comme le fera Don Juan ou les libertins du dix-huitième siècle : ce sont leurs détracteurs qui les traitent de débauchés. Ils sont sceptiques à l'égard de l'Eglise, mais ils croient en Dieu. Ils refusent d'être dirigés par les prêtres, mais cherchent une réponse véritable au scandale du mal, doutent presque méthodiquement, s'interrogent sur les autres religions du monde que les voyageurs d'alors décrivent dans leurs *Relations*, et qui suscitent l'étonnement et l'intérêt. Ces libertins veulent poser dans leurs écrits, par l'invention romanesque ou la pensée philosophique, un regard critique sur leur temps.

Parmi eux Cyrano de Bergerac, né en 1619, dont on connaît mieux le personnage magistralement croqué par Rostand que les œuvres d'importance, par exemple *L'autre monde*, *Les états et empires de la lune*, *Les états et empires du soleil*, de 1654³⁵ ; avant lui Théophile de Viau, né en 1590, dont les premières œuvres sont publiées en 1621 et dont nous prenons la mesure des malheurs dans *Théophile en procès*³⁶ ; Gabriel Naudé, né en 1600 dont nous pouvons lire l'*Apologie pour tous*

³⁴ J. Maritain, *Le songe de Descartes, suivi de quelques essais*, Paris, Aubier, 1984, p. 17.

³⁵ C. de Bergerac, *Les Oeuvres diverses de M. de Cyrano Bergerac*, Paris, C. de Sercy, 1661.

³⁶ T. de Viau, *Les oeuvres du sieur Théophile*, Paris, J. Quesnel, 1621.

les grands personnages faussement soupçonnés de magie³⁷ en 1625 ou les *Considérations politiques sur les coups d'Etat* publiées à Rome³⁸ dès 1639 ; Tristant l'Hermitte, né en 1601, dont *la Mer*³⁹ date de 1628 et *Les amours de Tristan*⁴⁰ de 1638 ; Charles Dassoucy, né en 1605, ami de Cyrano puis entré en conflit avec lui, ami de Molière aussi, et spécialiste des chansons et du burlesque ; Antoine de Saint-Amant, né en 1594, mort en 1661, poète sensuel et maître du burlesque ; Pierre Gassendi lui-même, dont nous avons déjà parlé, docteur en théologie et chanoine, spécialiste d'Epicure et qui correspond avec de nombreux savants européens, a été inclus dans leur groupe. Il y a là, on le voit, une abondante littérature, riche d'idées et variée dans le style, trop oubliée dans les manuels scolaires. N'oublions pas de citer un libertin plus tardif, mais de ce siècle encore, Saint-Evremond, dont une lettre de deux pages, *Que la dévotion est le dernier de nos amours*⁴¹ pose à celui ou celle qui cherche une vie mystique véritable des questions fort pertinentes et toujours actuelles.

Avec les libertins, nous sommes dans le domaine de la littérature, mais nous sommes bien loin de l'avoir entièrement visité.

Le théâtre.

Sous l'influence bénéfique du théâtre espagnol, la première moitié du dix-septième siècle français présente dans ce domaine une heureuse transformation. Le théâtre jouit d'une situation de plus en plus favorable, avec un public et des auteurs devenus les uns et les autres des passionnés. Auparavant les acteurs étaient mieux reconnus que les auteurs mais jouaient presque exclusivement des pièces burlesques, au sein de troupes sans cesse en déplacement. Les auteurs vendaient leurs productions directement aux acteurs, ce qui ne leur permettait guère de vivre ni de parvenir à quelque célébrité. A partir de 1624 Richelieu se fait le protecteur d'un théâtre qui devrait paraître moins inquiétant pour l'Eglise. Les auteurs ainsi

³⁷ G. Naudé, *Apologie pour tous les grands personnages qui ont été faussement soupçonnés de magie*, par G. Naudé, Paris, F. Targa, 1625.

³⁸ G. Naudé, parisien, *Considérations politiques sur les coups d'estat*, sur la copie de Rome, s.n., 1667.

³⁹ F. Tristan l'Hermitte, *la Mer*, à Paris chez N. Callemont, 1627.

⁴⁰ F. Tristan l'Hermitte, *Les amours de Tristan*, à Paris chez Pierre Billaine, 1638.

⁴¹ *Oeuvres mêlées de Mr de Saint-Évremond*. Nouvelle impression augmentée de plusieurs pièces curieuses..., Amsterdam, H. Desbordes, 1691.

encouragés vont gagner en inventivité, et la diffusion de leurs textes qu'ils font imprimer contribue à leur donner aussi une notoriété littéraire.

Les lieux de représentations théâtrales se multiplient. Entre 1625 et 1650 des règles nouvelles d'écriture sont expérimentées, qui conduiront à la forme que nous appelons classique et dans laquelle feront merveille Molière, Corneille, Racine (les seuls malheureusement dont parlent certains manuels de littérature). Certes les premiers auteurs, Montchrestien (*Hector* est publié en 1604), Hardy (*Scédase* date de 1624), Racan (*les Bergeries* sont de 1625), Mairet (dont la *Sylvie* sort de presse en 1627) sont difficilement lisibles aujourd'hui, tant leur vocabulaire semble suranné et leur style alambiqué⁴². Mais nous découvrirons quelques surprises, par exemple quelques références à François de Sales dans les écrits de Racan ; l'influence d'Honoré d'Urfé, dont nous parlerons plus bas, est également perceptible chez Racan et chez Mairet.

Avec Rotrou nous passons à un niveau beaucoup plus proche des grands classiques. *La bague de l'oubli*, jouée dès 1629, est une vraie comédie ; auparavant le spectateur n'avait le choix qu'entre la farce parfois un peu grasse et la tragi-comédie devenue toujours plus tragique et toujours moins amusante. Le succès est immense. Cette comédie s'inspire directement de Lope de Vega. Molière à son tour puisera des idées chez Rotrou. Puis Corneille entre en scène, si l'on peut dire, en 1630. Pendant les vingt années qui suivent, une dizaine de pièces nouvelles est proposée chaque année aux amateurs par cinq ou six auteurs de plus en plus célèbres : par exemple Du Ryer, *La Calprenède*⁴³, et Tristan l'Hermitte le poète et auteur dramatique que nous trouvons également dans le groupe des libertins pour son roman *Le page disgracié*⁴⁴.

Romanciers, nouvellistes et poètes.

Certains disent que le seizième siècle fut l'âge d'or de la nouvelle en Italie, mais aussi en France par ses traductions de l'italien. Dans la première moitié du dix-septième siècle, l'intérêt des lecteurs se tourne plutôt vers les romans sentimentaux. Honoré d'Urfé signe le plus célèbre roman de cette époque, *l'Astrée*, paru entre

⁴² *Théâtre du 17^e siècle*, Gallimard Bibliothèque de la Pléiade, tome I, 1975.

⁴³ *Théâtre du 17^e siècle*, tome II, 1986.

⁴⁴ *Le page disgracié, ou l'on void de vifs caracteres d'hommes de tous temperamens et de toutes professions*, par Mr de Tristan. Paris, Toussaint Quinet, 1643.

1607 et 1627 en plusieurs livraisons⁴⁵ : une intrigue pastorale, les amours d'Astrée et de Céladon, de Diane et de Silvandre, mais aussi des chevaliers et des rois entrent dans sa composition foisonnante. Son contenu peut aujourd'hui paraître de peu d'intérêt, il a pourtant marqué son temps. Citons d'autres romanciers et d'autres œuvres : Gomberville et son *Exil de Poléandre*, en 1619⁴⁶ ; La Calprenède, écrivain de théâtre avec lequel il faut attendre 1642 pour lire *Cassandre*⁴⁷, un roman historique ; Mademoiselle de Scudéry, qui donne *Ibrahim*⁴⁸ en 1641 ; un auteur enfin que nous ne pensions pas rencontrer dans cette rubrique : Jean-Pierre Camus, évêque de Belley, dont nous aurons à parler à propos de Jeanne de Chantal, et qui rédige avec délice aussi bien des romans édifiants (ainsi *Daphnide*⁴⁹ en 1625) que des romans noirs, pour lesquels il marque un goût particulièrement prononcé (par exemple *Damaris*⁵⁰ en 1627).

Le genre de la nouvelle n'est cependant pas mort. Nous pensons à Rosset dont les *Histoires tragiques de notre temps*⁵¹ mettent en scène des assassins, décrivent des suicides et des possessions ; à Charles Sorel et ses *Nouvelles françaises*⁵² dont la première édition date de 1623, comme celle des *Fragments d'une histoire comique*⁵³ de Théophile de Viau, par ailleurs mieux reconnu comme poète. Tous ces textes s'inscrivent bien dans la mode du récit héroïque, laquelle perdurera au-delà du milieu du siècle.

Rappelons-nous que le premier texte de Corneille, *Méandre*, date de 1629 ; le premier de Molière, *la jalousie du Barbouillé*, de 1646 ; le premier de Racine, *Ode à la nymphe de la Seyne*, de 1660.

La poésie est toute entière dominée par Malherbe qui fait école, même si Desportes et d'Aubigné sont encore là pour contester son influence. Malherbe, à la différence des peintres de son époque, n'a pas cherché en Italie son inspiration et sa technique. Il fréquente le salon de Madame de Rambouillet, mais surtout reçoit chez lui quelques élèves avec lesquels il étudie d'un regard critique aussi bien les auteurs

⁴⁵ H. d'Urfé, *Les Douze livres d'Astrée, où, par plusieurs histoires et sous personnes de bergers et d'autres, sont déduits les divers effets de l'honneste amitié*, À Paris, chez T. Du Bray, 1607.

⁴⁶ M. Gomberville, *L'exil de Poléandre*, à Paris chez A. Courbé, 1637.

⁴⁷ La Calprenède, *Cassandre*, à Paris chez A. Courbé, 1642.

⁴⁸ M. de Scudéry, *Ibrahim ou l'illustre Bassa*, à Rouen pour la Compagnie des Libraires du Palais, 1665

⁴⁹ P. Camus, *Daphnide ou l'intégrité victorieuse*, à Lyon, chez A. Chard, 1625

⁵⁰ P. Camus, *Damaris ou l'implacable marastre*, à Lyon, chez A. Travers, 1627

⁵¹ Rosset, *Histoires tragiques de notre temps*, Lyon 1639.

⁵² Ch. Sorel, *Les nouvelles françaises où se trouvent divers effets de l'amour et de la fortune*, Paris, P. Billaine, 1623.

⁵³ Th. de Viau, *Œuvres du sieur Théophile*, Paris, chez J. Quesnel, 1621.

anciens que ceux de la Pléiade. Il élabore une théorie, mise à l'épreuve ensuite sur l'établi du poète. Il prend ses distances d'avec ceux qui l'ont précédé : Jacques Peletier du Mans par exemple qui, dans sa traduction de l'*Art poétique* d'Horace puis dans son propre *Art poétique français*⁵⁴ analysait très profondément en 1555 la matière de la versification ; ou Vauquelin de la Fresnaye, qui avait lui aussi publié un *Art poétique*⁵⁵.

Les Précieux et les Précieuses ne sont pas à négliger. Vincent Voiture porte à un haut degré de perfection l'art de la correspondance, son travail d'écriture s'effaçant jusqu'à donner l'illusion de la spontanéité. Isaac de Benserade, dont la première pièce date de 1634, s'oppose au précédent. Madame de Rambouillet dans son salon, permet à ce mouvement de s'épanouir. Ne nous y trompons pas : nous trouvons dans leurs écrits l'expression d'un comportement amoureux raffiné qu'il ne faut pas négliger, même s'il s'exprime surtout après 1650. Peut-être la Carte du Tendre, insérée et commentée dans *Clélie*⁵⁶ par Madeleine de Scudéry, n'est-elle pas tout à fait étrangère au mode d'expression des mystiques que nous étudierons plus loin. Peut-être aussi présente-t-elle comme une parenté avec la Montagne esquissée par Jean de la Croix dans un célèbre dessin⁵⁷.

Nous donnerions une image trop idéale des lettres en ne rappelant pas ici que nos gens de plume, s'ils n'ont pas eu la bonne pensée de prendre un vrai métier pour subvenir à leurs besoins, sont au quotidien de bien pauvres hères : on vit rarement de l'écriture en ce temps-là. Ils gagnent difficilement leur pain quotidien, beaucoup le font en s'abaissant à de vils écrits de louange mielleuse, que parfois même leurs dédicataires refusent. Le grand Malherbe demandait ainsi l'aumône le sonnet à la main. Vaugelas, remarquable grammairien et ami de François de Sales, gagnait ses repas en espionnant et dénonçant ceux qui trichaient avec leur fortune et les impôts qu'ils devaient payer. Et Chapelain⁵⁸, et Desmarets de Saint-Sorlin⁵⁹, comment donc deviennent-ils les premiers membres de l'Académie Française que fonde Richelieu ? Le premier en s'acquittant de tâches relatives au *Dictionnaire* et à la

⁵⁴ J. Peletier du Mans, *L'art poétique ... reparti en deux livres*. Lyon, J. de Tournes et G. Gazeau, 1555.

⁵⁵ J. Vauquelin de la Fresnaye, *Art poétique*, contenu dans *Les diverses poésies du sieur de La Fresnaye, Vauquelin...*, Caen, C. Macé, 1605.

⁵⁶ M. de Scudéry, *Clélie, histoire romaine...* par Mr de Scudéry, 5 parties en 10 vol. in-8°, titre, portrait, frontisp. et pl., Paris, A. Courbé, 1654 – 1661.

⁵⁷ En introduction de la *Montée du Carmel*.

⁵⁸ J. Chapelain, *Sentiments de l'Académie sur le Cid*, Paris, 1638.

⁵⁹ Il écrivit en 1642 la pièce *Europe* qui défendait la politique de Richelieu.

Grammaire et qui lui valent une pension, le second en écrivant avec le Cardinal des pièces dont ce dernier passera facilement pour le seul auteur.

Les beaux-arts.

Donnons quelques noms d'artistes pour évoquer d'abord la peinture. Il faut chercher du côté de l'Italie, et de Rome plus précisément, pour les rencontrer.

Simon Vouet, né en 1590, chef de file des peintres français de Rome, adepte de la technique du clair-obscur, est appelé à Paris par Louis XIII qui lui confie la décoration de quelques églises. Il apprend le métier à plusieurs jeunes collègues : Le Brun, Le Sueur, Mignard, qui vont définir et répandre le style baroque français. Nicolas Poussin est né en 1594, nous ne le rencontrons à Paris qu'entre 1640 et 1642. Il passe à Rome le plus clair de son temps, ne revenant dans la capitale que pour livrer des commandes aux grands de ce pays et en signer d'autres. Il a étudié les italiens, s'est inspiré de leurs recherches, mais s'éloigne du baroque italien alors à son apogée pour chercher un classicisme à la française. On croisera plus souvent les trois frères Le Nain dans la capitale française. Leurs tableaux nous aident, par leur aspect naturaliste et la précision des détails, à nous représenter la vie quotidienne de l'époque. En approchant de 1650 nous rencontrons Le Sueur et ses grands cycles de peinture narrative et historique, Philippe de Champaigne qui réalise une série de tableaux pour les carmélites de la rue Saint-Jacques mais aussi des portraits de jansénistes, Jacques Callot le dessinateur des *Grandes misères de la guerre* (1633), graveur réputé et théoricien apprécié de la perspective.

En architecture aussi, rappelons quelques noms. Louis Le Vau, né en 1612, marque le classicisme par ses hôtels particuliers et son grand œuvre d'aménagement de Versailles. François Mansart, poursuivant l'entreprise de Philibert Delorme au siècle précédent, travaille à l'agrandissement de Blois et construit le château de Maisons-Laffitte. Claude Perrault, frère de l'écrivain, réalise les colonnades du Louvre.

Nous avons noté que pendant la première moitié du dix-septième siècle, Paris est en pleine expansion économique et urbaine : la place Royale, la place Dauphine, le Pont-Neuf, le palais du Luxembourg et le Palais-Royal, l'aménagement de l'île Saint-Louis et le développement de nouveaux quartiers (Marais, Saint-Honoré,

Saint-Germain, Bastille) s'inscrivent dans ce temps et vont de pair avec la montée de l'absolutisme royal.

La musique enfin.

Tant d'événements, dans ce domaine encore, ont pour cadre l'Italie ! Le florentin Monteverdi (né en 1590) peut être considéré comme le créateur de l'opéra tel que nous l'entendons aujourd'hui. C'est à Venise que les premiers théâtres lyriques permanents ouvrent leurs portes à partir de 1630. L'italien Jean-Baptiste Lully, parisien d'adoption, déplace précisément vers la France le pôle d'attraction de ce genre. Mais Lully est né en 1632, Marc Antoine Charpentier en 1643, André Campra en 1660. On pourrait penser que le premier dix-septième siècle n'est pas particulièrement intéressant dans ce domaine, on aurait tort. Antoine de Boësset, sieur de Villedieu par exemple, né à Blois en 1586, en 1617 maître de musique de la reine, en 1623 surintendant de la musique de la chambre du roi, a donné plus de 200 airs de cour, plus de 20 ballets ; c'est lui qui introduit dans la musique le terme de basse continue. François Dufault, né à Bourges au début du siècle, est célèbre à l'époque pour ses compositions de luth. Etienne Moulinié, directeur de la musique de Gaston d'Orléans puis engagé en 1634 par Mademoiselle de Montpensier, fille de Gaston, compose pour elle le *Ballet des quatre monarchies*, mais aussi des airs de cour pour voix et luth, des motets et des messes. Gaultier Denis, dont on ne peut situer la naissance qu'approximativement (entre 1597 et 1603) compose des œuvres pour le luth et des livres de tablature, et fait les délices des invités de Ninon de Lenclos. Jacques Gallot compose de manière originale les portraits musicaux des grands de son temps. Jacques Mauduit, né en 1557, dirige les réjouissances musicales des fêtes de Ste Cécile sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII ; il compose aussi bien des musiques funèbres que des chansons joyeuses. Germain Pinel est connu pour ses *Suittes faciles pour 1 flûte ou 1 violon et basse continue*, écrites avant qu'il ne devienne luthiste chez Lully.

Pensons particulièrement à Marin Mersenne, que nous avons déjà rencontré plus haut. Il nous permettra de comprendre combien ce temps est non seulement riche en compositions d'air de cour ou de chansons, mais aussi fécond dans la théorie de la musique et de l'instrumentation. Plusieurs musiciens cités ici ont correspondu parfois longuement avec le Père Mersenne, échangeant leurs idées sur l'harmonie et

l'écriture musicale, rejoignant ainsi le chercheur scientifique sur le terrain de la théorie du son. Ils consultent avec intérêt son *Harmonie universelle*⁶⁰, avant de caresser les cordes d'un violon ou d'une viole de gambe.

L'évolution de la langue.

La première moitié du siècle verra l'effort des littéraires se concentrer sur la recherche du mot juste et précis, et sur une construction claire et pertinente de la phrase⁶¹. Contre tout pédantisme, les théoriciens de la langue s'inscrivent dans le droit fil des réflexions de Malherbe, après Du Vair et son *Traité de l'éloquence française*⁶² publié pour la première fois en 1596. Malherbe le poète, Honoré d'Urfé dans l'écriture de son roman, François de Sales dans ses œuvres de spiritualité, tous recherchent la clarté et la correction syntaxique. Les travaux de Vaugelas, qui fait éditer en 1647 ses *Remarques sur la langue française*⁶³ parce que les travaux de l'Académie avançaient trop lentement à son gré, résument l'effort entrepris. François-Eudes de Mézeray, frère de saint Jean Eudes, reprend en main l'entreprise de Vaugelas à la mort de ce dernier. Deimier déjà, en 1610 avec son *Art poétique*⁶⁴, marque la recherche sur la langue. Nicolas Coeffeteau, savant dominicain, donne en 1621 une *Histoire romaine*⁶⁵ qui sera longtemps montrée en exemple comme un modèle de la précision recherchée. Au milieu du siècle Gilles Ménage, dans son *Origine de la langue française*⁶⁶, se moque de ces efforts (cette impertinence lui ferme les portes de l'Académie française) et n'est lui-même pas convainquant dans sa méthode historique. Il n'empêche, la clarté semble désormais une qualité acquise, que nous admirons encore dans les écrits dits classiques.

Une littérature à la portée de tous.

Il existe un genre d'écriture rarement évoqué dans les manuels scolaires et pourtant fort remarquable, qui touche un nombre important de lecteurs et de lectrices : nous

⁶⁰ P. Mersenne, *L'harmonie universelle*, à Paris, chez Sébastien Cramoisy, 1636.

⁶¹ M. Huchon, *Histoire de la langue française*, L.G.F., 2002.

⁶² *Les œuvres de messire du Vair...*, Paris, chez Sébastien Cramoisy, 1647.

⁶³ Cl. Favre de Vaugelas, *Remarques sur la langue française utiles à ceux qui veulent bien parler et bien écrire*, à Paris, chez Augustin Courbé, dans la petite salle du Palais, à la Palme. M. DC. XLVII.

⁶⁴ P. de Deimier, *L'Académie de l'art poétique*, à Paris, chez Jean de Bordeaut, 1610.

⁶⁵ N. Coeffeteau, *Histoire romaine*, à Paris, chez Loyson, 1646.

⁶⁶ G. Ménage, *Origine de la langue française*, à Paris, chez A. Courbé, 1650.

voulons parler de la littérature dite de colportage. Elle répand à tous les niveaux de la société le plaisir de la lecture. On sait que les femmes étaient fort attirées par les romans : cette littérature de colportage ne comprend pas seulement des livres de piété, des almanachs ou des recettes médicinales, elle donne un fonds de lectures romanesques. Sa fonction correspond un peu à celle de nos livres de poche d'aujourd'hui : permettre une lecture distrayante ou instructive dans une édition à bas prix. La Bibliothèque Bleue⁶⁷, éditée à Troyes par Nicolas Oudot, reste la plus célèbre. Elle donne à lire des vies de saints, mais aussi des romans de chevalerie. Nous imaginons aisément que Marie Guyart devait y trouver plaisir, quand elle eut quitté les petites écoles ; elle-même nous l'avoue dans une page de sa *Vie*⁶⁸. Dans le monde des lettres et de la philosophie plusieurs femmes se sont illustrées par l'écriture, mais elles restent peu nombreuses. Dans le monde de la lecture en revanche elles représentent un groupe toujours plus nombreux, et donc un marché attirant. Il ne faut pas rattacher aux seules catégories peu favorisées la Bibliothèque Bleue, car même des femmes de réelle culture trouvaient là matière à nourrir leur faim d'histoires romanesques.

L'image de la femme dans la société.

Concluons ce chapitre par quelques mots sur la place de la femme dans la société et sur la représentation que les hommes se font des femmes.

Nous avons dit plus haut que les médecins la définissent comme un être fondamentalement maladif, faible par sa constitution même. Le discours de l'époque voudrait l'effacer d'une histoire écrite au masculin, pourtant elle est partout présente⁶⁹.

La femme représente un danger, aussi bien pour la santé physique et morale que pour le salut de l'âme des hommes. Mais elle les attire aussi. Et les femmes, quelques femmes au moins que nous connaissons, se défendent remarquablement, comme Mlle de Gournay par exemple.

Elles sont loin d'être absentes de la politique mais l'histoire officielle, quelque peu amnésique, semble se souvenir uniquement des reines, des régentes et des sorcières.

⁶⁷ Par exemple *La Farce nouvelle du musnier et du gentilhomme...* à Troyes, chez Nicolas Oudot, 1628.

⁶⁸ Dom Cl. Martin, *La vie de la vénérable Mère Marie de l'Incarnation*, Solesmes, 1981, p. 7.

⁶⁹ G. Duby, M. Perrot, *Histoire des femmes en Occident*, Paris, Plon, 1991, tome III, p. 213.

Sur le plan social la femme « ordinaire » n'existe qu'en référence à un homme : puisque la femme est faible, il faut la protéger. Elle vit sous la protection et l'autorité du père d'abord, du mari ensuite. Cette protection ressemble plus souvent à une mise sous tutelle qu'à un tendre souci. Beaucoup de femmes rêvent de secouer ce joug, bien peu y parviennent. Pourtant il existe toute une littérature de brochures et de satires qui dénoncent la tyrannie du mâle. Mais ces revendications, condamnées par une grande partie du clergé, sont aussi parfaitement ignorées par Louis XIII, dont nous avons noté plus haut qu'il est un assez détestable mari. Les Précieuses, dont il faut lire les textes à la lumière de ces querelles et non comme un simple étalement de futilités, soutiennent en force le combat...

La femme doit se faire belle et soigner son corps, mais en évitant l'usage de l'eau dont on pense qu'il détériore la peau. Etre belle, ce sera montrer quelques rondeurs, preuve qu'on mange à sa faim. L'espace du savoir lui est assez fermé, il va pourtant s'ouvrir par la multiplication des petites écoles, bien moins coûteuses que les pensionnats. Si l'on souhaite que la femme sache lire, écrire et compter, ce n'est pas par simple désir d'équité. C'est d'abord pour que le message chrétien leur soit plus directement accessible et pour que, devenues veuves, elles se défendent mieux dans la vie. Madame Acarie, Jeanne de Chantal, Louise de Marillac, Marie Guyart vont chacune œuvrer dans ce sens !

Signalons ici, parce que nous ne parlerons plus d'elle ensuite, Jeanne de Lestonnac, bordelaise née en 1556 et nièce de Michel de Montaigne, veuve en 1597 après vingt-quatre années de mariage et cinq maternités, entrée au monastère des feuillantines près de Toulouse en 1603, revenue dans le monde parce que la règle monastique était décidément trop sévère pour elle. Elle prévoit l'ouverture d'un lieu de formation pour les filles, à l'instar de ce que faisaient alors les jésuites pour les garçons. Elle crée en 1608 la Compagnie Notre-Dame, agrégée à l'Ordre du Saint-Esprit, et s'y inscrit comme le feront bientôt ses deux filles, Marthe et Madeleine. En 1640 au moment de sa mort, on compte une trentaine de maisons dans lesquelles les jeunes filles peuvent suivre une pleine scolarité⁷⁰.

Dans la vie conjugale, la passion amoureuse n'est pas déterminante. La procréation et la sécurité de l'avenir priment. Le plaisir amoureux se prend le plus souvent dans

⁷⁰ R. Couzard, *La bienheureuse Jeanne de Lestonnac*, Paris, Gabalda, 1904.

l'aventure d'une relation extérieure. Méfions-nous cependant des généralisations, d'abord parce qu'elles ne correspondent pas au parcours personnel des femmes dont nous allons lire les écrits et étudier l'action. Ensuite parce que nous savons que l'Eglise doit s'opposer avec force à une coutume alors assez prisée par le peuple et la bourgeoisie : il s'agit de vivre une expérience pré-nuptiale sans risque de grossesse, mais qui doit permettre de se choisir vraiment l'un l'autre. Les anglais la nomment le *bundling*⁷¹, les français d'alors parlent de maraîchinage, d'albergement ou de créantailles : s'il existe trois mots pour une même réalité, celle-ci doit être d'importance.

Les prêtres sont invités à garder le célibat non seulement pour sa valeur en soi mais aussi parce qu'il marque la différence sociale et garantit la pérennité des biens d'Eglise. On notera que les femmes mariées, que l'Eglise admet alors au nombre des saintes, sont pour la plupart entrées en religion quand elles sont devenues veuves, dépassant alors en quelque sorte, et par le haut, le stade du mariage. Par ailleurs les vierges martyres de l'antiquité sont admirées, mais les béguines et recluses, vierges volontaires sans lien avec un ordre monastique institué, dérangent un peu.

Elles sont nombreuses celles qui, dans le domaine de la mystique entre 1600 et 1650, vont jouer un rôle majeur et faire entendre une voix différente de celle des hommes. Nous espérons montrer dans les pages qui suivent qu'elles ont donné, dans un vocabulaire original, un visage flamboyant de Dieu.

⁷¹ G. Duby, M. Perrot, *Histoire des femmes en Occident*, tome III, p. 90. Paris, Plon, 1991.

Chapitre premier : Madame Acarie

Barbe Acarie, une vie⁷².

Nicolas Avrillot et Marie Lhuillier ont déjà perdu trois enfants, morts à la naissance ou dans les jours qui suivaient, quand vient au monde la petite Barbe, le 1^{er} février 1566. Les parents donneront peu d'affection et de chaleur à l'enfant : au contraire le père reste froid et distant, la mère est parfois violente. Une tante maternelle, clarisse à Notre Dame de Longchamp, compense de son mieux ce défaut de tendresse et donne à la petite des leçons de lecture et d'écriture. A quatorze ans Barbe, dont on vante déjà la beauté, voudrait devenir religieuse et soigner les pauvres et les pestiférés : sa mère décide au contraire qu'elle se mariera. La jeune fille refuse de porter bijoux ou parures : pour la punir de cette idée saugrenue, la mère encore la prive de nourriture et de vêtements chauds, et lui rend si dure la vie quotidienne qu'à la fin de l'hiver Barbe se retrouve avec un pied gelé.

En août 1582, elle épouse donc par obéissance filiale Pierre Acarie, jeune homme de vingt-deux ans, riche, catholique et membre de la Cour des Comptes de Paris comme Nicolas Avrillot. Le jeune couple s'installe dans le Marais. Il acquiert rapidement une certaine aisance financière et par bonheur chacun des époux devient réellement amoureux de l'autre. Barbe ne cesse d'embellir. Trois enfants viennent au monde : Nicolas en 1584, Marie l'année suivante et Pierre deux ans plus tard.

A la naissance de la petite Marie débute la huitième et dernière guerre de religion, qui sera particulièrement tragique. Henri III accusé de faiblesse à l'égard des huguenots, mais également Henri de Guise suspect d'avoir pactisé avec l'Espagne, sont tous deux assassinés. En 1589, Henri le Béarnais reste le seul qui puisse prétendre à la couronne. Mais il est le chef du parti protestant. La Ligue, qui jouait jusqu'alors un rôle modéré, passe alors de la retenue à la violence et à l'insurrection. Pierre Acarie défend vigoureusement les positions de la Ligue, jusqu'à engager ses biens personnels pour en alimenter la trésorerie. Les Séguier et

⁷² Les conférences données par B. Yon, M. Picard, Cl. Perret, Ch. Renoux et sœur Anne-Thérèse à l'Association des Amis de Madame Acarie, sont disponibles sur le site de l'Association (www.madame-acarie.org) : elles représentent une source précieuse d'information, dans laquelle nous avons largement puisé.

les Marillac ont la même attitude, mais avec une plus grande retenue politique : ils ne souffriront pas comme la famille Acarie des conséquences fâcheuses de leur engagement.

Barbe veille de très près à l'éducation des enfants. Elle se réserve également chaque jour un temps de prière. Mais la « belle Acarie » (on lui donne volontiers ce nom) tient aussi salon, reçoit chez elle la jeunesse dorée de Paris, organise des fêtes. Elle a plaisir à être admirée. Elle apprécie la lecture des romans alors à la mode. Peut-être a-t-elle goûté par exemple *Amadis des Gaules*⁷³, un récit qui fleure bon l'érotisme version seizième siècle. Un jour Pierre, un peu contrarié par les lectures de sa femme, retire ces romans et les remplace par des lectures pieuses. Barbe manifeste un réel intérêt pour ces livres qu'elle n'ouvrait guère auparavant. Dans l'un d'eux, elle découvre un jour cette pensée qui la bouleverse : *trop est avare à qui Dieu ne suffit*⁷⁴. Elle en tire immédiatement la conclusion qu'elle doit chercher bien plus que la régularité dans la récitation des prières quotidiennes et le respect des règles de l'Eglise : il faut désormais que Dieu remplisse sa vie et lui soit tout. Nous pourrions comparer cette « conversion » subite et entière avec l'« illumination » de Marie Guyart encore enfant.

Dès ce moment Barbe se donne toute à Dieu, dans la prière mais aussi dans l'attention aux siens, dans le prochain « qu'il faut contenter » comme elle le dit elle-même. Elle ne tarde pas à s'engager de toutes ses forces : par exemple en 1589 après la bataille de Senlis, elle accompagne sa belle-mère (ou bien prend-elle l'initiative de l'emmener avec elle ?) à l'hôpital Saint-Gervais pour soigner les blessés. Pendant le siège de Paris l'année suivante, elle en soigne d'autres à l'Hôtel-Dieu et dans la rue elle distribue le pain aux affamés.

On sait que sa première extase date de la fin de l'été 1590. D'autres extases suivront. Ces manifestations nouvelles et étonnantes de Dieu dans sa vie l'inquiètent d'abord. Barbe choisit alors de mener une vie plus austère, mettant des limites sévères au vêtement, à la nourriture et aux rencontres. Elle n'en oublie pas pour autant de veiller au bonheur de Pierre, ce qui lui est toujours un devoir bien doux. Elle accède aimablement à tous ses désirs. Ils s'aiment toujours aussi

⁷³ *Amadis des Gaules, (ou de Gaule)* traduit de l'espagnol en français par Herberay des Essarts, à Paris chez Denis Janot, 1540. J.-B. Lully en fit un opera, J.-Ch. Bach également.

⁷⁴ Voir pp. 76-77 notre discussion sur l'origine de cette maxime, sans doute chez saint Augustin.

passionnément. Trois enfants naissent encore entre 1589 et 1592 : Jean, Marguerite et Geneviève.

En 1590 Henri le Béarnais, devenu le roi Henri IV, monte avec ses troupes sur Paris mais la ville ne lui ouvre pas ses portes. Commence donc le siège dont nous venons de parler. Beaucoup de ligueurs préféreraient un prince étranger plutôt qu'un souverain français mais calviniste, et Pierre est de ceux-là. Il se compromet plus intensément encore dans les entreprises de la Ligue. Il organise le ravitaillement des parisiens assiégés. Il participe au complot qui fait saisir et pendre Barnabé Brisson, premier président du Parlement, le 15 novembre 1591. Il prend contact avec l'ambassadeur d'Espagne pour lui demander son aide, afin d'éviter le retour d'un protestant sur le Trône de France. Voilà bien une trahison, non d'abord à l'égard de la France mais à l'égard du Roi ! D'autres, plus habiles mais aussi plus fatigués, tentent de persuader le Roi d'abjurer le calvinisme. Ils parviennent à leurs fins. Et quand le Roi abjure effectivement et devient catholique en 1593, quand il entre dans Paris en 1594, voici Pierre totalement défait et humilié.

Certes la Ligue a commis des atrocités difficiles à justifier, mais ses adversaires aussi. Madame Acarie elle-même se révèle fort intransigeante à l'égard des protestants, qu'elle écraserait bien tous, dit-elle, s'ils ne se convertissent pas.

Commence alors pour la famille Acarie le temps de l'épreuve. Au mois d'avril 1594, en punition de ses engagements passés, Pierre est assigné à résidence chez les chartreux de Bourgfontaine, à dix lieues de Paris, près de Villers-Cotterets. Tous ses biens sont saisis et confisqués. Barbe et les enfants trouvent refuge chez une cousine. En juin 1595, Pierre est autorisé à se rapprocher de Paris : il s'installe alors à Champlatreux⁷⁵ dans sa belle-famille. Il y demeure trois ans, et pendant ces trois ans Madame Acarie est victime de trois accidents successifs, à commencer par une chute de cheval alors qu'elle rend visite à son mari ; elle s'en tire avec une triple fracture du fémur. Quelques mois plus tard, une chute dans l'escalier du collège de Calvy, où Nicolas poursuit ses études, lui vaut une fracture de la cuisse. Une troisième chute, de nouveau lors d'une visite à son mari, la rend cette fois définitivement infirme. On la ramène à Paris sur un brancard.

⁷⁵ Près de Luzarches, dans le Val d'Oise. Le château visible aujourd'hui ne fut construit qu'au siècle suivant.

Elle n'en continue pas moins de prendre la défense de Pierre dans les différents procès qui lui sont intentés dans la capitale. Elle agit avec tant de finesse et de perspicacité politique, juridique et financière que finalement, en juin 1598, elle obtient que l'immeuble du Marais soit restitué à la famille. Après quatre années d'exil, Pierre obtient le droit de revenir à Paris. Les voici à nouveau réunis.

Mais les choses ont changé dans la vie intime du couple. Pierre a mal supporté la séparation et l'exil, son caractère s'en ressent. Barbe ne se déplace plus qu'en boitant fortement, sa hanche est douloureuse à chaque mouvement. Certains ont supposé qu'elle ne peut plus alors envisager de relations sexuelles⁷⁶. Si Barbe et Pierre s'en abstiennent effectivement cela reste une supposition, sans qu'il soit possible de préciser pour quelles raisons. Ils n'ont alors que trente-huit et trente-deux ans. Mais on peut imaginer qu'ils assument peu à peu dans une certaine liberté du cœur ce que les douleurs de l'un et de l'autre leur imposent.

Madame Acarie reprend ses activités auprès des pauvres et ses réceptions mondaines. De grands personnages et de saints religieux fréquentent son salon pour solliciter son avis et partager avec elle leurs réflexions et leurs projets. Citons le Père André Duval, ami des jésuites, grand dévoreur de livres et personnage érudit, docteur en Sorbonne ; le Père Richard Beau cousin, vicaire des chartreux de Paris ; le chancelier Michel de Marillac, ancien condisciple de Pierre au collège de Navarre ; le capucin Archange de Pembroke, ami de Benoît de Canfeld et qui exercera une grande influence sur Angélique Arnaud⁷⁷...

Madame Acarie est ainsi amenée à prendre avec ses visiteurs une part active dans la réforme de plusieurs monastères, à Soissons, Fontevault, Troyes, Pontoise, à l'abbaye normande de Montivilliers dont la supérieure est Louise de L'Hôpital, également reçue chez les Acarie en 1601. Pendant ce temps, Pierre, aigri et désœuvré, devient plus difficile à vivre.

Barbe a pris l'habitude de se faire lire à voix haute des livres de spiritualité. Quelqu'un lui parle un jour de Thérèse d'Avila. Née en 1515, morte en 1582, la religieuse espagnole est à l'origine de la réforme dite des carmélites déchaussées, qui revenait à la stricte observance de la règle. Un père jésuite, Francisco de Ribera,

⁷⁶ Ph. Bonichon, *Madame Acarie, une petite voie à l'aube du grand siècle*, Toulouse, édit. du Carmel, 2002, page 181, note 9 : « Il semble par ailleurs qu'après son accident à la cuisse, Madame Acarie et son époux n'eurent plus, d'un commun accord, de relations physiques ».

⁷⁷ Certains lui donnent ce prénom, d'autres le nomment simplement Ange.

avait écrit la première biographie de la réformatrice, dont Jean de Quintanadoine de Brétigny a proposé la traduction. Elle entend la lecture du *Chemin de la Perfection*, également traduit en français par Jean de Brétigny.

Qui est ce Jean de Brétigny⁷⁸ ? Ses parents sont venus de Séville pour s'installer en France. Jean naît à Rouen en 1555. Une sœur de son père épouse en France Robert d'Hannivel, et donne le jour à une fille, Marie d'Hannivel : au carmel de Dijon elle prendra le nom de Marie de la Trinité, elle rencontrera plusieurs fois Jeanne de Chantal.

La famille de Jean est fort riche. Le garçon montre dès sa première jeunesse une grande piété liée à une générosité débordante, il donne tout et à chacun. Que fera-t-il de sa vie ? Son père voudrait bien qu'il prenne femme. Mais ce grand timide laisse passer le temps sans se décider au mariage. Son père l'envoie en Espagne pour vendre une partie des biens familiaux ; il y demeure quatre ans, de 1582 à 1586. Un ami lui fait connaître une communauté carmélitaine, il rencontre Jérôme Gracian alors premier provincial des carmes déchaux, qui l'introduit à cette spiritualité. Il accompagne au Portugal la mère carmélite Marie de Saint-Joseph qui doit œuvrer à une nouvelle fondation, il manque de partir au Congo pour participer à une autre fondation... et revient finalement à Rouen. Il réfléchit alors à la possibilité d'établir en France des carmélites réformées : une manière pour lui de reprendre à son compte un souci autrefois exprimé par Thérèse d'Avila elle-même au début du *Chemin de la Perfection*⁷⁹.

Nous sommes en 1586. Se mariera-t-il enfin ? Il continue d'hésiter pendant que son père s'impatiente. Il adresse à divers correspondants des billets de réconfort spirituel de plus en plus appréciés. Il accepte enfin de se fiancer, peu avant de repartir en Espagne. Le voyage durera deux ans, il en revient à ce point malade que son père ne l'importune plus avec ses questions. Jean se place alors sous la conduite de Jacques Gallemant, curé d'Aumale. Il est ordonné prêtre en 1598. Avec Dom du Chèvre qu'il a rencontré à l'abbaye de Bourfontaine, il entreprend de traduire en français les oeuvres de Thérèse d'Avila. Il commence à les publier en 1601. En janvier 1602, il donne la traduction de la biographie rédigée par De Ribera et publiée à Salamanque en 1590. Quinze ans donc avant Madame Acarie, il rêve d'implanter en France le carmel réformé !

⁷⁸ *Quintanaduenas, Lettres de Jean de Brétigny*, présentées par P. Serouet, Louvain, 1971.

⁷⁹ THERESE, 1949, p. 583

Madame Acarie a rencontré le père Gallemant en 1597 à Saint Gervais. Deux ans plus tard elle lui rend visite avec Pierre, à Aumale. Ils le recevront dans leur maison de Paris en 1601. Selon toute vraisemblance ils font la connaissance de Jean de Brétigny lors de ce passage à Aumale, et c'est peut-être Madame Acarie elle-même qui lui suggère de demander au Père du Chèvre une supervision de sa traduction : elle connaît ce religieux depuis l'exil de Pierre à Bourfontaine, elle sait qu'il maîtrise parfaitement l'espagnol. Elle sait aussi que Gallemant et Brétigny ont tenté de fonder un couvent de carmélites à Aumale, car tout le groupe de théologiens qui a évalué le projet fait partie du Cercle Acarie !

Elle écoute donc la traduction fraîchement imprimée, d'abord de la *Vie de Thérèse d'Avila* par Ribera. Ce récit ne la convainc pas vraiment, au contraire. Parce que, rapporte le Père Coton en 1630 lors de l'instruction du procès de béatification, elle se méfie des visions et révélations qui sont décrites. Et pourquoi s'en méfie-t-elle ? D'abord parce qu'elle vient elle-même de démasquer les mensonges d'une fausse mystique, une certaine Nicole Tavernier de Reims, dont les visions défrayaient la chronique. Mais surtout parce que beaucoup parmi les religieux qu'elle reçoit chez elle sont formés à la mystique rhéno-flamande et de ce fait peu enclins à donner crédit à des expériences un peu trop exubérantes, à la façon méditerranéenne. Le Père Marin, l'un de ceux qui racontent la vie de Madame Acarie après l'avoir connue personnellement, écrit : *Le nombre prodigieux d'extases, de ravissements, luy firent perdre le goust (de Thérèse d'Avila) ; cela n'empescha pas qu'elle n'en retint les images dans sa mémoire, et que l'admiration fit qu'elle les regarda avec quelque sorte d'estime*⁸⁰.

Le *Chemin de la Perfection* en revanche, et le *Traité du Chasteau de l'Ame*, que Quintanadoine avait également traduits, attirent son attention⁸¹. Dans le premier chapitre du *Chemin*, Thérèse donne les raisons de la réforme du Carmel : *ayant appris de quelles terribles épreuves souffrait la France, les terribles ravages qu'y avaient faits les luthériens et les effroyables développements de leur malheureuse secte, j'éprouvai une peine profonde... j'aurais volontiers sacrifié mille vies pour*

⁸⁰ Dom M. Marin, *La Vie de la servante de Dieu Sœur Marie de l'Incarnation*, Paris, P. Rocolet, 1642, page 91.

⁸¹ *La Vie et les Œuvres Spirituelles de la M. Terese de Jesus Fondatrice des Carmes Deschaussez, Par le R.P. F. de Ribera, de la compagnie de Jesus et par I.D.B.P. A Lyon chez Pierre Rigaud rue Merciere A la Fortune 1616*. La traduction de Quintanadoine est moins « ramassée » qu'une traduction moderne. La pagination de cette édition est parfois défectueuse, deux chapitres ici ou là sont regroupés en un seul et les indications de chapitre en haut de page ne correspondent pas toujours au texte. Nous avons donc préféré citer méthodiquement dans notre texte l'édition de 1949, et donner en note, quand cela est possible, la version de Quintanadoine, pour le plaisir de la langue.

*sauver une seule de ces âmes...je me déterminai à faire le peu qui dépendait de moi, c'est à dire à suivre les conseils évangéliques dans toute leur perfection et à porter au même genre de vie les religieuses de ce monastère (d'Avila)⁸². Elle voulait soutenir à sa manière ceux qui prenaient la défense de l'Eglise catholique en France, en réunissant dans son propre pays des religieuses qui suivraient à la perfection les conseils évangéliques. Voilà qui rejoint les préoccupations de Madame Acarie, puisqu'elle considère les protestants comme malades d'une maladie qui peut être contagieuse, mais aussi voués au diable et qui ont tout fait pour mériter un tel châtement! Elle sait bien que la guerre et la violence des armes ne parviendront pas à bout de l'hérésie. Il est nécessaire de fortifier plutôt l'Eglise comme on le fait d'un château et de la défendre par la prière et la perfection de vie. Nous nous souviendrons que François de Sales admire beaucoup Thérèse d'Avila, tout particulièrement son *Chemin de la Perfection* qu'il cite dans ses écrits, et dont il conseillera chaudement la lecture à Jeanne de Chantal⁸³.*

La forme de cette opposition farouche à la Réforme convient parfaitement aux ligueurs, et de ce fait à Madame Acarie. Mais il y a donc conflit chez elle, entre d'un côté ses réticences devant les visions mystiques, et de l'autre son intérêt pour les moyens choisis par Thérèse dans la défense de l'Eglise.

Le conflit trouve sa résolution dans une vision intérieure qui la bouleverse : la sainte espagnole s'adresse directement à Madame Acarie, lui demandant rien moins que d'introduire en France les sœurs de la réforme carmélitaine : exactement ce que Gallemant et Brétigny avaient envisagé, sans parvenir à leurs fins. Le Père Manrique raconte en 1631 : *Un jour priant Dieu elle (Madame Acarie) aperçoit une Religieuse venerable et ancienne en habit enfumé, mais entourée de rayons de gloire. Elle la reconnût par ses portraits, et en ce qu'elle luy dit, que Dieu vouloit qu'elle fit venir son Ordre en France⁸⁴...* de son côté le Père Coton précise : *allant de sa maison ouïr la Sainte messe au petit saint Anthoine⁸⁵, il lui sembla tout à*

⁸² THERESE, 1949, p. 583. THERESE 1616 : *Or en ce mesme temps, les pertes, dommages & massacres que les Lutheriens faisoient en France, veindrent à ma cognoissance, & comme ceste mal-heureus secte prenoit accroissement, ce qui me donna un grand ennuy,... he pleurois, suppliant nostre Seigneur qu'il luy pleust de remedier à un si grand mal, & me sembloit que j'eusse volontiers exposé milles vies pour le remede d'une seule âme.*

⁸³ Dans le *Traité de l'Amour de Dieu*, Livre II, chap. 11, F. de Sales cite le chap. 15 de la *Vie par elle-même*. Dans le Livre VI, chap 9, il donne, tirée du *Chemin de la Perfection*, chap. 32, une très douce comparaison de l'âme et du nourrisson, qui ne pouvait qu'emporter son adhésion.

⁸⁴ *La Vie de la vénérable mère Anne de Jésus...* composée par le R. P. Ange Maurique (sic) et traduite en français par messire René Gaultier, Paris, A. Taupinart, 1636.

⁸⁵ Une maison d'Hospitaliers dans laquelle se rendait souvent Madame Acarie. La vision a donc lieu dans la rue, il en sera de même pour Marie Guyart.

*coup de veoir la gloire qui respondoit aux perfections de la bienheureuse mere Thérèse...*⁸⁶

Le Père Beaucousin, confesseur de Madame Acarie, informé par elle de sa vision de Thérèse et de son désir d'y répondre positivement, réunit Gallemant, Brétigny, mais aussi Bérulle et le Père Duval, pour décider s'il convient ou non de la soutenir dans la démarche qu'elle veut entreprendre. La réponse du groupe est négative, pour des raisons à la fois politiques et théologiques, et puis aussi peut-être parce qu'on ne croyait pas trop que Dieu veuille communiquer de cette manière avec des femmes mariées. Huit mois plus tard, nouvelle vision, nouvelle demande, nouvel examen, et cette fois la position de ces éminents personnages est positive. On décide alors d'aller quérir en Espagne des religieuses expérimentées qui tiendront à Paris le rôle de maîtresses des candidates françaises.

Pendant ce temps, Madame Acarie réunit en une « Congrégation Sainte Geneviève » quelques jeunes filles et jeunes veuves qui souhaitent devenir, les unes les premières carmélites françaises, les autres les premières ursulines. En effet Madame de Sainte-Beuve, amie de Madame Acarie, caresse le projet d'introduire à Paris la congrégation des ursulines, communauté religieuse d'origine italienne. Mais il est nécessaire à l'une et à l'autre d'obtenir l'autorisation du Roi et celle du Pape. Or en 1601 le climat est tendu, climat de guerre froide entre l'Espagne et la France malgré la paix de Vervins signée trois ans plus tôt. Henri IV vient d'interdire toute communication avec les Espagnols. Comment, dans ces conditions, obtenir l'accord royal pour une telle démarche ?

Plusieurs personnages d'importance, en plus de Pierre de Bérulle, vont apporter leur concours à ces délicates démarches. Parmi eux Michel de Marillac, le tuteur de Louise de Marillac, qui s'illustrera auprès de Monsieur Vincent. Il habite le même quartier et rencontre très fréquemment Madame Acarie à l'église ou chez des amis. Se joignent encore au groupe François de Sales évêque de Genève, Jean-Michel de Vesly supérieur des carmes de Paris, Henri de Gondi premier cardinal de Retz, évêque de Paris entre 1598 et 1622.

Comment François de Sales se retrouve-t-il mêlé à cette affaire ? Henry de Maupas de la Tour⁸⁷ a suggéré que Pierre de Bérulle lui-même, qui avait adressé à François de Sales son *Traité des énergumènes* pour lui demander son avis sur cet écrit,

⁸⁶ Déposition au premier procès de béatification.

⁸⁷ H. de Maupas de la Tour *La Vie du vénérable serviteur de Dieu François de Sales*, Paris, chez S. Huré, 1657.

l'avait également pressé de participer aux discussions relatives à l'introduction du carmel réformé en France. Mais François de Sales donne une autre explication dans sa lettre au pape Clément VIII, en novembre 1602⁸⁸.

Dans les premiers mois de cette année 1602, il a gagné Paris dans l'espoir de régler la question des paroisses du pays de Gex nouvellement intégré au Royaume de France. Il a fait la connaissance de Catherine d'Orléans, duchesse de Longueville. Or celle-ci doit, au pied levé, trouver un nouveau prédicateur pour le Carême devant Marie de Médicis et la Cour du Louvre, car le religieux initialement prévu se trouve subitement indisponible. Elle s'adresse à François de Sales, qui accepte, et son éloquence va bouleverser toute la Cour.

Or Madame de Longueville a été sollicitée par Madame Acarie pour être la fondatrice officielle du couvent des carmélites. En effet le parrainage d'un haut personnage de la Cour est indispensable pour qu'une affaire de ce genre réussisse auprès du Roi. Avant de répondre, Madame de Longueville demande l'avis de François de Sales à qui, dès leur première rencontre, elle donne toute sa confiance. La duchesse avait été l'une des victimes de la Ligue, retenue prisonnière avec sa mère et sa famille à Amiens, de 1589 à 1592. Elle peut donc être surprise de ce que, moins de dix ans plus tard, on lui demande de cautionner le projet d'un groupe comprenant d'anciens ligueurs. Il est bien raisonnable qu'elle prenne un avis autorisé avant de s'engager dans pareille entreprise. Sitôt l'avis reçu, et tout naturellement, elle convainc François de Sales de participer avec elle au groupe de réflexion qui se met en place.

Lui-même n'est pas à l'abri de tout danger en ville de Paris : après la condamnation et la décapitation du Maréchal de Biron le 31 juillet 1602 pour trahison et complot avec l'Espagne et la Savoie, certains tentent de le compromettre auprès du Roi, précisément parce qu'il est sujet de la Savoie ; ou bien peut-être est-ce après une homélie aux tonalités ambiguës, prononcée le 13 juin de la même année ?⁸⁹

Madame Acarie et François de Sales se rencontrent en mars 1602. La première se met assez rapidement sous la direction du second, qui déclarera plus tard avoir été vivement impressionné par la profondeur d'âme de sa nouvelle dirigée⁹⁰. C'est également le 19 mars 1602 que Madame Acarie convoque chez elle, pour évoquer

⁸⁸ SALES, Oeuvres, XII, vol. II, lettre CLXV.

⁸⁹ Ch. Renoux, *Madame Acarie lit Thérèse d'Avila* in : *Carmes et carmélites in Carmes et carmélites en France*, Paris, Cerf, 2001.

⁹⁰ Dom J. de Saint-François, *Vie du Bienheureux Messire François de Sales*, Paris, 1624.

le projet en discussion, Jean de Brétigny. Il s'occupera surtout du contact avec les autorités ecclésiastiques espagnoles, pendant que François de Sales rédigera les suppliques au Roi et au Pape.

Le 26 septembre 1603, une expédition conduite par Bérulle quitte la capitale et prend le chemin de l'Espagne pour obtenir que quelques mères espagnoles viennent à Paris former les jeunes novices. Le groupe sera de retour le 15 octobre 1604 avec les religieuses espérées, et parmi elles Mère Anne de Jésus, qui avait fort bien connu Thérèse. Un premier carmel est fondé à Paris ; un autre peu après à Pontoise. Un troisième à Dijon à l'automne 1605, un autre encore à Amiens en 1606, en 1608 à Tours, en 1609 à Rouen.

En 1610, trois filles du couple Acarie sont entrées chez les carmélites ; leur fils Nicolas est marié. Quant à Pierre leur second fils, il est entré chez les jésuites, mais il quittera la compagnie avant la mort de sa mère, trouvera un bon prieuré par l'entremise de M. de Marillac et du Père Coton. On le sait grand lecteur et bibliophile averti. On sait aussi qu'en 1622 il s'occupera de la béatification de sa mère. Et nous pensons ici naturellement à cet autre jeune homme, Claude Martin fils de Marie Guyart-Martin, dont nous parlerons plus loin, qui s'emploiera non seulement à des travaux d'érudition chez les mauristes mais encore à rassembler les écrits d'une mère vénérée, morte loin de Paris.

Madame Acarie subit de nouveaux et graves revers de santé. Pierre Acarie également, qui meurt le 17 novembre 1613 après une très pénible maladie pendant laquelle son épouse a constamment veillé sur lui, avec une immense tendresse.

Trois mois plus tard elle demande son admission au carmel d'Amiens comme simple sœur converse, c'est-à-dire affectée aux tâches les plus humbles plutôt qu'à l'office du chœur. Elle prend le nom de sœur Marie de l'Incarnation. Elle travaille à la cuisine et au ménage. Sa santé ne s'améliore pas : elle est d'abord victime d'une grave hémorragie, puis elle souffre de violentes coliques. Le 22 mai 1616, la communauté la choisit à l'unanimité pour devenir sa prieure. Mais selon les règles en vigueur, une religieuse converse ne peut exercer cette fonction. Le père Duval, qui représente l'autorité ecclésiastique, refuse donc cette nomination. Est élue pour la remplacer sœur Anne du Saint Sacrement, qui très vite dirige la communauté d'une main de fer, et interdit à Marie de l'Incarnation toute intervention auprès des sœurs qui pourrait ressembler à une direction spirituelle. Marie de l'Incarnation

obéit, mais avec douleur. A la Toussaint, les Pères Gallemant et Duval décident son transfert au carmel de Pontoise, pour faire baisser les tensions dans la communauté d'Amiens.

Elle doit encore affronter un douloureux différend avec Bérulle lui-même. Ce dernier voudrait imposer aux carmélites un quatrième vœu, dit de servitude⁹¹. Or pour la sœur Marie de l'Incarnation tout chrétien, et plus encore toute religieuse, n'est pas esclave mais fondamentalement libre ! Elle ne peut accepter cette idée de servitude.

En février 1618, sa santé se détériore encore : d'une part elle est atteinte d'une pneumonie, d'autre part elle se retrouve hémiplegique. Une dernière extase illumine son agonie, au matin de Pâques. Elle meurt, le mercredi de Pâques 18 avril.

Deux ans plus tard François de Sales écrit à la fille aînée de Madame Acarie : *c'est une qualité des amitiés que le ciel fait en nous, de ne jamais périr, non plus que la source dont elles sont issues*⁹². La lumière de l'amitié qu'il lui portait et qu'il recevait d'elle éclaire le portrait qu'il nous en donne. Elle parlait plus volontiers de ses fautes que des grâces reçues, dit-il à Dom Jean de Saint François⁹³. Elle en parlait sans rien déguiser ni amoindrir, avec une telle conviction que, dans la confession, elle ne distinguait pas le péché de la simple imperfection, ce qui mettait parfois le confesseur dans un réel embarras juridique à propos de l'absolution, par manque de fautes réelles⁹⁴. Mais si elle se considérait comme une si grande pécheresse c'est parce qu'elle était une grande amoureuse de Dieu. Toute imperfection de l'amour lui paraissait à l'évidence comme un manque tragique.

François de Sales, encore cité par Dom Jean de Saint François, a cette expression révélatrice : *je ne la regardais pas comme ma pénitente mais comme un vaisseau que le Saint-Esprit avait consacré pour son usage* (le mot *vaisseau* signifie le vase, et le terme *usage* désigne le double rôle de l'Esprit, qui le remplit de sa présence puis le fait déverser sur le prochain par la charité). Et la mère prieure Marie de Saint Joseph, citant également François de Sales, ajoute : *Si grande était son admiration qu'un jour, rendant visite à Madame Acarie juste après qu'elle fut saignée, il trempa subrepticement son mouchoir dans son sang et le garda comme*

⁹¹ BERULLE, Œuvres, VI, *Deuxième discours sur l'Etat et les grandeurs de Jésus*, Cerf, 1995.

⁹² SALES, Œuvres, XIX, p. 343.

⁹³ Dom J. de Saint-François, *Vie du Bienheureux...*

⁹⁴ On donne en effet l'absolution quand il y a faute avérée et commise, et non pour de simples velléités ou risques de faute.

*une relique*⁹⁵. Après la mort de sœur Marie de l'Incarnation, François vint au moins cinq fois se recueillir auprès de son tombeau. Il écrivait encore à Michel de Marillac : *en somme, je suis amateur et admirateur de cette sainte âme-là*⁹⁶.

Les biographes de Madame Acarie.

En 1621, soit trois années seulement après la mort de Madame Acarie, paraît à Paris, chez Taupinart, *La Vie admirable de la Bienheureuse sœur Marie de l'Incarnation*, rédigée par le Père A. Duval. Né à Pontoise en 1564, Duval a comme premier avantage d'avoir été pendant très longtemps l'un de ses plus précieux amis : ils se sont rencontrés dès 1593 ; elle l'a souvent hébergé, par exemple pendant deux mois dans son hôtel particulier alors qu'il était malade ; il a été son directeur de conscience. Le livre connaît plusieurs éditions en très peu de temps⁹⁷.

Deux autres personnages donneront, avant la fin du siècle, une biographie de Madame Acarie : le Père M. Marin, provincial des barnabites et supérieur des carmélites de Pontoise, dans *La Vie de la servante de Dieu sœur Marie de l'Incarnation*, à Paris chez Rocolet en 1642⁹⁸ ; et le Père D. Hervé, avec *La Vie chrétienne de la vénérable sœur Marie de l'Incarnation*, en 1666⁹⁹.

Madame Acarie avait composé pour son usage personnel un riche ensemble de billets comprenant prières et réflexions. Elle avait pris l'habitude d'en copier des fragments pour les donner à certaines personnes qui le lui demandaient, comme une aide à leur vie spirituelle. En 1622, un personnage anonyme en collecte un certain nombre auprès de divers destinataires, puis en fait une compilation à laquelle il tente semble-t-il de donner un fil conducteur¹⁰⁰. Il s'agit d'un assemblage auquel Madame Acarie n'avait pas songé, mais chaque pièce du puzzle est vraisemblablement authentique. Deux rééditions suivent rapidement, en 1623 et 1624, preuves d'un réel intérêt des lecteurs pour cette publication.

⁹⁵ Déposition de 1632 au premier procès de béatification.

⁹⁶ SALES, Œuvres, XX.

⁹⁷ *Vie admirable de sœur Marie de l'Incarnation religieuse converse en l'ordre de N. Dame du Mont Carmel appelée dans le monde Damoiselle Acarie* par André Duval, Paris, Taupinart, 1625.

⁹⁸ *Vie de la servante de Dieu, sœur Marie de l'Incarnation, religieuse de N. Dame du Mont Carmel* par Maurice Marin, Paris, Nietuas, 1668.

⁹⁹ *La Vie chrétienne de la vénérable sœur Marie de l'Incarnation, fondatrice des carmélites en France, divisée en deux parties...* par le R. P. Daniel Hervé, de l'Oratoire. Paris, G. Metunas, 1666.

¹⁰⁰ *Les Vrais Exercices de la Bien-Heureuse Sœur Marie de l'Incarnation, composez par elle mesme*, à Paris chez Denis Moreau MDCXXII.

Au siècle suivant une seule présentation est à signaler, celle de P. de Montis, *La vie de la vénérable sœur Marie de l'Incarnation*, en 1778¹⁰¹, avant la béatification de Madame Acarie et sur demande de Madame Louise de France, fille de Louis XV, en religion sœur Thérèse de Saint-Augustin, prieure des carmélites de Saint-Denis¹⁰².

Les trois premiers biographes et le texte des *Vrais Exercices* forment les quatre sources auxquelles puise J.-B. A. Boucher, curé de Saint-Merry, quand il publie *l'Histoire de la Bienheureuse Marie de l'Incarnation, dite dans le monde Madame Acarie*, à la demande des carmélites du faubourg Saint-Jacques, en 1800¹⁰³. L'auteur a compilé et remanié le volumineux travail du Père Duval, puisé chez les Pères Marin et Hervé, il a aussi largement étudié les pièces du procès en béatification, alors inédites et qui le sont encore à ce jour.

En 1854 paraît *l'Histoire de la Bienheureuse...* de J.-B. A. Boucher, dans une édition augmentée par Mgr Dupanloup, qui publie pour la première fois la lettre que Madame Acarie adresse à Madame Jourdain à la fin de 1603¹⁰⁴.

Les publications du vingtième siècle commencent avec celle du Prince Emmanuel de Broglie qui donne une *Bienheureuse Marie de l'Incarnation* en 1903¹⁰⁵.

Mais c'est véritablement l'abbé Bremond, dans sa monumentale *Histoire du sentiment religieux en France*, parue en 1923¹⁰⁶, qui ressuscite en quelque sorte le personnage alors passablement oublié de Madame Acarie. Le chanoine A. Leman suivra de peu avec *Madame Acarie*, en 1926¹⁰⁷.

Citons enfin un remarquable biographe, le père Bruno de Jésus-Marie qui, dans son très important ouvrage *La belle Acarie, bienheureuse Marie de l'Incarnation*, présente et analyse de manière fouillée les *Vrais Exercices*¹⁰⁸, et développe également une idée bien étrangère aux premiers biographes, idée selon laquelle

¹⁰¹ *La Vie de la vénérable soeur Marie de l'Incarnation, religieuse converse carmélite, fondatrice des carmélites de France, dite... Mademoiselle Acarie*, par M. l'abbé de Montis, Paris, P. F. Gueffier, 1778.

¹⁰² B. Hours, *Madame Louise, princesse du Carmel*, Paris, Cerf, 1987.

¹⁰³ *Vie de la bienheureuse soeur Marie de l'Incarnation, dite dans le monde Mlle Acarie, converse professe et fondatrice des carmélites réformées de France...* suivie d'un appendice contenant des écrits et des maximes de la bienheureuse, et de pièces justificatives... par J. B. A. Boucher, Paris, l'Auteur, 1800-1816.

¹⁰⁴ *Histoire de la bienheureuse Marie de l'Incarnation, dite dans le monde Mme Acarie*, par J.-B.-A. Boucher. Nouv. éd. rev..., augm. et publ. par Mgr l'évêque d'Orléans. Paris, J. Lecoffre, 1854. Dans les pages qui suivent nous nous référons à cette édition.

¹⁰⁵ *La bienheureuse Marie de l'Incarnation, madame Acarie*, par E. de Broglie, Paris, V. Lecoffre, 1903.

¹⁰⁶ BREMOND, *Histoire*, I, pp. 562 à 605.

¹⁰⁷ *Madame Acarie, ou la Bienheureuse soeur Marie de l'Incarnation*, par le chanoine A. Leman, Paris, Lethielleux, 1926.

¹⁰⁸ ACARIE, Bruno, pp. 717 à 725.

Madame Acarie s'est épanouie en sainteté dans le temps de sa vie conjugale, en trouvant sa force dans cette vie même et non malgré elle.

Enfin les *Exercices* ont paru chez Arfuyen, avec des lettres conservées, dans un petit ouvrage ayant pour titre *Ecrits spirituels*¹⁰⁹ ; ils sont édités par B. Sesé, qui remplace par leurs équivalents contemporains quelques mots ou tournures trop datés pour en faciliter la compréhension, ce qui est louable, mais aux dépens parfois de la saveur du texte original. En 2002 Ph. Bonnichon a fait paraître aux Editions du Carmel *Madame Acarie, une petite voie à l'aube du grand siècle*¹¹⁰, ouvrage émaillé de citations de Duval, de Boucher, des procès en béatification et des textes des *Vrais Exercices*, et qui se propose de définir les lignes directrices de la spiritualité de Madame Acarie.

Le couple Acarie.

Nous avons dit comment, après un mariage décidé par les parents (comme souvent à cette époque), le lien par obéissance entre Barbe Avrillot et son jeune époux Pierre Acarie s'est assez vite transformé en une relation réellement amoureuse. Leur amour fut ensuite tourmenté par les agitations politiques, les accidents et les difficultés de santé de Madame Acarie, et de notoires dégradations du caractère de Pierre Acarie. Pierre a voulu se plaindre de sa femme. Nous n'avons pas connaissance que Barbe ait critiqué son mari.

L'abbé Bremond donne son point de vue sur la vie du couple, en particulier sur le personnage de Pierre : *Son père lui fit toujours peur, son mari aussi, du reste*¹¹¹ ...il est, dit-il, *tête brûlée, fantasque, indolent*¹¹². Il narre par le détail comment le mari s'en va conter aux prêtres ce qu'il nomme les scrupules de son épouse, scrupules de dévotion qui la distraient des soins du ménage et de l'attention aux enfants (et de l'attention à lui-même sans doute). Les ecclésiastiques dénoncent en chaire, anonymement mais tout un chacun reconnaît bien de qui l'on parle, les manquements de la dame pour des motifs de religion¹¹³. Brémond décrit encore Pierre Acarie comme dupé par ses soi-disant amis de la Ligue, qui lui font perdre

¹⁰⁹ *Madame Acarie, Ecrits spirituels*, présentation de B. Sesé, Orbey, Arfuyen, 2004.

¹¹⁰ Ph. Bonnichon, *Madame Acarie, une petite voie à l'aube du grand siècle*, Toulouse, édit. du Carmel, 2002.

¹¹¹ BREMOND, Histoire, I, p. 566.

¹¹² *op. cit.*, p. 567.

¹¹³ *op. cit.*, p. 572.

tout son argent et presque sa vie. L'ont-ils véritablement dupé ? On peut en douter. Pierre n'était-il pas de nature fouguese et prompte aux excès ? Heureusement, dans sa patience sans limites Madame Acarie, qui supporte tout, entreprend même de le défendre et parvient à rétablir, presque contre lui-même, la fortune de son mari¹¹⁴.

L'abbé Brémond a-t-il raison ou tort ? On peut aimer d'amour profond et tendre un conjoint fantasque par moment, instable en trop de domaines, et qui vous aime aussi tendrement malgré tout. Pierre était moins admiré que son épouse, peut-être en prenait-il ombrage. Pierre n'a pas quarante ans quand, semble-t-il, ils cessent les relations conjugales. Ce n'est pas Pierre qui souffre de la hanche. Il ne vit pas non plus l'expérience mystique de Madame Acarie. Ne l'accablons pas trop. D'autant que, répétons-le, Madame Acarie ne souffle mot de son mari, ni en mal, ni en bien. Ainsi la recherche parmi les propos attribués à Madame Acarie et rapportés par les divers biographes, semble bien décevante : quelques allusions à la vie conjugale d'amies ou de religieuses, mais rien qui la concerne directement.

Boucher, dans son chapitre sur les sept premières novices du Carmel français, fait parler Louise Gallois, née en 1569, ayant épousé en 1579 Guillaume Jourdain *par respect pour la volonté de ses parents*, veuve huit ans plus tard après avoir donné le jour à deux garçons et deux filles : *Dieu lui fit connaître alors qu'il formerait avec elle une union conjugale, qui serait plus intime que celle qu'elle avait eue avec un époux mortel ; qu'elle deviendrait son épouse, et qu'elle lui donnerait des enfants spirituels*¹¹⁵. La lecture de la *Vie* de Sainte Thérèse, qui vient de paraître, fortifie en elle le goût de la vie religieuse. Conduite par Madame Acarie, elle entre au Carmel et prend le nom de sœur Louise de Jésus, devient la première supérieure de la petite congrégation, et meurt à Dôle en 1628.

Ph. Bonichon précise la citation: *Notre Seigneur lui fit entendre... qu'il lui avait ôté son mari parce qu'il voulait accomplir avec elle la vérité. Son mariage avec cet homme n'avait été que la figure du mariage spirituel que Lui, Jésus, voulait dès lors contracter avec son âme*. Il ajoute que *l'union, l'amour et la paix dans laquelle elle avait vécu avec l'homme son mari, était figure de ce qu'elle devait avoir avec Dieu*. Du moins comprend-on qu'elle avait vécu une union conjugale faite d'amour et de paix. Il n'y avait pas rejet de l'ancien état. Et ses consoeurs s'étonnent de ce que Madame Jourdain ne pleure apparemment ni son mari ni la perte de deux de ses

¹¹⁴ BREMOND, Histoire, I, pp. 574 – 575.

¹¹⁵ BOUCHER, Histoire, II, p. 121.

enfants, morts peu après lui, car *elle les aimait auparavant comme passionnément*¹¹⁶.

Il n'est donc pas question ici de Madame Acarie, mais d'une des premières filles du Carmel. Derrière l'image conventionnelle de la religieuse « épouse du Christ » on découvre une gradation dans l'union, celle de la religieuse étant *plus* intime avec Jésus que ne l'avait été l'union avec son mari défunt. Madame Acarie dirait-elle que l'union avec Pierre était la simple figure du mariage spirituel ? La supposition semble bien gratuite.

Plus loin, Ph. Bonichon cite encore Duval : Madame Acarie a gardé la chasteté, car *quoiqu'elle fut engagée dans le mariage, ce ne fut qu'un mariage de corps, non un mariage de cœur, de ce cœur qui gardait intacte en sa fine pointe la pureté virginale tendrement aimée dès l'enfance*. Il prend garde de nous faire entendre le mot cœur *au sens salésien comme la fine pointe de l'âme, celle où Dieu seul parle, là... où est restaurée la vraie hiérarchie des êtres et des valeurs, en une création refaite, en Jésus-Christ le seul époux véritable*¹¹⁷. Il faut lire attentivement les textes de François de Sales pour comprendre la signification profonde de l'expression « la fine pointe de l'âme » que nous retrouverons souvent chez Jeanne de Chantal¹¹⁸. Reste à nous mettre d'accord sur le sens de la pureté virginale. Nous voici dans les commentaires de Duval lui-même commenté par Bonichon sur des appréciations des contemporaines de Madame Acarie ; et peut-être assez loin de Madame Acarie elle-même. Qui ne nous a toujours rien dit à propos de son mari. Et nous n'en saurons pas davantage pour l'instant.

Les Vrais Exercices, brève histoire du texte.

Madame Acarie n'a rien écrit, dit l'abbé Brémond.¹¹⁹ Ce qui est exact si l'on entend par écriture une rédaction méthodique qui se développe suivant un plan pour s'achever en un livre. Mais elle a écrit, si écrire veut dire coucher sur le papier ses pensées pour aider à leur structuration, et parfois les coucher sur le papier d'une lettre ou d'un billet pour les communiquer à une personne connue ou amie qui

¹¹⁶ Ph. Bonichon, *Madame Acarie, une petite voie...* p. 111.

¹¹⁷ *op. cit.*, p. 181.

¹¹⁸ CHANTAL, *Lettres*, I, p. 252.

¹¹⁹ BREMOND, *Histoire*, I, p. 562.

sollicite une aide. Elle a cependant détruit la plupart de ses papiers, ce qui bien entendu constitue à nos yeux une perte infiniment regrettable.

Elle n'a rien écrit de systématique à propos de la vie spirituelle parce que, disait-elle, *mes paroles partent d'un lieu si infect et si pauvre que tout ce que je dis me semble fade*¹²⁰. Une lettre pourtant nous est parvenue, qu'elle adresse à Bérulle, et dans laquelle elle décrit assez précisément les transports mystiques dont elle est l'objet. Plusieurs témoins en parleront également. Mais elle n'écrit que *pour ne manquer à l'obéissance de vous écrire de temps en temps notre disposition*¹²¹.

Assemblage posthume, dont les pièces sont vraisemblablement toutes authentiques mais on n'en connaît pas les différents destinataires, voilà les *Vrais Exercices*. L'ensemble présente pourtant une certaine cohérence organique, que le collecteur a sans doute recherchée en regroupant des fragments parallèles, quitte à donner parfois une impression de répétition.

1. Les *Exercices* préparent d'abord à l'examen de conscience quotidien, à la confession, à la célébration de la Messe ou la réception de l'Eucharistie. La prière s'adresse souvent au Père, parfois au Christ, à qui Madame Acarie veut se tenir unie par l'amour. Elle lui demande les vertus qui permettront de donner assise à cet amour : le mépris de soi, le désir de souffrir et de tout supporter avec douceur, mais aussi la compassion pour tous ses frères en humanité. Elle donne enfin cinq manières d'acte de contrition : chacune met en parallèle les pauvretés de l'âme et l'incomparable bonté de Dieu.

2. Après une belle description de la vie et de la mort de Jésus, Madame Acarie exprime le désir de s'unir à Jésus, désir extrême qui la fait soupirer après la Majesté divine. Elle ne veut pas seulement ses dons et ses grâces, mais elle veut l'avoir Lui-même, totalement. Elle demande la nudité d'esprit, et la parfaite union qui permettra que Jésus regarde désormais par ses yeux et parle par sa bouche. Elle souhaite que Jésus l'aide à descendre *au nud fonds de son âme*, afin qu'elle repose là où Dieu lui-même déjà se trouve, et qu'elle L'aime ainsi dans une tranquille fruition.

3. Vient ensuite une prière pour l'Eglise, pour ceux qui la défendent, et pour ceux qui l'attaquent et la menacent. On ne peut dater aucun des billets récoltés pour les *Exercices*. On ne peut donc rattacher cette prière à un événement précis. Mais on

¹²⁰ BREMOND, Histoire, I, p. 587.

¹²¹ ACARIE, Ecrits, pp. 105 à 110.

devine la réticence de l'auteur à propos de l'édit de Nantes qui n'apporte qu'une paix politique. La paix véritable sera donnée à l'Eglise quand tous ceux qui la combattent auront reconnu leur erreur et auront été ramenés, ou tout simplement introduits par l'évangélisation, dans l'unique Eglise.

Duval et Boucher ajoutent ici des paragraphes qui ne sont pas donnés par l'édition première des *Vrays Exercices*, et dont le vocabulaire nous éclairera, car il s'agit d'une méditation sur le feu ardent qui brûle le cœur de Madame Acarie.

4. Il est temps de prier pour tous les pécheurs, eux qui ne vivent pas ce pour quoi ils ont été créés : *jouyr de vous*. Des cris d'amour alternent avec des appels à la pitié, comme : *jusques à quand oublierez-vous ?* Comment Dieu peut-il oublier, alors qu'aucune créature n'échappe à son regard ? Pas de réponse à cette interrogation, sinon la réitération de l'imploration : *amour, répartissez leur vos dons*.

5. Une nouvelle articulation du texte permet de retrouver l'action de grâces personnelle. Trois marches conduisent l'âme vers son Aimé : ayant été d'abord image de Lui, cette âme devient progressivement similitude avec Lui, enfin béatitude en Lui. Madame Acarie rejoint ici l'exclamation de la nuit de Pâques : *homme, regarde quelle est ta dignité*¹²². Elle rejoint aussi la grande pensée augustinienne : *Dieu est plus intimement au plus pur de ton esprit... je cherchais mon repos en Dieu mais lui le premier m'a créée et a pris repos en mon tabernacle*.

6. Ce qui conduit Madame Acarie à méditer sur *la grande puissance que Dieu a donnée* (à l'homme) *sur toutes créatures* : les anges nous servent et nous gardent, le soleil nous éclaire, le feu et l'eau nous fertilisent, la nature chante la gloire de Dieu. Lui-même a nourri et veillé sur Madame Acarie, elle n'a rien mérité mais s'est jusqu'ici *vautrée en péchez*. Lui, *faisant le sourd*, l'a *adverty de* (son) *salut surmontant en cela* (sa) *malice*. On dit habituellement que nous sommes sourds aux appels de Dieu ; ici c'est Dieu qui fait le sourd à sa manière, pour ne pas tenir compte de nos infidélités.

Madame Acarie remercie encore pour *ce grand bénéfice de vocation*, c'est-à-dire pour la grâce d'avoir été appelée à la vraie religion, et par elle à une vie sainte. Il ne lui reste qu'à offrir encore à Dieu son âme et toutes ses facultés, en particulier sa volonté, à L'assurer de sa totale soumission et mise en dépendance de Lui.

¹²² Chant de l'*Exultet* dans la liturgie de la nuit pascale.

7. Le texte s'achève par une litanie, une prière de l'Eglise, et une prière pour le Roi.

Les *Vrais Exercices*, éléments de vocabulaire¹²³.

Mon bien-aimé, si vous voulez que je vous regarde...regardez-moi premièrement par vostre esprit, attirez le mien.

Furetière donne le mot *bien-aimé* non pas dans un article spécifique, mais seulement sous l'entrée *aimé*, avec un unique exemple, celui du Père proclamant au baptême de Jésus *Celui-ci est mon fils bien-aimé*.

Il convient ici que le bien-aimé lui-même prenne l'initiative : *regardez-moi premièrement*. Certes Madame Acarie le désire, mais qu'il fasse le premier pas, qu'il l'attire et la demande, elle n'attend que de répondre. La règle dans l'ordre de l'amour divin serait-elle semblable à la règle de la bienséance dans la bonne société ? Dieu doit-il faire la cour à Madame Acarie ?

Je vous offre particulièrement une parfaite abnégation de moy-mesme, avec un retranchement de tous plaisirs sensuels...

Abnégation est un terme de dévotion, selon la définition qu'en donne Furetière : *renonciation à ses passions, à ses plaisirs, à ses intérêts, du latin abegare, désavouer, ne pas vouloir reconnaître une chose comme sienne*. *Sensuel* signifie *qui relève des sens et de la matière*. Selon Furetière l'homme sensuel, comme le sont les libertins, ne goûte pas aux choses divines. Chez Madame Acarie il ne s'agit pas d'un dégoût du sensuel mais bien d'un désaveu de son importance et d'un choix de se porter toute entière vers les réalités spirituelles. Il faut choisir, effectivement.

... pour estre plus parfaitement conjoint et uny avec vous ...

Ne voyons pas ici trop vite le sens nuptial que nous donnons à ce mot : on peut être *conjoint* avec quelqu'un non seulement par les liens du mariage mais aussi par

¹²³ Nos citations suivent le texte des *Vrais exercices de la bien-heureuse sœur Marie de l'Incarnation. Composez par elle mesme. Très propres à toutes les Ames qui désirent ensuyvre sa bonne vie. Seconde édition. A Paris Chez Denis Moreau rüe Saint Jacques à la Salamandre. M.DC.XXIII. Avec privilège du Roy.*

ceux de l'amitié. Dans le langage musical, on parle de conjointes à propos des notes consonnantes, dit encore Furetière. Nous dirions aujourd'hui que Madame Acarie cherche à se trouver en harmonieuse union avec Dieu, ce qui ouvre une belle perspective de réflexion. Nous pouvons en effet nous trouver en situation de dysharmonie avec Dieu lorsque, par exemple, nous prenons une vive conscience de nos défauts, péchés et infirmités. Nous sommes (plus tard peut-être) en relation harmonieuse avec Lui quand nous avons « dépouillé le vieil homme », rejeté ce qui nous rendait dysharmonieux même à nos yeux, et trouvé dans ce dépouillement la simplicité, l'unité intérieure et l'équilibre du cœur. Cette simple unité nous rend proche de ce Dieu dont il est dit que nous sommes créés à son image. Elle fait aussi que Dieu va se sentir attiré par nous, puisque nous devenons un peu plus conforme à ce qu'il rêve pour nous.

On le voit bien dans la citation suivante :

... vous qui êtes mon très doux rédempteur, mon très amoureux bien-faicteur, mon bien-aimé...

Acquérir soi-même cette harmonie qui nous rend en quelque sorte semblable au divin serait bien au-dessus de nos forces, si Dieu lui-même n'était à l'origine de cette transformation. Celui qui nous rachète nous rend libres de cette liberté qu'Il possède lui-même en plénitude. Dieu très amoureux transforme à sa ressemblance Madame Acarie, la met en harmonie avec Lui parce qu'Il est lui-même, le premier, très amoureux d'elle.

Me tenir uny et conjoint à vous par amour...

Cette union et conjonction d'amour...

L'union ou la *conjonction* correspondent chez Furetière à un *assemblage* : *la plus étroite est celle de l'âme et du corps*. Tout être habité de Dieu et en harmonie avec Lui devient un avec Dieu comme le corps est uni à l'âme. Cela nous permet de mieux entendre la réflexion de certains mystiques, réflexion dont le caractère extrême inquiètera plus d'un théologien : ainsi lorsque Marie Guyart dira *il me semble que je n'ai plus la foi*, ou quand le mystique soufi de Tūr, al-Hallaj, s'exclame dans une extase *je suis Dieu* et le paie de son martyre.

J'ay le désir d'obtenir toutes les vertus requises et nécessaires pour reposer votre amour, comme une parfaite obédience... une parfaite abnégation de moy-mesme, la vertu de mansuétude douceur & debonnaireté, une grande bénignité & compassion intérieure de toutes les nécessitez de mes prochains...la chasteté de cœur et d'affection... et finalement un amour aussi grand que toutes les créatures vous sçauraient porter.

Reposer : souvent (mais donc pas toujours) joint au pronom personnel, (ce verbe) signifie discontinuer une marche, un travail, une action fatigante. La Genèse dit que Dieu se reposa le septième jour. Il est dit ici que Dieu se repose du long travail de transformation/transfiguration de celle qu'il aime et veut aimer encore : l'objet de tels soins amoureux est devenu capable de participer activement à sa propre transfiguration, ayant dépassé l'état premier de passivité entre les mains de l'Amant.

Furetière nomme *mansuétude*, ici placé comme adjectif, la vertu qui rend doux, l'un des sept dons du Saint Esprit. La *debonnaireté* mélange douceur, grâce et clémence. La *bénignité* signifie l'humilité jointe à la douceur. Trois substantifs pour exprimer trois formes de la douceur, on ne saurait davantage insister. La douceur ouvre le cœur à la compassion pour le prochain. Madame Acarie attribue cette qualité d'abord au Christ lui-même, nommé trois fois de suite *mon doux Jésus*. Madame Acarie veut se faire belle et bonne pour ouvrir la porte de son cœur à Celui dont elle a compris qu'il est éperdument amoureux d'elle.

Je vous embrasse joyeusement en mon âme

C'est-à-dire je vous prends dans mes bras, sens premier d'un verbe qui ne signifie pas à cette époque l'acte de donner un baiser. Nous retrouvons ce même verbe plus loin lorsque, contemplant les douleurs du crucifié, Madame Acarie se précipite : *j'embrasse avec le bras de mon âme votre croix très honorable et pour votre amour je la baise et chérys* ; et pour l'amour de Lui elle embrasse pareillement *tous ceux qui m'affligent et persécutent*. Dans cet état d'esprit elle peut recevoir le sacrement de l'eucharistie.

Il s'agit ensuite de deviser familièrement, comme le souligne le commentaire de liaison entre ces deux parties des *Vrays Exercices* :

Je vous rends quinze mille louanges, je ne me contenterai point de vos grâces mais je vous veux avoir vous mesme.

Affirmation audacieuse et sans équivoque. Si trop est avare à qui Dieu ne suffit, il faut aussi que celle qui Le choisit ne Le reçoive pas seulement sous la forme de quelques cadeaux (ou grâces) de sa part, si somptueux puissent-ils être, mais en personne, et totalement ! Il importe de le demander avec cette divine audace que permet une totale confiance :

Je me résigne totalement à vous

La résignation n'a rien de négatif ou de triste, elle veut dire la *totale déférence*, *l'abandon de soi-même* dont elle est en quelque sorte l'homonyme ; la forme verbale du mot signifie se démettre d'une charge, s'abandonner à la volonté de quelqu'un. Il faut à cette résignation

une nudité d'esprit et liberté intérieure, & une introversion essentielle.

Le terme *introversion*, que B. Sesé conserve dans son édition, ne se trouve pas chez Furetière. Nous en utilisons aujourd'hui l'adjectif « introverti », tourné vers soi-même. Il s'agit d'un terme fondamental de la théologie mystique, bien avant que Madame Acarie n'en fasse usage¹²⁴. On en comprend le sens un peu plus loin quand elle supplie

vous me vueillez introduire au nud fonds de mon âme, auquel m'avez créé.

Il s'agit moins d'une partie basse et mystérieuse de l'âme, comme on dirait du fond d'un puits, que de sa part la plus intime et la plus richement parée par le Créateur, ce dont l'âme elle-même prend rarement conscience. Dieu y demeure et s'en fait *un*

¹²⁴ D.S., vol. V, col. 1904-1918.

lieu de délices, dit-elle, et si le péché l'en a fait s'en retirer, hélas, il est indispensable qu'Il y revienne car c'est tout à cet intérieur d'elle-même qu'elle va

reposer en vous sans empeschement aucun, par une tranquille fruition,

terme une fois encore inconnu de Furetière, parce qu'il s'agit d'un terme technique de la seule théologie mystique, désignant la jouissance d'une présence ou d'un bien dont on récolte le fruit.

Dans la prière pour l'Eglise, les protestants sont malmenés :

Quand sera-ce que vous donnerez paix à vostre église ?

Convertissez les mécréans hérétiques, les misérables schismatiques, les infidèles Payens.

Mais sans tarder reviennent des termes empreints de douceur et de joie, non inclus dans la première version des Vrais Exercices, mais que Duval et Boucher ont heureusement conservés pour nous :

O Dieu de mon cœur...

... vous êtes une abysme de douceur souverainement plaisante & souverainement désirable, ma plaisante lumière & l'unique joye de mon âme, ... un torrent de plaisirs inestimables, une mer de joye ineffable...

Tirez moy à vous, pour me brusler de ce feu tres-ardent de vostre amour, dans lequel je sois toute consommée et anéantie.

Ouvrez, mon bien-aimé Jésus, les portes de votre amour, à cette fin que je désire en jouir pour vous complaire... faites-moi un même esprit avec vous, afin que vous puissiez prendre votre plaisir en moi...

Plusieurs mots d'amour sollicitent notre attention : douceur et lumière sont *souverainement* (c'est à dire totalement) *plaisants*, sources de *plaisirs ineffables* et *inestimables*, au-delà de toute mesure, jusqu'à la *brûlure* qui *consomme* et *anéantit* ; restent à ouvrir les *portes de l'amour*, afin de *jouir...d'un torrent de plaisirs*.

Verbe amoureux, image de la bonté de Dieu, votre bénignité, votre bonté, votre amour me sauvent de toute perte. Je vous rends donc quinze mille grâces, car vous m'avez créée à votre image, vous m'embellissez à votre similitude, vous me rendez capable de la béatitude.

Madame Acarie s'embellit dans la *similitude* avec Dieu. Furetière dit que la similitude est comme *un exemple qui sert de comparaison* ; Jésus parlait à ses apôtres par *similitudes, qu'on appelle autrement paraboles*. L'amante devient donc comme une parabole de Dieu sur notre terre, l'exemple de sa vie servant à comprendre l'amour incompréhensible de Dieu pour nous...

Nous aimons que Madame Acarie évoque la *bénignité* de Dieu, cette douce bonté naturelle et si profonde, qui ne cesse de vouloir du bien à la créature, en la créant à son image d'abord, en l'embellissant encore par la grâce de l'amour, en lui donnant enfin la mesure de l'éternité capable de la joie parfaite.

Travaillé d'une infinité de douleurs...

Ces extraits des *Vrais Exercices* nous donnent une idée du style de son auteure, et plus encore de la qualité du lien intime entre elle et Dieu. En effet, elle s'adresse à lui de manière très personnelle, comme à quelqu'un qui est né, a vécu et est mort *pour elle*. Non pas pour elle seule, bien entendu, mais pour elle tout à fait personnellement, bien qu'elle soit une créature parmi tant d'autres. Ce qui la rend débordante de reconnaissance.

Dans le même moment elle est aussi navrée : si le Christ est mort en croix à cause des péchés qu'elle a commis (*pour moi misérable pécheur*), elle est donc responsable de l'ignominie dont le Christ est victime sur la croix. Mais il y a bien plus honteux et grave encore, qui est de le laisser aujourd'hui et maintenant *tout nud, méprisé, vilipendé, affligé de douleurs* au Golgotha, de n'être pas actuellement avec Madeleine au pied de la croix, de ne pas souffrir avec lui dans la chair et dans le cœur. Nous pensons à la phrase fameuse que Pascal écrira bientôt : *Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde. Il ne faut pas dormir pendant ce*

*temps-là*¹²⁵. La contrition importe moins que la compassion aux angoisses de Jésus, compassion qui bouleverse l'âme (ce qu'elle nomme le *ressentiment*) devant l'agonie et la mort ignominieuse du crucifié. Ici l'amour ne se vit pas dans la chambre nuptiale ou dans la rencontre au jardin, sinon dans un jardin de douleurs, sur une colline sans arbre, au lieu dit du crâne, là où sont rassemblées toutes les douleurs du monde.

Ce qui subsiste de la correspondance.

Les quinze lettres que nous pouvons lire, les unes dans leur intégralité, les autres sous forme de fragments, ont été collectées par divers biographes de Madame Acarie ou sont demeurées inédites dans les carmels parisiens et les archives nationales. B. Sesé les a rassemblées à la fin des *Ecrits spirituels*.

Elles sont d'un intérêt assez inégal. On n'en connaît pas toujours le destinataire. Deux lettres sont adressées à *un personnage important, un ami*, peut-être Monsieur de Marillac, l'une datée de 1615 et l'autre de l'année suivante : Madame Acarie a terminé son noviciat, Dieu la veut garder encore en exil ici-bas, dit-elle, elle fera tout pour plaire à Dieu.

Arrêtons-nous sur les lettres écrites à son cousin Pierre de Bérulle, et sur celles adressées à sa fille devenue carmélite, Mère Marie de Jésus.

Deux lettres envoyées à Bérulle en 1604 le joignent pendant son voyage vers l'Espagne. Elles énumèrent les qualités que Madame Acarie souhaite trouver chez les religieuses qui accepteront de venir en France. Nous avons déjà évoqué la troisième, datée de la fin du noviciat, et qui n'est rapportée que par le père Hervé. Elle décrit à Bérulle, et par devoir d'obéissance, *quelques dispositions à l'oraison* du samedi saint et des jours suivants. Son contenu correspond à ce que nous avons observé ailleurs : une prise de conscience vive, aiguë et subite de ce que Jésus sur la croix s'est offert pour elle et pour tous les hommes dans *l'excès de son Amour* ; une prise de conscience également aiguë de ses péchés, avec l'angoisse de voir le lien de cause à effet entre ces derniers et la mort du Christ (*la joie et la douleur tout ensemble rendaient l'âme fertile en conceptions*) ; enfin l'apaisement quand vient la

¹²⁵ B. Pascal, Pensées retranchées 717, *Œuvres complètes II*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p. 856.

certitude d'être, dans cette expérience de l'angoisse, *enseignée* (par Dieu) *comme ferait un bon père son enfant, ou un maître son disciple*¹²⁶.

Alors, ajoute Madame Acarie, *je sens une efficace si grande que ne me faut point de foi pour croire que cette réalité soit dans l'âme*¹²⁷. Elle avait déjà précisé sa pensée sur ce point à son confesseur de Pontoise, en disant qu'il lui semblait *qu'elle n'avait pas la foi mais la vision manifeste des choses que la foi propose*¹²⁸. On rapprochera cette réflexion de la remarque que notera plus tard Marie Guyart lorsque, le cœur soulevé par l'extase, elle dira elle aussi : *Il me semble que je n'ai plus la foi*.

Nous supposons seulement qu'une dernière lettre aurait été adressée à Bérulle, parce qu'elle fut écrite pour obéir à une demande formelle, mais ne comporte ni destinataire ni date. Madame Acarie confesse avec minutie ses ingratitude et déflections, les distractions dues à la faiblesse de sa condition physique qui *offusque l'esprit*¹²⁹ dit-elle, ce dernier verbe signifiant obscurcir.

Les quatre lettres à sa fille aînée devenue Mère Marie de Jésus, Madame Acarie les écrit à Pontoise pendant les dernières années de sa vie. La Mère Marie de Jésus est alors sous-prieure du Carmel d'Amiens. Les trois premières lettres sont rapportées par J.-B. A. Boucher. B. Sesé en adapte un peu le langage afin de les rendre, dit-il, plus compréhensibles aujourd'hui ; c'est au détriment parfois d'une appréhension fine de la pensée et du style de celle qui les écrit. Ainsi dans la troisième lettre, quand elle note *l'affection de l'esprit qui nous unit et conjoint en Dieu. Auquel en effet devons êtres unies, nous retirant fortement de tout ce qui empêche cette union...* B. Sesé transcrit *c'est à Lui en effet, que nous devons être unis, en nous retirant fortement de tout ce qui peut empêcher cette union...* . Une telle adaptation généralise le sens de la phrase avec l'emploi du masculin « unis » et la relativise dans ce qui « peut » faire obstacle à l'union ? Mais il s'agit là de détails.

Chaque lettre commence par *Ma Mère, ma sœur, ma fille*, et l'ordre des termes marque bien la hiérarchie des liens qui unissent Madame Acarie et la Mère Marie : qu'elle soit sa fille dans la chair revêt moins d'importance que le lien religieux ! Elle termine ainsi la première lettre : *Je suis, ma Mère, votre plus petite sœur pour*

¹²⁶ ACARIE, Ecrits, p. 107.

¹²⁷ *op. cit.*, p. 108.

¹²⁸ BOUCHER, Histoire, I, p. 282.

¹²⁹ ACARIE, Ecrits, p. 132.

*vous servir*¹³⁰, et nous pouvons être certain qu'il ne s'agit pas là d'une formule convenue ! La missive demande pour l'essentiel de saluer d'autres religieuses, et que Mère Marie prie pour ses deux frères et sa belle-sœur. Remarquons encore cette réflexion : *Si nous ne recherchons que lui (Jésus-Christ) notre consolation sera pleine*, ce qui reprend la formule essentielle de Madame Acarie : *trop est avare à qui Dieu ne suffit*¹³¹.

La seconde lettre s'inquiète encore des frères de la Mère Marie, et donne quelques nouvelles de la santé chancelante de Madame Acarie.

La troisième, datée du 21 janvier vraisemblablement de l'an 1618, parle encore une fois des mêmes soucis, bien qu'elle rappelle à sa fille *qu'il n'y ait plus en nous d'affection selon la chair et le sang*; elle nous intéresse parce que Madame Acarie cite Thérèse d'Avila, à propos de l'union totale avec Dieu *dont notre sainte Mère parle si bien en son livre du Château de l'âme, au chapitre où elle dit que toute âme qui vit religieusement peut parvenir à cette intime union de nos volontés à celle de Dieu*¹³². Il s'agit sans doute du premier chapitre des *Cinquièmes Demeures*.

La dernière lettre demande encore et toujours de prier pour le frère aîné de Mère Marie, qui se trouve *en grand hasard de son salut...*

Il est émouvant de lire dans ces quatre billets, à la fois la très sincère humilité de Madame Acarie qui se place respectueusement aux pieds de sa fille et souhaite pour elles deux un total détachement des affections selon la chair, et à la fois son inquiétude maternelle qui, aussitôt après et tout aussi naturellement, lui dit les soucis qu'elle se fait pour ses frères. Jeanne de Chantal nous montrera bientôt, elle aussi, quelle inquiétude sans fin peut agiter une mère.

Paroles attribuées à Madame Acarie par J.-B. A. Boucher.

J.-B. A. Boucher, compilant Duval et les premiers biographes, nous transmet un nombre considérable de propos attribués à Madame Acarie par quelques religieuses ou dames importantes qui l'ont connue. Il note aussi d'intéressantes réflexions venues à l'esprit de l'un ou l'autre de ses biographes. Ces propos et réflexions nous

¹³⁰ BOUCHER, Histoire, II, p. 282 et ACARIE, Ecrits, p. 123-124.

¹³¹ Ph. Bonnichon, *Madame Acarie, une petite voie...*, p. 127.

¹³² BOUCHER, Histoire, II, p. 355 et ACARIE, Ecrits, p. 123.

en disent plus que les textes conservés d'elle, à propos de son vocabulaire et sur son rapport au langage du Cantique des Cantiques ou de Jean de la Croix. En voici quelques exemples :

Boucher reprend la comparaison, que faisait D. Hervé, entre Madame Acarie et st Augustin s'exprimant de la sorte dans ses *Confessions* : *Vous avez brillé comme un éclair à mon âme, et vous avez dissipé ses ténèbres. Vous m'avez fait sentir vos parfums, et je ne respire que vous. J'ai goûté la douceur de votre esprit, et j'en suis affamé. Vous m'avez touché et je brûle d'amour pur vous*¹³³.

D. Hervé, toujours selon Boucher, nous apprend aussi que la formule la plus chère au cœur de Madame Acarie : *trop est avare à qui Dieu ne suffit*, est tirée du *Traité 8 sur l'Épître de saint Jean*, écrit par st Augustin¹³⁴. Or l'unanimité n'est pas totale à propos de l'origine de cette maxime. Ainsi Ph. Bonichon¹³⁵ pense qu'elle se trouvait dans un livre (mais il ne dit pas lequel) écrit par M. Roussel et conseillé par son directeur spirituel qui l'aurait lui-même mis dans les mains de Madame Acarie. Ch. Renoux¹³⁶ suggère qu'elle l'a trouvée dans les *Institutions divines de Jean Thaulère*, traduites et éditées en 1587 par le minime Antoine Estienne, membre du Cercle Acarie et défenseur de la mystique abstraite.

Nous avons bien trouvé la phrase en question dans le *Traité 8 sur l'épître de st Jean*. Le texte s'intitule exactement « *sur l'Épître de Saint Jean aux Parthes* », il porte sur les versets 12 à 16 du quatrième chapitre de l'épître. Le texte latin exact du passage (No 6) est le suivant : *quid avarius illo, cui Deus sufficere non potuit ? (quoi de plus avare que celui à qui Dieu n'a pas pu suffire ?)*.¹³⁷ On peut regretter que la question posée par st Augustin soit devenue affirmation chez Madame Acarie, et que le superlatif de la question augustiniennne soit changé en simple affirmation d'un excès. Nous respecterons cependant la formulation retenue par Madame Acarie. La source, avec ou sans l'intermédiaire de Tauler, semble bien augustiniennne.

Nous apprenons aussi (et cette fois Boucher reprend Duval) que Madame Acarie *entendait le latin de la Bible et s'en servait fort à propos*¹³⁸, ce qui rendrait assez

¹³³ St. Augustin, *Les confessions*, traduction nouvelle avec une introduction et des notes de J. Trabucco, Paris, Librairie Garnier frères, 1950, II, p. 71.

¹³⁴ BOUCHER, Histoire, I, p. 41.

¹³⁵ Ph. Bonichon, *Madame Acarie, une petite voie...*, p. 45.

¹³⁶ Ch. Renoux, *Madame Acarie lit Thérèse d'Avila*. In *Carmes et carmélites en France du XVIIème siècle à nos jours*, Actes du colloque de Lyon 1977, Paris, édit. du Cerf, 2001, p. 128.

¹³⁷ Nous analysons le *Traité 8* un peu plus loin, pp. 76 et 77, voir également p. 61.

¹³⁸ BOUCHER, Histoire, I, p. 260.

secondaire le fait de savoir quelle traduction française de la Bible elle pouvait avoir entre les mains.

Ailleurs une religieuse nous apprend que Madame Acarie voyait le ciel comme *le beau pays, où l'on voit Dieu qui est la beauté même, où les âmes sont transformées en cette beauté souveraine, où les corps brillent comme des astres*, et qu'elle disait aussi, parlant des demeures du ciel et reprenant les paroles du prophète : *Que vos tabernacles sont aimables ! Je les désire avec tant d'ardeur que mon âme tombe en défaillance à force de les désirer*¹³⁹. Nous retrouvons ici l'aspiration fréquente chez les mystiques, à passer dès que Dieu le permettra, de l'autre côté du visible. *Déchirez la toile qui s'oppose à notre douce rencontre !* s'exclame Jean de la Croix au début de *La vive flamme d'amour*¹⁴⁰.

Nous apprenons¹⁴¹ encore qu'elle lisait et commentait, pour les novices dont elle avait la charge, le *Combat spirituel* de Laurent Scupoli¹⁴².

Boucher consacre un chapitre entier à dire comment Madame Acarie ressentait un amour pour Dieu semblable à un feu intérieur qui la brûlait. Les dames qui la fréquentaient ont insisté sur cette union si parfaite et si précieuse que, selon Madame de Meignelay, *elle se détachait absolument de toutes choses, même des plus saintes, afin qu'elle n'eût d'autre attache qu'à Dieu*¹⁴³. Les religieux en témoignent également, ainsi Dom Sans le général des Feuillants : *elle était si occupée de Dieu qu'elle ne pouvait, sans se faire violence, s'en divertir pour parler aux personnes qui avaient quelque affaire à traiter avec elle*¹⁴⁴.

Plus loin le même Dom Sans, et avec lui Madame de Meignelay : *elle était si inséparablement unie à Dieu par les liens sacrés de son amour... il paraissait que c'était Dieu en elle, ou elle, toute absorbée et engloutie dans l'océan de la divinité, qui agissait*¹⁴⁵. Madame Acarie se plaint amoureusement *Ah je n'ai point d'amour de Dieu !*¹⁴⁶ Elle passait des nuits entières à s'écrier ainsi dans la véhémence de ses désirs et les transports de son amour. Lorsque étant malade elle ne pouvait recevoir l'Eucharistie, elle s'exclamait : *Le cœur me brûle, je n'en puis plus !* Et puis

¹³⁹ BOUCHER, Histoire, I, p. 286.

¹⁴⁰ JEAN, 1990, p. 913.

¹⁴¹ BOUCHER, Histoire, I, page 293.

¹⁴² L. Scupoli, *Le combat spirituel, fait et composé par les prêtres réguliers appelés communément théatins et par eux augmenté de vingt sept chapitres* traduction de Denys Santeul, Paris, 1608. L'édition de 1595 publiée par les Feuillants attribue encore l'œuvre à Girolamo Conte di Porcia.

¹⁴³ BOUCHER, Histoire, I, p. 303.

¹⁴⁴ *op. cit.*, p. 301.

¹⁴⁵ *op. cit.*, pp. 301 – 303.

¹⁴⁶ *op. cit.*, p. 300.

encore : *Mon Dieu, ôtez-moi les désirs, ou m'en donnez l'effet !* Et la Mère Marie du Saint-Sacrement ajoute qu'en pleurant elle criait : *Mon Seigneur vous donnez tant ! Il n'y a pas moyen de le cacher ! Et puisque vous donnez tant, mon Seigneur, au moins cachez-le, et faites que je puisse le cacher !*¹⁴⁷ Nous retrouvons dans ces témoignages à la fois l'excès d'un amour à en couper le souffle, et le désir de l'au-delà, jusqu'à la limite du supportable.

Elle vivait ainsi des expériences extraordinaires, mais restait extraordinairement indulgente et douce avec ceux et celles qui faisaient leurs premiers pas dans la vie spirituelle : *il suffit que nous désirions de ne pas déplaire à Dieu. Qui sommes-nous pour désirer de lui plaire !?*¹⁴⁸ Ou encore : *Allons doucement, à petits pas. Il faut être modeste dans ses prétentions, et se borner à désirer de désirer. Le prophète s'estimait heureux d'avoir le désir du désir*¹⁴⁹...Plus loin, parlant du jour de sa profession religieuse, quand le célébrant lui demande si c'est par pur amour qu'elle se présente : *Ces mots de pur amour de Dieu m'ont effrayée. Pouvons-nous jamais savoir si réellement nous agissons par pur amour de Dieu ? Notre nature est si pleine de secrètes recherches d'elle-même...* Modestie et douceur n'excluent pas, au contraire, d'avoir à combattre pour demeurer dans l'humilité : *L'humilité... consiste dans la connaissance de sa misère. Le seau d'un puits ne s'emplit pas, à moins qu'il ne s'abaisse ; et moi aussi je reste vide, faute de m'abaisser*¹⁵⁰, répond-elle à une jeune religieuse admirative et qui pensait que Madame Acarie avait atteint l'humilité parfaite. Elle voit la source de cette humilité dans la naissance de Jésus, et dans son agonie : *Un Dieu-enfant. Un Dieu s'abaisser si bas ! et nous nous amusons à des bagatelles !*¹⁵¹ ...*(au jardin des oliviers) l'excès d'humilité du fils de Dieu lorsque étant dans une extrême angoisse, il s'abat à terre, et que l'ange, sa créature, le console*¹⁵². Notons encore cette exclamation entendue par ses compagnes un matin de voyage, quand les premiers rayons du soleil touchent la voiture : *ah si nous connaissions la lumière que le soleil divin communique aux âmes... Je le vois ! Je le vois !*¹⁵³

¹⁴⁷ BOUCHER, Histoire, I, p.305.

¹⁴⁸ *op. cit.*, p.160.

¹⁴⁹ BOUCHER, Histoire, II, p.161.

¹⁵⁰ *op. cit.*, p.298.

¹⁵¹ *op. cit.*, p.303.

¹⁵² *op. cit.*, p.308.

¹⁵³ *op. cit.*, p.365.

La manifestation la plus inouïe de l'humilité de Dieu, Madame Acarie la trouve enfin dans le pain de l'eucharistie, dans ce mouvement par lequel Dieu devenu nourriture s'approche de notre bouche, y pénètre afin que nous puissions l'adorer. Elle prie alors avec ces mots : *Vous êtes l'époux de mon cœur et la vie de mon âme ! Donnez-moi, mon bien-aimé Jésus, une humilité de cœur, un mépris de moi-même, une soumission à toute créature, une douceur, une nudité d'esprit, une liberté intérieure... remplissant ma mémoire d'une continuelle souvenance de vous, ... la volonté de très ardentes affections envers vous... conformez aussi mon corps au votre, qui est si innocent et si pur*¹⁵⁴.

Parlant de l'oraison devant ses sœurs, Madame Acarie leur dit : *il ne faut pas considérer Dieu d'une vue générale, il faut le considérer tantôt comme un père qu'on craint et qu'on aime, tantôt comme un médecin à qui on expose ce qu'on souffre, tantôt comme un homme riche à qui on parle de sa misère, et tantôt comme un roi à qui on demande du secours contre ses ennemis*¹⁵⁵. Un père, un médecin, un homme riche, un roi : quatre images de Dieu bien classiques, qui ne disent rien de la passion amoureuse d'une fiancée ou d'une épouse, mais la crainte et l'humilité devant la grandeur. Sans doute Madame Acarie se gardait-elle d'engager ses sœurs sur un chemin plein de dangers, chemin de montagne que décrivait Jean de la Croix, où les précipices et les dérives sont nombreux. On retrouvera la même prudence chez Jeanne de Chantal. Mais Marie de l'Incarnation aura le mouvement contraire dans une lettre à son fils : *Le regardant (Dieu) comme un juge redoutable, il nous faut cacher au fond des abysmes... si on le considère comme Père, il demande nos respects et nos obéissances... mais il est notre Epoux et en cette qualité, comme dit St Bernard, il demande de nous un retour réciproque, un retour d'amour*¹⁵⁶. Il est vrai que l'ursuline s'adresse à un fils devenu un éminent bénédictin.

Dans les *Vrais exercices*, le vocabulaire est tout autre : Dieu est appelé *mon Bien-Aimé, mon très doux rédempteur, mon amoureux bienfaiteur, mon doux Jésus, mon bien-aimé, la vie de mon âme, mon cher époux, mon cœur, mon amour*, et enfin *le plus beau de tous les enfants des hommes...*

¹⁵⁴ BOUCHER, Histoire, II, p. 327.

¹⁵⁵ *op. cit.*, p. 212.

¹⁵⁶ MARIE, Lettres, p. 295.

Lectures et influences.

Parmi ses lectures spirituelles, signalons les *Institutions divines* de Tauler auquel Ch. Renoux fait référence¹⁵⁷, Louis de Blois, plus tard Ignace de Loyola, enfin le *Combat spirituel* de Laurent Scupoli dont elle recommande la lecture aux novices¹⁵⁸.

Les religieux qu'elle a longtemps fréquentés, et qui furent parfois ses directeurs, l'ont sans doute particulièrement inspirée. Nous pensons à Pierre de Bérulle son cousin, au père Coton, à Benoît de Canfield¹⁵⁹, au père Beaucousin¹⁶⁰, à François de Sales, au père Binet. Ils ont tous soit rédigé leurs propres ouvrages, soit traduit en français des œuvres importantes.

A. Duval et M. Marin signalent, le premier¹⁶¹ que Madame Acarie avait une dévotion particulière à st Alexis, le second¹⁶² qu'elle avait une égale dévotion pour trois personnages que Dieu avait, disait-elle, attirés à Lui par le chemin de l'humilité : st Augustin, st Guillaume et st Alexis.

La *Légende dorée* nous raconte qu'Alexis, fils de noble famille, marié à une belle jeune fille de la Cour, inspire à celle-ci le goût de la virginité puis s'embarque en secret pour l'Orient où il disparaît. Pendant dix-sept ans il vit dans une pauvreté anonyme, avant de prendre le bateau du retour, et de revenir à Rome jusqu'à la maison de son père. Là, sans que personne le reconnaisse, il est recueilli comme un étranger dans le besoin, avant de mourir en odeur de sainteté et d'être enfin reconnu par tous comme étant Alexis, fils d'Euphémien et Aglaë¹⁶³. On peut imaginer que Madame Acarie prenait plaisir à lire Jacques de Voragine...

Les aînés.

Madame Acarie a donc vraisemblablement lu les *Institutions divines* dans la traduction éditée en 1587 par le minime Antoine Estienne. Nous n'avons pas la

¹⁵⁷ Voir ci-dessus, p. 60.

¹⁵⁸ ACARIE, Bruno, pp. 717 à 725.

¹⁵⁹ Il dirigea Mme Acarie entre 1597 et 1599.

¹⁶⁰ Il dirigea Mme Acarie entre 1594 et 1602.

¹⁶¹ A. Duval, *La Vie admirable de sœur Marie de l'Incarnation, religieuse converse en l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel et fondatrice d'iceluy en France : appelée au monde la demoiselle Acarie...*, 5^{ème} édition, chez Taupinart, Paris, 1622, p. 635.

¹⁶² M. Marin, *La vie de la servante de Dieu sœur Marie de l'Incarnation : religieuse converse et fondatrice de l'Ordre de Notre Dame du Mont-Carmel en France*, chez Rocolet, Paris, 1642, p. 156.

¹⁶³ J. de Voragine, *La légende Dorée*, traduit du latin par T. de Wyzewa, Paris, Seuil, 1998, p. 330.

certitude que l'ouvrage soit réellement de Tauler : plusieurs historiens préfèrent parler d'un Pseudo-Tauler. Il est certain par contre que le texte résume admirablement la pensée de ce mystique¹⁶⁴. Tauler (1300 – 1369) est sans doute entré vers quinze ans déjà chez les dominicains de Strasbourg. En 1339 les frères, comme d'autres religieux, doivent quitter la ville après un conflit entre l'Empereur et le Pape qui l'a l'excommunié. Nous le retrouvons en exil à Cologne. C'est pendant cette période, entre 1345 et 1350, qu'il faut peut-être situer sa « conversion » racontée dans la célèbre *Historia Tauleri*¹⁶⁵.

Tauler donne moins une explication intellectuelle de la foi qu'il ne transmet une expérience essentielle de Dieu. Il cite fréquemment Augustin. Il emprunte aussi beaucoup à Maître Eckhart. Il insiste sur la connaissance nécessaire de son propre néant, sur la conversion vers Dieu et la résignation totale qui l'accompagne : *...L'homme s'élève jusqu'à Dieu lui-même. C'est là que l'esprit est embrasé d'un amour surnaturel, et s'attache à cet être pur par un violent désir d'éternité. Il abandonne tout ce qu'il est, tout ce qu'il sait, tout ce qu'il voit, tout ce qu'il peut, tout ce qu'il aime, tout ce qu'il possède. Toutes ces choses ont fait naufrage dans l'abyme inépuisable de la divinité. Il est devenu à leur égard sans vie, sans mouvement, sans action et sans puissance*¹⁶⁶.

Le chercheur de Dieu, après la joie que le Créateur imagina lui donner dans les merveilles de la création, traverse une nuit semblable à celle décrite par Jean de la Croix. Il passe un chemin d'abaissement puis d'anéantissement jusqu'au fond le plus profond de l'être, à l'imitation de Jésus dans sa Passion, avant d'atteindre à l'homme supérieur, accompli, devenu déiforme, image de Dieu. Il faut donc avoir au préalable vaincu l'amour propre, *ce mauvais fond qui est en nous. Nos œuvres tirent leur force du fonds, c'est-à-dire de l'intention et de l'amour qui les produisent au-dehors. Le bon fonds ne cherche que Dieu, le fonds mauvais se cherche soi-même. Il faut donc se détacher de tout*¹⁶⁷. La résignation est comparée à la mort du corps, qui est enseveli, sur lequel d'autres peuvent marcher sans le savoir (image des disgrâces et des souffrances de la vie), et qui est réduit en poussière (image de la sécheresse de l'âme et de sa tristesse).

¹⁶⁴ On a pareillement attribué à Tauler une *Imitation de la vie pauvre de N.-S. Jésus-Christ* qui nous conduit à l'*Imitation de Jésus-Christ* alors connue de tout un chacun.

¹⁶⁵ D.S., vol. XV, col. 57 à 79.

¹⁶⁶ J. Tauler, *Les Institutions divines*, traduction nouvelle et deuxième édition chez Charles Savreux, Paris, 1668, ch. 12.

¹⁶⁷ *op. cit.*, ch. 3.

Il importe de ne chercher que Dieu seul : *c'est lui seul qu'il faut chercher. On ne saurait regarder Dieu quand on regarde autre chose, ce ne sont ni les dons, ni la grâce, ni tout ce qu'il y a de désirable que nous devons chercher en lui. Quand on le possède on a tout*¹⁶⁸. C'est bien celà que répète Madame Acarie, qui peut en avoir puisé ici la conviction.

Il se peut qu'elle ait puisé à la même source à propos de l'Eucharistie : ... *le recevoir avec un cœur plein de joie et brûlant d'amour. Il ne faut pas se mettre beaucoup en peine de ce qu'on sent, mais de ce qu'on désire. O Père je veux recevoir votre fils pour vous en faire un sacrifice, afin que vous m'affermisiez solidement en vous*¹⁶⁹.

Plus tard on accusera Tauler de faire le lit du quiétisme. Mais dans la France du début du dix-septième siècle on l'admire surtout. Il n'est pas étonnant de retrouver chez Madame Acarie quelques traits essentiels de sa pensée.

Chacun reconnaît l'influence éminente d'Ignace de Loyola (1491 – 1556), fondateur de la Compagnie de Jésus, sur la deuxième moitié du seizième et tout le dix-septième siècle¹⁷⁰. Ses *Exercices spirituels* ont été remaniés plusieurs fois par l'auteur, qui les considérait non comme un livre à donner à lire mais comme un manuel à prêter ou à copier, à l'usage des directeurs de retraite. Ils ont été édités une première fois en latin à Rome en 1548, dans une version appelée maintenant « définitive ». Cette version fut traduite environ quinze fois en latin pour les non hispanophones, bien avant la fin du seizième siècle¹⁷¹. Il est donc possible que Madame Acarie l'ait eue en mains. L'*Autobiographie* (ou *Récit du Pèlerin*) fut dictée par Ignace à Louis Gonçalvès da Câmara, entre 1553 et 1555. Du *Journal Spirituel* nous ne connaissons que les pages couvrant la période de février 1544 à février 1545 ; elles ont été trouvées et éditées pour la première fois vers la fin du dix-neuvième siècle seulement.

¹⁶⁸ J. Tauler, *Les Institutions divines*, ch. 34.

¹⁶⁹ *op. cit.*, ch. 38.

¹⁷⁰ D.S., vol. VII, col. 1267 à 1318.

¹⁷¹ *Exercitia spiritualia*, Auctore S. Ignatio de Loyola, Andreas Frusius latine vertit. Praemittuntur Annotationes quaedam aliquod adferentes intelligentiae ad Exercitia spiritualia, Tolosae, ex typ. sub signo nominis Jesu, 1593.

On sait que le jésuite Achille Gagliardi écrivit en 1590 un *Commentaire des Exercices* d'Ignace. Il se peut que Madame Acarie ait eu aussi connaissance de la pensée d'Ignace par ce canal, avant ou après sa lecture des écrits du saint.

Ignace de Loyola a lui-même attentivement lu la *Vita Christi (Vie du Christ)* de Rudolph de Saxe, et le *Flos sanctorum (La légende dorée)* de Jacques de Voragine. On décèle également dans les *Exercices* l'influence de la *Devotio moderna*¹⁷² qu'Ignace a connue par l'*Ejercitatorio* du bénédictin Garcia Jimenes de Cisneros, livre lu à Montserrat en 1522. Ceci nous incitera peut-être à remonter jusqu'à l'*Imitation de Jésus-Christ*¹⁷³ : elle est si répandue dans l'ensemble de la communauté catholique d'alors que nous la garderons, elle-même et son adaptation populaire, l'*Internelle Consolacion*, dans la liste des références possibles non seulement de Madame Acarie mais aussi de Jeanne de Chantal et de Marie Guyart. Au premier chapitre de l'*Autobiographie*¹⁷⁴, Ignace dit avoir projeté de se faire admettre à la Chartreuse de Séville, incognito *pour qu'on le traitât en moindre considération*, ce qui rappelle la légende de st Alexis ; le chapitre troisième raconte comment pendant la messe *ordinairement il lisait la Passion*, qu'il avait aussi *beaucoup de dévotion envers la très sainte Trinité*, qu'il *vit avec les yeux intérieurs l'humanité du Christ*, et qu'il *perçut avec clarté dans son entendement la manière dont se trouvai, dans le saint sacrement Jésus-Christ*. Contempler les étapes de la vie du Christ n'est cependant pas spécifique à Ignace, on retrouve cette technique dans la *devotio moderna*.

Notons encore quelques traits des *Exercices* : par exemple, et bien qu'on ait souvent dit de la spiritualité ignatienne qu'elle était surtout un effort de volonté et de froide intelligence, on observera que la première page déjà précise l'importance du désir dans la recherche de Dieu : *ce n'est pas l'abondance de la science mais le sens et le goût intérieur des choses qui habituellement comble les désirs de l'âme*¹⁷⁵. Il importe donc de faire le choix, nommé ici *élection*, d'un but à atteindre, d'un chemin à parcourir, de quelqu'un à aimer par-dessus tout.

¹⁷² Mouvement de spiritualité centré sur l'imitation de la vie et de la mort du Christ qui vient lui-même habiter le chrétien plutôt que le chrétien s'élève pour se fondre en Dieu.

¹⁷³ J. Gerson, *De l'Imitation de Jesus Christ*, Divisé en quatre livres. Conferé avec le latin, reveu & corrigé de nouveau. Edition dernière. A Lyon, Pour Jacques Piat, 1595.

¹⁷⁴ *Le Récit du pèlerin* (c'est ainsi qu'Ignace s'identifie dans ce récit) est l'histoire autobiographique d'Ignace de Loyola telle qu'il l'a racontée, entre 1553 et 1555, à un autre jésuite, le P. Louis Gonçalvès da Câmara.

¹⁷⁵ I. de Loyola, *Exercices spirituels*, Introd. par F. Courel, Paris, Desclée De Brouwer, 1963.

L'union à la Trinité soutient toute la spiritualité ignatienne. Dieu trine est fondamentalement bon ; il agit sur le monde, particulièrement par le Christ dont Ignace contemple chaque étape de la vie, écoute les paroles, et qu'il reçoit dans l'Eucharistie. La gloire de Dieu et le salut des âmes passent naturellement par la défense de l'Eglise, à laquelle la Compagnie sera toute dévouée. Tous ces thèmes se retrouvent dans la pensée de Madame Acarie, mais peut-être est-ce la méthode en soi et sa rigueur, qui a retenu son attention, pour son propre profit spirituel, et pour la formation des jeunes sœurs.

Louis de Blois (1506 – 1566) né de famille noble¹⁷⁶, a vingt-quatre ans à peine lorsqu'il est choisi comme abbé de Liessies, son monastère. Il veut dès lors y restaurer la discipline monastique et faire grandir la vertu de toute sa communauté. Pour l'édification de celle-ci, il rédige le *Speculum monachorum* ou *Miroir des âmes religieuses*, qu'il commence aussitôt à lire et commenter devant ses moines. Trois autres livres suivront, avant qu'il ne donne encore la *Psychagogia*¹⁷⁷ ou *Récréation de l'âme*, une compilation d'extraits d'Augustin et de Grégoire de Nysse. Plus tard encore paraît l'*Institution spirituelle*¹⁷⁸, et plusieurs autres livres, dont le *Speculum spiritale* qui complète l'*Institution*¹⁷⁹.

La contemplation assidue de la vie et de la passion du Verbe Incarné constitue la base de sa doctrine spirituelle (il a composé avec un soin particulier une explication de la passion du Christ). L'union de tous les jours au Christ Sauveur représente l'unique chemin conduisant à Dieu. La communion à son corps partagé dans l'eucharistie mène l'âme à l'union la plus intime. Il n'est donc pas nécessaire de chercher Dieu partout au-dehors, il importe plutôt de rentrer en soi-même pour y rencontrer la divine présence. La plus grande joie, c'est la manifestation de la Trinité devant les yeux de l'âme.

¹⁷⁶ D.S., vol. I, col. 1730 à 1737.

¹⁷⁷ *Psychagogia, hoc est Anima recreatio IV libris distincta : quorum tres priores collecti sunt ex tractatibus sive homiliis divi Aurelii Augustini, ... quartus decerptus est ex scriptis beati Gregorii papae.* Per Ludovicum Blossium, Antverpiae, apud viduam M. Nutii, 1560. (*Oeuvres spirituelles* du vénérable L. de Blois, trad. par les Bénédictins de Saint-Paul de Wisques, H. Oudin, 1911).

¹⁷⁸ *Les Institutions divines et salutaires enseignemens du R. P. F. Jean Thaulere*, Paris, T. Brumen, 1587 ; *Institution spirituelle et consolation des pusillanimes*, extraites de Blossius, par le P. Antoine Girard, Paris, Vve J. Camusat, 1642.

¹⁷⁹ *Le Miroir des religieux*, fait en latin par le P. Dacrian, avec les deux livres du Manuel des apprentis de Jésus-Christ, composez en latin par le révérend abbé de Liesse M. Loys de Bloys, le tout traduit de latin en françois, par F. Jacques Morice, Paris, G. Chaudière, 1585.

Louis de Blois opère en quelque sorte la fusion de la spiritualité affective et de la spiritualité spéculative¹⁸⁰, il emprunte à Augustin, à Tauler et à Ruusbroec, mais se rattache d'abord, et même sans la citer, à Gertrude d' Helfta.

Les ressemblances avec Louis de Blois, parfois peut-être des reprises explicites, sont nombreuses chez Madame Acarie. Ainsi le chapitre IV de l'*Institution* suggère des « formules d'aspiration » dont plusieurs se retrouvent dans les *Vrais Exercices*. Ainsi quand Louis de Blois dit à Dieu : *Mon cœur, mon amour ... quand me consumeras-tu totalement de la flamme de ton feu vivant ? ... quand m'ouvriras-tu alors que je frappe ?...*¹⁸¹, on en trouve l'écho dans les *Vrais Exercices* : *Mon coeur, mon amour ! ... votre amour dans lequel je serai consommée et anéantie, ... ouvrez-moi les portes de votre amour afin que je puisse en jouir ...*

Notons encore ces passages : *certes la consolation et la grâce sensible sont utiles dans les débuts d'une vie meilleure, pour s'attacher à Dieu... daigne vite, Seigneur, achever cela, car je suis malade de ton amour... donne-moi la nudité et le recueillement essentiel*¹⁸² ; nous en trouvons la trace dans les propos de Madame Acarie rapportés par J.- B. Boucher : *dans les commencements il est bon d'avoir quelques consolations. Si Dieu n'en donnait pas alors, on se dégoûterait bien vite... que vos tabernacles sont aimables ! Je les désire avec tant d'ardeur que mon âme tombe en défaillance... donnez-moi, mon bien-aimé Jésus, une douceur, une nudité d'esprit, remplissant ma mémoire d'une continuelle souvenance de vous*¹⁸³.

Une même parenté transparaît dans le choix des mots employés pour méditer sur la passion et la mort de Jésus. Louis de Blois choisit ces mots : *Enfant, tu as voulu être enveloppé de langes, emmaillotté... (le jour de ta mort) être ignominieusement arrêté, frappé à coup de poing et de gifle... pendu à la croix nu, bafoué, blessé, ... je salue les plaies vermeilles et pleines de douceur de mon seigneur bien aimé... je m'abandonne à toi totalement... donne-moi la nudité et le recueillement essentiel... conforme mon âme à ton âme sainte... par tes plaies très précieuses introduis-moi dans le fond nu de mon âme*¹⁸⁴.

¹⁸⁰ P. Pourrat, *La spiritualité chrétienne*, Paris, J. Gabalda, 1921, II, p. 147.

¹⁸¹ L. de Blois, *Institution spirituelle*, présentation, traduction et notes par Max Huot de Longchamp, « Paroisse et famille » juillet 2004, co-édition avec les éditions du Carmel.

¹⁸² *op. cit.*, pp 135 – 145.

¹⁸³ BOUCHER, Histoire, I, pp. 271 et 286, et II, p. 328.

¹⁸⁴ L. de Blois, *Institution spirituelle*, p. 135.

Et Madame Acarie : *vous avez daigné pour moy estre enveloppé de petits drapeaux, reposer en la creiche... (le jour de votre mort) estre ignominieusement apprehendé, indignement lié comme un larron, condamné injustement, bafoué et decraché, mocqué et vilipendé, vous avez voulu estre cruellement traicté & déchiqueté de fouët, outrageusement attaché en Croix, inhumainement abreuvé de fiel & vinaigre. ... faictes moy la grâce, que je vous puisse aymer d'un amour très fervent et que je compatisse à vos angoisses, par un ressentiment de vos playes et douleurs : j'embrasse avec le bras de mon âme vostre croix très honorable & pour vostre amour & honneur je la baise & chérys...*

Ce sont moins les ressemblances ou rapprochements terme à terme qui frappent plutôt que l'harmonie des thèmes chez l'un et l'autre : l'union mystique est infiniment désirable, elle demande un dépouillement total de ce qui n'est pas Dieu, l'humilité de cœur et d'esprit, le recueillement jusqu'au *nu fonds de soi* où Dieu nous attend, la nécessité de méditer constamment *la vie, la passion et les plaies du Seigneur Jésus* (titre du chap. VI), le dépassement sans regret de toute consolation, la persévérance dans l'aridité la plus sévère, jusqu'à l'anéantissement dans le divin, brûlure au-delà de toute brûlure et vertige au-delà de tout vertige.

Dom Beaucousin, au cours de sa formation théologique, avait sans doute étudié Louis de Blois puisque depuis 1567 les traductions se multipliaient ; le père Binet s'en fait le champion dans tout Paris, François de Sales dit avoir lu *l'Institution* dans la traduction de Nicolas de Soulfour¹⁸⁵. Quant à Louis de Blois lui-même, il cite Tauler¹⁸⁶, Denys l'Aréopagite¹⁸⁷ ; il retranscrit sans la citer des phrases de la *Perle évangélique*¹⁸⁸, Harpius¹⁸⁹, Augustin¹⁹⁰, Gertrude d' Helfta dont il aime les images¹⁹¹, Bernard de Clairvaux¹⁹² et Ruusbroec¹⁹³. Il s'inscrit dans la longue tradition de l'école flamande et par lui Madame Acarie se situe dans cette même continuité.

¹⁸⁵ L. de Blois, *Institution spirituelle*, p. 11.

¹⁸⁶ *op. cit.*, chap. II, V, VIII, IX & XII.

¹⁸⁷ *op. cit.*, chap. XII.

¹⁸⁸ *op. cit.*, chap. II, V & VI.

¹⁸⁹ *op. cit.*, chap. V, VI, VIII & IX.

¹⁹⁰ *op. cit.*, chap. II & XII.

¹⁹¹ *op. cit.*, chap. VI, VIII, X & XII.

¹⁹² *op. cit.*, chap. IX.

¹⁹³ *op. cit.*, chap. XII.

Laurent Scupoli (1530 – 1610) est entré tardivement chez les théatins de Naples¹⁹⁴. En 1585 il est victime d'une grave calomnie qui lui vaut une année de prison ainsi qu'une bien plus longue interdiction de célébrer la messe. Il se soumet sans récriminer ni se défendre, ce qui lui vaut aussitôt une réputation de sainteté. Une année après s'être établi à Venise, il publie *Il combattimento spirituale, Le combat spirituel*¹⁹⁵. Le livre est réédité plusieurs fois, toujours avec des ajouts et des corrections apportés par l'auteur. A Padoue où il se rend souvent, il rencontre en 1590 l'étudiant François de Sales, se lie d'amitié avec lui, lui remet un exemplaire du *Combat*. François de Sales, fort intéressé par ce texte, le traduit et le confie en 1608 à un imprimeur de Lyon, mais reprend son manuscrit quand il apprend que Denys Santeuil a presque achevé l'impression de sa propre traduction. C'est donc François de Sales, et après lui Jean-Pierre Camus, qui feront connaître Scupoli en France.

Scupoli s'inspire de son expérience personnelle, cite pour l'essentiel des passages de l'Écriture, fait parfois allusion à Augustin ou à Jean Cassien. Que nous propose le *Combat spirituel* ?

Un cheminement qui commence par la défiance de soi : *le Seigneur veut nous voir pénétrés de cette vérité que toute grâce, toute vertu vient de Lui comme de la source de tout bien, et que de nous-même nous sommes absolument incapables d'accomplir une action, d'avoir même une pensée qui lui soit agréable*¹⁹⁶. Nous devons apprendre à *nous mépriser nous-mêmes comme de viles créatures et à désirer d'être méprisés par les autres*¹⁹⁷. Il faut y joindre *une confiance absolue en Dieu*¹⁹⁸. Ce combat spirituel est envisagé *comme en un champ clos, avec cette loi expresse que celui qui ne combat pas doit périr à jamais*¹⁹⁹. Le modèle en est naturellement celui de Jésus au jour de sa Passion : *comment les bourreaux dépouillèrent violemment le divin sauveur, comment on l'attacha à la croix à coups de marteaux, avec d'énormes clous... comment ces cruels bourreaux, voyant que les mains et les pieds n'arrivaient pas aux ouvertures destinées à recevoir les clous,*

¹⁹⁴ D.S., vol. XIV, col. 467 à 484.

¹⁹⁵ L. Scupoli, *Combattimento spirituale, ordinato da un servo di Dio*. Venise, Gioliti 1589. Soixante fois rééditée en Italie avant 1610, l'oeuvre fut très souvent traduite en français et publiée jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle (par exemple par l'abbé Fitte à Lyon en 1895).

¹⁹⁶ L. Scupoli, *Le combat spirituel*, chap. 2: nos citations sont empruntées à la version du R.P. J. Brignon, A Saint-Malo chez L.H. Hovius fils, place de la Cathédrale, 1785, mise en ligne sur le site www.livres-mystiques.com.

¹⁹⁷ *op. cit.*, chap. 2.

¹⁹⁸ *op. cit.*, chap. 4.

¹⁹⁹ *op. cit.*, chap. 16.

*les tirèrent si violemment que ses os disjointes pouvaient se compter un à un*²⁰⁰. La violence et la cruauté sont crûment détaillées, les violences physiques mais aussi les violences intérieures : *à chaque péché qui passait sous ses yeux il se sentait arracher une âme à la sienne... cette séparation lui causait une douleur bien supérieure à celle que le corps ressent lorsqu'on disjoint les membres...*²⁰¹

La relation au crucifié est ensuite personnalisée, le lecteur entend Jésus lui dire : *si j'ai voulu pour toi être réduit à cette extrémité, pourquoi, ô mon épouse bien-aimée, ne voudrais-tu pas souffrir un peu pour contenter mon cœur et adoucir les plaies que m'a causées ton impatience ?*²⁰².

Enfin et à cause de ce qui précède, la réception de l'eucharistie est au cœur de la démarche mystique : le sang du Christ représente la meilleure arme pour vaincre les ennemis. Il se donne *parce que vous désirez que je devienne, par cette union amoureuse, un autre vous-même*. Alors vous demandez *quand viendra l'heure où, embrasé des seules flammes de votre amour, je me sacrifierai tout entier à vous ?... quand sera-ce, ô douceur de mon âme, ô mon unique bien ? ... quand sera-ce que je ne soupirerai plus qu'après vous ?... alors je vous ouvrirai mon cœur, je vous inviterai, j'userai d'une douce violence pour vous contraindre d'y entrer*²⁰³.

Madame Acarie, nous l'avons noté, voudrait souffrir avec le Christ en croix, elle accorde une importance absolue à l'eucharistie, elle interpelle enfin Dieu de la même manière : *quand sera-ce que vous donnerez la paix à votre église ?*

Nous évoquerons enfin le plus jeune des aînés, Achille Gagliardi (1537 – 1607)²⁰⁴ que Madame Acarie ne cite pas explicitement mais qui demeure inséparable d'Ignace de Loyola. Né dans une famille riche et noble de Padoue, il entre au noviciat des jésuites en 1559 à Rome, comme le feront ses deux jeunes frères. En 1580 il rejoint Milan à la demande de Charles Borromée, il restera quatorze ans à son service, écrivant entre autres en 1584 un *Catéchisme de la foi catholique*. Il prend la direction spirituelle de la dame Isabelle Berinzaga et rédige pour elle, autour de 1585, le *Breve Compendio* qui le rendra célèbre mais lui vaut

²⁰⁰ L. Scupoli, *Le combat spirituel*, chap. 51.

²⁰¹ *op. cit.*, chap. 51.

²⁰² *op. cit.*, chap. 52.

²⁰³ *op. cit.*, chap. 55.

²⁰⁴ D.S., vol. VI, col. 53 à 64.

d'abord de graves accusations de détournement de la spiritualité d'Ignace. L'ouvrage ne paraîtra qu'après la mort de son auteur²⁰⁵.

Selon le *Breve compendio* l'imitation du Christ, qui conforme et déifie peu à peu celui qui s'y efforce, doit se faire par une voie « ordinaire » sans grandes élévations d'esprit mais plutôt par l'anéantissement de soi dans la volonté de Dieu, ce qu'il nomme une « extase pratique ». Gagliardi développe ces idées en conservant l'esprit ignacien qu'il tend cependant à rafraîchir, ce qui lui vaut les accusations qui le font éloigner de Milan.

On décèle chez lui l'influence des pères de l'Église, principalement d'Augustin, mais aussi du Pseudo-Denys et de Catherine de Gênes, enfin de *l'Imitation de Jésus-Christ*.

Gagliardi exerce lui-même une grande influence sur Pierre de Bérulle d'abord (il s'en est à ce point inspiré que lire *l'Abrégé de la Perfection* de Bérulle, c'est lire le *Breve Compendio*), sur Pierre Coton qui le fait connaître dans le Cercle Acarie, et par conséquent sur Richard Beaucousin et Benoît de Canfield. Les carmes du début du dix-septième siècle se passaient des copies du *Breve Compendio* qu'ils attribuaient à Jean de la Croix.

Contemporains et amis.

Ce n'est pas un écrit de l'abbé Jacques Gallemant (1559 – 1630)²⁰⁶ mais sa présence et ses sermons qui parlent à Madame Acarie. Curé d'Aumale entre 1593 et 1611, il se fait connaître par ses gestes de charité, comme par sa catéchèse et ses sermons. En 1597, il prêche le carême à l'église Saint Gervais de Paris. Madame Acarie, qui traverse une période de doute, entend ce carême et conçoit aussitôt que c'est peut-être par cet homme que Dieu lui fera comprendre ce qu'Il attend d'elle. Deux ans plus tard, les époux Acarie se rendent à Aumale pour le rencontrer.

Depuis longtemps et comme Brétigny, Gallemant cherche à introduire en France les carmélites réformées de Thérèse d'Avila. C'est pourquoi le père Duval les convoque l'un et l'autre quand il s'agit de décider de la réponse à donner à Madame Acarie sur le même projet qu'elle lui a soumis. Quand le projet se réalise enfin,

²⁰⁵ A. Gagliardi, *Commentaire des "Exercices spirituels" d'Ignace de Loyola (1590) suivi de Abrégé de la perfection chrétienne (1588)*, introd. par A. Derville, trad. par F. J. Legrand, J. Kiryllo, F. Évain, C. Flipo, Desclée de Brouwer, 1996.

²⁰⁶ D.S., vol. VI, col. 75 à 79.

Galleman est nommé assistant de Bérulle dans le supérieurat des carmélites. Mais quand ce dernier veut imposer le vœu de servitude aux religieuses, Galleman prend la défense de la Mère Marie de l'Incarnation, contre la volonté de Bérulle. Il participe activement au projet de Madame de Sainte-Beuve d'installer les ursulines à Paris. Il collabore enfin, comme Madame Acarie, aux réformes de plusieurs monastères, par exemple celui de Montivilliers. Doctrinalement proche de Benoît de Canfield, il donne une grande importance à la communion régulière *dont dépend quasi toute l'économie du salut des âmes*²⁰⁷. Nous pouvons donc penser à lui en observant avec quelle ferveur Madame Acarie prépare son cœur et son âme à recevoir l'eucharistie.

Le père Beaucousin (1561 – 1610), homme de grande sagesse, ancien avocat au Parlement devenu vicaire de la Chartreuse de Vauvert à Gentilly, dirige Madame Acarie entre 1594 et 1602 : c'est dire son importance dans l'orientation de sa pensée. Mais il dirige également Bérulle, qu'il conduit à méditer sur le dénuement et l'abnégation. C'est par lui surtout que Madame Acarie apprend à connaître les richesses de la mystique rhénane. On lui doit en effet plusieurs traductions importantes, par exemple celle parue en 1606 à Toulouse de *L'ornement des noces spirituelles* de Ruusbroec. On lui attribue aussi la traduction de la *Perle évangélique*. Cette œuvre anonyme dont la première édition reconnue date de 1535, est publiée en français chez la veuve Guillaume de La Nouë, à Paris en 1602.

Arrêtons-nous un instant sur ce texte qui présente quelques parentés de vocabulaire avec celui de Madame Acarie. Et pour en faire la démonstration reprenons, dans les pages des *Vrais Exercices* que nous avons déjà parcourues, quelques lignes comme celles-ci :

...ce S. Sacrement que je désire recevoir pour être plus parfaitement conjoint et uny à vous.... Me tenir conjoint et uny à vous par amour...Quand sera-ce que cette union et conjonction par amour sera telle que je ne pourrai plus supporter votre absence ?...

Nous trouvons dans la *Perle Evangélique* ce passage à mettre en regard:

Vous êtes en moi plus voisin et plus proche de moi que moi même de moi... vous m'avez mis entre le temps et l'éternité.

²⁰⁷ P. Galleman, *La vie du vénérable prêtre de Jésus-Christ M. Jacques Galleman*, Paris, 1653, p. 31.

*Je me tourne vers l'éternité, et cette éternité c'est votre divine essence en moi...*²⁰⁸

Poursuivant la comparaison, après chaque citation des *Vrais Exercices* nous donnons en retrait une phrase de la *Perle Evangélique* qui s'en rapproche :

1. *O Dieu de mon cœur et vie de mon âme...vous êtes mon bien-aimé, vous êtes la vie de mon âme...*

*O mon Dieu, ô la vie de mon âme !*²⁰⁹

2. *Je m'offre et résigne à être privée de toute consolation et dévotion sensible... Je me résigne totalement à vous...*

*Pour cela je m'offre et me résigne tout à vous...*²¹⁰

3. *Donnez-moi mon Dieu une nudité d'esprit pour m'espandre en vous, et une introversion essentielle... Vous êtes mon très-amoureux bienfaiteur... mon bien-aimé... Mon seigneur... Mon très honoré Seigneur... Mon amour, mon cher époux...*

*À cette voie est requise une profonde introversion de toi des choses extérieures aux intérieures ... et tu gardes une amoureuse union avec Dieu, en embrassant tous ses jugements et... d'une affection doucement embrasée tu diras O mon très cher Seigneur vous êtes mon amour, mon honneur...*²¹¹

4. *Si vous voulez que je vous regarde, regardez-moi d'abord...*

*Faisons donc une commutation : vous prenez garde à moi et je prendrai garde à vous...*²¹²

²⁰⁸ *La Perle évangélique*, édit. D. Vidal, Grenoble, J. Millon, 1997, p. 529.

²⁰⁹ *op. cit.*, p. 530.

²¹⁰ *La Perle évangélique*, p. 530.

²¹¹ *op. cit.*, pp. 648-649.

²¹² *op. cit.*, p. 655.

5. *Vous avez voulu être arrosé de sang etc...*

Entre tous les bénéfices de Dieu tu t'exerces dévotement à son amoureuse Passion²¹³.

6. *Vous êtes un abyme de douceur souverainement plaisante et désirable...*

Quand serai-je du tout absorbé et englouti de votre plénitude ?²¹⁴

7. *Tirez-moi à vous pour me brusler de ce feu très ardent de votre amour dans lequel je sois toute consommée et anéantie...*

O Seigneur Dieu transmuez moi en vous ainsi que le feu est changé en feu... O amour qui bouillonnez toujours et qui n'êtes oncques refroidi, venez et enflambez-moi. ...afin que mes intérieurs étant entièrement allumés, et du tout brûlés de toutes leurs forces, soient ... conduits et attirés en haut, pour être fondus par grande chaleur en vous ...²¹⁵

8. *Vous vous présenterez à la communion avec un ressentiment très doux de ses playes, et ouverture de votre cœur en lui, le recevant avec une certaine douceur de cœur, qui ensuivra par transformation de son amour & présence, l'embrassant avec si grande affection qu'il vous sera possible, devisant avec lui familièrement ...*

De quelque côté que je me tourne je vous vois toujours crucifié. Je ne peux rien trouver fors que vous, ni rien voir ou contempler que vos plaies. Que vous permettiez votre divinité rayonner dans mon esprit, et faites mon esprit pacifique, joyeux et libre.

Vous êtes venu le souhaité, ô très beau jouvenceau et aimable époux de mon âme... mes intérieures forces vous désirent et vous embrassent en mon cœur.²¹⁶

²¹³ *La Perle évangélique*, p. 656.

²¹⁴ *op. cit.*, p. 265.

²¹⁵ *op. cit.*, p. 660.

²¹⁶ *op. cit.*, pp. 590, 592 et 594.

Benoît de Canfield (1562 – 1610)²¹⁷ dirige Madame Acarie entre 1597 et 1599 ; il a rédigé une *Règle de Perfection* publiée en français dès 1595²¹⁸. Pierre Coton (1564 – 1626)²¹⁹, confesseur de Henri IV puis de Louis XIII, écrit l'*Intérieure occupation d'une âme dévote*. Ils ont sans doute exercé une influence sur la pensée de Madame Acarie, moins par leurs textes que par leurs entretiens.

P. Coton doit sa célébrité à ses prêches, à la Cour par exemple, ainsi qu'au cénacle de Madame de Bérulle chez que fréquente aussi Madame Acarie. Il est très lié, et le restera longtemps, avec Pierre de Bérulle, il le soutient dans ses démarches pour la venue des carmélites en France, il prend même sa défense lors du différend qui l'oppose à Madame Acarie à propos du vœu de servitude. Son principal ouvrage, *L'intérieure occupation d'une âme dévote*, est en librairie en 1608, un an avant l'*Introduction à la vie dévote* de François de Sales ; comme celui-ci, il veut *servir à la dévotion d'une dame de France de haute vertu*²²⁰. Coton représente parfaitement l'humanisme dévot qui se développe alors, même s'il use parfois d'un vocabulaire surprenant car plutôt négatif, et d'inspiration augustinienne. Il prêche l'anéantissement de l'âme dans la servitude (le mot se trouve plusieurs fois dans l'*Intérieure occupation*) et la résignation totale à Dieu, que nous retrouvons sous la plume de Madame Acarie : *Puisque je ne sais rien faire, faites que je vous laisse faire. Ne laissez de me forcer au bien, sans avoir égard à la liberté, si ce n'est en la regardant comme votre volontaire esclave*²²¹. Cette résignation est présente déjà dans la *Perle évangélique*, comme dans l'*Abrégé de la Perfection* de Gagliardi ou dans la *Vie* de Catherine de Gênes. Le Christ et sa présence particulière dans l'eucharistie sont également au centre de sa méditation. P. Coton désire le pur amour de Dieu seul : *Mais surtout, ô Seigneur, donnez-moi votre pur et nu amour, il est la vie de mon âme*²²².

Nous retrouverons le père Coton : il a dirigé Madame Acarie, mais aussi Marie de Valence et d'autres pieuses femmes, et Jeanne de Chantal l'admire beaucoup.

²¹⁷ D.S., vol. II/I.

²¹⁸ Benoît de Canfeld, *Reigle de perfection, contenant un bref et lucide abrégé de toute la vie spirituelle réduite à ce seul point de la volonté de Dieu... par F. Benoist... de Canfeld...*, Paris, C. Chastellain, 1609.

²¹⁹ D.S., vol. II/II, col. 2422 à 2432.

²²⁰ P. Coton : *Intérieure occupation d'une âme dévote*,... 2e édition augmentée... Paris, C. Chappelet, 1609.

²²¹ *op. cit.*, p. 60.

²²² P. Coton, *Estincelles de l'amour divin*, Douai, 1617, cité dans D.S. II/II, col. 2428.

Le jésuite Etienne Binet (1569 – 1639)²²³, condisciple et bientôt ami intime de François de Sales, tient une place importante d’abord auprès de Jeanne de Chantal. Il se préoccupe avec beaucoup d’attention de la jeune communauté de Port-Royal : il intervient dans la crise que traverse Angélique Arnauld quand elle songe à passer chez les Visitandines. Mais il est aussi très proche de Bérulle, et son écrit *La pratique solide du saint amour*²²⁴ est proposé aux lecteurs la même année que le *Discours sur l’état et les Grandeurs de Jésus-Christ*. C’est un religieux qui veut montrer que la dévotion est à la portée de chacun²²⁵, de la femme mariée comme de l’homme envahi par les affaires du monde : pour eux aussi la piété sera la source du vrai bonheur. Il exalte la douce contemplation de la nature conduisant à Dieu²²⁶. Il fait preuve du même optimisme que le Père Coton. Il a sans doute retenu l’attention de Madame Acarie lors de ses visites en sa maison.

A n’en pas douter Pierre de Bérulle est attentivement écouté par sa cousine, même s’il est de neuf ans son cadet. Ils ont l’un et l’autre été formés, comme nous l’avons dit plus haut, par le Père Beaucousin. C’est bien par Bérulle que Madame Acarie s’intéresse à Ignace de Loyola, dont il s’inspire et qu’il admire. On pense par exemple au *Bref discours de l’abnégation intérieure* appelé aussi *Abrégé de la Perfection*, que Bérulle rédige et édite en 1598 et qui se présente comme une adaptation, presque une traduction, du texte de Gagliardi. Bérulle vénère aussi, comme Charles Borromée, Catherine de Gênes que nous n’allons pas oublier.

Madame Acarie est redevable peut-être d’autres écrits et sans doute des multiples conversations avec son cousin ; le christocentrisme du *Discours de l’Estat et des grandeurs de Jésus* édité en 1623 se trouve déjà chez Bérulle bien avant cette date : dès 1609 les Discours de Controverse témoignent d’un christocentrisme inspiré non seulement d’Ignace de Loyola mais de la *Perle évangélique* et des écrits de Gertrude d’Helfta. Tout un vocabulaire relatif à l’adhésion à Jésus en découle (*adhérer, adhérence, joindre*), présent dans nombre de pages du fondateur de l’Oratoire.

²²³ D.S., vol. I, col. 1620 à 1623.

²²⁴ E. Binet, *La pratique solide du saint amour*, Mons, 1623 et Rouen, J. Boullay, 1643.

²²⁵ E. Binet, *La fleur des Pseaumes de David*, Rouen, 1615 et *Recueil des oeuvres spirituelles* du P. Estienne Binet, Rouen, R. L’Allemand, 2e éd. 1627.

²²⁶ E. Binet, *Essay des merveilles de nature et des plus nobles artifices, pièce très-nécessaire à tous ceux qui font profession d’éloquence*, par René François, prédicateur du Roy (= E. Binet), Rouen, R. de Beauvais, 1621.

Enfin François de Sales (1567 – 1622) qui eut tant de vénération et de retenue à l'égard de Madame Acarie, reste un personnage incontournable dans l'évolution de sa pensée, tardivement peut-être à travers *l'Introduction à la Vie dévote* qui date de 1609 (le *Traité de l'amour de Dieu* vient encore plus tard en 1616) mais à coup sûr dans l'échange verbal dès leurs premières rencontres. Souvenons-nous aussi de l'intérêt que François portait au texte de Scupoli (Bérulle aussi l'a lu attentivement) : peut-être comprendrons-nous pourquoi Madame Acarie, devenue Mère Marie de l'Incarnation, recommande cette lecture aux novices quand cela lui est permis de le faire.

Vers des plus lointains.

On comprend l'importance de la spiritualité rhénane chez ceux qui ont exercé quelque influence sur Madame Acarie. Traversant les écrits de Tauler, Ruusbroec et Eckhart, nous voyons converger les regards des amis de Madame Acarie, et le sien avec eux, vers une éminente figure féminine qui les précède : Gertrude d'Helfta, qui a d'une certaine manière rendu la mystique accessible à tous. Elle n'est pas citée ni même évoquée par Madame Acarie. Ses contemporains ne la citent pas beaucoup plus.

Ils portent aussi le regard plus au sud vers une autre femme, celle-ci mariée et demeurée dans cet état de vie jusqu'à son dernier jour, une femme qui a compté dans les méditations de plusieurs des contemporains ou des proches aînés de Madame Acarie : nous voulons parler de Catherine de Gênes.

Plus loin encore dans le temps, et lui aussi a déjà été évoqué plusieurs fois ici, parmi les pères de l'Eglise, Augustin.

La *Légende Dorée*, que Madame Acarie devait connaître, nous raconte à propos d'Augustin qu'il a quitté Carthage pour Rome en trompant sa mère qui souhaitait le retenir près d'elle; elle le retrouvera plus tard à Milan. Nous apprenons aussi comment son ami Pontien lui communique sa grande admiration pour st Antoine devenu ermite dans le désert ; comment Augustin est ordonné prêtre presque malgré lui, de la même façon qu'Alexis avait été marié presque malgré lui ; comment, pour s'en consoler, il fonde aussitôt un monastère à Hippone ; comment encore, devenu évêque il garde un style de vie frugal, une table toujours ouverte aux pauvres ; comment il se confesse de si menues imperfections qu'il ne s'agit pas encore de

péchés ; comment, après avoir combattu vivement Fortunat et le manichéisme, il a lutté contre les Goths entrés dans Rome, contre les idolâtres et hérétiques, en écrivant particulièrement *la Cité de Dieu*, ce qui, bien évidemment, évoque pour Madame Acarie son propre combat contre la nouvelle Babylone des hérétiques protestants²²⁷.

Des rapprochements plus précis sont possibles quand nous lisons d'Augustin le *Huitième traité sur l'épître de saint Jean aux Parthes*²²⁸, d'où paraît venir la devise préférée de Madame Acarie. Ce traité présente l'humilité comme le fondement de la charité. Il ne suffit pas de parler de charité, dit Augustin, il faut la vivre. Dans toutes les activités qui nous occupent, et par un léger effort de l'âme, nous pouvons poser un acte intérieur de charité, bien plus important que les paroles. Ces actes intérieurs pourront être aussi nombreux que nos activités : *Ils forment comme une armée, l'armée du Prince qui habite ton âme. Tu es au service du bon prince.* Madame Acarie veut être au service du bon prince, et d'abord sur le plan politique. Elle trouve également chez Augustin l'idée que, la guerre ayant échoué contre les hérétiques, c'est le combat intérieur qu'il faut mener avec l'arme de la prière, comme le pense aussi Thérèse d'Avila.

Le même Traité souligne l'inutilité de vouloir que nos bonnes œuvres nous rapportent de l'admiration : c'est le Père du ciel qui doit seul en être glorifié. Ne nous attribuons aucun mérite, puisque nous sommes mauvais, mais que tout tourne plutôt à la gloire de Dieu.

Que peut encore lire Madame Acarie dans ce Traité : *A ce moment-ci une occupation, à ce moment-là une autre. Nos actions commencent et finissent, mais le maître qui les inspire ne commence ni ne doit cesser d'agir.* Elle en fait bien l'expérience elle-même, qui s'active d'une réforme à une autre dans plusieurs monastères, et d'un engagement charitable à un autre dans la cité.

L'avarice est la racine de tous les maux.. Car l'homme avare excède les bornes. Quoi de plus avare que celui à qui Dieu n'a pu suffire ? Aux yeux d'Augustin, Dieu ayant fait l'homme à son image, lui a bien donné empire sur le monde naturel,

²²⁷ J. de Voragine, *La légende Dorée*, traduit du latin par T. de Wyzewa, Seuil, 1998.

²²⁸ Augustin, *Les Traités de S. Augustin sur l'Évangile de S. Jean et son Epître aux Parthes*, traduits en français par Ph. Goibaud Du Bois sur l'édition des PP. Bénédictins de la Congrégation de S. Maur, Paris, J.-B. Coignard, 1700 (*Œuvres complètes*, annotations et traduction par Péronne, Ecalle, Vincent, Charpentier et Barreau, Librairie de L. Vivès, 1869-1878, 34 volumes, édition bilingue, 1869. Voir aussi l'édition "Guérin", dirigée par Poujoulat et Raulx, Bar-le-Duc, 1864-1873, 17 volumes, qu'il est possible de consulter sur le site www.abbaye-saint-benoit.ch).

mais sur aucun de ses frères humains qui demeureront toujours ses égaux²²⁹. Il s'agit donc de ne pas oublier le frère pour se consacrer à la seule contemplation, mais de rester humblement à sa place. *Tu dois vouloir que tous les hommes soient égaux*. Ces paroles interpellent une jeune femme de l'élite parisienne, à la recherche d'Absolu.

Il faut encore, dit Augustin, *aimer son ennemi pour en faire un frère. Tu n'affectionnes pas en lui ce qui s'y trouve, mais ce que tu voudrais y rencontrer*²³⁰.

Voilà un programme que Madame Acarie s'efforce de mettre en œuvre, voulant dompter sa colère noire contre des hérétiques qu'elle rêverait d'écraser du talon s'ils ne se convertissent pas. Voilà pourquoi aussi la méditation de la Passion revêt tant d'importance, pour elle comme pour Augustin, car il faut parvenir à dire avec Jésus : *Père pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font*.

Ce n'est donc pas sans raison que D. Hervé, cité par J.-B. Boucher²³¹, rapproche l'état heureux de Madame Acarie au jour de son illumination, de celui d'Augustin disant *Vous avez frappé mon cœur et je vous ai aimé, ... j'aime une voix divine qui se fait entendre au cœur et qui n'est point sujette au temps ... j'ai goûté la douceur de votre esprit et j'en suis affamé, vous m'avez touché et je brûle d'amour pour vous*²³².

Gertrude d' Helfta (1256 – après 1301)²³³ franchit à l'âge de cinq ans la porte du monastère dans lequel elle vivra quarante ans. C'est au milieu de sa vie monastique qu'elle place elle-même sa conversion radicale, de la tiédeur à la ferveur dira-t-elle. Dieu seul désormais peut rassasier son âme. Le 27 janvier 1281, elle fait l'expérience d'une rencontre de personne à personne avec Dieu. Sa mystique est une mystique de fiancailles. Elle connaît la blessure d'amour, l'échange des cœurs, les stigmates intérieurs. Elle s'inspire de Bernard de Clairvaux, d'Hugues de Saint Victor, mais se réfère aussi à Augustin.

Nous avons de sa plume beaucoup de textes, celui des *Exercices*, et les quatre livres du *Héraut*. Ils sont assez répandus au dix-septième siècle. Les premières éditions

²²⁹ Traité 8, No 6 : *Certe radix omnium malorum avaritia est: invenimus et in superbia avaritiam esse; excessit enim modum homo. Quid est avarum esse? Progredi ultra quam sufficit. Adam superbia cecidit: Initium omnis peccati superbia, inquit. Numquid avaritia? Quid avarius illo, cui Deus sufficere non potuit?*

²³⁰ Traité 8, No 10 : *Si ergo hoc optas, diligendo inimicum, ut sit frater tuus; cum eum diligis, fratrem diligis. Non enim amas in illo quod est; sed quod vis ut sit.*

²³¹ BOUCHER, Histoire, I, p. 43.

²³² Augustin, *Confessions*, Garnier-Flammarion, p. 69.

²³³ D.S., vol. VI, col. 331 à 339.

latines ont été données à Cologne en 1536 et 1579. A Paris en 1578, un chartreux fait paraître une traduction française de textes tirés des œuvres de Gertrude mais aussi de Suso et de Lanspergius. Les *Exercices* sont intégralement traduits en 1580 par J. Jarry. Denys de la Mère de Dieu publie le *Traité théologique des divines révélations* en 1607. Une première traduction française du *Héraut* sera donnée par le supérieur des carmes déchaux pour toutes les carmélites de France, en 1619 donc après la mort de Madame Acarie. Enfin René Gaultier, conseiller d'Etat que nous connaissons par ses publications carmélitaines, traduira lui aussi les *Exercices* en 1629, comme Ferraigne l'avait fait en 1623.

Plus tard dans le même siècle, le mauriste Claude Martin, fera publier encore une fois une traduction française des œuvres de Gertrude, après publication latine, en 1671 et 1672, et ce pour accéder au désir de sa défunte mère, Marie de l'Incarnation l'ursuline. Déjà Louis de Blois l'avait admirée et commentée, en particulier dans le *Monile spirituale*, le *Miroir Spirituel* qui s'inspire de Melchilde, Gertrude, Brigitte et Catherine. Enfin, tout près de Madame Acarie, Jean-Pierre Camus les remarque les unes et les autres dans sa *Théologie Mystique* de 1640²³⁴ !

Parlons enfin de Catherine de Gênes (1447 – 1510)²³⁵, en nous arrêtant à quelques citations, de sa *Vie* d'abord, écrite vraisemblablement par Cattaneo Marbotto (la sainte n'aurait rien écrit elle-même de manière achevée) et traduite encore une fois par les chartreux de Bourgfontaine.

Catherine a lu le franciscain Jacopone de Todi et ses *Pleurs de la Vierge Marie* peut-être en latin, en tous les cas en italien, langue qu'elle maîtrise suivant la coutume des familles nobles du temps. A treize ans, elle voudrait devenir chanoinesse de Latran ; à seize ans, pour obéir à ses parents, elle épouse Julien Adorno, homme volage, violent, et prodigue. Malheureuse donc, elle se console d'abord dans des fêtes mondaines. A vingt six ans, à l'occasion d'une confession, elle reçoit une blessure au cœur, signe d'un immense amour de Dieu. Bouleversée, elle s'écrie *O amour, est-il possible que vous m'ayez appelée avec tant d'amour ?*²³⁶

²³⁴ J.-P. Camus, *Théologie mystique*, Grenoble, J. Millon, 2003, p. 70.

²³⁵ D.S., vol II, col. 290 à 325.

²³⁶ Nos différentes citations de la *Vie* sont toutes reprises du D.S.

Elle se mortifie avec exagération : *elle avalait par exemple des mouches, des poux, et autres choses qui soulèvent le cœur*, pendant quatre années, au terme desquelles elle peut oublier ses fautes passées et entrer dans l'amour unitif. Elle se livre alors à un autre genre d'excès, celui des extases prolongées, du feu d'amour dévorant, comme *d'un martyr amoureux* dit-elle. Elle entraîne son mari à se convertir à son tour et à l'accompagner dans l'assistance des infirmes à l'hôpital de Pammatone à Gênes, ainsi que dans d'autres œuvres de charité. Soignant les pestiférés en 1493 et les embrassant, elle manque d'en mourir. Les neuf dernières années de sa vie sont marquées par d'atroces douleurs ; elle meurt le 14 septembre 1510.

Elle a beaucoup médité sur la Passion de Jésus : *si elle ne pouvait vouloir* (c.à.d. accepter) *que Dieu son amour eût souffert une si grande passion*, c'est parce qu'elle se sentait infiniment inférieure à l'amour reçu, et qu'*elle aurait volontiers porté toutes les passions qu'a portées son amour*, dit-elle. Nous retrouvons ici ce que nous avons dit de Madame Acarie, qu'elle ne supportait pas de participer si peu à la souffrance et à la mort de son Dieu bien-aimé. Le principal obstacle à l'amour de Dieu c'est l'amour-propre, *qui a pour maître et seigneur le démon*. Le plus dangereux, l'amour-propre spirituel, *se cache sous le voile de la sainteté, de la nécessité ou encore de la charité et de la compassion*. Il faut mortifier ses sens et sa volonté, jusqu'à l'anéantissement de soi-même : *bienheureuse cette âme qui en tout meurt à elle-même par volonté, car en tout elle vit pour son Dieu bien-aimé*. Dieu purifie l'âme *quand il lui donne un amour nu de telle sorte qu'elle ne peut plus vouloir ni voir autre chose que cet amour*.

Purifiée et entrée dans la vie unitive, Catherine dit : *je ne vois pas, je ne sens pas que j'aie âme, ni corps, ni cœur, ni goût ni autre chose qu'un pur amour*. Alors son âme *se croit plongée, cœur et entrailles, dans l'océan de la paix la plus profonde. Il lui semble dès cette vie avoir le paradis. La foi me semble complètement perdue, l'espérance morte, je suis submergée dans la fontaine de son amour immense*. Jusqu'à ce qu'on pourrait nommer une déification : *ce mien moi est Dieu, et je ne me reconnais pas d'autre moi que mon Dieu même*. On ne saurait être plus hardi dans l'expression d'une telle expérience.

Nous sentons comme une profonde harmonie, parfois presque une similitude de mots avec Madame Acarie. Mais on ne retrouve heureusement pas chez elle les excès de Catherine de Gênes, dans la mortification ou dans l'extase, dans la douleur comme dans le ravissement, quand *le cœur lui haletait comme un soufflet*, les

grandes angoisses qui *lui faisaient perdre la parole*, le feu d'amour tel *qu'on ne pouvait presque pas toucher sa peau*, les convulsions qui la jettent à terre *toute étendue en criant Amour je n'en puis plus !* : C'est pourtant mot pour mot une exclamation de Madame Acarie... Si leur comportement dans la société diffère, leurs cœurs cependant sont bien proches l'un de l'autre dans l'amour.

Le vocabulaire de Madame Acarie et les mots du Cantique des Cantiques.

Madame Acarie est amoureuse de Dieu, et les mots qu'elle emploie pour le dire correspondent à ceux de l'amante du Cantique des Cantiques.

A l'objet de son amour elle donne les noms d'*abysme*, *douceur désirable*, *torrent de plaisirs*, *mer de joye ineffable*, *feu ardent* qui la consume. Le Cantique des Cantiques s'exprime de la même manière : *son gosier est très sage*, *et lui il est tout désirable*²³⁷, *l'amour, ses traits sont des traits de feu*²³⁸, *mon bien-aimé est comme un pommier, son fruit est doux à mon palais*²³⁹.

Nous trouvons également chez Madame Acarie le symbole de la porte que l'on désire ouvrir, de l'entrée dans la chambre nuptiale. L'amante du Cantique se lève pour ouvrir la porte à son bien-aimé car, dit-elle, *mon bien-aimé passa la main par le trou et mon ventre trembla à son toucher*²⁴⁰ ; elle a trouvé son amour et ne s'en ira pas, elle saisit la main de l'aimé et l'introduit chez elle²⁴¹. Madame Acarie souhaite de préférence que ce soit Dieu qui lui ouvre : *ouvrez-moi les portes de votre amour* dit-elle, pour qu'elle puisse venir jouir de lui. L'Épouse du Cantique ajoute : *mon âme s'est fondue à même que mon bien-aimé a parlé*²⁴², et Madame Acarie en est *consommée et anéantie*.

Jacques Prévost, commentant Théophile de Viau, dit à propos du verbe *consommer* qu' à cette époque il signifie *venir à bout de*²⁴³. On pense à Jean de la Croix : *achève, si tu le veux, brise la toile de ce rencontre heureux*²⁴⁴, récemment traduit de

²³⁷ Cant., ch. 5, v. 9 et 16 ; cf. SALES, Pléiade, p. 622.

²³⁸ Cant., ch. 8, v. 6 ; cf. MARIE, Ecrits, II, p. 347 : *ses lampes sont des feux et des flammes...*

²³⁹ Cant., ch. 2, v. 3 ; cf. JEAN, Cyprien 1949, p. 885.

²⁴⁰ Cant., ch. 5, v. 4 ; cf. JEAN, Cyprien 1949, p. 803 ; mais SALES, Œuvres, p. 433 : *il met sa main dans la serrure...*

²⁴¹ Cant., ch. 3, v. 4 : cf. SALES, Pléiade, p. 500.

²⁴² Cant., ch. 5, v. 5 : cf. SALES, Pléiade, p. 645 ; JEAN, Cyprien 1949, p. 810 : *liquéfiée*.

²⁴³ *Libertins du XVIIème siècle*, I, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1998, note 2, p. 119.

²⁴⁴ JEAN, Cyprien 1949, p. 958.

cette manière : *achève donc si tu le veux, romps enfin le tissu de cet assaut si doux*²⁴⁵.

Vient ensuite le temps du repos. Madame Acarie peut dire de Dieu qu'il *a pris repos en son tabernacle* c'est-à-dire dans la maison, la salle haute, le refuge d'amour, ou bien encore au *nu fonds* d'elle-même, au plus intime de son esprit. L'Amante du Cantique supplie qu'on *n'éveille point sa bien-aimée, jusqu'à ce qu'elle le veuille*²⁴⁶.

Il est permis de penser qu'elle se considère comme amante de Dieu, ou parfois de Jésus. Cet état s'avère à la fois privilégié et périlleux, capable de générer des illusions dont il faut se garder comme de la peste. Madame Acarie, comme Jeanne de Chantal, souhaite que les religieuses s'exercent à une oraison mentale plus simple, sous le contrôle du confesseur ou du père spirituel. Mais elle vit elle-même dans un embrasement amoureux qu'elle n'a pas choisi, que personne ne peut choisir de sa propre volonté, qui transparait parfois dans des débordements incoercibles, et qui se devine dans les prières qu'elle rédige. C'est l'effet d'accumulation, provoqué par la juxtaposition de nombreux petits billets dans les *Vrays Exercices*, qui provoque notre étonnement. Un seul billet, reçu par un seul destinataire, garde une allure beaucoup plus discrète et suscite moins la crainte de dérive.

Cet embrasement reste caché derrière une grande humilité. Nous le constatons dans la manière dont Madame Acarie dirige les premières novices du carmel : il faut être humble en nos désirs, leur dit-elle, et nous contenter de *désirer de désirer*. Nous sommes ici à la fine pointe du désir, représenté par le vide : la béance provoque l'appel d'amour, comme un appel d'air est nécessaire à la bûche pour qu'elle s'enflamme vraiment. Pour qui aime, le désir du désir est déjà bien doux.

Comme un poème.

Les billets conservés de Madame Acarie ont été réunis d'une manière relativement arbitraire dans les *Vrays Exercices*. Nous pourrions, comme ce fut le cas pour les *Pensées* de Pascal, les assembler dans un autre ordre, ils en resteraient tout aussi « vrais ». On pourrait en faire un poème, ce que nous allons tenter ici. Le poème se révèle alors en profonde harmonie avec certains poèmes de Thérèse d'Avila, dont il

²⁴⁵ JEAN, 1990, p. 1091.

²⁴⁶ Cant. 2, 7 ; SALES, Pléiade, p. 633.

est pourtant fort peu probable que Madame Acarie les ait lus. Par exemple avec celui-ci :

*Je me suis déjà livrée et donnée tout entière
Et j'ai fait un tel échange,
Que mon bien-aimé est à moi
Et que je suis à mon bien-aimé....
Dans les bras de l'amour
Mon âme est tombée...
Désormais je ne veux plus d'autre amour
Puisque je me suis livrée à mon Dieu.*²⁴⁷

L'harmonie est aussi profonde avec les poèmes de Jean de la Croix, par exemple avec ces quelques strophes du *Cantique spirituel* :

*Quoy donc ? ayant blessé ce cœur,
Ne guérerez-vous sa blessure ?
Me layant ravy, cher vainqueur,
Laisseriez-vous votre capture ?
N'emporterez-vous par effect
Le butin que vous avez faict ?
Monstrez-vous present à mes yeux,
Et que vostre regard me tue ;
Un mal d'amour tant ennuyeux
Ne peut guérir, que par la veue
De celui duquel la beauté
Fait cette aymable cruauté.
La paisible et tranquille nuict
Pareille à l'aube gracieuse :
La douce musique et sans bruit
La solitude harmonieuse :
Le souper que donne l'amour*

²⁴⁷ THERESE, 1949 : poème IV, p. 1558.

*Et recrée l'âme à son tour.*²⁴⁸

Voici donc, aventureusement liés par nous en forme de poème, des paroles qui nous disent la même divine expérience de l'amour absolu :

*Verbe amoureux, mon doux Jésus
Espoux si beau, si noble et parfait
Tout mon bien et ma félicité
Vous êtes une abysme de douceur souverainement plaisante
Et souverainement désirable.
Je vous embrasse joyeusement en mon âme,
Vous qui estes un torrent de plaisirs inestimables,
Une mer de joye ineffable.
Mon bien-aimé, si vous voulez que je vous regarde,
Regardez-moy, premièrement.
Tirez moy à vous
Pour me brusler de ce feu très ardent de vostre amour,
Dans lequel je sois toute consommée et anéantie.
Ouvrez, mon bien-aimé, les portes de vostre amour,
Et m'y cachez dedans vous.
Je ne désire posséder autre chose que vous
Je vous veux avoir vous mesme,
Je sens une langueur de vivre,
Le cœur me brusle, je n'en puis plus,
Ostez-moi les désirs ou m'en donnez l'effet !
Que tout mon intérieur se délecte et réjouysse seulement de vous...
Le plus beau de tous les enfans des hommes,
Celui qui m'a créé, a pris repos en mon tabernacle.*²⁴⁹

²⁴⁸ JEAN, Cyprien 1652, pp. 1212-1220.

²⁴⁹ ACARIE, Exercices : passim.

Chapitre deux : Jeanne Françoise Frémyot, baronne de Chantal

Jeanne de Chantal, une vie.

Jeanne voit le jour à Dijon le 23 janvier 1572. Elle reçoit une excellente éducation, et montre dès sa petite enfance une belle vivacité d'esprit. Son père, Bénigne Frémyot, tient à donner lui-même à sa fille une formation religieuse complète et rigoureuse.

Il vient d'une famille ambitieuse qui, en trois générations, parvient à entrer dans le monde parlementaire. Jean Frémyot, le grand-père, est conseiller au Parlement. Bénigne, entré par son mariage dans une famille de niveau social encore plus élevé, occupe d'abord la charge de conseiller-maître à la Chambre des comptes, puis en 1573 celle d'avocat général au Parlement. Huit ans plus tard il est nommé président à mortier²⁵⁰ du Parlement de Bourgogne. Quand en 1589 la Bourgogne rejoint la Ligue, le président Frémyot choisit la fidélité à Henri III et s'exile à Flavigny sur Ozerain, en Côte d'Or, à 40 kilomètres de Dijon, où il crée un parlement provisoire. En représailles, les ligueurs saisissent ses biens et menacent ses proches, en particulier son fils André, alors âgé de seize ans, dont on l'avertit qu'on lui enverra la tête dans un panier ! Jeanne a dix-sept ans au moment de ces événements.

Nous avons dit dans le chapitre précédent les angoisses violentes de Madame Acarie et comment elle s'est battue pour défendre son mari exilé et dépouillé de tout. Mademoiselle Frémyot traverse les mêmes angoisses à propos de son père, mais sans pouvoir intervenir pour le soutenir, sinon de son affection. Plus tard ce royaliste fait allégeance à Henri IV, mais avoue qu'il n'aurait pu lui donner sa confiance si le nouveau Roi ne s'était pas converti au catholicisme²⁵¹.

La mère de Jeanne, Marguerite de Berbisey, meurt en donnant naissance à un petit André, alors que Jeanne a seulement dix-huit mois. Une tante des enfants, Marguerite Frémyot, veuve elle aussi, s'installe alors chez son frère et se charge de

²⁵⁰ Du nom du chapeau qui le fait reconnaître. FURETIÈRE : le mortier est *un signe de dignité, porté sur la tête. Celui du Premier Présidens est de velours noir bordé de deux galons d'or celui des Présidens à mortier n'a qu'un seul galon.*

²⁵¹ CHANTAL, Œuvres, I, pp. 9 à 11.

l'éducation des trois enfants (Jeanne a une sœur aînée, elle aussi prénommée Marguerite). Nous ne savons pratiquement rien de cette mère dont Jeanne ne peut avoir aucun souvenir. Un précepteur, prêtre de son état, le « bon Monsieur Robert », se charge de la formation du garçon pendant qu'on enseigne aux deux filles les « belles manières ». Marguerite s'en contente alors que Jeanne, plus désireuse d'apprendre, s'instruit en géographie, en littérature ou en mathématiques en écoutant à la dérobée les leçons données à son jeune frère.

Comme pour Madame Acarie et selon la coutume du temps, le mariage de Jeanne avec Christophe de Rabutin, baron de Chantal, est convenu par les deux pères. Le baron Guy, père de Christophe, vaillant soldat mais aussi téméraire coureur de jupons, est lieutenant de Guillaume de Tavannes, chef militaire dans le gouvernement provisoire de Flavigny dont nous venons de parler. Le mariage est célébré le 28 décembre 1592. Cette union convenue devient rapidement une véritable histoire d'amour. Comme on a parlé de « la belle Acarie », partout alentours on nomme Jeanne la « dame parfaite »²⁵². Elle a largement gagné le cœur du jeune baron, pourtant connu pour ses aventures galantes et ses duels, et déjà père d'un enfant naturel.

Le couple s'installe au château de Bourbilly, près de Semur en Auxois. Le baron convie souvent à de fastueuses réceptions, au cours desquelles Jeanne brille de tout son charme. Les finances familiales tournent bientôt à la catastrophe : dans son château près d'Autun, le père de Christophe entretient une maîtresse et quelques bâtards mais ne fait preuve d'aucune rigueur comptable. Christophe lui-même se retrouve avec une dette de plus de quinze mille écus. Pour sa part et heureusement, Jeanne apporte seize mille écus de dot²⁵³. Pendant que son époux retourne à la Cour afin de répondre au bon vouloir du Roi, Jeanne prend en mains la gestion des finances. Elle décide d'importantes restrictions, redresse la barre des affaires. Tout en mettant de l'ordre dans le ménage, elle brûle les livres galants trouvés dans les affaires de Christophe, et se contente elle-même de lire des vies de saints²⁵⁴. A son retour à la maison, Christophe accepte ces décisions et même en remercie son épouse.

²⁵² CHANTAL, Œuvres, I, p.16.

²⁵³ Emmanuel du Jeu, *Le témoignage de Jeanne de Chantal*, première édition 1927, réédité en 2001 à Paris chez P. Téqui, avec une préface de sœur M.-P. Burns.

²⁵⁴ CHANTAL, Œuvres, I, p.23.

Ils auront six enfants. Les deux premiers meurent à la naissance, et la douleur immense de ces deux drames marque à jamais le cœur de Jeanne. Heureusement Celse-Bénigne voit le jour en 1596, puis Marie-Aimée en 1598, Françoise en 1599, Charlotte enfin en 1601.

Vers la fin de l'année 1600, Christophe tombe malade. Jeanne prend soin de lui avec tendresse et efficacité. Il se rétablit, lentement mais sûrement. Pendant ce temps privilégié d'intimité, ils parlent d'amour mais aussi de religion. Ils se promettent mutuellement que celui qui survivra à l'autre se consacrera tout au service de Dieu. Christophe guérit, et la vie redevient douce. Si douce que Jeanne en oublie un peu, lorsque Christophe est présent au château, ses temps de prière et son besoin de Dieu.

Survient le drame. D'Anlezy, seigneur de Chazelles, cousin et grand ami de Christophe, est un jour invité à quelque partie de chasse comme ils en ont l'habitude. Mais ce jour-là le premier donne au second, par une affreuse méprise, un coup d'arquebuse. Une semaine plus tard Christophe meurt, après avoir expressément signé un pardon officiel à d'Anlezy désespéré. Jeanne est folle de douleur : elle aurait donné même ses enfants, se souvient-elle, pour conserver l'être aimé²⁵⁵. Elle crie vers un Dieu qu'elle ne sait trop où chercher dans ce malheur. Elle voudrait fuir le plus loin possible. *Sans mes quatre petits, dit-elle, je serais partie finir mes jours en Terre Sainte*²⁵⁶.

Elle continue cependant courageusement de gérer les affaires du ménage et l'éducation des enfants. Elle cherche la paix du cœur en Dieu qui l'attire plus encore qu'avant le drame. Elle prie en pleurant, pendant des nuits entières si ses servantes ne la remettent pas au lit²⁵⁷. Mais elle se trouve aussi profondément révoltée.

Qui lui apportera de l'aide en cette dérégulation ? Son père la reprend chez lui, avec les quatre enfants. Elle fait la connaissance d'un directeur de conscience fort réputé auprès des dévotes. Elle se confie à lui, il la prend aussitôt sous sa direction, lui fait promettre de ne se confier désormais à aucun autre religieux, et lui impose d'autres règles aberrantes qui ne diminueront en rien ses angoisses.

²⁵⁵ CHANTAL, Œuvres, I, p.32 : *prenez tout ce que j'ai au monde... mais laissez-moi ce cher époux que vous m'avez donné !*

²⁵⁶ *op. cit.*, p.36.

²⁵⁷ *op. cit.*, p.37.

Au même moment, son beau-père lui ordonne de venir s'installer chez lui ; il la menace, en cas de refus, de se remarier lui-même et de déshériter ses petits-enfants ! Elle obtempère, et demeurera plus de sept ans au château de Montelon²⁵⁸, sous le même toit que le baron, avec la servante maîtresse et les cinq enfants de la servante²⁵⁹. Les affaires du château sont dans un état toujours plus déplorable. La voici doublement emprisonnée dans le malheur, par son directeur de conscience et par son beau-père.

La délivrance vient quand en 1604 son père la demande à Dijon, le temps d'écouter les sermons de carême d'un certain François de Sales. Guy de Chantal consent à la laisser partir. Or un jour, peu après la mort de Christophe, Jeanne toute désespérée avait eu la vision, au bas d'un pré qu'elle longeait à cheval, d'un homme qu'elle ne connaissait pas et qui la regardait en souriant, pendant qu'une voix disait à son cœur : *Voilà l'homme bien-aimé de Dieu entre les mains duquel tu dois reposer ta conscience*²⁶⁰. De qui peut-il s'agir ?

Ce n'est pas l'unique songe que Jeanne raconte : ainsi parle-t-elle de ce rêve d'une église pleine de personnes qui chantent Dieu, elle veut les rejoindre mais une voix lui ordonne d'attendre, lui promettant qu'elle trouvera ce repos en *passant par le porte de Saint Claude*. Une autre fois dans la chapelle de Bourbilly, elle voit un groupe innombrable de filles et de veuves tandis qu'une voix lui confirme : *mon vrai serviteur et vous, aurez cette génération*²⁶¹. Elle ne comprend guère ces songes prémonitoires. Quelle est la part de vérité dans ces souvenirs rapportés par d'autres, et quelle part d'exagération hagiographique imputable aux premières compagnes ?

La première fois qu'elle le voit en chaire, à Dijon ce vendredi 5 mars 1604, Jeanne reconnaît en François de Sales l'inconnu du premier songe éveillé²⁶². Elle l'écoute avec étonnement, revient entendre tous les sermons du Carême qu'il prêche, et s'assied toujours à la même place. Sans doute est-elle charmée comme le sont tant d'autres, par exemple Michel de Marolles : *je l'avais vû plusieurs fois à Paris et ouï prescher à Saint André ; marquant en ses sermons et en sa conversation la mesme douceur qu'il paroist en ses escrits*²⁶³. François la remarque, s'informe à son

²⁵⁸ Cette résidence du baron se trouve à *trois petites lieues d'Autun*, précise F.-M. de Chaugy.

²⁵⁹ CHANTAL, Œuvres, I, p.47. La Mère de Chaugy ne dit pas si le baron est le père des enfants, elle laisse entendre plus loin que la servante a plus de cinq enfants.

²⁶⁰ *op. cit.*, p.40.

²⁶¹ *op. cit.*, p.40-42.

²⁶² *op.cit.*, p.51. Lors d'un séjour au château de Sales, François de Sales avait eu lui aussi la vision d'une mystérieuse jeune dame qu'il reconnaît également ce jour-là.

²⁶³ *Memoires de Michel de Marolles, Abbé de Villeloin*, A Paris chez Antoine de Sommerville ... M. DC. LVI

propos, la rencontre, propose de la revoir, et la convainc peu à peu de quitter son actuel directeur spirituel dont il comprend vite les maladresses. Doucement il la conduit sur un autre chemin.

Au mois d'août de la même année, François lui donne rendez-vous à Saint Claude dans le Jura, et de ces divers entretiens Jeanne sort enfin libérée, tellement apaisée que pour nous le faire comprendre la Mère de Chaugy cite le Cantique : *j'ai trouvé celui que mon âme a désiré*²⁶⁴.

Dans un billet du 2 septembre écrit à Notre-Dame de l'Etang, elle s'en remet totalement à lui par vœu d'obéissance, et fait aussi vœu de chasteté définitive. François lui écrit *une méthode nouvelle pour passer dévotement la journée*²⁶⁵. Elle demande des éclaircissements. *Il faut tout faire par amour et rien par force*, répond-il le 14 octobre 1604, *il faut plus aimer l'obéissance que craindre la désobéissance*²⁶⁶. Le ton est donné de leurs échanges à venir.

Ils se rencontrent à la Pentecôte suivante, à Sales. C'est alors qu'elle confirme solennellement à François ses désirs spirituels: *Je me dédie toute au pur amour, afin qu'il me consume et me transforme en soi. Je ne veux que Dieu, pour le temps et pour l'éternité*²⁶⁷. Puis, sur le conseil de François, elle retourne à Monthelon et poursuit ses engagements charitables, envers son beau-père et tous les gens de sa maison mais encore auprès des malades et des pauvres des alentours, qu'elle soigne le mieux possible et pour cela se munit de tout un arsenal de médicaments et de baumes.

Pour ce qui touche à sa vie spirituelle, soit à Monthelon soit auprès de son père quand elle revient chez lui, elle aime à lire ou réciter les Psaumes dans la traduction qu'en a donné Philippe Desportes²⁶⁸. Elle médite chaque matin sur *Dieu humanisé*, ayant pour cabinet de retraite *l'une des plaies du Sauveur*, une plaie pour chaque jour de la semaine selon la Mère de Chaugy²⁶⁹. Elle aime ouvrir chaque jour *le Grand Vita Christi* du Père Ludolphe²⁷⁰, que François tient lui-même en grande

²⁶⁴ CHANTAL, Œuvres, I, p. 64.

²⁶⁵ *op. cit.*, p. 63. La Mère de Chaugy ajoute qu'on retrouve ce texte dans le *Directoire*.

²⁶⁶ *op. cit.*, p. 67.

²⁶⁷ *op. cit.*, p. 70.

²⁶⁸ *Les CL Pseaumes de David Mis en vers françois par Philippes Des-portes, Abbé de Thiron*, 1605, A Paris chez Abel Langeli et au premier pillier de la grande salle du Palais.

²⁶⁹ CHANTAL, Œuvres, I, p. 75.

²⁷⁰ Ludolphe le Chartreux, écrivain mystique du Moyen Âge que Bérulle a lu peut-être, lui aussi : voir BREMOND, Histoire, note 3, p. 966.

estime. Elle jeûne deux jours par semaine, se donne fréquemment la discipline pour réprimer ce qu'elle ressent encore en fait de tentations et de troubles intérieurs.

Il faut attendre la Pentecôte 1607 pour que François lui dévoile enfin son projet. Leur dialogue est une merveille d'amitié, de finesse de la part de l'un et de confiance de la part de l'autre²⁷¹ : Jeanne se dit prête à tout, deviendra carmélite aussi bien que clarisse si le bon Père le lui demande. Et lorsque François lui annonce vouloir fonder un institut et la placer à la tête de la fondation, elle accueille la nouvelle avec une joie toute paisible. L'institut devrait s'installer à Annecy, et non à Dijon. Il faut donc penser encore à son père et à son beau-père, les deux vieillards qui ont besoin d'elle, comme ont besoin d'elle ses enfants bien jeunes encore.

Depuis quelques temps, Jeanne de Chantal héberge chez elle Jeanne de Sales, la plus jeune sœur de François. En octobre 1607 la jeune fille de quinze ans meurt subitement de fièvre et dysenterie. Dans un mouvement spontané et comme pour se faire pardonner ce décès dont elle ne porte pourtant aucune part de responsabilité, Jeanne fait vœu de donner à la famille de Sales l'une de ses propres filles.

François la reprend d'abord doucement : il faut non seulement accepter les douleurs dont Dieu permet qu'elles nous touchent, mais accepter aussi que ce soit à ce moment de notre vie où il le permet. Cependant Madame de Boisy, la mère de François et de l'enfant disparue, souhaite si tendrement une union de son fils Bernard avec la petite Marie-Aimée de Chantal qu'il ne faut pas exclure cette éventualité. Marie-Aimée n'est âgée alors que de neuf ans. De son côté, le grand-père Frémyot s'oppose à ce projet et demeure ferme sur ce point pendant toute une année. En octobre 1608 finalement Bernard de Sales, charmant jeune homme, rencontre Marie-Aimée. Le contrat de mariage est signé en janvier 1609, et le mariage célébré le 13 octobre, à Monthelon chez le vieux baron de Chantal.

La fondation projetée par François devrait voir le jour à Noël de cette même année. Mais les deux vieux pères ne connaissent pas encore le projet de leur fille. Voici qu'un prétendant, veuf et bien pourvu, se présente. C'est à cette époque que Jeanne grave un soir, jusqu'à en saigner, le nom de Jésus sur sa poitrine à l'endroit du cœur. Puis elle dévoile à sa famille son choix de vie. Il faut convaincre son père et son frère²⁷² de l'autoriser à entrer dans la vie religieuse et dans le nouvel institut,

²⁷¹ CHANTAL, Œuvres, I, p. 95.

²⁷² Le futur évêque de Bourges, Monseigneur André Frémyot.

quand bien même celui-ci ne s'installe pas à Dijon. Jeanne leur démontre combien, en quittant l'état de veuve pour celui de religieuse, elle suivra un immense et irrésistible appel intérieur. Elle dit aussi comment, étant installée en la ville d'Annecy, elle sera très proche de sa petite Marie-Aimée (qui logera avec Bernard au château de Sales), et comment elle gardera près d'elle au couvent (qui n'aura pas de clôture) Françoise et Charlotte, âgées alors de dix et huit ans.

Elle emporte leur adhésion. Mais le baron Guy de Chantal, si vieux et si malade, ne peut supporter ce départ. Jeanne pense à demeurer encore jusqu'au printemps suivant auprès de lui. Marie-Aimée reste en Bourgogne près de son grand-père. François de Sales rejoint Annecy avec son frère Bernard.

Or en janvier 1610 Charlotte meurt, et puis aussi la vieille Madame de Boisy. Bernard de Sales vient chercher sa petite Marie-Aimée à Dijon pour la ramener chez lui. Il est devenu indispensable que Jeanne les accompagne et s'installe non loin d'eux, c'est-à-dire en ville d'Annecy.

Jeanne se trouve à Dijon depuis la fin du mois de mars, elle va quitter une fois encore la demeure paternelle. On connaît l'épisode de la déchirante séparation d'avec son fils Celse-Bénigne, qui se couche en travers de la porte et crie à sa mère : *on saura que vous avez foulé votre enfant au pied* !²⁷³ ; on imagine les larmes du vieux père octogénaire bénissant tendrement sa fille. A Pâques, Marie-Aimée arrive au château de Thorens. Le 6 juin 1610, fête de la Trinité, Jeanne de Chantal, Marie-Jacqueline Favre et Jeanne-Charlotte de Brécharde sont installées par François dans la maison nouvellement acquise de la Galerie, en ville d'Annecy. Neuf années ont passé depuis la disparition de Christophe²⁷⁴.

Les trois dames commencent leur noviciat, Jeanne est la « Mère » du trio. La première année elles respecteront la clôture, pour confirmer leur vocation, puis elles sortiront pour servir les pauvres dans la ville. Elles chantent quotidiennement le petit office en latin. La Mère de Chaugy rappellera plus tard la difficulté de leur Mère à prononcer le latin : on peut en déduire qu'elle ne le comprenait guère, à la différence de Madame Acarie.

En août de l'année suivante, le président Frémyot meurt à son tour. Dès l'automne les trois nouvelles religieuses visitent quotidiennement les pauvres et les malades. Jeanne se trouve fréquemment malade, parfois avec de vives douleurs.

²⁷³ CHANTAL, Œuvres, I, p. 129.

²⁷⁴ Madame Acarie est entrée au Carmel trois mois seulement après le début de son veuvage.

En juin 1613 c'est le baron Guy de Chantal qui rend le dernier soupir. Jeanne se déplace à Monthelon pour régler les questions d'héritage. Elle veille à respecter scrupuleusement le testament du baron quant aux parts attribuées aux enfants bâtards.

De cette période date une extase ou un ravissement, constaté par ses proches, et dont Jeanne ne sortit qu'avec surprise, dans une petite chapelle de Bourgogne²⁷⁵.

En 1615 déjà, elle se rend à Lyon pour y ouvrir un second monastère de la Visitation à la demande de l'archevêque de Lyon, Denys de Marquemont. Ce dernier exige que l'institut devienne une « religion formelle », avec la clôture et des vœux définitifs comme il est de règle dans toutes les congrégations féminines. François de Sales résiste, on prend l'avis de Rome. En 1618, Rome donne raison à l'archevêque. Là où François de Sales échoue, Vincent de Paul réussit peut-on penser, en envoyant auprès des malheureux de Paris ses Filles de la Charité, qui ne feront que des vœux temporaires. Ce rapprochement est sévèrement critiqué par la Mère de Chaugy²⁷⁶, puis par Henri Brémond, et récemment par Sœur Marie-Patricia Burns dans sa préface à l'ouvrage d'E. du Jeu²⁷⁷. Il est au contraire admis par Mgr Bougaud, et déjà par Jean-Pierre Camus, évêque de Belley et ami de François de Sales²⁷⁸.

Pendant les jours de Pentecôte 1616, Jeanne fait retraite en solitude. François, malade, doit garder la chambre. Il lui écrit alors que le temps est venu pour elle d'entrer pleinement dans la voie du pur amour, dans *l'amour pur et nu*. Elle lui répond de sa solitude, il lui écrit à nouveau : ces billets, Jeanne les a conservés après la mort de son père spirituel, alors qu'elle a brûlé beaucoup d'autres lettres. Il y est question d'abandon de tout, de détachement extérieur et intérieur, y compris de ses affections les plus chères. Ces billets sont fondamentaux pour comprendre l'itinéraire intérieur de Jeanne.

Trois grandes épreuves marquent l'année 1617. En mai, Bernard de Sales meurt d'une fièvre maligne, au Piémont dans les armées du duc de Savoie. Marie-Aimée accouche quatre mois plus tard d'un fils qui ne survit que quelques heures. Elle-même enfin expire le 7 septembre. Jeanne est transpercée de douleur.

²⁷⁵ CHANTAL, Œuvres, I, p. 156.

²⁷⁶ *op. cit.*, p. 159.

²⁷⁷ E. du Jeu, *Le témoignage de Jeanne...*, p. 10.

²⁷⁸ J.-P. Camus, *L'esprit de Saint François de Sales*, cité par E. du Jeu, p. 92.

Entre 1616 et 1619 pas moins de cinq monastères sont fondés, à Moulins, à Grenoble, à Orléans, à Bourges, à Paris enfin. Jeanne préside à chaque fondation, ne ménageant pas ses efforts pour surmonter les difficultés matérielles, obtenir les autorisations canoniques, établir les relations nécessaires avec les autorités locales. Après la fondation du couvent de Paris, François confie ses religieuses à Vincent de Paul,²⁷⁹ puis il rentre à Annecy en même temps que Jeanne. Monsieur Vincent restera leur directeur jusqu'à sa mort. En 1620 sont fondés les monastères de Montferrand et de Nevers, en 1621 celui de Valence. Cette même année, à l'occasion d'une nouvelle visite au monastère de Paris, Jeanne fait la connaissance d'Angélique Arnauld, abbesse de Port-Royal, *d'insigne et extraordinaire vertu, grande fille spirituelle de notre bienheureux Père*²⁸⁰. Entre elles naît une amitié discrète et profonde. Madame de Port-Royal admire à ce point sa nouvelle amie que, durant leur séjour commun à Maubuisson, et Jeanne se trouvant mal, Angélique la saigne, trempe un linge dans le sang de son amie et le conserve subrepticement comme relique : un geste que nous avons déjà noté de la part de François de Sales à l'égard de Madame Acarie.

Les biographes de Jeanne de Chantal ont longtemps minimisé l'importance de cette amitié : tout ce qui a trait à l'abbaye de Port-Royal est janséniste. C'est oublier trop vite que dans les années qui nous intéressent ici, Port-Royal n'est pas encore janséniste, oublier aussi l'estime dans laquelle François de Sales lui-même tenait la Mère Angélique !

Avant de quitter la capitale au début de 1622, la Mère de Chantal va se recueillir au carmel de Pontoise sur la tombe de Madame Acarie dont François lui a beaucoup parlé. Une année plus tard, dans une lettre adressée à une visitandine de Paris, Jeanne cite clairement Madame Acarie sans pourtant la nommer, quand elle écrit à son tour : *certes le cœur est trop avare à qui Dieu ne suffit...*²⁸¹

Toujours en 1623 elle fonde, à la demande de François, la Visitation de Dijon ; elle séjourne quelque temps chez sa fille Françoise qui vient d'épouser Monsieur de Toulonjon. Françoise a d'abord refusé toute idée de mariage. Elle est frivole, elle aime la vie à la Cour, elle aime l'argent à ce point qu'elle provoquera bien des

²⁷⁹ Vincent de Paul a fondé, deux ans plus tôt, la première Confrérie des dames de Charité.

²⁸⁰ CHANTAL, Œuvres, I, p. 203.

²⁸¹ CHANTAL, Lettres, II, p. 159.

difficultés dans les questions de succession après la mort de Celse-Bénigne. Jeanne se fait bien du souci.

Elle rencontre aussi François de Sales qu'elle n'a pas revu depuis trois ans : il se trouve alors à Lyon, avec toute la suite du duc de Savoie en route vers Avignon. Cette rencontre, au début du mois de décembre, est trop brève pour Jeanne qui aurait tant à dire et tant de conseils à solliciter. François lui promet un échange plus approfondi dès son retour à l'évêché. Elle quitte Lyon pour Grenoble, Valence et Belley, afin de visiter les nouvelles communautés. Elle rejoint le monastère d'Annecy pour Noël, elle patiente, elle s'étonne à l'Épiphanie de ne pas avoir de nouvelles. Une lettre de Jean-François de Sales lui annonce que le Père est mort à Lyon, le 28 décembre, d'une attaque d'apoplexie. Jeanne se jette à genoux et pleure abondamment. Après s'être fait lire un chapitre de *l'Imitation*, elle passe la nuit sans trouver le sommeil, partagée entre la désolation de la séparation et la consolation de penser que François est entré dans la gloire et qu'il jouit de la présence divine pour l'éternité²⁸².

Pendant les dix-neuf dernières années de sa vie, Jeanne va participer à la fondation de septante-quatre monastères ! Elle rassemble et met en ordre les papiers de François pour en faire un *Coutumier*, un *Cérémonial*, et un *Formulaire* à l'intention de ces nouvelles communautés. Elle prépare également la publication des *Entretiens*, des prédications et des lettres de son Père spirituel. Elle prend sur elle un travail exigeant de grandes qualités d'organisation, de l'énergie et de la rigueur, qualités dont elle a déjà fait preuve dans la gestion des affaires familiales.

Les difficultés s'accumulent : Monseigneur Jean-Pierre Camus veut donner de nouvelles constitutions à la Visitation de Belley, la Supérieure du couvent de Moulins n'en fait qu'à sa tête, le frère de Jeanne, André Frémyot, devenu archevêque de Bourges, mène une vie assez dissolue. Enfin Celse-Bénigne, qui avait demandé sa part d'héritage, brille excessivement à la Cour, épouse en 1623 Marie de Coulanges mais ce mariage ne freine ni ses dissipations mondaines ni sa propension aux duels. Il combat pour le Roi contre les Anglais à l'île de Ré, où il est blessé à mort en août 1627. Jeanne se persuade qu'il a succombé pour le service de la vraie religion et donc de Dieu²⁸³, ce qui est une façon de mettre quelque baume sur son cœur. Elle s'efforce avec affection de ramener l'archevêque à ses

²⁸² CHANTAL, Œuvres, I, p. 214-216.

²⁸³ *op. cit.*, p. 243.

obligations, elle corrige avec fermeté mais sans grand succès la supérieure de Moulins, elle résiste efficacement à Monseigneur Camus.

Enfin entre 1628 et 1629 la peste, qui s'abat sur la Savoie et donc sur Annecy, lui donne une occasion dont elle se serait passée de montrer son courage paisible et sa détermination. Elle reste en ville quand les notables s'enfuient à la campagne, elle rassemble les dons en espèces, médicaments et nourriture, prend avec elle toutes ses soeurs et s'en va soigner et nourrir les pauvres et les malades. Avec tant d'enthousiasme que, diront plus tard certaines religieuses, le pain manquait le soir mais on en trouvait miraculeusement le lendemain.

Une nouvelle série de deuils la frappe en 1633 : Michel Favre, que François lui a donné comme confesseur, s'éteint en mars ; en août la veuve de Celse-Bénigne, Marie de Coulanges que Jeanne aime comme sa propre fille, meurt à son tour, laissant orpheline la petite Marie, qui épousera en 1644 Henri, marquis de Sévigné, et deviendra célèbre par sa correspondance. En septembre enfin meurt son beau-fils Monsieur de Toulonjon, qui laisse Françoise seule avec deux petits enfants.

Tous ces malheurs, bien lourds par eux-mêmes, sont encore rendus plus pénibles par la nuit spirituelle qu'elle traverse, et que ses proches ne soupçonnent guère. Elle parle de Dieu, elle écrit à propos de Dieu comme si Dieu lui était doucement présent et la réconfortait. Or elle ne « ressent » pas Dieu.. Elle supporte plutôt la nuit et l'absence de toute consolation, jusqu'à la tentation du désespoir. Elle désirait l'amour pur et nu, nue elle traverse une longue nuit de la foi. Pour le comprendre nous lirons le billet, écrit par elle sur le dos d'une lettre en 1637 et confié à son amie et supérieure d'alors, la Mère de Châtel, qui lui avait demandé de mettre sur papier les dispositions de son cœur²⁸⁴.

Nous qualifierons l'année 1637 de nouvelle année noire, non par la peste mais encore par le deuil, celui de trois compagnes de la première heure : en juin, la Mère Marie-Jacqueline Favre alors supérieure du couvent de Chambéry ; en octobre, la Mère Péronne-Marie de Châtel, la récipiendaire du billet de confiance et l'auteur de nombreux papiers de direction trouvés dans les poches de la Mère de Chantal²⁸⁵ ; en novembre enfin, la Mère Jeanne Charlotte de Brécard en la maison de Riom. Voici Jeanne toujours plus seule au milieu des misères d'ici-bas, quand ceux qu'elle aime ont rejoint le banquet spirituel auprès de Dieu.

²⁸⁴ A. Ravier, *Petite Vie de Jeanne de Chantal*, Paris, Desclée de Brouwer, 1992, p. 94.

²⁸⁵ CHANTAL, *Œuvres*, I, p. 281-282.

Cette longue liste de morts est indispensable pour comprendre la grande différence entre le cheminement de Madame Acarie et celui de Jeanne de Chantal, du moins dans la seconde partie de leur vie. Certes l'une et l'autre ont d'abord fait l'expérience d'une vie familiale féconde et pleine d'amour, avec un conjoint bouillant autant qu'aimant ; l'une et l'autre ont redressé une économie familiale en déroute ; l'une et l'autre ont mille angoisses pour un fils dont l'avenir est incertain ; l'une et l'autre enfin, devenues veuves, participent au projet mis en route par un autre dont elles se font l'humble servante alors qu'elles sont indispensables. Mais Madame Acarie demeure entourée de nombreuses et fortes personnalités, aidée par de riches amitiés. La seconde au contraire pendant dix-neuf années voit tomber à sa gauche comme à sa droite ses enfants et beaux-enfants, son père spirituel et ses meilleures compagnes.

Jeanne reprend la route, en hiver 1638, pour ouvrir un monastère à Turin, à la demande pressante de Christine de France, princesse de Savoie, dont vingt ans plus tôt François lui-même avait béni l'union avec le duc Victor-Amédée.

L'année 1640 apporte un peu de calme, Jeanne n'a pas besoin de voyager. En mai 1641, nouveau deuil : Mgr de Bourges, André Frémyot, rend son dernier soupir, et Jeanne s'interroge : pour quelles raisons Dieu la laisse-t-il ainsi durer dans ce bas monde alors que tant d'autres le quittent ? En juillet, Jeanne se déplace encore à Moulins pour la prise de voile de la duchesse de Montmorency. L'automne la trouve à Paris, elle rencontre la reine Anne d'Autriche qui sollicite ses conseils, Monsieur Vincent en qui elle a toute confiance, la Mère Angélique Arnauld que la grande crise de Port-Royal va bientôt bousculer, enfin les carmélites de Paris et parmi elles une fille de Madame Acarie. En décembre elle passe par Nevers et s'arrête à Moulins.

Le 8 décembre elle tombe malade et doit s'aliter. Elle se fait lire un passage de st Jérôme sur la mort de ste Paule²⁸⁶, ainsi que le neuvième livre du *Traité de l'Amour de Dieu*, et le récit que donne Augustin de la mort de sa mère Monique²⁸⁷. Mais elle ne veut garder auprès d'elle que le *Petit Livret* dans lequel sont consignées les premières réflexions et orientations que François lui avait données. Elle donne aux religieuses présentes ses dernières recommandations *d'union des cœurs* qui lui importe tant. Au soir du 13 décembre, vers 19 heures, elle meurt en s'écriant après

²⁸⁶ CHANTAL, Œuvres, I, p. 325.

²⁸⁷ Augustin, *Les Confessions*, livre IX, chap. X et XI.

deux jours d'agonie : *Oui je m'en vais. Jésus ! Jésus ! Jésus !* Elle a presque soixante-dix ans.

Les biographes de Jeanne de Chantal.

La source première à laquelle puiseront les biographes est sans conteste le récit rédigé par la Mère Françoise-Madeleine de Chaugy, son intime compagne : le *Memoire tres fidelle pour la Vie de notre tres digne et B. Mere Jeanne-Françoise Fremyot de Chantal Fondatrice et premiere religieuse de l'ordre de la Visitation*. Ce texte achevé en 1642 ne fut pas publié avant le dix-neuvième siècle²⁸⁸, mais il fut communiqué à l'état de manuscrit d'abord au père jésuite Alexandre Fichet²⁸⁹, puis à Henri de Maupas du Tour²⁹⁰, évêque de Puy : les premiers biographes extérieurs à la Visitation. Tout au long d'un récit à la fois détaillé et fleuri, la vénérable Mère de Chaugy rapporte avec dévotion tout ce qu'elle a entendu évoquer par Jeanne de Chantal et tout ce qu'elles ont vécu ensemble. La tendance hagiographique peut faire parfois sourire, la précision des détails douloureux nous émeut. Mais plus que tout ce *Mémoire*, qui nous entretient d'une femme à ce point dépossédée de toutes ses affections par les violences de la vie et si tourmentée parfois au plus intime de son être, nous donne à voir un visage paisible, confiant surtout, et d'un grand abandon dans l'amour de Celui qu'elle a tant cherché, dans la joie comme dans la nuit.

On note aussi avant la fin du siècle une *Vie abrégée de Madame de Chantal*²⁹¹, écrite par Louise-Françoise de Bussy-Rabutin, marquise de Coligny, arrière petite-fille de Jeanne.

On retiendra au dix-huitième siècle la *Vie*, publiée à Paris en 1717 par J. Marsollier²⁹², et celle du jésuite G. Beauvils, chez un éditeur d'Annecy en 1751 ; on notera encore au dix-neuvième siècle, l'*Histoire de sainte Chantal et des origines de la Visitation*, de l'abbé E. Bougaud²⁹³.

²⁸⁸ F.-M. de Chaugy, *Memoire tres fidelle pour la Vie de...* publié par T. Boulangé, Paris, Debécourt, 1842.

²⁸⁹ A. Fichet, *Les saintes reliques de l'Erothée, en la sainte vie de la mère Jeanne Françoise Frémot, baronne de Chantal, première supérieure et fondatrice de l'Ordre de la Visitation sainte Marie. Excellent original de sainteté, et vrai portrait de l'épouse de Jésus*. 1ère édition : Lyon, 1642, 2ème édition : Paris, S. Huré, 1643.

²⁹⁰ M. de la Tour, *La vie de la vénérable Mère Jeanne Françoise Frémot*, Paris, Piget, 1644.

²⁹¹ L.-F. de Bussy-Rabutin, *Vie Abrégée de Madame de Chantal*, Paris, Renard, 1697.

²⁹² *La Vie de la vénérable Mère de Chantal...* par M. l'abbé Marsollier, Paris, F. Babuty, 1717.

²⁹³ *Histoire de Sainte Chantal et des origines de la Visitation*, par M. l'abbé Em. Bougaud,.... Paris, Ve Poussielgue et fils, 1865.

H. Bremond donne en 1912 une vie de *Sainte Chantal*²⁹⁴ : l'ouvrage sera mis à l'index pour des motifs qui ne nous intéressent pas directement ici. Il évoque à nouveau le visage de Jeanne de Chantal dans un chapitre de son *Histoire du sentiment religieux...*²⁹⁵, dans lequel il tente de montrer comment la rencontre avec Jeanne a permis à François de Sales de réaliser son projet de fondation, mais aussi de cheminer en même temps qu'elle sur la voie contemplative et de rédiger le *Traité de l'Amour de Dieu* comme pour formaliser ce que Jeanne vivait et découvrait.

Cinq biographies ont été publiées à Paris dans la première partie du vingtième siècle : par E. du Jeu en 1927²⁹⁶, par V. Giraud en 1928²⁹⁷, par M. Marduel en 1945²⁹⁸ et par A. Leflaive en 1962²⁹⁹. Nous renvoyons enfin aux écrits du Père A. Ravier, jésuite spécialiste d'Ignace de Loyola et de l'histoire de la Compagnie de Jésus, également maître d'œuvres de l'édition de François de Sales dans la collection de la Pléiade aux éditions Gallimard, et qui donne en 1983 *Sainte Jeanne de Chantal, sa race et sa grâce*³⁰⁰, puis en 1992 une *Petite Vie de Jeanne de Chantal*³⁰¹.

La Mère de Chaugy tient donc dans la postérité de Jeanne de Chantal, à sa manière, le rôle que joua le père Duval pour Madame Acarie : elle donna l'essentiel de leurs informations aux biographes qui la suivirent directement. On ne trouve pas pour Jeanne de Chantal l'équivalent du travail considérable de mémoire que réalisa en 1800 J.-B. A. Boucher à propos de Madame Acarie. Nous possédons par contre, réunis dans les *Œuvres* de la sainte, un nombre important de notes prises, par les auditrices de la Mère, et qui en sont une sorte d'équivalent, plus sûr et plus précis puisque ces notes ne sont pas des souvenirs mais des relevés effectués au moment même de l'écoute.

²⁹⁴ *Sainte Chantal, 1572-1641*, par H. Brémond, J. Gabalda et Cie, 1912.

²⁹⁵ BREMOND, Histoire, I, pp. 781 à 810 : *François de Sales et Jeanne de Chantal...*

²⁹⁶ E. du Jeu *Le témoignage de Jeanne de Chantal*, Paris, P. Téqui, 2001.

²⁹⁷ *Sainte Jeanne de Chantal*, de V. Giraud, Paris, Flammarion, 1928.

²⁹⁸ *L'Ame ardente de sainte Chantal*, par M. Marduel, P. Téqui, 1955.

²⁹⁹ A. Leflaive, *Sainte Jeanne de Chantal*, Paris, Éditions France-Empire, 1961.

³⁰⁰ A. Ravier, *Sainte Jeanne de Chantal, sa race et sa grâce*, Paris, Ateliers H. Labat, 1983.

³⁰¹ A. Ravier, *Petite Vie de Jeanne de Chantal*, Desclée de Brouwer, 1992.

Portrait d'un couple.

Pour la Mère de Chaugy, Jeanne au temps de son mariage devait être pieuse puisqu'*aussitôt que Monsieur de Chantal s'absentait, toutes ses affections se tournaient vers Notre-Seigneur*. Mais *quand ce cher mari était de retour, la parfaite complaisance que notre bienheureuse avait pour lui faisait qu'elle oubliait ses dévotions précédentes*³⁰². Le désir de plaire à son mari et les délices de l'amour viennent donc troubler son inclination à la prière. Christophe est coureur de jupons, assidu à la Cour, mais pas libertin pour un sou. Il ne songe pas à la détourner de Dieu, il y parvient sans le vouloir. Il la détourne d'un Dieu auquel elle veut accorder une place mais une place seulement parmi d'autres objets d'amour.

Si l'on veut qu'un ménage soit béni du ciel, il faut que l'époux et l'épouse n'aient qu'une même volonté et un même jugement, dit un jour Jeanne³⁰³. Ce n'est pas gagné d'avance. Jeanne et Christophe ont travaillé à cette unité, dans l'ordre des biens matériels, dans celui de la présence fidèle au foyer, enfin à travers l'épreuve de la maladie et le temps donné à la réflexion commune.

Que dit-elle à Dieu le jour où Christophe meurt ? Elle le supplie de lui prendre tout ce qu'Il lui a donné, *biens, parents, enfants même, mais laissez-moi ce cher époux que vous m'avez donné*³⁰⁴. Et que ressent-elle après la rupture imposée par la mort ? *Je me fusse enfuie, inconnue, dans la Terre sainte, pour y finir mes jours*³⁰⁵.

François, la conduisant alors doucement mais fermement vers le dépouillement total et l'amour nu, lui demande de dépasser le souvenir, de se dépouiller des images insistantes des jours heureux passés avec Christophe. Elle avait donc vécu une belle histoire d'amour.

Les textes édités sous le nom de la Mère de Chantal.

Nous pouvons distinguer trois catégories de textes :

D'abord les écrits le plus souvent de la plume même de Jeanne, ou parfois notés sous sa dictée. Nous pensons à son abondante correspondance³⁰⁶, que nous pouvons

³⁰² BREMOND, Histoire, I, p. 782.

³⁰³ CHANTAL, Œuvres, III, p. 446.

³⁰⁴ CHANTAL, Œuvres, I, p. 32.

³⁰⁵ *op. cit.*, p. 36.

³⁰⁶ Certaines lettres ont été dictées en leur entier par Jeanne, d'autres sont complétées par l'une ou l'autre des religieuses les plus proches. Ces ajouts sont clairement identifiés.

lire aujourd'hui dans une édition critique tout à fait sûre grâce au remarquable travail de la sœur archiviste de la Visitation d'Annecy³⁰⁷. On peut ajouter les *Questions de sainte Chantal à saint François de sales et les réponses de ce dernier*, questions qu'elle écrivit de sa main, et réponses qu'elle rassembla ensuite. Les *Papiers intimes* furent rédigés probablement en 1616 à la fin d'une retraite, elle les conserva sur elle toute sa vie, désirant même être enterrée avec eux. Le *Petit traité sur l'oraison* est peut-être directement écrit par Jeanne pour ses jeunes religieuses, mais on n'en a pas la certitude absolue.

Nous rangeons dans la deuxième catégorie les pages certes de la main de Jeanne, mais qui reprennent ou résument l'enseignement reçu de François de Sales : premièrement le *Petit Livret*, commencé en 1605 lors du premier voyage en Savoie, dont l'original est perdu mais les archives d'Annecy en conservent une copie ; puis les *Méditations pour la solitude annuelle*, recueil de citations de François, choisies par Jeanne, écrites par elle avec l'aide sans doute de quelques religieuses, et qui servaient de référence à chaque visitandine lors de sa retraite annuelle. Les *Quelques points de la vie religieuse expliqués par saint François et recueillis par sainte de Chantal* nous permettent, par leur titre même, de les ajouter encore ici.

La dernière catégorie comprend les *Exhortations, Entretiens, Instructions aux Novices*, notes prises avec ferveur et régularité par les religieuses qui écoutaient leur supérieure. Elles ne sont donc pas de la main de celle-ci, mais représentent bien sa pensée, dont elle voulait transmettre la substance aux communautés. Il en va de même de la *Déposition de sainte Chantal pour la canonisation de saint François de Sales*, déposition faite devant Mgr Frémyot archevêque de Bourges et frère de la Mère de Chantal, Mgr Pierre Camus évêque de Belley, et le chanoine Georges Ramus docteur de Louvain. Nous ajouterons les *Paroles consolantes* dont la suite du titre nous dit qu'elles ont été recueillies par ses contemporaines, et les *Conseils de direction*, ainsi que les *Questions et réponses*, du moins pour les réponses, qui traitent de l'oraison de quiétude³⁰⁸.

³⁰⁷ *Sainte Jeanne de Chantal, Correspondance* (8 vol.), édition critique établie et annotée par sœur M.-P. Burns, Cerf et Centre d'études franco-italien, 1986.

³⁰⁸ Tous ces textes sont rassemblés dans CHANTAL, Oeuvres, II et III.

Enfin un *Coutumier et Directoire* a été publié du vivant de Jeanne, et repris par la suite en un volume distinct des Oeuvres³⁰⁹. Elle n'en est probablement pas l'unique rédactrice, mais elle est bien l'inspiratrice et la cheville ouvrière de ce travail.

Le *Petit Livret* : notes après les rencontres de Saint-Claude en 1604 et de Sales en 1605.

Nous avons indiqué plus haut que ce *Petit Livret* contient les notes prises par Jeanne après ses premières conversations avec François, et qu'il est véritablement son livre de chevet. Elle le complétera une ou deux fois et ne s'en séparera jamais, jusqu'à son dernier jour. L'édition de référence les propose comme des « fragments »³¹⁰. Nous trouvons une première série de quarante-cinq fragments ; puis un *Cantique* dont la tonalité rappelle étrangement les poèmes de Jean de la Croix, ainsi qu'un *Cantique à la Vierge* ; viennent ensuite cinq fragments nommés les *derniers avis du bienheureux (pendant la retraite de 1616)* ; huit fragments d'*exercices faits en retraite*, dont le dernier est précisément daté *au commencement de mon année soixante-deuxième* ; enfin trois *sentiments et résolutions à la fin d'une retraite annuelle*, ce qui nous donne un total de cinquante-huit fragments. L'éditeur précise en fin de texte que personne ne connaît le *Livret* dans sa totalité ; il a inséré quelques citations empruntées à la *Vie* écrite par la Mère de Chaugy, et qui ne se trouvent pas dans la copie manuscrite du *Petit Livret* que possède alors la Visitation d'Annecy. Le troisième tome de la même édition, daté de l'année suivante, propose une nouvelle série de fragments³¹¹. L'éditeur précise en note que ceux-ci viennent d'être retrouvés, qu'ils doivent être rattachés au *Recueil* qu'on a pu lire dans le tome deuxième et que les pages manuscrites utilisées ici ont été copiées sur l'original de la sainte. Or cet original demeure aujourd'hui encore inconnu, et les chances de le retrouver sont minces parce qu'il a sans doute été découpé et distribué comme des reliques suivant une habitude fréquente à cette époque. Le texte retrouvé n'est pas numéroté, il comporte vingt-trois pages.

³⁰⁹ *Coutumier et Directoire pour les Sœurs religieuses de la Visitation de Sainte Marie*, Lyon, Coeursilly, 1628.

³¹⁰ *Précieux fragments du Petit Livret de notre bienheureuse Mère* in : CHANTAL, Œuvres, II, pp.1 à 28.

³¹¹ *Fragments du recueil de quelques paroles, instructions et avis de notre bienheureux père... donnés à notre digne mère...* in : CHANTAL, Œuvres, III, pp. 355 à 377.

La parution récente d'un *Petit Livret* aux éditions Arfuyen³¹² nous donne à lire les deux séries, en supprimant les deux cantiques présents dans l'édition de 1875, en numérotant la deuxième série et en modernisant quelque peu l'orthographe.

L'ensemble des propos de Jeanne invite d'abord à la confiance et à l'abandon paisible entre les mains de Dieu. Elle note par exemple : *Je suis une vraie besogne de la miséricorde de Dieu*³¹³. Ce qui signifie à peu près : je suis l'affaire de Dieu, sa « chose » au sens de l'objet de son amour, son « bien », c'est lui qui me fera devenir ce qu'il veut de moi³¹⁴. François lui dit aussi : *allons doucement et paisiblement... Jésus dit « je suis débonnaire et humble de cœur »*³¹⁵. Le *débonnaire* (dit Furetière) est doux, gracieux et clément. Dieu... *vous tendra la main. Serrez-la bien et allez joyeusement*³¹⁶. Remarquons encore ce vocabulaire de la tendresse : *ne permettez point que votre cœur s'inquiète, faites-le reposer doucement sur les bras du Sauveur*³¹⁷, *demeurez toute remise et abandonnée entre les bras de Notre Seigneur... penchez par simple confiance votre tête, votre amour et votre esprit sur la poitrine amoureuse du cher sauveur*³¹⁸, enfin *n'ayez d'autres bras pour vous porter que les siens*³¹⁹. Est *remis* ce qui est calme et tranquille. C'est le vœu le plus constant de François pour Jeanne, depuis leurs premières rencontres alors qu'elle se trouve tellement angoissée et fébrilement en recherche d'un chemin vers Dieu, jusqu'à la retraite de Pentecôte 1616 quand François l'introduit au pur amour.

La deuxième partie du Livret poursuit dans le même esprit : la crainte amoureuse de Dieu consiste à tenir *nos portes bien fermées, et vivons en paix. L'ennemi enrage de mal-talent, mais il ne peut rien*³²⁰. *Dans tous les troubles il faut s'essayer de s'accoiser en Dieu pour l'amour de lui*³²¹. S'accoiser : Furetière le considère déjà comme un terme vieilli, venant de *quietus* il signifie adoucir, apaiser aussi bien une tempête qu'une sédition.

³¹² J. de Chantal, *Le petit Livret*, Orbey, Arfuyen, 2001.

³¹³ CHANTAL, Œuvres, II, p. 2.

³¹⁴ La Fontaine, *Œuvres complètes*, Gallimard Bibliothèque de la Pléiade, I, p. 57: *Le galant pour toute besogne / avait un brouet clair : il vivait chichement.*

³¹⁵ CHANTAL, Œuvres, II, p. 4.

³¹⁶ *op. cit.*, p. 7.

³¹⁷ *op. cit.*, p. 12.

³¹⁸ *op. cit.*, p. 16.

³¹⁹ *op. cit.*, p. 18.

³²⁰ CHANTAL, Œuvres, III, p. 358.

³²¹ *op. cit.*, p. 358.

Dieu est l'*Epoux* : ainsi faut-il l'appeler dans la prière. Et quand on ne goûte aucune consolation sensible, il faut écarter la tristesse par des cantiques comme *mon bien-aimé est à moi et moi à Lui* (Cant. 2,16), *mon Bien-Aimé m'est un bouquet de myrrhe, il demeurera entre mes mamelles* (Cant. 1/13), *quand vous serez, ô mon époux, de mon parti, bataille contre moi qui voudra*, ou bien encore *mon cœur, cher époux de mon âme, venez, tirez-moi à vous*³²². Nommer Dieu son *Epoux*, c'est retrouver un peu la joie de l'union quand l'âme a tendance à s'égarer dans la tristesse ou la crainte. Que notre cœur soit comme sa maison, et Lui comme le soleil qui la réchauffe, car Dieu est *notre maison de refuge et notre toit assuré*³²³.

L'échange épistolaire avec François de Sales.

Le 5 mars 1604, François et Jeanne se rencontrent pour la première fois. En juin 1611, le premier monastère de la Visitation existe depuis un an. Entre ces deux dates, aucune lettre de Jeanne à François ne nous est parvenue, sauf un fragment cité par la Mère de Chaugy. Dans ce fragment, Jeanne demande l'avis de François sur son extrême désir de quitter bientôt, *tout à fait et tout à plat, toutes les choses de ce monde, pour suivre notre Bon Dieu*³²⁴.

Mais en lisant les lettres que François lui adresse pendant cette première période, nous devinons les questions de sa nouvelle dirigée, par exemple sur la nature même de leur relation. En juin 1604 Jeanne a trente-deux ans, François trente-six. Nous savons quel ascendant François exerce sur son auditoire, celui des femmes de la Cour par exemple, nous l'avons observé au chapitre précédent avec Madame de Longeville. Jeanne ne craint pas seulement de quitter son premier directeur, elle s'interroge, à la fois sur ce qui l'attire tant chez François et sur l'intérêt soutenu qu'il lui témoigne. Elle en fait état sans doute puisqu'il lui écrit le 24 juin 1604 : *La dilection est aussi forte que la mort et plus dure que l'enfer, dit Salomon ; Tenez-moi pour étroitement lié à vous... et ce lien n'est contraire à aucun autre lien, soit de vœu soit de mariage*³²⁵, allusion claire au vœu imposé par son premier directeur, de lui obéir en tout, de ne conférer qu'avec lui, de ne jamais changer de confesseur. Le *lien de mariage* rappelle la mémoire de Christophe.

³²² *op. cit.*, p. 364.

³²³ CHANTAL, Œuvres, III, p. 369.

³²⁴ CHANTAL, Lettres, I, p. 48.

³²⁵ SALES, Lettres, p. 128.

Ils se rencontrent une seconde fois à Saint Claude, le 24 août. François lui a donné une méthode pour passer dévotement la journée. Elle formule par écrit ses vœux de perpétuelle chasteté. Il tente encore une fois de la rassurer, le 14 octobre alors que ses troubles renaissent, en précisant avec délicatesse : *L'affection que j'ai pour vous a une certaine particularité qui me console infiniment et, pour dire tout, qui m'est extrêmement profitable*³²⁶. Il tire profit pour lui-même de ce qu'il s'efforce d'éclairer en elle, ce qui dénote une belle capacité à valoriser son interlocuteur. Ils vont ensemble vivre de fait leur *introduction à la vie dévote*, pourrions-nous dire.

On notera dans la même lettre cette injonction qui reviendra fréquemment sous sa plume: *ne disputez point avec l'ennemi* (encore ses doutes) *il faut tout faire par amour, et rien par force*.

Un point de la méthode pour passer dévotement la journée consiste à prendre *un peu de récollection* (un temps de réflexion que l'on fait sur soi-même, un examen de ses actions, dit Furetière), le soir avant souper : *elle pourra se faire avec une entrée de l'âme en une des cinq plaies de Notre Seigneur, pour cinq jours* : voici une première approche de ce qui deviendra dans la seconde moitié du siècle la dévotion au Sacré Cœur³²⁷.

En novembre 1604, Jeanne est à Dijon, tourmentée encore de scrupules. Il lui écrit : *Prêchons* (disons et répétons, au risque d'importuner) *nos plaies et misères à la porte du temple de la piété divine. ...il vous faut les prêcher avec joie, vous consolant d'être toute vuide* (nudité spirituelle) *et toute veuve*³²⁸. Trois mois plus tard, toujours pour la rassurer mais sans condescendance : *Serait-ce point peut-être une multitude de désirs qui fait des obstructions en votre esprit ? J'ai été malade de cette maladie...*³²⁹.

Nous retrouverons semblable propos trois ans plus tard. Jeanne a refusé toute proposition de se remarier, elle a été si gravement malade à Bourbilly qu'elle a pensé mourir, enfin la jeune sœur de François est morte brusquement dans la maison de Jeanne. François lui a fait part de son projet de congrégation. Jeanne éprouve encore et toujours des craintes et des doutes, à quoi François répond en mars 1608 assez sévèrement : *Vous avez un esprit si douillet et jaloux de ce que vous avez en résolution, que tout ce qui le touche à biais contraire vous est si*

³²⁶ *op. cit.*, p. 135.

³²⁷ SALES, Lettres, pp. 138-155.

³²⁸ *op. cit.*, p. 155.

³²⁹ *op. cit.*, p. 159.

*sensible que rien plus. Je vous ai dit mille fois qu'il ne faut pas aller si pointilleusement en notre besogne*³³⁰. Au début de 1610, Jeanne prend soin d'assurer l'avenir de chacun de ses enfants avant d'entrer dans la vie religieuse, et François insiste avec plus de douceur : *soyez fidèle à demeurer en cette douce et tranquille attention du cœur, en ce doux endormissement entre les bras de sa providence... Madeleine était comme une statue dans sa niche, sans dire mot, sans se remuer, peut-être sans le regarder, elle écoutait*³³¹.

Les efforts de François pour la rassurer et l'apaiser ont-ils porté leurs fruits ? Nous connaissons bien sa correspondance depuis l'année 1611. Elle écrit : *Sa bonté (de Dieu) m'a remplie d'un sentiment... s'il dure il me consumera... je me résous d'être bien fidèle à l'amour de ce Sauveur. Hélas il me semble que c'est chose impossible... Que c'est chose pénible en amour que cette barrière de notre impuissance !*³³² *Notre doux Jésus règnera seul en notre cœur.... Que nous sommes heureux de voir ce Dieu triomphant et amoureux !*³³³ Et puis encore : *Mon Dieu, pourquoi me délaissez-vous ? Je suis vôtre, faites de moi comme de chose vôtre. Je me tiens dans une telle détresse d'esprit que la mort elle-même ne me semble point si dure ...nonobstant la longueur de cette pénible dérélition...*³³⁴. Elle précisera plus tard ce que représente cette dérélition : *Je me vois seule abandonnée et privée des mérites de la Passion de mon sauveur, et ma tentation me martyrise...*³³⁵ L'année suivante, pendant laquelle François s'active à la rédaction du *Traité de l'Amour de Dieu*, Jeanne semble plus positive : *L'amour divin, que mon cœur désire toujours plus ardemment... Ce grand Dieu me conduira et me rendra capable de son amour...?*³³⁶ En écrivant cela elle est bien proche de Pierre de Bérulle pour qui l'homme est *un néant capable de Dieu*³³⁷.

A la Pentecôte 1616, Jeanne fait retraite, François est contraint de garder la chambre. Ils communiquent par lettres, dans un échange à la fois bouleversant que François introduit admirablement : quand donc aurons-nous dépassé, lui demande-t-il, les liens du sang, le besoin de la présence, les sympathies naturelles ? Finalement

³³⁰ *op. cit.*, p. 176.

³³¹ SALES, Lettres, p. 180.

³³² CHANTAL, Lettres, I, p. 54.

³³³ *op. cit.*, p. 57.

³³⁴ *op. cit.*, p. 326 ; M.-P. Burns précise que Jeanne était souvent victime de ces dérélitions spirituelles...

³³⁵ *op. cit.*, p. 64.

³³⁶ *op. cit.*, p. 70.

³³⁷ P. de Bérulle, *Aux Pères et Confrères de l'Oratoire de Jésus qui sont employés dans les collèges*, chez Claude de la Roche, à Lyon, 1666. Réédition : P. de Bérulle, *Un néant capable de Dieu*, Orbey, Arfuyen, 1987.

*quand sera-ce que nous serons tout détrempés en douceur et suavité envers notre prochain ? Quand verrons-nous les âmes de nos prochains dans la sacrée poitrine du Sauveur ? Il y est ce prochain, dans la poitrine du divin Sauveur, comme très aimé et tant aimable, que l'Amant meurt d'amour pour lui, Amant duquel l'amour est en sa mort et la mort en son amour*³³⁸.

Jeanne, un peu déstabilisée par les premiers jours de retraite, lui demande : *Pourrai-je demeurer en ma chère solitude* (le nom qu'elle donne à la retraite annuelle) ? *J'y aurais bien de l'inclination, pour un peu bien accoiser mon esprit en Dieu*³³⁹. François le lui permet, ajoutant qu'il faut tout quitter, y compris soi-même et demeurer *comme une pauvre petite chétive créature devant le trône de la miséricorde de Dieu, et demeurer toute nue...c'est tout soi-même en somme qu'il faut ensevelir dans un éternel abandonnement* (et dans ce tout soi-même il entend aussi bien ses inquiétudes maternelles...) ³⁴⁰. Elle répond aussitôt : *Si je le laissais faire, mon cœur chercherait de se revêtir des affections et prétentions que Notre-Seigneur lui donnera*³⁴¹.

Le lendemain, François revient sur la nécessaire nudité spirituelle : *C'est la fin de la Transfiguration de ne plus voir que Jésus seul, ... c'est la gloire de la Sulamite de pouvoir être seule avec son Roi, pour lui dire « Mon bien-aimé est à moi et moi je suis à lui »*. De même Jésus est sorti nu du sein de sa mère et mort nu sur la croix : *Vive Jésus, dénudé de Père et de Mère sur la Croix !*. Et puis encore : *Oubliez toutes les affections et « la maison de votre père » car le Roi a convoité votre nudité*³⁴².

Deux jours plus tard, nouvelle exhortation de François : *Demeurez en cette sainte nudité... N'ayez plus d'autres bras pour vous porter que les siens, ... ne pensez plus ni à l'amitié ni à l'unité que Dieu a faite entre nous... vivez tout heureusement paisible et soyez revêtue de Jésus-Christ*³⁴³. Jeanne se réjouit de ce que François commence à se porter mieux, étant correctement soigné. Mais tout son être à elle gémit encore : *Dieu qu'il est aisé de quitter ce qui est autour de nous ! Mais quitter sa peau, sa chair, ses os, et pénétrer dans l'intime de la moëlle, ... c'est chose grande, difficile et impossible, sinon à la grâce de Dieu*. Elle rappelle encore cette

³³⁸ SALES, Lettres, p. 190.

³³⁹ CHANTAL, Lettres, I, p. 162.

³⁴⁰ *op. cit.*, p. 163.

³⁴¹ *op. cit.*, p. 164.

³⁴² *op. cit.*, p. 165.

³⁴³ *op. cit.*, p. 168.

*consolation que je prends à vous entretenir. Je vois les deux portions de notre esprit n'être qu'une, entièrement remise à Dieu...*³⁴⁴. Le soir de ce même jour, François écrit encore, pour la fin du temps de retraite : *S'il vous a dénuée même des sentiments de sa présence, c'est afin que sa présence même ne tienne plus votre cœur, mais lui et son plaisir... Bienheureux sont les nus, car Notre Seigneur les revêtira. Qu'il vous prenne désormais entre ses bras... Vivez toute gaie devant Dieu !*³⁴⁵

Est-il parvenu à la libérer de toute attache humaine, par un total abandon et dépouillement ? Quelques mois plus tard, parlant à François des soucis que Celse-Bénigne lui cause, elle termine sa missive par : *Dieu soit notre aide et notre seul amour, mon très cher*³⁴⁶. François lui écrit, à une date incertaine, cette réflexion qui éclaire bien la nature de leur longue amitié : *Il n'y a point d'âme au monde, comme je pense, qui chérisse plus cordialement tendrement, et pour le dire tout à la bonne foi, plus amoureusement que moi : car il a plu à Dieu de faire mon cœur ainsi. Mais j'aime les âmes indépendantes, vigoureuses, car une trop grande tendreté brouille le cœur, l'inquiète et le distrait de l'oraison amoureuse envers Dieu. ... comment se peut-il que je sente ces choses, moi qui suis le plus affectif du monde ?*³⁴⁷ Propos auxquels Jeanne fait écho, quand bien des affaires la retiennent à Paris : *Mon esprit, en sa fine pointe, est en une très simple unité. Cette unité n'empêche pas que tout le reste de l'âme ne ressente quelquefois une inclination et penchant du côté du retour vers vous... me semblant que je fonderai en larmes quand Dieu me fera cette miséricorde*³⁴⁸.

Jeanne a porté sur elle et voulu que l'on mette dans sa tombe quelques papiers intimes : une déclaration de François, ainsi qu'une prière qu'elle a écrite et qui dit sa totale remise entre les mains de Dieu et son désir de perdurer dans cette décision. Cette prière fait écho à tout ce dont François a voulu patiemment la convaincre, comme une preuve si besoin était que les résistances, les angoisses, les doutes, peu à peu ont cédé, et que la douce main de François l'a conduite avec fermeté là où il voulait la conduire : *Je m'abandonne absolument à votre très aimable volonté, voulant demeurer à jamais entre vos bénites mains... me reposant et délaissant aux*

³⁴⁴ *op. cit.*, p. 167.

³⁴⁵ SALES, Lettres, p. 202.

³⁴⁶ CHANTAL, Lettres, I, p. 279.

³⁴⁷ SALES, Lettres, p. 208.

³⁴⁸ CHANTAL, Lettres, I, p. 602.

*soins de l'amour éternel. O ma douce miséricorde ! Mon doux Jésus ! Croyant et m'y confiant assurément en la fidélité de votre bonté, je rends infinies grâces et remerciements de l'amour tendre qu'il vous a plus nous témoigner : vous m'avez suavement attirée au parfait dépouillement et abandonnement de moi-même ... Tâchant de me tenir en Dieu douce, patiente et paisible parmi les troubles ... en ce repos et en son bon plaisir. Que je n'aie plus de sein pour me reposer que le votre, pour ne plus vivre qu'en vous seul, mon unique vie et assuré refuge*³⁴⁹.

Voyons cependant, bien des années plus tard, ce que le P. Ravier nomme la « confidence de 1637 », écrite au dos d'une enveloppe à l'intention de la Mère de Châtel, sa supérieure à cette époque, à qui elle devait *rendre compte de son intérieur*³⁵⁰.

Elle lui avoue qu'elle *écrit de Dieu et en parle comme si elle avait tout sentiment* (ce qui signifie qu'elle ne ressent rien). Le trésor de l'amour lui paraît largement dépasser toute peine et affliction, mais dans la foi elle-même *c'est une confusion de ténèbres et impuissances de mon esprit*, une affliction inconcevable, un tourment tel que parfois elle aimerait mieux mourir. Elle échappe au désespoir par *l'abandonnement à la volonté de Dieu*. Même la paix à la fine pointe de l'esprit, elle ne la trouve pas. Elle s'avoue *privée de la confiance et du repos que je savourais autrefois ; je suis sur le bord du désespoir sans pouvoir pourtant me désespérer*.

Décèlerons-nous quelque contradiction, vraiment, avec la prière citée plus haut ? Quand elle acceptait devant François d'être *totalelement nue et vuide* d'elle-même, totalement abandonnée à Dieu, elle ne pouvait imaginer que ce fut un jour à ce point.

L'amitié avec Angélique Arnauld.

Jacqueline Marie Angélique Arnauld (1591 – 1661) est la fille d'Antoine Arnauld, avocat au Parlement et artisan de la restauration de Port-Royal, et la sœur cadette de Robert d'Andilly, qui fera carrière dans la finance et à la Cour de Louis XIII, avant de se retirer à Port-Royal en 1645 et de traduire un certain nombre de livres religieux, dont les *Vies des Pères du désert*. Elle est encore enfant quand, à la

³⁴⁹ CHANTAL, Œuvres, II, pp. 49 à 61.

³⁵⁰ A. Ravier, *Petite Vie de Jeanne de Chantal*, D.D.B. 1992, pp. 93 à 96.

demande pressante de son père qui sait comment intervenir en haut lieu, elle est nommée par décision pontificale abbesse à vie de Notre-Dame de Port-Royal des champs. Ce choix fait à sa place l'indispose d'abord.

Tout change bientôt quand elle tombe gravement malade et remet en question l'orientation de sa vie. Elle choisit d'accepter librement cet état religieux qui lui a été imposé, et de le vivre pleinement. Elle surprend ses parents (son père surtout) quand, à dix-huit ans, elle refuse de lui ouvrir la porte du couvent et ne le reçoit qu'au parloir, en donnant comme motif la règle de la clôture³⁵¹. Elle décide de réformer en profondeur l'abbaye qu'elle dirige. Elle fixe également des règles sévères pour les abbayes de Maubuisson et de Poissy qui relèvent aussi de son autorité : renonciation aux biens personnels, clôture stricte, austérité des mœurs, interdiction de toute décoration et de toute musique. Elle renonce à son titre d'abbesse à vie et transforme la fonction en charge élective. Elle organise en 1625 le transfert à Paris de Port Royal des Champs, surpeuplé et insalubre. La maison parisienne sera plus tard le principal foyer du jansénisme. Elle meurt au début des persécutions contre ce mouvement.

Le 5 avril 1619, Angélique rencontre François de Sales à Maubuisson lors de la confirmation de la fille de Monsieur de Bonneuil³⁵². Ils échangent quelques mots, et François pressent rapidement une possible entente de cœur et de pensée entre Angélique et Jeanne. Dès l'année suivante il les amène à se rencontrer. Jeanne a quarante-huit ans d'âge dont dix années de vie religieuse à la Visitation, Angélique a vingt-neuf ans, dont dix-huit de vie religieuse, avec un parcours de vie bien différent. Elle connaît déjà Saint-Cyran et Bérulle, mais Port-Royal relève alors de la juridiction de Mgr Sébastien Zamet, évêque de Langres, ami de la Visitation et confesseur d'Angélique.

Il se trouve qu'Angélique souhaite le quitter pour se confier plutôt à Saint-Cyran, mais elle n'ose pas prendre cette liberté. A la différence de François à propos de Jeanne, Saint-Cyran ne parvient pas à convaincre Angélique d'avoir cette « audace ». Mgr Jamet étend au contraire son emprise sur l'abbesse. Angélique vit des jours difficiles, son cœur est lourd. Jeanne, dans ses lettres et lors de visites, la soutient et l'encourage.

³⁵¹ Événement devenu célèbre sous le nom de « journée du guichet ».

³⁵² Gentilhomme introducteur des ambassadeurs à la Cour.

En février 1622, elles passent ensemble trois jours entiers à Maubuisson. Angélique confie à sa nouvelle amie son profond désir de quitter Port-Royal pour entrer à la Visitation. Jeanne s'en réjouit, mais ne peut convaincre François. Le transfert ne se fera jamais.

Les deux religieuses vont chercher ensemble à rédiger les meilleures Constitutions pour la communauté de Port-Royal. Jeanne a l'expérience de cet exercice. En 1621, elle adresse à son amie un exemplaire des Constitutions de la Visitation, fraîchement achevées, et dont Angélique pourrait s'inspirer. Angélique ne s'intéresse guère aux discussions théologiques : nous avons trop d'instruction et trop peu de pratique, aime-elle à dire. Elle conseille à ses religieuses la prière de simple regard qui fait perdre de vue tout ce qui n'est pas Dieu pour s'abîmer en Lui dans l'océan de sa miséricorde. Pourtant elle porte sur la vie un regard assez doloriste : elle pense que la souffrance est éducative et qu'il faut souffrir pour obtenir le pardon des péchés. Elle traîne elle-même un remord lancinant : elle s'estime coupable en même temps que son père, des entorses et mensonges commis par lui pour obtenir la bulle papale qui lui « donnait » Port-Royal. A la fin de sa vie enfin, elle parlera de bonheur éternel plutôt que de peines éternelles, de miséricorde divine plutôt que de justice.

Car elle a toujours gardé une grande attirance du cœur vers Dieu et brûlé du désir de sa présence : *son immensité est infinie, c'est pourquoi il ne faut pas le renfermer dans un chœur ou une solitude ; sa grandeur rend grand tout ce qui approche de Lui ; il est si intime aux âmes qui le désirent qu'il se trouve en elles au plus fort de leurs tracassés et de leurs distractions, et auparavant qu'elles l'évoquent il leur dit : Me voici*³⁵³.

Entre 1637 et 1641, les rôles sont en quelque sorte inversés : Jeanne traverse à son tour une période dépressive, évoquée dans la confidence à la Mère de Châtel. Elle s'en ouvre humblement à sa jeune amie : *je lui (à Dieu) demande cette grâce, que je fasse et souffre tout selon son bon plaisir... Je dis ceci sans lumière ni goût, mais je veux que ce soit de tout mon cœur... Dieu m'a envoyé un exercice (exercer signifie soumettre, tourmenter) et une peine intérieure, sous laquelle je sècherais si sa bonté ne me tenait en sa très douce main*³⁵⁴. On retrouve alors dans leur correspondance les mots dont François lui-même usait pour parler à Jeanne

³⁵³ ANGÉLIQUE, Bugnon, p. 156.

³⁵⁴ ANGÉLIQUE, Gazier, p. 138 (et CHANTAL, Lettres, V, p. 270).

autrefois : *Dieu m'a donné... je ne sais quoi de si profonde et intime dilection pour vous.* Et parlant d'elle-même Jeanne poursuit : *c'est vraie insensibilité qui me prive des lumières et sentiments de la foi. J'ai écrit ma protestation de foi de confiance, et mon entier abandonnement de moi-même entre les mains de Dieu*³⁵⁵.

Au tour d'Angélique de rassurer son amie : *je vois le singulier amour de Notre Seigneur qui parfait en vous son œuvre par la croix dont il vous visite... en vous soit bénie la divine sagesse qui vivifie et mortifie, blesse et guérit, et enfin mène aux enfers et en ramène*³⁵⁶. Il en va autrement pour elle : *Et moi je suis malheureuse dans la continuation de mes infidélités et résistances à sa grâce. Il me semble que toutes les prières que je fais... ne sont que des lèvres et produits de l'esprit humain, par la connaissance que j'ai qu'il faut les faire, et non de la grâce. Et avec cela je suis en paix et trop gaie... il me semble que j'ai un extrême besoin d'être humiliée et confondue*³⁵⁷.

Jeanne alors lui conseille : *Cachez votre peine à vous-même, et comme si vous ne la sentiez point : regardez Dieu ; si vous lui pouvez parler, que ce soit de lui-même.* C'est exactement ce que la Mère de Châtel lui a dit peu avant de mourir. Et elle ajoute : *je me soumetts (à la Providence) le plus doucement qu'il m'est possible, suppliant sa bonté de me soutenir dans l'étroit sentier....* Mais la soumission en douceur n'enlève rien de la solitude intérieure : *Je n'ai plus aucune créature au monde à qui je puisse avoir pleine confiance qu'à vous, ...me faire connaître à vous et à ce digne serviteur de Dieu (Monsieur de Saint-Cyran). J'adore... la très sainte volonté de Dieu que je vois, ce me semble, me vouloir entièrement dépouillée de tout en l'intérieur et extérieur. ... je pense vous avoir dit que toujours il m'a laissé quelque mince et imperceptible sentiment, ou vue de Dieu, où mon esprit trouvait quelque accroissement en sa fine pointe, parmi ces grands orages*³⁵⁸. Angélique donne à lire à Saint-Cyran la dernière lettre de Jeanne. *Le bon serviteur de Dieu*³⁵⁹, comme le nomme Angélique, voit dans toutes les peines de Jeanne une purification et une préservation de la grâce. Il prépare à l'intention de Jeanne et pour la reconforter une longue liste de références bibliques, mais il égare ce papier ! La confiance reprend peu à peu le dessus dans le cœur de Jeanne, grâce aux conseils

³⁵⁵ *op. cit.*, p. 148 (et CHANTAL, Lettres, V, p. 374).

³⁵⁶ ANGÉLIQUE, Gazier, p. 150.

³⁵⁷ *op. cit.*, p. 154.

³⁵⁸ *op. cit.*, p. 157 (et CHANTAL, Lettres, V, p. 444).

³⁵⁹ *op. cit.*, p. 163.

autrefois donnés par François pour retrouver la paix tout au fond de soi : ...*Dieu, que je vois, ce me semble, me vouloir entièrement dépouillée de tout en l'intérieur et extérieur. Il m'a laissé quelque mince sentiment ou vue de Dieu, où mon esprit trouvait quelque accoissement en sa fine pointe, parmi ces grands orages ;...sa bonté me donna en cette manière d'oraison d'une simple vue et sentiment de sa divine présence, où je me sentais toute abandonnée, absorbée et reposée en lui ; ... cet unique et simple regard en Dieu est aussi mon unique remède et seul soulagement dans mes travaux et tentations, ... et plus il y a de dénuement, je dis même des sentiments de confiance, remise et repos en Dieu, plus, ce me semble, cela donne de force et suavité à l'âme, qui voit... que rien ne l'appuie que Dieu seul... je ne me dois plus regarder, mais marcher à yeux clos, appuyée sur mon bien-aimé, sans vouloir voir ni savoir le chemin par où il me conduira, ... mais demeurer simplement toute perdue et reposée en lui*³⁶⁰.

Cette lettre de Jeanne était adressée, disait l'édition de 1876, « à une grande servante de Dieu ». A. Gazier n'a pas de peine à montrer que la servante dont il est question, c'est Angélique puisque cet envoi répond à la lettre du 9 novembre 1637³⁶¹. Sœur M.-P. Burns, dans son édition scientifique de la *Correspondance*, en donne une nouvelle version « d'après un ancien manuscrit gardé dans nos archives d'Annecy ». Sa rédaction est un peu différente, mais le contenu tout à fait semblable. Nous apprenons ici plus précisément que Dieu a bien voulu la réconforter par un plus sensible sentiment de la divine présence *en la sainte oraison qui donnait de l'accoissement à l'esprit*. Elle dit comprendre que Dieu ne veut d'elle *que ce seul unique et très simple regard en Lui, sans aucun mélange d'aucun acte ni discours quelconque*. Et cette certitude est trois fois répétée : *avoir patience et se tenir paisible en Dieu et en ce simple regard...* ; quand elle a quelque goût enfin de Dieu dans une lecture, il faut *vite (le) porter dans ce simple regard en Dieu*, sinon ressurgissent les pensées contre la foi³⁶². Il manque à cette version, à notre grand regret, cette superbe conclusion *je ne me dois plus regarder mais marcher à yeux clos...* que nous entendons comme en écho à l'exclamation de Madame Acarie : *Si vous voulez que je vous regarde, regardez-moi d'abord*.

³⁶⁰ ANGÉLIQUE, Gazier, p. 167.

³⁶¹ *op. cit.*, p. 153 ; la lettre porte ici le No X.

³⁶² CHANTAL, Lettres, V, p. 468.

Une année plus tard, Jeanne peut écrire à Angélique : *Je porte toujours ma croix ; elle ne m'est pas souvent si angoisseuse que quand je vous écrivis*³⁶³. En octobre, Saint-Cyran est emprisonné à la Bastille, Angélique croit à nouveau en porter une part de responsabilité : *il est certain que je suis cause par mes indiscretions qu'on en a pris le prétexte*³⁶⁴. On le compare à Calvin, *je le compare plutôt à notre Père François*, ajoute-t-elle. Saint-Cyran lui-même la prie de demander à Jeanne qu'une messe soit dite pour lui au tombeau de François.

Quatre mois plus tard, écrivant de Turin, Jeanne demande que Saint-Cyran ne l'oublie pas dans sa prière. Pour moi, dit-elle, *j'ai ce soulagement d'accueillir mon esprit auprès de Dieu en cette simple vue, ... je me tiens là patiente et souffrante*³⁶⁵. Une angoisse demeure, significative d'une fragilité inhérente à sa manière de vivre l'amour, et nous retrouvons ici ce qui l'angoissait déjà du temps de son amour pour Christophe : *toute appréhension passe tôt de mon esprit, fors celle de cet éloignement et séparation de Dieu. J'écris ce mot avec violence, tant le fait m'est en horreur et me pénètre*³⁶⁶.

En octobre 1641 Jeanne demande encore à Saint-Cyran la grâce d'une parole qui la réconforte. Elle reçoit une très longue missive, de laquelle nous garderons la conclusion : *il faut se souvenir que Dieu est aussi bien auteur de la nuit que du jour*³⁶⁷.

Les premières compagnes.

Une partie considérable des lettres qui nous sont parvenues concerne la gestion de la nouvelle communauté, les relations avec d'éminents personnages mais aussi avec les fournisseurs, les soucis de famille qui perdurent. Elles nous en apprennent beaucoup sur la vie quotidienne de Jeanne et de la communauté. Il faut un peu de patience pour glaner les réflexions d'ordre spirituel, plus encore pour trouver quelque développement sur un point de sa vie intérieure personnelle.

Nous en trouvons surtout dans les lettres que Jeanne adresse, pendant les dix premières années de la communauté, aux compagnes de la première heure. Prenons

³⁶³ ANGÉLIQUE, Gazier, p. 172 (et CHANTAL, Lettres, V, p. 600).

³⁶⁴ *op. cit.*, p. 174.

³⁶⁵ ANGÉLIQUE, Gazier, p. 178 (et CHANTAL, Lettres, V, p. 669).

³⁶⁶ *op. cit.*, p. 180 (et CHANTAL, Lettres, V, p. 823).

³⁶⁷ *op. cit.*, p. 183 à 200.

l'exemple du message à Marie-Jacqueline Favre, supérieure de la Visitation de Lyon dès 1615, à qui elle écrit : *Une seule chose est nécessaire qui est d'avoir Dieu ; plus vous le posséderez nûment et simplement, plus vous serez forte*³⁶⁸. Ou encore : *Dépouillée de vous-même et remise en Dieu, demeurez par un amour de parfaite confiance toute reposée au soin et amour que la divine bonté a pour vous*³⁶⁹. Et puis : *Quel bonheur d'accoiser son âme en cette mer d'amour et de douceur dont la divine volonté est toute remplie !*³⁷⁰ Ceci encore : *Que vous serez heureuse si vous persévérez de servir notre grand et doux rédempteur avec la pointe de l'esprit, indifféremment, comme vous dites, en tout ce qui se présentera*³⁷¹.

Elle écrit beaucoup à Jeanne-Charlotte de Bréchar, envoyée dès 1616 à Moulins pour établir une nouvelle fondation ; de même à Péronne-Marie de Châtel, installée à Lyon en 1615, puis à Grenoble où elle a été élue supérieure, puis à Aix-en-Provence, jusqu'à son retour à Annecy en 1626. Ce sont des lettres riches en conseils sur la manière de diriger une communauté, comme par exemple ce mot plein de bon sens à propos d'une religieuse qui tombe en l'oraison : *il faut examiner si son imagination ne tient point le dessus, ... la faire fort manger et dormir, car je pense qu'il y a de la débilité en ces chutes*³⁷².

Elle écrit encore à Marie-Aimée de Blonay, envoyée à Lyon dès 1615 et supérieure de cette communauté en 1622. Comme celle-ci se plaint de *refroidissements de cœur*, Jeanne lui conseille : *Marchez avec la pointe de l'esprit, et ne faites plus d'état de ne vouloir aucune perfection que celle que Dieu voudra*³⁷³.

Plus tard elle continue de correspondre en priorité avec les supérieures des nouvelles fondations. Par exemple avec Anne-Catherine de Baumont, supérieure de Paris dès 1622 : *si même il plait à sa bonté de vous ôter toute sorte de vue même de la foi, laissez-vous dépouiller... qu'il vous reste le pouvoir de dire vocalement Credo... et qu'il fasse tout ce qui lui plaira et cela sans goût ni satisfaction : cette voie est royale. Voyez le Petit traité de l'Abnégation intérieure...*³⁷⁴ *Qui ne se fondera entre les bras de la divine providence ?! Dieu est bon, suave et abondant en*

³⁶⁸ CHANTAL, Lettres, I, p. 194.

³⁶⁹ CHANTAL, Lettres, I, p. 206.

³⁷⁰ *op. cit.*, p. 215.

³⁷¹ *op. cit.*, p. 252.

³⁷² *op. cit.*, p. 312.

³⁷³ *op- cit.*, p. 610.

³⁷⁴ CHANTAL, Lettres, II, p. 96.

*ses miséricordes à l'endroit des âmes qui s'abandonnent et se confient entièrement à Lui*³⁷⁵.

A la mort de François, elle dit à ces mêmes compagnes toute la détresse de son âme. Ainsi à Marie-Aimée de Blonay : *L'amertume répandue en toutes les parties de mon âme, excepté en la fine pointe... jusqu'à vivre en Lui maintenant la parfaite nudité et détachement de toutes choses, puisqu'Il lui a plu d'écorcher ainsi mon chétif cœur*³⁷⁶.

Notons que, dans une lettre à une visitandine de Paris dont nous ne connaissons pas le nom, elle cite sans la nommer Madame Acarie, en reprenant sa devise : *Certes le cœur est avare à qui Dieu ne suffit, et le cœur est misérable qui se contente de moins que Dieu*³⁷⁷.

Ses propos aux supérieures reviennent sans cesse à l'essentiel de la pensée de François, que Jeanne reprend à son compte et que nous retrouvons dans beaucoup d'autres lettres adressées à des correspondants très divers : à des religieuses sans responsabilité, à Mgr Frémiot le frère de Jeanne, au jeune père Favre d'Annecy, à des dames du monde...

Un exemplaire du *Traité de l'Amour de Dieu* offert à Jeanne par François.

Un exemplaire particulièrement précieux du *Traité de l'amour de Dieu* est déposé dans les archives de la Visitation d'Annecy³⁷⁸. Il contient cette annotation écrite à la plume sur la première page, et que nous reproduisons en son entier : *Je proteste sur la foi que je dois aux saintes vérités que ce livre de l'amour de Dieu m'a été donné par ma Bienheureuse Mère J.F. Frémiot de Chantal, qui l'avait reçu des mains de notre père St François de Sales, aussitôt la première impresse de ce livre sacré, et cette digne mère me montra que toutes les petites croix et marques en la marge elle les avait faites elle-même pour marquer les endroits qu'elle goûtait plus, et qu'elle voulait relire plus souvent. Je supplie ma très chère mère fille sœur et loyale amie Marie-Thérèse de Passier de garder ce livre comme une double relique de l'esprit*

³⁷⁵ *op. cit.*, p. 75.

³⁷⁶ CHANTAL, Lettres, II, p. 144.

³⁷⁷ *op. cit.*, p. 159.

³⁷⁸ *TRAITE DE L'AMOUR DE DIEU PAR FRANCOIS DE SALES Evêque de Genève*. A Lyon Chez Pierre RIGAUD rue Merciere, au coing de rue Ferrandiere, à l'Enseigne de la Fortune. M. DC. XVI. Avec approbation des Docteurs et Privilège du Roy pour dix ans.

et de la main de nos saints fondateurs et de prier J M J pour son indigne sœur LM de Chaugy. 21 Ault 1671.

Une étiquette collée sur la deuxième de couverture ajoute ceci : *Ce livre précieux a été donné à la famille de Quinsonas, par la Mère de Passier, qui le tenait de la B. Mère de Chaugy de la Visitation. Il lui avait été donné par Ste Françoise de Chantal. Voir la notice à la première page.*

Nous avons eu le privilège de consulter ce volume et de relire ainsi l'œuvre de François de Sales comme en la compagnie de Jeanne, dont nous avons relevé toutes les annotations. Il s'agit de petites croix, généralement isolées mais quelquefois regroupées en deux ou trois croix très serrées les unes contre les autres. En haut de page parfois des signes en forme de T, et dont la barre verticale se prolonge de manière variable, semblent marquer une page entière ou plusieurs pages, jusqu'à l'ensemble du chapitre dans quelques cas. Le même signe en milieu de page souligne un paragraphe. Toutes ces marques sont faites d'une grosse encre qui traverse le papier : on peut hésiter parfois avant de décider si tel passage est vraiment retenu, ou si la marque précédente a simplement « traversé » le papier. Aucun commentaire ne les accompagne, ni d'un mot ni même d'une lettre. Quand une lettre se trouve ajoutée et c'est extrêmement rare, elle n'est pas de la main de Jeanne.

Ces signes courent sur les huit premiers livres du *Traité*. Nous ne savons pas pourquoi la lectrice n'a pas poursuivi son travail, et sans doute ne le saura-t-on jamais. Il serait bien fastidieux de transcrire ici toutes les annotations. Nous en donnons quelques unes :

Dans le **livre premier** (Contenant une préparation à tout le traité), il est dit que *le saint amour fit son séjour sur la plus relevée région de l'esprit*³⁷⁹. Jeanne marque une seule citation du Cantique, celle du verset introductif³⁸⁰. Mais elle retient trois exemples de personnages bibliques dont il est montré les *deux portions de l'âme* : Elisée, Jacob, et Abraham³⁸¹. Elle note que, dans la maîtrise de soi, la volonté prime sur l'intelligence ou la sagesse³⁸² ; elle souligne ce que François répétera souvent à

³⁷⁹ SALES, Pléiade, p. 368.

³⁸⁰ *op. cit.*, p. 378.

³⁸¹ *op. cit.*, p. 383.

³⁸² *op. cit.*, p. 358.

propos de la fine pointe de l'âme : Dieu réside en elle pour nous aimer et apaiser, pendant que nous efforçons de faire sa volonté³⁸³.

La marque la plus importante souligne l'ensemble du chapitre XII dans lequel François compare le fonctionnement de l'âme humaine à la structure du Temple de Jérusalem : la fine pointe de l'âme est semblable au saint des saints : quand nous discouons sur Dieu nous restons toujours comme sur le parvis de la foi, seul l'acquiescement profond du cœur nous donne entrée en sa Présence la plus intime.

Dans le **livre deux** (Histoire de la génération et naissance céleste du divin amour), Jeanne retient deux citations, de st Paul sur la surabondance de la grâce³⁸⁴, et du psaume 41³⁸⁵ sur le Dieu de notre foi, son absence et notre aspiration vers lui jusqu'à cette douloureuse langueur qui nous peut étouffer, comme le décrit aussi le psaume 68³⁸⁶.

Elle relève quelques belles images dont François a le secret : l'imprimeur en un seul coup de presse imprime l'ensemble d'une gravure, de même Dieu donne l'être à toute la diversité du monde³⁸⁷ ; les chevaux, les brebis, le faucon sont images de la Providence dans l'économie du salut³⁸⁸ ; le soleil enveloppe tout de sa chaleur, ainsi Dieu nous enveloppe d'amour³⁸⁹ ; l'oiseau de paradis ne touche jamais la terre mais la survole sans fin, comme le font les anges³⁹⁰. La même comparaison se retrouve un peu plus loin³⁹¹.

Tout le chapitre XI retient l'attention de Jeanne : François s'interroge sur le fait que certains parviennent à un haut degré de sainteté alors que d'autres, qui la désirent pourtant, n'y parviennent jamais. Pour quelle raison ? Il cite Augustin³⁹² d'abord, mais surtout Thérèse d'Avila³⁹³ qu'il traduit de manière intéressante :

Il y a plusieurs âmes, lesquelles arrivent jusques à cet état, et celles qui passent outre sont en bien petit nombre, et ne sais qui en est la cause. Pour certains, la

³⁸³ *op. cit.*, p. 368.

³⁸⁴ SALES, Pléiade, p. 424.

³⁸⁵ *op. cit.*, p. 456.

³⁸⁶ *op. cit.*, p. 472.

³⁸⁷ *op. cit.*, p. 414.

³⁸⁸ *op. cit.*, p. 418.

³⁸⁹ *op. cit.*, p. 432.

³⁹⁰ *op. cit.*, p. 434.

³⁹¹ FURETIERE : *Oiseau de Paradis, ou manucodiata, décrit au livre 25 d'Ambroise Paré. Connue aux Molluques. Habite en haut de l'air. Ressemble à l'hirondelle et consiste presque tout en plumes. On a fait croire aux européens qu'il n'avait point de pieds ; mais c'est en effet que les marchands les coupent pour le rendre plus extraordinaire.*

³⁹² Augustin, *Traité de la liberté*, livre II, paragraphe 20.

³⁹³ SALES, Pléiade, p. 442 (Thérèse d'Avila, *Vie par elle-même*, chap. 15).

faute n'est pas de la part de Dieu, car, puisque sa divine Majesté nous aide et fait cette grâce que nous arrivions jusques à ce point, je crois qu'il ne manquerait pas de nous en faire encore davantage, si ce n'était notre faute et l'empêchement que nous y mettons de notre part.

Le père Grégoire de Saint Joseph traduit ainsi le même passage :

Car il y a beaucoup, oui, beaucoup d'âmes qui arrivent à ce degré, mais il y en a bien peu qui le dépassent, et je ne sais à qui en attribuer la faute. A coup sûr ce n'est pas à Dieu. Dès lors, en effet, que sa Majesté nous fait la grâce d'y parvenir, je suis assurée qu'Elle en accordera beaucoup d'autres, s'il n'y a pas infidélité de notre part³⁹⁴.

Observons que *cause* et *faute* ne sont pas synonymes. *Défaut* et *empeschement* ne sont pas davantage équivalents à l'*infidélité*. François semble admettre que Dieu lui-même décide parfois de retenir une âme avant qu'elle n'atteigne à un niveau trop vertigineux pour elle. Les capacités de l'une ne sont pas celles de l'autre, chacune est unique, et Dieu comblera chacune à sa manière.

Du **Livre trois** (du progrès et perfection de l'amour), Jeanne retient quelques rares passages, par exemple celui dans lequel François insiste sur l'importance des petits gestes et des humbles pas, envers le prochain comme envers Dieu³⁹⁵, ou bien quand il dit l'allégresse de l'âme qui dépasse le seuil des vérités naturelles³⁹⁶, ou l'impatience croissante de trouver l'union des cœurs au Ciel car un tel désir n'est jamais assouvi dans ce monde, et Jeanne souligne ici l'image de l'enfant à la tétée qui suce avidement, haletant de l'envie de poursuivre³⁹⁷.

Elle souligne l'ensemble du troisième chapitre : la première partie nous conte la parabole d'un roi dont l'aimée se pâme. Ce roi, prenant dans sa propre bouche *une eau cordiale infiniment précieuse, ouvre de force les lèvres serrées de la bien-aimée* et fait glisser en elle, de sa bouche à la sienne, le précieux liquide pour la ranimer ; elle revient à elle, il la soutient de son bras dans ses premiers pas. Voilà une forte image du baiser, bouche à bouche qui ne laisse pas de rappeler le début du

³⁹⁴ THERESE, 1949, p. 146.

³⁹⁵ SALES, Pléiade, p. 484.

³⁹⁶ *op. cit.*, p. 509.

³⁹⁷ *op. cit.*, p. 512.

Cantique³⁹⁸. Ce baiser a valeur thérapeutique, mêlé d'angoisse et de doux plaisir. La pâmoison, dit François, c'est l'image du *péché inopiné* qui guette le croyant et plus encore la religieuse : celui que l'on commet presque en le regrettant déjà. Par la bouche, porte du cœur, est versée et reçue l'eau cordiale, *épithème*³⁹⁹ de la *charité* ou bonté divine. La douceur de l'amour divin s'applique donc à nous soulager de manière ciblée, précisément là où nous avons mal. Jeanne apprécie sans doute dans ce troisième livre la description de la douce tendresse de Dieu qui nous prévient dans les petits pas de la vie.

Les **livres quatre** (décadence et ruine de la charité) et **cinq** (deux principaux exercices de l'amour sacré) retiennent peu son attention. Elle note au chapitre II du livre quatre que la charité peut n'être plus ressentie dans le cœur, mais rester entière en la suprême région de l'âme, ce qui la rassure mais aussi lui rappelle, une fois encore, l'importance que François donne à la fine pointe de l'âme⁴⁰⁰. Attention cependant : si les péchés véniels ne tuent pas la charité, le risque est bien réel de basculer à petits pas, sans y prendre garde, dans le péché mortel ou dans la mort spirituelle. Il importe, une fois encore d'*acquiescer humblement à la très sage providence de Dieu*, selon l'intitulé du chapitre VII. Jeanne relève précisément une citation de st Paul parlant dans sa lettre aux Romains de l'insondable sagesse de Dieu⁴⁰¹.

Dans le livre cinq, Jeanne note plusieurs passages relatifs à la complaisance que nous avons pour Dieu, comme de petits enfants pour leurs parents⁴⁰². Avoir ne serait-ce qu'un petit peu le désir de Dieu et de l'attire pour Dieu, c'est le début de l'amour, la petite porte par laquelle Dieu entre en nous⁴⁰³. Dès que nous nous mettons à jouir de Dieu, nous le désirons aussitôt davantage. Jeanne note cette admirable formule de François, dans laquelle on le retrouve tout entier : *notre volonté ne laisse pas de faire le mouvement de son désir ; car comme elle désire d'aimer elle aime aussi de désirer, elle a le désir de l'amour et l'amour du désir*⁴⁰⁴.

³⁹⁸ *op. cit.*, p. 488.

³⁹⁹ FURETIÈRE : *épithème* : remède topique appliqué non sur le corps en entier mais sur la partie malade ou affaiblie. Topique : *emplâtre ou cataplasme qui soulage pour un temps la douleur*.

⁴⁰⁰ SALES, *Pléiade*, p. 530.

⁴⁰¹ *op. cit.*, p. 547.

⁴⁰² FURETIÈRE : *Complaisance* : une déférence aux sentiments d'autrui, d'ordinaire accompagnée de flatterie : les courtisans ne cessent de complaire au Roi.

⁴⁰³ SALES, *Pléiade*, p. 568.

⁴⁰⁴ *op. cit.*, p. 572.

François cite plusieurs fois le Cantique des Cantiques⁴⁰⁵, mais Jeanne ne met aucune croix à côté de ces citations. Mais lorsque, à propos de notre désir de louer Dieu, François parle de François d'Assise et de ses cantiques d'amour, elle retient l'image des cigales *qui ont la poitrine pleine de tuyaux comme si elles étaient des orgues naturelles*⁴⁰⁶. Encore une image tirée de la nature telle qu'on la comprenait alors⁴⁰⁷.

Des chapitres IX et X elle ne retient pas davantage les citations du Cantique des Cantiques, pourtant si précieuses à son père spirituel. Nous rappellerons seulement la belle image qu'elle garde aussi : *l'amour divin, assis sur le cœur du sauveur comme sur son trône royal, regarde par la fente de son côté percé tous les cœurs des enfants des hommes* : image qui montre bien l'apparition progressive de la dévotion au Sacré-cœur, et qui ne paraît pas sans correspondance avec ce passage du Cantique disant que l'Amant a passé sa main par la fente et le ventre de l'amante a tressailli⁴⁰⁸.

Le **Livre six** (des exercices du saint amour en l'oraison) est abondamment annoté. Le premier chapitre décrit l'oraison mystique comme une conversation avec Dieu qui provoque soupirs et ardeur, étant entendu que dans l'amour les soupirs et comportements en disent autant que les mots eux-mêmes.

Elle relève que la *méditation est mère de l'amour, mais la contemplation est sa fille*, comme une permanente attention à l'Aimé⁴⁰⁹.

Puis elle souligne une remarque empruntée par François à Thomas d'Aquin⁴¹⁰ : *les plus simples et les femmes abondent en dévotion*. Jeanne le répétera souvent à ses sœurs, auxquelles elle ne veut pas donner des idées savantes sur la vie mystique mais enseigner les bases du catéchisme et un minimum de connaissance : il suffit d'allumer l'intérêt pour que suive le plaisir et le désir d'aller plus avant. Elle garde aussi de ce chapitre les excellents exemples venant de Bonaventure, cardinal et général de l'ordre des franciscains, d'Augustin pour qui *les idiots ravissent les cieux*⁴¹¹, et l'exemple enfin de Catherine de Gênes. Aucun mépris de l'intelligence

⁴⁰⁵ *op. cit.*, p. 586.

⁴⁰⁶ SALES, Pléiade, p. 590.

⁴⁰⁷ FURETIERE : *les cigales ont l'estomac creux qui leur sert à former leur chant*.

⁴⁰⁸ SALES, Pléiade, p. 599.

⁴⁰⁹ *op. cit.*, p. 617.

⁴¹⁰ *op. cit.*, p. 618. Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, IIa IIae, quest. LXXXII, art. 3, ad. 3.

⁴¹¹ Augustin, *Les confessions*, L. VIII, ch. VIII : que J. Trabucco traduit ainsi : *des ignorants se lèvent et prennent le ciel de force...* tome I, p. 343.

et de l'entendement dans ces pages, mais une remise à sa juste place de l'effort intellectuel : il n'est utile qu'au temps des premiers pas.

La contemplation, qui ne discourt plus, donne à l'âme *une quintessence d'affection*⁴¹².

Le chapitre VI nomme cette quintessence la *simple vue* dans la contemplation, François en donne trois façons que souligne Jeanne : *un regard sur une perfection, comme un époux qui admire seulement le beau teint de sa femme ; un regard sur plusieurs perfections, comme un époux qui dévisage sa femme ; ou bien encore un regard sur une action divine*. Aussitôt à la suite elle remarque cette citation du Cantique : *vosre gosier, c'est à dire la parole qui en provient est très suave et tout désirable*⁴¹³.

Les chapitres suivants abondent en citations du Cantique, mais Jeanne ne les remarque pas.

Les chapitres IX à XI parlent du *repos sacré, et comment il se pratique*. Chacun d'eux comporte à son début un signe T un peu allongé. Nous ressentons ici toutes les limites de notre essai d'interprétation : s'agit-il vraiment de ne retenir que le premier paragraphe de chaque chapitre, ou d'une annotation plus générale ? Nous penchons pour la seconde hypothèse au sujet du chapitre IX car l'image de quiétude proposée par François dépasse largement le trait de la plume : il s'agit des tout-petits qui têtent avidement : *vous les verriez fermer tout bellement leurs petits yeux et céder petit à petit au sommeil, sans quitter néanmoins le tétin sur lequel il ne font plus... qu'un lent et presque insensible mouvement des lèvres*⁴¹⁴. François a très finement observé ce que Jeanne a souvent vécu.

Du chapitre XI elle retient ceci : *la quiétude, c'est l'acquiescement au bon plaisir divin, à la vue de Dieu comme il lui plaira. Ni les facultés de l'âme ni la volonté ni gagnent un contentement, sinon en la fine pointe de la volonté le contentement d'être sans contentement*.⁴¹⁵

Au début du chapitre suivant, Jeanne remarque une nouvelle référence au Cantique : *mon âme (dit l'amante sacrée) s'est toute fondue à même que mon Bien-Aimé a parlé*, à quoi François ajoute : *l'âme n'est plus contenue en elle-même, elle s'est*

⁴¹² SALES, Pléiade, p. 624. FURETIÈRE : quintessence, *ce qui est le plus pur, le plus exquis, le plus subtil, ce qu'on a pénétré et dont on a tiré tout le fruit possible*.

⁴¹³ *op. cit.*, p. 625.

⁴¹⁴ *op. cit.*, p. 635.

⁴¹⁵ *op. cit.*, p. 643.

*écoulée vers son divin Amant*⁴¹⁶. Elle note encore en fin du même chapitre que *l'âme écoutée en Dieu ne meurt pas ; car comme pourrait-elle mourir d'être abîmée en la vie ?*

Les trois derniers chapitres traitent de la blessure d'amour. Jeanne ne retient pas les références au Cantique mais seulement une image, celle de l'abeille et de son dard : comme elle, *quand l'amour laisse dans le cœur l'aiguillon du désir, il laisse avec icelui une grande douleur : mais ici c'est une amiable et aimable douleur*. Elle note encore *Dieu fait cette blessure à l'âme qu'il veut grandement perfectionner, la pressant et sollicitant de l'aimer*⁴¹⁷.

Puis apparaissent deux citations du Cantique qui parlent au cœur de Jeanne : *tu as blessé mon cœur, dit le céleste amant à la Sulamite, et : dites à mon bien-aimé que je suis blessée d'amour*⁴¹⁸. L'aimé et l'aimée sont blessés d'une *réci-proque blessure*, note François, la première blessure étant le fait de Dieu. Fragilité réci-proque de Dieu et de l'homme dans l'amour... Jeanne note plus bas que Dieu nous traite comme s'il ne savait pas que nous avons nous aussi le désir de l'aimer, et qu'il peut même adresser ce reproche à l'homme : comment peux-tu dire que tu m'aimes puisque ton cœur n'est pas avec moi ? Etrange et cruel reproche ! Mais un T doublement barré horizontalement, à la fin du chapitre, retient une idée plus étrange encore : même la douleur de ce reproche est une bien-aimée douleur⁴¹⁹. Ce que souligne Jeanne nous révèle quelque chose de sa fragilité personnelle, et de ce doute léger qui la tourmente si souvent : son cœur est-il véritablement donné à Celui qu'elle veut tant aimer ?

Enfin trois paragraphes sont retenus au dernier chapitre, qui parle de la langueur amoureuse du cœur blessé d'amour : ils rappellent les exemples de Catherine de Sienne, de Catherine de Gênes, d'Angèle de Foligno, de Thérèse d'Avila, qui ont vécu à leur manière et avant Jeanne *la bien aimable maladie d'amour*⁴²⁰.

Le **livre sept** (de l'union de l'âme avec son Dieu qui se parfait en l'oraison) prolonge le chapitre précédent. Des trois premiers chapitres Jeanne ne retient que deux paragraphes, précisant l'un et l'autre que dans les élancements vers Dieu *le*

⁴¹⁶ *op. cit.*, p. 645.

⁴¹⁷ SALES, Pléiade, p. 649.

⁴¹⁸ *op. cit.*, pp. 652 et 653.

⁴¹⁹ *op. cit.*, p. 654.

⁴²⁰ *op. cit.*, pp. 657 et 658.

*sacré sentiment de la présence de Dieu, ce n'est pas un sentiment sensible, mais celui qui réside en la cime et suprême pointe de l'esprit*⁴²¹. L'âme n'éprouve rien de sensible. Jeanne en a longuement fait l'expérience.

Pourtant, relève-t-elle plus loin, si plusieurs personnages des évangiles s'approchent de Jésus simplement pour être près de lui et l'écouter, pour être guéri comme l'hémorroïsse, ou pour l'adorer comme les Mages, quand il s'agit de *sa Sulamite, c'est pour le tenir bien serré*, et jamais elle ne le quittera. *Quand l'union est très intime, elle s'appelle inhésion ou adhésion, car on reste comme collé, on ne peut s'en dépendre*⁴²².

Un souci presque obsessionnel transparait dans le paragraphe retenu du chapitre VI : *l'extase vraie ne s'attache pas à l'entendement mais à la volonté qu'elle veut. Celui qui a plus de clarté pour admirer (entendement) que de chaleur pour aimer (volonté) doit se méfier de son extase*⁴²³.

Dans les sept derniers chapitres, Jeanne retient quelques points relatifs à la rigueur morale et à la constance dans l'engagement d'amour. Au chapitre X il est question de la mort d'amour : elle note que *les martyrs moururent pour l'amour divin, puisque pour la foi vivante*⁴²⁴; et puis elle souligne le titre du chapitre suivant, disant que *quelques uns entre les divins amants moururent encore d'amour*⁴²⁵; une petite croix à côté de la première ligne du chapitre XII narrant l'histoire merveilleuse d'un gentilhomme mort d'amour. Serait-ce peut-être parce qu'elle est comme morte d'amour en même temps que de douleur, quand Christophe disparut de sa vie ?

Le dernier livre annoté est le **livre huit** (de l'amour de conformité par lequel nous unissons notre volonté à celle de Dieu). Ici les annotations sont à nouveau plus fournies.

A force de se plaire en Dieu, on lui devient pareil en quelque sorte, note Jeanne : *le plaisir qu'on ressent fourre dans le cœur amant les qualités de la chose aimée*⁴²⁶. L'obéissance appartient à la justice, non pas à l'amour qui la dépasse grandement : *cette sorte d'obéissance au maître et seigneur appartient à la vertu de justice, et*

⁴²¹ SALES, Pléiade, p. 667.

⁴²² *op. cit.*, p. 673.

⁴²³ *op. cit.*, p. 682.

⁴²⁴ *op. cit.*, p. 693.

⁴²⁵ *op. cit.*, p. 695.

⁴²⁶ *op. cit.*, p. 714.

*non pas à l'amour. On s'assujettit à un mari librement quand on aime*⁴²⁷. Mais dans la réalité quotidienne la réalité de l'amour passe parfois par des drames, et Jeanne retient l'exemple de st Pierre qui, si grand soit-il, a passé par le reniement⁴²⁸. L'amour de bienveillance soumet nos désirs à Dieu et le cœur amoureux trouve agréables les commandements les plus difficiles⁴²⁹.

L'amour des commandements nous pousse à aimer même les « simples » conseils, quand ils sont exprimés par l'Eglise. Rejeter toute richesse, c'est ne plus risquer la convoitise, de même assujettir sa volonté à celle d'un homme (sous-entendu d'Eglise) pour faire la volonté de Dieu, c'est le meilleur moyen d'y parvenir. Il s'agit bien de l'obéissance religieuse au supérieur. Ce passage prenait particulièrement sens pour la Mère fondatrice⁴³⁰.

Le chapitre VIII fourmille d'exemples illustrant le propos précédent. Jeanne ne les retient pas. Depuis un certain nombre de pages elle souligne peu les aspects pédagogiques, les exemples ou les images comme elle le faisait au début, et davantage les articulations de la pensée de François, qu'elle voudrait reprendre sans doute dans ses propres entretiens avec les sœurs.

Au début du chapitre X, elle souligne l'exemple du soleil auquel ressemble l'inspiration, cette lumière chaleureuse dans le cœur. Mais elle passe sur tous les exemples glanés dans l'histoire de l'Eglise.

On peut atteindre, dit le chapitre XI, des sommets de perfection dans l'ordinaire et le quotidien de la vie. Jeanne note cette remarque : Dieu préfère nous voir aller au bout d'entreprises modestes, plutôt que rêver de grandes choses qui resteront des rêves. Elle relève aussi la citation d'une lettre de Jérôme : *entre chrétiens on n'a pas tant d'égard au commencement qu'à la fin*⁴³¹. Nous avons ici un grand nombre d'exemples et d'images, bibliques ou poétiques, Jeanne ne s'arrête sur aucun d'entre eux.

Le chapitre suivant met en garde contre le pharisaïsme de certains religieux. Jeanne note quelques affirmations ainsi qu'un seul exemple, déjà rencontré, celui de l'oiseau de Paradis qui l'intéresse décidément : *ainsi cet oiseau de Paradis, vivant en l'air sans jamais toucher terre...*⁴³².

⁴²⁷ SALES, Pléiade, p. 717.

⁴²⁸ *op. cit.*, p. 723.

⁴²⁹ *op. cit.*, p. 725.

⁴³⁰ *op. cit.*, p. 731.

⁴³¹ *op. cit.*, p. 744 (Jérôme, *Correspondance*, lettre 14 à Furie, paragr. 6).

⁴³² *op. cit.*, p. 751.

Une croix encore au chapitre quatorze lorsque François écrit qu'il faut mûrement réfléchir avant de choisir sa vocation, comme avant toute décision importante : *le choix de la vocation, le dessein de quelque affaire de grande conséquence...*⁴³³ : chercher la lumière de Dieu, puis se déterminer.

Ici se terminent et le huitième livre et les annotations de Jeanne. Nous ne savons pas pourquoi. Elle marquait pourtant un intérêt particulier pour le Livre IX...

Petit traité sur l'oraison et Méditations pour la solitude : comment Jeanne puise à la source de François.

Le *Petit traité* se présente, dans l'édition de 1876, comme « un recueil des plus beaux enseignements de la sainte sur la manière de converser avec Dieu », extrait d'un très vieux manuscrit des contemporaines de Jeanne, et conservé aux archives du premier monastère de la Visitation d'Annecy...

Comment converser avec Dieu ? *La grande méthode de l'oraison c'est qu'il n'y en a point... Il faut que l'âme soit entre les mains de Dieu comme l'argile entre les mains du potier... si l'on pouvait se rendre une pure capacité pour recevoir l'esprit de Dieu, cela suffirait pour toute méthode...*⁴³⁴. Nous remarquons ici la notion béruillienne de l'homme capable de Dieu : il faut que l'homme devienne capable de Dieu de la même manière qu'il peut être capable d'amour, ayant cette *capacité* non au sens d'un pouvoir, mais en celui d'un espace dans le cœur, afin de contenir l'amour reçu.

Il est aussi proposé, à la suite du simple regard cher à François, l'idée d'une « simple parole » : s'il faut parler, que ce soit tout petitement : *comme un enfant à son père, un disciple à son maître, ... un pauvre à un riche, une épouse à son époux*⁴³⁵. Or *l'époux céleste, parlant de son épouse à l'oraison, la compare à un rayon de fumée qui monte vers le ciel...* On pourrait même passer du chuchotement au silence : *ne parlant à aucune créature, ni même à Dieu, elle écoute avec une grande attention : ce silence honore Dieu*⁴³⁶. Nous ne dirions autre chose à Dieu,

⁴³³ SALES, Pléiade, p. 754.

⁴³⁴ CHANTAL, Œuvres, III, p. 260.

⁴³⁵ *op. cit.*, p. 261.

⁴³⁶ *op. cit.*, p. 264.

*sinon que nous l'aimons, c'est assez... Ce n'est pas assez d'être petit devant Dieu, il faut y être rien*⁴³⁷.

Plus loin, dans une série de réponses à des questions posées par les religieuses, Jeanne confirme : il s'agit bien de demeurer dans le repos du simple regard. *Regard de simple quiétude, comme qui ouvrirait les yeux avec une œillade enfantine, avec une attention simple pour conjoindre amour à amour...*⁴³⁸. Il faut que l'âme soit *tellement absorbée en Dieu qu'elle oublie toutes choses et soi-même, et qu'elle repose suavement en Dieu seul, loin de tout bruit des pensées et imaginations folâtres*⁴³⁹. Bel écho à la pensée de François pour qui *l'âme* (comme le tout petit au sein de sa mère) *qui est en repos et quiétude devant Dieu suce presque insensiblement la douceur de cette présence*⁴⁴⁰.

Dans les *Méditations pour la solitude* (c'est-à-dire pour les temps de retraite) elles aussi largement inspirées de François de Sales, nous relevons des passages dont la tonalité amoureuse est évidente. Celui-ci par exemple : *Epoux divin, ... par les sentiers d'une vie cachée, dilatez mon cœur afin que je courre après vous dans cette heureuse voie*⁴⁴¹. Jeanne se réfère même au Cantique des Cantiques : *Son Cœur divin vous enseigne : ma sœur, tu as ravi mon cœur par un de tes yeux, et par un de tes cheveux*⁴⁴² ; ou encore : *Venez, mon bien-aimé, cher amant, que voulez-vous dire, montrant vos plaies ? Avez-vous besoin de force ? Voici mes mains. De cœur ? Voici le mien. Êtes-vous colombe ? Voici le trou de la pierre angulaire, venez-vous y reposer*⁴⁴³. Enfin cette prière à Dieu : *Fuyez-vous en, mon bien-aimé, sur les collines éternelles, pleines d'une éternelle suavité. Mais soyez semblable au petit chevreuil qui se tourne souvent pour voir ceux qu'il laisse*⁴⁴⁴.

Elle dit plus loin que l'âme *ne veut que son Jésus tout seul*. Elle peut enfin s'exclamer : *Ô désirs, ô affections, je me démetts entièrement de vous... Jésus, qui venez nu au monde, que m'avez-vous appris sinon à vivre toute nue*⁴⁴⁵.

⁴³⁷ CHANTAL, Œuvres, III, p. 267.

⁴³⁸ *op. cit.*, p. 278.

⁴³⁹ *op. cit.*, p. 280.

⁴⁴⁰ SALES, Pléiade, p. 635.

⁴⁴¹ CHANTAL, Œuvres, III, p. 39.

⁴⁴² *op. cit.*, p. 42.

⁴⁴³ *op. cit.*, p. 64.

⁴⁴⁴ *op. cit.*, p. 65.

⁴⁴⁵ *op. cit.*, p. 76.

Des suggestions de lecture données par François.

Dans sa correspondance d'octobre 1604, François ne donne pas seulement à Jeanne une méthode pour passer dévotement la journée. Il lui propose encore cinq lectures : les *Exercices*⁴⁴⁶ de Tauler, les *Méditations*⁴⁴⁷ de Bonaventure, celles aussi du chartreux espagnol Capiglia⁴⁴⁸, le huitième livre des *Confessions*⁴⁴⁹ d'Augustin, enfin le chapitre 41 du *Chemin de la perfection*⁴⁵⁰ de Thérèse d'Avila.

Entre 1604 et 1610, Jeanne fréquente régulièrement le carmel de Dijon, où Marie d'Hannivel, devenue Mère Marie de la Trinité, supérieure de la communauté de Troyes et l'une des fondatrices de ce carmel, traduit et explique les œuvres de Thérèse d'Avila. Jeanne fait partie de ses auditrices régulières. François pose quelques limites à cette initiation et procède à quelques recentrages, mais il estime aussi qu'une telle lecture, limitée à certaines pages, vient à propos dans le cheminement de Jeanne. Par exemple ce chapitre 41 du *Chemin de la Perfection*, qui montre comment un sentiment profond de sa propre misère peut basculer dans l'excès par l'oeuvre du démon, qui veut que l'âme doute, de soi-même et de Dieu. Au contraire, l'humilité véritable est apaisante. Jeanne citera plus tard Thérèse d'Avila : *il faut donc que la directrice rende les novices ... amoureuses du recueillement, et même qu'elle leur lise quelquefois les chapitres du Chemin de la Perfection, de sainte Thérèse. J'approuve fort qu'on fasse lire ce livre aux novices, car il est bien utile, et les peut bien aider et exciter à l'amour de ces deux vertus, de mortification et oraison*⁴⁵¹.

⁴⁴⁶ *Les Institutions divines et salutaires enseignemens du R. P. F. Jean Thaulere, ... où il est enseigné comme on peut facilement parvenir à la parfaite union de l'amour de Dieu par le moyen des saintes vertus et bons exercices spirituels.* Avec la vie et epistres dudict authneur... le tout nouvellement traduit de latin en françois par les Pères minimes de l'oratoire Nostre-Dame de Vie-saine, Arras, G. Bauduyn, 1596.

⁴⁴⁷ *Méditations sur la Vie de Jésus-Christ...* Publiées à Rome entre 1586 et 1598 dans les *Œuvres* de Bonaventure, elles sont aujourd'hui attribuées à Jean de Caulibus, dit le Pseudo-Bonaventure.

⁴⁴⁸ *Méditations sur les évangiles et festes des saints. Composées en espagnol par le P. Dom André Capiglia, prieur de la Chartreuse dicte Porta caeli,* nouvellement traduites en françois par R.G.A.G., Paris, De la Noue, 1601.

⁴⁴⁹ *Les Confessions de saint Augustin,...* traduites de latin en françois par Aemar Hennequin, ... revu et corrigé en ceste dernière édition, Lyon, P. Rigaud, 1609. Une édition antérieure était peut-être connue de François de Sales. La traduction non datée du P. de Ceriziers ne peut être prise en considération, puisque ce jésuite est né vers 1604.

⁴⁵⁰ *Le Chemin de perfection composé par la Mère Térèse de Jésus, ... avec les Advis pour ses religieuses,* nouvellement traduite (sic) d'espagnol en françois par I. D. B. P. (Jean de Bretigny, prêtre) et L. P. C. D. B. (Les Pères chartreux de Bourgfontaine), Paris, G. de La Nouë, 1601.

⁴⁵¹ CHANTAL, *Œuvres*, II, p. 218.

Dans le huitième livre des *Confessions*, Augustin raconte sa conversion. Alors que tout chancelle dans sa vie, il confie à Simplicianus le *trouble de (son) âme* encore prisonnière *des liens tenaces de la femme*, dit-il. Simplicianus lui raconte alors la conversion de Victorinus, qui craignait d'être renié par Dieu devant les anges s'il hésitait lui-même trop longtemps à déclarer sa foi devant les hommes. Augustin compare cette joie de la conversion, d'autant plus grande que la décision a été douloureuse, à la joie de l'acte sexuel, d'autant plus prenante que l'attente et le désir ont été brûlants. Il analyse dans le détail ce qui retient sa décision de conversion, et d'abord la volonté pervertie par de mauvais objets qui engendrent la passion, la passion provoquant l'habitude et l'habitude imposant la nécessité : ce sont ses *chaînes*. Céder à Dieu *me plaisait, me dominait*, la passion des femmes *me charmait, m'enchaînait*. Ponticianus, un autre ami, pousse Augustin plus loin dans ses derniers retranchements. Il le ramène à lui-même : *je m'étais détourné de moi pour ne pas me voir en face*. Surtout, demandant à Dieu la chasteté, dans le même mouvement, dit-il, *je craignais d'être exaucé trop vite*. Ce qu'il faut, c'est vouloir énergiquement aller à Dieu, non pas *d'une volonté à demi blessée*, guérir de la maladie de l'âme qui balance entre le bien et le mal, enfin se jeter en Dieu. Ce qu'Augustin fera finalement dans le jardin de sa maison de Milan où il s'est rendu avec Alypius. Ce que Jeanne à son tour devrait faire.

Augustin sera cité par Jeanne dans la vingt-neuvième *parole consolante*⁴⁵² quand elle parle de l'obéissance aveugle : *selon une pensée de saint Augustin, il* (François de Sales) *voulait que l'âme fidèle aux sacrés devoirs de l'obéissance eût les yeux comme la chaste colombe du Cantique, trempés et lavés dans le lait, lequel ... nous marque la précieuse obscurité de l'âme ... quand elle obéit aveuglément*. Jeanne ne s'est-elle pas attachée toute sa vie à recevoir comme un don précieux l'obscurité qui l'envahissait si souvent ?

Capiglia, père chartreux évêque d'Urgel, écrit des Méditations sur les évangiles qui se situent dans la ligne de Tauler et ses *très pieux Exercices*. Exercices ou Méditations sont une seule et même forme de prière, à partir des textes évangéliques et sur les événements ou les paroles de Jésus.

⁴⁵² CHANTAL, Œuvres, III, page 446.

Les *Méditations sur la vie de Jésus-Christ*, adressées à une religieuse clarisse, ont été faussement attribuées à Bonaventure. Mais elles sont « le point culminant », le plus beau des apocryphes du saint docteur⁴⁵³. Elles portent dans certains manuscrits l'intitulé : *Vie du Christ (Vita Christi)*, ce qui peut rappeler la *Gran Vita Christi* du Père Ludolphe le Chartreux, mais l'apocryphe de Bonaventure insiste davantage sur l'humanité de Jésus. Le texte fut souvent traduit en français, on ne s'étonne donc pas qu'il soit proposé à Jeanne. L'auteur développe la thématique du «Maître intérieur» chère à Augustin⁴⁵⁴. Méditer la vie du Christ représente le meilleur et indispensable moyen de parvenir à un haut degré de perfection. Cette méditation donne des forces dans l'adversité : ainsi les martyrs supportaient-ils les souffrances infligées à leur corps parce qu'ils puisaient leur courage *dans un abandon tout entier dans les plaies de Jésus* (Nous avons déjà rencontré cette suggestion faite à Jeanne de se retirer chaque jour de la semaine pour méditer *dans une des plaies de Jésus*). L'auteur veut ici tenir un langage simple. Il ne craindra pas d'user de son imagination pour amener à la contemplation (ce que fera également Ignace de Loyola dans ses *Exercices*). Et d'imagination, il n'en manque pas. Ainsi dans les premiers chapitres, l'annonciation, la visitation, la naissance du Christ, nous sont données à voir comme un immense théâtre du monde. En tout cela, *je ne me propose pas de vous rappeler les enseignements divers que les saints nous ont donnés avec tant de soin, mais de toucher seulement quelques points en nous aidant des images offertes par l'imagination*⁴⁵⁵. Voici donc des récits qui devaient répandre dans le cœur de Jeanne une douce paix. On retrouve cependant, comme tissées dans la légende merveilleuse, de nombreuses citations des sermons de Bernard de Clairvaux, dont l'auteur reprend généreusement la réflexion.

Des livres dont elle-même a parlé.

Dans la correspondance de Jeanne, les allusions ou les références explicites à un ouvrage précis sont rares.

En janvier 1615, elle dit avoir reçu *le livre du Père Ignace*⁴⁵⁶, sans doute s'agit-il d'Ignace de Loyola mais on ne sait de quel ouvrage elle veut parler. La lettre est

⁴⁵³ D.S., I, col. 1848.

⁴⁵⁴ Bonaventure, *Le Christ Maître*, Paris, Vrin, 1998.

⁴⁵⁵ *Vita Christi* edita a sancto Bonaventura Parisiis, s.d., Jean Petit, chap. IX.

⁴⁵⁶ CHANTAL, Lettres, I, p. 76.

écrite peu avant le départ de Jeanne pour Lyon où elle établira un nouveau monastère. On sait que François lui-même appréciait les *Exercices* : les neuvième et dixième méditations de *l'Introduction à la vie dévote*⁴⁵⁷ s'inspirent largement de la *Méditation des deux étendards* sur le choix de la vie dévote. Les *Exercices* avaient été plusieurs fois déjà présentés en français, par exemple dans les *Directoires* pour la Compagnie, de Jérôme Nadal ou de Jérôme Domenech en 1569, de Jacques Miron en 1575.

En août 1622, quelques mois après la mort de François, Jeanne conseille à la Mère de Beaumont⁴⁵⁸ la lecture du *Traité de l'abnégation intérieure*, intitulé parfois *Bref discours...*⁴⁵⁹. Il s'agit d'une adaptation française faite par Bérulle, âgé seulement de 22 ans, de *l'Abrégé de la perfection chrétienne* écrit par Achille Gagliardi pour Isabelle Bellingaza⁴⁶⁰, ouvrage dont Bérulle modifie le titre pour marquer une limite au propos. Le texte insiste sur l'acceptation de la volonté divine et le renoncement total et nécessaire à toute volonté personnelle et à toute forme d'amour-propre. Il est cependant moins sévère que la *Reigle de Perfection*, écrite par Benoît de Canfield⁴⁶¹ et nulle part mentionnée dans les écrits de Jeanne. Dans l'esprit de Bérulle, l'abnégation représente une manière parmi d'autres de ressembler au Modèle Jésus-Christ, en ce qu'Il a voulu que la volonté de son Père soit faite jusqu'au bout.

Dans une lettre de 1622 ou 1623, adressée à la Mère Péronne-Marie de Châtel alors supérieure à Grenoble⁴⁶², Jeanne évoque dom Sans de Sainte-Catherine⁴⁶³ (1569 – 1629), du monastère de Feuillant, qui fut trois fois abbé général de la congrégation. Dom Sans a fréquenté l'hôtel de Madame Acarie entre 1597 et 1607. Il y avait entre elle et lui une grande estime réciproque. Il a correspondu avec Bérulle à propos de l'installation des carmélites en France, avec Angélique Arnauld qui le trouvait bien

⁴⁵⁷ SALES, *Pléiade*, pp. 61 à 65.

⁴⁵⁸ CHANTAL, *Lettres*, II, p. 96.

⁴⁵⁹ BERULLE, *Œuvres*, I.

⁴⁶⁰ *Breve Compendio...* écrit par A. Gagliardi vers 1585. Un *Abrégé de la perfection chrestienne où sont contenus et compris plusieurs beaux enseignements...* par le P. Gagliardi, trad. par le P. Binet, avait également été publié à Paris, chez J. Corbon, en 1604.

⁴⁶¹ Benoît de Canfield, *Reigle de perfection, contenant un abregé de toute la vie spirituelle, réduite à ce seul point de la volonté de Dieu ; divisé en trois parties. La 1. traitant de la volonté extérieure de Dieu, comprenant la vie active. La 2. de la volonté intérieure, contenant la vie contemplative. La 3. de la volonté essentielle, parlant de la vie supereminente*. Composée par le P. Benoist Anglois, de Canfeld en Essex, predicateur capucin. Augmentee en ceste septiesme edition de sa miraculeuse conversion, & un sommaire discours de son heureuse vie & mort ; plus une sienne methode & adresse de l'oraison, avec une lettre qu'autrefois il a escrit au pere Ange de Joyeuse, A Paris, chez la veuve Charles Chastellain, 1621-1622.

⁴⁶² CHANTAL, *Lettres*, II, p. 250.

⁴⁶³ D.S., VI, col. 335, donne cette orthographe, alors que l'édition de la *Correspondance* préfère *Sens*.

sévère, avec François de Sales. Son principal ouvrage, les *Exercices spirituels*, paraît d'abord de manière anonyme mais chacun devine qu'il en est l'auteur⁴⁶⁴. Jeanne note en s'appuyant sur une recommandation de François : *J'estime qu'il sera très utile à vos filles que vous le fassiez lire à table... il est ample et d'un style mouvant ; mais c'est le style des saints, fuyant l'immortification et détestant les recherches de l'amour-propre* c'est-à-dire les recherches de style. *Pour la méditation, il faut donner aux filles des points moelleux, doux, solides et affectifs*⁴⁶⁵. Ces légères réticences laissent un peu perplexe. Pour Jeanne donc, François ne ferait pas de recherche de style, du moins ne serait-ce pas ce qui l'intéresse ; beaucoup cependant vont admirer la qualité de son écriture et le reconnaître comme un artisan du renouveau de la langue. Quant à dom Sans lui-même, son ambition n'est pas de conduire son lecteur à la vie contemplative elle-même, ce qu'il trouve périlleux dit-il dans son introduction, mais seulement de lui apprendre la pratique de l'oraison mentale.

Alphonse Rodriguez, né en 1533 et mort en 1617, écrivit une *Pratique de la perfection chrétienne* éditée en 1615⁴⁶⁶. En 1593, le P. Rodriguez fait partie de la commission chargée de traduire en latin les *Exercices* d'Ignace de Loyola et de celle qui prépare le Directoire officiel de la Compagnie de Jésus. En 1624 Jeanne est elle-même très occupée à la rédaction du Coutumier de la Visitation.

La *Pratique* popularise une idée chère à Bérulle, qu'il faut entrer dans les dispositions de Jésus par la contemplation priante plutôt que de s'appliquer à une *science des mœurs* c'est-à-dire à une morale. L'ouvrage est cité par Jeanne dans sa lettre de mai 1624 à la Mère Françoise Marguerite Favrot, à Marseille : *Voyez pour cela (l'oraison) quelque chapitre du premier tome du Père Rodriguez, qui en traite. La simplicité est une bonne qualité pour l'oraison et fort propre aux femmes qui n'ont pas à l'ordinaire grand talent pour faire de grandes considérations*⁴⁶⁷. La traduction française vient alors de sortir de presse !

⁴⁶⁴ Sans de Sainte Catherine, *Exercices spirituels propres à dépouiller le Religieux de toute vaine affection...* Paris, Heuqueville, 1619.

⁴⁶⁵ CHANTAL, Lettres, II, p. 251.

⁴⁶⁶ *La Pratique de la perfection chrétienne du R. P. Alphonse Rodriguez...* traduite de l'espagnol par M. l'abbé Regnier Des Marais, Paris, Dézallier, 1688. L'*Introduction au lecteur* de cette traduction nouvelle précise que le livre fut publié en 1615 à Séville, et qu'une première traduction, *très défectueuse*, avait été donnée en 1623 ; sans doute s'agit-il de la *Practique de la perfection et des vertus chrestiennes et religieuses...* Paris, 1623, dont Paul Duez, recteur des collèges de Bar-le-Duc, Sens et de l'université de Pont-à-Mousson, était le traducteur.

⁴⁶⁷ CHANTAL, Lettres, II, p. 407.

Ici comme ailleurs l'oraison est *une familière conversation avec Dieu*. Mais le livre ne parle pas seulement de l'oraison : un traité concerne l'union et la charité fraternelle ; un autre, l'examen de conscience. Dans la seconde partie, on peut lire encore un traité pour chacune des vertus *de tous ceux qui font estat de servir à Dieu* : mortification, modestie, silence, humilité. La troisième partie parle des vertus *qui appartiennent à l'estat Religieux* particulièrement des jésuites, par exemple de la sincérité à l'endroit des supérieurs, de l'observation des Règles et de la correction fraternelle. On y trouve de très nombreuses citations d'Augustin et des Pères de l'Eglise, et de savoureux commentaires de citations bibliques, y compris du Cantique des Cantiques.

Par exemple le chapitre IV du Traité sur l'Oraison nous livre un commentaire de Cant. 1/1 et 2/4 : nous ne pouvons expliquer l'oraison, dit Rodriguez, nous ne pouvons pas davantage y accéder par nous-mêmes ; il faut *que Dieu vienne à introduire l'âme en son cabinet, pour converser familièrement avec elle, et au cellier par l'enyvrer de son céleste amour... il faut que l'Espoux la prenne par la main. D'aspirer au baiser de l'Espoux ce n'est pas chose que vous puissiez faire ; et aussi l'Espouse n'est pas si effrontée que de s'y présenter, elle requiert de l'Espoux qu'il vienne à lui donner ce baiser.*

Le vocabulaire est fleuri, les comparaisons poétiques soutiennent une pédagogie proche de celle de François de Sales. Ainsi pour dire les deux manières de prier que distingue Bernard de Clairvaux, Rodriguez prend l'image du jardinier qui *quelquefois tire l'eau du puit à force de bras, autresfois ayant les bras croisez il void tomber doucement la pluye du ciel qui abreuve la terre*⁴⁶⁸.

Dans une lettre écrite en 1625 à *Monsieur Michel à Lyon*, donc à Michel Favre, confesseur de la communauté d'Annecy, en qui Jeanne a toute confiance, elle demande *de nous envoyer les Œuvres de saint Bernard en français, ou du moins ses Epîtres*, c'est à dire ses lettres. On ne signale souvent qu'une seule traduction française publiée dans la première moitié du dix-septième siècle, celle donnée par Dom Gabriel de Saint-Malachie en deux volumes, à Paris en 1649⁴⁶⁹. On pourrait craindre, à cause de la chronologie, que le souhait de Jeanne de recevoir *les œuvres*

⁴⁶⁸ A. Rodriguez, *Pratique de la perfection chrétienne*, traduite en français par le P. P. Duez, s.l.s.d., pp. 204 à 206.

⁴⁶⁹ La suivante est donnée par G. Le Roy sur l'édition nouvelle de la Communauté de Saint-Maur en 1702.

n'ait pu être exaucé. Il est cependant vraisemblable que Jeanne connaissait l'une au moins des trois traductions, encore nouvelles en 1625, mais oubliées aujourd'hui : celle de J. Tournet⁴⁷⁰, ou celle de Ph. Le Bel⁴⁷¹, peut-être aussi la traduction de la Sœur Françoise Oudeau, dominicaine, dont le titre est particulièrement poétique⁴⁷².

Une lettre non datée, à classer en 1625 ou 1626, nous intéresse particulièrement. La Sœur Anne-Marie Rosset, secrétaire de Jeanne, ajoute à la lettre un paragraphe de sa propre main, à propos de cinq ouvrages⁴⁷³.

Le premier est désigné comme *le livre du Père Du pont*, sans préciser lequel, qu'on renvoie à Madame de la Fléchère⁴⁷⁴. Peut-être s'agit-il de la *Vie du Père Balthazar Alvarez*, écrite par ce religieux et traduite en français par R. Gaultier en 1618 : Alvarez était l'un des confesseurs de Thérèse d'Avila, et Jeanne les cite encore tous deux dans les *Réponses* : *Vous trouverez dans le traité de l'amour de Dieu, ès entretiens, et aux livres de sainte Thérèse, les lumières dont vous aurez besoin dans cette voie. Et encore dans la vie du Père Balthazar Alvarez, où il y a quantité de choses très bonnes pour nous*⁴⁷⁵. Mais ce peut être aussi les *Méditations des Mystères de nostre sainte Foy avec la pratique de l'oraison mentale à leur sujet*⁴⁷⁶.

Ce peut être enfin la *Guia espiritual*, parue à Madrid en 1609, traduite en français en 1612 par F. de Rosset et en 1613 par R. Gaultier⁴⁷⁷. Elle nous intéresse à plus d'un titre. Par exemple en ceci que le neuvième chapitre du premier traité nous dit : *l'Eglise et les saints sont des livres vivants, où l'on apprend la science spirituelle avec la cognoissance de soy-mesme & de Dieu*. Or nous savons bien que Jeanne s'intéresse aux *Vies*, aussi bien de religieux de son siècle et du siècle précédent que

⁴⁷⁰ *Sermons de S. Bernard sur les principales fêtes, solennités et Evangiles de l'année ; ensemble dix-sept sermons sur l'exposition du pseume 90 "Qui habitat in adjutorio Altissimi..." et vingt-six sur le cantique des cantiques*, traduits en franç. par J. Tournet, Paris, M. Soly, 1620.

⁴⁷¹ *Les Oeuvres de S. Bernard*,... mises la plus grande-partie en français par Me Philippes Le Bel, Paris, M. Soly, 1622.

⁴⁷² *Sermons méditatifs du dévot père S. Bernard*,... sur le *Cantique des cantiques*, traduit du latin en François par Sr F. O. religieuse.. Paris, L. Boullenger, 1621-1623.

⁴⁷³ CHANTAL, *Lettres*, II, p. 659.

⁴⁷⁴ Mme de la Fléchère a offert sa maison de Rumilly pour une fondation de la Visitation. La lettre est adressée à la supérieure de cette nouvelle communauté.

⁴⁷⁵ *Réponses sur les Règles, le Coutumier et les Constitutions*, Annecy, sur l'imprimerie de Aimé Burdet, en 1849, p. 522.

⁴⁷⁶ *Méditations des Mystères de nostre sainte Foy avec la pratique de l'oraison mentale à leur sujet* par le R.P. Louys de la Puente, Religieux de la Compagnie de Jésus, et traduites de l'espagnol par M.R. Gaultier, Advocat du Roy. Douai, Balthazar Bellere, 1611.

⁴⁷⁷ *La Guide spirituelle, où il est traicté de l'oraison, méditation et contemplation : des visites divines et grâces extraordinaires : De la mortification et des œuvres qui l'accompagnent*. Composé en Espagnol par Louys Du Pont, religieux de la Compagnie de Jésus : Et traduit en François par M. René Gaultier, Angevin, Advocat général au grand Conseil. A Paris, chez Denys de la Noue, rue saint Jacques, M.DC.XV.

des Pères de l'Église ou des saints de l'antiquité chrétienne. Nous pouvons lire également au premier chapitre du premier traité que *l'oraison est une eslevation d'esprit à Dieu pour entrer en ces amoureux discours et pratiquer ces œuvres heroïques... on ne peut s'eslever en l'oraison par la seule cognoissance, ny par la seule affection il les faut avoir tous deux, tantost cognoissant tantost aymant...* connaissance et amour sont donc comme les deux pieds de l'homme spirituel. *Méditations et discours ne sont pas la substance de l'oraison ains seulement les moyens d'y parvenir... il faut parler à Dieu pour lui complaire...* La conversation familière avec Lui, c'est *parler souvent à Dieu amiablement et confidemment, ainsi qu'un amy traicte avec son plus intime amy...* comment ne pas penser, en lisant ces lignes, au *Traité de l'Amour de Dieu* ?

La deuxième référence concerne la *Vie des Pères du désert*, dont elle dit que *nous n'en avons qu'un céans*. Une traduction portant ce titre exact a bien été proposée par Robert Arnauld d'Andilly⁴⁷⁸, mais seulement après 1645. Le texte de st Jérôme avait déjà été traduit plusieurs fois par de moins célèbres écrivains. Jeanne avait peut-être en mains *La vie des Pères tant d'Egypte que de Syrie et de plusieurs autres pays*, dont nous ne savons ni le traducteur ni le lieu de l'impression réalisée en 1540. A moins qu'elle n'ait fait allusion à l'édition latine, la *Vitae Patrum*, publiée en quatre volumes par Héribert Rosweyde à Anvers en 1615⁴⁷⁹?

La secrétaire de Jeanne propose également de prêter, si la Mère supérieure de Rumilly le souhaite, d'une part *la Vie de Catherine de Gênes*, disponible depuis 1598 dans une traduction des chartreux de Bourg-Fontaine mais il en existe alors une édition plus récente⁴⁸⁰, d'autre part un livre écrit par Catherine de Sienne mais dont elle ne précise pas le titre⁴⁸¹.

Elle suggère enfin que Madame de la Fléchère, après avoir lu la *Vie du Père Borgia*, renvoie l'ouvrage au monastère d'Annecy dont c'est l'unique exemplaire. Il s'agit sans doute de la *Vie* écrite par P. Ribadeneyra dans les dernières années du

⁴⁷⁸ *Les Vies des Saints Pères des déserts et de quelques saintes... traduites en françois par Arnauld d'Andilly*, Paris, 1647-1653.

⁴⁷⁹ On peut penser encore à *La Vie des pères tant d'Égypte, de Sirie que d'autre pays, composée par saint Jhérosme*, imprimée nouvellement à Paris, pour Jehan de Marnef, libraire, a l'enseigne du Pellican, 1520 ; ainsi qu'à Jérôme, *La vie des saints pères*, Lyon, J. Dupré et N. Philippi, 1486, ou à *La Vie des pères*, de saint Jérôme, Paris, A. Vêrard, 1495.

⁴⁸⁰ *La Vie et les oeuvres spirituelles de S. Catherine d'Adorny de Gennes, reveues et corrigees*, Lyon, P. Rigaud, 1616.

⁴⁸¹ Sans doute *La Vie miraculeuse de la séraphique et dévôte Ste Catherine de Sienne (par Ambrogio Caterino Politi), avec ses divines méditations sur la passion de Notre Seigneur pour chacun jour de la semaine*, traduit d'italien en françois par R. P. Flean Blancone, Lyon, P. Rigaud, 1615.

seizième siècle⁴⁸². On voit ici combien les religieuses, et Jeanne la première peut-être, goûtaient ce genre de lecture.

Dans le quarante-cinquième *Entretien* enfin, à propos d'une maxime de François (*Ne demandez rien, ne refusez rien*), Jeanne raconte comment *s'il (lui) arrivait des persécutions et souffrances, il les endurait patiemment ; s'il ne lui en arrivait point, il se tenait prêt. Quelquefois, en se promenant il pensait à part soi : si on venait maintenant te dire des injures, ... te mener au gibet pour être exécuté, comment te comporterais-tu ? Il s'armait contre les occasions, faisait ce que le Combat spirituel enseigne*⁴⁸³. Il s'agit ici du *Combat spirituel* de Scupoli, dont nous avons parlé au chapitre précédent à propos de Madame Acarie. Jeanne le lisait donc aussi.

Le vocabulaire de Jeanne de Chantal.

Dans la correspondance avec François, les termes employés ne parlent ni d'éblouissement devant le divin, ni d'enivrement dans le désir de Dieu. Certes elle parle de *l'amour divin que mon cœur désire toujours plus ardemment*⁴⁸⁴, mais dans un élan vite retenu : *hélas que c'est chose pénible en l'amour que cette barrière de notre impuissance !*⁴⁸⁵ François la rassure et l'apaise : *Béni soit le Seigneur qui vous a dépouillée. Mon cœur est content de vous savoir en cet état si désirable*⁴⁸⁶. Mais les angoisses de Jeanne continuent de s'exprimer dans un vocabulaire empreint de crainte : *Mon Dieu, pourquoi me laissez-vous dans cette pénible dérélition ?*⁴⁸⁷

Dans les mille trois cents lettres de Jeanne, nous rencontrons trente-neuf fois le mot *époux* pour désigner Dieu. C'est peu, et l'utilisation du mot demeure fort sage : il faut que la religieuse se rende *toute amoureuse de ce divin époux*⁴⁸⁸ lequel est qualifié de *très doux et suave*⁴⁸⁹, mais elle-même doit rester d'abord silencieusement attentive à lui *comme une pure, douce, simple et chaste colombe*⁴⁹⁰. Elle cultivera les vertus d'humilité, de simplicité, de modestie, n'oubliant jamais

⁴⁸² P. Ribadeneyra, *Vida del Padre Francisco de Borja*, Madrid 1592, traduction française publiée à Verdun et Douai, 1596. On lui doit aussi les *Fleurs des Vies des saints*, publiées en français dès 1599, et qui connut un grand succès.

⁴⁸³ CHANTAL, Oeuvres, III, p. 381.

⁴⁸⁴ CHANTAL, Lettres, I, p. 70.

⁴⁸⁵ *op. cit.*, p. 54.

⁴⁸⁶ *op. cit.*, p. 164.

⁴⁸⁷ *op. cit.*, p. 326.

⁴⁸⁸ *op. cit.*, p. 55.

⁴⁸⁹ *op. cit.*, p. 127.

⁴⁹⁰ *op. cit.*, p. 144.

que son Epoux est le Christ crucifié : *cheminant avec votre saint époux, la croix sur le dos...*⁴⁹¹ et prête à faire en toutes choses sa sainte volonté. Il s'agit donc d'un langage assez convenable et respectueux. Jeanne prend toujours soin, en s'adressant aux religieuses, de s'en tenir au niveau d'une vie de prière simple et confiante, évitant de les amener trop près des vertiges de l'extase.

Elle leur dit : *nous sommes appelées à une dévotion non féminine, tendre et molle, mais puissante, courageuse, relevée et universelle*⁴⁹², ce qui nous semble aujourd'hui peu aimable à l'endroit des personnes de son sexe ! Mais elle dit aussi qu'il faut s'entretenir doucement avec Jésus, *comme l'ami s'entretient avec son ami par des amoureux colloques*⁴⁹³.

Parfois tout de même elle s'abandonne un peu. Ainsi quand elle s'adresse à la Mère Marie-Jacqueline Favre, à Lyon : *quel bonheur d'accoiser son âme en cette mer d'amour et de douceur dont la divine volonté est toute remplie*⁴⁹⁴. Elle écrit aussi à Hélène-Marie Le Blanc, religieuse à Bourges, qu'il faut bannir en l'oraison *ces mines froides et mélancolies, car l'esprit de Dieu est suave et joyeux*⁴⁹⁵. La confiance en Dieu est d'abord *enfantine* comme d'un enfant à l'égard de son père, dit-elle à Marie-Aimée de Blonay alors supérieure à Lyon⁴⁹⁶.

Nous remarquerons encore cette définition de la prière dans le *Petit Traité sur l'oraison* : *un regard de simple quiétude comme qui ouvrirait les yeux avec une œillade enfantine, avec une attention simple pour conjoindre amour à amour*⁴⁹⁷. La comparaison avec l'enfant convient finalement mieux à Jeanne plutôt que l'image de l'amante. Du moins pouvons-nous l'observer à chaque fois qu'elle s'occupe de conseiller des religieuses.

Les *Méditations pour la solitude* font plusieurs fois référence au Cantique des Cantiques. Ainsi dit-elle de la chasteté qu'elle consiste à *garder pour vous seul, mon Bien-Aimé, le jardin de mon coeur*⁴⁹⁸ ce qui reprend Cant. 4/16... *Si vous renonciez entièrement à vous-mêmes, l'odeur du bien-aimé, ses exemples, vous tireraient, et vous courriez à l'odeur de ses parfums*, allusion à Cant. 1/3... Ou

⁴⁹¹ CHANTAL, Lettres, I, p. 195.

⁴⁹² *Réponses de notre très-honorée et digne Mère Jeanne Françoise Frémot. Sur les règles, constitutions coutumier de notre ordre de la Visitation sainte Marie. Enrichies en cette seconde édition d'une table très ample des matières avec des notes.* Annecy, 1665, p. 339.

⁴⁹³ CHANTAL, Lettres, I, p. 517.

⁴⁹⁴ *op. cit.*, p. 215.

⁴⁹⁵ CHANTAL, Lettres, II, p. 87.

⁴⁹⁶ *op. cit.*, p. 615.

⁴⁹⁷ CHANTAL, Œuvres, III, p. 278.

⁴⁹⁸ *op. cit.*, p. 28.

encore : *son Cœur vous enseigne, ma sœur tu as ravi mon cœur par un de tes yeux, et par un de tes cheveux*⁴⁹⁹, se rapporte à Cant. 4/9... Dans la douleur la religieuse, comme Marie au pied de la Croix, pourra dire *Mon bien-aimé m'est un bouquet de myrrhe*⁵⁰⁰, ce qui renvoie à Cant. 1/13... Enfin l'âme ne veut plus que Jésus seul : *c'est la gloire de la Sulamite de pouvoir être seule avec son Roy et de dire : Mon Bien-Aimé est à moi, et moi à lui*⁵⁰¹, en quoi elle cite Cant 2/16 mais reprend surtout mot à mot la lettre que lui adressait François le 19 mai 1616⁵⁰². C'est donc bien en référence à lui seulement qu'elle ose de telles citations.

Elle se permet encore une citation dans les *Exhortations faites en chapitre*, mais encore une fois parce qu'elle cite François dans son commentaire de Cant. 2/13-17 : les visitandines doivent *demeurer cachées dans le trou de la pierre*⁵⁰³. Une autre fois et sans en référer à François : *la fin de ceux qui cherchent Dieu est de se reposer en Lui : J'ai trouvé celui que mon cœur aime, je le tiendrai et ne le laissera point aller*⁵⁰⁴ comme le dit le Cantique.

C'est dans les *Conseils de direction*, plus précisément dans celui donné à la Mère Françoise-Madeleine de Chaugy pendant son noviciat, que nous trouvons le dernier mot pour comprendre la résistance inavouée de Jeanne à comparer la vie spirituelle à la vie amoureuse : *lorsque nous nous privons volontairement des noces séculières, afin de prendre Jésus pour notre époux, il se fait une union si intime de grâce entre Dieu et notre âme qu'il ne se peut expliquer en terre comment ce mariage sacré se fait, mais ce sera au ciel*⁵⁰⁵.

Pour Jeanne, d'une part l'union à Dieu relève d'un ordre de réalité tout autre que celui de l'union conjugale et d'une intimité telle que même les plus beaux mots d'amour humain ne pourront jamais l'exprimer. D'autre part tout demeure ici-bas inachevé et se réalisera seulement un jour à venir dans ce que nous appelons le ciel, ou l'éternité.

⁴⁹⁹ CHANTAL, Œuvres, III, p. 42.

⁵⁰⁰ *op. cit.*, p. 57.

⁵⁰¹ *op. cit.*, p. 76.

⁵⁰² SALES, Œuvres, *Correspondance*, I, p. 165.

⁵⁰³ CHANTAL, Œuvres, II, p. 186.

⁵⁰⁴ *op. cit.*, p. 353.

⁵⁰⁵ *op. cit.*, p. 306.

Enfin elle entendra la voix de l'amour.

Le sermon LVII sur le Cantique des Cantiques de Bernard de Clairvaux donne de l'Épouse un portrait que l'on pourrait appliquer à Jeanne : *Celle qui l'aime veille, les yeux ouverts. Il ne passera pas auprès d'elle sans s'arrêter, sans lui parler. Elle est si fine, si intelligente, si attentive, qu'elle l'a vu venir de loin. (Elle a) deviné qu'il la regardait à travers les fenêtres et les treillis. Elle mérite que l'époux lui parle... cette âme comprendra le désir de l'amant qui s'approche ; ... s'il la regarde, elle verra avec joie l'œil divin glisser ses rayons, comme le soleil, par les fenêtres et les fentes du mur. Et enfin elle entendra la voix de l'amour, quand il l'appellera mon amie, ma colombe, ma belle*⁵⁰⁶. C'est la même attente, souvent anxieuse, parfois découragée, quelquefois paisible, qui parcourt toute la vie de Jeanne. A chaque retour de son cher mari, c'était entre eux de longs et affectueux conciliabules, peut-être le soir quand les enfants enfin dormaient. Une fois dépassée l'immense dépression du deuil, une fois entrée dans la vie religieuse qu'elle désirait tant, après s'être dépensée sans compter pour résoudre les trop nombreux soucis des fondations, de la mise en ordre des communautés, de la formation des religieuses, elle attendait, à la fine pointe de son âme, non pas tant que Dieu la regarde, mais plutôt qu'il lui adresse la parole, avec toute la tendresse dont lui seul est capable. Souvent il est demeuré en silence derrière les fenêtres. Et quand il lui est arrivé de lui parler ainsi tendrement, elle a surtout gardé pour elle ces échanges. Nous ne pouvons que regretter, tout en admirant sa discrétion, qu'elle ne nous en dise pas davantage.

⁵⁰⁶ Saint Bernard, *Œuvres mystiques*, trad. A. Béguin, Paris, Seuil, 1953, Sermon LVII sur le Cantique, pp. 587 à 591.

Chapitre trois : Marie Guyart, devenue Marie de l'Incarnation

La vie de Marie.

Marie Guyart vient au monde le 28 octobre 1599, à Tours au bord de la Loire, ville célèbre par de saints personnages tels Grégoire et Martin, et par exemple aussi par Bernard Silvestre, moine de l'école de Chartres et auteur au treizième siècle d'une *Cosmographie*, variation poétique sur des thèmes pythagoriciens⁵⁰⁷.

Peu de temps après François de Sales, qui a trente-deux ans, est nommé évêque coadjuteur de Genève et publie sa *Défense de l'estendart de la sainte Croix*⁵⁰⁸, œuvre de controverse et première publication de l'auteur ; Jeanne de Chantal donne naissance à sa fille Françoise, troisième enfant du couple ; Barbe Acarie dont le mari est revenu d'exil, tient salon à Paris ; Pierre de Bérulle est ordonné prêtre et publie sous un nom d'emprunt le *Traité des Énergumènes*⁵⁰⁹ ; Jean de Brétigny travaille à la traduction française des *Œuvres* de Thérèse d'Avila : Madame de Sainte-Beuve enfin, cousine de Madame Acarie, projette avec elle d'installer les ursulines en France, ce qu'elles réaliseront huit ans plus tard en ouvrant le couvent du Faubourg de la rue Saint-Jacques.

La mère de Marie, Jeanne Michelet, descend d'une noble famille, les Babou de la Bourdaisière⁵¹⁰ : son père le seigneur Philibert, dont on peut voir aujourd'hui encore l'hôtel au centre de Tours à la place Foire-le-roi, fut argentier de François Ier et surintendant des finances en 1520 ; son épouse Marie, quelque temps maîtresse du roi, trouva une mort tragique en se noyant dans la Loire. Mais Jeanne elle-même n'a plus de fortune.

Le père de Marie, Florent Guyart, est maître boulanger. Le couple aura sept enfants : trois garçons et quatre filles.

A sept ans, Marie fréquente les petites écoles. Elle raconte un rêve de ce temps de l'enfance : le récit est bref, précis, déjà Marie semble sûre de ce qu'elle veut, parce

⁵⁰⁷ Bernardus Silvestris, *Cosmographia*, edited by Peter Dronke, Leiden, E.J. Brill, 1978.

⁵⁰⁸ *Défense de l'estendart de la sainte Croix de Notre Sauveur Jésus-Christ*, divisé en quatre livres, par François de Sales, à Lyon, chez Jean Pillehotte, 1600.

⁵⁰⁹ Léon d'Alexis, *Traité des énergumènes*, A Troyes, 1599.

⁵¹⁰ Gabrielle d'Estrée (1573 – 1599), qui fut la maîtresse du roi Henri IV et lui donna trois enfants, faisait partie de la famille.

qu'elle sait ce que Dieu veut. Elle se voit en rêve avec une compagne dans la cour de l'école quand, dit-elle, *ayant les yeux levez vers le Ciel je le vis ouvert et nôtre Seigneur Jésus Christ en forme humaine, qui en sortoit, et qui par l'air s'en venoit droit à moy ; le voyant je m'écriai à ma compagne : Ah ! voila nôtre Seigneur, c'est à moy qu'il vient... Cette suradorable Majesté s'approchant de moy mon cœur se sentit tout embrazé de son amour et je commençay à étendre les bras pour l'embrasser. Alors ce plus beau de tous les enfans des hommes, avec un visage plein d'une douceur et d'un attrait indicible, ... me baisant amoureusement me dit : Voulez-vous estre à moy ? Je luy répondis : Ouy*⁵¹¹.

La jeune fille acquiert une belle réputation de gaieté, de vivacité, d'intelligence, on la dit assez belle aussi dans ses traits. Elle dévore les romans, comme le font de nombreuses demoiselles d'alors. Mais elle songe aussi à la vie religieuse et projette d'entrer dans un couvent, peut-être celui des bénédictines installées en ville : elle les connaît par sa tante, l'abbesse Anne Babou de la Bourdaizière. Son père a cependant une autre vue pour elle. En 1617, il la donne en mariage à un certain Claude Martin qui travaille dans l'industrie des tissus. Marie dira n'avoir jamais eu le cœur au mariage ; mais elle obéit, de cette obéissance vécue par plusieurs femmes de ce temps, qui ne renonceront jamais à leur désir le plus profond, mais gardent fermement confiance car la main de Dieu les conduira un jour là où elles rêvent d'aller. Marie entre dans la vie de couple sans renoncer à donner du temps à la prière et à la dévotion.

Le commerce familial connaît bientôt des jours difficiles. De plus la belle-mère, de caractère acariâtre, s'est installée au domicile conjugal et contribue à rendre pesante la vie quotidienne. Un petit Claude vient au monde. La santé du mari se dégrade, il ne tarde pas à mourir. Marie n'a pas encore 20 ans et le petit garçon à peine 8 mois. Marie dira plus tard à son fils devenu adulte : *la seule consolation que j'ay eue en cette condition (du mariage) a été de vous avoir donné à Dieu avant que vous fussiez au monde, et de ce que votre père étoit si bon qu'il me permettoit toutes mes dévotions, auxquelles mesme il avoit de la complaisance, parce qu'il étoit homme de bien et craignant Dieu. Elle ajoute : il en avoit beaucoup de satisfaction, et ce fut pour moy une grande providence de Dieu, car sans cette condescendance, ma captivité m'eut été insupportable*⁵¹². Elle se trouve ainsi captive dans le lien du

⁵¹¹ MARIE, Vie, p. 2.

⁵¹² *op. cit.*, pp. 12 & 18.

mariage. Son époux lui demandait souvent pardon en pleurant, dit-t-elle encore, de tous les ennuis qu'il lui avait amenés sans le vouloir. Elle-même reconnaissait l'avoir aimé plus dans l'ordre de la grâce que dans celui de la nature. Force est de constater que ce ne fut pas un amour passionné comme celui qui unissait Jeanne et Christophe de Chantal.

Devenue veuve, elle reprend courageusement la gestion de l'entreprise familiale. Elle délaisse la lecture des romans pour celle de livres pieux, elle s'adonne aux exercices de la vie dévote après avoir lu *l'Introduction* que François de Sales avait publiée en 1608 et dont elle dit : *j'en tirai beaucoup d'éclaircissements*⁵¹³.

Le 24 mars 1620, survient un événement mémorable et bouleversant. Ce matin-là *veille de l'Incarnation de Nôtre Seigneur*⁵¹⁴, alors qu'elle se rend à son lieu de travail, elle s'arrête brusquement, comme figée au milieu de la rue. Une très vive conscience l'a envahie *de toutes ses fautes, péchés et imperfections*⁵¹⁵, mais avec elle une aussi vive certitude d'être plongée par le Christ dans son sang précieux et toute entière lavée par lui de ces fautes. Certitude extraordinaire : Jésus a donné sa vie pour les pécheurs, et pour elle précisément ! Plus extraordinaire encore : Il l'aurait fait pour elle seule si cela avait été nécessaire : *quand l'on eût été seule qui eut péché, le Fils de Dieu auroit fait ce qu'il a fait pour tous, et c'est ce qui consomme et anéantit l'âme*⁵¹⁶. Elle en est totalement bouleversée et illuminée. A peine a-t-elle repris ses esprits qu'elle se précipite chez les feuillants dont l'église est toute proche et se confesse sans plus tarder auprès d'un religieux qui reste abasourdi par le récit de la jeune femme. C'est lui qui deviendra par la suite son directeur spirituel. L'expérience de ce jour accomplit en quelque sorte le rêve de la petite fille : ce Jésus qui la visitait enfant revient à sa rencontre aujourd'hui, il l'aime, et tout simplement la demande en mariage. Plus rien ne sera donc comme avant !⁵¹⁷

Un unique désir habite désormais Marie, celui d'approfondir cette rencontre et de se préparer à ce nouveau « mariage ». Elle aspire de tout son être à *la qualité d'épouse et de me vouloir consommer dans ces divins embrassemens*⁵¹⁸. Dans les

⁵¹³ MARIE, Vie, p. 38.

⁵¹⁴ *op. cit.*, p. 26.

⁵¹⁵ *op. cit.*, p. 26.

⁵¹⁶ *op. cit.*, p. 27.

⁵¹⁷ Quelques mois plus tôt, le philosophe Descartes vivait aussi une sorte d'illumination, quand il prit soudain conscience, au milieu d'une nuit, de ce qu'il nommera plus tard une « science admirable ».

⁵¹⁸ *op. cit.*, p. 52.

semaines qui suivent, elle remet le commerce familial et repousse définitivement toute éventualité de se remarier. Cependant elle doit pourvoir encore à ses besoins quotidiens, et surtout assurer l'avenir de son enfant. Son beau-frère Paul Buisson, entrepreneur en voiturage, lui propose de l'embaucher. Elle accepte, prenant surtout pour elle les tâches les plus humbles qui laissent son esprit libre pour les dévotions et la recherche d'une vie intérieure profonde. En 1625, convaincu de ses qualités professionnelles, Paul lui confie l'administration de toute l'entreprise. Marie se révèle fort compétente dans la gestion des affaires. Elle dira plus tard que ce temps fut *son noviciat pour les travaux du Canada*⁵¹⁹. Mais tout en s'activant dans ses nouvelles tâches elle ne cesse de converser avec le Seigneur, le nommant souvent dans sa prière *son doux amour, son cher amour, son grand amour, son très pur et très chaste amour...*⁵²⁰.

Le lundi de Pentecôte de cette même année, elle reçoit une première vision qui l'initie *aux mystères de l'intérieur du Verbe Incarné* ; elle voit le Seigneur prendre son cœur à elle et comme l'enchâsser dans le sien : *je vis que ce divin époux tenoit deux cœurs entre ses mains, et que ces deux cœurs étoient le sien et le mien ; il mit l'un dans l'autre si artificiellement (comme le ferait un artiste, avec un art parfait) qu'il n'en paroissoit plus qu'un et pourtant je voyois l'union des deux*⁵²¹. Elle en gardera une dévotion particulière au cœur de Jésus. La description de cette vision peut faire sourire aujourd'hui. Elle gênait déjà son fils qui parle du mystère de l'Incarnation plutôt que du Cœur de Jésus. Pourtant Marguerite-Marie Allacoque, visitandine contemporaine de dom Claude, tient un même langage et donnera bientôt toute sa popularité à la dévotion au Sacré-Coeur.

Deux ans plus tard, Marie vit un second ravissement dans la Trinité. Le ravissement s'achève par ce qu'elle nomme le *mariage mystique* avec le Verbe incarné : *ce fut par des touches divines, par des pénétrations de luy en moy et d'une façon admirable par un retour réciproque de moi en luy, de sorte que n'étant plus à moy je demurois toute à luy par intimité d'amour*⁵²².

Son désir de vie religieuse est toujours plus vif, mais elle hésite dans le choix d'une communauté. Elle a lu les écrits de Thérèse d'Avila, traduits par Jean de Brétygny et les chartreux de Bourfontaine : deviendra-t-elle donc carmélite ? Ou plutôt

⁵¹⁹ MARIE, Vie, p. 56.

⁵²⁰ *op. cit.*, p. 57.

⁵²¹ *op. cit.*, p. 71 (voir aussi MARIE, Ecrits, I, p. 195).

⁵²² *op. cit.*, p. 106.

feillantine ?⁵²³ A la demande d'un certain nombre de dames dévotes, un premier monastère de ces religieuses, réformées comme leurs frères cisterciens, avait été fondé près de Feuillant⁵²⁴, avant que d'autres communautés de feillantines voient le jour en France, dont une dans la région de Tours. Rappelons-nous enfin que le confesseur auprès de qui Marie s'est agenouillée le 24 mars 1620, et qui est devenu son directeur spirituel, est lui-même un père feuillant.

Et les ursulines ? Fondé en Italie en 1530 par Angèle Mérici, cet institut avait été introduit en Provence en 1594 par Françoise de Bermond ; mais ce sont Madame de Sainte-Beuve, Madame Acarie et Bérulle qui ont permis en 1608 sa première installation à Paris. En 1625, une communauté s'est installée à Tours. Marie connaît bien la Mère Françoise de St Bernard, nouvelle supérieure, qui lui propose de la recevoir sans dot, ce qui représente une démarche exceptionnelle pour l'époque ! Dès lors elle n'hésite plus.

Mais les problèmes familiaux la retiennent encore. Elle se soucie de son vieux père, qui vit toujours. Les trois soeurs de Marie la rassurent, elles sont disposées à prendre soin de lui. Mais qui pourrait prendre en charge son fils Claude ? Après bien des hésitations, elle accepte de le confier à sa soeur et à son beau-frère, Claude et Paul Buisson, qui se sont proposés de l'accueillir. Espérant avoir réglé au mieux ces deux questions, le 25 janvier 1631, 12 ans après la mort de son mari, elle franchit la porte du couvent des ursulines.

Les premières semaines sont éprouvantes : son fils vient tous les jours s'accrocher à la grille du choeur, pleurant et criant qu'on lui rende sa mère. Marie, déchirée et bouleversée, tient bon cependant. Nous avons déjà rencontré pareille douleur et pareille ténacité chez Jeanne de Chantal, dont le fils Celse-Bénigne s'est couché en travers de la porte pour l'empêcher de quitter la maison familiale.

Deux mois plus tard, encore simple postulante, elle est gratifiée d'une troisième vision de la Trinité : comme une dernière extase avant d'entrer dans une période de foi simple et nue.

⁵²³ La vie des moines de Feuillant, non loin de Toulouse, est fort relâchée lorsqu'en 1562 Jean de la Barrière entreprend de réformer cette abbaye cistercienne. En 1586, Sixte Quint approuve officiellement la réforme. Dès 1587 le monastère compte 150 religieux. Henri III installe les feuillants à Paris, rue St Honoré. D'autres couvents cisterciens adoptent à leur tour la réforme, leur nombre ira croissant jusque vers 1650.

⁵²⁴ C'est dans ce monastère, mais contre l'avis de sa famille, que la princesse Antoinette d'Orléans, marquise de Belle-Isle, choisit de vivre. Le Pape l'en fait sortir en 1605 pour la nommer coadjutrice de l'abbesse de Fontevraud.

Ici prend place un premier texte, la *Relation* dite de 1633, écrite sur ordre du Père de la Haye, jésuite⁵²⁵ : lors de la visite canonique du monastère et après plusieurs entretiens approfondis avec Marie, il lui demande, pour faire le point sur sa vie et calmer quelques doutes ou angoisses qui subsistent dans son cœur, de relater par écrit le chemin parcouru.

Notons encore un songe dont elle fait état vers Noël 1634⁵²⁶ : elle voit un immense pays qu'elle ne connaît pas, pays de brouillards, et puis au loin une petite église ; elle marche dans ce pays, en compagnie d'une dame qui la tient par la main.

La supérieure la nomme bientôt sous-maîtresse des novices⁵²⁷. Claude, qui n'est plus un enfant, étudie maintenant chez les jésuites. Marie vit un moment relativement paisible et heureux de son existence.

Un autre texte, celui-ci très court, nous est parvenu de cette période: il s'intitule *Entretien spirituel sur l'épouse du Cantique*. Enfin nous avons conservé de cette période les *Notes* prises lors de deux Retraites, la première en 1631, la seconde en 1635.

Elle fait la connaissance du P. Dinet, supérieur général des jésuites. Elle lit les *Relations de la Nouvelle France* (nous dirions aujourd'hui des lettres circulaires) qui décrivent les activités des missionnaires et des colons et sont rédigées par les missionnaires envoyés là-bas. Très vite elle se passionne pour les affaires du Canada⁵²⁸.

Elle commence un échange épistolaire avec deux jésuites initiateurs de ces *Relations*, les Pères Le Jeune et Garnier. Paul Lejeune, arrivé au Canada en 1632, partage la vie des « sauvages », comprend leur langue, organise pour et avec eux ce

⁵²⁵ MARIE, Vie, p. 216.

⁵²⁶ *op. cit.*, p. 228.

⁵²⁷ *op. cit.*, p. 234.

⁵²⁸ C. Brown, C. et P.-A. Linteau, *Histoire générale du Canada*, Québec, éditions du Boréal, 1990. Jean Cabot avait touché le Canada en 1497, cherchant la route des Indes. Entre 1500 et 1610, les séjours des européens ont été de courte durée, et limités aux régions côtières. Mais le commerce des fourrures s'est peu à peu organisé, et toutes les tribus indigènes, même celles de l'intérieur des terres, connaissent et achètent des produits européens. Les colons s'aventurent donc toujours plus loin de la côte.

La région est habitée par les Iroquois, essentiellement agriculteurs, autour du St Laurent (les Hurons font partie de ce groupe), et par les Algonquiens, nomades et chasseurs. En 1608, Champlain a fait une percée dans la vallée du Saint Laurent. Jusqu'en 1625, il s'aventure bien au-delà du Montréal d'aujourd'hui. Mais la terre sur laquelle il s'est installé sépare exactement les Iroquoiens et les Algonquiens, en guerre les uns contre les autres. En 1629, la France et l'Angleterre, qui se partagent la maîtrise des ces nouvelles colonies, sont elles aussi entrées en guerre en Europe. La guerre s'exporte très facilement: les troupes coloniales anglaises envahissent Québec, que les français reprendront en 1632, retrouvant l'agglomération dans un état déplorable à tous points de vue.

A cette date, les jésuites prennent le contrôle de toute l'action missionnaire en Nouvelle-France. Ils apprennent la langue des Hurons, s'adaptent à leur mode de vie. Mais les Hurons ne se convertissent pas. Des épidémies les déciment, qu'ils attribuent (avec raison) aux européens.

que nous nommerions aujourd'hui des services sociaux. Dès la première année il a écrit une longue lettre à son Provincial pour l'informer de son ministère. Le Provincial croit utile de publier largement cette lettre, qui devient ainsi la première « relation ». Charles Garnier, arrivé en 1636, sera massacré par les iroquois en 1649 lors de la destruction de la huronie.

Elle correspond également avec le Père Poncet, jésuite de Paris, qui doit bientôt rejoindre la Nouvelle France. Joseph Antoine Poncet de la Rivière avait été condisciple de Claude Martin au collège d'Orléans. Par lui, Marie rencontre Marie-Madeleine de la Peltrie.

Née en 1603, mariée à 17 ans au chevalier de Gruel, Seigneur de la Peltrie, veuve à 22 ans, depuis longtemps éprise de vie spirituelle, elle s'est retirée dans la solitude, a lu les Relations du Père Lejeune et décidé de consacrer sa vie et sa fortune à la conversion des sauvages. Pour avoir la paix avec sa famille et disposer de ses biens comme elle l'entend, elle a conclu un mariage fictif avec Jean de Bernières de Louvigny⁵²⁹, qui partage son goût pour la vie religieuse et ses projets d'ordre financier. Elle a pris conseil auprès du Père de Condren⁵³⁰ et de Vincent de Paul. On la présente au Père Poncet, qui lui parle de Marie de l'Incarnation et fait en sorte que les deux femmes se rencontrent. Marie reconnaît aussitôt en Madame de la Peltrie la dame du songe dans lequel elle se voyait emmenée en une terre de brouillards.

Elle n'a dès lors plus qu'une idée en tête : partir elle aussi, en Nouvelle France. Elle se rend à Paris, prend conseil auprès des jésuites et de Monsieur Vincent. Vincent de Paul, qui a maintenant plus de cinquante ans, est reconnu comme un sage, consulté par les grands de ce monde et de l'Église aussi bien que par de pauvres gens. Son avis positif est un encouragement précieux. Elle obtient bientôt l'accord de ses supérieures. Il est décidé qu'une autre religieuse ursuline l'accompagnera dans ce voyage.

Tout le groupe partira sur le navire que Madame de La Peltrie fait spécialement affréter. De plus elle garantit financièrement toute l'installation des ursulines de

⁵²⁹ *Le Chrestien intérieur, ou la Conformité intérieure que doivent avoir les Chrétiens avec Jésus-Christ* divisé en huit livres qui contiennent des sentiments tous divins tirés des écrits d'un grand serviteur de Dieu, de nostre siècle (J. de Bernières Louvigny) par un solitaire (Le P. Louis-François d'Argentan), SRouen, C. Grivet, 1661.

⁵³⁰ Charles de Condren (1588 – 1641), prêtre, docteur en Sorbonne, entre à l'Oratoire en 1617. A la mort du fondateur Pierre de Bérulle, il est élu pour le remplacer. Voir : *Lettres du Père Charles de Condren*, publiées par P. Auvray et A. Jouffrey, Cerf, 1943.

Québec, dont la fondation deviendra comme sa propre maison et qu'elle compte ne plus jamais quitter⁵³¹.

Le 22 février 1639, la petite compagnie quitte Tours en direction d'Amboise puis d'Orléans, où Claude rencontre une dernière fois sa mère : angoisse et cris de désespoir font place chez lui, pendant ce dernier entretien, à un très grand apaisement. Le 4 mai, le groupe embarque à Dieppe sur le « Saint-Joseph ». Le premier août, il débarque au Cap Diamant, en face du promontoire de Québec. Malgré la rencontre effrayante d'un iceberg et quelques jours de tempête, la traversée aura dans l'ensemble été paisible et courte.

Dès son arrivée, le petit groupe consacre sa vie aux habitants de la région. En 1641, d'autres religieuses se joignent aux premiers arrivés, et l'on commence la construction d'un véritable couvent et de ses dépendances. Marie s'occupe du séminaire Saint-Joseph, une école élémentaire construite avec le couvent, et qui reçoit les petites sauvagesses (ainsi les nomme-t-elle). Elle entreprend aussi de catéchiser les parents quand ils se présentent au parloir. Elle étudie leurs différentes langues, le montagnais, l'algonquin, le huron et l'iroquois, elle en rédige des dictionnaires.

Le 30 décembre 1650, le couvent tout entier est la proie des flammes et avec lui toutes les feuilles d'un récit autobiographique qu'elle avait promis d'envoyer à Claude⁵³². C'est pourquoi, par amour maternel et par obéissance aussi à son confesseur, elle rédigera bientôt un texte encore plus élaboré, qui deviendra la seconde *Relation*, celle que nous nommons *de 1654*. Dans les mois qui suivent le drame, les sœurs reconstruisent l'ensemble des bâtiments.

Mais un autre drame se prépare. Depuis 1645, pour des questions de rivalité économique et grâce à des armes achetées à des trafiquants européens, les Iroquois ont anéanti plusieurs nations voisines : les Pétuns et les Eriés par exemple. En 1648, ils ont envahi la huronie. Certains jésuites qui s'y trouvaient ont été atrocement torturés en même temps que les hurons. Ces mêmes iroquois attaquent maintenant la Nouvelle France. La sécurité n'étant plus assurée, le monastère est abandonné, seules Marie et trois compagnes continuent d'y habiter.

⁵³¹ Après quelques mois à Québec, elle « fuguera » avec Jeanne Mance et Monsieur de Maisonneuve pour fonder Montréal (voir la lettre de Marie à Mademoiselle de Luynes, in MARIE, *Lettres*, p. 172), mais elle reviendra vers ses sœurs ursulines et mourra au milieu d'elles en novembre 1671, cinq mois avant Marie.

⁵³² MARIE, *Lettres*, p. 425.

Son activité reste débordante malgré des conditions de vie extrêmement rudes et dangereuses. Elle se donne sans compter dans les activités éducatives, sociales et d'évangélisation : conquérir les âmes de ces pauvres sauvages et les amener au baptême reste pour elle une préoccupation de tous les instants. Nous savons de plus que, sans penser à sa santé, elle ajoute des pénitences aux rigueurs inhérentes à la vie là-bas. Au milieu de toutes ces fatigues, elle demeure sur le plan spirituel dans ce qu'elle nomme un *état* foncier et permanent *avec* Dieu, comme dans *une suspension intérieure*, dit-elle.

Elle trouve encore le temps de rédiger une impressionnante *Correspondance*, toujours écrite dans un extrême dénuement. Pendant le long hiver, elle s'installe au-dessus de l'écurie dont les bêtes réchauffent un peu l'air, juste assez pour que ses doigts puissent encore manier la plume. Les lettres ne partent en principe que pendant une courte période, vers la fin de l'été quand un navire quitte l'humble port de Québec pour rejoindre, pendant qu'il en est encore temps, le vieux continent. Il faut se hâter, dans les jours qui précèdent, d'achever toutes les lettres prévues, et parfois la conclusion d'une lettre est remise à l'année suivante, faute de temps...

Marie meurt le 30 avril 1672, à Québec, sans avoir revu la France ni aucun de ses amis de là-bas. Au lendemain de sa mort on fait d'elle un portrait dans des conditions surprenantes : en prenant modèle sur le cadavre. Le tableau est détruit quatorze ans plus tard dans un nouvel incendie du couvent. En 1699, les ursulines reçoivent en cadeau une réplique approximative du portrait original. On conserve enfin une gravure la représentant, elle est dite d'Edelinck et son exécution date de 1677. Elle se trouve à la première page des éditions de ses œuvres, mais elle a peu de chance d'être fidèle au portrait. Nous ne disposons de rien d'autre en fait d'iconographie.

Heureusement son fils a esquissé avec des mots une sorte de portrait : il la dit assez belle de visage en sa jeunesse... une constitution vigoureuse, un abord doux et un visage « un peu riant ».

Claude Martin, son fils.

Le lecteur aura pressenti que l'histoire de Marie de l'Incarnation est liée jusqu'à son dernier jour, et de manière peu ordinaire, à celle de son fils Claude. Il importe

maintenant de le montrer avec plus de détails, puisque notre propre connaissance de sa mère dépend fondamentalement de la vie et du travail de ce fils.

Claude vient au monde et passe les premiers mois de sa vie dans un foyer marqué par la fragilité et la tristesse que provoquent la maladie et la mort du père. Devenu orphelin avant même l'âge d'un an, il le devient comme une deuxième fois à l'âge de douze ans lorsque sa mère entre au couvent. Cette deuxième expérience lui paraît plus douloureuse et injuste encore que la première puisqu'elle pouvait être évitée. Comprend-il que cette séparation pourtant volontaire fait pleurer sa mère autant que lui ? Et si oui, en quoi cela le consolerait-il ?

Le voici devenu adolescent fragile, au caractère instable. Peu après l'entrée de sa mère au couvent, les époux Buisson le placent en pension chez les jésuites, d'abord à Rennes de 1631 à 1633, puis à Orléans jusqu'en 1636. Il revient alors dans sa ville natale pour acquérir une formation rhétorique, avant de retrouver Orléans où il étudie la philosophie de 1638 à 1639. Il achève ses études au moment même où sa mère va prendre congé des ursulines de Tours et s'embarquer pour la Nouvelle France.

Il a donc acquis une solide formation. A vingt ans quel chemin prendra-t-il ? Il exprime le désir d'entrer chez les jésuites et Marie se rassure enfin à propos de l'avenir de son enfant ; mais à peine est-elle partie pour le Canada, que le provincial d'alors, le Père Binet⁵³³, qui avait d'abord laissé espérer une réponse favorable, tergiverse et finalement refuse de le recevoir. Claude cherche donc une autre orientation, et dans l'immédiat un emploi à Paris pour assurer sa subsistance. Enfin, le 15 janvier 1641, il est admis dans la Congrégation de Saint-Maur, rattachée à l'ordre bénédictin et dont le supérieur général est alors Dom Grégoire Tarrisse⁵³⁴. L'un de ses plus célèbres moines, le Père Mabillon, donnera en 1667 la première édition mauriste de Bernard de Clairvaux, avant celle que préparera Dom Claude Martin lui-même⁵³⁵.

⁵³³ Etienne Binet (1569 – 1649) ami de François de Sales, recteur à Paris puis provincial des jésuites, habile défenseur du droit des religieux, écrivain prolifique, prédicateur à succès ; il a fait souffrir Jeanne de Chantal en cherchant obstinément à modifier les constitutions de la Visitation.

⁵³⁴ Le même jour Dom Raymond, le confesseur de Marie, lui avait, mais quelques heures trop tard, trouvé un poste de secrétaire du cardinal de Richelieu !

⁵³⁵ Issue de la réforme catholique, cette congrégation est rattachée à l'ordre bénédictin. Fondée en 1618, installée à Saint Germain des Prés en 1633, elle reçoit peu à peu l'adhésion des plus grands monastères bénédictins et ses maisons se multiplient dans le Royaume. A la tête de la congrégation comme au sein de chaque monastère, l'autorité est exercée non par le seul abbé mais par un collège de moines, collège dans lequel le supérieur général ou le père abbé n'ont qu'une simple fonction de présidence. Les mauristes seront rapidement reconnus comme d'érudits éditeurs des textes des Pères de l'Eglise.

Ce dernier va rapidement tenir dans la congrégation une place importante⁵³⁶, d'abord dans son organisation puisqu'il est élu supérieur successivement de plusieurs monastères, et puis au conseil général (qu'on appelait *le régime*) de l'ordre. Il est chargé par Dom Audebert, successeur de Dom Tarrisse, de rédiger les Traités qui donneront un cadre commun à la vie des monastères. Ces traités deviendront des classiques de la spiritualité bénédictine. Il est même pressenti en 1687 pour devenir Supérieur Général. Mais la Cour garde son mot à dire dans la nomination. Or Dom Claude s'est autrefois discrédité auprès du Roi.

Que s'était-il passé ? Entre 1633 et 1680, plusieurs abbayes avaient été ramenées à l'observance stricte de la règle bénédictine, et quelques moines en gardaient une vive animosité contre leurs supérieurs généraux. Cette animosité avait été rapportée au Roi. Une méchante rumeur attribue ensuite à la Congrégation de Saint Maur des richesses imaginaires qui excitent la convoitise de la Cour, et chacun sait bien qu'on donne créance aux ragots plus facilement qu'à la vérité. L'imprudence politique enfin de quelques supérieurs déclenche la bataille, les procès contre les mauristes se multiplient, le Conseil du Roi envisage même de supprimer Saint-Maur. Dom Claude, appelé au secours de la Congrégation en péril, manœuvre avec tant de finesse et de persuasion qu'il gagne tous les procès, aussi bien ceux d'ordre financier que devant les instances théologiques (on accusait encore les mauristes d'être jansénistes) et gagne même à sa cause les personnages les plus influents. La Cour doit céder : grâce à l'énergie et à la ténacité de Dom Claude les mauristes sont sauvés de la ruine. Nous sommes alors en 1681. Mais le Roi, six ans plus tard, n'a pas oublié cette humiliation d'avoir dû plier devant Dom Claude : d'où le refus de l'accord indispensable à la nomination pressentie.

Dom Claude s'illustre encore dans de multiples activités d'érudition : il entreprend une édition nouvelle des œuvres d'Augustin, il dirige celle d'autres Pères de l'Eglise, il prend enfin une part active aux grands débats du temps. Sa relation avec Pierre Nicole est fort intéressante, marquée d'amitié et de respect, sans crainte de l'affrontement quand celui-ci se justifie⁵³⁷.

Dom Claude est un homme pacifique et consensuel : le fait que Nicole soit l'un de ses meilleurs amis ne l'empêche nullement d'entretenir des relations très courtoises

⁵³⁶ BREMOND, Histoire, II, p. 759, note résumant l'itinéraire bénédictin de Dom Claude.

⁵³⁷ Né en 1625, P. Nicole a enseigné aux petites écoles de Port-Royal, défendu le jansénisme avec Arnauld, collaboré aux *Provinciales* avec Pascal. On a dit qu'il était janséniste presque malgré lui, ce qui n'a jamais été dit d'Arnauld, autre grande figure de Port-Royal.

avec Arnould, ni de s'entendre cordialement avec les jésuites, ce qui représente une prouesse d'équilibre quand on veut bien se souvenir du climat de l'époque. En 1665 avec les *Visionnaires*⁵³⁸, Nicole lance une attaque assez violente contre les mystiques. Quatorze ans plus tard, quand il donne au public son *Traité de l'oraison*⁵³⁹, il s'est remarquablement adouci. On imagine que dans l'intervalle il a lu la *Vie de Marie de l'Incarnation* ; on sait surtout que Dom Claude, dans sa préface de 1677 aux *Retraites de la Mère Marie de l'Incarnation*⁵⁴⁰, a réagi vigoureusement aux accusations contenues dans les *Visionnaires*. Ces textes présentent un bon condensé du débat autour de la question de la mystique, débat important en cette dernière partie du siècle, après l'« invasion mystique » des soixante-dix années précédentes.

Enfin Dom Claude, et c'est à ce titre qu'il nous intéresse ici au plus haut point, a rassemblé avec une énergie inlassable les écrits de sa mère, en vue de les publier et de les faire ainsi connaître au plus grand nombre. Il est lui-même le destinataire principal de sa volumineuse correspondance. Marie de l'Incarnation ne l'a pas seulement informé des événements qui survenaient en Nouvelle France ; elle a surtout répondu aux nombreuses questions d'ordre spirituel qu'il lui posait, lui faisant partager sa propre vie intérieure et prenant ainsi une part considérable dans sa formation. Il connaît la plupart des autres correspondants de sa mère et se trouve donc à la meilleure place pour éditer ces lettres. Certes il mène ce travail selon les critères de son temps : il n'hésite pas à modifier certaines tournures de phrases, mais pour les rendre plus compréhensibles, pense-t-il. Il disperse certains manuscrits après leur édition, parce qu'il considère que l'essentiel du travail est alors achevé. Ce geste nous interdit l'importante analyse critique que nous aimerions pouvoir entreprendre aujourd'hui. Mais s'il a laissé perdre ainsi la trace de précieuses pages, c'est en les distribuant comme des reliques à ceux qui avaient connu, admiré, aimé sa mère.

Il meurt le 9 août 1696, âgé de soixante dix-sept ans, dont cinquante-six années vécues en religion.

⁵³⁸ P. Nicole, *Les Visionnaires ou Seconde partie des lettres sur l'hérésie imaginaire, contenant les huit dernières* (par le Sr De Damvilliers), Liège, Adolphe Beyers, 1667.

⁵³⁹ P. Nicole, *Traité de l'oraison divisé en sept livres*, Paris, Hélie Josset, 1679.

⁵⁴⁰ MARIE, *Ecrits*, I, pp. 422-425.

Histoire des textes.

En 1677, Dom Claude fait paraître une *Vie de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, première supérieure des Ursulines de la Nouvelle France. Tirée de ses Lettres et de ses Ecrits*⁵⁴¹. Le livre comporte 757 pages.

En 1681, il publie un deuxième volume, représentant 675 pages de *Lettres de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, ...*⁵⁴². Il rassemble dans l'ouvrage un grand nombre de celles que sa mère lui avait adressées, ainsi que des missives envoyées à d'autres destinataires, qu'il avait retrouvés et qui ont accepté de les lui confier.

En 1682, un troisième volume de 250 pages permet de lire les *Retraites de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation... avec une exposition succincte du Cantique des Cantiques*⁵⁴³.

En 1684, Dom Claude présente *l'Ecole sainte ou explication familière des mystères de la foy, ...*⁵⁴⁴, un volume de 560 pages qui achève l'édition de « l'œuvre » de Marie.

Les dictionnaires, de même que le catéchisme iroquois, ne seront jamais édités : ils ont été donnés par morceaux à plusieurs missionnaires en partance pour le Nord du Canada. Un nombre indéterminé de lettres est sans doute à tout jamais perdu. Dom Claude rassemble tout ce qu'il peut, mais ses moyens d'agir sont modestes : imaginons ce que représente alors la tâche de recueillir le plus grand nombre possible de ces papiers, fort dispersés sur le Vieux Continent et en Nouvelle France et conservés par des supérieurs, des consoeurs, ou des correspondants parfois inconnus de Dom Claude. Enfin parmi ceux qu'il retrouve, un bon nombre d'heureux possesseurs ne sont pas disposés à se séparer d'une si précieuse relique.

Le premier travail de Dom Claude porte donc sur la *Vie*. Il prévoit dans un premier temps de rédiger une biographie à partir des écrits de sa mère et de ses souvenirs personnels. Plusieurs amis lui conseillent vivement de publier aussi en l'état la

⁵⁴¹ Dom Cl. Martin, *Vie de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, première supérieure des Ursulines de la Nouvelle France. Tirée de ses Lettres et de ses Ecrits*, à Paris, chez Louis Billaine, au second pillier de la grande salle du Palais, au grand Cesar. 1677. Avec approbation et privilège.

⁵⁴² Dom Cl. Martin, *Lettres de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, 1^{ère} supérieure des Ursulines de la Nouvelle France*, à Paris, chez Louis Billaine, 1681.

⁵⁴³ Dom Cl. Martin, *Retraites de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation... avec une exposition succincte du Cantique des Cantiques*, à Paris, Veuve Louis Billaine, 1682.

⁵⁴⁴ Dom Cl. Martin, *l'Ecole sainte ou explication familière des mystères de la foy, ... par la vénérable Mère Marie de l'Incarnation, ursuline*, à Paris, J.-B. Coignard, 1684.

Relation dite de 1654⁵⁴⁵. Dom Claude décide alors de choisir ce texte comme cadre général de son travail, mais il en accommode le style et modifie résolument certaines tournures de phrases dans le but que nous avons dit ; ceci n'a rien d'exceptionnel, d'autres écrivains, traducteurs ou éditeurs de l'époque prennent les mêmes libertés. Il adjoint à ce matériau de base des éléments tirés de ses propres souvenirs ; il mêle à l'exact récit des événements quelques considérations d'ordre plus hagiographique ; il insère enfin dans cette trame des extraits des écrits de sa mère, lettres et autres mémoires de conscience ou notes d'oraison, et même des pages de la première *Relation*⁵⁴⁶. Il précise donc à juste titre qu'*il y a plus d'un Auteur ; il y en a deux*.

Quatre années de travail sont nécessaires à préparer cette édition, mais Dom Claude a commencé bien plus tôt la collecte des pièces. On sait⁵⁴⁷ qu'en 1662, aussitôt après la mort de Dom Raymond de Saint-Bernard le confesseur de Marie, il a cherché à rassembler et copier tout ce qui subsistait de sa correspondance avec le père feuillant. Il agit de même après le décès de Monsieur de Bernières en 1659, mais sans grand succès. Il parvient à réunir plusieurs lettres adressées à sa cousine germaine Marie Buisson, devenue ursuline à Tours en 1643 ; il obtient le même succès avec d'autres membres de la famille. Les ursulines de Dijon et de Saint-Denys, et le Père Poncet, lui envoient leurs papiers. On regrettera qu'il ait donné à Pierre Nicole, sans la publier, une longue lettre datée du 4 septembre 1641 dans laquelle Marie parlait des premiers jours de sa vie religieuse. Il décide de laisser de côté un certain nombre de lettres, parce qu'elles répètent le contenu d'autres lettres déjà retenues.

Il met délibérément de côté toutes les lettres d'affaires (dans la volumineuse correspondance de Jeanne de Chantal au contraire elles sont nombreuses, et nous éclairent sur la personnalité et le fonctionnement de la fondatrice à la tête de son Ordre). Quelques correspondants refusent que certaines lettres soit publiées parce qu'elles parlent de personnes encore vivantes.

On sait enfin qu'à sa mort Dom Claude laisse un volumineux dossier de papiers non exploités ; ce dossier est alors confié à Marie Buisson, la nièce religieuse dont nous avons parlé plus haut. La Révolution française a sans doute fait disparaître les

⁵⁴⁵ MARIE, Vie, Préface.

⁵⁴⁶ Dom Claude la croyait perdue, mais il vient de la retrouver chez les ursulines de Saint-Denis.

⁵⁴⁷ MARIE, Lettres, Introduction.

précieux papiers : peut-être ont-ils été donnés, comme d'autres liasses, au citoyen Touchard, papetier à Truyes, pour être recyclés.

Quand tel passage reproduit dans les *Lettres* a déjà été cité quelque part dans la *Vie*, on peut pointer de légères variantes entre les deux éditions. Dans ces cas-là, vraisemblablement, le texte de la *Vie* est le plus fidèle : par la suite Dom Claude, on le sait, corrige beaucoup ou même recompose les textes.

Les textes des *Retraites* et de l'*Exposition succincte du Cantique des Cantiques* sont publiés une année après la correspondance et réunis en un seul volume. Ce que nous nommons aujourd'hui les *Relations d'oraison*⁵⁴⁸ est constitué de notes très élaborées prises au cours de deux retraites faites par Marie, l'une de dix jours en 1633, l'autre de huit jours en 1635 : notes trop personnelles aux yeux de Dom Claude, trop inachevées dans leur forme. Il les « complète » donc pour les rendre lisibles. L'abbé Bremond a pourtant raison de les admirer : elles nous permettent encore, malgré les remaniements et les coupures, d'entrevoir son oraison non comme elle tentait de l'expliquer mais directement comme elle la vivait.

L'*Exposition succincte du Cantique*⁵⁴⁹ que nous appelons aujourd'hui *l'Entretien spirituel* couvre dix pages des *Ecrits de Tours*. Ce petit écrit a reçu de Dom Claude un titre inadéquat : *Exposition succincte du Cantique des Cantiques*. On ne peut donner une « exposition » en si peu de pages, on ne cite pas douze versets seulement d'un livre pour le présenter dans son entier. Il s'agit véritablement ici d'un *entretien*, sur *l'épouse et encore, pour préciser davantage, sur la contemplation dont elle est l'exemplaire*⁵⁵⁰. On sait qu'à cette époque l'exercice est habituel : tout supérieur, tout maître ou maîtresse des novices, tout prédicateur, se met un jour en demeure d'émouvoir avec fièvre son auditoire en commentant le poème biblique.

Marie nous donne elle-même l'origine de cet *Entretien* : comme elle parle habituellement sans difficulté *pour produire ses pensées à ses sœurs*, l'une d'elles lui demande un jour *de leur prêcher un peu sur le premier verset du Cantique, Qu'il me baise des baisers de sa bouche*. Elle le veut bien, se met à parler, mais rapidement ce verset *m'emporta dans une suite de discours, en sorte que, n'étant*

⁵⁴⁸ MARIE *Ecrits*, I, pp. 415 – 525.

⁵⁴⁹ *op. cit.*, pp. 395 à 412.

⁵⁵⁰ *op. cit.*, p. 400.

*plus à moi, je parlai fort longtemps selon que l'amoureuse activité me possédait, enfin je perdis la parole comme si l'esprit de mon Jésus eut voulu le reste pour lui*⁵⁵¹. Elle termine l'exercice, dit-elle encore, pleine de confusion. Or ce texte nous apparaît fort sage et même un peu convenu. Certes il décrit la hardiesse de l'épouse qui demande un baiser, mais il glisse rapidement vers un commentaire quelque peu moralisant sur la vie religieuse (pas de mollesse dans la prière...), sur l'ordre de la charité (il faut penser d'abord à son salut...), sur la condition de la religieuse (qui se doit de rester soumise...). Peut-être lisons-nous en réalité les notes d'une auditrice attentive, mais qui n'a pas su rendre la fièvre mystique de Marie. Il est plus probable cependant que Dom Claude, fidèle à sa méthode, modifie les pages qu'il a sous les yeux, en leur donnant une tournure plus sage. Croyant bien faire, il garde le canevas mais perd la vigueur initiale du texte, dont il fait pourtant état en racontant l'événement dans la *Vie*.

Nous retiendrons cependant ce détail : Marie traduit ici Cant. 2/4 par *Il (le roi) m'a donné entrée dans le cellier de son vin*⁵⁵², traduction qui reconnaît une certaine galanterie à Dieu, comme s'il ouvrait la porte en s'effaçant pour donner le passage d'abord à l'aimée. Or les bibles de l'époque traduisent généralement *il m'a fait entrer*, ce qui est un peu plus autoritaire dans le ton, et un peu moins galant. Un autre passage retiendra notre attention, qui donne les étapes ou *progrès dans la démonstration de l'amour*, Marie les résume ainsi : *il faut premièrement baiser les pieds par la pénitence, puis les mains par la pratique des vertus, enfin la bouche par un amour parfait*⁵⁵³.

Ni la première *Relation de 1633*, ni la deuxième, la *Relation de 1654*, n'ont été publiées par Dom Claude en l'état et dans leur intégralité. Elles ne le seront pas avant longtemps. Ces deux écrits ont pourtant une histoire singulière.

En 1633, Marie traverse une période de désolation et d'incertitude. Elle est mal dirigée par un confesseur qui ne comprend ni ses doutes ni ses aspirations. Longtemps, elle ne s'est pas donné le droit de s'adresser à un autre religieux, elle va se décider finalement à le faire. Le nouveau confesseur la rassure : elle peut

⁵⁵¹ MARIE, *Vie*, p. 199.

⁵⁵² MARIE, *Ecrits*, I, p. 408.

⁵⁵³ *op. cit.*, pp. 405-406.

choisir librement celui qui dirigera sa vie religieuse⁵⁵⁴. Il se trouve qu'au même moment Georges de la Haye, jésuite et recteur du collège d'Orléans, prêche le carême à la cathédrale. Il en profite pour visiter la communauté des ursulines. A la demande expresse de la Mère prieure il rencontre Marie qui, à l'aise avec lui, *lui raconte sans déguisement tout ce qui était en elle*. Il la prie alors avec insistance de mettre par écrit toute *la conduite de Dieu dès (son) enfance*⁵⁵⁵. Le 25 mars, elle commence de rédiger ce qui deviendra la première *Relation*.

La *Relation de 1654*⁵⁵⁶ est écrite vingt-et-un ans plus tard. Marie, alors bien occupée par l'entretien du couvent, l'éducation des jeunes sauvages, le soin et l'aide sociale aux familles, l'éducation religieuse pour tous, prend encore sur ses heures de repos le temps de rédiger les lettres qu'elle veut donner au prochain départ d'un navire. Son fils est alors particulièrement navré de la perte accidentelle dans l'incendie de 1650, du résumé qu'elle avait commencé pour lui du texte de 1633. Il désire vivement qu'elle entreprenne une nouvelle description de ses états intérieurs et le lui fait savoir avec insistance. Il ne peut la décider, mais il convainc le Père Jérôme Lalemant, le confesseur de sa mère à Québec, de la lui demander au nom de l'obéissance. Elle obéit.

Elle note d'abord un Index qui répertorie treize états d'oraison et qu'elle met dans son portefeuille. Le premier juin elle commence à rédiger *sur la conduite que Dieu avait eu avec elle*. Elle consacre à cette rédaction deux périodes de trois mois, au début des étés 1653 et 1654. Elle écrit sans ordre délibéré, se rappelant sans cesse que certaines choses sont indicibles : *j'y mis tout ce qui me fut possible, mais le plus intime n'était plus en ma puissance... et puis plus on vieillit, plus on est incapable d'en écrire, à cause que la vie spirituelle simplifie l'âme dans un amour consommatif, en sorte qu'on ne trouve plus de termes pour en parler*⁵⁵⁷. Elle ne rédige pas un traité sur la vie spirituelle mais donne un récit de ce que Dieu opère en elle. Elle écrit à la hâte, sans précaution, mêlant aux réflexions sur les plus hauts états d'oraison des récits tout à fait vigoureux et palpitants, à commencer par celui

⁵⁵⁴ Souvenons-nous de ce que vécut Jeanne de Chantal, à qui un premier confesseur avait fait promettre de lui rester définitivement attachée ; puis il l'avait guidée maladroitemment, jusqu'à ce qu'elle rencontre heureusement François de Sales, qui la rassure d'abord puis la conduit doucement sur un autre chemin.

⁵⁵⁵ MARIE, Vie, p. 222.

⁵⁵⁶ MARIE, Ecrits, II, passim.

⁵⁵⁷ MARIE, Vie, Préface, p. V.

de son voyage vers le Canada⁵⁵⁸. Cette *Relation* se présente un peu comme la plus longue des lettres adressées à son fils.

Grâce au travail de Dom Claude, les écrits et la personnalité de sa mère vont trouver un rayonnement considérable. La *Vie* devient un classique de la littérature spirituelle avant la fin du siècle déjà. Pierre Nicole et ses amis de Port-Royal la lisent. Madame Guyon la cite pour conforter sa propre pensée. Fénelon la tient en haute estime et Bossuet lui donne le titre, qu'il n'a pas inventé⁵⁵⁹, de *Thérèse de nos jours et du Nouveau Monde*⁵⁶⁰. Une longue période d'oubli fait suite à ce temps d'admiration. La querelle sur le quiétisme a sans doute causé du tort aux auteurs mystiques. Nous signalerons tout de même la *Vie de la Mère de l'Incarnation, Institutrice et Première Supérieure des ursulines de la Nouvelle France*, que le Père Pierre-François-Xavier de Charlevoix, jésuite, publie en 1724⁵⁶¹. Quatre biographies sortiront de presse à la fin du dix-neuvième siècle⁵⁶². C'est H. Brémond qui dans son *Histoire du sentiment religieux...* la tire véritablement de l'oubli, avant les excellents travaux, d'abord de Dom Albert Jamet puis de Dom Guy-Marie Oury. Il importe enfin de signaler au lecteur européen les remarquables recherches faites aujourd'hui par le Centre d'études Marie-de-l'Incarnation, créé par l'Université Laval et la Province des ursulines du Québec, où Marie de l'Incarnation est beaucoup mieux connue qu'en Europe.

Nous avons donc aujourd'hui à notre disposition :

1. Les *Écrits spirituels et historiques*, édités par Dom Albert Jamet⁵⁶³. Le premier volume comprend les écrits de Tours, soit la *Relation de 1633*, des *Lettres de conscience*, *l'Entretien spirituel sur le Cantique* et des *Relations d'oraison*. Dom A. Jamet a remis dans leur premier ordonnancement les quatre-vingt six fragments de la *Relation de 1633* dispersés dans la *Vie* de Dom Claude et les a reliés entre eux

⁵⁵⁸ MARIE, *Écrits*, II, pp. 227 à 254.

⁵⁵⁹ Le mérite en revient au Père J. Lalemant.

⁵⁶⁰ J.-B. Bossuet, *Instruction sur les états d'oraison, second traité, principes communs de l'oraison chrétienne*, écrite vers 1697, publiée pour la première fois par E. Levesque, Didot, 1897.

⁵⁶¹ *La Vie de la Mère Marie de l'Incarnation...* par le P. de Charlevoix, Paris, A.-C. Briasson, 1724.

⁵⁶² Elles sont écrites par Cargrain en 1864, Racine en 1872, Richaudeau en 1874 et Chapot en 1892.

⁵⁶³ *Écrits spirituels et historiques* de Marie de l'Incarnation, ursuline de Tours, fondatrice des Ursulines de la Nouvelle-France ; publiés par dom Claude Martin, de la Congrégation de Saint-Maur ; réédités par dom Albert Jamet, de la Congrégation de France, avec des annotations critiques, des pièces documentaires et une biographie nouvelle. Paris, Desclée de Brouwer et Cie ; Québec, l'Action sociale, 1929-1935 ; impr. en Belgique, 1929-1936.

par quelques passages de la *Vie* qui comblent autant que faire se peut les lacunes du texte.

Le second volume contient la *Relation de 1654* et son supplément. Le texte est établi à partir du manuscrit dit des Trois-Rivières. L'original en effet, adressé par Marie à son fils, est supposé perdu ; mais elle avait pris soin d'en faire établir une copie, qui resta déposée en son couvent de Québec : c'est de cette copie qu'il s'agit.

2. *Le témoignage de Marie de l'Incarnation*, que Dom Jamet avait également publié⁵⁶⁴. Ce sont des extraits des divers écrits de Marie, avec une introduction mais sans aucune note explicative.

3. La *Correspondance* éditée par Dom Guy Oury, avec une préface du cardinal Journet⁵⁶⁵.

4. La *Vie de la Vénérable Mère...* reproduisant l'édition de 1677, préparée par les moines de Solesmes⁵⁶⁶.

Les étapes vers le mariage mystique.

Marie est depuis longtemps habitée par un ardent désir du *mariage spirituel ou mystique*. Dans la *Relation* de 1654, elle le place au septième état d'oraison, lorsque *la sacrée Personne du Verbe divin me donna à entendre qu'il était vraiment l'Epoux de l'âme*⁵⁶⁷, *il tenait mon âme captive en lui, qui était mon Epoux et mon amour*. Elle explique ensuite : *dans le mariage spirituel, l'âme a changé d'état : elle avait été en tendance continuelle et attente... maintenant elle n'a plus de tendance parce qu'elle possède Celui qu'elle aime*⁵⁶⁸. Au moment où elle vit cette expérience, elle n'est pas encore entrée au couvent.

Elle a longtemps été éperdument amoureuse de ce Verbe divin, vivant plusieurs années d'attente inquiète et de désir fou, qu'elle résume par ce mot de *tendance*. Cette tendance débute exactement le 10 mars 1620, quand lui vient la vive et subite conscience de son extrême misère intérieure. Elle insiste : le plus petit manquement

⁵⁶⁴ *Le témoignage de Marie de l'Incarnation, ursuline de Tours et de Québec*, Introd. de Dom A. Jamet, chez Gabriel Beauchesne éditeur, A Paris, 1932.

⁵⁶⁵ M. de l'Incarnation, *Correspondance*, nouvelle édition par Dom G. Oury, Abbaye Saint-Pierre, Solesmes, 1971.

⁵⁶⁶ Cl. Martin: *La vie de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation*, reproduction de l'édition originale de 1677 préparée par les moines de Solesmes, Introduction par Dom J. Lonsagne, Tables par Dom G. Oury, Solesmes, 1981.

⁵⁶⁷ MARIE, *Ecrits*, II, p. 138.

⁵⁶⁸ *op. cit.*, p. 141.

lui paraissait alors une abomination et la couvrait de honte parce qu'elle découvrait dans ce même mouvement l'amour sans faille et surabondant du Christ. D'où son besoin de se confesser encore et encore, de revenir sans fin sur son néant devant la grandeur de l'amour divin : *les paroles que disait mon cœur étaient d'action de grâces, de bénédiction, de détestation de tout ce qui n'est pas Dieu, de componction (douleur d'avoir fait mal à Dieu) amoureuse, de promesses de fidélité à suivre ce que sa divine bonté voudrait de moi*⁵⁶⁹... *Le moindre atome d'imperfection lui paraissait une montagne*⁵⁷⁰. Le repentir provoque aussi des larmes sans mesure, plus précieuses que tous les trésors imaginables, remplies de l'exubérance qui rejaillissait de l'humanité sainte de Notre-Seigneur⁵⁷¹ : larmes douces au cœur dans ce premier âge de la vie intérieure.

Après la honte et les larmes, vient la recherche fébrile d'austérités et de pénitences démesurées. Celles dont elle veut bien parler nous effraient : *l'esprit de pénitence lui faisait traiter son corps comme un esclave* (c'est en fait ici Dom Claude qui parle), *elle le chargeait de cilices* (une toile fort rugueuse) *et de chaînes, le faisait coucher sur le bois sans autre linceul* (drap) *qu'un cilice, elle lui faisait passer une bonne partie des nuits à se discipliner* (se donner la discipline, se frapper avec un fouet) *avec une grande effusion de sang ; elle ne lui permettait le sommeil que le peu qui lui était nécessaire pour ne pas le laisser mourir...*⁵⁷². Son confesseur, désarçonné par tant de pénitences qu'elle avoue s'imposer, l'est davantage encore quand elle lui remet une liste détaillée et signée de ses péchés, et lui demande de l'afficher à la porte de l'église. Il promet de le faire, mais ne le fait pas...

Ces excès de pénitence alternent avec des élans d'amour violents et extatiques. Elle désire toujours plus ce mariage que Dieu semble lui promettre et toujours remettre à plus tard. Alors, dit-elle, *j'étais étonnée de ce qu'il me prévenait si amoureusement, me donnant la hardiesse d'aspirer à la qualité d'épouse et de me vouloir consommer dans ces divins embrassements. Je lui parlais avec une grande privauté et lui disais : ah mon amour, quand est-ce que s'achèvera ce mariage ! Il me ravissait mon esprit et charmait mon cœur*⁵⁷³. On pense à Jean de la Croix : *achève, et brise si tu veux, le fil de ce rencontre heureux*⁵⁷⁴.

⁵⁶⁹ MARIE, Vie, p. 32.

⁵⁷⁰ *op. cit.*, p. 43.

⁵⁷¹ *op. cit.*, p. 44.

⁵⁷² *op. cit.*, p. 48.

⁵⁷³ *op. cit.*, p. 52.

⁵⁷⁴ JEAN, Cyprien 1949, p. 1221.

Un jour enfin de 1627, pendant sa deuxième vision de la Trinité, elle reçoit le nom d'épouse : *en ce moment cette adorable Personne (de Jésus) s'empara de mon âme et l'embrassant avec un amour inexplicable, l'unit à soi et la prit pour son épouse. Quand je dis qu'il l'embrassa ce ne fut pas à la façon des embrassements humains, rien de ce qui peut tomber sous les sens n'approche de cette divine opération, mais il faut s'exprimer selon notre façon grossière de parler puisque nous sommes composés de matière. Ce fut par des touches divines et par des pénétrations de lui en moi, et d'une façon admirable par un retour réciproque de moi en lui, de sorte que n'étant plus à moi je demeurais toute à lui par intimité d'amour et d'union, et étant en quelque sorte perdue à moi-même, je ne me voyais plus, étant devenue lui-même par ma perte*⁵⁷⁵. Elle a déposé son cœur dans la maison de son époux, elle partage avec lui sa chambre.

Mariage mystique et vision trinitaire.

Le mariage mystique et la vision de la Trinité s'accompagnent l'un l'autre. Marie emploie un vocabulaire très sûr pour parler de la Trinité. Voyons par exemple la description qu'elle donne de son premier ravissement : *il me faisait voir le divin commerce que les trois divines personnes ont par ensemble : l'intelligence du Père, qui se contemplant soi-même engendre son Fils, de toute éternité... mon âme voyait l'amour mutuel du Père et du Fils produisant le saint-esprit, qui se faisait par un réciproque plongement d'amour, mais sans mélange et sans confusion... je recevais l'impression de cette production, entendant ce que c'était que spiration et production, spiration active et spiration passive...*⁵⁷⁶.

Dom Claude le souligne avec raison : cette union *consommatrice* de Dieu avec Marie est commune aux trois personnes divines : *à cause de l'unité du principe agissant, on peut dire absolument que le Père est époux, que le Verbe est époux, et que le Saint-Esprit est époux. Et si la consommation de l'union est attribuée au Christ, c'est à cause de son union à la nature humaine, et parce que ce qu'on nomme mariage se fait entre personnes qui ont une même nature*⁵⁷⁷.

⁵⁷⁵ MARIE, Vie, p. 106.

⁵⁷⁶ *op. cit.*, p. 77.

⁵⁷⁷ *op. cit.*, p. 110.

Depuis ce jour elle jouit de Dieu, d'une jouissance qui n'est plus sujette au changement, perdue qu'elle est *par état* dans la divine Majesté. Nous en voulons pour preuve ces phrases étonnantes : *O mon Dieu je n'ai plus la foi. Il me semble que vous ayez tiré le rideau*, quand une âme possédant les saints mystères de la foi *par une science infuse par le saint-esprit qui la dirige, comme appuyée sur son bien-aimé, toute regorgeante de délices, ne voit, ne goûte ni ne veut que lui*⁵⁷⁸. Observons comment une même citation du Cantique⁵⁷⁹ lui permet de décrire ici le plus haut état de l'ivresse mystique, et à Jeanne de Chantal (dans une lettre à Angélique Arnauld) d'avouer la seule chose qui lui reste à faire dans sa détresse intérieure, à savoir *marcher, les yeux clos, appuyée au bras de mon bien-aimé*⁵⁸⁰. Étroit est l'abîme entre la détresse et le ravissement.

L'Exposition succincte sur le Cantique représente l'une des plus anciennes traces écrites (mais n'oublions pas les premières lettres à son confesseur) de cette mystérieuse passion qui l'habite. Dans ce petit texte dont nous avons déjà dit l'origine, elle prend appui sur le premier verset du Cantique : *Qu'il me baise du baiser de sa bouche*. Elle remarque l'emportement de l'amante qui ne prend pas le temps d'indiquer le nom de son amant avant de demander le baiser. *En disant qu'elle aime, elle croit tout dire*. Les maîtres de la spiritualité nous instruisent des progrès et des étapes incontournables de la vie spirituelle ; celle qui aime ne peut attendre. Le *baiser*, quand Il verse en elle son esprit pour la transformer, lui permet d'aussitôt s'écrier : *Voici que j'ai trouvé celui que mon âme aime*⁵⁸¹.

Mais elle a traversé une longue nuit avant le rencontrer : *J'ai cherché et je ne l'ai pas trouvé*⁵⁸². Elle a dû s'astreindre à la pénitence, se mortifier, se laisser conduire sans mollesse. Quand elle le trouve elle ne doit plus le perdre de vue. Il lui faut demeurer près de lui, *assise à côté de celui que mon cœur aime, et son fruit a été fort doux et fort délicieux à mon goût*⁵⁸³. Ce fruit provient de l'arbre de la croix. Or *il met sa main gauche sous ma tête et il m'embrasse de sa droite*⁵⁸⁴. Il peut donc la prendre dans ses bras bien que ses mains soient clouées sur la croix, parce que son

⁵⁷⁸ MARIE, *Ecrits*, II, p. 344.

⁵⁷⁹ Cant., ch. 8, v. 5.

⁵⁸⁰ ANGÉLIQUE, *Gazier*, p. 170.

⁵⁸¹ Cant., ch. 3, v. 4.

⁵⁸² Cant., ch. 3, v. 1.

⁵⁸³ Cant., ch. 2, v. 3.

⁵⁸⁴ Cant., ch. 2, v. 6.

amour passe toute limite. De sa main gauche *il nous baptise de son baptême de douleur et il nous embrasse de sa droite pour nous remplir des délices de sa grâce.* Alors *l'Époux m'a donné entrée dans le cellier, il a mis en moi de l'ordre dans la charité*⁵⁸⁵ : prenant du temps avec l'Amant, l'amante doit encore travailler à sa propre perfection, tout en goûtant à la contemplation, et puiser là des forces *pour la charité fraternelle et le secours du prochain.*

Pourtant elle restera longtemps peut-être encore *comme une petite sœur qui n'a point de mamelles*⁵⁸⁶. Dieu doit la nourrir, la fortifier comme on fortifie une maison par *un bastion d'argent et une porte de cèdre*⁵⁸⁷. Le bastion symbolise le directeur spirituel ou le confesseur : ils instruisent encore la religieuse, qui trouvera toujours matière à apprendre et à méditer ; la porte représente la supérieure qui gouverne et ouvre à ses religieuses la porte du ciel. Chacune, même si elle est *entrée dans le cellier*, doit demeurer à son humble place.

Le jour de son mariage mystique Marie est entrée de haute lutte dans le cellier de Dieu. Elle ne s'est jamais endormie dans les délices de la Présence.

Le cheminement d'un état à l'autre, dans la *Relation de 1654*.

Les étapes de l'amour jusqu'au mariage mystique et sa consommation, finement décrites, forment le fil conducteur de la *Relation de 1654*. Celle-ci comporte treize sections, pour un total de soixante huit chapitres. Chaque section concerne l'un des treize états d'oraison qui sont répertoriés dans un Index placé en tête de la *Relation*. Nous observons que chaque état correspond à la fois à une période relativement définie de la vie de Marie et à un palier dans son cheminement spirituel.

Premier état : une grande inclination aux sacrements, à la liturgie, à la prédication.

Il concerne la première jeunesse de Marie, son désir de vie religieuse, ses années de vie conjugale, et le début de son veuvage. Elle aime à passer de longues heures à l'église, retirée *dans un lieu écarté pour n'être point vue. Je ne soupirais qu'après la sainte communication*⁵⁸⁸. Elle se confesse fréquemment, messes et processions

⁵⁸⁵ Cant., ch. 2, v. 4.

⁵⁸⁶ Cant., ch. 8, v. 8.

⁵⁸⁷ Cant., ch. 8, v. 9.

⁵⁸⁸ MARIE, Ecrits, II, p. 50.

la réjouissent autant que les prédications qu'elle suit avec ardeur. La lecture des psaumes en français fait qu'il m'en venait des pensées et souvenirs dans les occurrences (c'est à dire chaque fois que l'occasion s'en présentait)⁵⁸⁹.

Deuxième état : l'illumination divine sur les difformités de sa vie passée.

Il commence avec la grande grâce du 24 mars 1620. Une vision extrêmement claire de l'insondable miséricorde divine provoque sa grande douleur d'avoir péché, et *ce qui est le plus incompréhensible, sa rigueur semble douce*⁵⁹⁰. Il donne aussi le bonheur d'aimer, comme *un esquillon dans le cœur, qui me consommait dans une amoureuse reconnaissance*⁵⁹¹.

Troisième état : un esprit de pénitence intérieure et pratique de l'abnégation,
et

Quatrième état : ayant vu son néant, un début de privauté passive avec Dieu.

Ils se confondent un peu dans le temps. Marie, éclairée par sa lecture de *l'Introduction à la Vie dévote*⁵⁹², se trouve à la fois *avoir des désirs si embrasés* qu'elle cite alors le Cantique *Tirez-moi et nous courrons à l'odeur de vos onguents*⁵⁹³, et ressentir aussi un très grand abaissement intérieur, la faisant comme *cachée dans les trous de cette pierre vive et dans les cavernes de cette divine mesure*⁵⁹⁴.

Cinquième état : la pratique des vertus évangéliques dans un monde si contraire à elles : le corps étant dans le monde, l'esprit est dans la religion.

Elle dit avoir alors environ vingt-cinq ans. Elle ressent la présence continuelle de Dieu, se trouvant avec Lui comme en *colloque continuel*. Dans l'impatience de l'amour elle cite à nouveau le Cantique : *les jeunes filles vous ont grandement aimé, elles ont sauté et tressailli de joie*⁵⁹⁵. Elle dit avoir à ce moment *la hardiesse d'aspirer à la qualité d'Épouse*⁵⁹⁶ et comme telle *aspire au baiser de la bouche*⁵⁹⁷.

⁵⁸⁹ MARIE, Ecrits, II, p. 53.

⁵⁹⁰ *op. cit.*, p. 69.

⁵⁹¹ *op. cit.*, p. 75.

⁵⁹² *L'Introduction à la Vie Dévote* a été rééditée en 1619.

⁵⁹³ Cant., ch. 1, v. 3.

⁵⁹⁴ Cant., ch. 2, v. 14.

⁵⁹⁵ Cant., ch. 1, v. 2 et 3.

⁵⁹⁶ MARIE, Ecrits, II, p. 99.

⁵⁹⁷ Cant., ch. 1, v. 1.

Elle attend. Elle veut *Dieu tout entier*, même s'il faut passer par le feu. Elle craint parfois de mourir d'impatience dans l'amour. Elle voit un jour son cœur ravi par Jésus et enchâssé dans le sien : *j'expérimentai qu'on l'avait enchâssé dans un autre cœur, ils étaient si bien ajusté que ce n'était qu'un, et une voix intérieure me dit C'est ainsi que se fait cette union des coeurs*⁵⁹⁸.

Sixième état : de pureté intérieure, avec une première manifestation de la Trinité, vue sur les opérations de Dieu dans les Anges et dans les âmes pures.

Nous sommes aux jours de Pentecôte 1625. Ces pages présentent une belle réflexion théologique sur le mystère de la Trinité et un très beau cri d'amour : Marie se réapproprie encore une fois le Cantique des Cantiques et demande à Jésus *où il se repose et se repaît au midi, car qui fera, mon bien-aimé, que je vous trouve dehors et que je vous baise et que je vous embrasse à mon aise et que je vous fasse manger le jus de mes grenades ; elle veut oublier toute Majesté divine et redoutable, pour fuir avec un Amant : allez-vous en parmi les choses aromatiques, dit-elle, car j'ai souhaité de vous voir, mon petit frère ... pour vous embrasser à mon aise et que personne ne s'en scandalise. Venez mon bien-aimé, venez en mon jardin. Finalement j'entends la voix de mon bien-aimé, voila qu'il me regarde à travers le treillis*⁵⁹⁹.

Septième état : seconde manifestation plus sublime de la Trinité, et divin mariage de l'âme avec la Personne du Verbe.

Il concerne les années 1628 à 1630. Un matin, *la sacrée personne du Verbe divin me donna à entendre qu'elle était vraiment l'Epoux de l'âme fidèle. J'entendais cette vérité avec certitude de la voir s'effectuer en moi*⁶⁰⁰. Jésus, par son baiser, la remplit de son esprit. Alors *ce sont des caresses, ce sont des amours, qui la consomment et la font expirer en lui, en souffrant des morts plus douces, mais c'est la douceur même que ces morts. L'âme n'a plus de désirs, elle possède le bien-aimé. Elle lui parle, parce qu'il lui a parlé... il s'en ensuit une extase amoureuse... Depuis ce temps j'ai lu le Cantique des Cantiques. Je ne puis rien dire qui y ait plus de rapport, mais le fond expérimental fait bien d'autres impressions que ce que les*

⁵⁹⁸ MARIE, Ecrits, II, p. 114.

⁵⁹⁹ Cant., ch. 1, v. 6 ; ch. 8, v. 1 et 14 ; ch. 5, v. 1 ; ch. 2, v. 9 : cités dans MARIE, Ecrits, II, pp. 125 à 128.

⁶⁰⁰ MARIE, Ecrits, II, p. 138.

*paroles sonnent*⁶⁰¹. Admirons ici l'audace tranquille de Marie : au niveau du langage on ne peut faire mieux que le poème biblique, dit-elle, mais tout ce qui est langage demeure langage, il sonne ou résonne, alors que l'amour vécu dépasse infiniment le langage, en imprimant au fond de l'âme une marque indicible.

Huitième état : troisième manifestation encore plus sublime et intelligence de l'Écriture à propos du Verbe Incarné.

En janvier 1631, Marie entre comme novice chez les ursulines. Le 25 janvier 1633, elle fait sa profession religieuse. Ce huitième état est compris entre ces deux dates. La Sainte Trinité se manifeste une troisième fois en mars 1631. La première manifestation avait permis que son âme soit instruite, la deuxième que le Verbe la prenne pour épouse ; dans la troisième, les trois Personnes de la Trinité prennent possession de son âme, en retour Marie possède aussi les trois Personnes ! *Comme les trois divines personnes me possédaient, je les possédais aussi, dans l'amplitude de la participation des trésors de la magnificence divine. Le Père était mon Père, le Verbe mon Epoux, et le Saint-Esprit Celui par qui son opération agissait*⁶⁰². Peu de temps après, une religieuse lui demande : *Prêchez-nous un peu, sœur Marie, dites nous ce que c'est-à-dire « qu'il me baise du baiser de sa bouche »*⁶⁰³. Prenant la parole qu'elle avait facile, elle se laisse emporter, à sa plus grande confusion : cet emportement deviendra *l'Entretien sur l'Épouse...* Enfin pendant le carême de 1633 elle rencontre le Père Georges de la Haye, jésuite, qui lui demande la première *Relation*. On apprend à cette occasion combien ce religieux s'occupe avec charité de son fils Claude : la sœur de Marie et son mari ne pouvant plus financer l'entier de sa formation, le Père de la Haye a trouvé les ressources manquantes, il prend avec lui le jeune homme à Orléans pour qu'il fasse sa philosophie.

Neuvième état : la grâce d'aider au salut du prochain et l'envoi en mission en Nouvelle France.

Marie devient sous-maîtresse des novices en 1635. L'idée de partir au Canada entre doucement dans sa vie, avec un grand désir de travailler au salut des âmes. Pour l'heure, s'inspirant du Petit Catéchisme du Concile de Trente et de celui du cardinal

⁶⁰¹ MARIE, *Ecrits*, II, pp. 141 – 147.

⁶⁰² *op. cit.*, p. 172.

⁶⁰³ *op. cit.*, p. 175.

Bellarmin, elle travaille à ce qui deviendra l'*Ecole Sainte*, école d'oraison et de vie communautaire à l'usage des religieuses.

Dixième état : la mort de l'âme à ses désirs.

Il correspond aux années 1638 et 1639. Dieu lui ôte la volonté, voulant rester *le seul Maître* de sa vie. Nous observons ici comment les événements de la vie, les importants mais aussi les anodins, constituent la trame de sa progression spirituelle. Voyons l'impatience de Marie à propos d'un départ en mission : *L'âme, piquée dans les intérêts de l'Epoux, par une amoureuse impatience, voulait que ses affaires fussent avancées.* Mais Dieu reprend la direction des événements : *Je voulais ravir sa volonté par un amoureux effort... Il se fit alors une opération dans mon âme qui la faisait délicieusement agoniser. Elle respirait seulement un peu, se confessant vaincue, disant et signifiant par ses respirs : ah mon amour, comment pourrais-je vouloir puisque vous m'avez ravi ma volonté ? Voulez donc, ô mon amour, dans la droiture et justice de votre divin vouloir...Au sortir de cette opération, de laquelle je ne fais que bégayer car ce sont des choses indicibles, ce fut une paix, un repos, un non-vouloir et une demeure dans la volonté de Dieu... Je fus un an en cet état⁶⁰⁴.*

Onzième état : une inclination à se consommer pour Jésus, en revanche de ses faveurs.

De 1638 à 1639 on prépare le départ pour le Canada. Les vingt pages de ce chapitre décrivent les préparatifs, les adieux, la traversée. Ces aventures, ces déchirements de quitter des visages aimés, les risques pris, la rencontre de la nouveauté, tout est vécu d'abord comme une réponse à l'amour démesuré de Jésus.

Douzième état : les contradictions et révoltes des passions, crainte de perdre la vertu.

Arrivée à Québec le 1 août 1639. C'en est fini de la paix intérieure. *Je passais d'une abîme de lumière et d'amour en un abîme d'obscurité et de ténèbres douloureuses⁶⁰⁵.* *Celui qui auparavant consommait l'âme dans ses divins embrassements est Celui qui la crucifie et la divise d'avec l'esprit dans toutes ses*

⁶⁰⁴ MARIE, *Ecrits*, II, p. 212.

⁶⁰⁵ *op. cit.*, p. 265.

*parties, excepté en son fond où est le cabinet et le siège de Dieu*⁶⁰⁶. Ce que Marie nomme le fond de l'âme, François ou Jeanne l'appellent la fine pointe de l'esprit... Impatiente, imparfaite, elle se voit pire que tout. Faut-il donc tout reprendre à son début ? Elle demande mille fois pardon à Dieu, pratique à nouveau d'excessives pénitences, souhaite mille morts plutôt que de Le perdre, car, rappelle-t-elle, *l'Amour est fort comme la mort et son émulation dure comme l'enfer*⁶⁰⁷. Son confesseur l'éprouve encore : *Comment traiter avec sa Majesté de la sorte ! Vouloir le baiser de la bouche ! Sous les pieds, sous les pieds ! C'est trop pour vous....moi je me faisais de grandes violences pour traiter avec mon époux d'une autre manière, mais je ne pouvais faire autrement... je me faisais violence, je me voyais comme captivée de l'obéissance*⁶⁰⁸.

Les difficultés vont durer jusqu'en 1647. Plus précisément jusqu'au jour de l'Assomption de cette année-là.

Treizième état : la délivrance et la paix intérieure.

Elle retrouve le calme. *Ce qui lui avait ôté la vue des biens qu'elle possédait dans l'intime union de l'époux avait été une cendre qui cachait son feu et ses lumières*⁶⁰⁹. Et c'est bien le feu qui compte, feu qui brûle aussi bien dans le cœur de Dieu que dans celui de l'âme aimante : *tout procédait du centre de mon âme, de celui qui en avait pris la possession et qui la consommait en son amour et en faisait rejaillir ces étincelles pour me conduire et me diriger*⁶¹⁰. L'avoir compris lui permet de chanter un épithalame amoureux : *nous nous réjouirons et sauterons, nous ressouvenant de vos mamelles meilleures que le vin*⁶¹¹. Ce cri inouï lui échappe alors : *O mon Dieu je n'ai plus la foi, il semble que vous ayez tiré le rideau ! Elle est de ce sens et en son expérience, appuyée sur son bien-aimé, toute regorgeante de délices*⁶¹². *Voilà donc comment Dieu réduit l'âme, pour la rendre en l'état où il la veut pour y prendre ses délices, car ce lit est étroit, il faut lui céder la place pour qu'il soit le seul maître et époux et possesseur libre et paisible*⁶¹³. Enfin je suis sans cesse dans ce divin commerce. Ce n'est pas un acte, ce n'est pas un respir, c'est un air si doux

⁶⁰⁶ MARIE, Ecrits, II, p. 267.

⁶⁰⁷ *op. cit.*, p. 288, citation de Cant., ch. 8, v. 6.

⁶⁰⁸ *op. cit.*, p. 300.

⁶⁰⁹ *op. cit.*, p. 312.

⁶¹⁰ *op. cit.*, p. 316.

⁶¹¹ Cant., ch. 1, v. 3.

⁶¹² MARIE, Ecrits, II, p. 344, citation de Cant., ch. 8, v. 5.

⁶¹³ *op. cit.*, p. 348.

dans le centre de l'âme où est la demeure de Dieu⁶¹⁴. On ne saurait choisir des images plus claires.

... et dans la *Relation* de 1633.

Les citations du Cantique se font ici extrêmement rares. On trouve celle-ci, dans le septième fragment : *je faisais oraison partout, et j'expérimentais ce que dit l'Epouse au Cantique des Cantiques : Mon Bien-Aimé est un onguent répandu (Cant. 1,1), je me sentais toute environnée de cette douceur céleste, et quoique je me sentisse si abondamment en Dieu je désirais m'unir à Lui d'une façon tout autre*⁶¹⁵ ; ce sera l'unique allusion à son ardent et long désir du mariage mystique.

Dans les fragments conservés, on trouve des éléments que Marie n'a pas repris dans le texte de 1654 : récits de mortifications et pénitences, actions de charité au milieu des ouvriers de son beau-frère, pour modérer leurs grossièretés verbales, leur habitude de manger de la viande les jours interdits, *y étant induits par les huguenots de la route du Poitou*⁶¹⁶, route qui passe tout près de la maison des Buisson. Les malades sont évoqués, qu'elle soigne du mieux qu'elle peut. On reconnaît au fragment 27 le songe des deux cœurs qui n'en font plus qu'un⁶¹⁷. Après la première vision de la Trinité, alors qu'elle craint de se tromper, elle reçoit une parole intérieure qui ne sera pas reprise dans le texte de 1654, et qui lui dit : *Demeure là, c'est ton nid*, mot dont elle n'aurait osé se servir mais *je le fais pour obéir, car il faut que j'écrive les grâces comme elles sont, en toute simplicité*⁶¹⁸. Les passages décrivant le mariage spirituel ne comportent qu'une citation : *Mon Bien-Aimé est à moi, et moi à Lui*⁶¹⁹.

Le fragment 46 présente une esquisse de la dévotion au Sacré Cœur : *mon cœur est nu en votre présence, proche de l'Autel de votre sacré Cœur. Encore un coup, Autel sacré, que sur vous soit fait ce sacrifice ! O Brasier adorable... je suis unie à vous et à votre Cœur embrasé*⁶²⁰.

⁶¹⁴ MARIE, *Ecrits*, II, p. 352.

⁶¹⁵ MARIE, *Ecrits*, I, p. 161.

⁶¹⁶ *op. cit.*, p. 183.

⁶¹⁷ *op. cit.*, p. 195.

⁶¹⁸ *op. cit.*, p. 198.

⁶¹⁹ *op. cit.*, p. 225, citation de Cant., ch. 2, v. 16.

⁶²⁰ *op. cit.*, p. 232.

Elle décrit plus loin sa quête d'une vie religieuse, sa recherche d'une communauté, son entrée chez les ursulines. On apprend les soucis que lui cause son fils peu avant qu'elle fasse sa profession, alors qu'il se trouve chez les pères jésuites de Rennes mais ne veut plus étudier, et se débauche, dit-elle, avec ceux de son âge⁶²¹. Elle raconte également les mortifications multiples des premiers temps, la rencontre du Père de la Haye, la fin de ses tentations. Nous avons ici la description de nombreux faits de vie, depuis les temps de crise jusqu'à l'apaisement durable, mais beaucoup moins de réflexions et considérations mystiques que dans la *Relation* de 1654.

Richesses de la correspondance.

Elle fait part d'une foule d'événements, choses extraordinaires ou humbles travaux, elle est riche des nombreux conseils spirituels donnés à son fils (il les demandait) : toute la *Correspondance* de Marie de l'Incarnation montre comment est vécu dans le quotidien ce qui est exposé de manière plus systématique dans les *Relations*, surtout dans celle de 1654.

Dans ses premières lettres du Canada, Marie fait un récit pittoresque de la traversée en bateau, des conditions de vie à bord, de la frayeur qui saisit chacun lorsque le navire frôle un immense iceberg, des premiers contacts avec les indigènes. Par la suite, Marie ne cessera de donner de précieuses indications sur l'activité missionnaire de la communauté. Dans une lettre de septembre 1640, elle fait ainsi connaître *les belles dispositions des filles sauvages à la piété*, mais elle précise qu'*on les reçoit nues comme un ver, couvertes de graisse sur tout le corps*, au point qu'il est difficile *d'épuiser leur vermine*⁶²². A une religieuse de la Visitation de Tours elle écrit en tête de sa lettre une salutation affectueuse *en langue sauvage* qu'elle traduit aussitôt après, car elle apprend cette langue comme les collégiens de France apprennent le latin⁶²³, mais *notre bon Maître me donne de la facilité en leur langue*⁶²⁴. Elle évoque les conflits armés, entre les Iroquois qu'elle n'apprécie guère et les *pauvres hurons* défendus par les soldats français⁶²⁵. En 1643, elle témoigne

⁶²¹ MARIE, *Ecrits*, I, p. 328. Les mêmes faits se trouvent relatés dans la version de 1654, mais celle-ci étant destinée directement à Dom Claude, le récit en est fort adouci.

⁶²² MARIE, *Lettres*, p. 97.

⁶²³ *op. cit.*, p. 108.

⁶²⁴ *op. cit.*, p. 125.

⁶²⁵ *op. cit.*, p. 167.

des premières persécutions subies⁶²⁶. Elle nous apprend bientôt la paix avec les Iroquois (septembre 1645) et les détails pittoresques de la négociation avec eux⁶²⁷. La lettre CX à son fils est un long et poignant récit de la rupture de la paix, des souffrances des premiers martyrs indigènes, et de la mort du Père Isaac Jogues⁶²⁸.

La narration est toujours alerte, riche en détails captivant l'esprit et le coeur. Quittant le pittoresque, Marie peut décider de traiter de questions cruciales, par exemple du lien de cause à effet entre la colonisation « civilisatrice et évangélisatrice » et les épidémies nouvelles qui ravagent les populations indigènes, aussi bien que de la situation particulièrement difficile des femmes en temps de guerre⁶²⁹.

Cent cinq lettres sur deux cent vingt neuf sont adressées à son fils. Si elles contiennent aussi la description précise de plusieurs événements, elles sont d'abord le lieu d'un échange spirituel de très haute tenue.

Marie fait à Claude de touchantes confidences, qui pourraient inquiéter par leur côté quelquefois manipulateur : *Je vous avois donné à Luy (Dieu) avant que vous fussiez né ; j'avois toujours dans le cœur un instinct qui me disoit que Dieu avoit une grâce à vous faire pour vous appeler...la crainte que j'avois que vous tombassiez me fit faire un accord avec Dieu que je portasse la peine due à vos péchez...*⁶³⁰. En octobre 1645, *le cœur sacré de mon Jésus*, lui dit-elle, *tient le milieu entre le votre et le mien*. Parce que Dom Claude gémit de ne pas être assez parfait et lui demande conseil, elle ajoute : *pour moy je tâche de me perdre en luy, et, si mon cœur en a le pouvoir, il traite avec luy familièrement ; Dieu est un objet si aymable et si ravissant ! Il se sent obligé quand nous nous jettons entre ses bras pour le caresser amoureusement*⁶³¹. Quatre ans plus tard elle insiste : *...le cœur de notre très-aimable Jésus : C'est dans ce sanctuaire que je vous visite et que je vous vois chaque jour : visitez-y moy de votre part afin que nous puissions nous conjourir de ce qu'il est si plein d'amour...*⁶³². Comme dans une extension de l'enchâssement

⁶²⁶ MARIE, Lettres, p. 199.

⁶²⁷ *op. cit.*, p. 250.

⁶²⁸ *op. cit.*, pp. 323 à 335.

⁶²⁹ *op. cit.*, p. 327.

⁶³⁰ *op. cit.*, p. 183. Les chercheurs du Centre d'études Marie-de-l'Incarnation (CEMI), Québec, ont publié les travaux d'un séminaire de lecture tout entier consacré à cette lettre LXVIII du 1 septembre 1643 : *Marie de l'Incarnation, entre mère et fils : le dialogue des vocations* sous la direction de Raymond Brodeur, Les Presses de l'Université Laval, 2000. Nous remercions le P. J.-B. Livio, s.j., qui pendant un séjour canadien nous a aimablement transmis cette publication, ainsi que d'autres précieuses informations.

⁶³¹ *op. cit.*, p. 270.

⁶³² *op. cit.*, p. 369.

de son cœur dans celui de Jésus, elle amène son enfant bien-aimé à *conjouir* avec elle de l'amour affectueux de Dieu.

On ne peut manquer la lettre C, fondamentale pour comprendre comment Marie de l'Incarnation conçoit le mariage spirituel : quand on regarde Dieu comme un juge, on le craint, dit-elle ; quand on le considère comme un père, on le respecte ; *mais il est notre époux, et en cette qualité, comme dit saint Bernard, il demande de nous un retour réciproque, un retour d'amour*⁶³³.

Dans une lettre datée de l'été suivant, elle décrit *comment Dieu la conduit par la voye d'une privauté intérieure avec sa divine Majesté*⁶³⁴. La lettre contient l'admirable « prière de l'amante » que nous lirons plus loin. La lettre de septembre 1648 lui fait partager les règles de vie que Marie s'est données, et lui parle de *la douce familiarité avec Dieu qui, par ses divines touches, permet à l'âme de s'égayer avec Lui*⁶³⁵. La longue lettre d'octobre 1649 répond à plusieurs questions que dom Claude avait posées. Elle parle des *embrassemens* (de Dieu) *et de sa conversation familiale, de l'union d'entendement qui est pourtant amoureuse, du simple regard sur Dieu, du langage de douce persuasion de Dieu, de la liberté de l'âme conduite par l'Esprit-Saint : cette conduite ôte toute impétuosité et l'âme demeure dans une paix qu'il est difficile d'exprimer, il ne découvre ses secrets à l'âme en un instant que pour la mettre dans un amour actuel et dans un état de lumière et de chaleur tout ensemble. Elle n'est plus dans des transports de désir et d'amour comme elle a été autrefois*⁶³⁶.

Plus loin, la précieuse lettre du 26 octobre 1653, toujours adressée à Dom Claude, fait l'éloge de la pauvreté du cœur, lui dit comment la vieillesse simplifie l'âme, et lui transmet un *Abrégé* de sa vie, en réalité le plan des états d'oraison, qui charpentera bientôt la rédaction de la deuxième *Relation*⁶³⁷.

Le 16 septembre 1661 elle s'attarde sur sa dévotion *au suradorable cœur du Verbe Incarné ; il y a plus de trente ans que je la pratique*. Elle lui raconte l'origine de cette dévotion : dans sa cellule, *traitant avec le Père éternel de la conversion des âmes, cela m'arriva sur les huit à neuf heures du soir...*⁶³⁸. Dom Claude, malgré ses réserves, parle longuement, dans la *Vie, de la communication très intime* (de sa

⁶³³ MARIE, Lettres, p. 295.

⁶³⁴ *op. cit.*, p. 316.

⁶³⁵ *op. cit.*, p. 341.

⁶³⁶ *op. cit.*, pp. 371 à 380.

⁶³⁷ *op. cit.*, pp. 514 à 521.

⁶³⁸ *op. cit.*, pp. 658 à 661.

mère) *avec cet adorable cœur*, avant de poursuivre en traitant de la tendre dévotion qu'elle portait aussi à la Vierge Marie⁶³⁹.

Quatre ans plus tard, la lettre du 29 juillet 1665 l'informe de la longue maladie qu'elle vient de supporter, puis décrit les *trois états de la contemplation passive : l'oraison de quiétude, l'oraison d'union, et le troisième, qui est le mariage spirituel et mystique*⁶⁴⁰.

Notons enfin la lettre du 8 octobre 1671, l'une des dernières, dans laquelle *elle explique les circonstances du ravissement dans lequel Dieu lui donna la connaissance du mystère de la très-sainte Trinité, et puis encore de son oraison de respir...*⁶⁴¹. Nous en retrouvons partiellement le texte au chapitre XIX de la *Vie*⁶⁴² avec un commentaire de Dom Claude. Nous avons déjà noté la qualité théologique de ce que dit Marie à propos des Trois Personnes de la Trinité. Quand nous mettons en parallèle sa description de l'expérience trinitaire et celle de l'embrassement par le Verbe lors du mariage mystique, nous observons que le même constat revient sous la plume de Marie : les deux expériences sont indicibles. Les embrassements de l'Époux sont au-delà de tout embrassement humain, même du plus passionné, à tel point que les mots manquent pour les décrire ; il faut tenter alors de choisir la meilleure comparaison, pour se faire entendre si possible.

De même l'impression trinitaire n'est pas à proprement parler une « impression », elle ne tombe pas sous les sens, elle n'a ni forme ni figure, mais comment s'exprimer autrement ? L'excès de lumière interdirait de parler. Dans la même lettre, elle affirme que Dieu communique sa divine Majesté dans la suprême hiérarchie des anges et l'on se trouve aussitôt baigné dans la théologie du Pseudo-Denys, dont elle avoue s'inspirer grandement. Mais dit-elle encore, c'est bien autre chose de lire les descriptions, fussent-elles du Pseudo-Denys, et d'en faire soi-même l'expérience.

Enfin comment s'adresse-t-elle à son Époux ? Elle lui parle un langage d'amour que Lui seul peut lui apprendre à dire, car elle ne trouve en elle-même qu'un néant abyssal. Et pourquoi son âme comprend-elle au moins confusément le sens des actes qu'elle produit ? Parce que tout est amour : *si cette expérience est d'amour, comme celui que j'aime n'est qu'amour, les actes qu'il me fait produire sont tous*

⁶³⁹ MARIE, *Vie*, pp. 524 – 528, et MARIE, *Lettres*, pp. 658 à 664.

⁶⁴⁰ MARIE, *Lettres*, pp. 744 à 750.

⁶⁴¹ *op. cit.*, pp. 928 à 932.

⁶⁴² MARIE, *Vie*, pp. 77 à 83.

*d'amour, et mon âme aimant l'amour conçoit qu'elle est tout amour en lui. En voila l'explication*⁶⁴³. Pour Dom Claude, qui s'exprime dans l'addition au chapitre XIX de la *Vie* déjà cité plus haut, nous avons ici la vision la plus remarquable de toute l'existence terrestre de sa mère. Il ne s'est jamais lassé de lire et relire ce qu'elle lui avait écrit à ce sujet. Cette matière suffirait à faire un livre, dit-il, mais il préfère lui-même s'attacher aux instructions et exemples donnés par sa mère plutôt qu'aux grâces extraordinaires qui l'ont visitée. Des personnes sages et éclairées rédigeront peut-être un autre livre à ce sujet. Il leur fait seulement remarquer que ce qui lui arriva fut sans forme et sans figure, par une lumière qui n'a rien d'une lumière des sens, bref qu'il s'agit encore une fois de choses indicibles.

Avec son fils, Marie a traité de tous les sujets fondamentaux. Nous pourrions élaborer un traité de théologie mystique à partir de ces lettres. Mais nous pourrions aussi bien résumer sa vision trinitaire, sa privauté d'amour, son mariage mystique, en reprenant les trente lettres dites « de jeunesse », adressées entre 1626 et 1638 depuis Tours à Dom Raymond de Saint-Bernard, feuillant, son confesseur, et qui sont données à lire au début de la *Correspondance*.

Les citations explicites du Cantique des Cantiques sont fort rares dans les lettres. On remarquera par ailleurs la citation d'Osée faite à sa nièce, devenue ursuline à Tours sous le nom de Marie de l'Incarnation : *il vous a donc tirée dans la solitude où il vous a parlé au coeur*⁶⁴⁴. A partir de ce verset d'un psaume : *Vous êtes le plus beau des enfants des hommes* qu'elle cite d'ailleurs en latin, elle transmet à son fils *ce papier dont j'ay parlé*, brouillon écrit pour se soulager dit-elle, auquel nous donnerons volontiers pour notre part le titre de « prière de l'amante ». Ces paroles adressées à l'Amant dans la voie de la privauté intérieure, elle les nomme *un Cantique*⁶⁴⁵. Elle fait une autre référence, sans la citer mot à mot : *en cet aimable séjour on se plaît en celui qui se repaît et qui se plaît parmi les lys*⁶⁴⁶. Dans son *Abrégé*, au septième état d'oraison, elle indique qu'à ce moment de son parcours, *le saint Esprit par une motion continuelle luy fait chanter un épithalame par rapport*

⁶⁴³ MARIE, Lettres, p. 931.

⁶⁴⁴ *op. cit.*, p. 298 ; citation de Os., ch.2, v. 14.

⁶⁴⁵ *op. cit.*, p. 319 ; citation du Ps. 44, v. 3.

⁶⁴⁶ *op. cit.*, p. 503 ; citation de Cant., ch. 2, v. 16.

à (semblable à) *celuy du cantique des cantiques*⁶⁴⁷. Mais ce sera pour aller au-delà du chant, puisque aucun mot ne peut traduire son expérience.

Elle fait encore allusion au Cantique en s'adressant à une dame de ses amies : *j'ay sceu qu'il vous a été un bouquet de myrre*, et plus bas : *cachons nous dans cette pierre vive, dans cette mesure trouée de toutes parts par ses divines playes*⁶⁴⁸. Enfin dans les nouvelles de l'été 1668, elle dit à son fils ses infirmités spirituelles, comment il lui est devenu impossible de dire une autre parole que *mon Dieu soyez béni...* mais, ajoute-t-elle, *l'amour qui est plus fort que la mort y a mis fin*⁶⁴⁹. Peut-être a-t-elle murmuré une dernière fois ce verset dans son cœur à l'heure de sa mort, car chez elle véritablement l'amour fut plus fort que la mort.

Lectures et références de Marie.

Dans sa correspondance, Marie fait parfois référence à des personnages ou à des écrits, ce qui nous permet de deviner quelques-unes de ses lectures, et comment elles ont influencé sa pensée.

A l'arrivée des bateaux en 1642, Marie reçoit une lettre de la Mère Marie-Gillette Roland, visitandine au monastère de Tours, qui parmi d'autres nouvelles lui annonce la mort de sa fondatrice le 13 décembre précédent, au monastère de Moulins. Elle lui répond : *...la précieuse mort de ma Révérende Mère de Chantal a été le fruit de sa sainte vie*⁶⁵⁰.

Dans la lettre du 11 octobre 1646 déjà plusieurs fois citée, elle écrit à son fils : *pourquoy ne vous familiarisez vous pas avec un Dieu si bon et si amoureux ? Le regardant comme un Juge redoutable... si on le considère comme Père... mais il est notre Epoux, et en cette qualité, comme dit saint Bernard il demande de nous un retour réciproque, un retour d'amour*⁶⁵¹. On se souvient de Madame Acarie qui, parlant de l'oraison mentale, dit aux religieuses : *il faut considérer (Dieu) tantôt comme un père qu'on craint, et qu'on aime, tantôt comme un médecin à qui on*

⁶⁴⁷ MARIE, Lettres, p. 519.

⁶⁴⁸ *op. cit.*, p. 536 ; citations de Cant., ch. 2, v. 12 et 14.

⁶⁴⁹ *op. cit.*, p. 826 ; citation de Cant., ch. 8, v. 6.

⁶⁵⁰ *op. cit.*, p. 154.

⁶⁵¹ *op. cit.*, p. 295.

*expose ce dont on souffre, tantôt comme un homme riche à qui on parle de sa misère, et tantôt comme un roi à qui on demande du secours contre ses ennemis*⁶⁵².

La lettre du 12 octobre 1647 à son fils nous apprend qu'il l'a tenue informée de *l'affaire de Monsieur Arnauld*. Il s'agit sans doute de son livre *De la fréquente communion*, paru en 1643 et réédité six fois en trois ans. *Je n'ai garde de m'en mêler d'en parler, et encore moins d'écrire... vous m'avez obligé de l'avis que vous m'avez donné sur ce sujet, je m'en serviray pour mon particulier*⁶⁵³. Nous ne savons si Dom Claude a donné son sentiment sur l'affaire en question. Pour Marie apparemment, si l'on peut en France consacrer du temps à ce genre de débat, au Canada on a d'autres chats à fouetter.

Plus tard au contraire elle affirme sévèrement : *en ce temps où la zizanie ne se mêle que trop avec le bon grain, ... Dieu nous envoie plutôt à la mort que de permettre que nous tombions en ces pièges*⁶⁵⁴. La parution progressive des *Provinciales* s'est achevée dans la première moitié de l'année 1657, son fils en a parlé. Elle semble sans pitié pour les jansénistes.

En septembre 1648, elle a demandé à Dom Claude des nouvelles de la *petite mère Françoise* (de la Croix), supérieure des religieuses de Louviers, accusée de magie et sorcellerie. Il lui en donne, elle ajoute le 23 octobre 1649⁶⁵⁵ : *je prie Dieu de mettre au jour la vérité, car c'est une chose horrible de voir les abus qui se sont glissés parmi plusieurs personnes spirituelles ; qu'Il y donne son jour s'il luy plaît, afin que si elle est innocente son saint nom en soit glorifié et sa servante consolée*⁶⁵⁶. On comprend dans le ton du passage que Marie se souvient avec émotion des possessions de Loudun et de Chinon. Elle fut à l'époque extrêmement compatissante pour les *pauvres affligées* de Loudun, à tel point quelle ressentit comme une vengeance du démon ce qui arriva dans son propre couvent : une nuit, après avoir vers minuit rendu visite à la maîtresse des novices qui était malade, elle fut victime, à son retour dans sa cellule, d'*un spectre horrible qui se présenta à mon imagination*⁶⁵⁷. Encore en colère contre Satan, elle garde à l'égard de la Mère

⁶⁵² BOUCHER, Histoire, II, p. 212.

⁶⁵³ MARIE, Lettres, p. 344.

⁶⁵⁴ *op. cit.*, p. 588.

⁶⁵⁵ *op. cit.*, p. 384.

⁶⁵⁶ *op. cit.*, p. 384.

⁶⁵⁷ MARIE, Ecrits, II, p. 179.

Françoise toute la présomption d'innocence. Plus tard, dans une lettre à la communauté des ursulines de Tours, Marie fait état d'un voyage effectué autrefois par la supérieure de Loudun, Jeanne des Anges, au tombeau de François de Sales : elle a fait halte au monastère de Tours au printemps 1638. Marie la présente comme une personne tout à fait respectable⁶⁵⁸.

Elle cite aussi (de manière imprécise) François de Sales pour mettre en garde une religieuse de Tours à propos de sa vocation : *on se trompe souvent en matière de vocation, et ce que le bien-heureux monsieur de Genève dit⁶⁵⁹ est très véritable, que toute inspiration est pensée, mais que toute pensée n'est pas inspiration⁶⁶⁰*. On se souvient de tout le profit qu'elle dit avoir tiré, dans sa jeunesse, de la lecture de *l'Introduction à la Vie dévote*⁶⁶¹.

Elle donne en exemple, à sa nièce qui se plaint d'être tirée trop souvent de la solitude, la grande mystique italienne : *faites en votre âme, comme sainte Catherine de Sienne, une solitude intérieure, et tâchez d'y vivre de la vie de Dieu⁶⁶²*. Les écrits de Catherine de Sienne sont disponibles en français depuis 1580⁶⁶³. Peut-être les a-t-elle lus avant 1620, ou peut-être sa *Vie* écrite par Raymond de Capoue, ou bien encore celle donnée par A. Politi⁶⁶⁴.

Dans la lettre déjà citée à la communauté de Tours, elle dit de la Mère Marie de Saint-Joseph que *notre Seigneur lui fit voir son âme sous la figure d'un Château d'une merveilleuse beauté, à la porte de ce Château il lui apparut et l'embrassa⁶⁶⁵*. Nous avons là une référence claire à Thérèse d'Avila et à son *Livre des Demeures ou le Château de l'âme*. Les écrits de la sainte, à commencer par sa *Vie*, ont été

⁶⁵⁸ MARIE, Lettres, p. 444.

⁶⁵⁹ SALES, Pléiade, p. 612 : *Or toute méditation est une pensée, mais toute pensée n'est pas méditation...*

⁶⁶⁰ MARIE, Lettres, p. 506.

⁶⁶¹ MARIE, Vie, p. 38.

⁶⁶² MARIE, Lettres, p. 302.

⁶⁶³ *Le Dialogue et oraisons de l'excellente Vierge sainte Catherine de Siene, religieuse du tiers ordre S. Dominique, dicté par elle sortant d'extase et ravissement d'esprit, etc.*, traduit d'italien en français... par le P. E. Bourgoing, Paris, G. Mallot, 1580.

⁶⁶⁴ *La Vie miraculeuse de la séraphique et dévote Ste Catherine de Sienne*, par Ambrogio Caterino Politi, avec ses divines méditations sur la passion de Notre Seigneur pour chacun jour de la semaine, traduit d'italien en français par R. P. Flean Blancone, Lyon, P. Rigaud, 1615.

⁶⁶⁵ MARIE, Lettres, p. 454.

traduits dès 1601 par les soins des chartreux de Bourfontaine. Dans cette édition ne figuraient ni les *Fondations*, ni les *Pensées sur le Cantique*⁶⁶⁶.

Elle compare ailleurs les difficultés de son fils à celle de la grande mystique espagnole : *quant au vœu de la plus grande gloire de Dieu vous avez les mêmes difficultés qu'avoit sainte Thérèse*, et en tout cela il faut suivre comme elle l'a fait les consignes de notre confesseur⁶⁶⁷.

Enfin, et cette référence est particulièrement importante, elle dit à Dom Claude que Dom Raymond lui fit voir *les œuvres de saint Denys (l'Aréopagite) traduites par un Père de son ordre*⁶⁶⁸, ... *je les entendois clairement en toutes leurs parties, et je fus extrêmement consolée d'y voir les grands mystères que Dieu par sa bonté m'avoit communiqué*⁶⁶⁹. Le fait est également rapporté dans la *Vie* et dans la *Relation de 1633 déjà*⁶⁷⁰.

D'autres références pourraient s'avérer pertinentes, bien qu'on ne dispose d'aucune trace matérielle à leur sujet.

Elle a certainement lu les écrits de Gertrude d'Helfta puisque, nous l'avons dit plus haut⁶⁷¹, Dom Claude en a publié une nouvelle fois la traduction en français, et ce pour accéder de manière posthume au désir de sa mère. Quand Marie rapporte sa vision de l'enchâssement de son cœur dans celui de son Epoux⁶⁷², elle se trouve très proche de Gertrude qui elle-même a vécu et raconté un échange des cœurs entre elle et le Christ⁶⁷³.

⁶⁶⁶ *Traicté du chasteau, ou Demeures de l'âme, composé par la Mère Térèse de Jésus, ... suivi des Exclamations, ou Méditations de l'âme à son Dieu*, nouvellement traduite ["sic"] d'espagnol en françoys par I. D. B. P. et L. P. C. D. B., Paris, G. de la Noüe, 1601.

⁶⁶⁷ MARIE, Lettres, p. 896.

⁶⁶⁸ La note de l'édition de Dom G. Oury propose la *Seconde traduction des Œuvres de S. Denys l'Aréopagite*, par le P. Jean de saint François, premier assistant du T.R. Père Général de la Congrégation de Nostre Dame de Feuillans. A Paris, chez Adrian Taupinart, rue saint Jacques, à la Sphère, devant les Mathurins. 1629. Mais ce pourrait être aussi la première édition de ces *Oeuvres du divin St Denys Aréopagite*, traduites du grec en françois, par fr. Jean de St François Goulu, ... Avec une apologie pour les oeuvres du mesme auteur... , Paris, J. de Heuqueville, 1629.

⁶⁶⁹ MARIE, Lettres, p. 930.

⁶⁷⁰ MARIE, Vie, p. 82 et MARIE, Ecrits, I, p. 160.

⁶⁷¹ Au premier chapitre, à propos de Madame Acarie.

⁶⁷² MARIE, Ecrits, I, p. 195.

⁶⁷³ *Vous m'avez, pour que j'y prenne mes délices, livré l'arche sainte de votre divinité, votre Sacré Cœur. Tantôt vous me le donniez gratuitement, tantôt vous le changiez contre le mien, afin de me fournir un nouveau gage de votre dilection. Par lui vous m'avez manifesté les intimes secrets de vos jugements ; vous m'avez révélé vos charmes infinis ; tant de fois vous avez enivré mon âme des témoignages exquis de votre tendresse... dit-elle dans le Hérault.*

La *Vie* de Catherine de Gênes avait été traduite par les chartreux de Bourfontaine⁶⁷⁴. Peut-être Marie l'a-t-elle lue. Elle connaît, et partage d'expérience, les excès de désirs de la sainte italienne. On a laissé entendre qu'elle connaissait les écrits de Louis de Grenade et de Jean d'Avila, par le fait qu'Eustache de Saint-Paul en recommandait la lecture.

Jean d'Avila, prêtre espagnol mort en 1569 à l'âge de soixante-dix ans, écrivit dans les cachots de l'inquisition son *Audi filia, (écoute, ma fille, la voix de Jésus ton Epoux)* l'un des premiers traités de mystique destiné au grand public. Le livre fut publié à Paris dès 1588⁶⁷⁵. Il se peut qu'il ait inspiré Marie, particulièrement le chapitre soixante-dix qui décrit les différents degrés d'oraison. Les *lettres* de Jean d'Avila ont été traduites la même année⁶⁷⁶. Marie n'a pas pu lire son *Traité de l'Amour de Dieu*, publié seulement en 1635 en espagnol et traduit en français par Arnauld d'Andilly seulement en 1673.

Louis de Grenade, né en 1504 et mort en 1588, est issu comme Marie d'un milieu financièrement modeste. Devenu frère prêcheur en 1525, il dit souhaiter partir pour le Mexique mais ses supérieurs en décident autrement : il est chargé de restaurer le couvent de Cordoue et s'acquitte brillamment de la tâche. Il devient l'ami de Jean de Grenade dont il écrira la biographie. En 1556, il est nommé provincial des dominicains portugais, et se rend célèbre comme écrivain et prédicateur. On vient à Lisbonne de partout pour le rencontrer. Ses œuvres sont nombreuses, citons par exemple le *Libro de la oracion, la Guia de pecadores, le Memorial* ainsi que ses traductions en castillan de l'*Imitation*, des œuvres de Jean Climaque et de Cajetan. En français paraissent le *Guide des Pécheurs*⁶⁷⁷ et le *Mémorial*⁶⁷⁸, dès le début du

⁶⁷⁴ *La Vie et les oeuvres spirituelles de Ste Catherine d'Adorny de Gênes*, revues et corrigées, Lyon, P. Rigaud, 1616.

⁶⁷⁵ *Les Oeuvres spirituelles, traitans des mauvais conseils et langages du monde, de la chair et du diable et des remèdes contre eux*, faictes en hespagnol par le R. P. Avila et mises en françois par Gabriel Chappuis, Paris, C. Micard, 1588.

⁶⁷⁶ *Épistres spirituelles de R. P. Jean de Avila*, mises d'espagnol en françois, par Luc de La Porte, Paris, R. Le Fizelier, 1588.

⁶⁷⁷ *La Grande guide des pécheurs pour les acheminer à vertu*, faite en espagnol par le R.P.F. Louis de Grenade,... et mise en françois par Paul Du Mont, revue, corrigée et augmentée de nouveau, Lyon, P. Rigaud, 1609.

⁶⁷⁸ *Le Mémorial de la vie chrestienne*, composé par le R. P. F. Louys de Grenade, contenant la manière de parfaitement former un chrestien... traduit d'espagnol... par N. Colin,... reveu, augmenté et disposé de nouveau... par Jean Chabanel, Paris, N. Du Fossé, 1610.

siècle. Il est possible que Marie les ait lus, sur la recommandation d'Eustache de Saint-Paul.

Eustache de Saint-Paul est né à Paris en 1573. Il entre chez les Feuillants en 1605, est nommé prieur à Paris en 1614, et visiteur de la congrégation en 1620, enfin supérieur au faubourg Saint-Michel en 1629. Il a fréquenté le cercle Acarie, beaucoup prêché et beaucoup écrit. Il publie à Paris en 1624 une *Adresse spirituelle contenant une facile pratique des moyens de se perfectionner en la voye du salut*⁶⁷⁹, qui traite de l'oraison où l'âme se conjoint à Dieu, et de la célébration eucharistique par laquelle Dieu s'infond et s'établit en l'âme. On se rappelle combien entre 1620 et 1630 ces deux thèmes sont au cœur des pensées de Marie. Eustache recommande le *Memorial* de Louis de Grenade ainsi que *l'Imitation* pour se préparer à la confession. Il se peut donc que Marie ait suivi ses recommandations. Elle se confie à lui, peu après l'événement du mariage mystique, évoquant les craintes qui lui restent malgré la profonde unification qu'elle ressent en son cœur. Il la rassure, la console, et l'exhorte à la fidélité⁶⁸⁰. En 1630, il fait paraître encore à Paris les *Exercices spirituels pour retirer les âmes du péché et les avancer à la parfaite union d'amour avec Dieu*⁶⁸¹. Il propose de progresser en trois étapes : la première est *excitative et purgative*, la deuxième *illuminative et opérative*, la dernière *unitive et perfective*. Nous pouvons établir un rapprochement entre ces trois étapes et les trois états de l'oraison qui sont décrits par Marie dans sa lettre CCXVI.

On notera enfin qu'il a rencontré François de Sales (qu'il citera plusieurs fois dans ses écrits) en 1602, et Pierre de Bérulle dans le cercle Acarie. Il intervient à Port-Royal après 1609, il plaide en faveur du passage d'Angélique Arnauld chez les Visitandines. Marie lui confie son désir de devenir feuillantine, il reconnaît les grâces et les lumières qu'elle reçoit de Dieu et les approuve autant que cela lui est possible.

⁶⁷⁹ *Adresse spirituelle contenant une facile pratique des moyens de se perfectionner en la voye du salut*, par le R. P. Dom Eustache de S. Paul,... revue et augmentée d'un Traicté des facultez et puissances de l'âme, Paris, M. Soly, 1635.

⁶⁸⁰ MARIE, Vie, p. 153.

⁶⁸¹ Voir les *Exercices spirituels contenant plusieurs méditations très efficaces pour retirer les âmes du péché et les avancer aux vertus chrestiennes et religieuses...* par le R. P. Dom Eustache de S. Paul, Éd. augm. de six méditations par l'auteur, Paris, M. Du Puis, 1640.

A-t-elle lu, comme certains le pensent, Louis Du Pont et sa *Guilde spirituelle* ? Nulle trace d'une telle lecture, dans les lettres ou dans les *Relations*. Et le Père Binet ? On ne sort pas d'une certaine confusion dans les souvenirs de Marie : c'est le Père Dinet qui a dirigé les deux Retraites de 1634 et 1636 dont Marie nous a laissé des traces écrites⁶⁸². Elle a eu à faire avec le Père Binet à propos de son projet de départ au Canada, puisque c'est lui qui recevait les *Relations* des premiers pères envoyés là-bas. Elle l'a sans doute écouté avec intérêt mais le style de ses écrits ne devait pas beaucoup inspirer Marie.

Enfin, si elle ne le cite jamais explicitement, elle paraît souvent proche de Jean de la Croix, aussi proche qu'elle l'est de Thérèse d'Avila, citée au moins une fois comme nous l'avons indiqué plus haut. Les œuvres du mystique espagnol sont traduites en 1621 par René Gaultier⁶⁸³ alors que Jean de Quintanadoine de Brétigny donne déjà la traduction des principales œuvres de Thérèse d'Avila en 1601⁶⁸⁴. Marie peut donc sans difficulté les avoir consultées. Et l'on est tenté d'établir quelques rapprochements plus précis.

Concordance avec Jean de la Croix dans l'expérience du désir.

Quand elle parle du mariage spirituel, Marie dit que, toute transportée d'amour, elle oubliait la Majesté de Dieu pour ne plus voir que son visage d'Amour ; elle était comme captive, comme folle d'amour, débordant de transports et d'élans, tellement attirée par lui que son âme aurait pu se séparer de son corps, et demeurer *dans ce grand soleil dont elle était éclairée*⁶⁸⁵. On retrouve ici les accents de la *Vive flamme d'amour* de Jean de la Croix : *le plaisir et la jouissance d'amour qu'il eut alors furent très hauts. le contentement que l'âme reçoit au ravissement d'amour ...est admirable et immense*⁶⁸⁶.

⁶⁸² MARIE, *Ecrits*, I, pp. 427 et ss.

⁶⁸³ *Les Oeuvres spirituelles du bienheureux P. Jean de la Croix*, traduites d'espagnol en français par M. R. Gaultier, *Notes et remarques en trois discours pour donner l'intelligence des phrases mystiques et doctrine des oeuvres spirituelles du B. P. Jean de la Croix*, par le R. P. Jacques de Jésus. Traduit d'espagnol en français par M.R.G.C.D.R. (René Gaultier, conseiller du Roi), Paris, M. Sonnius, 1621.

⁶⁸⁴ *Les Trois livres de la Mère Térèse de Jésus, l'un de sa Vie, le second intitulé le Chemin de perfection, et le troisieme, le Chasteau, ou Demeure de l'âme*, nouvellement traduits d'espagnol en français par les vénérables religieux de la Chartreuse de Bourgfontaine, Paris, G. de la Noüe, 1601.

⁶⁸⁵ MARIE, *Ecrits*, I, pp. 218 & 223.

⁶⁸⁶ JEAN, Cyprien 1949, p. 1021.

Ailleurs encore : *Cette faim est telle que si Dieu n'avait bien soin de pourvoir au corps en maintenant sa nature de sa main droite, ainsi qu'il fit à Moïse, sans doute à chaque fois que le feu jette ses flammes la nature se romprait et l'homme mourrait, la partie inférieure n'ayant pas de quoi souffrir un feu de gloire si grand et si élevé*⁶⁸⁷. Ne suffit-il pas de rappeler les deux derniers vers de la première strophe de la *Vive flamme* : *Achève, si tu le veux, brise la toile de ce rencontre heureux*⁶⁸⁸.

Marie ne cesse de parler d'amour avec Dieu, au point que même la nuit Dieu lui dit encore des mots de tendresse : elle en vient à demander à son Amour qu'il veuille bien la laisser dormir un peu⁶⁸⁹. On pense à ce que dit le saint carme : *L'âme qui est informée d'amour et qui en est mue a en quelque manière cette même abondance et impétuosité en ses paroles...*⁶⁹⁰. On pense aussi au quatrième couplet de la *Vive flamme* quand l'Amour déborde d'amour au point de s'éveiller doucement le premier dans mon cœur, alors même que je dors : *Dedans mon sein tu te resveille... Ton respirer doux à merveille... Doucement d'amour m'a rempli*⁶⁹¹.

La création toute entière lui parle de Dieu et sa contemplation ne fait qu'embraser son cœur *comme le vent qui allume le feu*⁶⁹². C'est exactement ce que dit aussi Jean de la Croix au début du *Cantique spirituel* : *Il a passé par ces bois, et posant sur eux son regard, d'un reflet de son visage, il les laissa tout revêtus de beauté*⁶⁹³.

L'intensité du désir la fait *agoniser de fois à autres* et elle se plaint à Dieu, demandant qu'Il la soulage un peu. Pourtant elle ne voudrait pour rien au monde être délivrée de cette peine, *tant elle est charmante*⁶⁹⁴. Jean de la Croix ne dit pas autre chose : *O cautère délectable, O caressante blessure, blessure d'autant plus caressante que le feu d'amour qui la cause est plus haut et plus élevé. ...O heureuse blessure faite par celui qui ne sait que guérir, très heureuse blessure puisque tu n'as été faite que par manière de caresse*⁶⁹⁵.

La blessure est certes charmante mais elle reste blessure, *une douleur très sensible, comme si elle eût été blessée d'un fer émoussé*⁶⁹⁶. Jean de la Croix parle d'une

⁶⁸⁷ JEAN, Cyprien 1949, p. 979.

⁶⁸⁸ *op. cit.*, pp. 956 et 1221.

⁶⁸⁹ MARIE, Ecrits, I, p. 228.

⁶⁹⁰ JEAN, Cyprien 1949, p. 691.

⁶⁹¹ *op. cit.*, p. 1221.

⁶⁹² MARIE, Vie, p. 139.

⁶⁹³ JEAN, Cyprien 1949, pp. 729 et 1213.

⁶⁹⁴ MARIE, Ecrits, I, p. 238.

⁶⁹⁵ JEAN, Cyprien 1949, p. 995.

⁶⁹⁶ MARIE, Vie, p. 151.

pointe de flèche : *Elle se sentira assaillie par un séraphin avec une flèche ou un dard fort embrasé du feu d'amour. La flamme de l'âme se hâte et monte soudain avec véhémence. Elle sent en outre le coup subtil et le poison avec lequel le fer de la flèche est vivement envenimé, à guise d'une vive pointe qui donne dans la substance de l'esprit comme dans le cœur de l'âme transpercé*⁶⁹⁷. On note la même image chez Thérèse d'Avila : *l'âme ne fait rien pour souffrir de cette blessure que lui cause l'absence de son Dieu ; mais on lui enfonce de temps en temps un dard qui pénètre au plus vif des entrailles et lui transperce le cœur. Elle comprend bien cependant qu'elle veut son Dieu, car ce dard dont elle est blessée a été, ce me semble, trempé dans le suc d'une herbe apte à lui donner l'horreur d'elle-même et l'amour de Dieu. Cette peine est si délicieuse qu'elle procure plus de contentement que tous les plaisirs d'ici-bas*⁶⁹⁸.

Il est bien difficile de parler des choses spirituelles, Marie ne le fait qu'en bégayant, et cherchant comment s'exprimer elle pense parfois qu'il vaudrait mieux se taire. Jean de la Croix pense comme elle : *Cette sagesse est si secrète à l'âme que, outre ce qu'elle ne donne aucune envie à l'âme de la dire, elle ne trouve ni moyen, ni manière, ni similitude qui lui convienne pour pouvoir signifier une intelligence si relevée et un sentiment spirituel si délicat*⁶⁹⁹.

Concordance avec Thérèse d'Avila dans le mariage mystique et la rencontre trinitaire.

Dans l'expérience du mariage mystique et de la rencontre trinitaire, Marie se rapproche aussi de Thérèse d'Avila. Dans le sixième état d'oraison, Marie dit avoir été *absorbée en la vue de la très sainte et auguste Trinité*, Dieu lui fait voir *le divin commerce qu'ont ensemble les trois divines personnes*⁷⁰⁰. On retrouve ce que dit Thérèse dans le *Château de l'âme*, ou *Livre des Demeures* : *les écailles des yeux de l'âme tombent enfin pour qu'elle voie. Les trois personnes de la très sainte Trinité se montrent à elle par une vision intellectuelle, ou une certaine représentation de la vérité, à la lumière d'une flamme qui éclaire d'abord son esprit comme une nuée d'une incomparable splendeur. Elle voit que ces trois personnes sont distinctes,*

⁶⁹⁷ JEAN, Cyprien 1949, p. 996.

⁶⁹⁸ THERESE, 1949, pp. 300-310.

⁶⁹⁹ JEAN, Cyprien 1949, p. 609.

⁷⁰⁰ MARIE, Ecrits, II, p. 120.

*puis elle comprend que ces trois personnes sont une seule substance, un seul pouvoir, une seule sagesse et un seul Dieu*⁷⁰¹.

Dans le septième état d'oraison, au moment même du mariage spirituel, Jésus donna à entendre (à Marie) *qu'il était vraiment l'Époux de l'âme fidèle*⁷⁰². De même dans le huitième état d'oraison : *la 1^{ère} fois que je me manifestai, c'était pour instruire ton âme, la seconde, à ce que le verbe prit ton âme pour épouse ; cette fois, le Père le Fils et le Saint-Esprit se donnent pour posséder entièrement ton âme... le Père était mon Père, le Verbe... mon époux, et le Saint-Esprit...celui par qui son opération agissait...*⁷⁰³. Il dit la même chose à Thérèse : *A partir de ce moment tu seras mon épouse. Jusqu'à présent tu ne l'avais pas mérité, à l'avenir non seulement tu verras en moi ton Créateur, ton roi et ton Dieu, mais tu auras soin de mon honneur comme ma véritable épouse. Mon honneur est le tien, ton honneur est le mien*⁷⁰⁴. Bien plus que quelques citations, ce sont les quatre premiers chapitres des Septièmes Demeures qu'il faut lire en parallèle avec les pages de Marie sur le mariage mystique.

Souvent Marie sent monter en elle comme un débordement incoercible de mots d'amour, comme un flot impossible à contenir, ce qu'exprime aussi Thérèse : *parfois les sentiments que l'âme éprouve ont tant de force qu'ils s'échappent en paroles pleines d'amour, elle ne peut s'empêcher de dire O vie de ma vie O soutien qui me protégez ou autres paroles de ce genre...*⁷⁰⁵.

Quand le mariage spirituel est consommé vient enfin le calme du cœur. Elles l'affirment l'une et l'autre : *l'âme n'a plus de tendance parce qu'elle possède celui qu'elle aime. Elle n'a plus de désirs, elle possède le bien-aimé* dit Marie dans le septième état d'oraison⁷⁰⁶. Et Thérèse : *l'âme seule, dans son centre, se maintient dans la paix. Mais dans les autres demeures elle ne manque pas de croix, de*

⁷⁰¹ THERESE, 1949, p. 1030 ; in THERESE, 1601 : *Dieu nostre bien luy veut desja oster les escailles des yeux à fin qu'elle voye & entende quelque chose de ceste grande grace qu'il luy fait encore que ce soit par une façon estrange, comme elle est entrée en ceste demeure par vision intellectuelle, par une certaine manière de représentation de la vérité toutes les trois personnes de la tres-sainte Trinité luy sontmonstrées, avec un embrasement qui vient premierement à son esprit à la manière d'une nuée de tres-grande clarté, & ces trois personnes distinctes, & par une cognoissance admirable qui est donnée à l'ame, elle entend avec une grande vérité, que toutes les trois personnes sont une mesme substance, & un mesme pouvoir, & un mesme savoir, & un seul Dieu.*

⁷⁰² MARIE, Ecrits, II, p. 138.

⁷⁰³ *op. cit.*, p. 172.

⁷⁰⁴ THERESE, 1949, p. 551.

⁷⁰⁵ *op. cit.*, p. 1034 ; in THERESE, 1601 : *Ce sentiment est si grand que quelquesfois elles produisent des paroles d'amour qu'on ne se peut (ce semble) empescher de dire, comme par exemple : O vie de ma vie, ô soustient qui me soustient, & autres paroles semblables.*

⁷⁰⁶ MARIE, Ecrits, II, pp. 141 et 142.

*combats et de fatigues. L'âme reste comme le palais calme d'un roi*⁷⁰⁷. Il n'y a plus de cris ni de ravissements d'amour mais un infini désir de partager jusqu'au bout la vie que Jésus a menée ici-bas, sans chercher mieux ni autre chose. Ce qu'exprime encore Thérèse : *je suis étonnée de voir que l'âme, parvenue à cet état, n'a plus de ravissements, si ce n'est de temps en temps, et encore ils ne sont pas accompagnés d'extase ou de vol d'esprit. Sa Majesté ne saurait nous faire une plus haute faveur que celle de nous donner une vie qui soit semblable à celle que son Fils Bien-aimé a mené sur la terre*⁷⁰⁸.

Concordance avec le Pseudo-Denys l'aréopagite et ses très claires ténèbres.

Dans les premières pages de la *Relation* de 1633, Marie dit avoir lu Denys : *Je me souviens d'avoir vu dans la Théologie mystique de saint Denis une chose qui peut m'aider à m'expliquer : « Voir Dieu en de très claires ténèbres »*⁷⁰⁹. Dom Jamet ajoute en note que Marie tient alors entre les mains la seconde édition datée de 1629 de la traduction donnée par Dom Jean de Saint-François Goulu, le célèbre feuillant⁷¹⁰. La citation est faite de mémoire, le texte exact portant *nous souhaitons être en ce brouillard plus que très lumineux et très clair*.

Ces textes ont été faussement attribués à Denys, l'un de ceux qui embrassèrent la foi après le discours de Paul sur l'Aréopage⁷¹¹. La tradition en a fait un saint qui aurait été le premier évêque de Paris. Du véritable auteur de ces pages lumineuses on ne sait rien de certain. On sait par contre que ses écrits ont bénéficié d'une immense audience, et qu'ils ont marqué la pensée mystique à travers les siècles. Louis de Grenade a diffusé sa pensée, Jean de Saint-Samson⁷¹² s'en est inspiré, Benoît de

⁷⁰⁷ THERESE, 1949, p. 1034 ; in THERESE 1601 : *Et l'âme ne se bouge de ce centre-là & ne perd point sa paix, elle qui en ces autres demeures ne laisse d'avoir temps de guerre & de travaux & fatigues... le Roy est en son palais & néanmoins il y a plusieurs guerres et autres travaux en son Royaume, il ne laisse pas pourtant de se tenir en sa place.*

⁷⁰⁸ THERESE, 1949, pp. 1047 et 1050 ; in THERESE, 1601 : *Je suis estonnée de ce que l'âme arrivant icy, perd tous les ravissements si ce n'est quelquesfois (mais ces ravissements qui s'ostent et se perdent comme je dis icy c'est quant aux effets extérieurs de la perte des sens) de sorte que les ravissements cessent et l'âme n'est avec ces ravissements et vols d'esprit, & si elle en a c'est rarement... Sa Majesté ne nous sauroit donner une plus grand grâce & consolation que de nous faire vivre à l'imitation de la vie qu'a menée son fils bien aymé.*

⁷⁰⁹ MARIE, *Ecrits*, I, p. 160.

⁷¹⁰ *Les Oeuvres du divin St Denys Aréopagite*, traduites du grec en français, par fr. Jean de St François (Goulu). Avec une apologie pour les oeuvres du mesme auteur...Paris, J. de Heuqueville, 1608.

⁷¹¹ Actes, chap. 17, v. 34.

⁷¹² Célèbre carme (1571-1636) : devenu aveugle à l'âge de 4 ans, il fait profession religieuse au couvent de Dol-de-Bretagne en 1607. Il est l'auteur de *L'Aiguillon*, et de *La Pratique essentielle de l'amour*.

Canfield et Bérulle l'ont lu, après eux le Père Surin s'en inspirera aussi dans ses lettres de direction.

Dans le *Traité de l'Amour de Dieu* François cite neuf fois le livre sur *Les Noms divins* attribué à Denys. Il s'appuie sur le chapitre III de cet écrit pour affirmer que l'amour pénètre là où la science extérieure ne saurait atteindre⁷¹³ ; du chapitre IV il reprend surtout l'affirmation que l'amour est *unifique, unissant, ramassant, resserrant et recueillant*, qu'il possède donc une vertu unitive, exerçant sur l'âme une action pareille à celle du soleil sur le corps⁷¹⁴. Le Pseudo-Denys affirme que toute beauté prend ses racines en Dieu ; que le beau est l'égal du bien, que le beau-et-bien est objet de tout désir amoureux et de tout amour charitable ; que charité et désir sont synonymes ; qu'il ne faut pas craindre en ce domaine de prendre appui sur le sensible pour atteindre la contemplation ; que Dieu est le fondement primitif de tout désir amoureux (ici l'éros grec). Il décrit aussi les trois mouvements de l'âme : circulaire quand elle rentre sur soi, hélicoïdal quand l'illuminent les connaissances divines grâce à la raison discursive, longitudinal enfin quand elle prend appui sur les réalités du monde pour s'élever à des contemplations simples.

La *Théologie mystique* est le seul ouvrage explicitement nommé dans la *Relation* de 1633. Marie veut dire alors comment elle « voit » Dieu au cours des visions dont elle est gratifiée : d'une manière qui ne fait pas appel à l'imagination, car elle est *toute spirituelle* et sans comparaison avec l'illumination corporelle. L'objet de la connaissance est ténèbre, mais l'âme est comme en un état de lumière. C'est alors qu'elle parle du *brouillas plus que lumineux*. Le texte grec de Denys dit exactement *σχοτους ακτινα* que les premiers traducteurs avaient transcrit en latin par *ad supernaturalem illum caliginis divinae radium : un rayon d'épaisses ténèbres divines*. Jean de la Croix cite trois fois cette expression fondamentale : dans la *Nuit Obscure*, la contemplation infuse est appelée *un rayon de ténèbre*⁷¹⁵ ; déjà dans la *Montée du Carmel* il est dit que la plus haute connaissance de Dieu reste cachée à l'entendement qui la reçoit dans la contemplation mystique comme un rayon de

⁷¹³ SALES, *Pléiade*, p. 618.

⁷¹⁴ *op. cit.*, pp. 353, 378, 666, 679, 685, 857 et 866.

⁷¹⁵ JEAN, Cyprien 1949, p. 551.

ténèbres⁷¹⁶ ; enfin dans le *Cantique Spirituel* à propos du vers *c'est le sifflement des vents porteurs de l'amour*, la connaissance nue et substantielle accordée à l'âme n'est pas nommée jouissance claire, comme celle dont nous jouirons dans le ciel mais jouissance obscure, encore une fois un *rayon de ténèbres*⁷¹⁷.

Plusieurs pages de Marie suggèrent aussi un rapprochement avec les *Noms Divins* : ainsi quand Dom Claude nous rapporte qu'*elle parloit à Nostre Seigneur, ne l'appelant plus que son amour, son doux amour, son cher amour, son très pur et très chaste amour*,⁷¹⁸ on pense à cette phrase du Pseudo-Denys : *Les saints théologiens célèbrent toujours la divinité en appelant le Seigneur Beau, Beauté, Amour, Aimable etc...*⁷¹⁹. Que la vie mystique ne soit pas seulement une expérience théorique (*théomathe*) de Dieu mais d'abord une expérience vécue (*théopathe*)⁷²⁰, Marie en convient pleinement, surtout depuis la journée cruciale du 24 mars 1620.

Dans la vision de Pentecôte 1625, la présentation exemplaire de la Trinité (tellement exemplaire qu'elle dit à nouveau *je n'ai point de mots pour le dire*) s'achève par une mise en concordance des trois Personnes avec la hiérarchie des anges : le Père avec les Trônes, le Verbe avec les Chérubins, le Saint-Esprit avec les Séraphins⁷²¹. Or chez Denys les *Trônes* désignent celui qui est véritablement le Très-Haut Père de tout, les *Chérubins* représentent l'effusion de la Sagesse (le Verbe), alors que les *Séraphins* brûlent comme l'Esprit Saint⁷²². Quand Marie se risque à décrire la divinisation de l'âme dans la consommation du mariage mystique, il s'agit de la même réalité que la *théosis* dont parle le Pseudo-Denys, *l'assimilation et l'union à Dieu autant qu'il est permis*⁷²³.

⁷¹⁶ *op. cit.*, pp. 132 et ss.

⁷¹⁷ *op. cit.*, pp. 781 et ss.

⁷¹⁸ MARIE, Vie, p. 57.

⁷¹⁹ *Oeuvres complètes du Pseudo-Denys l'aréopagite*, trad. M. de Gandillac, Paris, Aubier, 1943, p. 100.

⁷²⁰ *op. cit.*, p. 86 : *théopathe* signifie ici « qui souffre Dieu », au sens où l'on disait autrefois « souffrez que je vous rende visite » !

⁷²¹ MARIE, Ecrits, II, pp. 119-120.

⁷²² *Oeuvres complètes du Pseudo-Denys*, p. 206.

⁷²³ *op. cit.*, p. 249.

Une prière de l'amante.

Dans trois passages de ses écrits nous avons trouvé un résumé, sous une forme presque poétique, des aspirations les plus profondes de Marie : dans le Supplément à la *Relation* de 1654, dans la lettre CIX de l'été 1647 adressée à son fils, enfin dans l'addition au chapitre XX de la *Vie* qui traite de son aspiration au mariage spirituel⁷²⁴. Ils représentent comme la quintessence de sa méditation. Nous nous hasardons ici à les resserrer encore, pour assembler le début de chacun des paragraphes, jusqu'à former un poème que l'on pourra comparer à celui qui clôt le chapitre sur Madame Acarie, la première Marie de l'Incarnation :

O le bien-aimé de mon âme, quand vous posséderai-je ?

Je vous veux tout entier, mon Amour et ma vie !

Vous êtes en moi, mais vous y avez une demeure qui m'est inconnue.

Je vous perds de vue...

Je suis riche dans ma pauvreté, puisque mon Bien-Aimé est ce qu'il est.

Venez donc à moi, et que mon âme vous embrasse

Unissez-moi à vous si vous ne me voulez voir mourir !

Donnez-vous à moi et fermez cette plaie que vous avez faite.

Qui me donnera que je vous trouve seul et que je vous possède ?

Otez donc la barre qui fait cet entre-deux, consommez-moi tout d'un coup.

Je ne serai pas un moment sans gémir, sans tendre à vous posséder

Venez o mon amour, la porte de mon cœur vous est ouverte

Enlevez-moi de la terre, allons déchirer ce corps qui vous offense

Je ne puis plus vivre puisque vous ne hâtez pas la consommation du mariage de mon âme avec vous

Venez, que je vous possède en la solitude où je puisse être consommée en vos chastes embrassements

Que je vous fasse un festin de mon âme

Que je puisse dire en vérité

Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui.

⁷²⁴ MARIE, *Ecrits*, II, pp. 377 à 379 ; MARIE, *Lettres*, p. 388 ; MARIE, *Vie*, p. 88.

Chapitre quatre : Analyse lexicale

Rêves et mots d'amour chez Madame Acarie, Jeanne de Chantal et Marie de l'Incarnation.

Madame Acarie ne déroge jamais à la règle de discrétion lorsqu'il s'agit de visions, d'extases ou de stigmates. Nous savons pourtant que dès l'âge de vingt-quatre ans, après sa conversion à un Dieu qui devient tout pour elle, il lui arrive parfois d'entrer en extase. Sa vie spirituelle, intense mais très discrète, ne modifie en rien sa vie conjugale. Elle continue d'aimer Pierre toujours aussi passionnément. Nous apprenons par son entourage que ces étranges manifestations l'inquiètent plutôt qu'elles ne la réjouissent. Elle se méfie particulièrement des faussaires de la vie extatique puisqu'elle contribue à en démasquer au moins une.

Nous avons dit comment elle n'est guère convaincue par une première lecture de la *Vie* de Thérèse d'Avila. L'une des raisons de cette réticence tient précisément au fait que la sainte espagnole fait état de ses visions : elle en parle pourtant elle-même avec réserve, parce qu'elle est la première à s'en méfier.

C'est une vision de la sainte, en habit de carmélite, qui va pourtant décider de l'orientation de la suite de sa vie. La vision se répète et Madame Acarie en fait confiance d'abord au Père Beaucousin. Au cours de l'une de ces visions, elle reçoit de Thérèse la mission d'introduire en France les carmélites réformées. Ces rencontres mystiques vont faire de la réformatrice du Carmel un véritable maître intérieur pour Madame Acarie, maître établi déjà dans la gloire du ciel, alors qu'elle rencontrera plusieurs éminents religieux qui seront ici-bas ses conseillers ou ses directeurs spirituels.

Pierre, en lui apportant des lectures chrétiennes, lui a ouvert le chemin de sa conversion. C'est avec Pierre qu'elle a rencontré Brétigny et les œuvres de Thérèse d'Avila. Ni les directeurs ou conseillers spirituels, ni le maître intérieur ne modifieront la place de Pierre dans son cœur.

Dans une lettre datée de Pâques 1615 et qu'elle adresse à Pierre de Bérulle⁷²⁵, Madame Acarie fait état d'une prise de conscience bouleversante : l'amour de Jésus pour les hommes dépasse toute mesure, et même toute démesure, jusqu'à mourir d'aimer. L'évidence d'une telle démesure la conduit elle-même à mettre toute son attention amoureuse dans l'eucharistie, sacrement de communion au Corps de Celui qui aima au plus profond de sa chair ; il se donna en nourriture de façon telle que la foi, dit-elle, n'est presque plus nécessaire pour adorer sa divine Présence⁷²⁶.

Madame Acarie prétend ne pas savoir quels mots choisir pour *dire son intérieur*, mais elle parle tout de même d'*abysme de douceur*, de *torrent de plaisirs*, *mer de joye*, *feu ardent*⁷²⁷. Elle désire ardemment, comme l'Amante du Cantique, entrer dans la chambre nuptiale. Mais quand elle a trouvé celui que son cœur aime, cette Amante saisit elle-même la main de l'aimé et ne le lâche pas qu'elle ne l'ait introduit chez elle⁷²⁸ ; Madame Acarie attend plutôt que Dieu lui ouvre sa propre Maison (*ouvrez-moi les portes de votre amour* dit-elle⁷²⁹) et lui donne autorisation d'entrer pour jouir de Lui ; alors seulement elle se sentira consommée et anéantie⁷³⁰. Elle demeure ensuite dans une paix profonde et durable, quand bien même ses douleurs physiques augmentent avec le temps qui passe. Elle cherche seulement à se placer au pied de la croix et demeurer là dans un esprit de compassion amoureuse. C'est la croix qu'elle embrasse et les plaies du Seigneur qu'elle salue⁷³¹. Du moins peut-on le comprendre en lisant les papiers rassemblés dans les *Vrays Exercices*.

On perçoit pourtant un autre ton dans les paroles rapportées par Boucher : elle avoue son désir, violent jusqu'à la faire défaillir ; quand elle a reçu l'eucharistie, le cœur lui brûle au point qu'il vaudrait mieux que Dieu lui ôtât ce désir s'il ne veut pas l'exaucer. Mais elle demeure en général d'une extrême discrétion : son expérience privilégiée de l'amour divin lui paraît périlleuse à dire autant qu'à vivre, parce qu'elle pourrait engendrer des illusions dont il faut se garder comme de la

⁷²⁵ ACARIE, *Ecrits*, pp. 105-110.

⁷²⁶ Marie de l'Incarnation dira elle-même : *l'âme s'écrie O mon Dieu je n'ai plus la foi, il me semble que vous ayez tiré le rideau !* : MARIE, *Ecrits*, II, p. 344.

⁷²⁷ ACARIE, *Ecrits*, p. 143.

⁷²⁸ *Cant.*, ch. 3, v. 4.

⁷²⁹ ACARIE, *Ecrits*, p. 144.

⁷³⁰ *Consommer* au sens de *venir à bout de*. Voir Théophile de Viau in *Libertins du XVIIème siècle*, I, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1998, note 2, p. 119.

⁷³¹ ACARIE, *Ecrits*, p. 7.

peste. Madame Acarie s'efforce donc de diriger ses correspondants ou ses auditeurs vers une oraison mentale simple et modérée, toujours confiée à la prudente direction d'un confesseur ou d'un directeur de conscience. Elle-même n'a pas cherché ce feu intérieur qui brûle son cœur. L'initiative en revient à Dieu. Mais d'incoercibles débordements de l'âme se laissent deviner. On les perçoit dans les prières qu'elle distribue à qui le lui demande. C'est leur condensation artificielle dans le texte assez court des *Vrais Exercices* qui provoque un étonnant effet d'intensité.

Si dans l'excès de son désir elle crie qu'elle n'en pourra bientôt plus, l'exclamation lui échappe et elle ne tarde pas à revenir à sa modération habituelle. Elle se voit assise aux pieds du Seigneur comme Marie-Madeleine, non dans le ravissement de sa maison mais sur le Golgotha et dans la douleur de la croix, comme elle le dit souvent.

Et quand elle s'adresse aux premières novices du carmel elle insiste encore sur l'effacement nécessaire. Il faut être humble en nos désirs, leur dit-elle, et nous contenter de *désirer de désirer*⁷³². A lui seul ce désir du désir comble le cœur.

Jeanne de Chantal ne rencontre pas autant de personnages influents et sages. Certes le salon des Chantal était un lieu d'échanges joyeux mais après la mort de Christophe son grand amour, Jeanne se retrouve bien seule, immobilisée entre un beau-père et un confesseur qui se donnent, chacun à sa manière, toute autorité sur elle. C'est alors, selon le récit de la Mère de Chaugy, qu'elle a cette vision d'un *homme aimé de Dieu*⁷³³, passant au bas d'un champ et qui lui sourit en la regardant. Une voix intérieure accompagne la vision, l'assurant qu'elle a devant les yeux celui qui lui sera bientôt donné comme directeur spirituel : François de Sales. Elle s'attachera à lui comme à son unique père spirituel ; il lui confiera la mission de diriger la fondation des Filles de la Visitation. Elle trouve donc un père spirituel bien vivant, qui ne remplacera ni le père selon la chair ni le mari bien-aimé mais qui va précisément l'amener, avec une douce fermeté, à regarder au-delà du deuil, des souvenirs, et des inquiétudes maternelles.

Dans sa correspondance avec François elle ne parle ni d'éblouissement devant le divin, ni d'une ivresse de désir. Elle évoque *l'amour divin que mon cœur désire*

⁷³² BOUCHER, Histoire, II, p. 161.

⁷³³ CHANTAL, Œuvres, I, p. 40

*toujours plus ardemment*⁷³⁴, mais l'élan est aussitôt retenu : *hélas que c'est chose pénible en l'amour que cette barrière de notre impuissance*⁷³⁵. François la rassure et l'apaise: il s'agit moins d'une barrière, dit-il, que d'un processus de dépouillement voulu par le Seigneur⁷³⁶. Les angoisses de Jeanne n'en continuent pas moins : *Mon Dieu, pourquoi me laissez-vous dans cette pénible dérélition*⁷³⁷. Elle souhaite aux jeunes religieuses de n'éprouver ni sentiments tendres ni émotions intérieures : *nous sommes appelées à une dévotion non féminine, tendre et molle, mais puissante, courageuse, relevée et universelle*. Tout de même elles peuvent parfois s'entretenir doucement avec Jésus, *comme l'ami s'entretient avec son ami par des amoureux colloques*⁷³⁸.

Quand elle s'adresse à l'une de ses premières et plus sûres compagnes, elle se découvre un peu. Elle écrit ainsi à la Mère Marie-Jacqueline Favre, à Lyon : *quel bonheur d'accoiser (apaiser) son âme en cette mer d'amour et de douceur dont la divine volonté est toute remplie*⁷³⁹. Si l'esprit de Dieu est *suave et joyeux*⁷⁴⁰, c'est parce que la confiance en Dieu est d'abord *enfantine*, pareille à celle d'un enfant à l'égard de son père, dit-elle à Marie-Aimée de Blonay alors supérieure à Lyon⁷⁴¹. Elle le répète à propos de la prière : *un regard de simple quiétude comme qui ouvrirait les yeux avec une œillade enfantine, avec une attention simple pour conjoindre amour à amour*⁷⁴². L'image de l'enfant convient mieux à Jeanne que celle de l'amante, du moins quand il s'agit de conseiller les religieuses.

Dans les *Conseils de direction* précisément, se trouve peut-être la clef permettant de comprendre la résistance de Jeanne à toute comparaison de la vie spirituelle avec la vie amoureuse : *lorsque nous nous privons volontairement des noces séculières, afin de prendre Jésus pour notre époux, il se fait une union si intime de grâce entre Dieu et notre âme qu'il ne se peut expliquer en terre comment ce mariage sacré se fait, mais ce sera au ciel...* dit-elle à la Mère Françoise-Madeleine de Chaugy pendant son noviciat⁷⁴³. Noces d'ici-bas et noces mystiques : les premières ne peuvent pas être l'image des secondes, celles-ci relèvent de la grâce et nous ne les

⁷³⁴ CHANTAL, Lettres, I, p. 70.

⁷³⁵ *op. cit.*, p. 54.

⁷³⁶ *op. cit.*, p. 165: *Béni soit le Seigneur qui vous a dépouillée. Mon cœur est content de vous savoir en cet état.*

⁷³⁷ *op. cit.*, p. 326.

⁷³⁸ CHANTAL, Réponses, p. 517.

⁷³⁹ CHANTAL, Lettres, I, p. 215.

⁷⁴⁰ CHANTAL, Lettres, II, p. 87.

⁷⁴¹ *op. cit.*, p. 616.

⁷⁴² CHANTAL, Œuvres, III, p. 278.

⁷⁴³ *op. cit.*, p. 306.

comprendrons qu'après avoir franchi les barrières du sens et des sens pour passer au-delà du temps.

Jeanne préfère se tourner vers un Dieu Père. Peut-être le contemple-t-elle dans le visage de son père spirituel, auquel elle est si fortement attachée, comme nous le prouve la lettre qu'elle lui adresse de Paris le 29 juin 1621 : *quand par manière d'éloyse, l'incomparable bonheur de me voir à vos pieds se passe en mon esprit, incontinent j'attendrai et les larmes sont émues, me semblant que je fonderai en larmes quand Dieu me fera cette miséricorde*⁷⁴⁴.

Marie se souvient d'un rêve sans ambiguïté au cours duquel elle rencontre Jésus lui-même : elle se trouve dans la cour de l'école, quand elle voit descendre des cieux *Jésus-Christ en forme humaine*⁷⁴⁵. Il vient directement à elle et lui demande sans ambages de se donner à Lui, Il l'embrasse amoureusement, elle accepte. Le récit est bref, mais il contient tout. Comme Madame Acarie, la future Marie de l'Incarnation garde désormais dans son cœur le brûlant désir d'entrer au couvent. Pourtant elle lira encore des romans d'amour, elle se mariera par obéissance, elle élèvera seule son enfant pendant dix années de veuvage, de travail manuel et d'extrêmes tensions intérieures ; jusqu'au jour de la consommation du mariage spirituel, jour où se réalise ce qu'autrefois Jésus lui avait proposé. La radicalité du rêve, impliquant directement celui qui devient l'unique objet de son amour, éclaire toute la personnalité de celle qui l'a rêvé.

A la fin de l'an 1634, Marie devenue religieuse voit en songe un pays de brouillards dans lequel elle marche vers une église, accompagnée d'une dame qui lui tient la main. Elle comprendra bientôt qu'il s'agit de la Nouvelle France et reconnaîtra en Madame de la Peltrie la dame du songe. Cet autre rêve lui fait connaître une bienfaitrice et future compagne, et la terre qui va gagner son cœur.

Marie raconte à deux reprises et comme sans retenue une expérience d'amour fou, la longue attente d'un mariage spirituel tellement désiré mais que l'Amant a plusieurs fois différé. Elle ne craint pas les comparaisons avec l'amour humain, ni d'emprunter le vocabulaire de cet amour, même si tout ce qu'elle vit l'emporte bien au-delà de ces mots. Elle n'en reste pas à l'état de tendance, elle cherche l'accomplissement.

⁷⁴⁴ CHANTAL, Lettres, I, p. 602.

⁷⁴⁵ MARIE, Vie, p. 2

Cela tient à son tempérament. Le désir seul ne lui suffit pas, elle en veut la pleine réalisation. L'état d'enfance et l'attachement à un père ne lui suffisent pas davantage. Elle se voit devant Dieu comme une femme parlant avec son époux, elle attend dès ici-bas la plénitude du mariage spirituel : la seule certitude de l'obtenir dans l'au-delà ne peut la contenter et ne correspond pas à l'idée qu'elle s'en fait.

Nous avons souligné quelques différences de tempérament, de vie et de rêve, entre Madame Acarie, Jeanne de Chantal et Marie de l'Incarnation. Ces différences soulignent l'originalité de chacune, elles nous permettent aussi de les découvrir complémentaires et de nous sentir peut-être, en fonction de notre propre parcours et de notre tempérament, plus proche de l'une ou de l'autre.

L'une de ces différences tient au cadre dans lequel chacune est amenée à écrire. François de Sales demande à Jeanne de Chantal un exercice de dépouillement du cœur : se dévêtir des doux souvenirs de sa vie conjugale, de tous ses attachements et angoisses de mère, et même de ses inquiétudes spirituelles, jusqu'à parvenir à la nudité intérieure : exercice sans doute nécessaire tant elle a aimé ! Elle couche sur le papier les notes de ses entretiens avec son père spirituel ; plus tard elle intervient essentiellement auprès des communautés, pour l'édification des jeunes religieuses (en fait ce sont principalement ses auditrices qui nous en laissent le résumé). Elle a peu d'occasions de raconter son cheminement personnel.

Au contraire, Marie de l'Incarnation s'est par deux fois longuement racontée parce que son confesseur d'abord et son fils ensuite le lui ont expressément demandé, le premier pour mieux la comprendre, le second pour mieux suivre son exemple. Cette double expérience, chez une religieuse douée d'une facilité naturelle à écrire, fait venir sous sa plume les mots les plus évocateurs. Ce qui fut dit avec des mots d'amour dans les deux *Relations* se retrouve maintes fois dans les lettres, venues du bout du monde colonisé et des confins du monde mystique.

Quant à Madame Acarie, nous aurions aimé qu'un saint directeur de conscience lui ordonnât, comme à Marie de l'Incarnation, de rédiger une *Relation* des grâces reçues : elle nous serait aujourd'hui une source précieuse pour mieux discerner son tempérament et son vocabulaire. Il n'en fut rien. Quand elle rédige un court papier sous forme de prière, ce n'est pas pour se raconter : il s'agit de conforter ou reconforter quelqu'un en lui communiquant un peu de ce feu qui la brûle en son

propre intérieur. Le lien avec son expérience de vie est implicite, alors que la référence au vécu personnel est tout à fait explicite chez Marie.

Les femmes prennent la parole.

Les femmes ont pris une place non négligeable dans les milieux de la pensée et de l'expression, mais seules quelques aristocrates ont laissé un témoignage à ce propos⁷⁴⁶.

Dans le dernier quart du seizième siècle, quelques cercles féminins ont tenté de maintenir une culture humaniste liée à la Cour, avant de s'écarter peu à peu d'un style devenu trop pédant. Les femmes réclament maintenant haut et fort l'accès à toutes les formes de la culture. Elles n'ont pas officiellement le droit de fréquenter l'université, mais qu'à cela ne tienne : elles s'adonnent à la lecture des romans, à la poésie et à l'art subtil de la conversation, et puisque l'étude du grec et du latin ne leur est pas possible par les voies habituelles, elles choisissent de s'intéresser à l'italien et aux œuvres écrites dans cette langue encore nouvelle.

Elles veulent aussi exercer leur propre influence sur la vie sociale⁷⁴⁷. Ceux qui leur reconnaissent ce droit se prennent à espérer qu'elles civiliseront un peu les mœurs, en cultivant la modération et l'urbanité, en éduquant les hommes à la galanterie, à la politesse, à une manière nouvelle de nouer des relations amoureuses, à tout le moins par la qualité de leur conversation. Elles leur donneront peut-être le goût de la douceur dans les échanges de l'esprit et du cœur.⁷⁴⁸

Certaines femmes tenant salon invitent des écrivains à se joindre à leur cercle, d'autres ne se contentent pas de consommer de la littérature, elles prennent elles-mêmes la plume : c'est le cas de Mademoiselle de Beaulieu⁷⁴⁹ et de Marie de Gournay⁷⁵⁰, toutes deux liées à Marguerite de Valois. Après avoir publié la première édition posthume des Essais de Montaigne, Marie de Gournay donne en

⁷⁴⁶ L. Timmermans, *L'accès des femmes à la culture sous l'ancien régime*, Paris, H. Champion, 2005, p. 63 à 132.

⁷⁴⁷ D. Haase-Dubosc, *Intellectuelles, femmes d'esprit et femmes savantes au XVIIe siècle* : Revue Clio, No 13, 2001.

⁷⁴⁸ Saint-Evremond, *Idées de la femme qui ne se trouve point*, Paris, 1669. Charles Marguetel de Saint-Denis, seigneur de Saint-Évremond, est moraliste, critique et libertin. Voir également les *Œuvres meslées de M. D. de S. Evremont*, Paris, C. Barbin, 1693.

⁷⁴⁹ Mademoiselle de Beaulieu, poétesse, publie de manière anonyme *Histoire de la Chiaramonte*, chez Jean Richer, Paris, 1603.

⁷⁵⁰ M. de Gournay, *Le Proumenoir de Monsieur de Montaigne*, à Paris chez Abel Langelier, 1594. Marie de Gournay (née Marie Le Jars), est femme de lettres et « fille d'alliance » de Michel de Montaigne.

1622 un écrit personnel à propos *De l'égalité des hommes et des femmes* qui ouvre des perspectives nouvelles aux revendications féministes⁷⁵¹.

Citons aussi Charlotte des Ursins, vicomtesse d'Auchy, qui vit une relation amoureuse avec Malherbe, et qui reçoit chez elle des poètes, Claude de l'Estoile par exemple ou Claude Malleville. Elle se passionne pour le théâtre. Tallemant, familier plutôt de l'hôtel de Rambouillet, se moquera de cet avant-goût d'Académie Française perceptible dans la maison de la vicomtesse.

Les défenseurs de Madame des Loges la présentent comme bien moins pédante que Madame des Ursins, car elle se plaît à parler politique, religion ou littérature épistolaire. Madame du Plessis-Guénégaud s'intéresse à la théologie et à la morale, Madame de Rambouillet préfère la poésie galante, le roman, et tout ce qui a trait à la théorie du langage. Madame de Sablé partage les recherches de Pascal et de La Rochefoucauld. Enfin le salon de Madeleine de Scudéry réunira de grands érudits, membres de la nouvelle Académie Française : Huet, Segrais, Sarasin, Godeau, Conrart, Pellisson.

De tels salons réunissent ceux que l'on nommera bientôt les *honnêtes hommes et des honnêtes femmes*. Les premiers rivalisent avec les secondes dans les belles manières et l'élégance du cœur. Ensemble ils réactivent la tradition courtoise qui avait été remise en valeur déjà par Castiglione dans *le Courtisan*, et selon laquelle *l'amour humain est une étape vers l'amour divin, la beauté féminine ouvrant à l'amant le chemin du Beau et du Bien*⁷⁵².

Toutes les dames que nous venons de citer goûtent vivement les romans pastoraux, par exemple les *Bergeries* de Racan, celles de Gombauld, ou bien encore *Francion* de Sorel, mais avant tout et plus que tout l'*Astrée* de d'Urfé. Ce sont là des romans qui montrent dans l'amour *une activité où se reconnaissent des êtres qui allient, sous le signe d'une société d'amis (et d'amies) l'élégance du langage au raffinement des gestes*⁷⁵³.

Les femmes qui écrivent prétendent le faire pour leur plaisir, et sont fort nombreuses⁷⁵⁴. Elles se passent volontiers d'acquérir un nom d'auteur, d'autant

⁷⁵¹ M. de Gournay, *Egalité des hommes et des femmes*, Paris, éditeur inconnu, 1622.

⁷⁵² B. Castiglione, *Le parfait courtisan du Comte Baltasar Castillonnois* en deux langues, de la traduction de Gabriel Chapuis, Tourangeau. Lyon, Loys Cloquemin, 1580.

⁷⁵³ E. Méchoulan, *Amitié et générosité dans l'Astrée et Francion*. Revue Tangence, No 66, été 2001 « Les écritures de la morale au XVIIème siècle », Presses de l'Université du Québec.

⁷⁵⁴ L. Timmermans, *L'accès des femmes à la culture*, Paris, H. Champion, p. 180.

plus volontiers que la fonction d'écrivain n'est pas particulièrement bien notée. Les femmes poètes dont on publie les œuvres, peu nombreuses au début du siècle, le seront bien davantage dans la seconde moitié⁷⁵⁵.

Plusieurs écrivaines, à la suite de Marie de Romieu⁷⁵⁶ au XVI^e siècle, prétendent même à une certaine supériorité de la femme dans l'art d'écrire : c'est le cas de Marguerite de Valois⁷⁵⁷ dans ses *Mémoires*, de Suzanne de Nervèze⁷⁵⁸, Jacquette Guillaume⁷⁵⁹, Marguerite Buffet⁷⁶⁰. On retrouve cette dispute sur la prééminence de l'un ou l'autre sexe dans le *Dialogue sur le mariage* de La Mothe Le Vayer⁷⁶¹.

On notera la présence d'une dame Charlotte de Brachart, surnommée Arétuze : elle publie à Chalon-sur-Saône une *Harangue aux hommes qui veulent deffendre la science aux femmes*, accompagnée d'une poésie sur la mort du baron de Chantal⁷⁶². Il pourrait bien s'agir de la religieuse que nous rencontrons souvent dans la correspondance de Jeanne de Chantal, la Mère Charlotte de Brécharde, l'une des premières compagnes de Jeanne de Chantal⁷⁶³.

Le *De Claris Mulieribus* de Boccace a fait des émules, car les *éloges des femmes illustres* se multiplient⁷⁶⁴. Nous avons noté ceux de Jacquette Guillaume. Plusieurs religieux, dont le P. Le Moyne, ont aussi produit des textes d'éloges⁷⁶⁵. En 1630, Hilarion de Coste donne des *Eloges et vies de reynes, princesses, dames et damoiselles illustres en piété, courage et doctrine...*⁷⁶⁶, de l'antiquité jusqu'aux

⁷⁵⁵ L. Timmermans, *L'accès des femmes à la culture*, p. 187.

⁷⁵⁶ *Les premières oeuvres poétiques de Mademoiselle Marie de Romieu, Vivaroise*, contenant un brief discours que l'excellence de la femme surpasse celle de l'homme, non moins récréatif que plein de beaux exemples, Paris, L. Breyer, 1581.

⁷⁵⁷ Marguerite de Valois, reine de Navarre: *Les mémoires de la reine Marguerite*, Paris, C. Chappellain, 1628.

⁷⁵⁸ Suzanne de Nervèze, *Les Grandeurs d'Astrée, avec ces charmes et ces grâces* ("sic"), à Mgr Séguier, S.l.n.d.

⁷⁵⁹ *Les dames illustres, où par bonnes et fortes raisons il se prouve que le sexe féminin surpasse en toutes sortes de genres le sexe masculin*, par damoiselle J. Guillaume, Paris, T. Jolly, 1665.

⁷⁶⁰ *Nouvelles Observations sur la langue françoise... Avec les Éloges des illustres sçavantes tant anciennes que modernes*, par damoiselle Marguerite Buffet, Paris, J. Cusson, 1668.

⁷⁶¹ *Nouveaux petits traittez en forme de lettres escrites à diverses personnes studieuses, par François de La Mothe Le Vayer : V. Du mariage*. Publié par l'abbé François de La Mothe Le Vayer, Paris, Augustin Courbé, 1659.

⁷⁶² Charlotte de Brachart, *Harengue faicte par damoiselle Charlotte de Brachart, surnommée Aretuze, qui s'adrese aux hommes qui veulent deffendre le science aux femmes*, Chalon-sur-Saône, J. des Preyz, 1604.

⁷⁶³ L. Timmermans, *L'accès des femmes...*, p. 283.

⁷⁶⁴ Boccace compose en latin, entre 1361 et 1362, une série de biographies de femmes célèbres, dédiées à Andrea Acciaiuoli comtesse d'Altavilla. Elles serviront de base à de nombreux écrivains. La première édition française de l'œuvre date de 1493 : *Le Livre de Jehan Bocasse de la louenge et vertu des nobles et cleres dames, translaté et imprimé nouvellement à Paris*, Paris, A. Vêrard, 1493.

⁷⁶⁵ *La Gallerie des femmes fortes*, par le P. Pierre Le Moyne, Paris, A. de Sommaville, 1647.

⁷⁶⁶ *Les Éloges et vies des reynes, princesses, dames et damoiselles illustres en piété, courage et doctrine qui ont fleury de nostre temps et du temps de nos pères, avec l'explication de leurs devises...* par F. Hilarion de Coste, Paris, S. Cramoisy, 1630.

premières décennies du siècle. Mais l'apogée de ce genre littéraire se situera entre 1640 et 1650.

Notons enfin que l'importance du public féminin grandit aux yeux des écrivains masculins. Il s'agit d'un public-cible, économiquement incontournable : pour plaire à la Cour, il faut avoir plu aux femmes. Ainsi Chapelain, Costar, Ménage, Boisrobert, l'abbé Cotin se plient-ils à cette nouvelle donne.

L'Eglise elle-même va se joindre au mouvement. Le Concile de Trente, en valorisant le culte de la Vierge, avait permis un début de réflexion sur la place de la femme dans la société, dans la famille, et sur sa fonction de médiatrice de la foi. François de Sales, avec son *Introduction à la Vie dévote*, ouvre un chemin de vie intérieure pour les femmes vivant dans le monde. Le Père Caussin, dans sa *Cour sainte*⁷⁶⁷, admet l'égalité intellectuelle des deux sexes et donc promeut l'instruction des femmes ; nous pourrions citer encore le jésuite Pierre Le Moyne, le minime Hilarion de Coste, François Dinet le récollet et Jacques Du Bosc le cordelier⁷⁶⁸.

Invités dans les salons, ils font circuler des biographies de femmes, modèles d'une forme laïque de sainteté, et propres à convaincre d'autres femmes de devenir dévotes : ainsi donneront-elles une image renouvelée du catholicisme. Nous retrouverons le même souci dans les *Eloges* des Supérieures, rédigés par les Mères de Chaugy ou de Blémur . Ces textes correspondent dans le domaine religieux à ce qu'offriront bientôt Madeleine et Georges Scudéry pour la littérature : une galerie de portraits, imaginés ou composés à partir de personnages réels, de femmes héroïques et belles, illustres par leur naissance, leur action ou les deux à la fois.

Quelques œuvres parlant d'amour : *L'Astrée*, d'Honoré d'Urfé.

Honoré d'Urfé est né à Marseille en 1568, dans une noble famille originaire du Forez et liée à la maison de Savoie. Auteur d'un poème pastoral écrit vers 1604, *La Sireine*, il défend déjà les théories platoniciennes de l'amour dans ses *Épîtres morales* de 1603. Avec Antoine Favre, François de Sales qu'il tient pour son ami, et Claude Favre de Vaugelas dont nous connaissons les précieuses *Remarques sur la langue*

⁷⁶⁷ *La Cour sainte, ou l'institution chrestienne des grands, avec les exemples de ceux qui dans les cours ont fleury dans la saincteté*, par le R. P. Nicolas Caussin, Paris, S. Chappelet, 1624.

⁷⁶⁸ L. Timmermans, *L'accès des femmes à la culture*, p. 288 et ss.

*française*⁷⁶⁹, il fonde vers 1606 l'académie florimontane, première société savante de Savoie. Il est principalement connu pour son roman *L'Astrée*, roman d'aventures comportant des éléments autobiographiques, édité entre 1607 et 1633. Cette œuvre inachevée s'inscrit dans la tradition des romans hellénistiques, de Virgile et des poètes courtois. *L'Astrée*, en cinq parties divisées chacune en 12 livres, comporte plus de 5000 pages. Les trois premières parties sont publiées en 1607, 1610, et 1619. Lorsque d'Urfé meurt en 1625, son secrétaire Balthazar Baro prend sur lui d'achever la quatrième partie et même de lui donner une suite⁷⁷⁰.

L'Astrée procure un beau portrait du parfait amant qui, parvenu à l'amour extatique, surmonte le désir et l'instinct jusqu'à s'anéantir dans l'objet de son amour. Le roman parle de blessure d'amour : ... *les blessures d'amour sont de telle qualité que jamais elles ne guérissent*⁷⁷¹. Il parle de larmes aussi: *il fallut, pour payer le tribut d'amour, recourir à l'ordinaire monnaie dont l'on paye ses impôts, qui sont les larmes*⁷⁷², de regard encore: *l'amour a cela de propre non pas de boucher les yeux comme quelques uns croient, mais de changer les yeux de ceux qui aiment en l'amour même, que ce ne soit que pour les beaux yeux...*⁷⁷³. Il prétend que chez l'amant tout désir soit un désir de l'amante et pour l'amante. Les yeux de l'amour permettent de voir la beauté : *qu'est-ce que l'amour, sinon un désir de la beauté que nous trouvons telle ?*⁷⁷⁴. On ne peut se laisser éblouir, même fugitivement, sans tout risquer, y compris de se consumer : *sans cesse brûlant, qu'il languisse et soupire, en elle ainsi transformé*⁷⁷⁵, *Amour est un si grand dieu qu'il ne peut rien désirer hors de soi-même ; il est son propre centre*⁷⁷⁶. *Comme l'amant se transforme en l'aimé et l'aimé en amant, et ainsi deux ne deviennent qu'un, chacun étant amant et aimé*⁷⁷⁷. *Le corps ne voit ni n'entend, mais c'est l'âme qui fait toutes ces choses, quand nous aimons, ce n'est pas le corps qui aime, mais l'âme, et ainsi ce n'est que l'âme qui se transforme en la chose aimée, pas le corps*⁷⁷⁸.

⁷⁶⁹ Cl. Favre de Vaugelas, *Remarques sur la langue française, utiles à ceux qui veulent bien parler et bien écrire*, Paris, Augustin Courbé et Vve Camusat, 1647.

⁷⁷⁰ *L'Astrée de Messire Honoré d'Urfé, où sont déduits les divers effets de l'honneste amitié, avec la Conclusion... par Baro*, Paris, A. Courbé, 1633 (7 vol.).

⁷⁷¹ H. d'Urfé *L'Astrée*, Paris, Paris, Folio Gallimard, 1999, p. 63.

⁷⁷² *op. cit.*, p. 84.

⁷⁷³ *op. cit.*, p. 110.

⁷⁷⁴ *op. cit.*, p. 112.

⁷⁷⁵ *op. cit.*, p. 136.

⁷⁷⁶ *op. cit.*, p. 250.

⁷⁷⁷ *op. cit.*, p. 251.

⁷⁷⁸ *op. cit.*, p. 252.

Les *Bergeries*, de Racan.

Racan (1589 – 1670) devait entreprendre une carrière militaire, il n’y parviendra jamais. Mal bâti, maladroit, bégayant, il ne réussit pas davantage à trouver sa place à la Cour. A vingt-neuf ans, déjà las de ces échecs, il prend la plume, écrit des *Stances* dans lesquelles il annonce sa retraite à la campagne, ainsi qu’une pièce de théâtre, les *Bergeries*, dont l’écriture lui permet de s’évader de la tristesse du quotidien⁷⁷⁹.

Il réussira sa vie grâce à l’écriture. Grand admirateur de Malherbe, il devient son ami. Comme Malherbe, il est amoureux d’une femme déjà mariée, et comme Malherbe, il est amoureux d’une prénommée Catherine. Pour parler de leurs aimées, ils se mettent en tête de leur trouver un même pseudonyme. Ils conviennent d’*Arthénice*, anagramme de Catherine. Mais seul Racan l’emploiera (en supprimant le « h ») dans sa pièce de théâtre, dont le héros masculin se nomme Alcidor comme un personnage de *L’Astrée*. Racan puise abondamment dans ses souvenirs de lectures : Le Tasse, d’Urfé, mais aussi François de Sales et son *Introduction à la Vie dévote*.

Il donne avec ses *Bergeries* une oeuvre typique d’un genre littéraire alors fort prisé. L’histoire en est banale, chaque personnage est l’amant d’un aimé ou d’une aimée qui ne répond pas à cet amour, étant lui-même ou elle-même amoureux ou amoureuse d’un troisième qui lui-même en aime un quatrième... Le plus pur vocabulaire amoureux coule des lèvres exercées des doux bergers et des belles bergères. Tout ou presque s’arrange à la fin, car les dieux réuniront toujours les vrais amants. Seul le jaloux manipulateur, même s’il ressent un amour réel pour celle qui l’éconduit, est condamné à disparaître. Il est vrai que tout amant injustement rejeté préférerait se donner la mort plutôt que subir cette sorte de mort quotidienne que provoque le désespoir. Au début du deuxième acte déjà, un personnage dont l’amour est sans espoir crie vers Dieu : *Donne m’en le mérite ou m’en ôte l’envie*⁷⁸⁰, exclamation que nous avons rencontrée chez Madame Acarie. A la fin de l’action, le dépit amoureux conduit Arténice à ne plus se consacrer qu’au ciel : au moins les dieux sont-ils des amants qui ne trompent pas. On entend, à la première scène du troisième acte, cette définition de la vie religieuse : *Prendre*

⁷⁷⁹ *Les bergeries* de Mre Honorat Du Bueil, chevalier, sieur de Racan, Paris, T. Du Bray, 1625. Voir : Théâtre du XVIIe siècle, I, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1975.

⁷⁸⁰ Racan, *Les Bergeries*, Théâtre du XVIIe siècle, I, p. 308.

*congé du monde et de tous ses plaisirs, N'avoir plus rien à soi, pas même ses désirs, Méditer et prier avecque patience, Et souffrir doucement la loi d'obédience*⁷⁸¹. Mais, ajoute la vestale qui s'exprime ainsi, ceux qui nous rejoignent par chagrin d'amour s'en repentent bientôt. Voilà une mise en garde pleine de sagesse.

Clélie, de Madeleine de Scudéry.

Madeleine (et Georges ?⁷⁸²) de Scudéry et son volumineux roman nous en apprennent bien davantage⁷⁸³. Les personnages dissertent longuement sur les questions d'amour et de galanterie, cette liberté typiquement française que prennent les hommes et les femmes. Dès le premier Livre et dans l'un des longs entretiens qui émaillent le récit, l'héroïne pose la question : peut-on aimer quelqu'un sans le connaître au préalable ? Clélie, qui répond par la négative (devant la plus grande beauté on ne conçoit au début qu'une disposition à aimer, dit-elle) doit se défendre face à la position inverse d'Horace (la première étincelle est déjà de feu). L'amour, dit-elle encore, qui commence par de l'estime, sera plus fort et plus solide. *On peut adorer des choses qu'on n'aime pas parce qu'elles dépassent la connaissance, on ne laisse pas d'en aimer qu'on adore*⁷⁸⁴. Madeleine de Scudéry est experte dans les choses du cœur autant que dans celles du langage.

Un autre entretien porte sur la tendresse, gage de galanterie et de sensibilité bienvenue dans l'amour. Un autre encore porte sur la gloire⁷⁸⁵, qui peut être guerrière mais découler aussi d'une vertu admirable ou d'un art porté à son plus haut degré. Clélie rêve de *s'établir un empire sans armes, sans injustice et sans violence*, l'empire de la tendresse précisément. Car l'amour comporte une part de mélancolie, par son inachèvement ou peut-être son impossibilité. *Il n'appartient pas aux enjoués d'avoir de grandes aventures, et tous les événements extraordinaires sont réservés aux mélancholiques*⁷⁸⁶.

⁷⁸¹ Théâtre du XVIIe siècle, I, p. 333.

⁷⁸² Sur la question de la part de Georges, frère de Madeleine, dans l'écriture de cette œuvre, nous renvoyons à la présentation de D. Denis dans l'édition 2006.

⁷⁸³ *Clélie, histoire romaine* dédiée à Mademoiselle de Longueville, par Mr de Scudery, 5 parties en 10 vol., à Paris Chez Augustin Courbé, 1654-1661.

⁷⁸⁴ *Clélie, histoire romaine*, présent. D. Denis, Folio Gallimard, 2006, p. 69.

⁷⁸⁵ *op. cit.*, p. 227.

⁷⁸⁶ *op. cit.*, p. 278.

L'un des personnages féminins revendique la liberté face à toutes les contraintes de l'état de mariage : *Je suis résolue de ne me marier jamais... en effet je ne trouve rien de plus beau que de prendre la résolution de vivre libre, et quand je considère toutes les suites presque infaillibles du mariage, elles me font trembler*⁷⁸⁷.

Enfin Madeleine de Scudéry prône à son tour le droit pour une femme d'accéder aux mêmes connaissances que les hommes. Sans contester l'attitude modeste et effacée qui sied encore au sexe faible, elle n'en pense pas moins : *Elle ne fait ni la savante ni le bel esprit, elle fait même un secret de sa curiosité, et l'on ne voit dans sa chambre que les ouvrages qui sont ordinaires aux personnes de son sexe. Mais ce qu'elle a principalement voulu savoir, a été tout ce qui la pouvait rendre plus vertueuse*⁷⁸⁸.

Artamène ou le Grand Cyrus, de Georges et Madeleine de Scudéry.

Dans cet autre roman, *Artamène ou le grand Cyrus*⁷⁸⁹, arrêtons-nous à l'histoire des amants infortunés. Le récit procède à la manière d'une cour d'amour, ou d'un tribunal d'amour dont le juge ne condamnerait personne mais trancherait à propos de la question soulevée ici : parmi les malheureux amants qui racontent chacun leur navrante histoire, qui est le plus malheureux ? Qu'est-ce qui fait le plus mal : l'absence de l'aimée, sa mort prématurée, sa non-réponse à l'amour ou la jalousie ? Un personnage féminin fait office de juge... Les auteurs procèdent à une anatomie du cœur : *Il y a je ne sais quoi de beau à être capable de cette noble faiblesse d'aimer*⁷⁹⁰. On ne devient pas amoureux par le fait du hasard mais à cause d'une *puissante sympathie* venant d'un ordre cosmique, qui nous conduit à la rencontre inéluctable de l'objet d'amour et nous enchaîne par le regard porté sur lui⁷⁹¹.

Le premier des amants malheureux explique comment il se sent peu à peu envoûté. Mais les femmes sont parfois très dures dans leur jugement, rétorque Télésile à propos de Timocrate, deuxième amoureux malheureux : *il a sans doute l'âme pleine de faiblesse comme les autres hommes, dont la plupart commencent d'aimer sans y penser, continuent par coutume, cessent de le faire par caprice*⁷⁹². Plus loin

⁷⁸⁷ Clélie, histoire romaine... 2006, p. 333.

⁷⁸⁸ *op. cit.*, p. 255.

⁷⁸⁹ *Artamène, ou le grand Cyrus...* par M. de Scudéry, 10 vol., Paris, A. Courbé, 1650-1653.

⁷⁹⁰ G. et M. de Scudéry, *Artamène ou le Grand Cyrus* (extraits), Garnier Flammarion, 2005, p. 237.

⁷⁹¹ *op. cit.*, p. 247.

⁷⁹² *op. cit.*, p. 276.

il ajoute : *comme l'amour prend naissance par la vue et qu'elle s'entretient par elle, il s'ensuit sans doute que l'absence est ce qui lui est le plus opposé*⁷⁹³.

Le troisième amant infortuné voit mourir celle qu'il aime. Aucune absence ne peut se comparer à *cette terrible absence qui n'a jamais de retour ... celui qui n'est point aimé souhaite un bien qu'il n'a jamais éprouvé ; voir mourir une personne qui nous a honoré de son affection c'est perdre un trésor qu'on possède et dont on sait toute la richesse*⁷⁹⁴.

Le dernier amant est jaloux, il parle à nouveau du regard : *j'eusse voulu fixer ses yeux et les attacher si fort dans les miens qu'ils n'eussent regardé que moi, mais hélas...*⁷⁹⁵. L'un des protagonistes s'étonne : Madame, vous paraissez l'écouter froidement ; vous n'aimerez jamais un tel homme ? Non, répond la dame, car il est jaloux. Mais on s'exclame que cette jalousie est un effet de l'amour ! *J'aimerais incomparablement mieux épouser un homme qui me haïrait qu'un autre qui m'aimerait avec jalousie*, car ceux qui sont jaloux avant le mariage, alors qu'ils n'ont encore aucun droit, ne cesseront pas de l'être par la suite⁷⁹⁶.

Le personnage féminin chargé de rendre la justice en ce tribunal d'amour conclut que l'amour et la haine sont deux passions tyranniques, qui se moquent de la raison et de la prudence, et que toute inclination qu'on se découvre pour quelqu'un peut devenir nuisible ; enfin que l'amour peut naître dans la colère ou malgré la haine, jamais dans l'oubli : *Cette grande absence dont je parle comporte toute sorte d'absences*⁷⁹⁷.

La Carte du Tendre.

Jean de la Croix, en tête de la *Montée du Carmel*, place un dessin qui résume le cheminement permettant d'accéder à la parfaite contemplation. Il est remarquable de trouver la même idée dans *Clélie* : la *Carte du Tendre* donne la topographie d'un pays imaginaire appelé « Tendre », cadre géographique du roman, qui fut peu à peu dessiné par différentes personnalités présentes au salon de Madeleine de Scudéry,

⁷⁹³ G. et M. de Scudéry, *Artamène ou le Grand Cyrus*, 2005, p. 299.

⁷⁹⁴ *op. cit.*, p. 369.

⁷⁹⁵ *op. cit.*, p. 407.

⁷⁹⁶ *op. cit.*, p. 425.

⁷⁹⁷ *op. cit.*, p. 350.

parmi lesquelles Catherine de Rambouillet⁷⁹⁸. On y retrouve, tracées sous forme de villages et de chemins, les différentes étapes de la vie amoureuse selon l'imaginaire féminin de l'époque. Tendre est le nom du pays mais aussi de ses trois villes capitales. Un fleuve le traverse, nommé Inclination, rejoint à son embouchure par deux rivières, Estime et Reconnaissance. Les trois villes de Tendre, Tendre-sur-Inclination, Tendre-sur-Estime et Tendre-sur-Reconnaissance, sont établies chacune sur l'un des trois cours d'eau. Pour aller de Nouvelle-Amitié à Tendre-sur-Estime, il faut passer par le lieu de Grand-Esprit auquel succèdent les agréables villages de Jolis-vers, Billet-galant et Billet-doux. Dans cette géographie amoureuse, le fleuve Inclination coule tranquillement car il est domestiqué, alors que la Mer est dangereuse comme le sont les passions. Le lac d'Indifférence représente l'ennui.

Une réécriture galante du Cantique des Cantiques.

La mode de la pastorale dont nous avons rencontré un exemple chez Racan, le goût pour l'élégance et pour l'art du savoir aimer que nous avons remarqué chez Madeleine de Scudéry, ont inspiré à certains l'idée de contourner la position classique de la tradition chrétienne selon laquelle le Cantique des Cantiques ne peut être pris que dans son sens figuré. Ils tentent de traduire dans un langage galant ce texte que certains lecteurs trouvaient lascif et parfois même obscène, de montrer qu'il respecte au contraire les bienséances et peut donner, comme le faisait en partie l'*Astrée*, des éléments pour une théologie de l'amour. Le principal théoricien de cette réécriture du Cantique est sans doute l'abbé Cotin, mais il convient de ne pas utiliser ici son ouvrage, paru après la période que nous étudions⁷⁹⁹. Il n'était pas le premier.

Marie de Brabant, femme du Seigneur de Bracy, publie en 1602 les *Annonces de l'Esprit et de l'Ame fidèle*⁸⁰⁰ dont la préface commence ainsi : *L'amoureux qui iadist a chanté ce Cantique / Embrasé de l'amour de sa compagne unique / Me faict chanter encor par son embrasement / L'amour qu'il a chanté tant amoureusement.* On lit ensuite le texte du Cantique lui-même, mis en rimes et dont voici les

⁷⁹⁸ La marquise de Rambouillet, née Catherine de Vivonne, tenait salon dans son hôtel de Rambouillet. Surnommée Arthénice, selon l'anagramme composé par Malherbe et Racan, elle apparaît sous les traits de Cléomire dans *Artamène*, alors que Cyrus représente Enghien, le Grand Condé.

⁷⁹⁹ Ch. Cotin, *La Pastorale sacrée, ou Paraphrase du Cantique des Cantiques selon la lettre, avec plusieurs discours et observations*, Paris, Le Petit, 1662.

⁸⁰⁰ Marie de Brabant, *Annonces de l'Esprit et de l'âme fidèle, contenant le Cantique des cantiques de Salomon en ryme françoise, avec le Triomphe de l'Agneau par tres-illustre Princesse Marguerite de Royne de Navarre*, A.S. GERVAIS, Par les hoirs d'Eustache Vignon, MDCII.

premiers vers : *Qu'il me baise, qu'il me touche / Des doux baisers de sa bouche / Car ton amour me plaist mieux / Que le vin délicieux...*

Claude Hopil⁸⁰¹ donne quelques années plus tard les *Douces extases...*, ouvrage qui se veut utile non seulement aux poètes, non seulement aux théologiens, mais à tous ceux qui veulent pratiquer la vie chrétienne. Il commente les versets du Cantique : *Qu'il me baise du baiser de sa bouche / Vos mammelles sont meilleures que le vin / Et mieux odoriférantes que les parfums*⁸⁰².

Antoine Godeau⁸⁰³ prétend certes que la poésie n'est pas ennemie de la pensée théologique et mystique : *Maintenant qu'un âge plus peur m'a donné de meilleures pensées, je reconnois par experience que l'Helicon n'est point ennemy du Calvaire...*⁸⁰⁴. Il a traduit plusieurs textes de l'Ancien Testament, dont le Cantique, mais il reste fidèle à la pensée théologique et exégétique traditionnelle : *le sens mystique y tient lieu de sens littéral ; car il ne faut pas s'imaginer qu'il ait esté composé par Salomon pour représenter ses amours avec la fille du roy pharaon... les autres livres historiques racontent des choses qui sont véritablement arrivées*⁸⁰⁵. Le texte du Cantique revenait donc, dans le registre poétique également, « à la mode ». Mais il est peu probable que ces éditions poétiques aient exercé quelque influence sur nos religieuses.

Traductions, citations et commentaires exégétiques du Cantique.

Nous l'avons déjà noté, le Cantique des Cantiques paraît bénéficier au dix-septième siècle d'un intérêt bien plus grand qu'il en a de nos jours : tout supérieur, tout maître, toute maîtresse des novices se prête à l'occasion, devant sa communauté, à l'exercice d'une méditation sur ce texte. Bien des ecclésiastiques renommés en font usage également, allant parfois jusqu'à publier tout un commentaire suivi.

Dans la mesure où Madame Acarie, Jeanne de Chantal et Marie de l'Incarnation ont cité le Cantique, nous sommes en droit de nous demander : existe-t-il un

⁸⁰¹ Un poète mystique dont on sait en fait bien peu de choses.

⁸⁰² *Les douces extases de l'âme spirituelle ravie en la considération des perfections de son divin époux, ou exposition mystique et morale du Cantique des cantiques de Salomon*, par Claude Hopil, parisien, A Paris, chez Sébastien Hure, rue Saint Jacques au Cœur-bon, MDCXXVII.

⁸⁰³ Antoine Godeau, homme de lettres et évêque français, fréquente le salon de Mme de Scudéry et l'hôtel de Rambouillet, où il est affublé du sobriquet « le Nain de Julie ».

⁸⁰⁴ A. Godeau, *Discours de la poésie chrestienne*, Paris, J. Camusat, 1633, p. 6.

⁸⁰⁵ *op. cit.*, p. 33.

commentateur, ou un traducteur de la Bible, dans lequel elles puisent de préférence leurs citations ?

La réponse semble presque impossible. Madame Acarie ne donne aucune citation explicite ; on devine seulement chez elle quelques allusions au Cantique. Jeanne de Chantal en donne un nombre relativement important mais elles se trouvent presque toujours dans des pages qui reprennent, résument ou condensent les entretiens ou les conseils de François de Sales. La traduction correspond alors exactement à celle du père spirituel. Enfin les pages de Marie de l'Incarnation, à commencer par son *Entretien spirituel sur l'Epouse*, ont été plus ou moins remaniées par Dom Claude, et nous n'avons aucune certitude d'avoir sous les yeux la traduction choisie par sa mère : et si quelque citation se rapprochait d'une traduction de la Bible alors en usage, le rapprochement nous éclairerait plutôt sur le travail de Dom Claude que sur celui de Marie.

Vérifions ce que nous venons de dire en comparant, dans les Bibles de l'époque et chez nos auteures, les versets les plus fréquemment cités :

La Bible de Louvain⁸⁰⁶ traduit ainsi le verset d'entrée et les versets 2 / 3 et 2 / 4 :

Qu'il me baise du baiser de sa bouche : car tes mamelles sont meilleurs que le vin, odoriférantes plus que les très bons oignements ;

Je me suis assis soub l'ombre de cestuy que j'avois désiré, et son fruit est doux à ma gorge ;

Il m'a mené au celier à vin, il a en moy ordonné charité.

La Bible de Benoist⁸⁰⁷ donne :

Qu'il me baise du baiser de sa bouche : car tes mamelles sont meilleures que le vin, odoriférantes plus que les très bons onguens ;

Je me suis assis soub l'ombre de cestuy que j'avois désiré, et son fruit est doux à ma gorge ;

Le roi m'a fait entrer en ses celiers ; nous nous rejouirons et esbattons avec toy en ayant souvenance de tes mamelles plus que du vin.

⁸⁰⁶ *La Sainte Bible contenant le Vieil & le Nouveau Testament, traduite de latin en françois, & approuvée par les theologiens de Louvain. Avec les annotations des anciens peres & docteurs de l'Eglise, aux marges... Ensemble une table bien ample, docte et catholique, traduite du latin de monsieur maistre Jean Harleminus... A Paris, chez Sebastien Nivelles, 1586.*

⁸⁰⁷ *La Sainte Bible, contenant le vieil et le nouveau Testament, latin françois, chacune version correspondante l'une à l'autre, verset à verset. Avec annotations & expositions des lieux les plus difficiles... Par M. René Benoist, chez Sébastien Nivelles, à Paris, MDLXVI. Edition ultérieure : *La Sainte Bible. Qui est toute la S. Escriture, contenant le Vieil & le Nouveau Testament.* A Rouen, chez Richard Petit. 1582.*

Marie de l'Incarnation les transcrit ainsi :

Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche, car ses mamelles sont meilleures que le vin, et plus délicieuses que les plus précieux parfums ;

Je me suis assise à l'ombre de celui que mon âme aime, et son fruit a été fort doux et fort délicieux à mon goût ;

(Le Roi mon Epoux) m'a donné entrée dans le cellier de son vin, et il a mis en moi de l'ordre dans la charité.

Il n'y a donc chez Marie aucune reprise mot à mot des traductions de Benoist ou de Louvain.

Dans les *Méditations pour la solitude*, Jeanne de Chantal se réfère plusieurs fois au Cantique. Ainsi dit-elle que la chasteté consiste à *garder pour vous seul, mon Bien-Aimé, le jardin de mon cœur*⁸⁰⁸ ce qui ne cite pas mais paraphrase 4 / 16. Ailleurs : *Si vous renonciez entièrement à vous-mêmes, l'odeur du bien-aimé, ses exemples, vous tireraient, et vous courriez à l'odeur de ses parfums*, ce qui rappelle mais ne cite pas 1 / 3. Ou bien encore : *son Cœur vous enseigne, ma sœur tu as ravi mon cœur par un de tes yeux, et par un de tes cheveux*⁸⁰⁹, citation de 4 / 9 mais reprise mot à mot de l'*Introduction à la Vie Dévote*⁸¹⁰. Dans la douleur, la religieuse comme Marie au pied de la croix pourra dire *Mon bien-aimé m'est un bouquet de myrrhe*⁸¹¹, ce qui renvoie à 1 / 13 et à l'*Introduction* encore une fois⁸¹². Enfin l'âme ne veut plus que Jésus seul : *c'est la gloire de la Sulamite de pouvoir être seule avec son Roy et de dire : Mon Bien-Aimé est à moi, et moi à lui*⁸¹³, qui cite 2 / 6, mais reprend surtout mot à mot la lettre que lui adressait François le 19 mai 1616⁸¹⁴.

Dans les *Exhortations faites en chapitre*, pour rappeler ce que dit François elle cite 2 / 13-17 : les visitandines doivent *demeurer cachées dans le trou de la pierre*⁸¹⁵ ; mais curieusement nous ne trouvons nulle part chez François quelque référence à ces versets. Enfin et toujours dans les *Exhortations* ce verset : *la fin de ceux qui cherchent Dieu est de se reposer en Lui : J'ai trouvé celui que mon cœur aime, je le*

⁸⁰⁸ CHANTAL, Œuvres, III, p. 29.

⁸⁰⁹ *op. cit.*, p. 42.

⁸¹⁰ SALES, Pléiade, p. 226.

⁸¹¹ CHANTAL, Œuvres, III, p. 57.

⁸¹² SALES, Pléiade, p. 275.

⁸¹³ CHANTAL, Œuvres, III, p. 76.

⁸¹⁴ CHANTAL, Lettres, I, p. 165.

⁸¹⁵ CHANTAL, Œuvres, II, p. 186.

*tiendrai et ne le laissera point aller*⁸¹⁶ comme le dit 3 / 4. François, encore une fois, le traduit différemment⁸¹⁷. Il convient de se rappeler que ce sont vraisemblablement les notes griffonnées par les religieuses écoutant leur Mère, et non le travail préparatoire de Jeanne elle-même, qui forment la matière des *Exhortations*.

Citer mot à mot un auteur spirituel, choisir une traduction biblique plutôt qu'une autre et l'utiliser systématiquement, ne sont jamais pour elles des règles contraignantes. François de Sales lui-même nous donne sa traduction personnelle, qui peut différer d'une page à l'autre pour un même verset. Il semble même prendre plaisir à varier ses effets poétiques. Marie de l'Incarnation n'a pas fait d'études supérieures, mais elle entend le latin et le comprend à peu près, à force de répétition et par imprégnation progressive pourrait-on dire ; ce qui lui permet de formuler elle aussi sa propre « traduction » .

S'efforcer de trouver la trace d'une « source » régulière, aussi bien chez Madame Acarie que chez Jeanne de Chantal ou Marie de l'Incarnation, ne conduirait à rien de significatif.

Jean-Pierre Camus, évêque de Belley, auteur prolifique et ami de François de Sales, aujourd'hui peu connu mais apprécié alors dans bien des milieux, rédigea des *Homélies spirituelles sur le Cantique des Cantiques*⁸¹⁸. A-t-il inspiré Marie de l'Incarnation ? Vraisemblablement pas, du moins en ce qui concerne les citations : il use de la paraphrase avec une liberté qu'elle-même ne se permet pas. Ainsi quand il donne 1 / 1-2 par *vos mammelles meilleures mille fois que le vin des plaisirs mondains*, ou encore 2 / 4 par : *le roi de mon cœur m'a introduit en son cellier à vin, il a fait en moi l'ordonnance de son amour*.

François de Sales exerce une influence sur Madame Acarie, par les sermons qu'elle peut entendre lorsqu'il est de passage à Paris, par les conversations sans doute quand il est en visite au cercle Acarie. Marie de l'Incarnation l'a connu seulement par les livres. On trouve un grand nombre de citations du Cantique dans les œuvres les plus connues de François de Sales. On sait à quel point ce texte compte pour lui,

⁸¹⁶ CHANTAL, Œuvres, II, p. 353.

⁸¹⁷ SALES, Pléiade, p. 500 : *Je l'ai trouvé, Celui que mon âme chérit ; je le tiens, et ne le quitterai point, jusqu'à ce que je l'introduise dans la maison de ma mère et dans la chambre de celle qui m'a engendrée.*

⁸¹⁸ J.-P. Camus, *Homélies spirituelles sur le Cantique des Cantiques*, Paris, C. Chappolet, 1620.

surtout depuis qu'il a suivi les cours de Génébrard qui le commentait et l'analysait. Nous avons déjà noté qu'un même verset cité à plusieurs endroits peut présenter à chaque fois une nouvelle forme de traduction : François cite de mémoire un texte qu'il maîtrise admirablement et le traduit spontanément avec toujours le même bonheur d'écriture. On remarque une concordance entre François de Sales et Marie de l'Incarnation à propos de trois passages, à savoir 1 / 1, 2 / 4 et 3 / 4, dont François fait usage dans le *Traité de l'Amour de Dieu* et Marie dans son *Entretien sur le Cantique*.

Bérulle donne presque toujours dans le latin de la Vulgate les citations bibliques dont il a besoin. Quelquefois cependant, il choisit une traduction approximative transcrivant le sens général du passage, ou bien il se contente d'une simple allusion au texte biblique. Ainsi, pour dire l'impossibilité de parvenir par soi-même au sommet de la perfection contemplative, rappelle-t-il que *le roi en personne doit nous introduire en ses celliers*⁸¹⁹ ; ailleurs, quand il s'émerveille du sacerdoce que Dieu seul confère dans un choix parfaitement libre, il reprend l'allusion au même verset biblique qu'il traduit alors *Le roi m'a fait entrer dans ses appartements, dans sa chambre*⁸²⁰.

Nous avons vu la méfiance d'abord puis l'admiration de Madame Acarie à l'endroit de Thérèse d'Avila. Marie de l'Incarnation cite expressément la sainte espagnole, qui fut traduite en français par Jean de Quintanadoine de Brétigny, et publiée sous les auspices des chartreux de Bourfontaine en 1601⁸²¹. Dans ses écrits, Thérèse fait très peu de citations du Cantique ; on les trouve essentiellement dans les *Pensées sur l'amour de Dieu*, texte de méditation sur quelques vers du poème biblique, où nous avons noté une référence à 1 / 1 dans les chapitres un, trois et quatre, une référence à 2 / 3 et une autre à 2 / 4 dans le chapitre cinq.

Arnauld d'Andilly, trop tardif pour nous mais dont la traduction fut peut-être la plus lue, donne la version suivante, d'abord pour le chapitre premier des *Pensées sur l'Amour de Dieu* : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche / Le lait qui coule de*

⁸¹⁹ Cant., ch. 1, v. 4.

⁸²⁰ P. de Bérulle, *Oeuvres complètes*, I, Conférences et fragments, Collationes 164 & 68, Paris, Cerf, 1995.

⁸²¹ *Traité du Chasteau ou Demeures de l'âme*, Composé par la mère Thérèse de Jésus, fondatrice des religieuses et religieux carmes deschaussés et de la première règle. Nouvellement traduite d'espagnol en francoys par I.D.B.P. & L.P.C.D.B. , reveüe, corrigée pour la 2^{ème} édition avec une table des lieux communs. Chez Guillaume de la Noue, rue S. Jacques, à l'enseigne du nom de Jésus à Paris, MDCI.

vos mamelles est plus délicieux que le vin. Puis, pour les *Pensées*, au début du cinquième chapitre : *Je me suis assise à l'ombre de celui que j'aime / Et rien n'est plus délicieux que le fruit dont il lui a plu de me faire goûter/ Ce grand Roi m'a fait entrer dans ce divin cellier de son vin céleste / Et ordonné en moi la charité*⁸²².

Marie n'a pas eu cette traduction sous les yeux. Si elle a lu Thérèse d'Avila, ce peut être dans la traduction de Jean de Brétigny mais il ne comporte pas le texte des *Pensées sur l'Amour de Dieu*, ou dans celle du Père Elisée de Saint Bernard, plus tardive et qui comprend les pages intitulées alors *Conceptions de l'Amour de Dieu*⁸²³.

La *Perle évangélique* pose un problème intéressant. Ce texte anonyme a beaucoup influencé le début du XVIIème siècle français. On a dit que Madame Acarie l'a lu. Il paraît une première fois en langue flamande en 1535, il est traduit en latin dix ans plus tard à Cologne, avant d'être publié en français en 1602, dans une traduction du Père Beaucousin mais qui se donne comme anonyme. On admet que sa rédaction originelle est l'œuvre d'une ou de plusieurs béguines, on sait aussi que les éditions, aussi bien en flamand qu'en latin puis en français, ont lieu sous l'impulsion des chartreux.

Ce long texte (500 pages dans l'édition citée ici⁸²⁴) ne comporte qu'une dizaine de citations du Cantique. Marie de l'Incarnation, elle aussi, donne une dizaine de références au Cantique dans son *Entretien*, lequel est aussi restreint en nombre de pages que la *Perle* est abondante. Or nous constatons que six de ces références se retrouvent dans les deux textes ! Il est donc nécessaire de comparer les deux groupes.

Or une fois encore les traductions diffèrent considérablement. Par exemple Cant. 2 / 6 est traduit dans la *Perle* par *sa main senestre est sous mon chef, et sa dextre m'embrassera*, alors que Marie écrit *il met sa main gauche sous ma tête et il m'embrasse de sa droite*. Dans la *Perle*, Cant. 3 / 1 est traduit par *dans mon petit lit*,

⁸²² *Les Œuvres de Sainte Thérèse, divisées en deux parties.* De la traduction de Monsieur Arnauld d'Andilly. A Paris chez Pierre Le Petit, imprimeur et Libraire ordinaire du Roy, rue S. Jacques, à la Croix d'Or. M. DC. LXX.

⁸²³ *Les Oeuvres de sainte Thérèse de Jésus...* Traduites d'espagnol en François par le R.P. Elisée de Saint-Bernard, vol. I : La Vie de Sainte Thérèse... Le Chemin de perfection. Advis pour ses religieuses ; vol. II : Le Chasteau de l'âme, avec les Exclamations. Les Fondations. Les Conceptions de l'amour de Dieu, suivies d'un Cantique. Le Traité des visites. Les Méditations sur le "Pater noster", Paris, M. Sonnius, 1630.

⁸²⁴ *La perle évangélique, trésor incomparable de la sapience divine*, nouvellement traduit de latin en François par les PP. Ch. lez Paris, à Paris chez la vefve Guillaume de La Nouë, rue Saint Jaques au nom de Jesus, 1602.

les nuits, j'ai cherché celui qu'aime mon âme, alors que Marie dit *j'ai cherché dans mon lit, durant la nuit, celui que mon âme aime*. On le voit, si le choix des citations permet un rapprochement des pensées, la traduction de citations du Cantique, dans la *Perle*, paraît beaucoup moins « moderne » que celle de Marie.

La modernité ou l'originalité du vocabulaire amoureux dans les écrits de nos trois mystiques ne trouve donc pas sa source dans une œuvre précise de spiritualité plutôt que dans une autre, ou dans les textes poétiques ou paraphrasés qui circulaient à l'époque.

La Magdeleine, parfaite amante.

Bremond fustige l'habitude, fréquente à l'époque, de compliquer une simple réflexion sur la beauté de Dieu, ou du monde, d'une fleur ou d'une femme comme signes de Dieu, en l'alourdissant de métaphores ou d'envolées excessives : il s'agit selon lui d'une utilisation simpliste de la Diotime de Platon⁸²⁵, d'une théologie trop naturelle conduisant inévitablement à un mysticisme redondant et bizarre. On se tient alors béat et niais, dit-il, particulièrement devant Marie-Madeleine : on célèbre sa beauté en s'attardant de façon malsaine sur ses mœurs dépravées, alors qu'il eût été préférable de méditer sur le pardon de Jésus qui la transfigure⁸²⁶. Soit, Bremond n'a pas entièrement tort. Il ne faudrait pas pour autant oublier quelques belles méditations, à commencer par celle de Bérulle.

Élévation sur sainte Madeleine, de Pierre de Bérulle.

Cette *Élévation*, écrite dans une très belle langue, propose une authentique réflexion mystique⁸²⁷. Les fautes passées et la pénitence sans fin ne sont pas ici de première importance, Madeleine ne se préoccupe pas de ce qui lui arrive, elle ne cherche rien, elle ne discerne rien mais elle est envahie, enlevée, ravie par Jésus, choisie pour *mourir d'excès*, comme le dit fort bien J. Beaudé dans son introduction⁸²⁸. Il n'y a entre Jésus et Madeleine ni considération réciproque ni reconnaissance

⁸²⁵ Diotime de Mantinée, personnage féminin du *Banquet*, experte en amour.

⁸²⁶ BREMOND, *Histoire*, I, pp. 325 à 329.

⁸²⁷ *Élévation à Jésus-Christ notre Seigneur, sur la conduite de son Esprit et de sa Grâce vers sainte Magdelaine*, par le P. Pierre de Bérulle, Paris, N. Buon, 1627.

⁸²⁸ P. de Bérulle, *Élévation sur sainte Marie-Madeleine*, intr. J. Beaudé, Grenoble, J. Millon, 1998, p. 16.

mutuelle, mais un anéantissement total et immédiat de Madeleine dans l'amour que lui porte Jésus, et en cela précisément elle est unique : *Vous la considérez, vous la navrez, vous l'attirez, vous la ravissez au monde et à elle-même...vous lui donnez en un moment une grâce si abondante qu'elle commence où à peine les autres finissent, dès le premier pas de sa conversion elle est au sommet de la perfection*⁸²⁹.

Son destin diffère radicalement de celui des apôtres qui, pendant les trois années de la vie publique de Jésus et même au-delà, sont formés, éduqués, ouverts au mystère sous la patiente conduite du Maître. Avec Madeleine au contraire, peu ou pas d'échange verbal, tout de suite un silence intense. Les apôtres se voient refuser de laver les pieds de Jésus au soir du Jeudi-Saint, Madeleine les lave de ses larmes et les oint de parfum. Elle prévient l'embaumement du Christ sans rien savoir de sa mort prochaine alors que les apôtres en sont plusieurs fois avertis.

Les trente années que Madeleine passe ensuite à la Sainte-Baume ne sont pas une pénitence sans fin, mais un exil au désert comme sur un autre Mont Tabor. Elle fait l'expérience de ce désert *comme d'une école d'amour, j'y vois un amour séparant, un amour crucifiant, mais c'est aussi un amour ravissant par la vue de Jésus glorifié*⁸³⁰.

Il y a donc échange constant, flux et reflux entre Madeleine et Jésus, mais on ne peut parler ici de mystique nuptiale ; Madeleine, personnage central de la mystique du XVIIème siècle, ne ressemble pas à Marie de l'Incarnation qui demande et désire fébrilement le mariage spirituel et qui prétend parler avec Dieu comme avec un époux dans un échange réciproque. Il ne ressemble pas davantage à Madame Acarie désirant que Dieu la regarde d'abord, ni à Jeanne de Chantal cherchant l'accoisement du cœur et la rencontre à la fine pointe de l'âme : cela même si, pour l'exprimer, Bérulle parle de consommation dans l'amour, de langueur, de ravissement et de mort d'amour, mais tout advient dans un insondable silence.

⁸²⁹ P. de Bérulle, *Élévation sur...*, 1998, pp. 46 & 35.

⁸³⁰ *op. cit.*, pp. 131, 137 et 141.

Tableau de la Madeleine en l'état de parfaite amante de Jésus, de Charles de Saint-Paul.

Brémond a vu dans ce texte de Charles de Saint-Paul⁸³¹ un panégyrique de l'amour humain. Son auteur, supérieur général des feuillants, devint en 1640 évêque d'Avranches, mais il mourut quatre ans plus tard.

A ses yeux Madeleine, qui a passé un long temps à la Sainte-Baume, est d'abord une ermite, mêlant discipline rigoureuse et soupirs enflammés d'amour. Il pense que l'amour est plus grand que l'ascèse chez elle : dans sa grotte elle contemple l'Amant bien plus qu'elle n'expie ses péchés passés. Elle serait même pour François de Sales, dit-il en se référant à son biographe Louis de la Rivière, un exemple éminent de *l'oraison de remise, d'abandonnement, de confiance*⁸³². Dans sa vie de contemplative, si différente de sa première vie de pécheresse, Madeleine reste une grande amoureuse de la beauté, mais il s'agit maintenant de la beauté du Fils de Dieu. Pour Charles de Saint-Paul voici un thème essentiel : par la beauté, l'amour vertueux comporte à l'évidence un aspect agréable, et Madeleine fut une amante parfaite, aimant Jésus bien plus encore que les apôtres l'ont jamais aimé. Après avoir été un amour de complaisance, qui lui donnait à elle-même du bien-être, l'amour qu'elle porte à Jésus devient amour de bienveillance à son endroit. Elle vit avec Lui en union amoureuse, elle se conforme amoureusement à Lui, et se repose amoureusement en Lui.

Jésus est allé chercher les apôtres, Madeleine l'alla trouver elle-même, en quoi son parcours est unique. Elle lui voue *un amour démesuré et infini qui n'avait rien d'égal sur terre*⁸³³. *Les flammes de l'amour charnel et brutal sont changées* (chez elle par Jésus) *en une fournaise d'amour divin*⁸³⁴. L'auteur donne un portrait baroque du Christ, décrivant à loisirs les traits charmants de Jésus dans un vocabulaire qui fait sourire aujourd'hui tant l'imagination déborde, mais ne dit-il

⁸³¹ *Tableau de la Magdelaine en l'estat de parfaite amante de Jésus, où se voient les exercices par lesquels on peut arriver à la gloire d'un semblable estat*, par le R.P. Dom Charles de S. Paul, Paris, J. de Heuqueville, 1628.

⁸³² Ch. de St Paul, *Tableau de la Magdeleine...*, Grenoble, J. Millon, 1997 ; en p. 11, un extrait de *La Vie de l'illustrissime... François de Sales,...* où sont contenues ses principales actions, vertus et miracles, par le R.-P. Louis de La Rivière, Lyon, P. Rigaud, 1625.

⁸³³ *op. cit.*, p. 39.

⁸³⁴ *op. cit.*, p. 44.

pas avec ses mots à lui ce que disait le Cantique des Cantiques, que *rien ne résiste à l'odeur suave de ses parfums*⁸³⁵.

Marie de l'Incarnation se défend au contraire de passer dans le registre des images sensibles de la beauté quand elle écrit : *toutes ces perfections qu'on nomme ce n'est point cela. Il faut perdre tous mots et tous noms et se contenter de dire Dieu, Dieu*⁸³⁶, ou bien encore : *Vous êtes beau, mon cher amour, et vous emportez mon esprit dans une veue inexplicable*⁸³⁷. Imaginer par le détails les attraits supposés du Jésus de chair et d'os ne lui est sans doute jamais venu à l'esprit.

Charles de Saint-Paul fait parler Madeleine, mettant sur ses lèvres ces mots superbes adressés à Jésus : *vous êtes la fontaine de l'amour, la lumière qui jamais ne manque, le soleil qui n'a pas de couchant. Mon âme est pleine d'obscurité : est-il au pouvoir de la nuit de ne point désirer le jour ? Mon cœur sera pour jamais consommé des ardeurs de votre amour*⁸³⁸. La bouche autrefois *larronnesse* de Madeleine demeure attachée aux pieds de Jésus, goûtant *la suavité du nectar dont se nourrissent les bienheureux... ces douceurs lui donnèrent la liberté de s'envoler droit au cœur de son bien-aimé pour s'y embraser d'une ardeur surnaturelle...*⁸³⁹, et ceci, qui nous fait naturellement penser à Marie de l'Incarnation : *Elle apprit dans le mystère ineffable de la Trinité la conversation intérieure avec Dieu ...*⁸⁴⁰ ; ceci encore qui nous rappelle tout autant François de Sales que Jeanne de Chantal : *L'odeur des célestes parfums donnait un tel comble de joie à toutes ses facultés qu'elles demeuraient comme assoupies en un profond repos, et dans un acoisement parfait, dans lequel elle n'avait aucun sentiment qu'en la plus haute pointe de l'esprit*⁸⁴¹. La conclusion du tableau s'écarte profondément de Marie de l'Incarnation : *cette sagesse amoureuse qui a blessé votre cœur vous a donné la mort, votre âme a forcé votre corps de la laisser voler dans le ciel*⁸⁴². Marie a prié son Amour de modérer plutôt ses faveurs afin que son pauvre corps ne se déchire pas de désir avant l'heure.

⁸³⁵ Ch. de St Paul, *Tableau de la Magdeleine*, p. 54.

⁸³⁶ MARIE, *Ecrits*, I, p. 205.

⁸³⁷ MARIE, *Lettres*, p. 318.

⁸³⁸ Ch. de Saint-Paul, *Tableau de la Madeleine*, p. 59 et 60.

⁸³⁹ *op. cit.*, p. 86.

⁸⁴⁰ *op. cit.*, p. 109.

⁸⁴¹ *op. cit.*, p. 118.

⁸⁴² *op. cit.*, p. 121.

Marie-Madeleine ou le triomphe de la grâce, de Desmarets de Saint-Sorlin.

Desmarets de Saint-Sorlin, aujourd'hui bien oublié, fut de son vivant un écrivain fort apprécié, soucieux avec d'autres de donner à la langue française une facture classique et d'en fixer les règles⁸⁴³. Cet objectif le conduit à vouloir renouveler le genre un peu désuet de l'épopée ; le thème de la Madeleine lui permet de présenter avec optimisme la richesse et l'actualité des valeurs spirituelles. Nous laisserons chacun juger de la qualité littéraire du texte, trois siècles après sa rédaction.

Dans une longue première partie du poème, l'auteur imagine, puisqu'il n'en connaît rien de certain, l'existence de Madeleine avant sa rencontre avec Jésus : l'absence de toute donnée historique provoque chez lui une exubérance parfaitement stupéfiante de l'imagination, mais n'est-ce pas le propre de l'épopée ? Il ne se contente pas de décrire la vie passée de Madeleine, il remonte bien plus haut dans le temps, parlant aussi de Noé, de Lot, de David, et de Jézabel, princesse phénicienne, fille du roi de Tyr Ithobaal I^{er} et qui a épousé le roi Achab, comme des témoins privilégiés de la grâce divine.

La deuxième partie nous offre quelques belles réflexions sur le personnage. Naturellement Madeleine est fort belle, et quand elle est envahie par les démons de la luxure, *elle en paroist moins douce et n'en est pas moins belle*⁸⁴⁴. Elle implore la bonté du Christ quand elle le rencontre et son regard *soudain luy perce le cœur et de ses bontez la rend toute charmée*⁸⁴⁵. Mais il s'en va, et comme dans le Cantique, ou comme chez Jean de la Croix, *elle sent un regret, un amour sans pareil, elle ressent nuit et jour le trait brûlant qui l'a blessée... elle cherche, elle trouve une chambre secrette*⁸⁴⁶. L'amour est réciproque entre Jésus et Madeleine puisque l'un et l'autre *vivent de feux et par leurs mutuelles flammes sans jamais se souler se nourrissent tous deux*.⁸⁴⁷ Madeleine est passionnément fidèle ; au pied de la croix *plus il est méprisé, plus son amante l'aime*. Jésus s'adresse à sa mère et à Jean, il n'a pas un mot pour Madeleine, *mais l'amante ne veut, n'attend nulle parole et sa seule souffrance est ce qui la console*⁸⁴⁸. Enfin dans les dernières années de sa vie

⁸⁴³ *Marie-Madeleine, ou le Triomphe de la grâce*, poème composé par Jean Des Marets, seigneur de Saint-Sorlin, Paris, D. Thierry, 1669.

⁸⁴⁴ J. Desmarets de Saint-Sorlin, *Marie-Madeleine ou le triomphe de la grâce*, Grenoble, J. Millon, 2001, p. 77.

⁸⁴⁵ *op. cit.*, p. 108.

⁸⁴⁶ *op. cit.*, p. 110.

⁸⁴⁷ *op. cit.*, p. 146.

⁸⁴⁸ *op. cit.*, p. 184.

elle n'expie plus ses péchés mais plutôt se conforme au Christ souffrant : *pour luy tu dois sans cesse estre crucifiée comme il le fut pour ton amour*⁸⁴⁹.

Trouver une méthode d'analyse lexicale : l'aide de Van der Sandt.

Nous avons donné dans les chapitres précédents de nombreux extraits des écrits de Madame Acarie, de Jeanne de Chantal et de Marie de l'Incarnation et croyons avoir montré chez elles la présence, plus ou moins importante, d'un vocabulaire amoureux. Nous avons observé que ce vocabulaire leur vient aux lèvres peut-être sous l'influence de quelques Pères de l'Eglise récemment traduits, celle aussi de plusieurs théologiens de leur temps qui aiment à citer le Cantique. Nous venons d'évoquer enfin des écrivains qui leur sont contemporains et qui renouvellent aussi leur perception de l'amour et leurs mots pour le dire.

Ces mots d'amour sous la plume de femmes mystiques nous paraissent originaux et savoureux. Le risque est réel cependant de nous méprendre sur leur signification exacte, et de les lire à contre-sens. Quelques exemples éclaireront notre propos.

Prenons d'abord celui de François de Sales, dont nous avons dit les multiples références au Cantique des Cantiques mais aussi le langage fleuri, la douceur dans la manière de parler aux femmes et la variété des images qui ont fait sa renommée littéraire. Or dans sa jeunesse, François écrivit une *Déclaration mystique sur le Cantique* que Jeanne insère dans la première édition des *Œuvres*⁸⁵⁰ et dans laquelle on peut lire que *l'oraison mentale est le sujet du cantique, mais le sujet est traité avec d'autres termes que ceux du vocabulaire technique de la mystique... Il y a bien sûr convenance toujours entre le signifiant et le signifié. Ainsi toujours les baisers signifieront les consolations spirituelles, les défaillances, les allégresses, le sommeil les ravissements...*⁸⁵¹.

Toute la *Déclaration* est de la même veine. L'auteur partage un point de vue tout à fait classique, qui traverse toute l'histoire de l'Eglise et que son maître Générard lui a enseigné : le Cantique doit être lu d'un point de vue strictement analogique. On ne se permet pas d'imaginer que sa première rédaction puisse

⁸⁴⁹ J. Desmarets de Saint-Sorlin, *Marie-Madeleine* p. 200.

⁸⁵⁰ SALES, *Œuvres*, XXVI, vol. V, pp. 10 à 32.

⁸⁵¹ SALES, *Œuvres*, Tome XXVI, vol V, *Déclaration mystique sur le Cantique des Cantiques...*, pp. 11 et ss.

consister en un chant d'amour nuptial comme il en existe d'autres dans la littérature antique, rédaction qui aurait été « récupérée » ensuite pour l'intégrer dans le corpus des textes inspirés. Le sens métaphorique fut attribué dès l'origine à chacun des éléments du poème.

Cette *Déclaration* paraît un peu étrange dans l'oeuvre de François, d'abord parce qu'elle est rédigée dans un style plus rugueux que toutes ses oeuvres les plus connues. L'*Avertissement au lecteur* rappelle que François n'a jamais songé à la publier, et qu'elle est sans doute une oeuvre de jeunesse, qui pourrait prendre place entre 1602 et 1604.

Récemment le Père Irénée Noye, dans un article fort documenté, a mis en doute l'authenticité de l'attribution de ce texte à François de Sales⁸⁵². Il a découvert un petit volume anonyme de 1604 qui fournit le même texte, un peu plus abondant mais fort mal composé, dont il pense qu'il circulait dès 1602 sous une forme manuscrite dans le Paris religieux d'alors. On (peut-être le couple Acarie ?) aurait demandé à François de faire toutes les retouches nécessaires pour qu'il devienne lisible. Ce que François accepte. Mais un imprimeur en possession d'une des copies publie en 1604 l'*Exposition mystique* sans connaître les corrections qui pouvaient être proposées. En apprenant cette édition anonyme, François range son travail dans un tiroir et n'en parle plus.

Cette hypothèse est parfaitement acceptable. Nous la préférons à celle qui reconnaît à François la paternité de l'*Exposition* mais qui, pour expliquer la lourdeur de la rédaction, suppose qu'il s'agit d'une oeuvre de jeunesse, rédigée au temps de ses études.

Cependant, si François accepte de corriger le manuscrit qui circule à Paris, c'est qu'il ne le trouve pas totalement incongru. Nous constaterons ensuite et sans difficulté que plusieurs passages de ses oeuvres majeures, dans le style beaucoup plus agréable que nous lui connaissons, reprennent le contenu du manuscrit.

Ainsi dans le *Traité de l'Amour de Dieu*, l'*odeur des parfums* signifie l'onction salutaire de la justification⁸⁵³, le *jardin* dans lequel entre le Bien Aimé c'est l'âme dévote, le même jardin représentant aussi les entrailles de Marie dans lesquelles Jésus descend⁸⁵⁴, *la rosée et les gouttes de la nuit* sont les afflictions de sa

⁸⁵² I. Noye, P.S.S., *François de Sales a-t-il composé un commentaire du Cantique des Cantiques ?* in Nouvelle Revue de Théologie, No 130 (2008), pp. 271 à 283.

⁸⁵³ SALES, Pléiade, p. 475.

⁸⁵⁴ *op. cit.*, pp. 569 et 626.

passion⁸⁵⁵, *le treillis par lequel il épie* signifie les plaies de son corps et l'ouverture de son flanc⁸⁵⁶.

Aux yeux de François l'amour charnel représente difficilement une image valable de l'amour divin : les époux ne doivent *point demeurer engagés d'affection aux sensualités et voluptés que selon leur vocation ils auront exercées mais de s'en laver le cœur et l'affection et de s'en purifier au plus tôt, pour par après pratiquer les autres actions plus pures et relevées*⁸⁵⁷. Le commerce nuptial est dangereux même s'il est sain à la source, parce que l'ordre établi d'abord pour donner la vie aux enfants, est facilement perverti. Il ne faut, dit-il encore, glisser dans le creux de l'oreille des femmes que *le doux et amiable grillotis des paroles chastes et pudiques ... car l'on empoisonne les âmes par l'oreille comme le corps par la bouche*⁸⁵⁸. D'autres exemples pourraient être cités. Pour tenter de résumer le sentiment de François de Sales, nous dirons que nous pouvons jouir des choses spirituelles, mais seulement user des corporelles.

Prenons ensuite les exemples de Jean de la Croix et de Thérèse d'Avila. Nous avons dit l'importance de la mystique carmélitaine dans la pensée de Madame Acarie et dans celle de Pierre de Bérulle, comme dans la pensée de nombreux religieux liés au salon Acarie. Les traductions françaises de ces deux mystiques, dans la première moitié du dix-septième siècle, ont nourri bien des méditations.

Jean de la Croix avait écrit de remarquables poèmes : leur traduction française par Cyprien de la Nativité ou par René Gaultier sont de merveilleux exemples de l'état de notre langue à cette époque. Ces poèmes, parfois paraphrases du Cantique et d'autres fois proches de la poésie populaire ou galante, ont été rédigés comme des textes mystiques sur lesquels Jean de la Croix construit ses commentaires et ses traités. De Thérèse d'Avila nous lisons des poèmes aussi, mais surtout ses grandes œuvres traduites par Brétigny et qui nous donnent à savourer des comparaisons et des images accessibles et colorées. Il n'en faut pas moins prendre, en les lisant, les mêmes précautions que nous prenons en lisant François de Sales.

⁸⁵⁵ SALES, Pléiade, p. 582.

⁸⁵⁶ *op. cit.*, p. 599.

⁸⁵⁷ *op. cit.*, p. 243.

⁸⁵⁸ *op. cit.*, p. 237.

Nous posons l'hypothèse que, chez Madame Acarie, chez Jeanne de Chantal et chez Marie de l'Incarnation, la manière d'écrire et de traiter le vocabulaire amoureux diffère des auteurs que nous venons de nommer : elles se sont donné leur propre langage mystique, en usant d'images et de métaphores certes présentes dans le Cantique mais qu'elles tirent plutôt de leur expérience amoureuse personnelle. Bien sûr *les noces humaines n'ont rien de commun avec les noces divines*, comme le dit clairement Jeanne de Chantal. Mais elles ne trouvent peut-être pas de mots moins inadéquats pour tenter de dire leur indicible rencontre avec Dieu, rencontre qui demeure comme une *énigme*, toujours voilée ici-bas par ces *ténèbres très épaisses* dont parle le Pseudo-Denys. Elles ont connu l'amour humain et l'ont vécu de manière plus ou moins « réussie » dirait-on aujourd'hui. Elles ont pressenti, et peut-être ont-elles rêvé de l'atteindre, ce qu'en pouvait être la rarissime perfection. Cet amour seulement rêvé serait alors la moins mauvaise image de leur amour fou pour Dieu.

Elles auraient donc été amenées à en parler *par énigme*. L'énigme, nous dit Furetière consiste en *une proposition qu'on donne à deviner, qui est cachée sous des termes obscurs et le plus souvent contradictoires en apparence. Le mot vient du grec ainigma qui signifie un discours obscur qui couvre une chose fort connue d'elle-même. C'est aussi quelquefois une espèce d'emblème, quand sous les figures d'un tableau il y a quelque mot, quelque sens ou quelque mystère caché*. Et c'est bien chez elles une parole à la fois obscure et attirante qui nous est donnée, à propos d'une réalité attirante qui demeure voilée d'incompréhensibilité, celle de l'amour fou vécu ensemble avec Dieu. Nous serions loin d'un code bien établi et communément admis de métaphores poétiques et spirituelles ou d'un système d'analogies.

Nous devons maintenant porter un regard critique sur leur vocabulaire, en analyser l'usage, vérifier la justesse de notre compréhension des mots, pour éviter les contresens et peut-être confirmer notre hypothèse. Quelle méthode choisir pour réussir ce travail ?

Notre préoccupation rejoint ici celle d'un éminent jésuite du dix-septième siècle.

Maximilian van der Sandt, né à Amsterdam en 1578, professeur à Cologne de 1635 à sa mort en 1658, a publié un nombre considérable d'ouvrages savants, dont un inventaire lexical des termes de la mystique en complément d'un livre portant sur la

théologie mystique⁸⁵⁹. Son travail, comme l'a bien montré A.-E. Spica dans un recueil récent⁸⁶⁰, veut donner des repères et un cadre technique au vocabulaire de cette théologie qui pourrait, par son foisonnement, donner lieu à quelque dérive ; il entend à la fois répondre à l'ancien *Lexicon theologicum* d'Altenstaig⁸⁶¹ en le renouvelant, et prolonger l'*Eclaircissement de la théologie mystique de Jean de la Croix* de Nicolas de Jesus Maria⁸⁶². Notre auteur estime que les traductions latines récemment publiées d'oeuvres majeures de la mystique rhéno-flamande ont permis de largement diffuser les textes mais en induisant le risque de contre-sens ou de compréhension erronée. La mystique ne repose pas sur l'analogie simple mais sur l'énigme, dit-il. Il craint que le risque de contre-sens grandisse jusqu'à provoquer bientôt une crise. Certes les termes sont obscurs, dit-il ; mais la science des saints, à l'instar des autres sciences, doit se doter d'une terminologie capable de traduire les notions qui lui sont propres, ou bien encore recourir à des métaphores inhabituelles comme elle en a le droit. On pense ici à ce qu'écrit Bérulle : *on doit user de périphrases... telles que ni les simples ni les malveillants ne s'y trompent. Aucun n'entend la langue de l'amour que l'amour même ou celui qui l'a apprise en son école*⁸⁶³.

Il lui paraît donc urgent de préciser ce qui doit l'être, en donnant une analyse explicative des termes peut-être flous et des phrases obscures des écrivains mystiques. Il le fait dans un ensemble lexical présenté sous forme de « vocabulaire » allant de A à Z, inséré dans le corps de son ouvrage et qui reçoit comme sous-titre *Elucidarium onomasticon*. Chacun des articles est suivi d'une série de références et d'exemples, puisés dans les écrits des Pères de l'Eglise mais surtout chez les mystiques rhénans les plus connus.

Pour éclairer nos doutes et confirmer peut-être notre hypothèse, nous choisissons de formuler à notre tour une clé de lecture, nous situant humblement dans le sillage de Van der Sandt. Cette clé de lecture concernera uniquement des termes ou des

⁸⁵⁹ Van der Sandt, *Pro theologia mystica clavis*, édition de la bibliothèque S.J., Louvain, 1963.

⁸⁶⁰ A.-E. Spica, *La Pro theologia mystica clavis de Maximilian van der Sandt : Un inventaire lexical à valeur encyclopédique ?* in *Pour un vocabulaire mystique au XVIIe siècle*, séminaire du professeur Carlo Ossola, textes réunis par François Trémolières, Torino, Nino Aragno Editore, 2004, pp. 23 à 41.

⁸⁶¹ J. Altenstaig, *Lexicon theologicum...*, Lyon, Jean Simonet, 1580.

⁸⁶² N. de Jesus Maria, *Eclaircissement des phrases de la théologie mystique du B. Père Juan de la Croix ...*, Paris, Vve Chevalier, 1642.

⁸⁶³ P. de Bérulle, aux Archives nationales, opuscules ou témoignages inédits, carton M 233, cité par P. Cochois in *Bérulle et l'Ecole française*, Seuil, 1963, pp 77 et 78.

expressions qui font communément partie du langage de l'amour et qui ont été utilisés par au moins l'une des trois mystiques que nous étudions.

En travaillant sur cette liste d'une cinquantaine de mots, nous nous proposons de noter le sens que Furetière leur donne dans son dictionnaire ; nous vérifierons s'il est possible de trouver leur équivalent latin dans l'*Elucidarium* de Van der Sandt et dans les traductions françaises des œuvres de Jean de la Croix et de Thérèse d'Avila ; enfin nous en relèverons la présence et l'usage dans quelques œuvres de la littérature contemporaine⁸⁶⁴.

⁸⁶⁴ Le lecteur désireux de consulter le contenu exact des passages auxquels nous nous référons dans les différents articles de notre *Clavis* trouvera l'ensemble des citations dans notre Annexe à ce chapitre.

Pro Theologia amorosa Clavis

L'abandon

Une amoureuse⁸⁶⁵ s'abandonne entre les bras de son amant... Aussitôt nous nous représentons comme un mélange à la fois de l'absolue confiance d'un tout-petit enfant totalement détendu sur le bras de sa mère, et de cette suspension de tout mouvement observable chez celui ou celle qui goûte pleinement quelque jouissance merveilleuse.

Furetière ne donne pas de ce terme une définition positive qui ouvrirait de manière souriante un vocabulaire de l'amour : pour lui l'abandon c'est le mépris, le délaissement de quelque chose ou de quelqu'un, comme le contraire de l'amour dirait-on. Il indique ensuite le renoncement, à ses biens ou à soi-même, de celui qui se donne tout à Dieu.

Pour Van der Sandt il s'agit, dans le langage mystique, d'une **remise**⁸⁶⁶ entre les mains de Dieu : un geste de dévoilement de soi-même, semblable à celui qui écarte les bras pour se présenter sans armes devant un adversaire avec lequel il vient signer la paix ; mieux encore comme celui qui se donne sans réserve à un ami et s'en remet à lui en toute confiance. Le chercheur de Dieu renonce à mettre les mains devant son cœur, à cacher la plus infime partie de son cœur au regard aimant de Dieu. Il abandonne paisiblement la totalité de son être au bon vouloir divin. Marie au jour de l'Annonciation en est la plus belle illustration, qui permet librement que tout lui advienne selon la parole de l'ange.

Jean de la Croix préfère parler d'abnégation ou de **désappropriation** : de toute attache matérielle ou spirituelle d'abord, de tous les désirs, recherches, appétits et mouvements intérieurs dont nous pensons qu'ils vont nous faire devenir ce que nous souhaitons devenir. Il se fait alors dans l'âme et le cœur un grand vide. Plus le vide est grand, plus Dieu remplit cette béance d'un grand trésor spirituel : à l'abandon de soi entre les mains de l'Aimé répond un semblable abandon de la part de Dieu, qui se donne sans réserve à qui veut l'aimer totalement. Ce don de Dieu,

⁸⁶⁵ Le mot *Amorosus* (dans notre titre) est un terme du latin tardif signifiant *influencé par l'amour*.

⁸⁶⁶ Une notation **en caractères gras** souligne que le mot peut être considéré comme équivalent ou complémentaire au mot d'entrée (ici le terme **abandon**), ou bien encore qu'il se retrouvera sous une autre entrée.

c'est le nectar bu par l'épouse, qui dans sa surprise amoureuse en oublie tout, éperdue d'ardent amour et prise de vertige. Oublier dans l'amour tout ce qui n'est pas l'amour, se livrer jusqu'à se perdre, voilà bien l'abandon que décrit le grand mystique espagnol.

Madame Acarie propose dans ses billets de se jeter *à perte de vue* dans les bras de la providence divine.

Jeanne de Chantal désire abandonner son cœur à Dieu comme un enfant dans les bras de son père, se remettre à son bon plaisir et à ses bons soins, sans réserve et continuellement. Elle regarde Dieu moins comme un époux que comme un père.

Marie de l'Incarnation s'abandonne aussi à un Dieu paternel, du moins l'écrit-elle à la fin de sa vie. Mais plus souvent, elle dit comment Dieu la rend captive de ses doux bras, dans un consentement donné sans même qu'elle s'en aperçoive, avec le sentiment de céder amoureusement à la voix rassurante et à la douce présence de celui qui s'est installé dans son cœur comme dans une maison qui lui appartient. Marie s'abandonne un instant pour aussitôt s'enflammer de désir, pour obtenir de savourer la pleine jouissance de l'amour, et la tension touchera bientôt à la pâmoison et la mort d'amour, une mort certes délicieuse. Chez elle l'abandon paisible est plutôt rare.

L'abîme

Van der Sandt désigne par ce mot (*abysme*) ce dont on ne distingue pas le fond, et qui pourrait bien ne pas en avoir. C'est le sens que lui donne aussi Furetière, celui d'un gouffre profond où l'on se perd ; *s'abysmer* équivaut à se perdre, se noyer, et lorsqu'on dit d'un contemplatif qu'il s'abîme dans ses pensées, c'est bien qu'il *extravague* donc qu'il va au-delà du sens et de la raison ! Ce gouffre est profond comme peut l'être une ténébreuse caverne dont le regard ne traverse pas les ténèbres, elles qui recouvrent tout et la rendent impénétrable ainsi que le faisaient les eaux primordiales, avant que Dieu ne sépare les eaux supérieures des eaux inférieures et ne crée ensuite la terre ferme ; plus tard ce sont d'autres eaux abyssales qui déferleront sur la création aux jours du déluge. On peut donc rapprocher ce terme de ceux de **mer** ou d'**océan** sur l'immensité desquels l'homme perd tout repère et peut être pris de **vertige**. L'abîme évoque encore le monde des

Enfers et l'antre des démons mais prend également une connotation positive, quand Gertrude d' Helfta parle de l'**écoulement** abyssal des grâces divines.

Pour Jean de la Croix les démons ne se cachent pas dans les profondeurs abyssales mais se devinent plutôt dans les frayeurs de la nuit. Nous chercherons en vain dans ses écrits quelque image d'abîme ou d'océan. Les **grottes** des montagnes sont à rapprocher plutôt du cellier de la maison, car dans leur secret peut-être sera consommé l'amour. Du creux de la montagne sort également la source, image de l'amour mystérieux de Dieu. L'immensité fait place à l'intimité, attirante non pas effrayante.

On a pu dire de Madame Acarie qu'elle était totalement absorbée par l'océan du divin.

Jeanne de Chantal évoque une seule fois la douce mer d'amour dans laquelle elle peut reposer.

Ces mêmes images conviennent mieux à Marie de l'Incarnation. Dieu se présente à elle comme un vaste **océan d'amour**, un abîme de lumière aussi, dans lequel elle se réjouit de se perdre comme dans un **labyrinthe** qui ne provoquerait nulle peur. Qui dit labyrinthe dit aussi vertige, perte des repères, mais ici le vertige est heureux, ce labyrinthe d'amour divin à la fois l'enivre et l'enchanté lorsque Dieu la prend pour épouse. Comme sont enivrés et enchantés l'un par l'autre les nouveaux amoureux dans le vertige de leur découverte mutuelle.

La bouche et le baiser

Nul besoin d'insister sur l'importance du baiser de la bouche, image inaugurale du Cantique des Cantiques et largement reprise dans de très nombreux commentaires d'écrivains spirituels. Van der Sandt en fait l'objet d'un article comportant de nombreuses citations de ces écrivains, après une brève histoire du mot : le terme latin *osculum* tire son origine de la forme même que prend notre bouche (*os*) lorsque, pour donner le baiser, nous resserons nos lèvres jusqu'à en faire une petite bouche. Il insiste sur le fait que son utilisation dans les textes mystiques est toujours métaphorique. Mais il ne se répand guère en réflexions personnelles et l'article est relativement bref.

Furetière n'est pas plus disert : chez lui le baiser représente d'abord un geste de respect ou de soumission, ensuite seulement un témoignage d'affection ou

d'amitié ; la bouche a pour fonction principale l'alimentation ; rien d'érotique ni même de poétique dans les exemples qu'il donne.

Il est vrai que, dans la littérature morale ou philosophique, l'intérêt porté au baiser semble bien mince. Nous relèverons pourtant un intéressant exemple de réflexion, celle de Francesco Patrizi, philosophe et savant vénitien du XVIème siècle, qui a placé le baiser au centre de sa pensée sur l'amour⁸⁶⁷. Pour lui, suivant la « théorie des esprits », la vapeur subtile de l'âme, légèrement tirée du sang, se propulse vers les yeux, mais aussi vers les pores de la peau et toutes les extrémités, particulièrement vers la bouche et la langue. Tout amant qui embrasse la peau de l'aimée et plus encore sa bouche ou sa langue, échange ainsi avec elle une partie de cette vapeur, donc de son âme.

Le baiser sur la bouche emplit l'être de douceur dit Delphino, l'un des interlocuteurs de ce Dialogue. Le baiser peut se donner sur les mains, la poitrine, le cou, les joues, les yeux et la bouche de l'être aimé, il peut être donné de manière variée, aussi bien du bout des lèvres qu'avec morsure ou avec la langue, mais seul celui sur la bouche se donne et se reçoit en même temps. Celui qui embrasse de cette manière se nourrit de la personne aimée. Lorsqu'enfin l'affection s'ajoute au plaisir et au désir, alors peut naître l'amour vrai.

Nous ne trouverons pas le mot dans les index des éditions de Jean de la Croix. Si dans ses poèmes le baiser affleure souvent au gré des images délicates, des gestes esquissés, des sensations évoquées, à notre regret pourrait-on dire le mot lui-même ne vient jamais. Nous ne le trouverons pas davantage chez Madame Acarie ou chez Jeanne de Chantal.

Nous le rencontrons une seule fois dans la correspondance de Marie de l'Incarnation, pour dire avec tendresse comment les sauvagesses attendent que, lorsqu'elles recevront l'eucharistie, Jésus vienne les *baiser au cœur*, leur donnant par là un témoignage personnalisé de son Amour.

Mais il en va bien autrement dans les deux *Relations*. Dans la première *Relation*, Marie raconte son immense désir de vivre en solitude avec son Aimé dans le mariage spirituel, pour le baiser à souhait et respirer son âme. Ce baiser intime est bien un échange des souffles et pour elle une inspiration directe du souffle divin. Nous nous en souviendrons quand nous parlerons de **soupirs** et de **respirs**. Ce qui

⁸⁶⁷ F. Patrizi, *Du baiser*, Paris, Les Belles Lettres, 2002.

permet l'échange c'est la bouche, et l'acte de cet échange est bien le baiser sur la bouche.

Tout être de désir doit ouvrir la bouche de son cœur afin que Dieu la remplisse. Dieu a créé dans le cœur de Marie un espace de respiration et de parole, une ouverture par laquelle le souffle divin va et revient, *ouverture aspirante, respirante et soupirante*, car le mariage mystique est un échange des respirs entre Dieu et l'âme aimante.

La deuxième *Relation* reprend cette affirmation, précisant que la bouche du Verbe lui-même remplit son aimée de son esprit et de sa vie. Elle note la réaction scandalisée de son confesseur auquel elle raconte cette intimité avec Jésus : pas de baiser de la bouche, tout au plus le baiser aux pieds ! s'écrie-t-il. Elle s'excuse alors auprès de son divin époux de lui paraître peut-être plus distante, ce qui est bien contraire à sa volonté amoureuse, mais dit-elle, c'est par obéissance au confesseur qui représente pour elle Dieu sur la terre.

Nous voyons ainsi comment Marie de l'Incarnation se distingue en osant, avec précision mais sans aucun érotisme déplacé, prendre une comparaison qui porte bien la marque de son expérience humaine.

La blessure

Le petit dieu Cupidon touchait de ses flèches le cœur de ses victimes qu'il transperçait inmanquablement, provoquant aussitôt une blessure d'amour. Image devenue universelle : le Cœur de Jésus lui-même sera bientôt transpercé après qu'il se soit penché vers l'homme pour l'aimer. Tout désir d'amour rend fragile et vulnérable et la blessure (*vulnus*) ne saurait tarder.

Furetière relève la pluralité de sens de ce mot qui décrit une contusion, une plaie, mais aussi une action lâche : *une action lâche est une blessure à l'honneur*, un extravagant est *blessé du cerveau* dit-il, mais aussi *l'amour fait souvent de grandes blessures dans le cœur et les beaux yeux de cette dame ont blessé* celui qui l'a rencontrée. Le **cautère**⁸⁶⁸ provoque la blessure la plus ambiguë, puisqu'il brûle par le fer rouge un ulcère, ajoutant encore à la douleur mais pour l'en guérir. On dit aussi que le cœur est **navré**, ce qui est synonyme de blessé, mais on ne le dit qu'à

⁸⁶⁸ *Ouverture de la chair faite en la bruslant par un bouton de feu ou par un caustique* (Furetière).

propos d'une mauvaise nouvelle. Bérulle utilise le mot **navrure** pour signifier la blessure, par exemple dans le passage que nous citerons plus loin à propos du cœur de Jésus.

Van der Sandt rappelle qu'une blessure fait se recroqueviller sur lui-même celui qui en souffre : plus rien d'autre ne compte, qui pourrait encore aggraver le mal ou au contraire lui apporter quelque soulagement, un blessé ne fait plus que gémir, soupirer et pleurer. Celui qui est blessé d'amour ne réagit pas autrement. Il se sent aussitôt totalement submergé par cette passion nouvelle, qui peut le faire déborder de bonheur comme aussi d'un sentiment tragique venant de la force du destin. Dans le cas de l'amour divin, l'irruption foudroyante de l'amour provoque l'angoisse du désir fou, avec la certitude qu'il est impossible de conquérir par soi-même cet objet de désir aux dimensions infinies. Une telle déchirure provoque infailliblement des **soupirs** et des **larmes**.

Le thème est souvent repris par Jean de la Croix. L'âme est blessée d'amour au milieu de la nuit, d'un amour plein d'angoisses mais ardent aussi, comme la **brûlure**. Et quand l'Aimé paraît fuir sans se retourner, abandonnant l'amante à sa blessure, chez elle la douleur augmente encore et la navre davantage. L'amante pourtant, étonnée de sa propre ambiguïté, doit bien avouer que la blessure est ressentie en même temps comme savoureuse ; elle s'étonne encore plus de voir que l'Aimé lui-même se montre bientôt blessé lui aussi, rendu fragile lui-même par l'amour qui lui est porté, et qu'il voudrait guérir celle qui l'aime comme le cerf soigne sa tendre biche. Dieu n'est pas seulement blessé par le péché de l'homme, il est aussi rendu fragile, vulnérable et non plus impassible, par l'amour que lui porte un être humain. Les flammes de l'amour sont finalement de tendres **attouchements** réciproques. La blessure devient un jeu divin, comme est jeu le mordillement des lèvres de l'amant sur le lobe de l'oreille de l'amante, ou à la pointe de son sein.

A la mort de sa fille, Jeanne de Chantal ressent une très douloureuse blessure. Elle exprime dans sa prière la mystérieuse coexistence de la douleur et d'un sentiment de compassion apaisante venant de Dieu. Loin des douces blessures de l'amour, nous observons ici les bouleversements opérés dans l'âme par un événement si dramatique : est-t-il plus grande douleur pour une mère que de perdre son enfant ? Or nous sommes devant le seul passage dans lequel Jeanne emploie ce mot.

Madame Acarie ne l'utilise jamais.

Marie de l'Incarnation non plus, mais elle décline plutôt les diverses conséquences de la blessure d'amour : dans l'oraison de quiétude elle demeure en **pâmoison** d'amour, elle éprouve de la jouissance au milieu des **langueurs**, elle **agonise** comme on pourrait agoniser après une grave blessure, elle est à la limite de **mourir** mais pour l'heure elle agonise délicieusement. En analysant ces termes nous retrouverons tout ce qui relève de la blessure, mais le mot lui-même ne fait pas partie de son vocabulaire.

La brûlure

Furetière définit la brûlure comme une pénétration du feu jusqu'à la réduction en cendres qui en est la suite logique, et de manière imagée comme l'agitation d'une violente passion amoureuse.

Van der Sandt lui consacre un article : le mystique, dit-il, ressent une constante ardeur d'amour, toujours un **souffle** brûle en lui, il se sent **consumé** dans une transformation unitive avec Dieu, finalement la flamme immense de l'amour le dévore. Nous devons tenir compte de ce qui sera dit plus bas du verbe consumer ; et considérer ce qui se passe à l'intérieur même des **ténèbres** épaisses, ténèbres lumineuses dont parle le Pseudo-Denis et sur lesquelles reviennent plusieurs écrits mystiques.

Le mot n'apparaît pas dans les index de Jean de la Croix, mais le thème remplit les pages de la *Vive Flamme d'amour* ! La vive flamme provoque une **plaie**, parfois traduite par **cautère**, qui est brûlure pour guérir une blessure. Cette brûlure fait rechercher vivement une sorte de rafraîchissement dont on ne connaît pas la nature. L'idée d'un « je ne sais quoi » mystérieux, fascinant et indicible, est partout présente. Et cette brûlure non dite s'éclaire chez Jean de la Croix par son complément, la source rafraîchissante et mystérieuse aussi dont parle le Chant de l'Ame. La brûlure, étant une forme possible de blessure, comme celle-ci fait souffrir mais en même temps donne une impression de suavité, blesse mais aussi guérit et comporte donc toutes les ambivalences signalées plus haut.

Le cœur me brûle, je n'en puis plus ! s'exclame Madame Acarie dans une surabondance de désir. Son cri est rapporté par Boucher, mais elle ne l'a pas écrit.

Bien d'autres mots parlent de brûlure : le **feu**, le **brasier**, les verbes brûler et consumer. Jeanne de Chantal dit à François de Sales que Dieu l'a remplie d'un tel

sentiment de grâce par le fait d'être à Lui que si le coeur ne s'apaise pas elle en sera consumée.

Marie de l'Incarnation parle d'**embrasement**, par exemple après le rêve de l'union de son cœur avec le cœur de Jésus. Pour tomber dans les bras de Dieu il fallait d'abord passer par le feu, qui a donc une fonction purificatrice à l'intérieur-même du désir. La cendre des épreuves intérieures, finalement, ne fait que cacher ce qu'on possède dans l'intime union, à savoir le feu et les lumières de l'époux.

Dans le vaste domaine de la littérature nous citerons un seul exemple de la *brûlure* d'amour, celui des *Douze tables des lois d'Amour* proposées par l'*Astrée* : la huitième table dit que l'amant, épris d'un violent amour, languira, toujours entre vie et mort sans jamais savoir exactement ce qu'il veut. La brûlure est associée à la langueur, au soupir, à la possible **mort d'amour**, et surtout à la profonde indécision que provoque un état si extrême, ce qui rappelle le *cautére délicieux* de Jean de la Croix autant que la *délicieuse agonie* de Marie de l'Incarnation, qui vont l'un et l'autre plus loin qu'Honoré d'Urfé.

La caresse

Voici un mot qui décrit aujourd'hui un beau geste d'amour.

Or il désigne au dix-septième siècle une démonstration d'amitié ou de bienveillance proche de la cajolerie, une flatterie douce donnée avec un peu d'intérêt en vue : elle vise à obtenir en retour soit la bienveillance de quelqu'un, soit une chose ou une prestation désirée. Furetière ajoute qu'on utilise ce terme à propos aussi des jeunes gens qui font l'amour, ce qui veut dire alors qu'ils tentent de conquérir par la séduction l'être désiré. Le terme ne représente pas précisément le geste que nous appelons aujourd'hui une caresse.

Du mot lui-même nous ne trouvons trace ni chez Van der Sandt, ni chez Jean de la Croix. Et pas davantage chez Madame Acarie.

Mais nous le rencontrons dans quelques lettres de Jeanne de Chantal, qui souhaite les caresses de Dieu pour une communauté de religieuses, ou qui admire l'une des sœurs qui sait si bien caresser avec amour le divin Sauveur. Dieu sait aussi nous caresser, dit-elle encore, cependant ses caresses ne sont pas toujours douces et tendres, elles s'expriment parfois dans les souffrances et les mortifications que la vie nous envoie. Quant à celles que l'on peut adresser à des personnes de

rencontre, il faut se méfier de leur ambiguïté, et chercher à toucher le cœur plutôt que le ventre et se garder de toute flatterie.

Nous le trouvons aussi plusieurs fois chez Marie de l'Incarnation : elle veut par exemple tant caresser Dieu qu'il ne pourra rien lui refuser à l'endroit de celles et ceux pour lesquels elle le prie. Elle rappelle, comme Jeanne de Chantal, que les épreuves de la vie sont à leur manière des caresses de Dieu. Mais elle dit surtout que, dans l'oraison d'union lorsque l'âme est enfermée dans le cellier avant que n'advienne enfin le mariage spirituel, elle reçoit de Dieu des **touches**, des paroles intérieures, des caresses : trois synonymes dont nous comprenons mieux l'usage lorsque nous analyserons le premier des trois : les touches divines. Notons encore, dans la *Relation* de 1633, comment elle cherche le silence et la solitude pour avoir de ces **tendresses** intimes avec Dieu, et parfois au milieu de la nuit un grand désir de ces caresses la retient éveillée. Enfin dans la *Relation* de 1654, elle use d'un langage sans équivoque : les caresses divines la font souffrir comme une mort si douce...

Nous pouvons en conclure que Jeanne de Chantal utilise ce terme de manière réservée et dans un sens démonstratif assez proche de celui de Furetière ; mais avec Marie de l'Incarnation le mot perd le ton de la flatterie et prend la douce tonalité d'un entretien amoureux.

Le cellier

Il s'agit là d'un mot directement repris du Cantique des Cantiques. Il désigne le lieu où l'on entrepose les provisions de la maison, non seulement le vin mais aussi les céréales et le bois. Le cellier à vin symbolise l'abondance de la sagesse, de l'intelligence et de la prudence divines, prodiguées en ce lieu secret dans lequel l'intelligence mystique s'enivre du nectar de la vérité première : ainsi du moins nous l'explique Van der Sandt. Comme à tâtons, et parfois en passant à travers ce qui monte du plus profond et du plus ténébreux de notre intérieur, nous descendons chercher ce qui va répondre à notre quête essentielle, le trésor ajusté à notre nature. Dans cette recherche, la raison illuminée par la foi nous guide de manière sûre vers ce qui fera bientôt nos délices. La **cave** désigne ce que Van der Sandt nomme aussi le réceptacle de toute la sagesse, de toute la science et de tout l'amour divin, c'est à dire la théologie mystique elle-même. Le mystique y accède quand l'Époux le fait

entrer par la porte de la foi, il en descend les marches jusqu'à la **chambre** de l'amour où l'attend la connaissance cachée.

Les étapes d'un voyage vers la sagesse sont ainsi décrites par les uns comme une descente initiatique vers le cellier, au fond de la grotte ou dans les enfers. D'autres préfèrent la représenter comme une ascension, comme Jean de la Croix accomplissant *La Montée du Carmel* jusqu'à l'extrême désert de son sommet. Pourtant l'image du cellier est aussi présente dans l'œuvre du mystique espagnol. Si dans la traversée de la *Nuit Obscure* nous le voyons quitter sa maison par une échelle bien dissimulée, dans le *Cantique Spirituel* et comme l'amant du Cantique biblique, il descend dans le cellier le plus retiré pour y goûter le nectar d'amour, avant d'en jouir encore dans le jardin ; ailleurs il dit gagner les **grottes** secrètes, qui sont naturellement les meilleurs celliers, et ne goûter ici plus rien d'autre qu'un *je ne sais quoi trouvé d'aventure*.

Madame Acarie ne parle pas de cellier, mais emploie quelques synonymes ou analogues : ainsi nomme-t-elle **sale d'amour** ce lieu encore inconnu depuis lequel Dieu devrait entendre ses cris et dont il devrait lui ouvrir les portes. Et puis elle se désigne elle-même comme un **tabernacle** (on entend par là une chambre ou un appartement, dit Furetière) dans lequel l'Epoux vient prendre son repos.

Dans sa correspondance, Jeanne de Chantal parle plus volontiers de maison et de jardin, ceux de Dieu dans lesquels il fait entrer l'âme aimante et aimée. Un terme presque synonyme est encore attribué à Dieu dans les *Méditations* : Dieu est bien le seul roi qui donne à ses sujets la clef du **cabinet**⁸⁶⁹ où sont cellés ses trésors. Merveille de son amour, il nous est possible de lui dérober son cœur ! La fine pointe ou le tréfonds de l'âme ne sont appelés ni cellier ni chambre secrète mais, comme chez Madame Acarie, le cabinet où Dieu prend son repos. La communauté religieuse elle-même ressemble à un cabinet dépositaire des trésors d'amour divin, comme le lieu le plus beau d'un château ; nous pensons aussitôt à ce *Château de l'âme* dont parle Thérèse d'Avila.

Marie de l'Incarnation n'utilise jamais cette image très biblique, elle trouvera d'autres mots pour décrire le lieu de l'intimité.

⁸⁶⁹ *Lieu le plus retiré, dans le plus bel appartement d'un palais, ou dans une maison ordinaire* (Furetière).

Le cœur

Van der Sandt ne consacre qu'une ligne à *cordialiter*, qui veut dire amicalement.

Voici pour Furetière le principal organe de la faculté vitale, image de la vigueur et de l'intrépidité, la représentation enfin de l'âme et de ses passions. Il s'agit également d'un terme important de la spiritualité puisque tout au long du siècle va se développer la dévotion au Sacré-Cœur. Chez Bérulle, maître en théologie du Verbe Incarné, le mot ne représente pas seulement la vie intérieure mais également le cœur de chair du Christ. On ne peut le contempler sans contempler en même temps les cinq plaies du Seigneur, selon ce qu'enseigne aussi le père Joseph aux religieuses bénédictines de Paris. Voyez par exemple ce passage dans lequel Bérulle, contemplant Jésus sur la croix, parle de sa plaie d'amour et de la *vraie navrure de son cœur...*

Plusieurs passages des poèmes de Jean de la Croix parlent du cœur de l'homme ou du cœur de Dieu. Il s'agit toujours de dire quelque blessure ou brûlure de l'être, blessure d'amour il est vrai mais blessure tout de même et tourment. Le cœur ne représente presque jamais le lieu d'une affectueuse tranquillité.

Le mot désigne chez Madame Acarie son propre cœur qui brûle d'amour au point de s'épuiser, sans que l'auteur du tourment ne semble vouloir la secourir ; mais il désigne d'autres fois celui-là même qu'elle aime si ardemment et qu'elle appelle « mon cœur, mon amour » bien qu'il lui vaille ces tourments amoureux. Quelquefois enfin elle parle du cœur de Jésus enfant, amoureux de toutes les religieuses et lieu de leur communion entre elles. *Le cœur amoureux de l'Enfant Jésus* partage la fragilité du cœur humain dès lors qu'il manifeste attention, tendresse et attachement.

Chez François de Sales le mot est plus souvent synonyme de courage que de douceur. Pourtant il recommande à Jeanne la tranquille attention du cœur, et de ne pas craindre de s'endormir doucement entre les bras de Dieu ou sur la **poitrine** de Jésus comme le fit Jean au soir du Jeudi-saint.

Jeanne de Chantal nous émeut quand elle parle de son cœur comme d'un berceau dans lequel Marie pourrait bien déposer son enfant ; mais ce cœur est aussi le siège moins paisible du désir ardent de recevoir l'amour divin, cœur souvent tourmenté par le fait qu'il dresse lui-même, par son inconstance, des obstacles à la réalisation de ce désir. La paix du cœur n'advient pas comme par miracle, les misères et les

malheurs de la vie ne cessent de la fragiliser. Son père spirituel lui donne en modèle une paix divine, non pas conquise par la maîtrise du caractère mais reçue comme un cadeau de la grâce : remettre son cœur à Dieu et laisser Dieu le transformer lui-même en siège de l'amour. Une admirable instruction de Jeanne aux novices met ces mots dans la bouche de Jésus : quand j'aurai ton cœur, je m'y installerai, je prendrai logis en toi, et tout le reste suivra.

Chez Marie de l'Incarnation le cœur est le lieu du désir, lieu que l'Unique désiré enflamme, dévore, brise et fait palpiter. La folle passion amoureuse rend son cœur fragile et tourmenté d'insatisfaction, du moins le restera-t-il jusqu'à l'obtention du mariage spirituel. Nous remarquons que, dans les deux *Relations* qu'elle rédige pourtant à vingt ans de distance, Marie évoque avec les mêmes mots ce risque de brisure ou d'éclatement par excès de palpitation ; le souvenir en demeure particulièrement prégnant. Plus tard le cœur de Jésus devient chemin vers le Père, chemin non seulement qu'elle emprunte mais par lequel elle conduit à ce Père tous ceux qui lui sont chers.

Marie passe donc d'une vision personnelle et passionnée du cœur, siège d'amour et de tourments, à la méditation sur le Cœur de Jésus, méditation qui deviendra peu à peu chez les spirituels de la fin du siècle la dévotion au Sacré-Cœur. Cette dévotion plonge ses racines loin dans le passé : par exemple au treizième siècle chez Bonaventure, dont l'opuscule *Lignum Vitae (L'arbre de vie)* expose le mystère du Cœur du Sauveur, ou chez Mechtilde de Magdebourg s'exclamant que tous ses sens se réjouissent d'être blessés de la même blessure que celle de Jésus sur la croix. Nous la trouvons au début du dix-septième siècle chez François de Sales, chez le capucin François du Tremblay dit le Père Joseph, chez Pierre de Bérulle et Vincent de Paul, chez Jean-Jacques Olier et Jean Eudes, et d'autres encore.

Consommer

Furetière donne au verbe consommer les sens que nous lui donnons aujourd'hui, à savoir: puiser dans des denrées ou des vivres ; arriver au terme ou à la perfection d'un ouvrage ; enfin aller jusqu'au total accomplissement d'un acte, comme dans l'expression encore en usage « le mariage a été consommé ».

Nous ne trouverons ni consommer, ni consumer, chez Van der Sandt.

Dans l'avant-dernière strophe du *Cantique spirituel* de Jean de la Croix, l'épouse dit que l'Aimé lui a donné d'un pur amour la beauté des bois, la nuit calme et belle, et que la flamme d'amour venue de lui la consomme sans lui faire de mal. Jean de la Croix précise dans le commentaire de ce vers que l'amour parfait **consume** l'âme, et que cette inflammation la transforme comme le charbon se transforme en flamme, sans obscurité, fumée ou crépitement des passions, donc sans tourment. La consommation équivaut bien ici à une combustion. Jean de la Croix décrit en plusieurs autres passages la consommation de l'âme dans l'amour et ses effets ; mais le traducteur du dix-septième siècle n'utilise plus le mot.

Chez Pierre de Bérulle, est consommé ce qui atteint son plus haut degré de perfection, alors que ce qui est consommé est plutôt épuisé.

Madame Acarie utilise trois fois le verbe. Elle compare son âme à la cire de la bougie, qui fond et se consomme en donnant lumière et chaleur jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus assez de consistance pour continuer de brûler. L'amour consomme son cœur jusqu'à l'anéantir, du moins dans ce qui le distingue encore ou le sépare de l'aimé. Et Madame Acarie le ressent particulièrement lorsqu'elle reçoit l'eucharistie. Consumer et consommer sont des verbes presque interchangeables.

Nulle référence à ce mot chez Jeanne de Chantal. Là n'est pas son propos. Au temps des noces divines, qui auront lieu dans le ciel, la jouissance de l'Époux nous sera donnée et ces noces seront sans doute consommées (mais elle n'emploie pas le mot !) par le fait que Dieu nous prendra dans ses bras pour toujours. Nous mettons ici le doigt sur une différence permanente entre Jeanne et Marie : pour la première, la jouissance de l'amour avec l'Amour n'est pas le fait d'un échange mais un don gracieux de Dieu, qui ne deviendra partage que dans l'éternité ; chez la seconde le mouvement de réciprocité commence ici-bas.

Dans plusieurs lettres à son fils, Marie rapporte certaines expériences de tension extrême vers l'aimé : quand par exemple l'amour la consomme de ses **épanchements**, à un point tel qu'elle en perd même la possibilité d'intérioriser ce qui lui arrive, de le concevoir et d'en formaliser l'expérience, car elle se perd toute entière comme en un **abîme**. Elle dit aussi qu'au temps de la vieillesse la vie spirituelle se simplifie dans un amour **consummatif**, quand se consume cette cire dont nous sommes fragilement enveloppés, et les phrases ne viennent plus pour dire l'amour. Ce ne sont plus que des mots, des **respairs** plutôt dit-elle. La vieillesse est consommation au sens où le corps se défait mais où l'âme se simplifie, s'approche

de la perfection par la simplification, et s'abandonne dans les bras de son unique amour.

Le thème de la consommation se rencontre aussi dans les deux *Relations*. Dans la première, elle dit comment l'amour que Jésus lui porte est un amour jaloux, au point qu'elle doit se présenter absolument sans tache et que le plus petit défaut doit être consommé, ce qui veut dire ici réduit à néant ; elle-même, après avoir *vu Dieu en de très claires ténèbres* (selon la formule du Pseudo-Denys qu'elle cite), voit si clair en son âme que d'insignifiants défauts lui paraissent insupportables. La consommation est ici **purification** absolue.

Mais l'amour jaloux exerce aussi un charme tel qu'il faut consommer la relation. Cet usage du verbe dans un sens conjugal ne se rencontre que chez Marie de l'Incarnation, et se retrouve plusieurs fois dans la *Relation* de 1654. Marie ressent des componctions⁸⁷⁰ amoureuses fortes, qui lui donnent le désir de se cacher dans les plaies du Sauveur, dont l'impression pénétrante la consume de reconnaissance. Mais son désir immense du mariage spirituel se précise surtout dans la demande réitérée de consommer l'union, et puis dans les **embrassements** et les **caresses** divines, jusqu'à en expirer.

Marie de l'Incarnation, au temps de la vieillesse et dans un amour toujours plus consummatif, n'a rien perdu, quoiqu'elle en dise, de la force des mots et de la poésie du verbe dans l'expression d'un tel amour.

La conversation

D'autres mots forment avec celui-ci une famille autour de la même réalité : **le colloque, l'entretien, le commerce** par exemple. Furetière les définit les uns par les autres : ainsi le colloque est une conférence ou dispute entre personnes savantes sur un point de religion ; la conversation, un entretien familial comme on peut en avoir avec ses amis ; le commerce, en plus du négoce, signifie l'intelligence entre particuliers sur un objet d'étude ; l'entretien est à peu près synonyme de conversation quand il ne désigne pas les frais engagés pour subvenir à quelque chose. Tous ces termes permettent de parler d'échange verbal, de particulier à particulier et d'égal à égal, en général dans un climat de confiance.

⁸⁷⁰ *La componction est proprement une vive douleur d'avoir offensé Dieu* (Furetière).

Voici posé d'emblée le délicat problème de leur trouver des équivalents chez Van der Sandt, pour qui, une fois encore, les images de l'échange entre Dieu et le mystique ne se conçoivent pas de cette manière. Entretien peut se traduire en latin par *sermo*, ou *colloquium*, ou *collocatio*. Les deux premiers désignent la conversation, qui se dit encore tout simplement *conversatio*. Quand à *mutatio*, dans sa dernière acception il désigne l'échange comme une communication de renseignements. Le terme « sermo » serait donc le meilleur équivalent latin des mots français donnés plus haut. Or on ne le trouve pas, ni les autres, dans l'index de Van der Sandt.

Prêtons cependant attention à la rubrique « loquela » (parole, langage, mots) ou « loquutio » (action de parler ou manière de parler). Notre auteur distingue ici les trois modes sur lesquels Dieu parle à l'homme. Le premier use de l'émission physique simple d'un ou plusieurs mots (il ne donne pas d'exemple précis) et dans ce cas l'effet est « ordinaire ». Dieu peut emprunter aussi le canal de l'imagination et cette « voix » nous parvient alors par l'intermédiaire d'un ange. Dans le dernier mode seulement il ne s'agit plus d'une démarche unilatérale de Dieu vers son auditeur mais d'un **échange** : l'âme parle **avec** Dieu, elle sent sa présence, lui fait connaître ses désirs, et fait vibrer en retour la poitrine du Sauveur.

Van der Sandt parle encore d'échange dans l'article intitulé « amor transmutans ». Un amour qui échange et qui *transporte ailleurs* prend bien la forme d'un commerce. Par lui l'homme devient toujours plus uni à Dieu, au point qu'il tend à en être en quelque sorte divinisé. Tout ceci bien entendu nous demeure inaccessible ici-bas, nous ne pouvons qu'aspirer à l'obtenir dans l'au-delà, parce que nous y sommes prédisposés.

Pour Jean de la Croix ce commerce ou échange avec l'Amour se passe dans l'intimité du cellier. Il s'agit d'une **communication** savoureuse, dans laquelle est transmis rien moins que l'amour parfait et qui introduit une égalité inouïe entre l'âme et Dieu. Mais cette communication se présente aussi comme un non-savoir, au-delà de toute connaissance acquise par et avec des mots : le don de Dieu se situe au-delà de tout mot, ce que peut dire l'homme n'est que balbutiement.

Jeanne de Chantal en parle en quelques rares occasions. Ceux qui s'aiment en Dieu vivent entre eux une douce communication, dit-elle, et peuvent avoir dans le même mouvement une familière conversation ou d'amoureux colloques avec Lui.

Chez Marie de l'Incarnation, le mutuel embrassement avec Dieu permet un doux commerce dans lequel se dessine comme une équivalence de position entre elle et Dieu, l'un et l'autre étant en quelque sorte captifs de l'amour qui les unit. Du moins l'observe-t-elle dans l'oraison d'union. L'état dans lequel elle se trouve dans sa relation avec son Aimé, lui paraît ressembler au divin commerce entre les Personnes de la Trinité qui s'embrassent aussi dans un mutuel amour. Ce commerce avec Dieu est si doux que son âme se sent comme en un ciel, car le colloque avec l'Aimé ne s'interrompt plus jamais.

Les mots colloque et commerce revêtent donc une force émotionnelle beaucoup plus considérable ici que dans les définitions de Furetière : ils ont lieu dans le très léger mouvement des **respirs et soupirs**, car le commerce avec Dieu suppose, comme le **baiser**, l'échange des **souffles**, c'est à dire de la vie. Mais leur traitement dépasse aussi largement Van der Sandt : Marie de l'Incarnation n'en reste pas à l'ordre du possible, elle ne se sent pas seulement disposée à converser avec Dieu dans le ciel ; elle sait possible dès ici-bas une égalité dans l'échange dont elle a fait l'expérience. Elle l'affirmera de même à propos de la **jouissance**.

Elle l'a expérimenté, elle dit comment : quand elle s'adresse à son Aimé, elle lui parle selon ce qu'il met lui-même dans son cœur et sur ses lèvres, que lui seul peut lui faire produire ; elle ne se préoccupe pas des subtilités des théologiens, de savoir s'il s'agit d'une conversation au sens littéral ou seulement au sens mystique. Dans le repos, dégagée des affaires, dans ce que François nommait déjà l'oraison de simple regard, elle converse avec Dieu comme un ami le fait avec son ami.

Benedetta Craveri a donné à l'une de ses belles études le titre évocateur d'*Age de la conversation*⁸⁷¹, dans lequel elle brosse un vivant tableau des femmes qui, du début du XVII^e siècle à la Révolution, ont reçu dans leurs salons beaucoup de grands esprits : elles ont développé les bonnes manières et les échanges entre des hommes et des femmes qui se voulaient égaux les uns aux autres, elles ont aussi contribué dans ces échanges à la formation du français moderne (Vaugelas, l'ami de François de Sales, ne nous contredira pas) et à la naissance de nouvelles formes littéraires. Le salon de Madame de Rambouillet, particulièrement sa Chambre bleue, se présente comme l'exemple type du *locus amoenus*, de l'intérieur tellement agréable qu'on y peut oublier la boue des rues et les guerres extérieures ; lieu semblable

⁸⁷¹ Benedetta Craveri, *L'âge de la conversation*, Paris, Gallimard, 2002.

d'une certaine manière à la fine pointe de l'âme où règne le calme au milieu des tempêtes, où l'âme retrouve Dieu dans la brise légère, semblable aussi au jardin du Cantique : Madame de Rambouillet se vantait d'avoir si bien ordonné sa propriété qu'elle voyait de sa fenêtre un jardin, son allée, des prés avec les foins qu'on ramasse, tout cela en plein cœur de Paris. Dans ce salon se met en place un nouveau code de galanterie et se développent de nouvelles formes poétiques ; mais surtout, à travers le cas de ceux qui sont éloignés de Paris pour toutes sortes de raisons et qui ne voudraient pas quitter le cercle, la **correspondance** se révèle comme une manière de conversation à distance, par exemple pour Guez de Balzac⁸⁷².

Revenons un instant à Madeleine de Scudéry, plus précisément à *Clélie*, car le roman déborde de conversations passionnantes ; les personnages vont débattre du principe que la connaissance devrait précéder le sentiment d'aimer, de la tendresse et de ses variations (nous nous arrêterons à ces pages à propos du mot **tendresse**), des degrés dans l'amitié et de l'absolue nécessité de parler d'amour avec les femmes et entre femmes, *sans quoi la conversation languirait*. Madame de Scudéry, prenant ses modèles dans des personnages bien réels gravitant autour d'elle et que chacun reconnaissait, raconte *une aventure amoureuse, une aventure nouvelle, une aventure galante, et une aventure véritable*⁸⁷³.

Nous proposons de regarder Marie de l'Incarnation, elle aussi, comme une femme qui raconte une aventure amoureuse : non pas sous la forme d'un roman, non pas en prenant ses modèles autour d'elle, mais comme son aventure personnelle. Elle entretient, directement ou indirectement, de nombreux correspondants, et ses lettres sont un émouvant modèle de conversation à distance, conversation reprise particulièrement avant le départ des bateaux à la fin de l'été, avec un interlocuteur privilégié, son fils.

Le désir

Chez Van der Sandt, aucun article sur le désir précisément mais le thème est perceptible dans les lignes écrites sur l'**amour insatiable** et tourmenté, une faim et une soif intérieures excitant à toujours désirer davantage. Plus rien d'autre ne

⁸⁷² Balzac, Jean-Louis Guez de (1595-1654) : *Les Oeuvres diverses du sieur de Balzac*, augmentées en cette édition de plusieurs pièces nouvelles, Leide, J. Elsevier, 1658.

⁸⁷³ M. de Scudéry, *Clélie, histoire romaine*, 2006, p. 132.

compte que la présence du divin, tout ce qui est donné du monde ici-bas devient insipide ou même amer. Seul reste concevable le fait d'aimer sans mesure et de recevoir sans mesure.

Furetière définit le désir comme une passion qui fait vouloir approcher d'un bien convenable, ce qui est une manière assez convenue de parler du désir puisque ce dernier peut tout aussi bien nous entraîner à la recherche d'un bien disproportionné ou inadéquat.

La traduction que donne le Père Cyprien des écrits de Jean de la Croix fait un emploi infime du mot lui-même ; par exemple *c'est une chose vaine de désirer des enfants* car on ne sait s'ils donneront contentement ou douleurs...⁸⁷⁴, les enfants étant considérés ici comme le plus haut degré des biens temporels. Nous préférons chercher la pensée du saint carme en étudiant ce qui, dans le lexique, est noté sous **amour impatient** et qui ouvre de très belles perspectives. Voyons d'abord le poème répétant à chaque strophe *je meurs pour ce que je ne meurs*, c'est à dire : je meurs de ne pas mourir⁸⁷⁵. La Madeleine qui demande au jardinier où l'on a mis le corps du Seigneur afin qu'elle lui donne une digne sépulture, l'Épouse ensuite qui cherche l'Ami sur les places de la ville et demande à ceux qu'elle croise s'ils ont vu où est parti celui dont elle languit, Rachel enfin disant à Jacob *donne-moi des enfants ou je mourrai*⁸⁷⁶ : trois exemples donnés par Jean de la Croix d'un être blessé d'amour et qui court après l'amour. Sur les plus hauts degrés de l'échelle d'amour, il y a une telle véhémence à tenir entre ses bras l'être désiré que tout retard et tout obstacle sont extrêmement fâcheux. La douleur de l'absence est insupportable, l'amant pourrait mourir si l'aimé ne le soutenait. Chacune de ses visites ressemble à une bouchée de pain entre les lèvres de l'affamé, un excitant qui augmente le supplice. Être travaillé en amour équivaut à en mourir, car seuls un visage et une présence pourront calmer l'incendie.

Le mot est fort chez Madame Acarie : il exprime une extrême tension vers l'union possible après laquelle elle soupire profondément. Il revient très souvent dans ses billets : désir de **jouir** des bienfaits de Dieu, désir de s'unir au sacrement de l'Eucharistie, désir d'obtenir la grâce divine, désir de remercier Dieu pour ses bienfaits, d'accroître l'amour de Jésus en elle, d'être unie à Lui, d'être délivrée des

⁸⁷⁴ JEAN, Cyprien 1949, p. 356.

⁸⁷⁵ *op. cit.*, p. 1228.

⁸⁷⁶ Genèse, ch.30, v.1.

dangers et tentations de toutes sortes, nous pouvons dire que Madame Acarie est une femme de désir. Parce qu'elle désire accroître sans cesse l'amour de Jésus en elle, elle est excitée à se présenter à la sainte table ; ici le désir va de pair avec **l'altération**, au sens de **soif** de Dieu.

Dans les écrits de Jeanne de Chantal, le désir, plus humble et plus raisonnable, désigne premièrement le souci d'accomplir la volonté divine. Ce désir doit fructifier tout au long des jours comme l'oranger toujours chargé de fruits, de fleurs et de feuilles. Dieu prendra soin lui-même de ce désir et le fera mûrir. Dieu est consolé de voir ces désirs d'obéissance. Après la mort de François, elle dit vouloir à *yeux clos* marcher à la suite de Jésus sans rien désirer sinon ce que Jésus lui-même lui donnera de désirer. Elle le fera avec un cœur uniquement tourné vers son amour unique, elle souhaite que ses religieuses fassent de même, en toute modestie. Car peut-on souhaiter des consolations quand on se trouve encore au début du chemin et quand les vertus du cœur ne sont encore qu'à l'état de désir ? Le désir, chez elle, reflète plus une résolution qu'une passion.

Nous attendions ce mot chez Marie de l'Incarnation, mais elle parle fort peu de désir. Elle utilise le terme une seule fois dans sa correspondance, lorsqu'elle fait le récit de la vie et des vertus de la Mère Marie de Saint Joseph dont elle dit qu'elle *avait un grand désir de mourir afin de jouir de Lui*⁸⁷⁷, elle ne parle donc pas ici d'elle-même. Dans les *Relations*, elle donne en 1633 à Jésus le nom d'unique désiré ; elle dit en 1654 que, dans le troisième état d'oraison, les désirs de l'âme sont embrasés ; mais au septième état, qu'elle n'a plus de désirs alors parce que l'aimé est là, et l'union est accomplie : Marie est entrée dans un état de colloque ou de commerce avec son Epoux, commerce qui a réalisé tout désir.

Chez elle nous dirons que le désir est le propre des commençants ; il n'a plus de raison d'être quand le mariage spirituel trouve son accomplissement. La visée contemplative n'abolit pas mais se projette au-delà du désir en ce qu'il a d'instinctif.

Dans l'*Astrée*, d'Urfé fait dire à l'un de ses personnages que l'amour est un désir de la beauté. Mais ce désir court le risque de vivre enroulé sur lui-même comme sur son propre centre. Le mot porte en lui-même quelque teinture d'égoïsme. Il n'apparaît pas dans les grands thèmes de Madeleine de Scudéry.

⁸⁷⁷MARIE, Lettres, p. 455.

Embrasser

L'embrassement, c'est pour Furetière le geste de serrer dans ses bras, ensuite les caresses amoureuses permises seulement dans le mariage. Embrasser veut bien dire serrer de ses bras, mais le verbe s'utilise aussi pour signifier un geste d'amitié.

Le verbe latin correspondant, amplector, se trouve sous la plume de Van der Sandt qui le considère comme un équivalent du verbe aimer et le rapproche du baiser, donné en même temps que l'on prend dans les bras. Comme le baiser, l'embrassement peut exprimer une intervention divine. L'Époux céleste du Cantique se penche sur l'épouse et la prend dans ses bras, approche la bouche de la sienne ; quand d'une manière inexplicable il la touche, il remplit alors son âme d'une céleste douceur.

Nous retrouvons cette douceur dans les poèmes de Jean de la Croix, lorsque l'aimé lui-même s'**abandonne** et repose contre la poitrine de l'aimée, ou qu'à l'inverse l'amante s'abandonne sur la poitrine de l'amant, ou quand elle pose le cou sur le bras de l'aimé. Dans les commentaires sur ces vers, Jean parle des **fiancailles** spirituelles et du **mariage** spirituel. Par de telles fiancailles dit-il, la faiblesse de l'aimée et la force de l'amant se conjuguent et s'unissent et dans le mariage spirituel Dieu devient la force et la douceur de l'âme. Mais le verbe embrasser n'apparaît pas.

Madame Acarie embrasse Dieu dans son âme, fort joyeusement dit-elle, parce qu'il est un torrent de **plaisirs**. Elle embrasse en son intérieur la croix de Jésus et ses douleurs, comme elle embrasse ceux-là même qui la font souffrir, prenant à bras le corps les douleurs de l'existence.

Jeanne de Chantal, parlant de la chasteté, dit à ses religieuses que délivrées par grâce spéciale des noces séculières elles pourront jouir perpétuellement des embrassements divins : d'abord ici bas dans les chastes entretiens qu'elles auront avec lui dans la prière, mais davantage encore dans l'au-delà quand les noces seront perpétuelles et définitives.

Marie de l'Incarnation jouit sans tarder des embrassements divins, dans le cœur de Dieu. Il s'est tout donné à elle, il la tient captive entre ses bras pour l'embrasser. Mais le baiser aussi bien que l'embrassement n'ont ici rien à voir avec le sensible, précise-t-elle. L'attouchement (nous parlerons plus loin des **touches** divines), le toucher de Dieu, est *expérimental*, ce qui signifie qu'il n'est pas de l'ordre du

sensible. Dom Claude, qui donne de précieux éclaircissements sur les paroles de sa mère, confirme qu'il n'y a là rien de sensible. Soit. Mais les mots pour le dire le moins maladroitement possible sont bien tirés du domaine, ô combien sensible, de l'expression amoureuse. Ici embrassement et baiser vont ensemble, comme aussi l'embrassement et la **conversation**. Dans l'oraison elle veut embrasser et non seulement être embrassée, pouvoir baiser et donc recevoir le **respir**. Elle voit bien que Dieu lui-même est content d'être chéri, caressé, embrassé. L'embrassement divin touche à la limite du possible ici-bas, comme si Dieu la serrait dans ses bras jusqu'à l'étouffer.

Et dans la *Relation* de 1654, lorsqu'elle demande quand s'achèvera ce mariage spirituel, c'est hardiment, pour se **consommer** dans l'embrassement divin, qui cependant n'a rien de la manière des embrassements humains. La remarque de Dom Claude trouve ici sa confirmation : l'embrassement est semblable à celui des sens, mais en même temps il va parfaitement au-delà.

Chez Marie une fois encore le vocabulaire prend une tournure plus hardie que chez les autres, même si les limites des images sont régulièrement soulignées.

L'épouse et l'époux

Furetière dit que, dans le domaine des choses spirituelles, le mot est utilisé seulement pour désigner l'Eglise, épouse de Jésus-Epoux. Il ne lui paraît pas judicieux de l'employer à propos d'une personne religieuse, pour signifier sa relation privilégiée avec Dieu.

Van der Sandt ne fait pas état de ce terme et les index de Jean de la Croix pas davantage, sans doute parce que le mystique espagnol parle plus volontiers d'**aimé** et d'aimée, d'**amant** et d'amante, d'**ami** et d'amie. Le sous-titre du *Cantique Spirituel* est pourtant bien libellé : *Cantique entre l'âme et Jésus-Christ son Epoux*⁸⁷⁸. A la treizième strophe, l'épouse demande à l'Epoux de détourner d'elle des yeux qui la ravissent à un point tel qu'elle en pourrait venir à quitter cette terre ; plus tard elle entre au Jardin, paradis de délices où elle reposera en Dieu lui-même qui la prend pour épouse. Dans le prologue, en parlant de la difficulté d'exprimer ce que Dieu fait entendre aux âmes amoureuses, Jean de la Croix rappelle que

⁸⁷⁸ JEAN, Cyprien 1949, pp. 1212 et ss.

semblables *similitudes* avec le vocabulaire de l'amour, telles que Salomon le premier les a utilisées, paraîtront des *extravagances* à ceux qui ne les lisent pas avec la simplicité de l'esprit d'amour. Il s'agit bien de traiter de *la conversation intérieure de l'âme avec Dieu* en usant humblement de ces similitudes pour tenter de se faire tant soit peu comprendre⁸⁷⁹.

Madame Acarie parle de manière assez conventionnelle des religieuses qui portent le titre glorieux d'épouses. Elle s'autorise pourtant à parler à Dieu comme à son époux, le suppliant en faveur de l'Eglise, son épouse tourmentée et déchirée.

Jeanne de Chantal paraît tout aussi conventionnelle dans sa correspondance : le divin époux est suave, les religieuses ses épouses ressemblent à de chastes colombes. Mais l'époux est aussi crucifié, et l'épouse portera la croix avec lui. Elle doit le tenir bien serré dans ses bras, d'autres fois s'abandonner entre ses bras, tout humblement et doucement. Elle l'appellera pour conjurer sa propre tristesse. Le cœur des religieuses est le lit nuptial de l'époux, qui leur donnera de chastes embrassements dans la mesure où chacune voudra bien lui ouvrir la porte. Enfin dans le *Petit Traité sur l'Oraison*, Jeanne définit ainsi l'oraison mentale : parler à nous-même et avec Dieu, parfois comme on parle avec un père, parfois comme on s'adresse à un roi ou à un juge, parfois enfin comme une épouse à son époux. La comparaison conjugale prend ici valeur égale aux trois autres.

Marie de l'Incarnation reprend trois des quatre comparaisons en écrivant à son fils et ne laisse de côté que l'image du roi. Mais, et c'est tout l'intérêt du rapprochement entre les deux écrits, au contraire de Jeanne elle établit un ordre d'importance ou de pertinence entre les images : certes dit-elle, on peut considérer Dieu comme un juge et alors on le craint, comme un père et on lui obéit avec respect, mais ce n'est pas son choix. A ses yeux il est son époux, donc il n'est plus question de crainte ni de respect mais de **réciprocité** amoureuse.

Dans la *Relation* de 1633, lorsqu'elle raconte le songe dans lequel elle voit Jésus opérer l'union de leurs deux cœurs en un seul, elle l'appelle un divin époux. Plus loin lors d'une expérience extatique de la Trinité, elle affirme que le Verbe est véritablement l'époux de l'âme mais que lorsque Dieu épouse une âme, *cette opération est commune aux trois personnes*.

⁸⁷⁹ JEAN, Cyprien 1949, pp. 692 et 693.

Dans la *Relation* de 1654, elle se trouve bien hardie d'avoir aspiré à la qualité d'épouse mais n'en attend pas moins la jouissance de l'époux céleste. Elle ne se tient pas devant Lui silencieuse comme une chaste colombe mais au contraire lui dit tout ce qu'elle veut lui dire selon les nécessités du moment présent. Elle ne craint pas les audaces de langage, l'appellant même son **mignon**, son **favori** ! mais précise-t-elle, c'est parce que lui-même a fait fleurir ces mots sur ses lèvres. Lui cependant veut encore l'éprouver, ne pas lui donner trop vite le contentement de son état, ce qui provoque en elle une douleur indicible et humiliante. Après avoir touché à l'inouïe réciprocité dans l'échange, elle réapprend à se faire petite, à laisser par le vide d'elle-même toute la place à ce Dieu tant aimé, car le **lit** est étroit et sur ce lit étroit il prendra toute la place qu'il souhaite, car *il faut qu'il soit le seul maître et époux et possesseur libre et paisible*.

Le mot exprime donc chez elle une présence continuelle qui autorise toute parole d'amour, tout échange d'amour avec celui à côté duquel elle se présente devant Dieu le Père. Le ton n'est pas conventionnel ni convenu (sauf peut-être dans quelques lettres) mais plutôt audacieux, elle s'en justifie en s'appuyant sur les écrits de Bernard de Clairvaux.

L'extase et le ravissement

Nous distinguerons avec Van der Sandt trois manières de connaître et d'appréhender la réalité divine : la première comporte un apprentissage par les sens ; la deuxième s'appuie sur la raison et l'intelligence ; la troisième enfin, à la plus haute **pointe de l'âme** et par l'amour extatique, transporte l'homme au-delà de ses possibilités jusqu'à l'union à Dieu : union si intime qu'elle va, dit Van der Sandt, au-delà de Dieu lui-même. Une telle extase donne à l'âme d'entrer dans le cellier, alors qu'aucune perception sensible ou intellectuelle n'en franchit jamais le seuil. Le mot ravissement ajoute à celui d'extase l'idée d'une violence soudaine et sans commune mesure avec les forces de l'homme, arrachant l'esprit à tout ce qui vient par les sens ou la raison.

Ce qui vient d'être dit correspond à la définition de Furetière, pour qui l'extase est une espèce de ravissement d'esprit qui le transporte hors de soi-même. Elle suspend la fonction de sens.

Bérulle décrit l'incarnation comme l'extase par excellence puisque Dieu, transporté d'amour pour les hommes, sort alors de lui-même par son Fils et pénètre le créé afin d'y établir le triomphe de son amour. Le croyant participe dans les épreuves de sa chair et de son cœur à la dérélition du Christ souffrant. Il communique aussi, quand se dissipe la nuit, à la vie intérieure de Jésus glorifié. Celle-ci exerce alors un pouvoir proprement ravissant, qui unit ce croyant au regard d'amour et d'adoration porté par le Verbe vers le Père. Comme chez Van der Sandt, le mot ravissement n'a rien ici de la douceur que nous lui donnons aujourd'hui. Il conviendrait mieux de parler de **rapt**.

La traduction par le Père Cyprien des écrits de Jean de la Croix parle plus volontiers de ravissement que d'extase. Nous remarquons surtout que Jean, moins optimiste peut-être que Bérulle, répète les mises en garde : ravissements et extases surviennent quand la communication avec Dieu comporte encore des éléments impurs, dit-il dans la *Nuit Obscure*. Dans le *Cantique spirituel*, il compare l'extase à un envol plein de risques : Dieu visite son Epouse mignardement (délicieusement) et amoureuxment parce qu'elle a souhaité voir les yeux divins, mais ce **regard** lumineux la met hors d'elle-même, au-dessus de ce que peut supporter la nature ; il lui faudrait **mourir**, ce que Dieu n'acceptera jamais. *Reviens, colombe*, dit-il plutôt, reste dans la condition humaine, bien que tu ne saches plus en cet instant si tu es dans ta chair ou hors de la ta chair⁸⁸⁰. Tout cela arrive aux progressants ; car les autres, quand ils sont parvenus à un état de perfection, *ont désormais toute la communication faite en paix et suave amour, et ces ravissements cessent*. Jean de la Croix en reste là ; il propose au lecteur de se tourner vers Thérèse d'Avila *qui a laissé par écrit admirablement ces matières*⁸⁸¹.

Or Thérèse d'Avila cherche certes à mettre en garde, mais elle décrit aussi de manière positive et détaillée ce qui advient quand Dieu suspend l'âme dans l'oraison *par le ravissement, l'extase ou le rapt, ce qui est une même chose à son avis*⁸⁸², comme une ascension dans la nuée et comme un **vol rapide de l'esprit**. La chaleur du corps diminue, dit-elle, l'âme semble ne plus animer le corps, *on*

⁸⁸⁰ Allusion à la deuxième Epître aux Corinthiens, ch. 12, v. 2.

⁸⁸¹ JEAN, Cyprien 1949, pp. 764-768.

⁸⁸² THERESE, 1949, p. 956 ; THERESE, 1601 : *Auquel il est traité comme Dieu en l'oraison suspend l'ame avec ressentiment, ou extase, ou exces qui est tout une mesme chose à mon advis...*(titre du chap. IV des Sixièmes Demeures).

éprouve une joie et une suavité extrêmes⁸⁸³, mais la violence est également présente, qui vient comme briser l'être, lui donner un étonnant détachement de toutes choses terrestres, accompagné d'une profonde peine, si profonde qu'on en voudrait mourir. Quelques pages plus loin, elle dit comment le corps peut devenir si léger qu'il en perd toute pesanteur, suspendu dans une sorte de non-activité ; l'âme alors découvre d'en haut le néant d'ici-bas, ne veut plus rien posséder d'autre que Dieu, s'abandonner à sa gloire. Quand le ravissement prend fin, s'il a été véritable l'âme restera dans ces sentiments d'indifférence à tout autre que le divin ; sinon il s'agissait plutôt d'un accès de rage, selon le mot de st Vincent Ferrier⁸⁸⁴ qu'elle cite. Nous nous référons encore au *Château de l'âme*, lorsque Thérèse parle de l'oraison de quiétude et du mariage spirituel : quand Dieu et l'âme jouissent mutuellement l'un de l'autre dans un silence très profond, les ravissements cessent presque complètement.

Madame Acarie s'exprime fort peu sur le sujet ; nous ne connaissons qu'un seul propos, dans lequel elle dit que son désir (de l'eucharistie sans doute) est tel qu'elle en défaille. Souvenons-nous de sa réticence première à la lecture des pages de Thérèse d'Avila.

Jeanne de Chantal ne parle, fort discrètement, que des extases et ravissements de son père François de Sales, qui avait une lumière toute particulière en la **fine pointe** de son âme. Elle préfère que les religieuses s'attachent à l'exacte observance de la Règle plutôt qu'aux joies du ravissement. Elle ne désire enfin pour elle que le bras du Bien-Aimé, sur lequel prendre appui, gardant les **yeux clos** sur le chemin qui mène à la vie éternelle.

Marie de l'Incarnation écrit sans ambage à son fils, qu'il faut céder sans retenue à Dieu qui est si doux et si ravissant. Décrivant dans la *Relation* de 1654 le premier état d'oraison, elle parle de **pâmoison** plutôt que de ravissement, quand l'âme ne connaît plus rien que Dieu qui la possède. Mais dans le cellier où l'âme est entrée, et nous sommes ici au deuxième état d'oraison, Dieu parle au cœur ; ce sont alors extases, ravissements et **visions intellectuelles**. Et quand la Trinité se donne à elle,

⁸⁸³THERESE, 1601 : *Il y a une sorte de ravissement, que j'appelle d'esprit... et par cecy vous verrez ce que fait sa divine Majesté pour conclure ce mariage, lequel selon ce que je puis comprendre, doit estre, quand il donne de ravissements, par lesquels il la tire hors de ses sens, parce que si estant en icceux elle se voyoit si proche de cette grande Majesté, il ne luy serroit pas paraventure possible de demeurer en vie, cela toutesfois s'entend des vrais ravissements et non pas des faiblesses des femmes comme nous en avons icy-bas...*

⁸⁸⁴THERESE, 1949, p. 207 ; référence au *Traité de la Vie spirituelle*, de Vincent Ferrier, ch. XII in : V. Ferrier, *Tractatus vitae et instructionis spiritualis D. Vincentij...* Rothomagi, apud R. de Beauvais, 1607.

elle se trouve en des **transports** d'amour. Déjà dans le texte de 1633, étant toute tendue vers le mariage spirituel, elle use de plusieurs mots équivalents pour dire cette expérience unique : elle est pâmée, elle défaille d'amour, elle se trouve **captive**, comme **folle**, **enivrée**, et prise dans un **enchantement**, alors que Dieu lui a ravi sa volonté propre. Le ravissement vécu par Marie est plus tempétueux que le vol rapide de l'esprit de Thérèse d'Avila.

Le goût, la saveur et la suavité

Est-il possible de rester fidèle dans la foi sans avoir ressenti une fois au moins la saveur de Dieu et depuis lors en garder le doux souvenir ?

Voyons les définitions que donne Furetière : le goût, l'un des cinq sens de l'homme, est ordonné par la nature à discerner les saveurs ; le mot désigne aussi l'appétit de boire et de manger ou bien encore la qualité d'une chose. La saveur est donc une qualité que le sens du goût discerne dans un corps. Les médecins en distinguent neuf : les trois premières saveurs sont chaudes, il s'agit de l'âcre, l'amère et la salée ; trois autres sont dites tempérées, ce sont l'huileuse, la douce et l'insipide ; les trois dernières enfin sont réputées froides, à savoir l'austère, l'ascerbe et l'aigre. Quant à la suavité, il s'agit d'une **douceur** agréable, au corps ou à l'esprit mais particulièrement à l'odorat. On trouve également, dit Furetière, de la suavité dans la dévotion, c'est à dire dans le culte rendu à Dieu avec ardeur et sincérité (le mot piété marquant plutôt l'affection et le respect)⁸⁸⁵.

Van der Sandt parle de *sapor*, l'objet du goût, et de *sapida sapientia*, la sagesse pleine de saveur. La saveur divine est faite de **tendresse**, de **délices** et de douceur, elle se goûte à la fine **pointe de l'âme** et se répand ensuite dans tout l'être, elle est incommensurable.

Sur les traces de l'aimé, dit Jean de la Croix, l'amante du poème perçoit un goût de vins aromatiques, comme un **baume** délicieux, si délicieux que toutes les saveurs du monde ne sont plus que lassantes quand une fois, et il suffit d'une seule fois, elle a goûté la saveur divine ; et nous, pas plus que l'amante, ne pourrons dire grand-chose de ce goût divin sinon peut-être qu'il nous a émerveillés, que nous en avons goûté par pure grâce comme au hasard d'une rencontre, et que nous sommes

⁸⁸⁵ Furetière cite *La Dévotion aisée*, par le P. Pierre Le Moine, Paris, A. de Sommerville, 1652.

désormais prêts à toute folie pour retrouver cet indicible enivrement. Une telle **ivresse** provoque une transformation radicale : au delà de l'abîme qui nous séparait de l'infini divin et nous effrayait, nous parvenons comme au delà du bien et du mal (pour paraphraser Nietzsche). En nous toute infirmité se trouve guérie, tout ce qui de nous-même nous paraissait insipide trouve saveur en Dieu, participe à la saveur même de Dieu. Et nous continuons notre route.

L'index des oeuvres de Jean de la Croix recense un nombre important d'emplois de ce mot. Ces références marquent les étapes de la *Montée du Carmel*. Tous les goûts de la terre ne valent rien quand on les compare aux délices de Dieu. Il est donc nécessaire, bien avant de ressentir le goût de Dieu, de retrancher de l'âme le goût et l'**appétit** de toutes choses terrestres et même des choses de Dieu. Il est utile au débutant qu'une certaine persistance d'un goût sensible pour les choses saintes encourage son effort, et lui permette d'apprendre à savourer toute nourriture de l'âme qui vient de Dieu. Mais ensuite, pour accoiser pleinement cette âme, il lui faut aller au-delà de ces saveurs spirituelles. Plus tard encore Dieu lui retirera jusqu'au goût de la méditation ; et ce n'est qu'au terme d'un très long chemin de désappropriation que l'épouse enfin goûtera, ensemble avec son Epoux, aux fruits de la vie divine.

Madame Acarie dit, en parlant de sa réception, que l'eucharistie est une nourriture pleine de **suavité**, dont elle se sent toute **consommée** en la recevant, suavité si forte et persuasive qu'elle surpasse presque la foi nécessaire à ce geste. Mais dans une lettre d'avril 1615 à Monsieur de Marillac, soit à la fin de son noviciat, elle déplore aussi le fait de goûter si fort la vérité de Dieu et pourtant de ne pas *s'y rendre*, ce qui veut dire ne pas conformer pleinement sa vie à cet amour et ne pas la régler en conséquence. La fin de l'oraison, dit-elle ailleurs à Bérulle, est de se conformer à la volonté divine par vertu et non pour trouver goût et consolation à cette pratique. Le goût, ainsi lié au **sentiment**, demeure secondaire aux yeux de Madame Acarie.

Jeanne de Chantal parle régulièrement de suavité, qu'elle applique avant tout à l'amour venant de Jésus, par exemple dans cette remarque lumineuse : *l'esprit de Dieu est suave et joyeux*. Cette suavité ne concerne pas seulement le contact personnel avec Dieu, elle peut s'expérimenter aussi dans l'échange fraternel et le partage en communauté. Certes il n'en est pas toujours ainsi : on peut aimer une consœur de charité sincère sans pourtant apprécier sa compagnie, sans la *goûter* dit Jeanne de Chantal. Par là comprendra-t-on peut-être aussi que Jeanne puisse encore

cheminer, *les yeux clos, appuyée au bras du Bien-Aimé* : que pourrait-elle chercher à voir ailleurs quand elle sait le bien-aimé présent au plus profond d'elle-même ?

Dans la prière, et puisque Dieu est suave et joyeux, il n'est pas nécessaire, dit-elle encore, de multiplier les mots et les phrases, il importe bien davantage de savourer chacun d'eux. De cette manière l'âme peut ressentir ce goût qui n'a pas de goût parce qu'il dépasse en force le goût sensible.

Nous n'avons recensé la présence de ces mots ni dans la correspondance ni dans les *Relations* de Marie de l'Incarnation. On peut penser qu'ils ne lui paraissaient pas assez expressifs pour dire le partage d'amour. Nous observerons plus loin qu'il en va de même avec les termes relatifs au parfum.

D'autres images lui conviennent mieux, celles de la **conversation** ou du colloque intime, des **respairs** et des soupirs, ce langage qui est une autre manière d'exprimer avec fougue une suavité allant, elle aussi, comme au-delà de la foi.

Nous lisons dans le *Château de l'âme* de Thérèse d'Avila plusieurs réflexions sur les goûts, et d'abord sur leur différence d'avec les **contentements** et la **tendresse** dans l'oraison. Les contentements sont la satisfaction et la joie que nous ressentons en priant, ils sont naturels. Ils ne dilatent pas le cœur mais le serrent au contraire un peu, ils peuvent faire pleurer des larmes amères à celui qui prend conscience de l'infinie distance entre ce que Dieu souhaite de lui et la manière dont il répond à ce souhait. Nous restons ici au niveau d'une dévotion souvent troublée par les distractions et les imperfections qui ballotent et encombrant le cœur. Les contentements viennent comme l'eau dans un bassin qu'un très long aqueduc doit alimenter, mais les goûts ressemblent plutôt à l'eau d'un bassin directement alimenté par une source d'eau pure. La source représente Dieu, bien entendu. Ce que Thérèse appelle ici les goûts de Dieu, elle le nomme ailleurs l'oraison de quiétude, qui dilate le cœur et donne à respirer une suave **odeur** comme si l'on jetait dans le brasier de l'âme les **parfums** les plus embaumés.

La distinction est d'importance : le goût de Dieu naît au plus profond de nous, par la grâce de la Source, non par notre volonté. Seuls les contentements peuvent être le fruit d'un effort.

L'intimité ou privauté

Quoi de plus intime qu'un ami auquel on découvre son cœur et ses affaires plus confidemment qu'à tout autre, dit Furetière. La privauté se définit comme une grande familiarité qui n'échappe pas à quelques excès. Pour ce qui est de la vie intérieure, on ne peut véritablement goûter Dieu que dans le calme et l'intimité.

Pour comprendre l'intimité mystique, voyons ce que dit Van der Sandt : après un temps de componction, qui est la vive douleur d'avoir si souvent offensé Dieu, dans des domaines si nombreux et parfois malgré soi, l'âme peu à peu se rassemble sur elle-même dans un apaisement de l'être. Elle reçoit en son intérieur la parcelle d'éternité que Dieu voulait y déposer. Alors elle se sent pacifiée au plus intime d'elle-même.

Dans sa traduction de Jean de la Croix, le Père Cyprien n'emploie pas ces mots. Pourtant toute la seconde partie du poème de la *Nuit Obscure* mais aussi plusieurs vers du *Cantique Spirituel* ou de la *Vive Flamme* décrivent merveilleusement l'intimité avec le divin. Le Père Cyprien parle plutôt de **secret**. L'épouse souhaite garder le secret entre elle et son Aimé, et le cellier sera précisément le lieu du secret, car il est un lieu **retiré**.

Madame Acarie le fait remarquer à une correspondante : toute âme qui vit religieusement peut parvenir à une très intime **union** de sa volonté avec la volonté de Dieu. Elle s'inspire ici directement de Thérèse d'Avila et se réfère aux Cinquièmes demeures du *Château de l'Âme*, qui traitent de la manière dont l'âme s'unit à Dieu dans l'oraison. Toutes nos puissances sont profondément endormies par rapport aux choses du monde, dit Thérèse, car l'union à Dieu dépasse immensément tous les délices et tous les contentements de ce monde. Alors que l'épouse du Cantique cherchait comme en vain son bien-aimé partout, c'est lui qui l'introduit dans le cellier. Comme le ver à soie construit le cocon dans lequel il meurt afin de devenir papillon, nous nous construisons une demeure qui est le Christ, nous habitons peu à peu en lui, et dans cet intérieur nous devons mourir à nous-même pour renaître tout habités de Dieu⁸⁸⁶.

On retrouve l'idée d'intimité chez Jeanne de Chantal, dans les conseils de direction donnés à la Mère de Chaugy pendant son noviciat, à propos d'un point précis de la

⁸⁸⁶ THERESE, 1949, pp. 892 à 926.

vie religieuse : le célibat. Par cet état que la religieuse choisit, il se fait *une union si intime de grâce entre Dieu et (son) âme* que Jeanne ne peut expliquer comment ce mariage sacré se fait, mais ce sera au ciel. Nulle part il n'est question de privauté.

Marie de l'Incarnation au contraire, et même avec abondance verbale, décrit l'amoureuse familiarité, la privauté intime avec son Amour. Ces privautés ne s'expliquent pas, elles excèdent tout ce que pourrions imaginer, désirer et gagner par nos pauvres forces. Il s'agit du **commerce** intime de la plus parfaite charité, qui seule peut se réaliser dans le secret du **cellier**, lieu bienheureux dans lequel Dieu a enfermé l'âme. Une nouvelle fois Marie de l'Incarnation paraît bousculer le langage établi : elle use de ces mots sans leur donner la moindre coloration péjorative, car l'excès de familiarité qu'ils semblent comporter vient du choix de Dieu lui-même d'excéder toute mesure.

La jouissance

Nous en parlons à propos d'héritage mais le mot se dit aussi en matière d'amour, dit Furetière : le moment de la jouissance assouvit les passions et donc les ralentit en calmant leur violence. Jouir est plus fort que posséder, car il est possible de posséder sans jouir. Jouir d'une femme en ayant sa compagnie charnelle donne la plus grande félicité en ce monde ! Pour insister sur le mutuel consentement et sur le rendez-vous qui permettra cette commune jouissance, on préférera le verbe conjouir.

Le mot *fruitio* (que nous traduisons par *fruition* mais le mot français ne se trouve pas chez Furetière) donne à Van der Sandt l'occasion de décrire d'une part la circulation d'amour entre les trois Personnes de la Trinité (le souffle et l'**écoulement** de l'Esprit-Saint entre le Père et le Fils) d'autre part la divinisation de l'homme en Dieu : l'amour que Dieu porte à celui qui l'aime transfigure cet amour « de retour » et le rend comme un seul avec le sien qui est infini, de la même manière qu'une flamme ardente absorbe en elle une autre flamme plus humble et plus faible. Il n'y a plus d'intermédiaire entre Dieu et son aimé, ils vivent ensemble une unité d'amour et de jouissance.

Selon Jean de la Croix, la **joie** représente la première des quatre passions de l'âme, quand celle-ci est enveloppée de quelque chose qui lui donne contentement. On

trouvera dans la *Montée du Carmel* de longs développements sur les diverses joies de l'homme et sur la purification nécessaire de toute joie qui ne vient pas de Dieu. Intéressons-nous ici à ce qu'il dit des fiancailles spirituelles, particulièrement dans les couplets XIV et XV du *Cantique Spirituel*. Quand les angoisses et les plaintes intérieures prennent fin, l'âme commence à vivre dans un état de délectation. Elle jouit, par cette union de fiancailles, de la **quiétude** de l'âme, de la **suavité** intérieure et de toutes les grandeurs divines que Dieu lui communique. Toute envahie du **torrent** de l'Esprit de Dieu, elle se sent plus inondée que par toutes les rivières du monde, torrent qui noie toutes ses actions et passions, mais il devient fleuve et ce fleuve est de paix. Il dit aussi que Dieu la touche comme un **vent** porteur d'amour, lequel lui communique amoureusement toutes les vertus de l'ami. L'âme entre encore dans un état de perfection, état procuré par Dieu, qui lui permet de jouir de leur suavité et de leur parfum. Cette jouissance enfin est vaste comme la **mer**, elle ne diminue pas quand elle se communique à quelqu'un d'autre et rien ne peut s'ajouter à ce qu'elle est pour la grossir. Nous sommes ici dans une description poétique de la divinisation de l'âme par l'amour.

Thérèse d'Avila se décrit admirablement, suspendue dans les **bras** de Dieu, collée à sa **poitrine**, goûtant infiniment son **bonheur**. Les mots qu'elle choisit parlent d'une grande jouissance amoureuse. Sa conclusion pourtant peut étonner et peut-être décevoir : elle ne peut dire à quoi comparer cette jouissance, sinon à celle d'une mère qui comble de caresses son enfant.

Madame Acarie demande à Dieu qu'Il lui ouvre les portes de son Amour, afin qu'elle en jouisse. Pleine d'un sentiment d'indignité devant le divin, elle veut jeter ses péchés dans le feu de l'amour divin, pour qu'ils soient *consumés*, avant que le désir de l'aimé la **consume** elle-même. Le mot prend un sens fort chez Madame Acarie : son désir passe de la préparation de soi à l'accueil de l'aimé, en un mouvement toujours plus violent, qui pourtant s'apaise quand elle découvre que le désir en lui-même est déjà **plénitude** de lumière et d'amour. Point n'est besoin de jouir, mot qu'on ne trouve qu'une seule fois dans ses billets. Le fruit le plus doux du désir, c'est le **désir** lui-même.

Jeanne de Chantal parlera plus volontiers de s'abandonner, ou d'accoiser son cœur, que de jouir. La jouissance est encore à venir, comme un don supplémentaire de Dieu : quand elle aura été, selon les mots d'Augustin qu'elle cite, taillée, écorchée, brûlée ici-bas, elle pourra **posséder** Dieu et en jouir dans l'éternité ; du moins le

souhaite-t-elle pour Marie-Aimée de Morville. Elle tient un même langage à la Mère de Chaugy pendant son noviciat, à propos de la chasteté : le mariage spirituel ne se comprendra qu'au ciel où nous jouirons pleinement de Lui. Pour l'heure il importe de demeurer dans l'état qui est le nôtre, et de prendre la joie quand elle vient, si elle vient. La jouissance, fruit de l'amour, ne concerne pas particulièrement le temps présent. Si elle advient on ne la refusera pas. Mais elle est d'abord un trésor promis pour le **ciel**.

Il n'en va pas de même, encore une fois, chez Marie de l'incarnation. Elle donne rendez-vous à son fils dans le cœur de Jésus, dont ils jouiront ensemble. Autour de ce mot nous observerons une grande variété dans l'expression de cette expérience. Ni l'embarras des affaires ni le repos intérieur n'ont d'influence sur la jouissance de l'amour, écrit-elle, encore jeune femme, à son confesseur. Cette jouissance se passe dans le **cabinet** de Dieu, où Il la caresse, la charme, la fait **mourir** de jouissance, et elle se trouve alors comme en un ciel. Le ciel n'est pas seulement promis pour l'au-delà mais déjà pour la vie présente. Marie écrit plus tard que toute action faite en présence de Dieu lui est un petit **paradis** de **réciprocité** où Dieu prend ses **plaisirs** avec l'âme et l'âme avec Dieu. Parfois cependant cette âme souffre d'impatiences amoureuses. Mais elle réaffirme ici ce qu'elle disait déjà en 1627, que ni les embarras des affaires, ni les peines ou maladies ne sauraient troubler ce fond qui est la demeure de Dieu et lieu même de la jouissance.

On retrouve une semblable description dans la *Relation* de 1633 : quand elle est entrée dans le Cœur de Jésus, son âme jouissait de lui comme dans un **nid d'amour**. La jouissance ne diminue pas la **passion**, qui reste insatiable puisqu'elle peut dire qu'elle jouit et continue de languir (ce qui contredit la définition de Furetière). Jouir vient de la **privauté** de l'union, quand Jésus lui-même se donne, et cette jouissance est impossible à décrire à qui ne l'a pas expérimentée.

La langueur

A l'opposé apparemment de la jouissance on trouve la langueur, dont Furetière dit qu'en morale elle désigne des afflictions ou passions violentes qui privent de joie ou de santé. Il s'agit en général d'une lente diminution des forces, qui peut devenir mortelle. Languir, c'est voir s'altérer sa santé jusqu'à sentir approcher la mort. Le tableau est donc fort triste.

Van der Sandt partage cette vision triste : l'âme en état de langueur ne fait rien de sa propre volonté mais *se couche là où l'instinct de Dieu l'attire*. Mais cet état dépressif s'avère finalement providentiel en ce qu'il la détourne du mal, non parce qu'elle ne se sent plus libre de le choisir mais parce qu'elle devient incapable de vouloir ce mal.

Cela s'appelle **mélancolie** ou désolation chez Jean de la Croix. (La mélancolie est l'humeur la plus pesante et la plus incommode, dit Furetière, une sorte de rêverie parfois agréable mais le plus souvent destructrice). La **tristesse** spirituelle est une imperfection, dont la meilleure version consiste en une sainte tristesse de n'être pas aussi parfait que ceux qui vous entourent. Cet état provoque de l'amertume, mais conduit aussi sur un chemin de purgation sensitive. Dans le meilleur des cas il s'agit d'un sentiment de **vide** qui demande à être comblé. La langueur serait comme l'expression féminine de ce sentiment de vide, d'un premier désir de **mourir** d'amour tant on souffre de l'**absence**.

Madame Acarie, selon ce que nous rapporte Boucher, ressent une langueur de vivre tant qu'elle est séparée de la présence de Dieu. Elle le dit dans un passage d'une lettre à son cousin, pense Boucher. B. Sesé, dans son édition récente des lettres, précise qu'il s'agit effectivement de Bérulle.

Jeanne de Chantal n'use pas de ce mot.

Dieu, dit Marie de l'Incarnation, laissa la Mère Marie de Saint-Joseph (dont elle narre la vie et la pieuse mort) dans un grand désir de mourir pour jouir de lui, désir si grand qu'elle souffrait des langueurs extrêmes. Les dispositions données de manière passive à l'âme, dans la pauvreté d'esprit, la font languir d'amour et aspirer au divin mariage. Elle peut donc être amoureuxment impatiente, ou languir parce qu'il la fait jouir puis trop vite se retire. Etre **malade** d'amour fait languir toujours davantage. Elle a déjà noté cette ambivalence dans sa première *Relation* : elle jouissait de son Epoux et pourtant ne cessait de languir.

Les larmes

Nous versons, dit Furetière, des larmes de douleur aussi bien que des larmes de joie. Les larmes de pénitence mêlent les deux, comme en versa la Madeleine aux pieds de Jésus puis elle les essuya de ses cheveux.

La **consolation** mystique, opposée à la désolation et à ses larmes, consiste pour Van der Sandt en une douceur que Dieu communique aux contemplatifs parce qu'ils sont fidèles (*fideles*) ou dévoués (*devoti*) et s'appliquent à la plus grande dévotion. La fragilité de la chair qui déteste l'effort, la bataille de la sensualité qui s'oppose à la raison, ont l'habitude d'empêcher ou de diminuer la dévotion. Les habitudes et nécessités de cette vie le font aussi : chacun a ses obligations qui attristent ou distraient. Dieu aide l'âme de celui qui s'est attaché à lui, adoucit ce qui paraît difficile, insuffle à cette âme quelque douceur spirituelle qui rendra l'effort facile et joyeux. Ainsi le contemplatif, par de pieuses réflexions, reçoit une lumière qui l'attire vers les choses d'en-haut et lui fait mépriser celles d'en-bas...

Plusieurs pages de Thérèses d'Avila parlent des larmes. Comme la **dévotion** et l'**attendrissement**, ce sont pour elle les premières faveurs surnaturelles. Quand la soif de Dieu et le feu de l'amour brûlent le cœur, les larmes venant de l'oraison **rafraîchiront** ce cœur sans éteindre le feu et c'est ici merveille de l'amour. Les larmes, don de Dieu, peuvent être de repentir ou de supplication, pour soi-même ou pour le monde. Notre cœur est souvent dur, trop dur, et seul le feu de l'amour peut agir sur lui ; le cœur alors *distille comme un alambic*, et quand viennent les larmes elles donnent la force et la paix. Mais il importe de ne pas les provoquer, pas plus qu'il n'en faut chercher les consolations. Celles-ci viendront après la tempête, comme le premier rayon de soleil derrière les nuages, par la seule **miséricorde** de Dieu.

Jean de la Croix, dans le début du poème de la *Nuit Obscure*, dit de l'âme qu'elle est dans une sorte d'**angoisse** amoureuse, puis au premier verset du *Cantique Spirituel* qu'elle est laissée dans le **deuil**. C'est le premier état de l'âme qui vient de rencontrer l'amour. Dans le *Chant du Christ et de l'âme*, le berger pleure non d'avoir été blessé mais de penser qu'il est oublié : il s'agit bien ici d'un temps de **déréliction**, comparable à celle du Christ pleurant avant d'étendre les bras et de mourir, le cœur tout **navré** ! A ses yeux comme à ceux de Thérèse d'Avila la consolation n'est pas essentielle. Il faut incliner à souffrir plutôt qu'à être consolé, du moins quand il s'agit d'entrer dans la nuit des sens, et de suivre ainsi le chemin de croix du Seigneur. Et si dans cette nuit obscure, il se faut tout de même consoler, ce sera en gardant confiance en un Dieu qui n'abandonne personne.

Pour Madame Acarie la consolation peut s'avérer utile aux débutants, afin qu'ils ne se découragent pas.

Quand viendrez-vous me consoler ? demande Jeanne de Chantal dans le *Petit Livret*, s'exprimant comme nous le faisons quand il nous arrive de fondre en larmes. Mais Jeanne considère de tels propos comme pleins d'espérance, comme un chant d'amour inspiré de son père spirituel. Elle parle souvent de ses dérélictions spirituelles, mais utilise rarement le mot larmes. En parcourant ses *Méditations*, ses *Exhortations* ou ses *Pensées pour la Solitude*, nous découvrons une femme parfois au bord des larmes et pourtant toujours confiante parce que Dieu est l'auteur aussi bien de la nuit que du jour. Elle cherche et fait chercher aux autres l'apaisement et la douceur dans une **confiance** en Dieu parfois un peu triste mais toujours inébranlable. Elle cherche toujours à **accoiser** le cœur de ses religieuses, et plus encore à susciter la douce joie d'être à Dieu, et le bonheur de pouvoir le demeurer. Marie de l'Incarnation est d'abord fondamentalement convaincue que larmes et cris de joie viennent quand Dieu le veut et ne dépendent que de Lui. Elle ne parle ni de larmes de joie ni de larmes de déréliction.

Le lit, la couche

Quand Furetière parle de lit, il s'agit d'un meuble comme nous n'en connaissons plus, comportant ciel, rideaux et fond de lit. La couche ne désigne en général qu'une pièce du tout : le bois du lit. Le mot signifie figurément le mariage, quand on dit par exemple que Dieu bénit le lit des mariés en leur donnant lignée. Une femme, dit-il encore, a souillé son lit ou la couche de son mari lorsqu'elle a commis un adultère : est-ce donc l'amant qui vient chez elle en cachette, et non le contraire ? Les plaisirs du lit, les tours de lit, figurent tous les plaisirs défendus. Les mots lectus ou cubile, qui signifient le lit ou la couche, ne se trouvent pas chez Van der Sandt.

On ne trouvera pas davantage ces termes dans le lexique de Jean de la Croix. Nous le rencontrons pourtant dans la traduction des poèmes, par exemple dans le *Cantique Spirituel* où le lit est dit semé de fleurs, agrémenté de pourpre et couronné de gloire. Il symbolise l'**union** réalisée, la communication faite à l'âme de toutes les richesses divines quand elle prend le souper de l'Amour avant de descendre au **cellier**. Dans la *Vive Flamme* il n'est pas question de lit, car l'Épouse repose sur le **sein** même du Bien-Aimé. Jean de la Croix utilise le symbole du lit dans quelques passages de ses commentaires. Par exemple à propos du premier vers du *Cantique*

Spirituel, quand l'épouse demande à l'ami où il prend son repos, le commentaire traite l'image en respectant les conventions d'interprétation du Cantique des Cantiques : il s'agit du lit fleuri du Verbe divin dans lequel il se tient caché, et le Père se repose ou *met sa complaisance* en lui⁸⁸⁷. Toutes les autres utilisations sont de la même veine : l'âme quitte le lit de ses plaisirs pour chercher celui qu'elle aime ; le lit de l'épouse est pur et chaste, fleuri de toutes les fleurs des vertus : il n'est autre que le Verbe, qui est aussi le lit du Père.

Jeanne de Chantal emploie ce mot dans les *Méditations pour la solitude*, à propos de la chasteté : les anges, dit-elle, gardent le lit du roi, lit qui représente l'âme dévote. Elle-même garde pour son Aimé le **jardin** de son cœur, qui est une manière de lit. Mais tout emploi de cette sorte d'image est marqué chez Jeanne d'une extrême réserve : certes le cœur de la religieuse est comme le lit de Dieu son Epoux, il doit rester bien blanc, avoir des draps propres et bien frais. Mais il faut le loger seulement dans une belle chambre d'hôte : partager le lit de l'Aimé ne se peut concevoir que dans l'au-delà. Jeanne espère de tout son cœur parvenir un jour aux **noces** de l'éternité. Ces images s'incrincent dans une profonde attente de la vie éternelle et ne cherchent à décrire ni un état présent ni un désir pour ce temps présent. Jeanne répète pourtant à la Mère de Chaugy que son cœur est le lit de repos de son divin Epoux. Il faut suivre cet époux, dans le jardin des consolations aussi bien que dans l'action, dans le repos de midi sur sa **poitrine** ou sur la couche nuptiale par la contemplation.

Marie de l'Incarnation, qui jouit de Dieu en son **nid** d'amour comme elle ose le dire, veut orner son âme de vertus pour la rendre digne de devenir la couche de l'époux. Mais ce qui rend possible cette transformation ce sont, dit-elle, des **touches** divines et **écoulements** subtils, opérant la nécessaire purgation de l'âme devant la vision presque insoutenable de la grandeur de Dieu. Elle tient à préciser qu'il ne faut rien chercher, dans ce qu'elle dit alors de son union avec la Trinité, qui relèverait de la simple *imagination*⁸⁸⁸ : en effet dans cette union les fonctions de l'âme sont arrêtées, l'âme est entièrement passive et les mots d'amour sont simplement les moins inadéquats pour dire l'indicible. Marie en use pourtant fort bien, par exemple à propos de l'abandon qui rend l'épouse humble et toute petite :

⁸⁸⁷ Evangile de Matthieu, ch. 3, v. 17.

⁸⁸⁸ *Puissance qu'on attribue à une partie de l'âme de concevoir les choses et de s'en former une idée sur laquelle elle puisse asseoir son jugement et en conserver la mémoire* (Furetière). Il ne faut pas entendre ici ce côté un peu illusoire, sans prise sur la réalité, que nous attribuons aujourd'hui à l'imagination.

Dieu, dit-elle, « réduit » l'âme pour y prendre ses délices, Il va cependant trouver dans le lit étroit toute la place du maître et de l'époux, et posséder son épouse. L'épouse s'est faite toute petite, mais elle partage la couche nuptiale.

La liquéfaction et l'écoulement, la mer et l'océan

Les mystiques ont dit de l'amour qu'il est liquide, ou qu'il se liquéfie, comme le fer passé au feu se met lentement à fondre et à couler jusqu'à devenir feu lui-même. Par l'ardeur de l'amour divin et son insufflation dans l'âme, dit Van der Sandt, une telle âme qui était auparavant froide et rigide est comme enflammée d'un désir obstiné. Alors devient clair ce qui était auparavant obscur, assoupli ce qui était rigide, à tel point que cette âme, devenue liquide, s'écoule entièrement dans l'aimé et lui est unie, ne faisant qu'un seul esprit avec Dieu, un peu comme l'or et l'argent, fondus ensemble, en viennent à former une masse homogène....

La liquéfaction est donc l'action du feu ou de la chaleur, touchant des corps fusibles et qui met leurs parties en mouvement. En matière de métaux on l'appelle fusion, dit Furetière ; par ailleurs la lumière est un écoulement perpétuel des rayons hors du soleil. On dit enfin que Jésus sentit un écoulement de la vertu divine quand la femme qui avait un flux de sang fut guérie par le seul attouchement de sa robe⁸⁸⁹.

Appliquées à ce qui nous intéresse ici, ces définitions aident à comprendre la mise en mouvement de l'âme qui devient maléable, sa fusion avec la divinité après l'attouchement de celle-ci, et le feu qui lui est communiqué.

La **blessure** est une blessure par le feu et le **cautère** un remède détruisant par le feu la maladie, en général un fer rougi ou un sel artificiel qui brûle la plaie ou l'ulcère ; cette blessure nouvelle guérit la blessure première. Ce qu'exprime Jean de la Croix c'est le fait que Dieu, touchant l'âme de son feu amoureux, la rend elle-même feu : Dieu à la fois coule son esprit dans l'âme et fait **couler** l'âme en lui. Mais l'âme n'est pas comprimée ni oppressée par Dieu, elle est plutôt **dilatée** dans la délectation. Il s'agit d'un écoulement **réci-proque** et **délicieux**, de Dieu en l'âme et de l'âme en Dieu.

⁸⁸⁹ Evangile de Luc, chap. 8, v. 44.

Jacques de Jésus Maria, dans ses *Notes* sur les écrits de Jean de la Croix⁸⁹⁰, rattache la notion de liquéfaction à celle de la nuit de l'esprit dans laquelle les puissances de l'être se trouvent suspendues, comme le dit aussi Thérèse d'Avila. La liquéfaction signifie ici la perte de tout pouvoir personnel, de toute efficacité de l'entendement et de la volonté. Se liquéfier, c'est **se perdre** en Dieu, se défaire de sa propre vie pour laisser totalement Dieu vivre en soi.

Nous ne trouvons aucune réflexion de Madame Acarie à propos de liquéfaction du cœur ou de l'âme.

Jeanne de Chantal écrit à la Mère de Blonay sa joie de la voir *le cœur détrempe* en la consolation des miséricordes divines. Etre **détrempe** signifie être imbibé d'eau, ce n'est pas exactement synonyme de liquéfaction, terme qu'elle n'utilisera jamais.

Marie de l'Incarnation dit que l'oraison provoque en elle comme un écoulement de la bonté de Dieu dans son cœur. Ce que ressentait également, dit-elle, la prieure des ursulines de Loudun. Dans le sixième état d'oraison, elle mentionne les subtils écoulements qui accompagnent les **touches** intérieures. Et quand Jésus lui demande son cœur, elle l'appelle un ravisseur qui lui enlève le cœur car elle se sent liquéfiée en lui, ce qui exprime un sentiment plus violent que le subtil écoulement.

Mais souvent Marie parlera en termes plus violents encore, plus proches de la **noyade** dans l'amour que de la liquéfaction, avec des images de mer et d'océan, d'**engloutissement** dans un océan d'amour comme une conséquence de la liquéfaction de l'âme : nous soulignons ici que pour Marie, il s'agit non seulement de son âme qui se liquéfie pour se mouler en Dieu, mais d'abord de Dieu lui-même qui se liquéfie pour la pénétrer et l'emporter comme en une lame de fond.

Le mariage après les fiancailles

Le mariage spirituel représente l'accomplissement de la quête. Mais on n'en trouvera aucun équivalent latin dans le lexique de Van der Sandt ; ce qui étonne un peu, puisque Ruesbroec par exemple avait écrit un *Ornement des noces spirituelles*... Deux termes s'en approchent, qui sont l'amor unitivus et l'amor uniens. L'amour, dit-il à cet article, comporte en lui-même une vertu unitive qui fait tendre les deux amants à devenir comme un seul être. Mais il faut ici marquer les

⁸⁹⁰ *Œuvres spirituelles du B. Père Jean de la Croix... et un Esclaircissement Théologique du Père Nicolas de Jésus Maria*. A Paris chez Veuve Pierre Chevalier, Ruë S. Jacques, M.DC.LII. p. 288.

limites : dans le cas de l'âme et de Dieu, si différents dans leur être même, il n'est pas possible de passer de la **tendance** à la réalisation sans que se trouve réduit à rien l'un des deux : l'âme, bien entendu. L'**union** mystique la plus parfaite sera certes ineffable, suréminente, mais il subsistera toujours quelque ineffaçable dissimilitude. L'amour que Dieu porte à l'âme est déifiant, de manière seulement **dispositive** : il la dispose à devenir Dieu par participation, mais cette disposition ne devient jamais effective ici-bas.

Sans surprise les références abondent chez Jean de la Croix. Elles tendent à montrer que l'état de mariage spirituel est rare, et qu'on ne saurait le décrire clairement. Toute explication ne présente qu'une maladroite ébauche, le *crayon* dit-il (nous dirions le crayonné) d'une réalité infiniment plus parfaite. Il s'agit d'un baiser de Dieu à l'entrée du jardin, dans l'union intime qui en découle il semble que la nature humaine devienne divine comme la nature divine. Jean de la Croix parle donc d'une divinisation par **participation**. Ailleurs, sans employer le mot mariage mais en développant la réflexion sur une participation à la nature divine de Dieu, il dit comment les assauts du bien-aimé, purifiant l'âme progressivement et la pénétrant toujours plus avant, vont jusqu'à opérer une **transformation substantielle** de l'âme !

Thérèse d'Avila, dans le *Château de l'âme*, envisage ce mariage sous un autre angle : ce n'est pas Dieu qui conduit l'âme élue en son divin cellier ; c'est l'âme aimante, dont le Château comporte plusieurs demeures, qui doit garder pour son époux la plus somptueuse de celles-ci. Quand Dieu acquiesce au désir de mariage spirituel, elle l'introduit alors en cette demeure privilégiée, et les trois Personnes de la Trinité prennent finalement place dans la pièce la plus intime. Pour Thérèse comme pour Jean, la perfection de l'union ne se réalisera que dans l'éternité. Ici-bas les combats et les fatigues continuent, mais Dieu demeure dans le palais de l'âme comme un roi dans la paix de sa résidence malgré les guerres qui l'environnent.

Le Père de Jesus-Maria, dans ses *Notes*, éclaire encore Jean de la Croix par quelques citations de Thérèse, en insistant sur les différences qu'elle énumère entre les fiançailles et le mariage spirituel.

Même si elle exprime plusieurs fois le désir et décrit aussi les heureux effets de ce qui doit bien être un mariage spirituel, Madame Acarie ne fait nulle part usage de ce terme.

Il en va presque de même pour Jeanne de Chantal. Nous avons dit qu'elle utilise près de quarante fois dans sa correspondance le mot époux, mais on ne trouvera qu'un seul passage dans lequel elle parle de mariage. Il s'agit d'un *Conseil* de direction adressé à la Mère de Chaugy, dans lequel elle affirme encore une fois que la pleine jouissance de l'Époux sera le fait de la vie éternelle et cette pleine jouissance sera celle du *mariage sacré* ou des *noces sacrées*. Dans les *Entretiens* ou les *Exhortations*, le mot n'apparaît jamais.

Il n'est pas fréquent dans la correspondance de Marie de l'Incarnation. Nous le trouvons dans l'Abrégé qu'elle adresse à son fils : d'abord dans le sixième état d'oraison lorsque, languissante, elle aspire à ce mariage spirituel ; puis dans l'état suivant où sont décrits les effets de ce divin mariage. Elle est demeurée toute absorbée par la Trinité dans une perpétuelle contemplation, mais aussi dans les angoisses et la tension que provoquait son **aspiration** véhémente (qu'elle nomme *tendance*) au mariage. Cette tension, quand elle entend la voix de l'aimé et quand elle perçoit sa présence comme derrière une muraille, est si vive qu'elle en pourrait mourir. Elle dit ne parler qu'en bégayant de ce qui lui arrive, avoue n'avoir *rien lu de semblable*, en conclut que sans doute les autres mystiques se sont tus *par respect de Dieu* ou par crainte que certains lecteurs *n'en fussent mal édifiés*⁸⁹¹. Dans la suite, le mariage spirituel est amplement décrit, mais le mot ne paraît plus. Marie précise encore ceci : *Depuis ce temps j'ai lu le Cantique des cantiques. Je ne puis rien dire qui y ait plus de rapport, mais le fond expérimental fait bien d'autres impressions que les paroles sonnent. Il y a une privauté, des hardiesses, des rapports et des retours d'amour que la langue humaine ne peut exprimer*⁸⁹². Nous voici donc avisés de donner toute leur puissance aux mots mais de ne pas oublier leur faiblesse aussi.

Revenons à l'*Abrégé de (sa) vie* dans la lettre à son Fils⁸⁹³. En cet état de mariage spirituel, l'esprit, abstrait des attachements aux choses de la terre, ne cesse de chanter l'amour qui l'habite à la manière des chants du Cantique des cantiques, mais agonise en même temps de ne pouvoir quitter son corps de chair pour rejoindre dans l'éternité l'objet de son amour. Cet état de mariage spirituel trouve place dans le septième état d'oraison ; il y en a treize en tout. Le mariage spirituel

⁸⁹¹ MARIE, *Ecrits*, II, p. 128.

⁸⁹² MARIE, *Ecrits*, II, p. 147.

⁸⁹³ MARIE, *Lettres*, p. 517

constitue donc une étape décisive dans le cheminement de Marie, mais une étape seulement, qu'elle atteint après quelques années de veuvage mais avant son entrée en religion, et surtout bien avant son départ pour le Canada.

La pâmoison et la mort d'amour

Il n'est guère question de la mort d'amour dans le lexique de Van der Sandt. On parle de mort mystique à propos de l'union mystique, dit-il, mais la comparaison atteint vite ses limites. Mieux vaut parler de **sommeil** ou de **dormition** dans l'extase. Il cite à ce propos un très beau texte de Bernard de Clairvaux, commentaire du sommeil de l'épouse dans le Cantique des Cantiques : il ne s'agit pas du sommeil de Lazare au tombeau mais d'un sommeil vigilant qui détourne les sens et l'attention de leur objet habituel pour les centrer sur l'unique objet du désir, qui est l'époux : comme un **ravisement** hors de tout désir, dans une région paisible propice à l'amour.

Tout ce que j'apprends de Toi me navre et je meurs d'un je ne sais quoi qui m'est balbutié, dit Jean de la Croix dans le *Cantique Spirituel*⁸⁹⁴. Le commentaire de la strophe ajoute que le travail de l'amour peut conduire aux frontières de la mort quand Dieu touche l'âme si intimement : la blessure d'amour, plaie devenue ulcère, conduirait cette âme à la mort de son enveloppe corporelle si Dieu ne la retenait ici-bas, tant est immense le désir qui rend toute autre chose inepte et douloureuse. Seuls subsistent au centre de l'âme le visage aimé et la caresse désirée ; à quoi servirait-il de rester en vie si ce visage et cette caresse venaient à disparaître même pour un moment ? Vite il faut passer, si possible, de ce monde dans l'éternité qui ne laissera plus rien s'évanouir et nous échapper. On retrouve le même thème dans un poème, une tension extrême et déchirante, qui fait que l'âme aimante *meurt de ne pas mourir* parce que l'exil loin de Dieu est bien pire que la mort.

Dans cet état, l'âme tient la mort pour une amie, et le jour de la mort comme celui des **épousailles**, dit encore Jean de la Croix dans le *Cantique spirituel* : quand le regard définitif de l'amant vers l'aimée la fera mourir ce sera pour le rejoindre. Il y a bien des manières de mourir, dit-il ailleurs : on meurt de maladie ou bien à cause de l'âge, d'autres meurent de quelque impétuosité ou rencontre d'amour plus

⁸⁹⁴ JEAN, Cyprien 1949, Cantique, strophe VII, p. 696

violente que les autres, ce que signifie le vers de la *Vive Flamme* : *Achève, et brise si tu veux / Le fil de ce rencontre heureux*⁸⁹⁵. Nous voyons bien comment ses mots sont liés les uns aux autres, la mort d'amour venant d'un **attouchement** si vif qu'il équivaut aux épousailles spirituelles. La douce douleur persiste en ce cas, de vivre encore ici-bas jusqu'à ce bienheureux moment où l'amant brisera lui-même le fil ou la toile si mince qui sépare l'âme de Lui.

Thérèse d'Avila parle aussi de son expérience aux frontières de la mort d'amour. Cette mort est évitée par l'action divine : pour que ne se produise pas l'arrachement définitif de l'âme, Dieu administre un remède à la trop puissante tension amoureuse vécue par cette âme dans la chair : il fait entrer Thérèse en ravissement, et c'est l'**extase** qui la préserve d'une sorte de suicide.

Ce qui précède rejoint les commentaires de Nicolas de Jesus Maria dans ses *Notes et remarques en trois discours* sur Jean de la Croix⁸⁹⁶. Il souligne ce que dit Jean de la Croix, d'abord dans la *Vive Flamme* et plus précisément à propos du vers : ***Brise la toile de ce rencontre heureux***⁸⁹⁷ : Dieu seul mènera l'union à sa perfection. En effet l'âme a brisé les deux premières toiles, en renonçant aux choses du monde et en faisant taire tout désir ; mais la troisième toile, celle de la vie sensitive, sera brisée par Dieu quand il viendra *enlever le joyau de l'âme*, dans la mort du corps et par un très doux et heureux mouvement.

Dans la *Montée du Carmel* également, Jean prévient les débutants : lorsqu'ils auront enlevé tous les empêchements ou voiles, ils se trouveront dans une totale nudité ou pauvreté d'esprit : leur âme simple et pure se transformera en la simple et pure Sagesse, *parce que le naturel manquant à l'âme déjà amoureuse aussitôt le divin y est infusé naturellement et surnaturellement, pour qu'il n'y ait pas de vide en la nature*⁸⁹⁸. Nous avons ici la clef permettant de comprendre ce processus de dépouillement, de dénudation jusqu'à la mort d'amour : il n'y aura jamais de vide, car tout vide que nous créons ou laissons advenir en nous est aussitôt rempli par le divin.

Nous ne trouvons pas cette expression chez Madame Acarie. Ni chez Jeanne de Chantal, qui avait cru mourir d'amour et de détresse, et ce n'était pas au sens figuré, quand son mari lui avait été enlevé brutalement : cela suffit peut-être à expliquer

⁸⁹⁵ JEAN, Cyprien 1949, p. 1221.

⁸⁹⁶ JEAN, Cyprien 1652, *Notes* 4 et 14.

⁸⁹⁷ JEAN, Cyprien 1949, p. 981.

⁸⁹⁸ *op. cit.*, p. 193.

qu'elle s'exprime autrement quand il s'agit de l'oraison. Nous prendrons note aussi que François de Sales ne l'utilise pas davantage.

J'ai souffert à en mourir, d'aimer si violemment, dit la jeune Marie de l'Incarnation. Elle crie vers son délectable amour qu'elle souhaite vivement la mort. Les lettres datées de Tours et adressées à dom Raymond de Saint-Bernard décrivent avec une véhémence amoureuse tout à fait singulière les aspirations de Marie à l'union parfaite et totale. Elle est embrasée, captive, insatiable, comme enivrée, selon ses propres termes, à en perdre l'usage des sens puisqu'elle parle de **pâmoison** amoureuse. Elle reprend le même terme à propos de l'oraison de quiétude, premier état dans lequel l'âme, ne sachant plus rien, est comme pâmée en celui qui la possède et cette pâmoison comprend un enivrement, des touches, des caresses, des ravissements, des plaintes amoureuses, des soupirs et respirs... en fait tout ce qui précède le mariage spirituel. La mort d'amour ou l'**agonie** d'amour, n'est donc pas tout de suite une douce déchirure mais d'abord un **tourment**, par la violence des désirs que Dieu semble attiser. Dans la *Relation* de 1654, elle dit qu'elle aurait trouvé son soulagement dans la mort pour aller jouir de lui. Mais elle meurt plutôt d'absence et de désir, quand Dieu la laisse sans jouissance et semble prendre plaisir à la faire ainsi mourir et mourir encore. Même ses caresses enfin la font **expirer** en lui, en souffrant les morts les plus douces. La délicieuse agonie se calmera finalement dans le grand océan d'amour. Marie en parle remarquablement dans la lettre qui propose une biographie de la Mère Marie de Saint Joseph : un matin pendant l'oraison, Dieu regarda la Mère d'un regard si tendrement amoureux qu'il aurait pu la faire mourir d'aimer.

Observons une fois encore la force des mots chez Marie de l'Incarnation : mourir d'amour c'est d'abord mourir dans un déchirement, un excès, un cri ; la paix viendra plus tard, dans cette union totale à laquelle Marie donne un nom précis, celui de mariage spirituel.

Le thème de la mort d'amour traverse la littérature de l'époque, jusqu'à la poésie et la musique de la Cour. Nous ne retiendrons ici que le seul exemple d'Anthoine Boësset qui occupa les postes les plus prestigieux au service de Louis XIII. Il ne s'intéresse ni aux airs légers ni aux chansons que l'on se plaisait à entendre et à chanter chez Gaston d'Orléans, frère du roi. Il préfère mettre en musique des poèmes délicats, souvent mélancoliques, exhalant des plaintes amoureuses dont le langage respecte toujours le même code et met en scène des amantes oublieuses et

des amants plutôt désespérés : dans la solitude ils doutent de leur aimée qu'ils ne rejoindront sans doute jamais. Nous sommes ici dans un tout autre registre que celui de Marie de l'Incarnation : ces poètes vont mourir d'amour par absence et déchirement sans retour. Marie au contraire court le risque de mourir d'amour tant la certitude de rejoindre l'aimé rend impossible de supporter même une courte attente.

Les parfums et les onguents

Le parfum est une odeur agréable qui frappe l'odorat, il se dit figurément des choses qui flattent agréablement l'esprit, dit Furetière qui ajoute : l'onguent était autrefois un parfum liquide dont on s'enduisait par propreté et délicatesse, il désigne aujourd'hui une composition dont se servent les chirurgiens pour faire des emplâtres et soigner les plaies ; la **myrrhe** est une gomme de résine, grasse, odorante, acre, mordante et fort amère ; enfin l'**onction** désigne le fait de frotter d'huile, de pommade ou d'un corps gras pour guérir, et se dit aussi en religion à propos du caractère sacré qu'on donne par une onction d'huile.

Nous pensions consulter chez Van der Sandt le mot *olfactus* : mais le contenu de l'article est bref : pour distinguer l'odorat parmi les cinq sens mystiques, il nous renvoie d'abord au deuxième livre de sa *Théologie mystique*⁸⁹⁹, puis à Tauler pour nous rendre attentif à la difficulté d'expliquer ce point de vocabulaire. Il s'étend un peu plus à propos de la myrrhe : elle symbolise l'épreuve que Dieu envoie parfois à ses amis pour éprouver leur fidélité. Cette épreuve prend trois formes : la disparition de tout sentiment intérieur, l'assaut des tentations, enfin le mépris venant de ceux qui sembleraient pourtant les plus capables, par leur sagesse spirituelle, de comprendre les souffrances de l'âme. C'est le seul « parfum » dont traite Van der Sandt.

Le *Dictionnaire biblique* nous apprend que la myrrhe est odorante, médicinale et antispasmodique ; employée pour embaumer les morts mais aussi pour parfumer les vivants, elle est dans la Bible le symbole de la sagesse (Eccles., ch. 24, v. 15) ainsi que de l'époux et de l'épouse (Cant., ch. 1, v. 13 et ch. 5, v. 1)⁹⁰⁰.

⁸⁹⁹ Com. VI, Exerc. 17.

⁹⁰⁰ J. Dheilly, *Dictionnaire de la Bible*, Desclée, 1964, p. 788.

Jean de la Croix dit dans son *Cantique Spirituel*, que les vents du sud apportent les odeurs de l'amour comme un doux parfum d'ambre au milieu des rosiers. Ici odeurs et parfums ont une connotation positive. Il en va de même dans la *Vive Flamme*, quand il cite expressément le Cantique des Cantiques pour dire la réciprocité d'amour : les désirs amoureux sont comme un parfum d'encens adressé par l'âme à celui qu'elle aime, ils sont aussi les bonnes odeurs d'amour que Dieu adresse à l'âme et qui l'attirent vers lui. Le désir de Dieu est premier, qui envoie vers l'âme ses premières grâces par onctions et odeurs des onguents, comme en prélude à des présents plus délicats encore qui la conduiront jusqu'à l'union et à la transformation substantielle. Mais de tels présents lui parviennent dans les cavernes de l'âme et la troublent en augmentant le désir : ce désir premier de Dieu sur elle, de la prendre vers lui et de la posséder, la chavire comme l'envoûtant parfum d'une femme dans la rue peut troubler un homme.

Si Jean de la Croix parle des *profondes cavernes du sens*, autrement traduit par *les grottes creuses du sens aveugle et ténébreux*⁹⁰¹, c'est bien pour signifier qu'en toute cette affaire Dieu guide l'âme et la veut conduire comme on conduit un aveugle par la main. Il prend prétexte de la parabole⁹⁰² pour mettre en garde contre les directeurs aveugles qui pourraient conduire l'âme sur de mauvais chemins... prenez garde à trois aveugles, dit-il, à savoir : le mauvais maître spirituel, l'esprit malin en personne, enfin l'âme elle-même qui se donne de mauvais conseils. Or l'âme marche dans la solitude, nécessaire avant l'union, solitude de la passivité par laquelle elle ne cherche plus rien, ne désire plus rien, mais doit demeurer dans un simple regard d'amour et se laisser guider par les odeurs et les onguents de Dieu jusque vers le cellier.

Madame Acarie utilise le mot onction uniquement dans sa signification sacramentelle, à propos du sacrement des malades.

Jeanne de Chantal prend quelquefois l'image du parfum ; par exemple dans les *Méditations pour la solitude* pour encourager les religieuses à chercher l'exemple de Jésus dont le parfum les attire ; mais elles devront aussi partager le fiel qu'il a bu sur la croix, avec Marie sa mère si douce qui portait sa douleur et celle de son fils comme un bouquet de myrrhe sur son sein. Nous retrouvons ici chez Jeanne de Chantal la mère toujours inquiète et qui souffre pour ses enfants.

⁹⁰¹ JEAN, Cyprien 1949, pp. 1031 et ss. et p. 1221.

⁹⁰² Evangile de Mathieu., ch. 15, v. 14.

Dans les *Exhortations*, ce sont les religieuses qui doivent répandre elles-mêmes le parfum divin, parfum venu des actions d'amour et des souffrances endurées par Jésus sur la montagne du Calvaire. Nous retrouvons ici le point de vue habituel de Jeanne : l'épouse de Jésus est épouse d'un Dieu mis en croix et qui souffre par amour. Parfums et odeurs revêtent deux significations, celle du bonheur de l'amour, vite rattrapée par celle de la participation aux souffrances du Sauveur.

L'onction intérieure dans l'expérience de Dieu est si sublime que Marie de l'Incarnation ne trouve pas de mots pour la décrire. Elle représente l'attrait continué avec lequel Dieu emporte l'âme. Marie, *avec l'onction qui convient*, écrit à une amie traversant un temps de souffrance et d'épreuves, que Jésus a été pour elle un bouquet de myrrhe ou de grâce sur sa poitrine. Elle cite encore le Cantique pour dire l'élan de son âme vers Dieu et pour en exprimer la jouissance elle parle de la **volupté** divine qui **embaumait** son âme. Rien de plus chez elle. La comparaison avec les parfums et odeurs ne lui est pas particulièrement familière.

Les plaisirs et les délices

Nous chercherons en vain un commentaire de Van der Sandt à propos de delectatio ou de voluptas, de gaudium ou de deliciae. Mais dans l'article sur l'amor dulcis, qui remplit l'âme de suavité, Dieu est présenté comme le bien le plus délectable.

Est **délectable** selon Furetière ce qui réjouit et donne du plaisir, comme l'amour ou la bonne chère ; quand plusieurs plaisirs viennent ensemble on parle de délices, venant pour les uns de l'étude ou pour les autres du jeu ; mais au début du monde les vrais plaisirs se trouvaient au paradis, jardin des délices. Les plaisirs sont les joies que ressentent l'âme ou le corps excités par quelque objet agréable. Le mot peut aussi désigner la **volupté**, délectation qui chatouille l'âme ou le corps, ou le dérèglement des passions, et le mot prend ici une signification négative.

Pour Jean de la Croix, les délices de l'amour de Dieu sont inestimables. Ils sont reçus dans le **cellier**, appelé aussi la **salle** du Roi. Plusieurs *poèmes* parlent de délices ; ainsi le poème sur la Création de l'homme appelé à participer à la nature divine et dans lequel Dieu s'adresse à son Fils et l'avertit qu'il penchera l'épouse vers lui afin qu'elle s'embrace avec délice dans le feu de son amour. Le *Cantique Spirituel* parle de l'**écoulement** délicieux d'un baume venu du ciel sur l'épouse

entrée dans le jardin des délices, alors que la vive flamme de l'amour provoque en son cœur une **plaie** délicate.

Peu de plaisirs ou de délices chez Jeanne de Chantal, qui parle d'abord du **bon plaisir** de Dieu. A ses sœurs d'Annecy, elle recommande de se soumettre à ce bon plaisir. Elle s'applique à elle-même la recommandation. Cette soumission concerne les temps de souffrance : il faut accepter les douleurs et incommodités quand celles-ci viennent du bon plaisir divin. A Mademoiselle du Tertre cependant elle dit son assurance que, si elle sacrifie tout pour Dieu, Lui-même la mettra en son jardin et la fera jouir de délices éternels. Elle prie enfin Dieu pour Mgr Frémiot, qu'Il le comble de délices ici-bas et de la félicité dans l'éternité. Pour une fois enfin, les délices paraissent accessibles dès cette vie.

Ces mots ne se trouvent pas chez Madame Acarie.

Comme elle demeure constamment en présence de Dieu même pendant les affaires les plus temporelles, Marie de l'Incarnation s'estime en une sorte de **paradis** dans lequel elle prend ses plaisirs, là même où Dieu les prend aussi, en insistant une fois encore sur la **réciprocité**. Mais le terme plaisirs est très rare, c'est même la seule fois qu'il est utilisé. Elle parle davantage des délices : ainsi dans l'une des premières lettres à son directeur, elle affirme que Dieu est toute sa vie et ses délices. Et dans la *Relation* de 1633 elle s'écrie que son doux Amour lui donne des délices adorables ; en 1654, parlant des âmes amoureuses, elle dit que Dieu les conduit à devenir si humbles et petites, et donc à ce point pacifiées, qu'Il prendra ses délices en elles. Ici la suite immédiate du texte est aussi fort intéressante puisqu'elle prend l'image du **lit** conjugal, souvent étroit, dans lequel elle doit laisser à l'Époux une large place pour qu'il puisse paisiblement posséder son aimée.

Le regard et les yeux

Qui pourra soutenir le regard d'un Dieu irrité ? dit Furetière dont les exemples ne sont pas toujours attirants. Notons encore qu'il donne un sens figuré : *pour mon regard* signifie à mon avis. Mais il ne fait pas état d'une formule telle que *un simple regard*.

Van der Sandt propose de comprendre ce que signifie le regard « simple » (c'est à dire non contaminé par des humeurs mauvaises) à la lumière de l'évangile : *La lampe du corps c'est l'œil. Si ton œil est sain, tout ton corps sera lumineux. Si ton*

*œil est malade, ton corps tout entier sera ténébreux. Si donc la lumière qui est en toi est ténèbres, quelles ténèbres!*⁹⁰³. La lumière de l'oeil représente l'intention bonne, dans le domaine mystique elle signifie la **clarté** intérieure et la sérénité de celui qui renonce précisément à toute image pour ne garder que la clarté simple, au-delà de toute réflexion spéculative. On ne trouve pas chez lui d'article à propos du verbe aspectare.

Il est intéressant de noter que dans la langue latine, le mot *oculus* désigne aussi la chose chère ou précieuse, par exemple dans l'expression *ocule mi ! mon trésor !* ou bien dans cette autre : *in oculis aliquem ferre, vouloir beaucoup de bien à quelqu'un* comme nous disons aujourd'hui *tenir à quelque chose comme à la prunelle de ses yeux*, ou *porter quelqu'un dans son cœur*, ce qui ouvre quelques pistes de réflexion.

Nous ne trouvons pas de terme relatif au regard ou aux yeux qui soit recensé dans les tables de Jean de la Croix. Nous rencontrons pourtant dans ses poèmes plusieurs allusions aux yeux : ainsi dans les couplets du *Cantique Spirituel* il est dit que les yeux sans ombre de l'âme voient en Dieu leur clair luminaire, que les yeux divins sont aimés pour leur grâce, qu'ils communiquent cette grâce par l'action du regard porté sur l'âme, laquelle implore Dieu de tourner les yeux vers elle sur la montagne. De même dans le poème *A lo divino* : Jean est ébloui par la **lumière** divine, et dès lors, les yeux clos par l'éblouissement, il ose faire un saut dans l'inconnu pour atteindre son amour ; ce qui nous fait nous souvenir encore des *yeux clos* de Jeanne de Chantal. Il y a bien une poétique des yeux dans la théologie de Jean de la Croix.

Un autre texte retiendra notre attention, que nous n'avons pas cité jusqu'ici : celui du Père Joseph (du Tremblay). L'histoire retient surtout de lui la fonction de conseiller auprès de Richelieu. Mais il est aussi un personnage profondément religieux : il enseigne aux religieuses bénédictines du Calvaire (dont il est le fondateur) l'exercice intérieur de simples actes de foi et d'amour. Il faut, dit-il, faire régulièrement *renovation d'attention* à Dieu ; cela se peut par un rapide souvenir ou remise en mémoire, le **clin d'œil** qui convient à l'intelligence. Pour traiter ce point, il prend appui sur le passage du Cantique dans lequel l'aimé dit à l'épouse qu'elle l'a bouleversé par un seul de ses yeux⁹⁰⁴. Ce n'est pas qu'elle ait fermé

⁹⁰³ Evangile de Mathieu, ch. 6, v. 22 et 23

⁹⁰⁴ P. Joseph, *L'exercice du moment présent*, prés. J.-M. Gueullette, Orbey, Arfuyen, 2006, p. 52, cite Cant., ch. 4, v. 9 : *Vous avez blessé et navré mon cœur, ma sœur et mon épouse, par l'un de vos yeux.*

l'autre œil bien sûr, dit le Père Joseph, mais par clin d'œil il veut dire un simple regard.

Si vous voulez que je vous regarde, regardez-moi premièrement ! s'écrie Madame Acarie en ouverture des *Vrays Exercices*⁹⁰⁵. L'exclamation est fondamentale. Nous retiendrons aussi une ligne de la lettre à Bérulle dans laquelle elle décrit son passage, indépendant de sa volonté, d'un regard extérieur au regard intérieur : elle regarde un jour presque distraitemment un crucifix (*d'un regard extérieur* dit-elle), tout à coup son âme est si touchée que le regard *intérieur* se porte aussitôt sur la personne du Christ en agonie.

Dans une lettre déjà citée à Dom Jean de Saint-François, Jeanne de Chantal dit de François de Sales qu'il avait une **simple vue** des vérités de la foi. Et vers la fin du *Petit Traité sur l'Oraison* elle recommande aux religieuses de demeurer dans le **simple regard** vers Dieu. Elle explique quelques pages plus loin cette expression assez fréquente chez François : un cœur confiant ne s'occupe pas trop de lui-même ; il garde plutôt sur Dieu le regard simple d'un enfant qui se sent aimé et paisible, quand sa mère ou son père ont une attention aimante à son égard. Elle se sent *inclinée* par Dieu, et nous établirons ici un parallèle avec le poème de Jean de la Croix cité plus haut : Dieu le Père parlant à son Fils, lui dit qu'il incline l'âme vers lui afin qu'elle s'embrace d'amour à son contact. Ici le simple regard, compris à la façon de François, signifie l'état de celui qui, sans voir ni entendre, sans avoir aucune trace d'une présence aimée, connaît pourtant cette présence avec certitude et bonheur. A la page du *Traité de l'Amour de Dieu* où précisément François s'en explique, Jeanne a fortement marqué dans son exemplaire le paragraphe qui parle de la quiétude ressentie à être là simplement, à la vue de Dieu parce que cela lui plait.

Nous donnons en annexe un passage bouleversant de la lettre que Jeanne adressa en décembre 1637 à la Mère Angélique Arnauld : elle dit avoir trouvé l'apaisement dans une remise totale entre les mains de Dieu, qui lui permet de ne plus s'inquiéter du chemin à suivre mais de *marcher les yeux clos, appuyée sur le Bien-Aimé*. Curieusement, dans l'édition qui fait aujourd'hui référence, la même lettre, suivant un manuscrit conservé dans les archives d'Annecy, ne comporte pas ce

⁹⁰⁵ ACARIE, *Ecrits*, p. 140. Dans cette édition, un certain nombre de fragments sont donnés à la fin ; mais chez B. de Jésus-Marie et dans la copie que les religieuses du couvent de Pontoise ont eu l'amabilité de nous procurer, ce dont nous les remercions chaleureusement, ces mêmes fragments sont donnés en note dès la première page, comme dans l'une des versions de Duval.

paragraphe⁹⁰⁶. Nous aimerions que la version d'A. Gazier soit authentique car elle résume de manière poétique le cheminement de Jeanne, si inquiète et soucieuse, vers la plus grande sérénité intérieure et nous allons dire pourquoi : Jeanne, à la différence de Marie de l'Incarnation, pense que le *mariage spirituel* ne se réalisera pas ici-bas mais dans l'au-delà ; il ne représente pas pour elle le désir des désirs, le sommet auquel parvenir dès cette vie. Mais ce moment qu'elle atteint d'accoisement total, non pas *entre* les bras de l'Aimé mais *appuyée sur* lui, en est comme l'équivalent. Il ne lui est plus nécessaire de dire ce que disait Madame Acarie, *regardez-moi d'abord !* Elle peut au contraire doucement marcher *les yeux clos*, non pas dans un sentiment de tristesse comme on pourrait le penser à première lecture, mais dans la pleine confiance qui est sa manière à elle d'accéder à l'ultime. Chez Marie de l'Incarnation, les extases, ravissements, **visions** intellectuelles, toutes manières de regard vers Dieu dans les celliers de l'oraison d'union, adviennent comme des conséquences naturelles des touches et caresses divines. Mais les mots regard ou vision apparaissent peu dans la correspondance de Marie : le lieu de la jouissance et du désir se trouve ailleurs. Nous les rencontrons cependant dans la *Relation* de 1633, quand un seul regard amoureux venant de son époux divin l'apaise en lui montrant combien il partage ses plaisirs et ses plaintes. Ici le récit de la première vision que Marie eut de Jésus venant à elle, quand elle était encore enfant, revêt la plus profonde signification. Elle a sept ans, elle rêve une nuit qu'elle se trouve dans la cour de l'école, qu'elle lève les yeux au ciel et voit le ciel ouvert, elle voit un visage d'une beauté indicible, elle le reconnaît et s'entend prier d'être à lui et quand elle se réveille son cœur en est ravi. Comme Madame Acarie, Marie passe du regard extérieur au regard intérieur, elle est **éblouie** par la Beauté divine, elle se sent regardée par ce Jésus qui vient, puis elle se réveille au regard extérieur.

Le repos, la quiétude et la paix

Les latins nomment habituellement *otium* l'absence de travail et le temps des loisirs studieux et agréables ; dans les écoles mystiques, les mots *otium*, *silentium*

⁹⁰⁶CHANTAL, *Lettres*, V, p. 468.

(silence) *cessatio* (relâche, loisir) et *quies mystica* (repos mystique) sont pris souvent comme équivalents.

L'âme jouit pleinement de ce repos quand elle est unie à Dieu. Elle croit avec confiance que Dieu ne repoussera pas une âme aimante, elle s'efforce de ne laisser advenir aucune pensée, aucun sentiment ou désir, mais attend paisiblement l'**inopération** de Dieu, selon le terme choisi par Van der Sandt. Nous sommes bien en présence d'une théorie de la cessation de toute activité, même la plus haute, qui pourrait distraire de l'attente de Dieu : demeurer dans le silence, les bras ouverts pour recevoir. La tranquillité (*tranquillitas*), le répit (*laxamentum*), la détente (*remissio*), le loisir (*otium*), signifient dans un sens mystique que la volonté, rattachée à Dieu par un sentiment très intime, se tient en Lui, ou bien encore d'une certaine manière se couche ou se love en Lui. La voici qui respire du même mouvement respiratoire que Dieu, reposant près de Lui, avec Lui et en Lui.

Jean de la Croix parle souvent de repos, de paix ou de quiétude. Ils sont un signe de la vraie contemplation : inondée par le torrent de l'amour divin, l'âme demeure en paix. Dans un passage du *Cantique Spirituel* il l'appelle **accoisement** : *cette nuit accoisée* de l'âme⁹⁰⁷ ressemble à ce moment subtil de la fin de la nuit, quand très légèrement on perçoit qu'elle va peu à peu s'alléger des ténèbres et se mêler des premières lueurs de l'aurore. L'amant se trouve ici dans l'état du veilleur, qui voit lentement émerger les contours de toutes choses. Jean de la Croix le nomme aussi **sommeil spirituel**.

Dès la première strophe de la *Nuit Obscure* il est question de repos : l'amante peut quitter son logis et rejoindre subrepticement son aimé, car chez elle plus personne ne parle ni ne bouge, tout est en repos. Ce calme propice lui permettra bientôt, ayant elle-même la main de l'aimé doucement sur la nuque, de reposer sa tête sur lui. Elle est dans un repos plus doux encore que ne l'était sa maison. Elle pénètre dans le **jardin**, elle rencontre son aimé qui la prend contre lui et met son bras sous sa nuque. Le repos est lié à ce jardin lumineux qui remplace celui de la faute originelle. Elle s'endort, l'aimé désire que plus rien ne trouble ce doux sommeil, ce repos profond dans lequel l'aimée demeure toute **abandonnée** comme après l'amour.

⁹⁰⁷ Le terme est retenu par le P. Cyprien ; il signifie adoucir, apaiser une tempête ou une sédition, est vieilli et vient du mot latin *quietus*, comme le mot quiétude bien sûr (Furetière).

Nicolas de Jesus Maria fonde sa douzième proposition sur le commentaire du vers *ma maison étant désormais accoisée* : l'âme sensitive et l'âme spirituelle s'apaisent, comme si elles retrouvaient l'état d'innocence originelle. Ce repos fait suite au long combat mené contre la concupiscence et toute sorte de désirs, à la mise en **oubli** dans les profondes cavernes du sens de tout ce qui n'est pas Dieu, à qui l'on donne seulement un simple regard amoureux. Une grande quiétude accompagne le simple regard dont nous avons parlé plus haut⁹⁰⁸.

Thérèse d'Avila compare le second degré d'oraison, dit de quiétude, à la situation du jardinier (il faut arroser le jardin de son âme) qui ne tire plus l'eau du puits à la force de ses bras mais en mettant en route une noria : il trouve enfin le temps de prendre du repos⁹⁰⁹. Elle dit ailleurs que le premier degré d'oraison ressemble à quelque fontaine alimentée par un long aqueduc, alors que l'oraison de quiétude ressemble à cette autre fontaine qui reçoit l'eau directement d'une source : pas de crainte que les intermédiaires et leurs artifices techniques se détériorent⁹¹⁰. L'oraison de quiétude donne à jouir des goûts divins, et l'âme comme un bassin qui ne cesserait de grandir pour accueillir la source, ressent toute suavité, étant admise à goûter les douceurs de Dieu⁹¹¹.

Seule Jeanne de Chantal fait usage du terme accoiser. Elle écrit à François qu'elle souhaite rester quelques jours encore dans la solitude (de la retraite annuelle) *pour un peu bien accoiser mon esprit en Dieu*⁹¹² ; à la Mère Favre, qu'il faut accoiser son cœur en la mer d'amour et demeurer toute en repos en Dieu ; à Marie-Aimée de Morville, qu'il importe de rester paisible dans ce que Dieu ordonne pour notre vie ici-bas afin de passer ainsi facilement dans la vie éternelle. L'accoisement équivaut à la paix intérieure, au fait de rester tranquille et joyeuse en supportant toute souffrance avec patience, demeurant **remise en Dieu** qui reste le seul appui. Ce qui lui permet de marcher les yeux clos, doucement appuyée au bras du bien-aimé, sans plus se soucier du chemin à suivre.

Cette attitude convient à rassurer une supérieure dans l'exercice de ses fonctions, comme à ramener le calme dans les épreuves. Quand L.-A. Ogier souffre, Jeanne lui conseille de rester en repos dans les bras de Dieu, comme elle le dit encore à M.-

⁹⁰⁸ JEAN, Cyprien 1949, p. 1042.

⁹⁰⁹ THERESE, 1949, p. 137.

⁹¹⁰ *op. cit.*, p. 874.

⁹¹¹ THERESE, 1949, p. 886.

⁹¹² JEANNE, Lettres, I, p. 161.

A. Fichet. Nous retiendrons aussi ce passage des *Entretiens* qui invite à chercher Dieu pour **se blottir** entre ses bras comme un enfant dans les bras de son père. Dans l'esprit de Jeanne, ce repos de l'âme relève davantage de la confiance de l'enfant que de l'expérience amoureuse.

Signalons encore plusieurs traitements du même thème, dans les *Réponses* par exemple : les religieuses privées de l'appui sensible et du sentiment de la présence de Dieu doivent demeurer fermes et se reposer en Dieu par-dessus toute vue ou sentiment⁹¹³. Les *Paroles consolantes* le disent aussi : ceux qui se reposent en Dieu ont trouvé celui que leur cœur aime. Enfin quand elle parle de l'oraison de simple regard, ou de quiétude, il s'agit encore et toujours de la même certitude : demeurer ferme dans ce simple regard, voilà ce qui importe.

Au contraire de la quiétude, le mouvement représente une sorte d'inquiétude, qui peut s'avérer positive quand il s'agit de chercher ce qui est bon et bien : par exemple les allées et venues de Marthe quand Jésus est assis dans la maison. François en donne un admirable commentaire dans le *Traité de l'Amour de Dieu*, en même temps qu'il admire Marie *assise en une profonde tranquillité*⁹¹⁴, qui reçoit goutte à goutte la myrrhe venant des lèvres du bien-aimé (la myrrhe signe d'amour et signe de mort), jaloux lui-même de ce repos qu'il protégera.

Madame Acarie ne parle qu'une seule fois de repos, mais d'une façon qui représente un beau contre-point à ce que nous dit Jeanne de Chantal : il s'agit non du repos de l'âme en Dieu mais de celui de Dieu qui se repose en elle.

La respiration, les respirs et soupirs

Furetière définit le soupir tout simplement comme l'air qu'on attire puis qu'on exhale pour rafraîchir les poumons ; mais le mot peut exprimer aussi la tristesse ressentie, l'affliction ou la douleur, dans un mouvement presque involontaire : ainsi les amants font-ils de tendres soupirs auprès de leurs maîtresses quand celles-ci ne répondent pas à leurs désirs. La respiration c'est le mouvement des poumons qui attirent et repoussent l'air et donc qui permet le soupir. Il note enfin que la **spiration** est un terme de théologie, désignant la manière dont le Saint-Esprit est

⁹¹³ *Réponses sur les règles, constitutions et coutumier de l'Institut*, Ancey, Imprimerie A. Burdet, 1849, p. 521.

⁹¹⁴ B. Piqué, *Le lexique du repos entre mystique et littérature morale*, in *Pour un vocabulaire mystique au XVIIe siècle* Séminaire du Professeur C. Ossola, textes réunis par F. Trémolières, N. Aragno Editore, 2004, pp. 59 à 75.

produit par l'action coordonnée du Père et du Fils. Mais nous ne trouverons chez Van der Sandt ni le verbe spirare, ni suspirare.

Jean de la Croix évoque le **souffle** de la brise (*aspirar del aire*) dans le *Chant de l'âme et de l'épouse*. Dans la *Nuit obscure*, c'est le souffle du matin qui fait voltiger les cheveux de l'aimée et la légèreté même du souffle provoque une blessure. Enfin dans la *Vive Flamme*, c'est la douce spiration (respiration) de l'amant qui enivre l'amante.

Madame Acarie soupire après Dieu, par le désir qu'elle ressent de s'unir à Lui. Mais elle parle moins du soupir lui-même que du désir ardent qui le provoque !

Jeanne de Chantal ne parle jamais de respir, ni de soupir, ni de respiration.

Dieu a pratiqué comme une ouverture au cœur de Marie de l'Incarnation, comme une **bouche** qui respire et soupire de façon parfois si intense que son corps pourrait ne pas le supporter. Il y a donc en elle un souffle divin assez véhément pour bousculer la vie proprement physique. On trouve presque la même idée plus loin : les cœurs débordent et voudraient exprimer ce qui se passe en eux mais ne savent comment, ici la langue est bousculée. Dans les temps de quiétude, au simple regard correspond un *simple parler* comme un souffle discret mais continu : dans ce **langage court** la respiration naturelle va de pair avec l'**aspiration** surnaturelle. Dans le troisième état d'oraison, celui du mariage spirituel et mystique quand Dieu s'est totalement emparé de l'âme, se réalise un échange de respiration très subtil et très épuré, qui suffit aux deux amants pour se dire l'un à l'autre le mystère de l'être quand il s'agit de Dieu, et le vertige des désirs quand il s'agit de Marie. Le souffle qui va et qui vient porte dans le même mouvement la **parole** de chacun vers l'autre. Marie lie cette forme d'échange à l'oraison dans laquelle l'âme *voit les choses d'un simple regard*, au moment alors où, dit-elle en manière de citation : *ma demeure est dans la paix*⁹¹⁵ ; ce qui reprend surtout le premier couplet du Cantique de la *Montée du Carmel* : *Ma maison étant désormais accoisée*⁹¹⁶. Une lettre de Marie définit ainsi l'oraison : dire à Dieu, dans une respiration intérieure, qu'Il est mon amour et, le répétant sans cesse, ressentir peu à peu la plénitude de cette simple exclamation. Ne voyons-nous pas une ressemblance entre ce que dit Marie et la prière de

⁹¹⁵ Ps. 75, v. 3.

⁹¹⁶ JEAN, Cyprien 1949, p. 50.

l'hésychasme⁹¹⁷ ? Voici dans le souffle du respir le langage d'amour autoproduit par l'amour, la respiration qui fait vivre l'âme, laquelle étant amour et aimant l'amour, est devenue toute amour : ce que le Pseudo-Denys nomme les actes *anagogiques*. C'est l'une des dernières lettres de Marie.

Le thème du respir se rencontre bien entendu dans la *Relation* de 1633 d'abord, puis dans celle de 1654, tout à la fin : il ne s'agit même plus d'une respiration, même plus d'un soupir, seulement d'un **air** très doux dans le centre de l'âme : Dieu, avait dit le prophète, n'était pas dans la tempête.

La tendresse

Selon Furetière, est tendre ce qui apparaît délicat, sensible, faible et qui possède peu de résistance : la jeunesse est par exemple un âge tendre. Le mot s'emploie figurément en choses spirituelles et morales : l'âme tendre est facilement émue de compassion. On a raffiné en ce siècle sur les tendres amours, dit-il encore, en citant la Carte du Tendre de Madeleine de Scudéry. La tendresse est sensibilité du cœur et de l'âme : voyez les amants qui ne parlent que de tendresse de cœur. « J'ai de la tendresse pour vous » signifie que j'ai beaucoup d'amour pour vous. Le point commun à ces exemples est donc la **fragilité**.

Le mot français correspond au latin *teneritas* ou *mollitia*, qui ne se rencontrent pas chez Van der Sandt ; pour dire l'affection, pas d'autres mots que *amor* ou *caritas* (et puis *indulgentia* pour la tendresse des parents à l'égard des enfants). Que dit-il dans l'article sur l'*amor sensibilis*⁹¹⁸ ? Que cette forme d'amour se situe principalement dans les forces inférieures de l'âme, et qu'elle relève essentiellement d'une dévotion **sensible** et agréable. Il ne paraît donc pas que Van der Sandt la situe bien haut dans l'échelle mystique !

L'expression de la tendresse chez Madame Acarie prend appui sur l'image de l'**enfant** plutôt que de l'amant : dans une lettre à la sœur Marie de Jésus, elle l'avertit que rien ne sert de ressasser une faute commise, ce serait perte de temps ; mieux vaut agir comme un petit enfant qui a commis une faute : il se jette dans les bras paternels, certain que l'amour l'emportera sur la rigueur.

⁹¹⁷ Cette méthode ascétique et mystique (du grec ἡσυχασμός/hesychasmos de ἡσυχία/hesychia, immobilité, repos, calme, silence) veut désinvestir la conscience du flot des images et pensées « passionnelles » pour la faire descendre dans le cœur, qui est le centre d'intégration potentiel de l'être total.

⁹¹⁸ SANDT, p. 48.

Marie de l'Incarnation dit des sauvages nouvellement convertis qu'ils ont *de grandes tendresses de conscience* et en donne des exemples touchants⁹¹⁹. Dans les désolations intérieures qui précédèrent le mariage spirituel, elle se souvient d'avoir été abaissée et anéantie ; ce qui n'empêchait pas l'amour mais il était tout autre qu'auparavant, non dans les tendresses et dans les larmes, mais fort et vigoureux. On aura noté le pluriel donné aux mots. Tendresses et larmes conviennent aux débutants émerveillés mais encore fragiles devant les signes de l'amour divin.

Il faut nous intéresser à ce que dit Madeleine de Scudéry dans *Clélie* et nous pencher sur la *Carte du Tendre*. Madame de Scudéry décrit la tendresse comme une qualité fondamentale de toute relation humaine, indispensable à toute forme d'attachement pour que celui-ci soit agréable à vivre. Il existe une vraie tendresse amoureuse, qui donne de la galanterie à l'amitié, une noble sensibilité au cœur aimant, une forte capacité de compassion aux malheurs et tristesses de l'être aimé. L'amour et surtout l'amour masculin, presque toujours incompatible avec la raison à cause des passions qu'il soulève, débordera fatalement les limites de la civilité, brutalisant l'être qu'on prétend aimer : or l'amour vrai ne peut se permettre de contraindre l'autre à aimer en retour ni même à donner ce que la passion pourrait prétendre à recevoir. Les amants sans tendresse ne rêvent ni ne soupirent, veulent surtout être égoïstement heureux. Il importerait que la tendresse précède l'amour et le rende vivable et doux dès le premier jour .

Souvenons-nous des trois villes de Tendre sur la Carte du même nom: Tendre sur Inclination, Tendre sur Estime et Tendre sur Reconnaissance ; des villages de Grand Esprit, Billets Doux, Sincérité, Générosité, Probité, enfin Bonté, traversés pour atteindre la deuxième ville ; du chemin vers la troisième, qui passe à Complaisance puis à Soumission, Assiduité, Obéissance, Tendresse, pour traverser finalement Constante Amitié⁹²⁰.

Derrière ces dénominations qui font aujourd'hui sourire, les images et les mots sont dépourvus d'équivoque. Le lecteur est clairement mis en garde à propos des chemins sur lesquels il pourrait s'égarer : s'il prend la direction de Négligence il n'aura d'autre issue que l'Oubli, s'il se dirige vers Indiscrétion il se perdra inmanquablement dans Perfidie, Médisance et Méchanceté, ou bien sur la montagne escarpée d'Orgueil.

⁹¹⁹ MARIE, Lettres, p. 218.

⁹²⁰ M. de Scudéry, *Clélie, Histoire romaine*, pp. 93 à 96.

Nous pouvons comparer cette carte, délicieuse et plus profonde qu'il n'y paraît, avec celle que Jean de la Croix dessine en ouverture de la *Montée du Carmel* : le seul chemin qui mène sur la montagne est celui du Rien, au sommet de la montagne on ne découvre que la Gloire et l'Honneur de Dieu. Un chemin à droite nous égarerait certainement, celui des biens de la terre ; un chemin à gauche resterait fort imparfait, celui des biens spirituels.

La publication de *Clélie* s'étend de 1654 à 1660 et seul Dom Claude pourrait en avoir eu connaissance. Mais ce roman donne une bonne idée de l'évolution du vocabulaire depuis le temps de l'*Astrée*, du moins dans les salons.

Honoré d'Urfé parlait déjà de tendresse mais le mot lui-même apparaît beaucoup moins. Certes on languit au bord du Lignon, on soupire, on désire à en mourir. Voyons par exemple les *Douze tables des lois d'amour*⁹²¹ qui régissent la casuistique amoureuse élaborée dans le vallon du Forez, là où les amours d'Astrée et de Céladon trouvent abri, et remarquons en passant que les villes de Tendre sont elles aussi au bord de rivières.

Il faut bien admettre surtout que toute cette casuistique amoureuse demeure bien étrangère à la pensée spirituelle qui lui est contemporaine, même si quelques éléments de vocabulaire s'y retrouvent.

Les touches et attouchements

La touche, selon Furetière, marque un endroit ou désigne une chose, comme par exemple la lettre qu'un écolier doit lire ; au pluriel il signifie également l'action de frapper : ainsi Dieu envoie-t-il des touches pour éprouver les élus. L'attouchement signifie l'acte de toucher et le mot se dit souvent en mauvaise part des impudicités, conclut-il.

Sa main par le grillage a touché mon ventre et j'ai frémi... Venter meus intremuit ad tactum, dit l'épouse du Cantique des Cantiques⁹²². Reportons-nous aux deux articles de Van der Sandt, attingere et tangere, effleurer et toucher. **Effleurer** Dieu c'est le chercher par le désir. L'âme aimante n'y parvient pas d'abord, faisant comme l'expérience d'une présence absente, étant comme une main qui cherche dans la nuit l'être aimé dont elle devine seulement la présence. Peu à peu elle le

⁹²¹ H. d'Urfé, *L'Astrée*, pp. 136 – 139.

⁹²² Cant., ch. 5, v. 4.

touchera par un effort d'intelligence auquel manque la présence d'amour. A la fin seulement l'aimé sera, et la formule est belle, *touché par amour et tenu par embrassement*.

Jean de la Croix évoque cet effleurement dans le passage de la *Vive Flamme* où l'aimé lui-même, de sa main divine, **flatte** délicatement l'âme aimante (et nous remarquerons la répétition du même terme) pénètre de manière subtile la substance de cette âme avant de l'emporter en lui. Il s'agit bien ici d'expérimenter la jouissance. C'est le point d'ancrage de la seizième proposition de Nicolas de Jésus Maria dans ses commentaires à la *Vive Flamme*, qui parle de **communications** si intimes entre Dieu et l'âme qu'elles sont des attouchements de la substance divine à la substance humaine. Ce que dit en plusieurs passages Jean lui-même : par exemple dans le *Cantique Spirituel* il compare cet attouchement divin à celui du vent que nous pouvons sentir sur la peau et percevoir par l'ouïe. Mais il faut lire surtout les dernières lignes de la *Nuit Obscure* : quand le désir a soulevé l'âme, les attouchements de Dieu sur elle l'apaisent, les tensions se résorbent et la paix s'installe, prélude à l'union durable dans le mariage mystique. L'âme est alors **accoisée**. Nous percevons assez bien ce qu'il est permis d'appeler la pédagogie de Jean de la Croix : allant au-delà du sens analogique proposé dans les commentaires habituels du Cantique, il montre les étapes successives menant à la rencontre et pour se faire comprendre il choisit des comparaisons poétiques, ici par exemple celle du **vent** sur la peau.

Les touches ne se trouvent ni chez Jeanne de Chantal ni chez Madame Acarie.

Le mot apparaît assez rarement chez Marie de l'Incarnation : Marie dit seulement, à propos des sauvages, qu'ils ont *des touches de Dieu très particulières*. Quand elle décrit les trois états d'oraison, elle précise que les touches divines, les paroles et **caresses** intérieures rendent l'âme comme un même esprit avec Dieu ; cette expérience d'unification dépasse tout ce que les sens peuvent apporter et les mots humains traduire. Elle souligne les limites du langage mystique quand il prétend parler de l'indicible. On retrouve les mêmes termes dans la *Relation* de 1654. Elle rejoint ainsi parfaitement Jean de la Croix sans dépasser sa propre interprétation quand, après avoir cité le Cantique des Cantiques⁹²³, elle affirme que ces touches divines purifient l'âme et la rendent digne d'être le **lit** qui accueillera l'Époux.

⁹²³ Cant., ch. 2 v. 9 : *il guette par la fenêtre, il épie par le treillis*.

L'union

L'union, que Van der Sandt définit bien entendu comme un lien entre deux ou plusieurs êtres, peut être celle des corps, ou celle des esprits tournés ensemble vers un même objet ; elle est dite union mystique quand il s'agit de Dieu. On distinguera dans ce domaine mystique l'**union**, qui est une union de désir, inachevée et tendue vers sa réalisation, et la véritable union qui vient au terme d'une longue quête et donne de contempler dans la paix (une fois encore nous retrouvons la quiétude ou l'accoisement), sans chercher d'autre fruit que le bon plaisir de Dieu.

Les références remplissent plusieurs pages de l'index de Jean de la Croix, ce qui n'a rien d'étonnant : cette union représente pour lui le but ultime de la vie mystique, le sommet du Mont Carmel. Dès le deuxième livre de la *Montée* il s'attache à décrire la variété des modes de l'union, le rôle des vertus théologales dans ce processus, le cheminement purificateur préalable à l'union. Dans la *Vive Flamme*, il rappelle que trois **toiles** doivent être déchirées avant que l'âme ne parvienne à l'union parfaite : celle des créatures auxquelles elle pourrait demeurer attachée ; celle ensuite de ses propres affections et appétits ; celle enfin de la vie sensitive elle-même, jusqu'à la séparation de l'âme d'avec le corps, dont il ne nous appartient pas de provoquer le déchirement et c'est pourquoi l'âme dit *achève, si tu le veux...*⁹²⁴.

Ici la **mort**, achèvement s'il en est, peut être suave par le fait que la toile des sens est déjà *subtile, déliée et spiritualisée* et que les tourments de la mort physique ne l'emportent pas sur cette impétuosité d'amour qui brise la toile du corps charnel pour *emporter le joyau de l'âme*⁹²⁵.

Le mot ne paraît pas dans la traduction des *Poèmes*, qui pourtant ne parlent que d'union : elle est seulement évoquée, par exemple comme un tableau dans le jardin où se consomme l'amour, après avoir été longuement préparée dans ce que la *Vive Flamme* appelle les profondes cavernes des sens. Un commentaire de la troisième

⁹²⁴ JEAN, Cyprien 1949, p. 978.

⁹²⁵ *op. cit.*, p. 982. L'image du *joyau de l'âme* fait penser à certains textes bouddhistes comportant la même expression...

strophe nous permet de mieux comprendre la distinction entre ce qui est donné comme grâce et ce qui est proprement l'union. Les *cavernes du sens* représentent la mémoire, l'entendement et la volonté, trois puissances de l'âme d'une capacité si profonde qu'elles peuvent recevoir Dieu en elles. Mais cette capacité touchant à l'infini engendre un désir infini, une impatience infinie et douloureuse. Dieu visite souvent cette âme, lui offre des cadeaux comme un fiancé en offre à sa fiancée, lui envoie des désirs amoureux comme des *parfums aromatiques* qui l'enivrent mais ne sont pas encore l'union. Celle-ci se réalisera plus tard seulement, quand enfin sera **consommé** le mariage spirituel.

Thérèse d'Avila donne, dans le *Château de l'âme*, une ingénieuse explication de l'oraison d'union. Elle compare l'âme aimante au ver à soie qui se nourrit des feuilles de mûrier quand celles-ci poussent au printemps : il en reçoit la force de tirer de lui-même le fil de soie formant peu à peu le cocon dont il s'enveloppe et dans lequel il va mourir, avant que ne sorte du cocon un gracieux papillon blanc. Ainsi l'âme, nourrie des sacrements, des écritures et des enseignements de l'Eglise, construit autour d'elle *cette demeure pour l'âme qu'est le Christ*, puis vient à mourir au monde en cette enveloppe ; et quand elle a connu même furtivement l'oraison d'union, elle voudrait se consumer à la flamme divine et endurer mille fois la mort d'amour pour lui⁹²⁶.

Un jour, dit Madame Acarie, j'aimerai Dieu au point de ne plus supporter son absence. Plus loin elle ajoute qu'elle ne cesse de soupirer de **désir**, sachant bien que Dieu lui-même désire également cette union. Dans l'une des quelques lettres qui nous sont parvenues, elle cite Thérèse d'Avila, se référant à la sainte et au *Château de l'âme* pour assurer que toute âme religieuse peut parvenir à l'union.

Jeanne de Chantal, dans ses *Instructions* aux novices, leur demande de se désunir du monde pour s'unir à Dieu, car elles trouveront dans cette union l'alchimie qui change en or toutes les misères du monde. Rappelons encore ce que Jeanne disait, dans l'une des *Paroles Consolantes*, à la Mère de Chaugy sur le point d'achever son noviciat : l'union parvenue à son accomplissement sera si intime qu'aucun mot ne pourrait expliquer ici-bas ce mariage sacré de Dieu avec l'âme.

L'union, vécue par l'entendement tout occupé de Dieu, comporte une part d'amour qui emporte l'âme dans un effet de lumière amoureuse, dit Marie de l'Incarnation,

⁹²⁶ THERESE, 1949, pp. 901 et ss.

mais ces états sont passagers, comme de premiers essais que Dieu tente vers l'âme. Dans les trois états d'oraison, le deuxième qui est l'oraison d'union (après l'oraison de quiétude et avant l'oraison passive ou mariage spirituel) comporte d'abord l'entrée de l'âme dans le **cellier**, puis le travail de purification et de perfection de cette âme jusqu'à parvenir à la parfaite charité. Cette purgation est le fait des touches, paroles intérieures et caresses divines qui, purifiant l'âme de tout désir qui ne serait pas Dieu, dans le même temps excitent son impatience jusqu'à ne la laisser plus supporter que la **rencontre** soit différée. Nous admirerons ici tout ce qui prépare cette union, la provoque, l'accompagne ou l'achève comme en un feu d'artifice. Le terme même d'union n'a pas chez elle la grande connotation affective ou poétique que nous pourrions attendre, et puis il n'apparaît qu'en ces deux seules occasions. C'est pourtant bien à cette union, à peine évoquée, que Marie de l'Incarnation rattache les richesses et les ravissements qu'apporte avec lui l'amant, quand il vient, enfin.

Quelques noms donnés par Marie de l'Incarnation, et par elle seule, à l'amant, à elle-même, ou à l'acte d'aimer

Les mots de l'amour humain ne suffisent pas à décrire l'union de l'âme avec le Divin, union en elle-même indicible et dont la perfection ne sera réalisée qu'en l'éternité ; peut-être cependant seront-ils les moins inadéquats. Les mystiques en usent donc avec plus ou moins de retenue, en insistant de manière variable sur leur caractère allégorique. Marie de l'Incarnation présente la particularité de repousser, plus loin que beaucoup d'entre eux peut-être, les limites de cet usage. Ce que nous voulons maintenant noter le confirmera : elle ne craint pas de choisir quelques mots encore plus osés et suggestifs pour dire son expérience de Dieu.

Captif

Dès la deuxième lettre de sa vaste correspondance (elle a vingt six ans) elle dit combien l'amour la **charme**, comment le Verbe **ravit** et captive son cœur. Elle est donc la captive de l'amour. Mais l'Époux lui-même se laisse devenir captif de celle qui l'aime. Il y a réciprocité dans l'**attachement**. Jean de la Croix l'avait déjà exprimé.

Le charme

Le charme se définit comme une puissance magique, ainsi que nous l'utilisons aujourd'hui pour parler d'envoûtement ; et par extension il désigne tout ce qui *ravit en admiration* dit Furetière.

Ni ce mot, ni le verbe charmer ne font partie des index de Van der Sandt ou de Jean de la Croix⁹²⁷. On ne les rencontre pas davantage sous la plume de Madame Acarie ou celle de Jeanne de Chantal.

Seule Marie de l'Incarnation les emploie, deux fois dans sa correspondance, pour dire combien la puissance du sentiment d'amour lui fait oublier la grandeur de Dieu et sa majesté, et donc le respect et la crainte révérencieuse que cette majesté inspire habituellement. Le Verbe divin la tient sous son charme de manière inexprimable, si intense qu'elle s'en trouve **captivée**. Dans la première *Relation*, elle montre que ce charme opère en provoquant de la jouissance jusqu'à la mort des sens dans le cabinet de Dieu. Ce très petit nombre de références ne doit pas nous faire négliger l'intérêt du mot. Il ne s'agit pas d'extase, mais plutôt de cet état très doux dans lequel on se trouve sous le charme d'une présence aimante, au point d'effacer de notre conscience active toute autre réalité qui nous environne et d'entrer comme en un état second de bien-être, oubliant le temps qui s'écoule.

La défaillance d'amour

Chez Furetière, le terme est synonyme d'évanouissement. On ne peut trouver les mots pour dire l'amour divin, avoue Marie, qui ne peut se retenir d'en parler tout de même, et elle en parle fort bien, par exemple en décrivant comment le **vertige** de l'amour surabondant provoque une sorte de défaillance ou d'**évanouissement** qui laisse *collée à l'Amour* celle qui en est prise.

Le feu et le brasier

Tout est en feu, dit-elle au moment d'embarquer pour le Canada. Mais l'âme qui en est **enflammée** est si pauvre, si peu de chose en comparaison de l'immensité des miséricordes divines ! Marie se dit unie au Cœur de Jésus, lui-même **embrasé** : référence à la dévotion au Sacré-Cœur, dont l'importance ne cessera de grandir au

⁹²⁷ Ni *delectatio*, ni *captatio* ni aucun terme analogue. Nous en lirons les équivalents sous la rubrique *ravissement*.

cours du siècle. Nous pouvons relier cette exclamation à certaines pages de Jean de la Croix dans le *Cantique spirituel*.

Folle

Dans le mariage spirituel, le degré de familiarité est tellement élevé que Marie en oublie la majesté de Dieu pour ne plus voir en Lui qu'une majesté d'amour. Elle se sent comme une folle qui répète n'importe quoi, toujours des paroles **charmeuses** et **véhémentes**, exprimées dans le souffle même de celui qui est aimé. Nous nous souvenons de Thérèse d'Avila parlant du troisième degré d'oraison : elle est alors dans un tel **ravisement** qu'elle veut uniquement **jouir** de la gloire, elle meurt à tous les biens d'ici-bas et goûte dans cette **agonie** des **délices** inexprimables : l'âme ne sait alors que faire, s'il faut parler ou se taire, rire ou pleurer .

Le labyrinthe d'amour

Autre mot trouvé par Marie pour dire le doux **piège** dans lequel l'enchanteur divin l'a prise. Parcourir ce labyrinthe d'amour provoque une sorte de vertige ou d'enivrement.

Il est aisé de s'égarer dans un labyrinthe, dit Furetière ; il représente la figure des affaires dont on ne saurait sortir. On ne saurait effectivement sortir des doux pièges de l'amour.

Mignon, ou mignard

Voici encore un terme d'une hardiesse certaine. En matière d'amitié ou d'amour, le mignon c'est le favori, alors qu'on appellera mignarde ou mignard celle ou celui dont la beauté est délicate, les traits doux et agréables, le langage semblablement doux et affecté (selon Furetière). Beaucoup de dames ont des mignons de couchette, dit-il encore, et un homme qui entretient une femme l'appelle sa mignonne. Le mot désigne parfois la courtisane. Pourtant Marie ose en faire usage pour dire Dieu, et surtout sa passion pour Dieu : fais donc que je **meure**, mon mignon, pour te rejoindre ! Jean de la Croix, du moins dans la traduction du Père Cyprien, l'avait tout de même précédée, et Jeanne de Chantal également, dans son *Entretien* sur la gloire et le bonheur de l'âme religieuse.

Le nid d'amour

Marie a parlé du cellier ou du jardin, comme dans le Cantique, pour dire le lieu de la rencontre intime. Or un jour elle se surprend à écrire qu'elle **jouissait** de Dieu en son nid d'amour, elle s'en excuse presque mais c'est ainsi. Elle n'aurait osé le faire si d'abord elle avait pesé ses mots, puisque nous ne retrouvons le terme ni chez Madame Acarie, ni chez Jeanne de Chantal, ni dans les traductions de Jean de la Croix ou de Thérèse d'Avila. Furetière dit qu'on l'emploie figurément pour désigner l'habitation d'une personne, ou même son lit ; qu'il se dit aussi d'une retraite où l'on se cache, d'un lieu où l'on s'établit pour faire fortune, de quelque cache secrète où l'on met son bien. Il ne signale pas l'expression telle que l'emploie Marie.

Posséder, être possédé

Chez Furetière ils signifient jouir d'une chose, en disposer, en être le maître, ou tout au contraire ne rien maîtriser.

Marie ne doute pas que Dieu **dispose** spirituellement de Mademoiselle de Luynes, et elle le lui écrit. Et lorsque son propre dialogue intérieur avec Dieu est interrompu par les occupations extérieures qui accaparent son attention, dans son apparente inaction spirituelle persiste l'attention à Quelqu'un qui la possèdera toujours, même au milieu des activités les plus humbles de la vie quotidienne. Il en va de même dans l'oraison de quiétude, quand l'âme entre dans un état de non-agir, comme pâmée en Celui qui la possède. Plus audacieux peut-être, si Marie accepte d'être possédée par son époux, elle demande de le posséder également, encore une fois dans une douce **réciprocité** d'amour. Mais elle restera humblement petite et gardera toute la place dans le **lit** nuptial pour cet époux magnifique qui a bien voulu la choisir.

La privauté

La hardiesse lui fait demander à Dieu de devenir son épouse, et donc *lui parler avec une grande privauté* ; nous apprenons aussi que dans l'angoisse de la *tendance* (c'est à dire la tension du désir) vers le mariage spirituel, l'amour prenant l'avantage fait advenir la privauté dans l'échange, lequel doit se réaliser en un lieu **secret**. Elle le confirme à son fils : Dieu la conduit par un chemin de **familiarité** et même de privauté avec Dieu, dans des colloques amoureux avec lui à propos de ce

que nous appelons les attributs divins, ou de quelque passage de l'Écriture. Elle précise plus loin : l'union dite d'entendement, quand celui-ci est tout entier occupé de Dieu, liée à l'union de la volonté qui est amoureuse, produisent ensemble un effet d'amour et des privautés inexplicables. Furetière nous dit que les maris n'aiment pas qu'on ait des *privautés* avec leurs femmes, c'est à dire une (trop) grande familiarité qui déclenche une compréhensible jalousie.

Les transports d'amour

Elle nomme ainsi l'action de Dieu qui la conduit dans l'état de **privauté** dont nous venons de parler. Furetière dit qu'en choses morales ce sont des troubles et agitations de l'âme par la violence des passions.

Le trésor

Un peu à la manière dont nous disons de quelqu'un qu'il est un trésor, Marie dit avoir fui les épreuves de la vie spirituelle pour se réfugier dans les trésors de son époux. Les trésors de la grâce sont infinis, de même une femme belle et vertueuse est un trésor pour son mari, selon Furetière.

La volupté

Délectation qui chatouille l'âme ou le corps, dit Furetière. Marie, à propos de l'union des cœurs, distingue un moment dans l'union amoureuse où l'**intensité** de la relation devient telle que la notion de temps s'efface : moment voluptueux d'une volupté divine et que le corps, sans un soutien particulier, ne pourrait supporter sans mourir.

Le vocabulaire d'autres femmes mystiques de ce siècle.

Nous pouvons légitimement nous demander si d'autres femmes de ce temps ont usé d'un semblable vocabulaire pour dire leur expérience spirituelle ou pour l'exprimer par écrit. Et si elles l'ont fait, ont-elles mis dans ces mots le même poids de signification et la même charge émotionnelle ?

Nous allons parcourir la vie, et les écrits quand il y en a, de quelques unes d'entre elles, laïques, religieuses ou même abbesses d'une communauté. Chacune a laissé une trace, parfois modeste et parfois d'importance, dans l'histoire de la spiritualité.

Marie Teyssonier.

Marie Teyssonier, née en 1576, vivra jusqu'en 1648. Quand elle a douze ans elle est promise en mariage à un jeune notaire huguenot, Matthieu Pouchelon. Les noces seront célébrées deux ans plus tard. On peut penser que Marie ne s'est jamais donnée physiquement à son mari, malgré les menaces et les violences d'un homme ivrogne et brutal, qu'elle convertira peu à peu à force de douceur et de bienveillance. Matthieu passe deux années à la guerre, puis revient mourir auprès de Marie, pieusement dit-on, vers la fin de l'an 1602. La parenthèse conjugale se referme et Marie entre dans une très longue période de contemplation et de charité active, dans *une vie profondément immobile* dont personne ne la fera sortir, même les plus grands de ce monde qui voudraient la convier chez eux⁹²⁸. Un religieux minime, Louis de la Rivière, a raconté dans un style fleuri et inoubliable la vie de cette femme qui le fascinait⁹²⁹. Il est son porte-parole et sa plume, puisqu'elle ne sait pas écrire. Elle apprendra tout de même à lire mais fort tard, nous dit-il, dans l'Office de la Vierge Marie. Les multiples anecdotes qu'il couche sur le papier, les paroles d'elle qu'il conserve pieusement, nous permettent de deviner le dialogue intime et quotidien de Marie avec son Dieu. Un éminent jésuite, le Père Coton, l'a guidée également sur la voie d'une expérience mystique exceptionnelle et dans le

⁹²⁸ Cl. Louis-Combet, *Marie Teyssonier dite Marie de Valence : voyance et contemplation*, La Compagnie de Trévoux, 2006, p. 11. Cette étude et celles concernant d'autres personnages que nous rencontrerons dans les pages qui suivent, sont maintenant rassemblées dans Cl. Louis-Combet, *Des égarées*, Grenoble, J. Millon, 2008.

⁹²⁹ *Histoire de la vie et mœurs de Marie Tessonnière, native de Valance en Dauphiné*, par le R.P. Louys de la Rivière, Minime théologien, A Lyon, chez Claude Prost, rue Merciere, M.DC.L.

cours d'une vie ordinaire. Le Père Olier (né en 1608 il a donc trente-deux ans de moins qu'elle) a pu connaître, lui aussi, des événements intimes de sa vie intérieure. Elle n'a pas, comme Marie de l'Incarnation, aspiré à l'état d'épouse de Jésus ; le mariage mystique lui advint, dit le Père de la Rivière, à la requête de la Mère de Dieu lors d'une vision au cours de laquelle celle-ci supplia son fils de daigner épouser Marie Teyssonnier. *Il s'y accorda volontiers avec une débonnairété non-pareille, et à l'instant elle se sentit unie à luy d'une manière extraordinaire*⁹³⁰.

Les titres des chapitres dans lesquels Louis de La Rivière décrit les étapes de ce mariage nous en apprennent beaucoup. Marie doit, dans un premier temps, être une épouse *laborieuse et intelligente* pour servir Dieu, puis devenir épouse *riche et opulente*, et puis encore *méditante et contemplative, unie et jouissante*, avant d'être finalement *revestue de son divin Espoux* ; le Seigneur se montre zélé à protéger Marie, il lui donne *de beaux enseignemens pour se rendre bien agréable*, il lui fait deux *grandes et magnifiques promesses*, enfin dans le neuvième et dernier état *Il lui révèle qu'elle est sa bien-Aymée*⁹³¹.

On trouve, dans les paroles rapportées comme venant d'elle, des citations du Cantique des Cantiques correspondant à l'une des traductions de la Bible les plus répandues. Mais ceci ne nous apprend rien de certain, et nous indique sans doute seulement la traduction que Louis de la Rivière devait avoir sous les yeux.

Catherine de Jésus, carmélite.

Elle est née en 1589, à Bordeaux. Sa vie nous est connue par le récit qu'en a fait sa Prieure, la Mère Madeleine de Saint-Joseph. Quand il présente ce récit à Marie de Médicis, le cardinal de Bérulle propose Catherine comme un excellent exemple de ces petites âmes qui peuvent recevoir des grâces exceptionnelles. Bérulle aimait le second carmel de Paris, installé rue Chapon, celui de la Mère Madeleine et de Catherine.

Elle avait pensé devenir feillantine mais, ayant entendu parler du Carmel en France, elle choisit finalement cette famille religieuse. C'est une jeune femme malade, trop petite, atteinte d'hydropisie ; ses divers handicaps la feront souffrir toujours davantage. Elle se lance aussi dans toutes sortes d'excès dans la vie

⁹³⁰ *Histoire de la vie et mœurs de Marie Teyssonnière*, p. 137.

⁹³¹ *op. cit.*, chap. V à XIII.

mystique. Ce que nous pouvons lire d'elle, dans ses lettres et ses divers écrits, nous fait envisager sa maladie comme l'expression symbolique de son cheminement spirituel⁹³².

Deux thèmes éminemment béruilliens parcourent ces textes : l'enfance du Christ, avec ses privations et son abandon ; et puis ce deuxième abandon de Jésus sur la croix, jusqu'à l'anéantissement. Catherine contemple ces deux mystères jusqu'à s'identifier peu à peu à Jésus enfant et à Jésus crucifié. *Je désire n'être plus qu'une capacité de l'enfance de Jésus, remplie, possédée et vivifiée par elle...*⁹³³. *Rendre un hommage spécial à la très sainte enfance, recevoir par les privations que ce saint enfant a voulu porter, la grâce d'y participer...*⁹³⁴. *Je m'abaisse très profondément dans l'abaissement ineffable de votre enfance, o Jésus, en la vue de mon propre néant*⁹³⁵. *Sa sainte enfance se grava en moi, comme l'on pourrait dire d'un cachet de cire*⁹³⁶. Méditer la Passion du Christ la conduit à s'abandonner totalement entre les mains de Dieu et à participer à ses souffrances : *abandonnez-vous tout à lui, pour recevoir ce qui lui plaira, sachant qu'il vous est donné par son amour*⁹³⁷. *Il me semble que la souffrance est la nourriture de l'amour*⁹³⁸. Le plus grand abandon peut-être est celui-ci : *Dieu vous cache toutes choses, vous faisant marcher à l'aveugle ... (il faut) accepter cette obscurité et porter avec humilité et patience la nudité intime et l'état pénible auquel vous êtes réduit*⁹³⁹.

On retrouve ici, une fois de plus, l'abandon de Jeanne de Chantal conduite à cheminer les yeux clos, appuyée au bras du Bien-Aimé, ainsi qu'elle le dit à Angélique Arnould. Mais pour Catherine mieux vaut cheminer ainsi entre les mains de Dieu que garder soi-même sa destinée en main. Nous irons jusqu'à *entrer notre corps dans la ressemblance à celle de son Fils, sinon il ne nous serait pas possible d'arriver à la conformité et union que nos âmes doivent avoir avec ce même Jésus-Christ*⁹⁴⁰. Union qui conduit à la rencontre trinitaire que vécut Marie de l'Incarnation : *il m'est resté vers cette Trinité une liaison très intime qui me fait tirer d'elle quelque chose que je ne saurais expliquer. Je me vois comme dans un*

⁹³² C. de Jésus, *Je ne suis plus à Moi*, écrits et lettres 1628, texte établi et présenté par J. Beaudé, Grenoble, J. Millon, 2001.

⁹³³ *op. cit.*, p. 58.

⁹³⁴ *op. cit.*, p. 106.

⁹³⁵ *op. cit.*, p. 49.

⁹³⁶ *op. cit.*, p. 139.

⁹³⁷ *op. cit.*, p. 78.

⁹³⁸ *op. cit.*, p. 100.

⁹³⁹ *op. cit.*, p. 93.

⁹⁴⁰ *op. cit.*, p. 157.

*abîme où je ne puis trouver le fonds, et cela sans connaître où je vais*⁹⁴¹. Catherine de Jésus meurt en 1623.

Marguerite du Saint-Sacrement Acarie.

Cette fille de Madame Acarie est née en 1590. Madame Acarie aurait dit qu'elle était son enfant préférée. A l'âge de quinze ans elle est admise au carmel nouvellement installé à Paris. En 1615, elle est élue sous-prieure et bientôt prieure du carmel de Tours. Après un séjour à Bordeaux puis à Saintes entre 1620 et 1622, pour tenter de mettre fin à la crise survenue entre les carmels à propos du gouvernement général des monastères féminins, elle revient à Paris dans le deuxième carmel installé rue Chapon. Elle en est la prieure de 1624 à 1631 et de 1650 à 1657.

En 1631 elle entre en relation avec Madame de Cabriès. Cette dame, mariée à quatorze ans, a fait trois ans plus tard le vœu de devenir carmélite dès qu'elle serait veuve. Elle devra patienter quarante années pour réaliser ce vœu. Nous serons alors en 1657.

Dans cet intervalle impressionnant, et pendant vingt six ans, Marguerite Acarie lui écrit plus de soixante lettres. Elle s'efforce de lui faire prendre patience, l'amène à découvrir qu'elle peut être « carmélite de cœur » bien avant de prendre l'habit, que Dieu l'aime là où il l'a mise dans la vie et comme elle se trouve. Elle évoque aussi les difficultés des communautés, et lui prodigue des conseils d'ordre financier. Marguerite en effet, étant devenue veuve, jouit d'une fortune considérable, ce qui lui donne les moyens d'acheter une belle demeure et de permettre ainsi l'établissement à Marseille d'un nouveau monastère. Elle y prononcera bientôt ses vœux et deviendra enfin carmélite, sous le nom de Marie-Magdelaine de l'Incarnation.

Les lettres de Marguerite Acarie à Madame de Cabriès nous laissent deviner que Madame Acarie et sa fille n'ont pas le même tempérament⁹⁴².

La méditation de l'enfance du Christ revêt chez elle une grande importance : elle fait dire à Madame de Gérente qu'on prie *pour la perte de son esprit en celui de*

⁹⁴¹ C. de Jésus, *Je ne suis plus à Moi*, p. 167.

⁹⁴² Marguerite Acarie, *Lettres spirituelles*, présentées par P. Serouet, Cerf, 1993.

(sa) sainte enfance⁹⁴³ ... *Vivre à Dieu dans le secret de votre cœur, vie de mort, vie d'obéissance, vie d'enfance*⁹⁴⁴. Que signifie ce rapprochement entre vie d'enfance et vie de mort ? L'enfant se trouve dans une vie toute *d'humilité, d'obéissance, de patience et de soumission* sans liberté encore ni autonomie, mais plutôt dans une totale dépendance : comme doit l'être une religieuse dans sa communauté et devant sa prieure⁹⁴⁵. Jésus obéissant à Joseph et Marie est *l'image de notre vie de vraie religieuse carmélite*⁹⁴⁶. Dans une lettre du temps de Noël on lit aussi : *cet objet d'un Dieu enfant nous apprend à nous rendre à lui dans notre néant ... pour attendre son regard sanctifiant toute chose*⁹⁴⁷. La méditation de la croix revêt une importance aussi grande. Il faut *s'appliquer à lui dans l'océan de ses souffrances en un simple regard*⁹⁴⁸.

Elle demande de vivre dans un total esprit d'abandon : *l'âme ne veut ni ne veut pas, elle se laisse conduire à la divine providence*⁹⁴⁹. Ce qu'elle nomme des empêchements, soucis et inquiétudes, sont notre lot quotidien. Mais dans ces difficultés, *laissez-vous conduire à son divin amour. Il tirera du bien de nos maux*⁹⁵⁰. Il faut envisager la vie religieuse *comme un ciel non de vision mais d'amour, de pénitence et de croix où l'on opère, souffre et agit sans discernement comme un enfant ce qu'on lui ordonne*⁹⁵¹. Car *l'ignorance, jointe à l'humilité intérieure, est bien le plus sûr, que ces dispositions et désirs sur les états intérieurs du Fils de Dieu et des saints*⁹⁵². Les désirs valent dans un premier temps, pour nous aider à nous retirer du monde. C'est une grâce que de rentrer *dans cette ignorance que nous venons à sentir*.

Il n'y a donc dans cette correspondance aucune référence au Cantique, aucun terme relevant d'un vocabulaire amoureux. Pourtant presque une lettre sur deux fait référence à Marie-Madeleine, qu'elle l'invoque ou donne en exemple, parce que la Sainte-Baume n'est pas loin et parce que Madame de Cabriès s'y rend régulièrement. Mais ces raisons ne suffisent pas. La personne de Marie-Madeleine est un objet central de méditation dans cette première moitié de siècle, elle l'est

⁹⁴³ M. Acarie, *Lettres spirituelles...*, p. 33.

⁹⁴⁴ *op. cit.*, p. 119.

⁹⁴⁵ *op. cit.*, p. 136.

⁹⁴⁶ *op. cit.*, p. 148.

⁹⁴⁷ *op. cit.*, p. 68.

⁹⁴⁸ *op. cit.*, p. 114.

⁹⁴⁹ *op. cit.*, p. 79.

⁹⁵⁰ *op. cit.*, p. 94.

⁹⁵¹ *op. cit.*, p. 146.

⁹⁵² *op. cit.*, p. 69.

comme *parfaite amante* passant de la pire déchéance à un amour dévorant pour Jésus, grâce uniquement au regard de ce Jésus posé sur elle un jour béni de rencontre. A ce titre, elle est le meilleur modèle de ce que nous pouvons tenter de devenir.

Louise de Marillac.

Louise voit le jour en 1591. On peut lire d'elle des *Ecrits spirituels*⁹⁵³. Elle souhaite devenir religieuse capucine mais n'est pas reçue, peut-être parce que la famille Marillac rechigne à verser la dot pour la fille naturelle de quelqu'un de la famille. On la marie à un écuyer, elle qui est de naissance et de style plutôt aristocratique. Ce mariage avec Antoine Le Gras est d'abord heureux et de cette union naît un garçon, Michel. Puis vient la maladie, le caractère d'Antoine s'aigrit. Il y a dans ce parcours de vie quelque chose qui nous rappelle celui de Marie de l'Incarnation.

Le 4 mai 1623 est jour de la Pentecôte et fête de ste Monique. Louise reçoit ce jour-là une grande illumination intérieure, elle acquiert aussi l'assurance de devenir religieuse après la mort de son mari et de trouver prochainement un guide spirituel adéquat⁹⁵⁴. Elle a trente-deux ans (Antoine mourra deux ans plus tard). Nous nous souvenons de Madame de Cabriès mais aussi de Jeanne de Chantal : comme Jeanne, Louise n'ose pas se donner le droit de quitter son confesseur Mgr Camus, qui pourtant a déjà lui-même abandonné Paris pour s'installer à l'évêché de Belley. Elle a rencontré François de Sales, elle a lu et relu le *Traité de l'Amour de Dieu*. Avec Marguerite Naseau, une pauvre paysanne dont elle admire la foi, elle souhaite servir les pauvres et les malades, les enfants abandonnés, et regrouper des filles pour les accompagner. Vincent de Paul l'aidera à mener à bien ce projet mais c'est lui qu'il faut convaincre, situation inverse de celle de Jeanne et François. Comme Jeanne encore, elle souffre de l'indiscipline d'un fils coureur de jupons, dans lequel elle retrouve l'image de son propre père.

Sans redire ici toute l'aventure des Filles de la Charité, rappelons seulement que Louise meurt le lundi de la Passion, 15 mars 1660.

⁹⁵³ Louise de Marillac, *Ecrits spirituels*, Paris, Filles de la Charité 1983, hors commerce.

⁹⁵⁴ Voir le « Texte de la Lumière de Pentecôte » in E. Charpy, *Petite vie de Louise de Marillac*, Desclée de Brouwer, 1991.

Julienne Morell.

Julienne Morell est née à Barcelone en 1594⁹⁵⁵. On dit qu'elle est particulièrement douée et précoce, écrivant à sept ans des lettres en latin à son père. A douze ans, elle soutient des thèses en humanités, en la ville de Lyon où son père réside alors. Tout en poursuivant ses études elle récite régulièrement l'office. Mais elle traverse bientôt une période de doute et d'angoisse existentielle, elle est tentée de désespérer de son salut. Son précepteur voudrait bien la rassurer, rien n'y fait. Elle prend alors la résolution de tout quitter pour Dieu seul : un choix absolu contre le désespoir absolu. Le vœu d'entrer dans un monastère la guérit de ses angoisses. Une fois revenue la paix du cœur, dans la maison familiale elle s'exerce à la vie religieuse, aux austérités corporelles, mais d'abord à l'oraison à laquelle elle consacre une grande partie de ses nuits. Son père, à qui elle confie son désir de vie religieuse, réagit très mal et commence même à la brutaliser. Il l'emmène en Avignon pour qu'elle y passe son doctorat en droit. Las ! sa réputation l'a précédée, on accourt de partout lui rendre visite, à commencer par la princesse de Condé qui la prend sous sa protection jusqu'à lui ouvrir les portes du couvent de Sainte Praxède. Le père refuse alors de lui donner une dot et sa part d'héritage. Mais le cardinal de Joyeuse et d'autres prélats fournissent le nécessaire à l'entrée au monastère. Le 8 juin 1609, elle reçoit l'habit. Elle a quinze ans. Elle devient rapidement maîtresse des novices, puis sous-prieure, et prieure. Elle recherche toujours les tâches les plus humbles, voulant faire le plus possible oublier sa science admirable. On a dit qu'elle était souvent en état de contemplation passive. Elle a, comme avait Suso, une grande dévotion à la Sagesse éternelle. Elle médite de préférence la passion du Seigneur. Pendant les vingt cinq dernières années de sa vie sa santé s'altère toujours davantage. Elle souffre d'abord d'asthme, puis de maux d'estomac et de migraines. Dans les dernières années, pour se divertir des souffrances excessives, elle compose des poèmes et des cantiques que ses sœurs transcrivent aussitôt qu'elle les prononce. Elle supporte de longues crises convulsives sans se plaindre jamais et meurt finalement le 26 juin 1653, dans sa soixantième année.

Ces quelques notes un peu hagiographiques nous permettront quelques parallèles. Ainsi la crise de désespoir ressemble à celle que traversa François de Sales en sa

⁹⁵⁵ *La Vénérable mère Julienne Morell, dominicaine, sa vie, sa doctrine, son institut*, par le R. P. Matthieu-Joseph Rousset, o.p., Lyon, Delhomme et Briguët, 1893.

jeunesse. Et les éclats de son père qui s'oppose à son entrée au monastère nous rappellent ceux du baron de Chantal, beau-père de Jeanne, ou ceux de Celse-Bénigne son fils, ou ceux du jeune Claude Martin à l'encontre de sa mère. Malheureusement pour nous aucun confesseur ne lui a demandé d'écrire une *Relation* de son parcours intérieur.

Les Commentaires de Julienne Morell au *Traité de la vie spirituelle* de Vincent Ferrier.

Ils montrent une grande sûreté théologique et abondent en citations des pères de l'Eglise et des grands docteurs : Bernard de Clairvaux en tête, suivi de près par Bonaventure et Augustin. Les commentaires sont eux-mêmes une sorte de *Traité*, rédigé dans un langage plus théologique que mystique. On pourra s'étonner de ne rencontrer aucune référence à François de Sales puisque nous savons qu'elle a lu assidûment les œuvres de l'évêque de Genève⁹⁵⁶. Cependant nous retrouvons chez elle la méditation, si chère au cœur de Bérulle ou de Marguerite Acarie, de Jésus dans la pauvreté de la crèche et dans le dénuement de la croix⁹⁵⁷, celle aussi sur les trois sortes de pauvreté décrites par Bonaventure⁹⁵⁸.

Les références au Cantique sont rares. Nous en citerons deux, tirées du chapitre relatif à la pureté du cœur : quand l'exercice de la pauvreté et de l'humilité a d'abord arraché toutes les épines de l'amour-propre, alors le cœur des religieuses devient comme un parterre de belles fleurs, elles *attireront, par leur suavité et beauté, le céleste époux. Il est si béning et gracieux qu'il y daignera bien descendre, y prendre ses esbats comme en son jardin de plaisance, et y faire son agréable demeure*⁹⁵⁹ ; et lorsque l'âme est pure *il se vient volontiers repaistre parmi les lys de sa candide blancheur, y parsemant aussitost la rose de son amour, car il est blanc et rouge*⁹⁶⁰.

Julienne Morell considère Dieu plus souvent comme un père, quelquefois seulement comme un époux. Elle parle abondamment de la résignation totale à ce

⁹⁵⁶ BREMOND, Histoire, II, p. 981.

⁹⁵⁷ *Traité de la Vie Spirituelle* par S. Vincent Ferrier, avec des commentaires sur chaque chapitre par la Vén. Mère Julienne Morell, nouvelle édition par le R.P. Fr. Matthieu-Joseph. Poitiers, Henri Oudin, Libraire-éditeur, 1866, p. 18.

⁹⁵⁸ *op. cit.*, p. 29.

⁹⁵⁹ *op. cit.*, p. 134.

⁹⁶⁰ *op. cit.*, p. 137, allusions à Cant. ch. 5, v. 1 et ch. 6, v. 2.

que Dieu veut dans notre vie. Résignation et anéantissement procurent une paix intérieure totale et laissent dans l'âme le seul désir de l'éternité⁹⁶¹. Alors dit-elle, considérant les grandeurs de Dieu (nous retrouvons un thème béruillien) et la Bonté divine si admirable et douce, l'âme *s'embrace toute en son divin amour, elle s'escoule et se fond toute, comme la cire, aux rayons de ce Soleil de Justice*⁹⁶². On retrouve aussi la suggestion de Bonaventure, qu'il faut se cacher dans les plaies du sauveur : *médite les plaies du Sauveur, cache-toy dans icelles*⁹⁶³. François de Sales aussi recommande à Jeanne de Chantal, dans une lettre de 1604, de méditer par *une entrée de l'âme dans l'une des cinq plaies de Notre Sauveur*, une plaie pour chaque jour de la semaine⁹⁶⁴, semblable au trou de la muraille dans lequel la colombe va se cacher ; les douleurs du Christ au Golgotha sont sur sa poitrine comme un faisceau de myrrhe. Enfin le mot *désir* est bien rarement employé, il l'est dans une citation d'Augustin définissant l'oraison comme *une recherche des choses invisibles par le désir*⁹⁶⁵.

Julienne Morell commente de manière fort profonde et fort savante, un Traité sur la vie spirituelle, et non un Traité de l'Amour de Dieu.

Armelle Nicolas.

Armelle Nicolas, née en 1606 à Campénéac et morte en 1671, passe toute sa vie en Bretagne entre Ploërmel et Vannes⁹⁶⁶. Elle reste célibataire et n'entre dans aucun ordre religieux. Nous la connaissons par une sorte d'autobiographie qu'elle dicte à sœur Jeanne de la Nativité son amie, ursuline à Vannes⁹⁶⁷. Enfant, elle gardait les moutons, adulte elle fait des ménages et s'occupe des enfants de ses maîtres. Elle cherche à s'anéantir, aussi bien dans son activité professionnelle que dans sa vie intérieure. Elle semble, dit Brémond, une fille lourde et d'aspect insignifiant⁹⁶⁸. Mais, ajoute Cl. Louis-Combet, elle s'est installée dans un monde merveilleux qui se plie à son plus profond désir, qui est de plaire à Dieu pour être aimée de lui. A

⁹⁶¹ *Traité de la Vie Spirituelle*, p. 150.

⁹⁶² *op. cit.*, p.189.

⁹⁶³ *op. cit.*, p. 437.

⁹⁶⁴ SALES, Lettres, p. 142.

⁹⁶⁵ *Traité de la Vie Spirituelle*, p. 474.

⁹⁶⁶ Cl. Louis-Combet, *Armelle Nicolas, domestique et mystique*, La Compagnie de Trévoux, 2004.

⁹⁶⁷ *Le Triomphe de l'amour divin dans la vie d'une grande servante de Dieu nommée Armelle Nicolas*, Vannes, 1672.

⁹⁶⁸ BREMOND, Histoire, II, pp. 521 à 533.

Ploërmel, elle passe tout son temps libre chez les carmes dont elle goûte profondément la liturgie. Entendant un jour la fille de ses maîtres lui lire le récit de la passion de Jésus, elle est bouleversée comme Marie de l'Incarnation sur le chemin de son travail : embrasée d'amour pour celui qui a donné sa vie pour elle. Ce feu, mystique et physique, se continue tous les jours jusqu'à la brûler dans sa chair. *Collée à la poitrine du Christ elle découvrit son Sacré Cœur tout brûlant de flammes célestes, et elle se sentit abîmée dans ce brasier*⁹⁶⁹. Consumée du désir de Dieu, elle en devient comme folle. Elle pense mourir bientôt d'amour. L'immensité de l'amour divin prend une si grande étendue en elle-même qu'elle n'en sait plus les limites. Tout est démesure chez elle, aussi bien le ravissement en son aimé que les mortifications qu'elle s'impose, comme Marie de l'Incarnation pendant toute une période. Nous remarquerons cette phrase : *l'Amour me donna plus d'inclination à travailler pour lui, en m'acquittant de mon devoir de servante, qu'à jouir de lui, en me reposant*⁹⁷⁰. Pourtant elle ne manque pas de jouissance intérieure: encore jeune elle fait l'expérience de ce que d'autres nomment le mariage spirituel, et c'est un Vendredi saint. *J'étais faible, et Dieu, au même moment, fit luire au fond de mon cœur un rayon de sa lumière, et je connus clairement que celui que j'avais tant désiré entraînait en moi et prenait possession de moi-même, et je sentis un tel assouvissement de tous désirs que je ne savais plus si j'étais au ciel ou sur la terre*⁹⁷¹. Elle dira souvent que Dieu la gâte à ce point que l'excès de plaisir pourrait la tuer. Dans les dernières années de sa vie cependant, et peut-être pouvons-nous encore la comparer à Marie de l'Incarnation, la présence divine se fera toujours plus silencieuse. Est-il encore besoin de mots dans une paix si profonde ?

Catherine de Jésus, ursuline.

Née à Lyon en 1602, elle entre à 18 ans chez les ursulines de sa ville. Catherine Ranquet est assez rapidement transférée à Grenoble où elle passera tout le reste de sa vie. Nous avons en elle un exemple de religieuse favorisée de grâces mystiques élevées et d'un beau talent d'écriture, mais qu'il devient extrêmement difficile de lire parce que ses nombreuses lettres ont été utilisées de manière très fragmentaire

⁹⁶⁹ Selon ses propres termes, cités dans : Le Gouvello, *Armelle Nicolas dite la Bonne Armelle, servante des Hommes et Amante du Christ*, Paris, 1934, p. 16.

⁹⁷⁰ Cf. Louis-Combet, *Armelle Nicolas...*, p. 26.

⁹⁷¹ Le Gouvello, *Armelle Nicolas dite la Bonne Armelle...*, p. 318.

par son biographe⁹⁷², lui-même cité parcimonieusement par Henri Brémond : *Je lui (Jésus) demeure présente mais je ne m'en aperçois presque pas mais seulement quand il est passé et par les suites, qui sont cette extrême solitude et éloignement de tout ce qui est créé, et une certaine douce et ardente affection vers cet objet*, ce qui est une autre manière d'exprimer l'accroissement du désir par la disparition de l'aimé après sa rencontre, et l'indifférence alors à tout ce qui n'est pas lui. Elle ne sait que dire oui à l'inexplicable, et ce mot même, si simple, lui semble mal traduire *la grandeur de cet Etre infiniment adorable et mon extrême anéantissement devant lui... tellement que je demeure dans un bégaiement muet*. Marie de l'Incarnation dit aussi ne savoir que bégayer à propos de l'Amour. A la suite de François et de Jeanne, et dans l'esprit de Bérulle aussi, elle ajoute : *ma disposition ordinaire me permet seulement de Le regarder d'un très simple regard... même dans nos récréations où je n'ai pas besoin d'une particulière attention comme à l'oraison*. Plus proche encore de Bérulle dans ces mots : *la folie de la crèche me tient en sûreté à cause que tout ce qu'elle a de précieux est caché dans les langes et dans le bégaiement de l'enfance...*⁹⁷³.

Nulle trace, dans ces pauvres extraits de lettres qui nous restent, d'un vocabulaire proprement amoureux.

Françoise-Madeleine de Chaugy.

La Mère de Chaugy, fidèle compagne et biographe de Jeanne de Chantal, née en 1611, mène jusqu'à sa mort en 1680 une vie difficile et douloureuse. Avec son frère André de Chaugy, religieux minime, elle prend une part très importante au procès de canonisation de François de Sales. Ce travail assidu et opiniâtre lui vaut de nombreuses calomnies, l'exil prononcé par le duc de Savoie, l'excommunication même, avant une réhabilitation par Marie-Jeanne-Baptiste de Nemours, duchesse et régente de Savoie. Elle meurt supérieure du couvent de Turin⁹⁷⁴.

⁹⁷² *La Vie et les vertus de la Vénérable Mère Catherine de Jésus Ranquet, religieuse ursuline native de la ville de Lyon...* par Mgr Gaspard d'Augery, prédicateur ordinaire de Sa Majesté, Lyon, 1670.

⁹⁷³ BREMOND, Histoire, II, pp. 921 à 925.

⁹⁷⁴ M.-P. Burns, v.s.m., *Françoise-Madeleine de Chaugy dans l'ombre et la lumière de la canonisation de François de Sales*, Mémoires et documents de l'Académie Salésienne tome 106, Annecy 2002. Nous devons une grande reconnaissance à Sœur Marie-Patricia, archiviste d'une immense compétence au monastère d'Annecy, editrice de l'ensemble de la correspondance de Jeanne de Chantal aux éditions du Cerf : elle nous a ouvert largement les archives, nous permettant par exemple de consulter l'exemplaire du Traité de l'Amour de Dieu que François avait offert personnellement à Jeanne (voir ici les pp. 112 à 121), elle nous a aussi parlé à cœur ouvert de la vie et de la pensée de sa fondatrice, qu'elle connaissait comme personne. Elle nous a quittés trop tôt.

Cette religieuse exemplaire écrit un certain nombre de *Vies* : celles des premières Mères de la Visitation, mais surtout celle de la Fondatrice qui fut aussi sa compagne intime⁹⁷⁵. Son style est plein de charme et de douceur (ce qui est d'autant plus remarquable quand on sait ce qu'elle a vécu). Arrêtons-nous un instant sur la *Vie* de Jeanne de Chantal, dont elle nous donne une image également plus paisible et douce que celle qui ressort parfois des lettres ou des écrits de la sainte elle-même. Elle rappelle l'attachement de Jeanne à son mari, sa douleur au moment du drame qui sera fatal à Christophe : elle crie à Dieu qu'il peut bien tout lui prendre, même ses enfants, *mais laissez-moi ce cher époux que vous m'avez donné !* Cette prière n'est pas exaucée. Jeanne avoue que, s'il n'y avait eu ses quatre enfants, elle se serait alors enfuie en Terre Sainte pour y finir ses jours⁹⁷⁶.

C'est aussi la Mère de Chaugy qui rapporte les quatre visions de Jeanne : celle de François de Sales (qu'elle ne connaît pas encore) au bas d'un champ ; celle de la chapelle de Bourbilly quand elle voit une troupe innombrable de filles qui seront la troupe élue de Dieu ; elle est *surprise d'un grand attrait du ciel qui attirait tout à lui ; je fus longtemps dans ce saisissement, et me semblait au retour que je revenais d'un autre monde, une voix ayant dit à mon âme comme mon fils Jésus a été obéissant, je vous destine à être obéissante* ; celle enfin dans le petit bois près de Motelon, elle se trouve *saisie de l'attrait intérieur et arrêtée en oraison : pâtir pour Dieu me semblait la nourriture de l'amour en la terre, comme jouir de Dieu l'est au ciel*⁹⁷⁷. L'obéissance est bien pour Jeanne une vertu primordiale. Nous retrouvons ce qu'elle répétera souvent : ici-bas nous souffrons dans l'amour, et dans le ciel nous jouirons de l'amour.

Plus tard *elle commença à entrer au repos intérieur des enfants de Dieu, dans une grande liberté intérieure, et fut attirée à une sorte d'oraison toute cordiale et intime, une sainte et respectueuse familiarité de l'âme avec l'Époux céleste : J'ai trouvé celui que mon âme a tant désiré*⁹⁷⁸. Jeanne n'a peut-être confié à personne d'autre cette intime expérience.

Voici encore un passage touchant : en quittant tout pour entrer au couvent, *elle n'emporte quasi rien, sinon quelques nippes avec le matelas dont son défunt mari*

⁹⁷⁵ *Mémoires sur la Vie et les vertus de sainte Jeanne-Françoise de Chantal*, publiés par les soins de religieuses du Premier monastère de la Visitation, Paris Plon 1874, in : CHANTAL, Œuvres, I.

⁹⁷⁶ CHANTAL, Œuvres, I, pp 32 et 36.

⁹⁷⁷ *op. cit.*, pp. 41 et 42.

⁹⁷⁸ *op. cit.*, p. 64.

*se servait pour son lit de camp lorsqu'il allait à l'armée...*⁹⁷⁹ : un tel geste de pauvreté comporte en même temps une discrète marque d'attachement aux objets quotidiens de ce mari si tendrement aimé, mais qui parmi ses sœurs pouvait s'en apercevoir ?

Nous chercherons en vain dans ce récit quelque référence à des « mots d'amour » qui auraient pu convenir particulièrement à Jeanne pour parler de Dieu ou pour s'adresser à Dieu. Le vocabulaire de la *Vie* s'inspire des écrits de François, comme celui de Jeanne pouvait s'en inspirer.

Antoinette de Jésus.

Elle est née en 1612 comme Marguerite Romanet dont nous allons parler ensuite. Elle a quatorze ans quand on la marie à Monsieur Vivenel, de Compiègne ; leur vie commune sera difficile. Veuve en 1636, elle devient religieuse alors qu'elle n'y pensait pas, sur la recommandation du P. Marin son confesseur, au monastère de Sainte-Perrine. Elle a écrit mais elle a presque tout déchiré à l'heure de mourir⁹⁸⁰. Quelques pages ont été sauvées. *Son cœur était large du côté de Dieu*, rapporte Brémond, *c'était assez pour elle de dire Amour Amour ! elle portait les effets de l'amour et ne les discernait pas*. On lui demande souvent d'écrire un mot, une page, une lettre d'édification, comme on l'a demandé à Madame Acarie, et elle acquiesce pour faire plaisir. Elle donne des conseils joyeux : *donnez au corps et à l'esprit les divertissements permis aux vrais enfants de Dieu, sans scrupule. Aimez, et puis faites ce que vous voudrez*. L'événement capital de sa vie consiste en une retraite faite en 1649, à l'âge de trente-sept ans. Libérée de ses angoisses, elle entre alors dans une réelle unité de vie intérieure. Jésus va lui donner *une part de sa vie intérieure. Mort totale à tout ce qui n'est pas lui. Cette grâce nous unit corporellement et spirituellement à un Dieu qui opère une extension de l'Incarnation et nous rend du tout point une même chose avec lui*. Elle dira plus tardivement : *Dieu, tel qu'il est, était tout pour moi*⁹⁸¹.

⁹⁷⁹ CHANTAL, Œuvres, I, p. 143.

⁹⁸⁰ *La vie de la Mère Antoinette de Jésus, religieuse chanoinesse de l'ordre de S. Augustin en l'abbaye royale de Sainte Perrine, à la Villette proche Paris, avec un abrégé de ses lettres...* On y a aussi joint la vie de la Mère Anne de Costerel de Bonneuil, Paris, J. Villette, 1685.

⁹⁸¹ BREMOND, Histoire, II, pp. 925 à 946.

Marguerite Romanet.

Née à Chambéry en 1612, morte en 1663, Marie Pignier désirait entrer au couvent. Son père la marie à Monsieur Romanet, avocat au Souverain Sénat de Savoie, quand elle a quatorze ans. Un an plus tard déjà, c'est elle qui lui fait prendre le chemin de la perfection intérieure. Trois ans plus tard, ils sont tous deux si fortement pris par cette quête intérieure qu'ils songent à se séparer. Leurs directeurs de conscience les en dissuadent. Ils demeurent donc dans l'état de mariage sans en user, semble-t-il, se donnant l'un et l'autre à la charité fraternelle et au service des pauvres.

Elle écrit, parlant de sa conduite ordinaire dans les choses de la vie spirituelle : *parfois le matin je crains que Notre Seigneur se sera absenté de mon âme sans que je l'aie su*⁹⁸². Crainte que nous pouvons comparer à celle de Marie de l'Incarnation quand elle a souci de perdre du temps devant Dieu quand elle dort, mais qui a d'autres moments supplie son amant de la laisser se reposer un peu dans la nuit en permettant que le désir de l'amante se calme un moment. D'autres fois il est si proche d'elle *qu'il y entre les yeux fermés*. Quelquefois encore *je le sens tout de myrrhe dans mon âme, je l'appréhende tout florissant*. Aimer Dieu lui est tout à fait naturel, précise-t-elle. En se rassasiant de Dieu *l'âme devient plus vaste que tout le monde*, la foi lui *donne le pouvoir de respirer en Dieu, de lui parler selon la pensée que j'ai intellectuellement*. Comme Madame Acarie, la rencontre de Dieu dans l'eucharistie la bouleverse tant qu'après avoir communié elle *demeure quelque temps dans un anéantissement... le même amour me fait craindre et me fait réjouir, les désirs, dont je produis les actes, sont violents à cause qu'ils ne me sont pas donnés* mais proviennent du fond d'elle-même. Elle ne dit pas avoir lu Jean de la Croix, ni le Pseudo-Denys, mais elle parle de *la foi qui est pleine d'obscurité, fait marcher dans la nuit des sens et de l'esprit*, pourtant dans cette nuit *parfois elle aperçoit des vérités inexplicables*.

Il se trouve qu'elle a, elle aussi, commenté le Cantique : *Cette aimable qualité d'époux me fait craindre, mais je veux vous craindre et vous aimer comme l'Epouse qui vous a cherché*. Brémond, de qui nous tenons toutes ces citations, se demande

⁹⁸² *Idée de la véritable piété en la vie, vertus et écrits de demoiselle Marguerite Pignier, femme de feu noble Claude-Aynart Romanet avocat au Souverain Sénat de Savoie*, par le R.P. P. du S. Sacrement, Lyon, C. Bourgeat, 1669.

de quelle traduction biblique elle usait⁹⁸³. Citant le verset *nous vous ferons des templestes d'or...*⁹⁸⁴ elle dit que pour croire *il faut seulement écouter, c'est le seul sens nécessaire à l'Epouse pour plaire à son Epoux*. La colombe est l'image d'une âme qui regarde Dieu non pas en face, mais *dessus les eaux où il parait par réflexion*. La fleur des champs c'est le Christ, graine germée dans le sein de la vierge, et quand le Cantique dit : *je me suis assise sous l'ombre de celui que j'avais désiré*, Marguerite distingue trois ombres, celle du monde, celle de la loi de Moïse et celle du Fils de Dieu. Être *à l'ombre de la croix* c'est la foi, mais *s'asseoir à l'ombre* est le propre des contemplatifs.

Jacqueline B. de Blémur.

La Mère de Blémur, née en 1618 et morte à l'âge de soixante-dix-huit ans, publia en 1679 une série d'éloges de personnes illustres de son ordre, c'est-à-dire de grandes abbesses bénédictines⁹⁸⁵. La matière ne manquait pas, puisque de 1570 à 1670 *une légion de magnifiques abbesses* a rétabli en France le prestige de l'ordre, dit H. Brémond qui compare la Mère de Blémur et la Mère de Chaugy. Nous partageons son point de vue lorsqu'il pense que la première raconte avec une sérénité grave et une grande culture des faits de religion, alors que la seconde nous promène plutôt dans un jardin de parfums et d'onction⁹⁸⁶.

De fait, la Mère de Blémur insiste sur la force et la persévérance des abbesses : si elles sont les *épouses de Dieu ce n'est pas pour traîner une vie languissante dans la profession religieuse*⁹⁸⁷. Et dans le même *Eloge*, parlant du rétablissement de la clôture, elle écrit que *ces fidèles épouses voyaient au travers de ces grilles leur Bien-Aimé qui considérait leurs peines et qui disposait des couronnes à leur patience*⁹⁸⁸.

Lorsqu'Antoinette d'Orléans prend avec elle vingt-quatre filles pour fonder un couvent à Poitiers, ce couvent devient rapidement, par les austérités et la charité

⁹⁸³ BREMOND, Histoire, II, pp. 909 à 921.

⁹⁸⁴ Cant., ch. 1, v. 11.

⁹⁸⁵ J. B. de Blémur, *Eloges de plusieurs personnes illustres en piété de l'ordre de St Benoist, décédées en ces derniers siècles*, A Paris chez Louis Billaine, au second pillier de la grand'Salle du Palais, au grand Cesar, MDCLXXIX.

⁹⁸⁶ Brémond, Histoire, II, pp. 695 à 722.

⁹⁸⁷ J. B. de Blémur, *Eloges de plusieurs...*, éloge de Madame Luce de Luxe, p. 6.

⁹⁸⁸ *op. cit.*, p. 10.

fraternelle au sein de la communauté, le *jardin de délices du céleste époux*⁹⁸⁹. Nous remarquons également que le mariage de Madame d'Orléans *ne divisa point son cœur et quoiqu'elle eût de l'amour et du respect pour son époux ce fut sans préjudice de celui qu'elle avait pour Dieu*. Elle dit à ce jeune époux son ardeur pour Dieu *avec une sagesse qui lui en fit digérer la proposition sans chagrin...*⁹⁹⁰, en quoi elle est proche de Marie de l'Incarnation ; comme Jeanne de Chantal elle perd son mari tragiquement puisqu'il est assassiné. Devenue veuve à vingt-quatre ans, *elle ne se pardonna jamais à elle-même l'excès de tendresse qu'elle fit paraître pour son mari*⁹⁹¹, « faiblesse » dont Jeanne de Chantal a souffert aussi. Comme Madame Acarie *elle porta Jésus crucifié comme un sacré cachet sur son cœur et sur son bras, prenant hautement le parti de la croix contre la délicatesse ; et c'est à cause de la douleur et non par excès d'amour qu'elle s'écrie O mon Dieu, quand briserez-vous mes chaînes ? quand verrai-je votre face ?*⁹⁹².

Plus étonnante encore cette remarque à propos de l'abbesse de Poitiers : elle combatta toute sa vie sa propre chair, en colère contre elle-même, sans jamais se réconcilier avec elle⁹⁹³. Ou celle-ci, relevée dans le récit de la nomination de Marie de Beauvilliers comme supérieure de Montmartre : *dans l'empire de Jésus crucifié on ne fait état que de la croix*⁹⁹⁴.

Il est vrai que le style de la Mère de Blémur porte la marque de l'austérité. Mais il serait excessif de lui en tenir rigueur : le genre même de l'éloge impliquait une grande réserve et ne permettait pas qu'on entrât dans l'intimité des religieuses comme on eût pu se le permettre s'il s'était agi (et encore) d'une biographie.

Cette réserve paraît moins essentielle lorsque la Mère de Blémur nous entretient de Charlotte Le Sergent⁹⁹⁵ : née en 1604, cette jeune femme vive et gaie rencontre Dieu en 1618 ou 1619, se confie à un jésuite mais ne supporte pas les *contraintes pour régulièrement examiner le fond de son âme*, comme elle le dit. Elle pense entrer au Carmel, mais se retrouve chez les bénédictines de Montmartre, par la volonté de ses parents. Là encore elle ne supporte pas les règles de vie du couvent et les cérémonies de l'Office ; seules lui importent l'oraison personnelle et la

⁹⁸⁹ J. B. de Blémur, *Eloges de...*, p. 60.

⁹⁹⁰ *op. cit.*, pp. 33 et 34.

⁹⁹¹ *op. cit.*, p. 36.

⁹⁹² *op. cit.*, pp. 70 et 72.

⁹⁹³ *op. cit.*, p. 123.

⁹⁹⁴ *op. cit.*, p. 161.

⁹⁹⁵ *Abrégé de la Vie de la V.M. Charlotte Le Sergent*, par la M. de Blémur, Paris, 1685.

solitude. On la gourmande, on la brime, mais Charlotte s'obstine. Peu à peu *elle fut introduite dans un amour également fort et tendre envers la sainte Humanité...* à force de dégagement intérieur et d'anéantissement, *son entendement se trouva tout à coup dans une vaste campagne si lumineuse qu'il en était charmé* ; ayant rencontré la divine présence, elle s'en voit rapidement privée, comme en furent privés de très nombreux mystiques : le rideau tiré par Dieu devrait l'amener à la contemplation de simple regard, mais *le rideau était trop épais pour rien apercevoir, elle était comme reléguée dans les cavernes profondes ou obscures* (encore le Pseudo-Denys), ce qui à la fois l'effraie et lui donne *un ardent désir de la possession de Dieu*. Mais elle craint toujours de demeurer dans un état de passivité, elle voudrait conquérir l'objet de son amour, il lui faudra lutter longtemps contre cette envie de connaître par elle-même, et quand elle aura vaincu cette tendance elle s'abandonnera enfin à l'attrait de la grâce et *respirera à son aise et sans nulle peur*⁹⁹⁶. Parvenue à cet état de haute contemplation passive, elle s'emploie à conseiller de nombreuses religieuses, mais aussi des personnes comme Monsieur de Bernières-Louvigny. Elle conduit chacun par la main vers *cette région lumineuse, un jour sans ténèbres où la créature n'est plus rien, Dieu étant tout. L'âme demeure entre les bras de son Seigneur, sans le connaître et sans même s'en apercevoir*, ainsi qu'elle l'écrit à Catherine de Bar. Jeanne de Chantal aurait écrit cette phrase en ajoutant sa note personnelle : *les yeux clos*, mais il n'est pas certain que Madame Acarie ou Marie de l'Incarnation aient souscrit pleinement à sa deuxième partie. On lit encore cette citation dans un abrégé de sa vie : *dans l'oraison l'âme est comme perdue sans savoir où elle est, ni ce qui se passe en elle, nulle connaissance distincte, elle n'ose même pas remuer*⁹⁹⁷.

Marie de Beauvillier, abbesse réformatrice de Montmartre.

Marie de Beauvillier, née en 1574, est la nièce de Anne Babou de la Bourdaisière, abbesse de Beaumont-les-Tours avec laquelle Marie de l'Incarnation possède également un lien de parenté. L'un des principaux titres de gloire de Marie de Beauvillier consiste sans aucun doute à avoir mené à bien et avec énergie la réforme de l'abbaye de Montmartre. François de Sales a l'occasion de la rencontrer

⁹⁹⁶ BREMOND, Histoire, I, pp. 738 à 747.

⁹⁹⁷ BREMOND, Histoire, IV, p. 744.

pendant cette période difficile. Elle bénéficie principalement de la direction de Benoît de Canfeld, dont elle suit les instructions que lui-même a puisées chez le Pseudo-Denys, à savoir la voie de l'abnégation totale et du pur amour : *le discours est chose humaine mais l'amour est chose divine. Bien souvent le discours de l'entendement n'est pas la perfection ni la vraie contemplation, quelquefois au contraire il est préjudiciable à la perfection. Saint Denis conseille à son disciple Timothée de retrancher et suspendre l'opération de l'entendement*⁹⁹⁸. Elle meurt en 1657.

Marguerite d'Arbouze, abbesse réformatrice du Val de Grâce.

Née en août 1580, Marguerite est placée dès l'âge de neuf ans à l'abbaye de Saint Pierre de Lyon. Mais en 1611, elle souhaite suivre une règle plus stricte et s'éloigner aussi de sa famille. Elle vient donc à Paris, à l'abbaye royale de Montmartre, dont Marie de Beauvillier a entrepris la réforme, et qui lui paraît mieux convenir à ses pieux désirs. Elle y fait un nouveau noviciat et puis une seconde profession ; ses qualités sont remarquées par l'abbesse de Montmartre, qui l'établit prieure du nouveau monastère de Notre-Dame de Grâce ou de la Ville-Évêque, que Catherine et Marguerite d'Orléans de Longueville viennent de fonder. En 1618, on vient à nouveau la chercher pour la nommer abbesse de Notre-Dame du Val-de-Grâce, près de Bièvre-le-Châtel, à trois lieues de Paris. Marguerite, accompagnée de la reine Anne d'Autriche et du cardinal de Retz, prend possession du Val-de-Grâce le 23 mars 1619. Son premier soin sera d'y établir la réforme. Elle instaure une stricte observance de la vie religieuse, plus rapidement et efficacement que ne le fait Marie de Beauvillier à Montmartre, ce qui suscite un peu de jalousie. Elle est encore demandée par l'évêque d'Auxerre pour établir la réforme au Mont-de-Piété, couvent de bénédictines à la Charité-sur-Loire. Plusieurs autres monastères voudraient aussi l'avoir, entre autres l'abbaye de Charenton en Bourbonnais. Elle se met en route au mois de juillet et tombe malade au château de Séry, chez la maréchale de Montigny, où elle meurt le 16 août 1626. Ferraigne, son

⁹⁹⁸ *Exercice divin ou pratique de la conformité de notre volonté à celle de Dieu...* par R.M.M.D.B. (Révérende Mère Marie de Beauvillier), Paris 1631.

biographe, a décrit de manière émouvante ce voyage au cours duquel il accompagne la Mère, et les entretiens qui l'émaillent⁹⁹⁹.

Il aime à parler avec elle du Cantique des Cantiques aux heures de *conférences*. Quand il lui demande par exemple ce que signifie *tes mamelles sont meilleures que le vin*, elle répond qu'il lui semble *que Dieu conduisait cette Epouse par les degrés d'amour*, et comme elle ne peut tout goûter à la fois, *lui ayant donné le baiser sacré de paix, lui fait goûter la douceur et la liqueur de ses amours, préférées au vin n'étant pas encore assez dilatée pour en comprendre les sublimités représentées par le vin*. Lors au dernier degré *l'Epouse adore son Epoux et le chérit aussi bien dans la douceur des mamelles qu'en la liqueur fervente du vin, car le Dieu vivant s'écoulant en l'Epouse est aussi bien lui-même quand il s'écoule comme du lait, comme de l'eau, comme de l'huile que quand il s'écoule comme du vin*¹⁰⁰⁰.

Il ne s'agit pas seulement, dit Brémond, d'une paraphrase pieuse mais d'une confidence personnelle et sans doute a-t-il raison : Marguerite d'Arbouze se situe exactement à la frontière entre un traitement savant et pieux du Cantique et le territoire de l'expérience (qu'elle n'a pas vécue) d'un amour humain devenu archétype désormais de l'amour divin, et ce parce qu'elle illumine l'analyse mystique de toute la plénitude de sa sensibilité de femme¹⁰⁰¹.

Brémond consacre une cinquantaine de pages à la grande réformatrice du Val de Grâce, et pourtant ne souffle mot du *Traité*, ce qui étonne le dernier éditeur de ce texte¹⁰⁰². Il fut écrit pour Marie de Burges, l'une des religieuses à qui Marguerite vouait la plus profonde affection. Il s'adresse donc non pas à une novice mais à une personne confirmée dans la vie monastique. Il ne s'agit pas à proprement parler d'un commentaire du Cantique des Cantiques, même si le poème biblique est fréquemment cité et remarquablement interprété. Il ne décrit pas les suaves expériences de l'époux mais s'attache plutôt à montrer, surtout dans la deuxième partie, que le seul vrai chemin de l'épouse est celui de la croix, *voie de perfection par laquelle nous nous unissons à celui qui a voulu prendre une vie capable de*

⁹⁹⁹ *La vie admirable ... de la B. Mère Marguerite d'Arbouze, dite de Sainte Gertrude*, par M. J. Ferraige, Paris, J. Moreau, 1628.

¹⁰⁰⁰ Ferraige, cité par BREMOND, *Histoire*, I, p. 768.

¹⁰⁰¹ *La Vraie Règle de S. Benoît, avec les constitutions accommodées à icelle pour les religieuses bénédictines de Notre-Dame du Val de Grâce, dite de la Crèche*, par la Mère Marguerite d'Arbouze et Dom Eustache de Saint-Paul, S. l., vers 1623.

¹⁰⁰² *Traité de l'Oraison mentale*, par la Mère M. d'Arbouze, Nouvelle édition par D.B. Solar, Abbaye de Maredsous, 1934, préface, p. XIX.

*souffrances*¹⁰⁰³. Toute oraison est une ascension de la montagne, de Sion, du Carmel ou du Thabor peu importe : elle est élévation vers Dieu.

Dans la première partie il est question de désir et de séduction. L'âme a le désir de la présence divine et du baiser de la sagesse. Ce désir attire Dieu auprès d'elle, puisqu'aussitôt après avoir sollicité le baiser, elle peut s'adresser à lui : *vos mammelles sont plus précieuses...* Cette présence amoureuse est une sorte de liquéfaction : *l'oraison attire en nous l'amour essentiel, lequel estant feu, ne nous esclaire pas seulement, mais nous fond, nous unit et nous fait mesme chose avec luy*¹⁰⁰⁴.

On lira également ce passage si proche de Marie de l'Incarnation : *si l'âme veut considérer ses offenses elle peut regarder Dieu comme un Père de miséricorde. Que si elle a besoin de se rendre plus fidelle à correspondre à ses inspirations, elle le peut envisager comme un Juge sévère ; si elle est appelée à la considération sacrée de l'amour de Dieu, elle peut se proposer en luy la qualité d'Espoux de nos âmes, qui cherche par tout à se communiquer à nous*¹⁰⁰⁵. Marie de l'Incarnation dit d'un père qu'on le craint, d'un juge qu'on le redoute, d'un époux qu'il attend de nous une réciprocité d'amour¹⁰⁰⁶. On touche presque ici ce qui représente l'originalité de Marie, qui parle d'égalité de devoirs et de désirs entre l'un et l'autre des époux, alors que Marguerite d'Arbouze demeure attentive aux seules qualités de l'époux.

Nous retrouvons plus loin l'idée d'anéantissement nécessaire de l'âme, confortée par un passage du Cantique : *au moment mesme que l'Epouse sacrée est noire à ses propres yeux, et qu'elle cosnoit sa deformité, elle devient belle aux yeux de son époux qui l'introduit aussi-tost dans sa couche*¹⁰⁰⁷.

Nous retrouvons surtout le texte déjà plusieurs fois cité du Pseudo-Denys décrivant Dieu comme une ténèbre lumineuse : *Dieu, dit saint Denis, habite dans le secret profond des ténèbres, et bien qu'il soit luy-mesme la lumière, cette lumière est pour nous comme des ténèbres tres-epoisses*¹⁰⁰⁸. Marguerite rappelle combien notre entendement est faible et comment il se perd devant Dieu, tel l'œil qui tente de

¹⁰⁰³ *Traité de l'Oraison mentale*, par la Mère M. d'Arbouze, p. 2.

¹⁰⁰⁴ *op. cit.*, p.4.

¹⁰⁰⁵ *op. cit.*, p. 11.

¹⁰⁰⁶ MARIE, Lettres, p. 295.

¹⁰⁰⁷ *Traité de l'Oraison mentale*, par la Mère M. d'Arbouze, p. 16.

¹⁰⁰⁸ *op. cit.*, p. 20.

regarder en face le soleil. Il nous reste alors à imiter les vieillards de l'Apocalypse, ou Moïse devant le buisson ardent : nous prosterner.

Nous ne décidons rien. *L'âme vraie épouse de Jésus-Christ doit être attirée par l'Époux dans le choix agréable de l'Époux et non dans le sien*, ce qui signifie qu'elle est attirée par le fait que l'Époux la choisit et trouve ce choix fort agréable. Elle-même ne cherche que son bon plaisir à Lui : il faut aller *sans attrait à celui d'où l'attrait vient*¹⁰⁰⁹.

La deuxième partie du *Traité* montre comment il faut entrer dans la nuit de la sécheresse et des souffrances, à la suite du Christ au Golgotha. Prenons garde aux consolations et satisfactions que peut donner la prière : l'oraison est *une belle et douce pomme de l'arbre du fruit de vie* sous l'écorce duquel se cache parfois un dangereux venin *quand nous n'y rencontrons rien d'amer*¹⁰¹⁰. Jésus est l'amant de tous les excès, l'épouse *luy a blessé le cœur avec l'un de ses cheveux seulement*, et ceci suffit à lui faire donner sa vie jusqu'à la mort d'amour. On se souviendra du bouleversement de Marie de l'Incarnation prenant conscience de ce qu'Il était allé jusqu'à la mort de la croix pour elle personnellement, et qu'Il l'eut fait pour elle seule si par impossible elle s'était trouvée seule enfant de Dieu sur cette terre. Ce qui appelle l'excès d'amour, réciproquement, chez l'amante, sans aucune hésitation.

Marguerite d'Arbouze est ainsi proche de Marie de l'Incarnation. Certes elle en partage peu le vocabulaire, elle se raconte moins que Marie, mais elle partage son besoin d'absolu. Elle rejoint aussi Thérèse d'Avila qui, par prudence verbale, parlant d'elle même disait souvent : *je connais une personne qui...*

Angélique Arnauld, abbesse réformatrice de Port-Royal.

Nous avons remarqué avec intérêt et même émotion la profonde amitié qui réunit Jeanne de Chantal et Angélique Arnauld, née en 1591 et morte en 1661 ; amitié fidèle malgré de longs silences et la séparation due à l'éloignement géographique. Nous avons dit comment Jeanne encourage Angélique lorsque, fatiguée par les réformes entreprises et les difficultés de les faire admettre, celle-ci doute d'être à sa place à Port-Royal et souhaite ardemment prendre le chemin de la Visitation, ce que

¹⁰⁰⁹ *Traité de l'Oraison mentale*, par la Mère M. d'Arbouze, p. 28.

¹⁰¹⁰ *op. cit.*, p. 29.

François de Sales n'admet pas. Plus tard, lorsque Jeanne traverse un temps de dépression, Angélique à son tour la conforte et l'apaise.

Angélique semble pourtant bien différente de Jeanne : mise dans un couvent alors qu'elle est encore enfant, abbesse de droit bien avant de pouvoir exercer quelque autorité, elle ne connaîtra jamais que la vie religieuse, ses vicissitudes et ses grandeurs. Dans un mouvement admirable de fierté et de courage, elle décide de restaurer à Port-Royal la règle de l'ordre cistercien. Elle se heurte à sa famille d'abord : lors de la fameuse « journée du guichet » elle lui interdit l'entrée dans le couvent, par respect pour la clôture qu'elle vient de restaurer.

Elle raconte ses luttes, ses doutes et ses victoires, dans la *Relation écrite sur Port-Royal*¹⁰¹¹. Ce texte émouvant met en évidence la tristesse qu'elle ressent d'avoir passé toute son enfance dans le milieu religieux, et la pauvreté de sa vie affective et de son expérience humaine. Elle dit que Monsieur de Saint-Cyran lui fait se *ramentevoir les premiers mouvements de la grâce de Notre Seigneur en moi, qui me donnait un si ardent désir de la séparation de tout le monde*¹⁰¹². Mais dans cette *Relation*, écrite à la demande des religieuses, elle donne peu de détails sur sa vie intérieure. Notons les circonstances de sa « conversion » : c'était après un sermon du Père Basile, capucin, qui la fait se *trouver plus heureuse d'être religieuse que je m'en étais estimée malheureuse de l'être*¹⁰¹³. Elle assume donc, librement dès lors et sans regret, son destin. Elle voulait être carmélite ou capucine. Elle signale le refus opposé par François de Sales à son éventuel transfert à la Visitation et précise que *sa conduite n'était nullement molle et douce comme la plupart du monde se l'est imaginé... ce saint homme n'était point dans une dévotion doucette ainsi qu'on l'a voulu persuader*¹⁰¹⁴. Elle se retrouve prise comme malgré elle dans les étranges projets d'un étrange prélat, Mgr Zamet, évêque de Langres. Comme Madame Acarie, la mère d'Angélique demandera et obtiendra de devenir religieuse à Port-Royal quand sa fille en est supérieure. Monsieur de Saint-Cyran, en qui elle met toute sa confiance, saura dissiper son angoisse des fautes passées et lui donner un sentiment de pénitence joyeuse, ce qui est déjà beaucoup.

Le texte nous entretient de la vie et de la réforme de l'ordre, mais ne dit presque mot de la vie intérieure d'Angélique. L'on peut penser qu'elle a peut-être passé sa

¹⁰¹¹ Angélique Arnauld, *Relation écrite sur Port-Royal*, publiée par L. Cognet, B. Grasset, 1949.

¹⁰¹² *op. cit.*, p. 157.

¹⁰¹³ *op. cit.*, p. 40.

¹⁰¹⁴ *op. cit.*, p. 100.

vie entière dans le respect de la religion, de la règle et de l'obéissance à un Dieu toujours profondément respecté, mais sans jamais converser avec Lui comme avec un être aimé.. Et si cette pensée est fausse, nous n'en saurons rien¹⁰¹⁵.

Nous pouvons aisément opérer quelques comparaisons entre d'un côté les personnalités que nous venons de présenter, et de l'autre les trois religieuses dont nous avons particulièrement étudié les écrits.

Plusieurs événements décisifs les rapprochent : par exemple le fait d'avoir été données en mariage à un homme qu'elles n'ont pas choisi, alors même qu'elles pensaient déjà à la vie religieuse ; le fait aussi de se dégager avec peine de l'emprise d'un confesseur ou d'un directeur de conscience indélicat ; ou bien encore une expérience qui ressemble à une conversion, non pas au sens de la découverte d'un Dieu oublié ou méconnu, mais par la soudaine et fulgurante ouverture à un absolu.

D'autres aspects de la vie au contraire les séparent, et d'abord l'expérience de la vie conjugale : elle a été positive et l'amour fut réciproque, aussi bien chez Jeanne de Chantal que chez Madame Acarie, dans une plus modeste mesure chez Marie de l'Incarnation. Parmi les autres mystiques que nous avons présentées, ce ne fut pas le cas.

Nous remarquons enfin dans ce qu'elles ont pu écrire ou dire une présence très variable de mots d'amour, mais aucune d'entre elles ne les emploie avec la conviction et la fougue de Marie de l'Incarnation.

¹⁰¹⁵ *Entretiens ou conférences de la reverende mere Marie-Angelique Arnauld, abbesse & réformatrice de Port-Royal.* A Bruxelles, et se trouve a Paris, chez Antoine Boudet, imprimeur du Roi, rue S. Jacques, à la Bible d'or. MDCCLVII.

Conclusion : Mon âme aimant l'amour

Te confier l'état de mon cœur, c'est mon ardent désir...
Ah ! Un grain de perle si délicat,
*Le percer dans la nuit noire c'est mon ardent désir*¹⁰¹⁶.

Comme en toile de fond des écrits que nous venons de présenter, on peut disposer les écrits magistraux de grandes figures anciennes ou de personnages presque contemporains, traitant de l'amour divin ou commentant le Cantique, traduits en français et plus ou moins répandus dans les cercles intéressés de cette première moitié du dix-septième siècle : parmi les grands théologiens Grégoire le Grand, l'un des Pères de l'Eglise d'Occident¹⁰¹⁷, le franciscain Bonaventure, contemporain de Thomas d'Aquin¹⁰¹⁸, Bernard de Clairvaux qui tient la première place avec quatre nouvelles traductions proposées entre 1620 et 1623¹⁰¹⁹ ; pour la mystique rhénane Jan Ruusbroec¹⁰²⁰, avec lui les dominicains Henri Suso de Constance¹⁰²¹, disciple de maître Eckhart¹⁰²², et Jean Tauler le strasbourgeois¹⁰²³ ; venant d'Espagne Raymond Lulle, qui n'est pas considéré par tous comme très orthodoxe¹⁰²⁴, et Louis de Grenade¹⁰²⁵ qui jouit au contraire d'une belle réputation.

¹⁰¹⁶ Hâfèz de Chiraz, *Le Divân*, traduction par Ch.-H. de Fouchécour; Lagrasse, Verdier, 2006 : ghazal 43, v.4, p. 237.

¹⁰¹⁷ Grégoire le Grand : *Le Cantique des cantiques exposé mystiquement par saint Grégoire le Grand*, et mis en français par M. N. Guillebert, Rouen, J. Hérault, 1653.

¹⁰¹⁸ *L'Aguillon d'amour divine, fait par le docteur séraphique saint Bonaventure* et translaté de latin en français par maistre Jean Jerson, Paris, M. Le Noir, 1499 ; *L'Esguillon de l'amour divin de saint Bonaventure*, mis en français par Bl. de Vigenère ; Lyon, P. Rigaud, 1606.

¹⁰¹⁹ *Sermons de S. Bernard sur les principales fêtes, solennités et Evangiles de l'année ; ensemble dix-sept sermons sur l'exposition du pseaume 90 et vingt-six sur le cantique des cantiques*, traduits en franç. par J. Tournet, Paris, Mich. Soly, 1620.

Les Sermons de S. Bernard, ... nouvellement traduits en françois, augmentez et divisez en deux tomes... par M. I. T. A. P. (Jean Tournet.), Paris, P. Billaine, 1620.

Sermons méditatifs du dévot père S. Bernard, ... sur le Cantique des cantiques [Texte imprimé], traduit du latin en françois par Sr F. O. religieuse... Paris, L. Boullenger, 1621-1623.

Les Oeuvres de S. Bernard, ... mises la plus grande-partie en français par Me Philippes Le Bel, Paris, M. Soly, 1622.

¹⁰²⁰ *Ornement des noces spirituelles, composé par... Jean Rusbroche, traduit en françois par un religieux chartreux de Paris, avec la vie de l'auteur à la fin du livre*, Vve de J. Colomiés et R. Colomiés, 1606.

¹⁰²¹ *Oeuvres spirituelles de Henry Suso, ... nouvellement traduites de latin en françois* par F. N. Le Cerf, Paris, G. Chaudière, 1586.

¹⁰²² On ne dispose pas alors de traduction française d'un ouvrage complet. Dans le texte (compilé) de Tauler cité dans la note suivante, le chapitre 39 des «Institutions» porte : «l'auteur est le Vieil Eccardus».

¹⁰²³ *Les Institutions divines et salutaires enseignemens du R.P.F. Jean Thaulere... [Texte imprimé]* : où il est enseigné comme on peut facilement parvenir à la parfaite union de l'amour de Dieu par le moyen des saintes vertus et bons exercices spirituels : avec la vie et epistres dudict auteur... / le tout nouvellement traduit de latin en françois par les Pères minimes de l'Oratoire Notre-Dame de Vie-Saine..., Paris, T. Brumen, 1587.

¹⁰²⁴ *Blaquerne, de l'amy et de l'aymé*, par le B. Raymond Lulle, Paris, D. Moreau, 1632.

¹⁰²⁵ *Additions au Mémorial de la vie chrestienne, où il est traité de la perfection de l'amour de Dieu et des*

Pour ceux qui entendent le latin le choix s'élargit encore considérablement : Thomas d'Aquin dont un opuscule porte le titre de *Traité de l'amour*¹⁰²⁶, ou (moins connu) le solitaire anglais Richard Rolle avec son *De incendio amoris*¹⁰²⁷, ou bien encore l'alexandrin Origène et ses *Commentaires du Cantique*¹⁰²⁸, pour ne citer qu'eux, ont fait l'objet d'une publication relativement récente.

En France, le *Traité de l'Amour de Dieu* de François de Sales domine le dix-septième siècle et sera plusieurs fois réédité. D'autres écrits porteront bientôt le même titre exactement ou les mêmes mots dans le titre, mais ils seront publiés dans la seconde moitié du siècle et nous intéressent moins directement ; ils témoignent cependant de l'importance du sujet pendant toute cette période : le *Traité de l'amour de Dieu...* de Raymond Jordan¹⁰²⁹, la *Théologie morale de saint Augustin, où le précepte de l'amour...* de Michel Bourdaille¹⁰³⁰, la traduction française du *Mémorial de la Vie chrétienne* de Louis de Grenade¹⁰³¹, l'anonyme *Traité pour conduire les âmes à l'étroite union d'amour avec Dieu...* trois fois réédité¹⁰³², le *Traité de l'amour du souverain bien* composé par le Père Ameline¹⁰³³. A la fin du siècle Malebranche, opposé au Père Lamy sur des questions plus morales et métaphysiques que proprement théologiques, écrit encore un texte auquel il donne

principaux mystères de la vie de notre Sauveur, composé en espagnol par R. P. Louis de Grenade... traduit de nouveau en français par M. Girard, Paris, P. Le Petit, 1662.

¹⁰²⁶ *Opuscula: Tomus decimusseptimus. D. Thomae Aquinatis doctoris angelici, Opuscula omnia complectens. Quibus adjunximus Opusculum de eruditione principis, antehac nunquam impressum. Complectitur insuper Scriptum secundum ejusdem D. Tho. super Quatuor libros sententiarum, ad Annibaldum Annibaldensem Romanum. S. R. E. episcopum cardinalem. Horum autem omnium, tum seriem, tum Quaestiones, proprii manifestant indices, Voir : Romae, M. D. L. XX.*

¹⁰²⁷ Rolle de Hampole, R. : *D. Richardi Pampolitani eremitaie, ... de Emendatione peccatoris opusculum... cum aliis aliquot appendicibus...* [Nomis Jesu Encomium. De Incendio amoris. De Amore summo eodemque singulari. Orationis dominicae exegesis. Symboli apostolici enarratio. Symboli Athanasei expositio, Coloniae apud M. Novesianum, 1535.

¹⁰²⁸ *Opera quae quidem proferri potuerunt omnia...* Paris, 1619. Seul le *Tableau de la pénitence de la Magdeleine* par... F. Nicolas Coëffeteau, Paris. S. Cramoisy, 1625, donne un texte d'Origène en français.

¹⁰²⁹ *Le Sçavant idiot, ou Traité de l'amour de Dieu vers l'homme et de l'amour de l'homme vers Dieu, d'un pieux et docte auteur ancien, qui par humilité prit le nom d'Idiot, au lieu du sien, qui étoit Raimond Jourdain.* Traduction du latin... par Nicolas de Bralion, Paris, F. Muguet, 1667.

¹⁰³⁰ M. Bourdaille, *Théologie morale de saint Augustin, où le précepte de l'amour de Dieu est traité à fond...* par E. B. S. M. R. D., Paris, G. Desprez, 1686.

¹⁰³¹ *Additions au Mémorial de la vie chrétienne, où il est traité de la perfection de l'amour de Dieu et des principaux mystères de la vie de notre Sauveur, composé en espagnol par R. P. Louis de Grenade...* traduit de nouveau en français par M. Girard, Paris, P. Le Petit, 1662.

¹⁰³² *Traité pour conduire les âmes à l'étroite union d'amour avec Dieu...* Recueilli de la doctrine et expérience des Saints... Avec une Instruction plus familière touchant la vie intérieure, l'Oraison mentale... 1645, 1651, 1669, et Paris, J. R. Dubois, 1684.

¹⁰³³ Cl. Ameline, *Traité de l'amour du souverain bien qui donne le véritable caractère de l'amour de Dieu opposé aux fausses idées de ceux qui ne s'éloignent pas assez des erreurs de Molinos et de ses disciples*, Liège, H. Hoyoux, 1699.

exactement le titre qu'avait choisi François de Sales et qu'il joint à son *Traité de morale*¹⁰³⁴.

Tous ces auteurs sont des hommes, prêtres ou laïcs érudits. Tous, quand ils ont choisi de commenter le Cantique, s'en tiennent largement (sinon exclusivement) à la seule interprétation reconnue par la tradition, comme nous l'avons signalé à propos de Générard et de François de Sales : les vers du Cantique sont une suite raffinée d'allégories poétiques fonctionnant seulement comme support d'une théologie de l'âme à la recherche de Dieu.

Une lecture attentive et même bienveillante de ces textes peut donc laisser comme un goût d'inachevé : l'écriture est belle, la théologie sublime, mais quoi ? Ne dépassera-t-on jamais l'allégorie et ce qu'elle peut avoir d'un peu convenu ? Il est logique que ces discours de l'amour paraissent manquer d'appui sur la vie réelle des amours humaines, la faiblesse de la chair, le désir fragile et tenace comme le sont les désirs et la folie d'aimer un homme ou une femme qui nous est semblable en fragilité, puisque ces auteurs, en principe, n'en ont pas fait l'expérience. Leurs éblouissantes méditations illuminent la voûte du ciel mystique mais le chemin d'en bas reste dans l'ombre. Le lecteur osera peut-être se demander, comme nous l'avons fait : que faisons-nous de nos amours quand nous cherchons à parler de l'Amour ? Compte-t-il pour rien, parce qu'il relève de la chair, ce frémissement qui a fait trembler nos sens ? Ne pouvons-nous dire la fragilité de Dieu et sa tendresse en prenant appui sur nos tendresses charnelles, fussent-elles bien fragiles et imparfaites ? D'autres, ailleurs, peut-être l'auraient-ils osé ?

Nous nous sommes tourné vers d'autres voies spirituelles...

Et nous avons trouvé, dans le soufisme par exemple, des mystiques qui parlent de leur vie avec Dieu en empruntant les mots d'un amour humain, qu'ils vivent aussi dans leur chair et dans leur cœur, au même moment. On trouvera aussi dans d'autres cultures et dans des temps plus proches pour ce qui relève de l'Eglise, bien des matières à réflexion, mais notre exemple devrait ici suffire.

¹⁰³⁴ *Traité de morale, nouvelle édition, augmentée dans le corps de l'ouvrage, et d'un Traité de l'amour de Dieu à la fin*, par le P. Malebranche, Lyon, L. Plaignard, 1697.

Plusieurs maîtres soufis, de la Perse d'autrefois ou de l'Andalousie arabe, furent des amants, des époux, des pères de famille en même temps qu'ils touchaient aux plus hauts sommets de la vie mystique. Ils ont médité sur le rapport mystérieux entre la passion amoureuse, l'union de cœur et de corps entre l'homme et la femme, et l'union mystique de l'homme avec Dieu.

Quelques maîtres de l'ardent désir.

Dans *le Jasmin des fidèles d'amour*¹⁰³⁵, **Rûzbehân**, le grand mystique de Shiraz, montre combien l'expérience amoureuse et les mots qui la décrivent ne représentent pas qu'un réservoir d'allégories mais éclairent directement le mystère divin. Ils lui permettent de « traduire », dans le beau langage de l'amour humain, l'histoire d'un amour réciproque entre Dieu et l'homme.

Nous connaissons, un peu seulement, la vie de Rûzbehân. Son arrière-petit-fils a rédigé une biographie certes approximative de son illustre arrière-grand-père¹⁰³⁶. Il raconte comment, jeune homme encore, Rûzbehân s'entendit appeler dans une vision par un être mystérieux qui lui déclarait : *je t'ai choisi pour être un ami, je t'ai choisi pour l'amour*¹⁰³⁷. L'invitation faite par Jésus à la jeune Marie de l'Incarnation vient aussitôt à l'esprit.

La pensée de Rûzbehân peut se résumer ainsi : Dieu, se connaissant beau et bon, a voulu contempler sa propre bonté et sa beauté. Il a donc créé l'univers et l'homme, donnant à celui-ci vocation de Le contempler comme en miroir. Aujourd'hui comme au premier jour, quand il répond à cette vocation, et tandis qu'il contemple Dieu, l'homme prend conscience d'être lui-même et depuis longtemps contemplé par Dieu : le regardant se découvre regardé, l'amant se trouve aimé. Mais toute âme humaine participe de la faiblesse des sens¹⁰³⁸, qui l'étouffent peu à peu comme le cancer ronge un corps. Tant qu'il n'a pas réalisé sa purification intérieure et dès qu'il détourne son regard du visage divin, le soufi risque de retomber dans *l'enfer de la concupiscence charnelle*. Mais quand il est parvenu à dépasser enfin les tentations et attachements des sens pour entrer dans la sphère du pur amour, alors

¹⁰³⁵ Rûzbehân (1128-1209), *Le jasmin des fidèles d'amour*, trad. Henry Corbin, Lagrasse, Verdier, 1991.

¹⁰³⁶ *op. cit.*, p. 21.

¹⁰³⁷ *op. cit.*, p. 16.

¹⁰³⁸ *op. cit.*, p. 185 : *Le pneuma aériel a été fait à l'image du pneuma animal.*

toute obscurité qui lui voilait ce divin devient miroir et lumière ; il peut enfin demeurer à la fine pointe de l'âme dans *le reposoir de l'ardent désir*¹⁰³⁹.

Dans cette perspective, l'amour physique fait obstacle à la vie spirituelle seulement lorsqu'il est pratiqué sous l'emprise de ce que Rûzbehân nomme *l'âme trompeuse*, celle qui n'est pas encore purifiée : alors, les actes amoureux ne font qu'embraser l'être par le feu de la passion charnelle¹⁰⁴⁰. Mais au contraire l'amour physique est profitable quand il est dirigé par l'âme supérieure et pure : il devient alors bien plus qu'une allégorie, il devient théophanie de l'amour divin.

Parvenu à ce haut degré d'amour, Rûzbehân sort de sa maison intérieure, comme l'amante du Cantique à la recherche de l'Aimé. Il décrit cette recherche en des pages d'une grande qualité poétique¹⁰⁴¹. Il évoque un château de l'âme semblable à celui de Thérèse d'Avila¹⁰⁴² : quand le chercheur de Dieu a pénétré dans la chambre la plus secrète de ce château, qui est sa propre âme, alors ne subsiste en son cœur que la douceur immense de contempler l'objet de son amour¹⁰⁴³.

Il parle de douze stations mystiques¹⁰⁴⁴, que nous rapprochons des douze états décrits par Marie de l'Incarnation¹⁰⁴⁵. Il évoque le *jardin, la proximité, le doux parfum et la fusion unitive*¹⁰⁴⁶. Il ressent la même impression que Marie lorsque, parvenue à un très haut degré d'union, elle s'écrie qu'elle n'a plus la foi : dans l'union ou coalescence¹⁰⁴⁷ avec le divin, rencontrant le *lieu de l'Identité*, Rûzbehân « devient Dieu » en quelque sorte, et le dit avec les mots de sa poétique : *sous les plis de mon manteau il n'y a personne d'autre que Dieu*¹⁰⁴⁸.

Chez **Isfarayini**, remarquable représentant du soufisme iranien du treizième siècle, nous voyons évoqués plusieurs thèmes qui seront chers à Thérèse d'Avila et Jean

¹⁰³⁹ Rûzbehân, *Le jasmin des fidèles d'amour*, p.188 : *Si l'aspiration de son cœur au visage de cette icône arrache par la griffe du pur amour la racine de la concupiscence...*

¹⁰⁴⁰ *op. cit.*, p.186 : *en fait de liberté intégrale ils sont tout simplement embrasés par le feu de la passion charnelle.*

¹⁰⁴¹ *op. cit.*, p. pp. 170 et 171 : *il se cache à proximité de la porte de sa maison, puisqu'il a perdu la compagnie de son cœur ; il guette jusqu'aux souffles de l'aimée, livré en otage à la beauté de son visage, interrogeant et désolé, timide et tremblant, il passe dans les ruelles aux alentours de la maison, et puis un jour voici que dans le vestibule de l'aimée il voit le visage de l'aimée.*

¹⁰⁴² *op. cit.*, p. 177 : *lorsque les opérations théophaniques entrent dans les châteaux du zodiaque de l'âme, le centre cosmique qui est ici la terre du cœur, le centre de la sphère céleste de l'amour...*

¹⁰⁴³ *op. cit.*, p. 188 : *ce joyaux précieux : ton âme qui est intérieure à mon âme...*

¹⁰⁴⁴ *op. cit.*, p. 194 : *le vasselage d'amour, le walayat, la méditation attentive, la crainte, l'espérance, l'expérience extatique, la certitude, la proximité, la découverte intérieure, la vision, l'amour, l'ardent désir, enfin l'amour total lequel et le but de l'esprit.*

¹⁰⁴⁵ MARIE, *Lettres*, pp. 517 à 521.

¹⁰⁴⁶ Rûzbehân, *Le jasmin...* p. 198.

¹⁰⁴⁷ Coalescent : qui ne forme qu'un, bien que formé de pièces d'origines distinctes.

¹⁰⁴⁸ *op. cit.*, p. 271.

de la Croix : celui du serviteur qui traverse diverses demeures, parcourt cinq étapes, dont la dernière représente vraiment le *Voyage en Dieu*, ce moment d'unification coalescente qui dépasse la démarche de foi. Le serviteur traverse plus de quatorze mille voiles avant d'atteindre le divin¹⁰⁴⁹.

En parcourant les œuvres de **Ghazâli**¹⁰⁵⁰ qui vécut à Bagdad puis en Syrie au onzième siècle, il est possible de dresser un lexique amoureux comparable à celui que nous avons donné au chapitre précédent : en feront partie le *pèlerinage* ou sortie hors de chez soi, *le secret intime, la lumière, la coupe le miroir, la beauté, l'illumination, l'harmonie entre l'amant et l'aimé, le cœur, l'extase amoureuse, le plaisir, les délices de l'amour, la complaisance et la passion, les goûts* etc...

Le grand mystique andalou **Ibn Arabi** avait épousé Maryam bint 'Abdun, une jeune fille de grande famille andalouse qui représentait à ses yeux, il le dit lui-même, l'idéal de la vie spirituelle.

Nous retrouvons dans son *Traité de l'amour*¹⁰⁵¹ plusieurs éléments déjà présents chez Rûzbehân : *J'étais un trésor caché et j'ai aimé [ou voulu] à être connu, dit Dieu. Alors j'ai créé les créatures afin d'être connu par elles... Lorsque Dieu S'est connu Lui-même, Il a créé le monde selon Sa forme. Le monde fut donc un miroir dans lequel Il contemple Son image*¹⁰⁵².

*Ainsi, l'objet de l'amour, sous tous ses aspects, est Dieu*¹⁰⁵³. Entendons bien : l'amour que Dieu porte à sa créature ne détruit rien de cet être de créature mais au contraire le magnifie. Si dans l'amour humain une femme passionnément aimée devient pour son amant comme un autre lui-même, sans perdre elle-même un seul atome de sa personnalité propre et unique, il en sera de même dans l'ordre divin : l'Amour qui nous regarde passionnément nous attire en lui jusqu'à la fusion mystique, tout en nous permettant de rester pleinement nous-même.

¹⁰⁴⁹ Nurrudin Isfarayini (1242-1317), *Le Révéléateur des mystères*, trad. H. Landolt, Lagrasse, édit. Verdier, 1986, p. 134 : *les étapes sont au nombre de cinq : quatre d'entre elles sont dans la nature même de la condition humaine, la cinquième est dans la Présence seigneuriale, c'est elle qu'on appelle voyage en Dieu.*

¹⁰⁵⁰ Al-Ghazâli (1058 – 1111), *Le livre de l'Amour*, trad. A. Moussali, Lyon et Paris, Alif-EnNour Editions, s.d. Pour Ghazâli, le but essentiel du mariage est double : social et spirituel. Du point de vue social il garantit le prolongement de l'espèce, ce qui fait écho à la tradition prophétique (hâdith) : *Mariez-vous, vous vous multipliez ; et au jour de la Résurrection, je tirerai fierté de votre grand nombre devant les autres communautés...* Du point de vue spirituel le mariage est un facteur d'équilibre qui procure au disciple sensuel une tranquillité d'esprit lui permettant de se consacrer à l'essentiel, l'adoration et l'invocation de Dieu (dhikr), la méditation, l'étude religieuse, ou encore le service de son Maître.

¹⁰⁵¹ Ibn Arabi (1165 - 1240), *Traité de l'amour*, Albin Michel, 1985.

¹⁰⁵² Ibn Arabi, *Futûhât Makkîyya, Les illuminations de la Mecque*, sect. II, Le Caire, ed. Bûlâq, 1329 h/1909.

¹⁰⁵³ Ibn Arabi, *Traité de l'Amour*, p. 60.

Ce qui nous intéresse au plus haut point dans le *Traité*, c'est le fait que nous retrouvons ici encore un lexique des mots d'amour, chacun d'eux formant le titre d'un paragraphe.

Deux siècles plus tard, Julienne de Norwich¹⁰⁵⁴ reprendra presque littéralement quelques grands thèmes d'Ibn Arabi. Serait-il possible qu'elle ait été influencée par lui ? S'agit-il plutôt d'une convergence mystérieuse, semblable à celle des crêtes qui se rejoignent vers un unique sommet ? Arabi s'exprime ainsi : *Il n'a cessé d'aimer les créatures de même qu'Il n'a cessé de les connaître. Il n'y a pas de commencement à Son existence, il n'y a donc pas de commencement à Son amour*¹⁰⁵⁵. Et Julienne de Norwich comme en écho, dans son *Livre des révélations* : *Avant de nous créer, Il nous aimait. Nous sommes de toute éternité un trésor enclos en Dieu, caché, connu et aimé*¹⁰⁵⁶.

De cet amour rigoureusement *infini*, la recluse de Norwich tire une paisible certitude : *Tout finira bien*. Arabi partage cette confiance : *L'univers tout entier est beau et Dieu aime la beauté ; or celui qui aime la beauté aime celui qui est beau. Et celui qui aime ne châtie pas l'aimé, si ce n'est en vue de le faire parvenir au repos ou afin de l'éduquer. Ainsi, notre issue finale sera, si Dieu veut, le repos et le bien-être, et cela où que nous nous trouvions*¹⁰⁵⁷. En quoi il précède encore Marie de l'Incarnation : *j'aime l'amour, et mon âme aimant l'amour conçoit qu'elle est toute amour en lui*.

Arabi a rendu hommage aux grandes figures féminines rencontrées à Séville et à Cordoue. Parmi elles, Fatima bint al-Muthanna qui selon les propres mots du Maître andalou était la miséricorde des habitants de cette terre, ou bien encore Shams, la mère des pauvres.

¹⁰⁵⁴ Anglaise née à Norwich où elle passe sa vie comme recluse, Julienne a une série de visions. Elle en rédige deux récits qui traitent des mystères les plus profonds de la foi chrétienne. La principale de ces 15 "révélations" porte sur l'amour divin, compatible avec la crainte mais une crainte filiale, agréable à Dieu. L'enseignement de Julienne est fait de confiance : *Chercher est aussi bon que contempler*. Elle revient souvent sur ce thème qui devrait retenir notre attention : *Comme il est vrai que Dieu est notre Père, il est également vrai que Dieu est notre Mère (Révélations, LIX)*.

¹⁰⁵⁵ Ibn Arabi, *Futûhât, Les Illuminations*, II.

¹⁰⁵⁶ Julienne de Norwich, *Le Livre des révélations*, Cerf, 1992, p. 183.

¹⁰⁵⁷ Ibn Arabi, *Futûhât, Les Illuminations*, II.

Revenons enfin sur la citation donnée en ouverture de ce chapitre, et relevée chez un autre grand poète persan :

Te confier l'état de mon cœur, c'est mon ardent désir...

Ah ! Un grain de perle si délicat,

*Le percer dans la nuit noire c'est mon ardent désir*¹⁰⁵⁸.

Hâfez, qui a écrit ces vers, était comme prédestiné à l'amour d'un Aimé mystérieux. Il consacra son existence et son écriture à parler de cet extrême amour. La citation est tirée du quarante-troisième poème du *Divân*, dont les exégètes les plus avertis pensent qu'il fut composé pendant les fêtes de son mariage. Ici l'allusion est claire, nul besoin d'expliquer ce que représente le grain de perle si délicat qui sera déchiré pendant la nuit de noces. Or l'image est directement appliquée à l'expérience amoureuse vécue par le poète avec celui que le Cantique des Cantiques appelle l'Amant : Dieu lui-même.

Pourquoi chercher ailleurs ?

Revenons maintenant au dix-septième siècle français. Nous pensons que Madame Acarie, Jeanne de Chantal et Marie de l'Incarnation peuvent répondre à l'insatisfaction que nous évoquions plus haut, car elles donnent à la mystique un visage original. Elles ont un parcours de vie que peu d'autres mystiques ont suivi avant elles, elles ne rédigent pas de traité, ni de commentaire de texte, elles n'usent pas d'un « vocabulaire technique » de la mystique ou de la vie amoureuse. Les mots de l'amour leur viennent naturellement sous la plume et à la bouche, ils découlent de leur expérience amoureuse et coulent de source, devenant fleuve avec ses courants, ses méandres et parfois ses retenues. Ils sont devenus pour elles les mots les moins inadéquats pour dire leur indicible amour pour Dieu, ils décrivent les couleurs et variations de cet amour mieux que ne le font tous les mots de la théologie.

Elles en usent cependant chacune d'une façon particulière. Chez Madame Acarie, on pourrait dire que prédomine le registre de l'épouse très aimante ; chez Jeanne de

¹⁰⁵⁸ Hâfez de Chiraz (1310-1337), *Le Divân*, trad. Ch.-H. de Fouchécour, Verdier, 2006 ; ghazal 43, v.4, p. 237. Les ghazals, poèmes lyriques, évoquent des thèmes mystiques du soufisme en mettant en scène les plaisirs de la vie, de l'ivresse et de l'amour.

Chantal, celui de la mère affectionnée et inquiète ; enfin chez Marie de l'Incarnation, et même dans l'admirable échange avec son fils, c'est d'une amante passionnée que nous gardons d'abord l'image.

Certes, elles s'appuient sur les valeurs sûres que sont alors François de Sales, Bernard de Clairvaux ou le Pseudo-Denys. Elles le font non seulement pour assurer leur orthodoxie mais aussi parce qu'elles se nourrissent de leurs écrits. Si elles avaient connu Van der Sandt, peut-être auraient-elles goûté la saveur de ses pages qui mêlent admirablement la tonalité poétique et la rigueur théologique. Mais ce qu'elles veulent exprimer se situe au-delà de ce qu'ils expriment tous, au-delà même de leur vocabulaire et peu importe qu'il soit reconnu par les grands maîtres en spiritualité ou par les références littéraires du temps.

Allégories, métaphores, figures ou symboles ?

Le lexique de l'amour représente l'un des fondamentaux de toute littérature. Le travailler avec finesse et suivant le génie propre à chaque langue permet à un écrivain de produire un bel « objet littéraire », qu'il soit poétique, philosophique ou de fiction. Il en va presque de même pour le Cantique des Cantiques : chaque terme paraît intéressant pour lui-même, l'objet littéraire est harmonieux mais selon l'exégèse classique cet « objet littéraire » fonctionne comme le code d'entrée vers un monde dont l'harmonie infiniment supérieure importe seule à la fin. Ainsi le baiser et la bouche, la langueur et la recherche inquiète, le cellier qui permet l'intimité de la rencontre, la mort d'amour et tous les mots de l'amour ont chacun valeur de fiction. Celle-ci permet de tourner la pensée vers un autre objet, qui seul importe vraiment, à savoir l'objet spirituel et divin. Nous sommes bien en présence d'une **allégorie**.

Dans ses œuvres, Jean de la Croix ne commente pas le Cantique des Cantiques. Il donne plutôt, dans ses propres poèmes, un traitement original et personnel au matériau du texte biblique ; il le fait à la manière du seizième siècle espagnol et selon son génie propre. Et dans les longs commentaires qui forment le corps de ses œuvres, il développe le sens de chaque vers, donnant à chacun d'eux une signification à la fois générale, personnelle et brûlante. Toute comparaison demeure sous-entendue seulement, ce qui est l'essence même de la **métaphore**.

Marie de l'Incarnation surtout, Madame Acarie et Jeanne de Chantal chacune à sa manière, quand elles choisissent d'employer les mots du vocabulaire amoureux, modifient leur emploi et leur donnent une signification plus étendue. Elles le font en s'appuyant intuitivement sur un rapport naturel entre le sens élémentaire de chaque terme et le développement sémantique dont ils peuvent s'enrichir dans le domaine de la mystique : une telle polysémie harmonieuse est rendue possible par cette profonde concordance naturelle. Elles procèdent ainsi, sans toujours en avoir conscience, parce qu'elles ont fait au préalable l'intime expérience de la réalité d'amour humain exprimée par ces mots. Lesquels deviennent alors des **figures** (ou symboles) de la réalité mystique.

Elles s'appuient sur leur passé, sans le fuir ni regretter la manière dont il s'est passé. Or elles pourraient en avoir la tentation : leur premier désir était d'entrer dans une communauté religieuse, mais la vie conjugale leur a d'abord été imposée. Elles savent l'imperfection de ce temps passé, la fragilité parfois de leur vie spirituelle d'alors ; elles voudraient avoir fait mieux, elles ne voudraient pas avoir agi autrement. Elles montent vers Dieu de marche en marche, parfois avec la peur du vide, à d'autres moments en jouissant de la lumière particulière que donnent les paysages d'altitude.

Or, sur cette question précisément de la mémoire, tous les grands spirituels qui ont parlé d'amour ne leur ressemblent pas. Nous allons le montrer en faisant une lecture comparée de quelques pages d'Augustin et de quelques pages de Marie de l'Incarnation. La comparaison nous permettra d'aborder plusieurs questions : celle de notre rapport à la chair, celle de la relation entre la chair et la culpabilité, celle enfin du rapport entre le passé dont la chair ne guérit pas et le désir ardent d'un amour pur. Pour accéder à la contemplation parfaite, faut-il passer par une sorte de désincarnation qui libérerait l'âme du poids de la chair ?

« Aimer l'amour » dans la pensée d'Augustin.

Augustin cite rarement le Cantique des Cantiques¹⁰⁵⁹, il n'en a pas rédigé de Commentaire, il n'a pas écrit de Traité sur l'Amour.

Augustin ne s'autorise pas à comparer son amour pour Dieu avec quelque forme d'amour humain et charnel. Cela, dit-il, parce que la beauté humaine, les parfums, les désirs des corps, lui rappellent trop de pénibles souvenirs¹⁰⁶⁰. Dans les pages des *Confessions* qui relatent son séjour à Carthage, il déclare : *Je n'aimais pas encore, j'aimais à aimer*, brûlant alors dans une élégante débauche dont toute son âme est souillée, *je me ruai à l'amour*¹⁰⁶¹ ajoute-t-il. Inlassablement il ne cherchait en ce temps-là qu'à posséder le corps d'une femme pour en jouir égoïstement. La jouissance obtenue le laissait totalement insatisfait, dégoûté de lui-même... et tenté de recommencer.

Le souvenir de ce temps provoque chez lui une honte pesante et comme un amer repentir. Il cherchait l'amour, il aimait l'amour, mais s'agissait-t-il vraiment d'amour ? Il se sentait en permanence angoissé par l'idée de manquer de jouissance, toujours dévoré de désirs d'amours honteuses, n'ayant faim d'aucune autre nourriture, brûlant de ravir l'autre, au sens de lui voler son corps et son cœur et non de l'émerveiller.

Dans ce chapitre des *Confessions* et de la manière souvent excessive qui le caractérise, Augustin ne se satisfait pas de dénoncer les dévoilements de l'amour humain. Il pointe aussi du doigt les déviances sournoises de la vie spirituelle : il n'est pas difficile, dit-il, de prier quand on se délecte de la douceur sentimentale de la prière ; il n'est pas difficile de penser ouvrir son cœur à Dieu quand on ne gonfle en réalité que son ego. Mais la honte tenace d'Augustin à propos de cette époque passée, honte qu'il redit à satiété, nous porte à nous interroger sur son aptitude à se libérer intérieurement, à la fois de l'amertume des errances passées et du regret de n'y avoir pas résisté.

Poursuivons la lecture du dixième livre des *Confessions* : *quand j'aime mon Dieu, j'aime une clarté, une voix, un parfum, une nourriture, un enlacement* mais ce sont

¹⁰⁵⁹ Voir les LXXXIII questions, qui ont été traduites pour la première fois en français, par M. l'abbé Devoille, in *Oeuvres Complètes de Saint Augustin*, sous la direction de M. Raulx, tome V, Commentaires sur l'Écriture, Bar-Le-Duc, L. Guérins & Cie éditeurs, 1867, pp. 428 à 489.

¹⁰⁶⁰ Augustin, *Les Confessions*, trad. de J. Trabucco, Garnier, 1950, II, p. 69.

¹⁰⁶¹ Augustin, *Les Confessions*, I, p. 77 : *Nondum amabam et amare amabam... Rui etiam in amorem.*

*des parfums que ne dissipe pas le vent, que n'émousse pas la voracité*¹⁰⁶². Augustin ne dit pas seulement que l'expérience intérieure excède tout ce qui peut être décrit, il veut dépasser et comme effacer tout ce qui relève de la sensibilité humaine. Car la sensibilité ne définit pas l'être humain, dit-il, puisque les animaux en possèdent une également. Et puis elle est *vorace*...

Augustin souhaite au plus vite atteindre ce qu'il nomme les *palais de la mémoire*, où sont conservées toutes les sensations passées et avec elles tous les sentiments qui leur sont liés. Cette mémoire est *comme l'estomac de l'âme, et la joie et la tristesse comme un aliment doux ou amer*¹⁰⁶³. Mais en elle les sentiments et les sensations cohabitent avec un savoir plus mystérieux, qui n'est pas donné par les sens, que nous percevons sans l'aide d'images, et que notre pensée ne fait que recevoir sans bien le comprendre¹⁰⁶⁴. D'où vient ce savoir ?

Lorsque, dit Augustin, nous nous souvenons d'un objet ou d'être perdu, c'est bien parce qu'un jour passé nous l'avons possédé ou rencontré. Le fait que nous soyons même très confusément attirés par le bonheur implique pareillement que subsiste en nous, presque effacé peut-être mais il subsiste, comme un souvenir de bonheur. Or le bonheur définitif se trouve en Dieu seul. Par quel mystère pourrions-nous donc aspirer à ce bonheur parfait si notre chemin de vie n'a jamais passé par Dieu, si nous n'avons jamais eu conscience d'un Dieu ? Dieu serait-il entré dans la mémoire de l'homme avant même que cet homme ait appris à faire fonctionner sa propre mémoire ?

Oui, dit Augustin : Dieu est intimement présent à l'homme dès la première seconde de sa vie. Mais l'homme n'en a pas conscience, du moins pas avant qu'il ne se soit approprié les pleines dimensions de sa propre existence. Auparavant, il erre dans le désordre et le mal, il n'est pas encore lui-même, il est possédé par le mal, et par là il reste comme à l'extérieur de son être véritable, il *erre hors de lui-même*. Quand il franchit enfin la porte de cet être véritable, il trouve au plus profond de lui, Dieu en personne qui l'attend patiemment ; mais, et c'est bien là le drame d'Augustin, il est souvent tard, trop tard... Et de s'écrier alors : *tard je vous ai aimée, Beauté*¹⁰⁶⁵.

¹⁰⁶² Augustin, *Les Confessions*, II, p. 71.

¹⁰⁶³ *op. cit.*, p. 91.

¹⁰⁶⁴ *op. cit.*, p. 83 : *Ce que j'ai en réserve dans ma mémoire, ce ne sont pas leurs images, mais elles-mêmes. D'où sont-elles entrées en moi ?*

¹⁰⁶⁵ *op. cit.*, p. 119 : *Beauté si ancienne et si nouvelle, tard je vous ai aimée. C'est que vous étiez au-dedans de moi, et moi j'étais hors de moi !*

Il décrit ensuite l'extraordinaire plénitude d'une vie intérieure devenue possible après la rencontre avec Dieu ; hélas une telle plénitude est fugitive, trop fugitive pour lui puisque Augustin retombe après chaque fulgurance dans la fange des habitudes et de la misère intérieure¹⁰⁶⁶.

Ces pages d'Augustin sont admirables. Nous ne pouvons cependant nous défendre d'avoir quelque regret pour lui, qui s'est toujours interdit de déposer le fardeau du passé.

« Aimer l'amour » dans la pensée de Marie de l'Incarnation.

Il se trouve que Marie de l'Incarnation emploie la même expression qu'Augustin, mais au présent, et en lui donnant une autre signification : *J'aime l'amour, car Celui que j'aime n'est qu'amour, les actes qu'il me fait produire sont tous d'amour, et mon âme aimant l'amour conçoit qu'elle est toute amour en lui*¹⁰⁶⁷. Elle écrit ces lignes au temps de sa vieillesse. Elle n'a jamais couru après les délices de la chair, comme Augustin l'a fait, mais elle a l'expérience d'un temps d'amour partagé : peut-être sans grande extase de la chair mais certainement dans la tendresse du corps et du cœur. Elle s'est donnée plus tard, également corps et âme à celui qu'elle nomme son divin amant.

Dans sa *Correspondance* et dans ses *Relations* elle dit la soif, le désir inassouvi, la recherche et le besoin de saisir l'Aimé divin, tout ce qu'elle a expérimenté avant l'accomplissement du mariage spirituel. Elle est parvenue, bien au-delà de son amour conjugal mais sans le renier le moins du monde, jusqu'au pays de l'apaisement intérieur, de la quiétude et du pur amour...

Elle vit ce pur amour bien avant d'atteindre le grand âge, qui n'est pas une condition indispensable à cette forme accomplie de sagesse du cœur et de l'esprit. Elle sait transfigurer le chemin des amours humaines. Elle ne voit pas d'abord le Dieu exigeant, volontaire comme un père et sévère comme un roi, ni la morale moralisatrice et ses commandements. Elle tourne son regard vers le Dieu qui le premier l'aime et la désire. Comme Augustin, elle parvient à des états de béatitude

¹⁰⁶⁶ Augustin, *Les Confessions*, II, p. 161 : *Je goûte une mystérieuse douceur qui, si elle avait en moi toute sa perfection, deviendrait un je ne sais quoi d'étranger à la vie. Mais je retombe en ce bas monde... je redeviens la proie de mes habitudes... elles ne me lâchent pas... je ne veux pas être ou je puis et je ne puis être où je veux.*

¹⁰⁶⁷ MARIE, *Lettres*, p. 929 ; à quoi on peut ajouter : *Mon âme est à l'Amour et l'Amour est à mon âme, et tous leurs biens sont communs* (p. 59) , ou bien encore : *le pur amour mériterait une correspondance infinie* (p. 557).

et de transfiguration tels que plus rien, absolument plus rien d'autre ne compte : elle pourrait mourir de désir si Dieu ne la maintenait pas lui-même, pour un temps encore, en ce monde. Et quand elle revient aux choses du monde parce que Dieu l'y maintient effectivement, elle connaît mieux encore qu'auparavant sa bassesse et son néant, mais ne brûle que du seul désir de la prochaine rencontre. Il n'est plus d'autre bien véritable que Dieu, Trésor si ardemment possédé que tout le reste devient comme étranger à sa vie. (Ceux qu'elle aime cependant lui sont plus que jamais présents, son fils aussi bien que les sauvageonnes de la Nouvelle France, tous enveloppés dans la lumière de l'amour unique).

Augustin ne cessait de retrouver sur sa route le monde des habitudes mauvaises qu'il exécrait mais dont il ne se libérait pas, du moins le dit-il. Il semble ne s'être jamais guéri de ses dérèglements anciens et ne parvenir jamais à assumer son passé, puisque rien n'apaisait son cœur sinon de façon passagère. Comment dans ce cas aurait-il pu puiser dans ses images et en sortir des mots qui auraient dit l'amour de Dieu, quand les images comportaient autant de formes vicieuses, et qu'il ne se pardonnait pas à lui-même d'avoir erré ?

Trois visages d'une même passion.

Très jeune Marie de l'Incarnation a rencontré Dieu et s'est donnée à Lui sans réserve. La volonté paternelle avait décidé qu'elle se marierait. Quand le temps de la vie conjugale est achevé, et après plusieurs années de veuvage et de recherche intérieure douloureuse, elle reprend le chemin qu'elle souhaitait prendre au départ. Il n'y a pas chez elle un regret du temps perdu, elle n'aurait pas voulu être autrement, elle a toujours pensé marcher vers une plénitude. Aussi peut-elle, pour parler de ses désirs de Dieu et des délices en sa compagnie, user sans honte ni retenue des mots qui disent le désir d'amour humain. Elle a pressenti dans sa chair ce que pourrait être un amour long et passionné, désormais elle parle comme une amante.

Il y a certes chez Jeanne de Chantal une vraie difficulté d'achever le travail du deuil, mais aucun reniement, aucun effacement de la mémoire de son bonheur conjugal ; seulement la honte d'être si faible devant le malheur et si petite devant les exigences, qu'elle estime normales, d'une vie consacrée à Dieu et à la prière. Elle attend le temps de la Rencontre dont elle est certaine au moins pour l'Au-delà.

Le silence demandé par François présente peut-être le meilleur remède à l'inflammation de son esprit, d'autant que les soucis et les angoisses relatives à ses enfants ne la laisseront jamais en paix. On comprend bien, dans ce contexte, sa réticence à parler de Dieu avec les mots de l'amour, sinon d'une manière un peu stéréotypée et sans référence à son expérience conjugale. Elle parle de préférence comme une mère. Elle cherche la quiétude de l'âme plutôt que la passion d'amour, pour elle-même comme aussi pour les religieuses de la Visitation.

De Madame Acarie nous possédons trop peu de textes pour éviter absolument toute supposition hasardeuse et toute comparaison peu judicieuse. Nous avons tout de même constaté qu'elle se révèle exigeante envers elle-même, et qu'elle ressent comme Jeanne un grand sentiment de faiblesse ; elle le dit à Bérulle. Elle fut, tous les témoignages nous autorisent à le penser, non seulement une épouse fidèle et attentive et une mère pleine de tendresse, mais une épouse amoureuse. Elle conduit les destinataires de ses nombreux billets à parler à Dieu comme elle le fait elle-même : comme à un être aimé, amoureusement respecté. Elle s'adresse à Dieu avec ardeur et parfois impatience d'amour. On ne trouve cependant pas dans ses lettres et Exercices la fougue qui déborde dans les pages de Marie de l'Incarnation. Comme Marie elle est amante, mais dans une extrême discrétion.

Epouse, mère, amante : pour chacune d'elle il s'agit d'accent dominant. Nous pouvons nous reconnaître comme en concordance privilégiée avec l'une des trois. Il paraît difficile de ne pouvoir se retrouver dans aucune d'elles, tant elles donnent ensemble une image accomplie de la femme, et du chrétien.

Toutes trois nous donnent une belle leçon qui n'a rien perdu de son actualité : il y a urgence à deviner Dieu dans son Etre-Amour, en ouvrant tout doucement la porte de notre âme, en pénétrant délicatement jusqu'en sa fine pointe, là où nous entretenons tous le feu de quelque lumineux amour ou peut-être son très précieux souvenir : amour fou, amour passionné, amour devenu paisible avec le temps qui a passé. Les plus beaux mots d'amour, nous savons les exprimer quand nous brûlons d'amour. Dieu brûle dans notre buisson ardent, les feuilles de nos mots peuvent devenir les reflets multiples d'un autre, amour au-delà de tout et pourtant si semblable à la passion qui nous habite dans sa dimension charnelle. Seuls les nuages de notre propre égoïsme et de nos limites peuvent en restreindre l'éclat. La

réalité vécue dans notre cœur et notre chair, la présence réelle de l'être que nous aimons ou avons aimé, deviennent miroir, illuminant cette autre présence réelle de Dieu qui se donne à nous et par laquelle nous pouvons nous trouver divinisés. Avant de connaître Dieu dans une démarche de l'intelligence il est indispensable de vivre sa rencontre, dans le silence du cœur, au jour que Dieu voudra et nous le prions de se hâter. Ayant expérimenté dans notre propre chair le souffle si léger de Dieu, puis l'absence de Dieu, la soif du vide et de l'errance, nous marcherons jusqu'à la source d'Amour pour en goûter l'ivresse. Peut-être la résurrection de la chair, annoncée pour la fin des temps, commence-t-elle avec la pénétration dans la chair dès ici-bas de l'aiguillon (*stimulus*) de l'amour éternel. Ensuite seulement viendra le travail de l'intelligence et de la raison. D'abord nous mettre en quête de Dieu qui est un Dieu de désir.

Peut-être le lecteur se dit-il qu'une expérience réussie de l'amour humain n'est pas donnée à chacun et que chacun n'est pas comme Marie de l'Incarnation vers qui Jésus s'est penché dès ses jeunes années pour l'inviter à l'amour. Nous répondrons à cela que celui dont le cœur est blessé par la vie, celui qui rêve encore d'un bel amour mais chaque jour qui passe le rend plus incertain, celui-là aussi peut entr'ouvrir doucement la porte de son âme : Dieu y demeure en silence, couvrant de son tendre voile la tristesse ou l'amertume, et tourne vers lui son regard pour qu'il devine son imperceptible présence.

Le grain de la grenade.

Dans les temps très anciens, on racontait qu'un jour le dieu Hadès avait enlevé la jeune Coré et l'avait emmenée de force dans les enfers pour en faire son épouse. Mais il fut contraint par Zeus de rendre la jeune fille à sa mère, la déesse Déméter. Hadès, avant de la laisser revenir sur la terre, lui fit simplement goûter un grain de grenade. Il savait bien que nul ne peut quitter définitivement les enfers s'il a touché à quelque nourriture de ce lieu. Coré reviendra donc, sans cesse attirée vers Hadès qu'elle le veuille ou non, car elle ne pourra plus oublier la saveur de l'Au-delà¹⁰⁶⁸.

¹⁰⁶⁸ S. Weil, *Œuvres complètes*, VI, Cahier III, Gallimard, 2002, p. 52.

Cette référence à la mythologie ancienne marquera le point final de notre étude. Ce qui vaut pour les enfers de l'antiquité vaut pour le bel amour humain et pour l'amour du Transcendant : la femme ou l'homme qui, même une seule fois et même furtivement, a goûté ne serait-ce qu'un grain de la saveur de Dieu, demeure à jamais nostalgique et désireux de la retrouver. La grenade symbolise ici le ravissement.

Il importe moins de comprendre Dieu que de se laisser ravir par son amour.

Annexes au chapitre quatre.

1. Liste des articles

Ils sont donnés dans l'ordre alphabétique, avec leur numéro de page,
et les équivalents ou compléments cités dans le corps de l'article.

Abandon	224	remise, désappropriation
Abîme	225	mer, océan, vertige, écoulement, grotte, labyrinthe
Bouche, baiser	226	soupir, respir
Blessure	228	cautère, navrure, soupirs, larmes, brûlure, attouchements, pâmoison, langueur, agonie, mort
Brûlure	230	souffle, consumer, plaie, cautère, blessure, brasier, embrasement, mort d'amour
Caresse	231	touches, tendresses
Cellier	232	cave, chambre, grotte, salle d'amour, tabernacle, cabinet
Cœur	234	poitrine.
Consommer	235	épanchements, abîme, consummatif, respirs, purification, embrassements, caresses
Conversation	237	colloque, entretien, commerce, échange, communication, respir et soupir, baiser, souffle, jouissance, correspondance
Désir	240	amour insatiable, amour impatient, jouissance, altération, soif
Embrasser	243	abandon, fiancailles, mariage, plaisir, touches, conversation, respir, consommation
Epoux, épouse	244	aimée, amante, amie, réciprocité, mignon, favori, lit
Extase, ravissement	246	rapt, regard, mourir, vol rapide de l'esprit, fine pointe, yeux clos, pamoison, vision intellectuelle, transport, captive, enivrée, folle, enchantée
Goût, saveur, suavité	249	douceur, tendresse, délices, pointe de l'âme, baume, appétit, consommation, sentiment, odeur, parfum
Intimité, privauté	252	secret, retiré, union, commerce, cellier
Jouissance	253	écoulement, joie, quiétude, suavité, torrent, vent, mer, bras, poitrine, bonheur, consumer, plénitude, désir, posséder, ciel, cabinet, mourir, paradis, réciprocité, plaisir, passion, nid d'amour, privauté
Langueur	255	mélancolie, tristesse, vide, mourir, absence, maladie
Larmes	256	consolation, dévotion, attendrissement, rafraîchissement, miséricorde, angoisse, deuil, dérélition, navrer, confiance, accoiser

Lit, couche	258	union, cellier, sein, jardin, noces, poitrine, nid, touches, écoulement
Liquéfaction, écoulement, mer, océan	260	blessure, cautère, couler, dilater, réciproque, délicieux, se perdre, détremper, écoulement, touches, noyade, engloutissement
Mariage et fiancailles	261	noces, union, disposition, participation, tendance, transformation substancielle, aspiration
Pâmoison, mort d'amour	263	sommeil, dormition, ravissement, épousailles, attouchement, extase, briser la toile, pâmoison, agonie, tourment, expirer
Parfum, onguent	267	myrrhe, onction, volupté, embaumer
Plaisirs, délices	269	délectation, volupté, cellier, salle, écoulement, plaie, bon plaisir, paradis, réciprocité, lit
Regard, yeux	270	clarté, lumière, attention, clin d'œil, simple vue, simple regard, visions, éblouissement., yeux clos
Repos, quiétude, paix	273	inopération, accoissement, sommeil, jardin, abandon, oubli, remise en Dieu, se blottir
Respiration, Respir et soupir	276	spiration, souffle, bouche du cœur, langage, aspiration, parole, air
Tendresse	278	fragilité, sensibilité, enfant
Touche, touches, Attouchements	280	effleurer, flatter, communications intimes, vent, caresse, lit
Union	282	union, toiles, mort, consommation, désir, cellier, rencontre
Les noms donnés par Marie de l'Incarnation seulement		
Captif	284	charme, attachement, ravir
Charme	285	captiver
Défaillance	285	vertige, évanouissement
Feu	285	enflammé, embrasé
Folle	286	charmeur, véhément, ravissement, jouir, agonie, délices
Labyrinthe	286	piège
Mignon	286	mourir
Nid d'amour	287	jouir, lit
Posséder	287	être possédé, disposer de, réciprocité
Privauté	287	secret, familiarité
Transports d'amour	288	privauté
Trésor	288	époux
Volupté	288	délectation, intensité

2. Recueil des citations utilisées dans la Clavis

L'abandon

SANDT	<i>Résignatio</i> , terme du bas latin, désigne la renonciation à un droit, à une charge, à un office en faveur de quelqu'un. C'est le terme le plus proche de notre mot français auquel nous pouvons nous référer chez van der Sandt. Au figuré, il indique la volonté qui accepte une situation, qui renonce à lutter contre elle ou à s'en plaindre, et le renoncement à soi-même. Selon notre auteur, le verbe <i>resignare</i> veut dire découvrir ce qui était protégé, le dévoiler, et donc le terme n'est pas usurpé par les mystiques, qui l'utilisent pour dire rendre, ou remettre entre les mains, ou offrir librement ce qui demeure en ton pouvoir. Ce qui, ajoute-t-il, n'est pas propre aux mystiques mais à tout être religieux. C'est un acte de la volonté, devant Dieu ou devant un supérieur. Par un acte de cette volonté raisonnable éclairée par la foi, nous abandonnons tout au bon plaisir de celui à l'endroit duquel nous posons cet acte ¹⁰⁶⁹ . Voir aussi l'article <i>abnegatio</i> ¹⁰⁷⁰ .
JEAN	<i>Retirée des choses extérieures, sans possession des choses intérieures, sans propriété des choses divines, la prospérité ne vous arrête point ni l'adversité ne vous embarrasse.</i> <i>L'âme qui veut que Dieu Se livre tout à elle doit se livrer toute à Lui sans rien garder pour soi.</i> <i>L'âme arrivée à l'union d'amour n'a même plus les premiers mouvements</i> ¹⁰⁷¹ . L'épouse dans le cellier : <i>Surprise, j'oubliai ce que je sçavois / Jusqu'au troupeau que je suivois</i> ¹⁰⁷² . A la strophe suivante : <i>Sur son dessein / Me livrant toute en confiance</i> ¹⁰⁷³ et plus bas encore : <i>Je me suis perdue / Esprise d'un amour ardent</i> ¹⁰⁷⁴ .
ACARIE	<i>Une âme ne peut bien faire si elle ne se jette à perte de vue entre les bras de la Providence divine</i> ¹⁰⁷⁵ .
CHANTAL	François lui recommande de rester <i>toute remise et abandonnée entre les bras de Notre Seigneur..., abandonnée entre ses bras par la remise à son bon plaisir</i> ¹⁰⁷⁶ . Il lui faut <i>cet abandonnement en Dieu parmi les douleurs</i> ¹⁰⁷⁷ . Elle-même préfère aussi parfois parler de <i>soumission à son bon plaisir</i> ¹⁰⁷⁸ ou comme à la Mère de Blonay, de <i>l'amour efficace d'une parfaite soumission</i> ¹⁰⁷⁹ . Elle se dit heureuse de voir l'âme de la Mère Favre <i>dans l'absolu abandon à la divine providence</i> ¹⁰⁸⁰ . Et puis à A-Catherine de Beaumont : Dieu abonde en grâces pour les âmes <i>qui s'abandonnent et se confient entièrement à Lui</i> ¹⁰⁸¹ . De même encore à la Mère Favre : <i>tenons-nous sans réserve abandonnées à son soin</i> ¹⁰⁸² . La même pensée revient ailleurs : <i>toujours finir nos oraisons par des actes d'abandonnement, de soumission</i> ¹⁰⁸³ . Ou : <i>le fruit de la perfection chrétienne et religieuse est de l'abandonner (son cœur) à Dieu, de reposer entre ses bras comme un enfant</i> ¹⁰⁸⁴ . Enfin : <i>s'abandonner à Dieu et se donner entièrement soi-même, continuellement et sans réserve à son bon plaisir</i> ¹⁰⁸⁵ .
MARIE	<i>Qu'il est bon, ma fille, de s'abandonner à corps perdu entre les bras de Dieu</i> ¹⁰⁸⁶ . Dieu sollicitait un <i>doux acquiescement</i> . Mais <i>cela fut si prompt que l'âme se sentit prise sans s'être aperçue qu'elle y eût consenti</i> ¹⁰⁸⁷ . Elle se sent heureusement <i>perdue dans une Mer d'amour</i> ¹⁰⁸⁸ . Avant l'abandon elle fait un acte d' <i>acquiescement à Dieu pour tout ce qui lui plairait faire</i> ¹⁰⁸⁹ . Elle pense <i>se laisser emporter</i> par le doux langage de celui qui <i>agit dans l'âme comme dans une maison qui luy appartient</i> et elle le fait <i>en cédant amoureusement</i> ¹⁰⁹⁰ .

¹⁰⁶⁹ SANDT, p. 311 et ss. Dans l'ensemble de l'Annexe, seront données *en italiques* les citations ainsi que les phrases traduites exactement, à l'exclusion des mots de liaison, ainsi que des paragraphes résumés, ce qui sera souvent le cas à propos de Van der Sandt.

¹⁰⁷⁰ *op. cit.*, p. 25 et ss.

¹⁰⁷¹ JEAN, Cyprien 1949, p. 1319.

¹⁰⁷² *op. cit.*, p. 1215.

¹⁰⁷³ *op. cit.*, p. 1216.

¹⁰⁷⁴ *op. cit.*, p. 1216.

¹⁰⁷⁵ Ph. Bonnichon *Madame Acarie, une petite voie...* édit. du Carmel, Toulouse, 2002, p. 76.

¹⁰⁷⁶ CHANTAL, *Le Petit Livret*, Arfuyen, 2001, p. 40.

¹⁰⁷⁷ *op. cit.*, p. 88.

¹⁰⁷⁸ CHANTAL, *Lettres*, I, p. 405.

¹⁰⁷⁹ *op. cit.*, p. 528.

¹⁰⁸⁰ *op. cit.*, p. 543.

¹⁰⁸¹ CHANTAL, *Lettres*, II, p. 75.

L'abysme

SANDT	Mot d'origine grecque, l'abysme comporte l'alpha privatif, et désigne ce qui ne comporte pas de fond ou de fondement, comme une caverne remplie de ténèbres ; ou par extension ce qui recouvre tout, comme il est dit par exemple au premier chapitre de la Genèse au commencement de toutes choses, quand les eaux d'en haut et celles d'en bas n'étaient pas encore séparées. On voit aussi que le terme désigne, dans le domaine des démons, le monde des enfers. Le chapitre huitième de la Genèse parle des sources du grand abîme et des écluses du ciel qui s'ouvrent au jour du déluge. La mer est nommée abîme, car on n'en connaît pas le fond. Dans le registre de la mystique, Tauler, au chapitre trente-trois des <i>Institutions</i> , parle du très doux, très aimable et très noble abîme divin. Rusbroec, au livre deux, chapitre soixante-douze des <i>Noces Spirituelles</i> , dit que l'amour de fruition est comme un abîme car il n'a pas de fond. Ste Gertrude, au livre deuxième des <i>Insinuations</i> , au chapitre 23, parle de l'écoulement abyssal des faveurs divines et de la grâce. Tauler encore au chapitre douze des <i>Institutions</i> , dit de la théologie mystique qu'elle est une sagesse abyssale. Bien d'autres citations sont encore données, qui montrent une acception plus positive du terme, conduisant à l'émerveillement. L'abîme, c'est donc aussi la mer, et la source qui coule sans fin ¹⁰⁹¹ .
JEAN	Une source, aussi mystérieuse dans son origine que la mer elle-même, <i>source d'un cristal pretieux formé par les yeux et le regard de Dieu</i> ¹⁰⁹² . Plus loin <i>les grottes de la pierre, Et plus secrettes que la terre</i> sont l'équivalent du cellier dans lequel l'amour sera consommé ¹⁰⁹³ . Il y a aussi les <i>grottes creuses du sens aveugle et tenebreux</i> que la Flamme lumineuse éclairera ¹⁰⁹⁴ . La source enfin est nocturne dans le <i>Chant de l'âme qui s'éjouit de connaître Dieu : bien sais-je la source qui jaillit et fuit, Mais c'est de nuit</i> ¹⁰⁹⁵ .
ACARIE	Duval dit de Madame Acarie : <i>il paraissait que c'était Dieu en elle, ou elle tout absorbée et engloutie dans l'océan de la divinité, qui agissait</i> ¹⁰⁹⁶ .
CHANTAL	A la Mère Favre, Jeanne de Chantal dit son bonheur <i>d'accoiser son âme en cette mer d'amour et de douceur</i> ¹⁰⁹⁷ . Ni l'une ni l'autre ne parle d'un abîme.
MARIE	En conclusion d'une lettre à son fils, Marie de l'Incarnation souhaite que lui et elle demeurent <i>dans ce vaste océan d'amour</i> qu'est Dieu ¹⁰⁹⁸ . Dans une lettre à son directeur, reprise par dom Claude dans la Vie, elle compare Dieu à <i>une vaste mer qui, venant à rompre ses bornes, m'inondait, me couvrait et m'enveloppait de toutes parts</i> ¹⁰⁹⁹ . <i>On est perdu dans cet océan d'amour qui engloutit tous les élus</i> , dit-elle dans la Relation de 1633, parlant aussi de <i>labyrinthe d'amour</i> ¹¹⁰⁰ . Et un peu plus loin <i>je me trouvais perdue en cet océan</i> ¹¹⁰¹ . Marie de l'Incarnation parle aussi d'abîme. Ainsi dit-elle à son fils, en décrivant sa propre expérience, <i>qu'en un mot l'âme était abysmée en ce grand océan, anéantie dans cet abysme de lumière comme le néant dans le tout</i> ¹¹⁰² quand il s'agit de son expérience de la Trinité. Et dans la première Relation elle dit être <i>toute abîmée en Dieu</i> ¹¹⁰³ . Quand Dieu la prend comme épouse <i>c'est un labyrinthe d'amour où l'on est enivré et saintement enchanté</i> ¹¹⁰⁴ : enivrement et enchantement de l'amour ! de même au sixième état d'oraison de la deuxième Relation : <i>l'âme aspire d'être abîmée en cet abîme d'amour</i> , redoublement du mot renforçant l'image ¹¹⁰⁵ .

¹⁰⁸² CHANTAL, Lettres, II, p. 620.

¹⁰⁸³ CHANTAL, Réponses, p. 516.

¹⁰⁸⁴ CHANTAL, Oeuvres, II, p. 353.

¹⁰⁸⁵ CHANTAL, Oeuvres, III, p. 475.

¹⁰⁸⁶ MARIE, Lettres, p. 831.

¹⁰⁸⁷ MARIE, Ecrits, I, pp. 210 et 305.

¹⁰⁸⁸ MARIE, Lettres, p. 59.

¹⁰⁸⁹ *op. cit.*, p. 588.

¹⁰⁹⁰ *op. cit.*, p. 371.

¹⁰⁹¹ SANDT, p. 33 et ss.

¹⁰⁹² JEAN, Cyprien 1949, p. 1214.

¹⁰⁹³ *op. cit.*, p. 1219.

¹⁰⁹⁴ *op. cit.*, p. 1221.

¹⁰⁹⁵ *op. cit.*, p. 1237.

¹⁰⁹⁶ BOUCHER, Histoire, I, p. 304.

¹⁰⁹⁷ CHANTAL, Lettres, I, p. 215.

¹⁰⁹⁸ MARIE, Lettres, p. 218.

¹⁰⁹⁹ MARIE, Vie, p. 103. Voir également MARIE, Lettres, p. 59.

¹¹⁰⁰ MARIE, Ecrits, I, p. 210.

¹¹⁰¹ *op. cit.*, p. 225.

¹¹⁰² MARIE, Lettres, p. 928.

¹¹⁰³ MARIE, Ecrits, I, p. 163.

La bouche et le baiser

SANDT	<p>Le mot osculum¹¹⁰⁶ désigne à proprement parler une petite bouche. Il est pris habituellement pour indiquer le baiser, parce que pour donner un baiser nous resserrons les lèvres, faisant de notre bouche une petite bouche. Donat¹¹⁰⁷ distingue trois sortes de baisers : osculum, lorsque nous saluons ceux qui reviennent de loin ; basium, le baiser pudique qu'un père donne à son fils ; enfin suavium ou savium, pour dire le baiser qui charme. Les anciens auteurs ne connaissaient pas cette distinction. Dans les textes sacrés l'on utilise toujours osculum, qu'il s'agisse d'un baiser sur la bouche, sur les lèvres ou sur les joues. En mystique le terme n'est utilisé que dans un sens métaphorique. Il signifie parfois l'amour, quelquefois la jouissance, et souvent l'union mystique elle-même. Harphius commentant le premier verset du Cantique des Cantiques note que les deux lèvres de l'âme fidèle sont l'intelligence et les sentiments (intellectus et affectus). Quant aux lèvres de Dieu, ce sont la Lumière de la vérité et la Douceur de sa bienveillance qui donnent à l'affect une délectation très suave. Pour Louis Du Pont les sept plus éclatants bienfaits de Dieu, oeuvre de son amour, sont appelés baisers de Dieu. L'âme, épouse du Christ, réclame avec ardeur le baiser spirituel, à savoir une disposition d'esprit absolument parfaite, le goût aussi de cet amour qui est éprouvé par la contemplation et l'union à lui¹¹⁰⁸.</p>
MARIE	<p>Une seule fois le mot <i>baiser</i> dans la correspondance, quand elle le met sur les lèvres des <i>filles sauvages</i> qui s'appêtent à recevoir la communion : <i>quand sera-ce que Jésus nous viendra baiser au cœur</i>¹¹⁰⁹. Mais dans la <i>Relation</i> de 1633, à propos de l'union intime du mariage spirituel, elle s'exclame <i>allons dans la solitude, afin que je vous baise à mon souhait, et que je respire mon âme en vous</i>¹¹¹⁰. Son fils, s'il est vraiment un homme de désir, doit comme Daniel, <i>ouvrir la bouche de son cœur</i>, et Jésus la remplira¹¹¹¹. Dieu a créé en elle un espace de respiration et de parole : <i>cette ouverture que vous avez faite à mon cœur, aspirante, respirante et soupirante, est une bouche qui vous tient un langage...</i>¹¹¹². Enfin et surtout, le Père Lalemant lui reproche sa trop grande familiarité avec Dieu : <i>comment ! disait-il, de traiter avec une si haute Majesté de la sorte ! Vouloir le baiser de la bouche ! Sous les pieds, sous les pieds ! C'est trop pour vous</i>. Elle n'est pas digne de l'autre baiser. Marie alors acquiesce par obéissance, <i>se fait violence pour traiter avec mon divin époux d'une autre manière, mais je ne pouvais faire autrement</i>. Et quand elle était dans un trop intime commerce avec lui elle lui disait <i>mon chaste amour il faut que j'obéisse à celui qui me tient votre place, pardonnez-moi</i>¹¹¹³.</p>
Francesco Patrizi :	<p><i>Le baiser sur la bouche me procure de la douceur</i>¹¹¹⁴. <i>Les baisers amoureux se donnent en six parties de la personne aimée, et de quatre manières : sur les mains, la poitrine et le cou, les joues, les yeux et la bouche ; du bout des lèvres, avec succion des lèvres, avec morsure et avec la langue. Le baiser sur la bouche est celui qui vainc et surpasse en douceur tous les autres baisers réunis</i>¹¹¹⁵. <i>à l'origine de cette douceur, l'esprit de la personne aimée, dont l'amant se nourrit dans le baiser</i>¹¹¹⁶. <i>L'affection, jointe au plaisir et au désir, devient l'amour ; mais sans elle il n'y a pas d'amour possible</i>¹¹¹⁷.</p>

¹¹⁰⁴ MARIE, Ecrits, I, p. 210.

¹¹⁰⁵ MARIE, Ecrits, II, p. 125.

¹¹⁰⁶ SANDT, p. 293.

¹¹⁰⁷ Aelius Donat, grammairien latin du quatrième siècle. Voir *Diomedis, vetustissimi ac diligentissimi grammatici, Emunctum opus, necnon Phocae, Prisciani, Capri, Agraetii, Donati, Servii et Sergii aurea opuscula diligenti lima nuper impressa ; Joannes Rivius recensuit*, Venetiis, per Joannem Rubeum, 1511.

¹¹⁰⁸ SANDT, pp. 293 et 294.

¹¹⁰⁹ MARIE, Lettres, p. 97.

¹¹¹⁰ MARIE, Ecrits, I, p. 218.

¹¹¹¹ MARIE, Lettres, p. 296.

¹¹¹² *op. cit.*, p. 319.

¹¹¹³ MARIE, Ecrits, II, p. 300.

¹¹¹⁴ Fr. Patrizi, *Du baiser*, Belles-Lettres, 2002, p. 39.

¹¹¹⁵ *op. cit.*, pp. 44 et 45.

¹¹¹⁶ *op. cit.*, p. 48.

¹¹¹⁷ *op. cit.*, p. 56.

La blessure

SANDT	<p>Amor vulnerans¹¹¹⁸ : il transperce le cœur de l'homme contemplatif avec la flèche de l'amour. Il est certain que l'amour inflige des blessures. L'Époux le déclare en Cant. 4,9. Mais qui donc l'amour blesse-t-il ? En règle générale celui qui est blessé ne sent plus aucun autre désagrément de la vie, et il remplit l'espace de ses clameurs et de ses soupirs. De même celui qui est blessé de cette blessure d'amour : il l'est à tel point qu'il se détourne de l'amour de ses parents, de ses compagnons, de ses amis, et toutes choses présentes sont dédaignées, comme si les ennuis et les adversités qu'il estimait venir d'elles auparavant ne l'intéressaient plus maintenant. Ainsi ne peut-il nullement cacher l'ardeur de son désir, mais il profère des gémissements, des soupirs, et d'abondantes larmes pour signifier cet amour qui provoque la blessure. Laquelle blessure est si profonde que l'âme ne peut pas la cacher.</p>
JEAN	<p><i>Une inflammation d'amour en l'esprit, où l'âme au milieu de ces étreintes obscures se sent blessée vivement d'un fort amour divin</i>¹¹¹⁹. <i>Comme un cerf vous fuyez m'ayant bien blessée</i>¹¹²⁰ : Jean précise que la douleur vient moins de la blessure elle-même que du fait que l'amant semble abandonner l'amante à sa blessure, lui ajoutant cette autre douleur venue de l'absence. <i>Quoi donc ? ayant blessé ce cœur / Ne guérirez-vous sa blessure</i>¹¹²¹. Il la guérira. Peu à peu elle comprend qu'il <i>navre avec tendresse, il frappe pour ennamourer et caresser, il va pratiquer joyeusement le métier et le jeu d'amour comme dans le palais de ses noces. Ces blessures sont ses jeux</i>¹¹²². Mais ailleurs il dit que semblable au cerf blessé qui entend gémir la biche blessée et s'approche d'elle <i>la flattant et caressant, l'Époux, voyant l'épouse navrée de son amour, accourt à sa plainte, étant aussi blessé de son amour</i>¹¹²³. L'épouse répond : <i>O vive flamme, o sainte ardeur / Qui par cette douce blessure / Perce le centre de mon cœur</i>¹¹²⁴.</p>
CHANTAL	<p><i>Dieu qui blessez mon cœur avec un mélange de si grande miséricorde que je ne peux jamais faire autre chose que de vous bénir...</i>¹¹²⁵.</p>

¹¹¹⁸ SANDT, p. 58.

¹¹¹⁹ JEAN, Cyprien 1949, p. 581.

¹¹²⁰ *op. cit.*, p. 1212.

¹¹²¹ *op. cit.*, p. 1213.

¹¹²² *op. cit.*, p. 963.

¹¹²³ *op. cit.*, p. 769.

¹¹²⁴ *op. cit.*, p. 1221.

¹¹²⁵ CHANTAL, Lettres, I, p. 265.

La brûlure

SANDT	On ne trouve pas le mot <i>adustio</i> (brûlure) mais un article intitulé <i>amor ardens</i> ¹¹²⁶ : il distingue <i>ardeo</i> (être enflammé, brûler, se consumer) et <i>conflagro</i> (être consumé, être dévoré), le premier étant considéré comme meilleur et plus parfait. De fait le mystique, entraîné dans les ténèbres épaisses et se tenant correctement devant Dieu, sent en lui comme une constante ardeur d'amour (<i>perpetuum quendam Amoris Ardorem spiritus in se sentit</i>) ; cependant il ne découvre rien de l'origine ni de la fin de cette ardeur, et il se sent lui-même comme tout un avec cette ardeur d'amour. Toujours un certain souffle brûle en lui, d'autant que l'amour lui est incessamment présent. Et sans cesse il se sent consumé par cet amour, d'autant qu'il est emporté dans une transformation unitive avec Dieu. Toutefois au moment où l'esprit est enflammé par l'amour, s'il y prête attention, il sent une distance et une différence entre lui et Dieu. Mais quand véritablement il est consumé, il est comme unifié, il ne perçoit plus de distance, plus rien sinon cette unité. En effet la flamme immense de l'amour divin, quiconque peut l'appréhender ou en être entouré, elle l'absorbe alors en elle, le dévore et le consume.
JEAN	<i>O cautère délectable, o caressante blessure</i> ¹¹²⁷ . Brûler est ici rendu par navrer, et brûlure par cautère. Nous nous étonnons de ne pas trouver sous la plume du Père Cyprien de la Nativité un poème nommé <i>Glose en style divin</i> , traduit pourtant par Jacques Ancet dans son édition des poèmes de Jean de la Croix et dont le quatrième couplet dit : <i>Celui qui d'amour a douleur / Comme qui de fièvre est brûlé / A le dégoût des mets qu'il voit / Et désire un je ne sais quoi / Que d'aventure on peut trouver</i> ¹¹²⁸ . Sa complémentarité, la source rafraîchissante, tout aussi mystérieuse, dont parle le <i>Chant de l'Ame</i> : <i>bien sais-je la source qui jaillit et fuit / Mais c'est de nuit</i> ¹¹²⁹ .
ACARIE	<i>Le cœur me brûle, je n'en puis plus !</i> s'exclame Madame Acarie ¹¹³⁰ .
CHANTAL	Un tel sentiment de la grâce d'être à Lui que <i>s'il dure il me consumera</i> ¹¹³¹ . <i>Qui ne se fondra entre les bras de la Providence</i> ¹¹³² . Dans les <i>Méditations</i> , s'inspirant de François, elle note que la descente du Saint-Esprit c'est <i>l'embrasement des cœurs</i> ¹¹³³ .
MARIE	<i>Recommençons à nous consumer dans l'amour</i> ¹¹³⁴ . Après le rêve si déterminant de l'union des cœurs, elle s'éveille <i>dans un grand embrasement d'amour</i> ¹¹³⁵ . Vingt et un ans plus tard <i>il fallait passer par le feu</i> , dit-elle, <i>pour être admise à l'honneur des embrassements</i> ¹¹³⁶ . Enfin ce qu'on possède dans l'intime union, ce sont <i>le feu et les lumières</i> de l'époux ¹¹³⁷ .
H.d'Urfé	<i>Qu'épris d'un amour violent il (l'amant) aille sans cesse brûlant, et qu'il languisse et qu'il soupire entre la vie et le trépas, sans toutefois qu'il puisse dire ce qu'il veut ou qu'il ne veut pas</i> ¹¹³⁸ .

¹¹²⁶ SANDT, p. 45.

¹¹²⁷ JEAN, Cyprien 1949, p. 990.

¹¹²⁸ Jean de la Croix, *Nuit Obscure*, trad. J. Ancet, Gallimard, 1997 p. 123. Dans les *Œuvres complètes* parue aux éditions du Cerf en 1990 dans une traduction de Mère Marie du Saint-Sacrement, le poème figure en page 209, porte le No 13 et s'intitule « Jamais les beautés de ce monde ». Dans le lexique de cette édition, on relève l'entrée *cautère* : toutes les références sont tirées de la Vive Flamme. Le cautère représente l'Esprit-Saint. L'âme, transformée par la brûlure divine, est devenue elle-même un cautère de feu brûlant. Elle brûle intérieurement, mais avec grande suavité. Le cautère divin dans le même temps blesse et guérit... Mais nous ne tiendrons pas compte de ces références, puisque le mot brûlure n'apparaît pas plus que le mot cautère dans JEAN, Cyprien 1652 et 1649.

¹¹²⁹ JEAN, Cyprien 1949, p. 1237.

¹¹³⁰ BOUCHER, Histoire, I, page 306.

¹¹³¹ CHANTAL, Lettres, I, p. 54.

¹¹³² CHANTAL, Lettres, II, p. 76.

¹¹³³ CHANTAL, Oeuvres, III, p. 68.

¹¹³⁴ MARIE, Lettres, p. 553.

¹¹³⁵ MARIE, Ecrits, I, p. 195.

¹¹³⁶ MARIE, Ecrits, II, p. 113.

¹¹³⁷ *op. cit.*, p. 312.

¹¹³⁸ H. d'Urfé. *L'Astrée*, Gallimard, p. 136.

La caresse

SANDT	<p>Le verbe latin <i>mulceo</i> signifie caresser au sens où nous l'entendons aujourd'hui. La <i>blanditia</i> correspond à la caresse qui flatte. Peut-être l'<i>amor practico-fruitivus</i>¹¹³⁹ se rapproche-t-il quelque peu de notre sujet : il est fruitif quand il est afficiens, il met dans un état donné ; il est pratique quand il est efficiens, lorsqu'il parvient à ses fins : pratique quand notre esprit est actif par son amour créé, qu'il tend vers Dieu et vers tout ce qui peut sembler plaire à Dieu. Il met en route en nous des sentiments de dévotion et d'amour, tout ce qui exerce et concourt à la vertu, tout ce qui contribue à l'acquisition de la vertu. Chez Dieu l'amour pratique est ce qui sort ou s'écoule de Lui ; il est dit fruitif quand Il nous accueille et nous permet de nous couler en Lui. Chez nous l'amour pratique c'est le commerce avec Dieu et l'amour fruitif c'est le repos en Lui.</p>
CHANTAL	<p>Que les religieuses reçoivent <i>les aimables faveurs et caresses de l'Epoux céleste</i>¹¹⁴⁰. Elle admire une visitandine qui <i>caresse</i> amoureusement le divin Sauveur¹¹⁴¹. Elle précise à Monsieur Michel qu'il faut caresser des visiteurs illustres, mais <i>je n'entends nullement que ce soit par la mangeaille ni le logement, nous ferions une belle affaire... j'entends que l'on caresse avec de la douceur, de la suavité, que l'on les serve bien à la sacristie, mais de donner à manger au parloir ni de faire voir les sœurs je n'approuverais nullement</i>¹¹⁴².</p>
MARIE	<p><i>Je le caresserai tant qu'il ne pourra refuser</i>, dit Marie de l'Incarnation dans une lettre à Raymond de Saint-Bernard¹¹⁴³. Dans les celliers du Cantique, Dieu lui donne la parfaite charité : <i>ce sont des touches, des paroles intérieures, des caresses</i>, avant que ne soit réalisé le mariage spirituel¹¹⁴⁴. Dans la nuit elle se réveille pour caresser celui qui est son amour, et Dieu semble content d'être caressé et embrassé¹¹⁴⁵. Même langage dans la <i>Relation</i> de 1654 : <i>les caresses divines la consomment et la font expirer en lui, en souffrant des morts plus douces, mais c'est la douceur même que ces morts</i>¹¹⁴⁶.</p>

¹¹³⁹ SANDT, p. 62.

¹¹⁴⁰ CHANTAL, Lettres, II, p. 458.

¹¹⁴¹ CHANTAL, Lettres, I, p. 55.

¹¹⁴² CHANTAL, Lettres, II, p. 454.

¹¹⁴³ MARIE, Lettres, p. 36.

¹¹⁴⁴ *op. cit.*, p. 748.

¹¹⁴⁵ MARIE, Ecrits, I, pp. 167 et 224.

¹¹⁴⁶ MARIE, Ecrits, II, p. 141.

Le cellier

SANDT	<p>La cella vinaria¹¹⁴⁷ représente le lieu où l'intelligence mystique s'enivre du nectar de la vérité première : voir Cant. 2,4 <i>il a ordonné en moi la charité</i>. L'amour est conforté par ses actes. Louis Du Pont, dans le <i>Cantique</i>, livre 4 exhortation 31, diffère pieusement des commentateurs qui l'ont précédé en affirmant que le mot désigne le Verbe Incarné, ou l'Humanité unie au Verbe divin dans l'union hypostatique, mais aussi la passion du Christ, l'eucharistie, la venue de l'Esprit-Saint à la Pentecôte.</p> <p>Cella ne désigne pas le cellier, la cave ou la chambre mais plutôt le garde-manger où se trouve conservée la récolte de l'année, ou bien le plateau sur lequel sont rangées toutes sortes de choses précieuses, tout lieu secret dans lequel on met à l'abri ce qui doit rester le privilège de l'amateur éclairé.</p> <p>Le cellarium enfin désigne la clôture monastique.</p>
JEAN	<p>L'amant quitte sa maison <i>par une eschelle fort secrète</i>, pour retrouver à l'aurore le Bien-Aimé¹¹⁴⁸. Puis, <i>dans le cellier plus retiré De mon Amy j'ai beu sans peine</i> le nectar de l'Amour avant de jouir encore de lui dans le jardin¹¹⁴⁹. Nous le voyons <i>gagner les grottes de la pierre / Les plus secrettes de la terre / Nous entrerons dans ces celliers</i>¹¹⁵⁰.</p> <p>Dans la Glose A Lo Divino : <i>sachez</i>, dit-il, <i>qu'au cellier de l'âme</i> il ne goûte plus rien des choses de la terre mais <i>un je ne sais quoi Que l'on vient d'aventure à trouver</i>¹¹⁵¹.</p>
ACARIE	<p><i>Nos cris et nos désirs ne seront-ils point ouïs en votre sale d'amour</i>¹¹⁵². Plus loin : <i>Ouvrez, mon bien-aimé Jésus, les portes de votre amour</i>¹¹⁵³.</p> <p><i>Il a pris repos en mon tabernacle</i> (à rapprocher de la fine pointe de l'âme, chère à François¹¹⁵⁴).</p>
CHANTAL	<p><i>Celui qui vous a donné les désirs de vous sacrifier à son amour... pour vous mettre en sa maison, en son jardin</i>¹¹⁵⁵. Elle ne connaît pas d'autre roi qui <i>enseignât à ses vassaux les ressorts de son cabinet afin qu'ils lui pussent ravir ses trésors ! Vous m'enseignez que je puis dérober votre cœur</i>¹¹⁵⁶.</p> <p><i>Dieu comme un roi qui fait bâtir un cabinet dans un ancien château, le faisant dépositaire des choses les plus précieuses</i>¹¹⁵⁷. Enfin à la Mère de Chaugy : <i>votre cœur est le lit et le cabinet où cet époux repose</i>¹¹⁵⁸.</p>
MARIE	<p><i>Demeure là, c'est ton nid. Qu'est ce qu'être logé en Dieu ? Cela ne saurait se dire. Mon âme jouissait de son Tout en ce nid d'amour</i>. Elle n'oublie pas de préciser que, si elle écrit ce mot étrange, c'est pour obéir, sans quoi elle ne l'aurait pas osé, mais dit-elle, <i>il faut que j'écrive les grâces comme elles sont</i>¹¹⁵⁹.</p>

¹¹⁴⁷ SANDT, p. 122.

¹¹⁴⁸ JEAN, Cyprien 1949, p. 1210.

¹¹⁴⁹ *op. cit.*, p. 1215.

¹¹⁵⁰ *op. cit.*, p. 1219.

¹¹⁵¹ *op. cit.*, p. 1241.

¹¹⁵² ACARIE, Ecrits, p. 62.

¹¹⁵³ *op. cit.*, p. 144.

¹¹⁵⁴ *op. cit.*, p. 72.

¹¹⁵⁵ CHANTAL, Lettres, II, p. 496.

¹¹⁵⁶ CHANTAL, Œuvres, III, p. 43.

¹¹⁵⁷ *op. cit.*, p. 358.

¹¹⁵⁸ *op. cit.*, p. 306.

¹¹⁵⁹ MARIE, Ecrits, I p. 198.

Le cœur

SANDT	Trois lignes à propos de cordialité, mais aucun article au sujet de cor, cordis.
BERULLE	<i>Son cœur est éternellement ouvert, éternellement navré. Sa gloire n'ôte point scette plaie car c'est une plaie d'amour. Cette navrure de la lance n'est que marque de la vraie et intérieure navrure de son cœur</i> ¹¹⁶⁰ .
JEAN	Au début du <i>Cantique spirituel</i> , il parle de <i>Celui qui brusle ma poitrine</i> ¹¹⁶¹ . Et plus loin à la neuvième strophe, il ajoute <i>Quoy donc ? ayant blessé ce cœur / Ne guérez-vous sa blessure / Me l'ayant ravi</i> ¹¹⁶² . <i>Vous me donnerez ce pour quoy mon cœur vous réclame</i> ¹¹⁶³ . Dans la première strophe de la <i>Vive Flamme</i> : <i>O vive flamme qui par cette douce blessure perce le centre de mon cœur</i> ¹¹⁶⁴ .
Père Joseph	<i>L'âme doit ouvrir son cœur pour recevoir en soi le Cœur du Fils de Dieu, le priant qu'il lui plaise s'écouler et se verser en elle, ou bien recevoir son cœur en son Cœur, afin que désormais il soit l'Esprit de son esprit, l'âme de sa vie, le centre et le cœur de toutes ses pensées et affections</i> ¹¹⁶⁵ .
SALES	<i>Voyez-vous, ma chère Philothée, il est certain que le Cœur de notre cher Jésus voyait le vôtre dès l'arbre de la Croix et l'aimait</i> ¹¹⁶⁶ . <i>Demeurez en cette douce et tranquille attention du cœur, en ce doux endormissement entre les bras de sa providence</i> ¹¹⁶⁷ .
J.-J. Olier	<i>Oh ! béni soyez-vous, Cœur adorable de mon Jésus ; et qu'à jamais vous soyez béni, loué et adoré par tous les hommes</i> ¹¹⁶⁸ .
ACARIE	<i>Mon cœur, mon amour, et mon Tout, nous délaisserez-Vous en fin ?</i> ¹¹⁶⁹ . <i>Ô Dieu de mon cœur</i> ¹¹⁷⁰ <i>et vie de mon âme</i> ¹¹⁷¹ . Pensant à ses sœurs en religion, elle écrit <i>de les vouloir saluer de notre part dans le cœur amoureux de l'Enfant Jésus</i> ¹¹⁷² . Et pendant sa dernière maladie, selon ce que rapporte Boucher : <i>Le cœur me brûle, je n'en puis plus</i> ¹¹⁷³ .
CHANTAL	En 1612 elle écrit à François : <i>Plaise à Notre-Dame de prendre notre cœur pour son berceau</i> ¹¹⁷⁴ . Au même : <i>L'amour divin que mon cœur désire toujours plus ardemment</i> ¹¹⁷⁵ . Chez elle comme chez François, le mot équivaut parfois à <i>poitrine</i> . <i>Quand verrons-nous les âmes de nos prochains dans la sacrée poitrine du Sauveur ? Elles y sont, dit ailleurs François.</i> <i>Si je le voulais laisser faire, mon cœur chercherait de se revêtir des affections (que Dieu voudrait lui donner...) mais je ne le lui permets nullement, de sorte que...</i> ¹¹⁷⁶ (réflexion critique sur elle-même). A la mort de sa fille. <i>Dieu, qui blessez mon cœur avec un mélange de si grande miséricorde et suavité</i> ¹¹⁷⁷ . <i>Jouir de Dieu, posséder son cœur et le cœur de son amour, voilà ce qu'elle espère vivre dans la vie éternelle</i> ¹¹⁷⁸ . <i>Voir votre cœur tout détrempe en la reconnaissance des douces miséricordes de Dieu</i> ¹¹⁷⁹ . <i>Vous avez vendu votre cœur, votre corps et votre vie à Celui qui a donné sa vie pour vous</i> ¹¹⁸⁰ . Les sœurs recevront de la supérieure des corrections faites avec douceur et de façon aimante <i>car cette façon dilate le cœur et la renvoie toute gaie</i> ¹¹⁸¹ . <i>Notre-Seigneur dans aucun endroit de l'écriture, ne dit pas « Mon fils, donne-moi ta tête, tes bras, ou ta vie » mais seulement « mon enfant donne-moi ton cœur », qui a le cœur de l'homme a tout l'homme. Le cœur est le siège de l'amour. Quand j'aurai ton cœur, j'assierai mon amour dessus, et même je logerai mon amour dedans, et puis tout le reste suivra en conséquence</i> ¹¹⁸² .
MARIE	<i>Si vous êtes un homme de désirs, comme Daniel, ouvrez la bouche de votre cœur, et notre très aimable Jésus la remplira</i> , écrit Marie de l'Incarnation à son fils ¹¹⁸³ . Un passage rédigé de manière presque identique dans les deux <i>Relations</i> : <i>O mon unique désiré... Je sentais toujours ce cœur souffrant de nouvelles inflammations, et ne pouvant se taire il exhalait son feu par ses plaintes, autrement je crois qu'il se fût brisé</i> ¹¹⁸⁴ . <i>Je me suis trouvée en un battement de cœur si étrange qu'il me réduisait à n'en pouvoir plus. S'il se fût fendu j'eusse trouvé mon soulagement par ma mort pour aller jouir de lui</i> ¹¹⁸⁵ . Dans une autre lettre à son fils : <i>C'est par le Cœur de mon Jésus, ma Voie, ma Vérité et ma Vie que je m'approche de vous, ô Père éternel. Pour lui parler de ceux qui lui sont chers : je fais en esprit le tour du monde pour y chercher toutes les âmes rachetées, et de toutes les personnes engagées dans l'Eglise : je vous présente tous les ouvriers de l'Evangile</i> ¹¹⁸⁶ .
Mechtilde	<i>Je vous prie de faire que mes cinq sens se réjouissent inlassablement de la lance sanglante et des blessures de votre doux Cœur</i> ¹¹⁸⁷ .

¹¹⁶⁰ BERULLE, Œuvres, III, p. 272.

Le colloque, le commerce, la conversation et l'entretien

SANDT	<p>Loquela et loquutio¹¹⁸⁸ : Dieu parle de multiples manières à ses fidèles. Une fois par des paroles exprimées à l'extérieur, parfois dans l'imagination elle-même, parfois dans l'intelligence. Quand la parole est extérieure, résonnant par la voix du corps elle exerce sur les oreilles et sur l'imagination les mêmes effets qu'une voix ordinaire. C'est ensuite le sens intérieur qui juge de sa douceur... la parole dite imaginaire qui survient sans les vibrations de la parole, vient soit de Dieu soit des anges : comme des fantômes ou images de voix, reçus à l'intérieur de soi qui les assemble pour qu'ils prennent sens. Quant à la parole mystique : l'âme parle avec Dieu de manière mystique lorsque, sentant à l'intérieur d'elle-même la présence de Dieu, et le regardant simplement par l'intellect en même temps que par l'opération, lui fait connaître ses désirs, et par des sollicitations fortes ne cesse de faire vibrer la poitrine charmante du Seigneur.</p> <p>Mutare ne se rencontre pas chez Van der Sandt. Sinon dans l'amor transmutans¹¹⁸⁹ : un amour qui transpose, qui change de place, qui échange, se rapporte au « commerce », dans son acception plus ancienne, classique, vieillie peut-être, de relation avec une tierce personne. Consuetudo traduirait bien cette idée de commerce. Malheureusement Van der Sandt ne l'emploie pas davantage. L'amor transmutans comporte la notion d'échange par lequel l'homme devient tellement uni à Dieu (uniens, unitivus) qu'il en devient Dieu d'une certaine manière (déificans), et Van der Sandt précise aussitôt que toutes ces idées sont regroupées sous le vocable d'inaccessibilité (amor inaccessibilis) parce que rien de tout cela ne devient effectif, mais demeure à l'état de disposition, <i>parce qu'il dispose l'homme à tout cela, dans la mesure où c'est possible.</i></p>
JEAN	<p><i>Là (dans le cellier) il m'apprit une science savoureuse¹¹⁹⁰.</i> <i>en ce lieu vous me montrerez / tout ce que prétendoit mon âme¹¹⁹¹.</i> <i>J'entendis de grandes choses / Point ne dirai ce que je sentis</i> <i>Car je demeurai sans rien savoir / Transcendant toute science.</i> <i>Je demeurai balbutiant / Transcendant toute science¹¹⁹².</i></p> <p>La connaissance ou communication est savoureuse parce que donnée avec amour. Le parfait amour est donné en cette communication. <i>Ainsi il y a égalité d'amour¹¹⁹³.</i></p>

¹¹⁶¹ JEAN, Cyprien 1949, p. 1212.

¹¹⁶² *op. cit.*, p. 1213.

¹¹⁶³ *op. cit.*, p. 1219.

¹¹⁶⁴ *op. cit.*, p. 1221.

¹¹⁶⁵ *Septième Exhortation sur les cinq plaies...* in : *Le Secret de la croix et de sa douceur*, traité inédit de 1636 (Bibl. Maz. 2301), du P. Joseph Du Tremblay (Source : spiritualité-chrétienne.com).

¹¹⁶⁶ SALES, Pléiade, p. 310.

¹¹⁶⁷ SALES, Lettres, p. 180.

¹¹⁶⁸ J.-J. Olier, *Mémoires, 8 juillet 1642*, in : H.-J. Icard, *Doctrine de M. Olier*, Paris, 1891 (Source : spiritualité-chrétienne.com).

¹¹⁶⁹ ACARIE, Ecrits, p. 62.

¹¹⁷⁰ *op. cit.*, p. 56.

¹¹⁷¹ *op. cit.*, p. 60.

¹¹⁷² *op. cit.*, p.125.

¹¹⁷³ BOUCHER, Histoire, I, p. 306.

¹¹⁷⁴ CHANTAL, Lettres, I, p. 62.

¹¹⁷⁵ *op. cit.*, p. 70.

¹¹⁷⁶ *op. cit.*, p. 164.

¹¹⁷⁷ *op. cit.*, p. 265.

¹¹⁷⁸ *op. cit.*, p. 565.

¹¹⁷⁹ CHANTAL, Lettres, I, p. 585.

¹¹⁸⁰ *op. cit.*, p. 646.

¹¹⁸¹ CHANTAL, Lettres, II, p. 218.

¹¹⁸² CHANTAL, Œuvres, II p. 572.

¹¹⁸³ MARIE, Lettres, p. 294.

¹¹⁸⁴ MARIE, Ecrits, I, p. 236.

¹¹⁸⁵ MARIE, Ecrits, II, p. 87.

¹¹⁸⁶ MARIE, Lettres, p. 659.

¹¹⁸⁷ Mechtilde de Magdebourg, *Lumière de la divinité*, édition de Don Gall Morel, Poitiers, 1878. (Source : spiritualité-chrétienne.com).

¹¹⁸⁸ SANDT, p. 266.

¹¹⁸⁹ *op. cit.*, p. 53.

¹¹⁹⁰ JEAN, Cyprien 1949, p. 1216.

¹¹⁹¹ *op. cit.*, p. 1219.

¹¹⁹² JEAN, Cyprien 1949, p. 1225.

¹¹⁹³ *op. cit.*, p. 903.

CHANTAL	A la Mère Favre : ceux qui s'aiment en Dieu parfaitement reçoivent <i>une douce communication entre elles</i> ¹¹⁹⁴ . Dans les <i>Réponses</i> elle parle de <i>familière conversation avec la divine Bonté</i> . Mais, dit-elle un peu plus loin, dans les <i>amoureux colloques</i> avec lui, il faut traiter avec Dieu même des mystères de Dieu ¹¹⁹⁵ .
MARIE	Le mutuel embrassement avec Dieu, c'est comme <i>un doux commerce</i> ¹¹⁹⁶ . Elle précise comme une équivalence de position entre elle et Dieu : <i>elle était captive de l'amour mais aussi l'amour était son captif par un mutuel retour d'union et d'embrassement</i> , elle devisait avec Lui <i>en un colloque d'amour</i> ¹¹⁹⁷ . Dans la lettre à sa nièce religieuse chez les ursulines de Tours elle lui souhaite que ses <i>complaisances soient à Jésus par des colloques amoureux</i> ¹¹⁹⁸ . Elle encourage une autre religieuse <i>surtout au sacré commerce de l'amour avec notre bon Jésus</i> ¹¹⁹⁹ . En parlant de la Trinité, elle évoque aussi <i>ce divin commerce du Père au Fils, et du Père et du Fils au Saint-Esprit, par leur embrassement et mutuel amour</i> ¹²⁰⁰ . Dans la <i>Relation</i> de 1633 : <i>par un si doux commerce l'âme était comme un ciel</i> ¹²⁰¹ . Dans la <i>Relation</i> de 1654, au quatrième état d'oraison, <i>la grâce de sa sainte présence m'établissait en un colloque continuel avec Lui</i> ¹²⁰² . <i>Je lui parle selon les mouvements qu'il me donne. Je ne sais si ce sont ces sortes d'actes qu'on nomme anagogiques, car je ne m'arrête point à ces distinctions</i> ¹²⁰³ . <i>Quand l'âme est dans un plein repos, entièrement dégagée de l'embaras des affaires, elle est plus épurée du sens et alors elle converse avec Dieu comme un ami fait avec son ami</i> ¹²⁰⁴ .
Madeleine de Scudéry :	<i>La belle conversation : si on ne parlait d'amour que lorsqu'on a le cœur rempli de passion, on ne le ferait qu'une ou deux fois dans sa vie. Et la conversation languirait. Car aux femmes il faut parler de l'amour, soit qu'elles nous donnent soit qu'on leur porte. Une folie de cette nature dite galamment parmi les dames les divertit plus que de grands raisonnements de morale et de politique</i> ¹²⁰⁵ .

¹¹⁹⁴ CHANTAL, Lettres, I, p. 543.

¹¹⁹⁵ CHANTAL, Réponses, pp. 512 et 517.

¹¹⁹⁶ MARIE, Lettres, p. 3.

¹¹⁹⁷ *op. cit.*, p. 21.

¹¹⁹⁸ *op. cit.*, p. 298.

¹¹⁹⁹ *op. cit.*, p. 493.

¹²⁰⁰ *op. cit.*, p. 929.

¹²⁰¹ MARIE, Ecrits, I, p. 224.

¹²⁰² MARIE, Ecrits, II p. 91.

¹²⁰³ MARIE, Lettres, p. 930.

¹²⁰⁴ *op. cit.*, p. 716.

¹²⁰⁵ M. de Scudéry *Clélie, histoire romaine*, p. 110.

Consommer

JEAN	L'aimée n'est pas détruite par l'amour qui la consomme (ou consume) : <i>la flamme qui va consommant / Et ne donne point de tourment</i> ¹²⁰⁶ .
ACARIE	<i>Votre amour, dans lequel je serai consommée et anéantie</i> , dit Madame Acarie ¹²⁰⁷ . Boucher rapporte qu'elle disait aussi que son âme, après réception de l'Eucharistie, se sentait <i>toute consommée et anéantie, ne pouvant soutenir l'efficace de cette présence</i> ¹²⁰⁸ . Et la Sœur Anne de Jésus raconte que, peu avant sa mort, Madame Acarie s'était écriée : <i>O mon Dieu je me consomme en votre amour</i> ¹²⁰⁹ .
CHANTAL	Au temps des noces divines, qui auront lieu dans le ciel, la jouissance <i>nous sera donnée</i> et ces noces seront <i>perfectionnées par les ineffables embrassements de ce divin époux</i> ¹²¹⁰ .
MARIE	Cris vers l'Aimé, dont celui-ci : <i>je suis impuissante par une consommation d'amour en vous que je ne puis exprimer</i> ¹²¹¹ . Au temps de la vieillesse <i>la vie spirituelle simplifie l'âme dans un amour consommatif</i> dont on ne sait plus trop comment le décrire ¹²¹² . Treize ans plus tard (elle a soixante huit ans) elle dit de même : <i>je ne sçay comme il faut dire ... de choses aussi nues et aussi simples que celles-cy qui consomment mon âme ... dans son simple et unique tout</i> ¹²¹³ . Dans les <i>Relations</i> : <i>l'amour est si jaloux qu'il veut que tout soit consommé</i> ¹²¹⁴ , plus loin dans son grand désir du mariage spirituel, <i>Dieu me donnait la hardiesse d'aspirer à la qualité d'épouse, de me consommer dans ses divins embrassements</i> ¹²¹⁵ . Et dans sa description bouleversante du mariage spirituel, ce qu'elle reçoit de l'Aimé <i>ce sont des caresses, ce sont des amours qui la consomment et la font expirer en lui... mais c'est la douceur même que ces morts</i> ¹²¹⁶ .

¹²⁰⁶ JEAN, Cyprien 1949, p. 1220.

¹²⁰⁷ MARIE, Ecrits, p. 143.

¹²⁰⁸ BOUCHER, Histoire, I, p. 282.

¹²⁰⁹ BOUCHER, Histoire, II, p. 226.

¹²¹⁰ CHANTAL, Œuvres, III, p. 306.

¹²¹¹ MARIE, Lettres, p. 319.

¹²¹² *op. cit.*, p. 516.

¹²¹³ *op. cit.*, p. 826.

¹²¹⁴ MARIE, Ecrits, I, p. 160.

¹²¹⁵ MARIE, Ecrits, II, p. 99.

¹²¹⁶ *op. cit.*, p. 141.

Le désir

SANDT	<p>L'amor insatiabilis ne se rassasie d'aucun des dons reçus, et si ces dons ne le satisfont pas, c'est que la faim et la soif de justice l'excitent à désirer bien davantage. A ce degré-là, l'âme n'a aucun goût pour les consolations du monde : un amour pour Dieu si intense donne un goût amer à tout ce qui relève de la communauté des humains, et lui fait repousser tous ses discours... (suit ici l'exemple des vierges sages et des vierges folles). L'âme insatiable (insaturabilis) d'amour dit aussi à l'Époux <i>les jeunes gens t'ont extrêmement aimé</i>. Que signifie extrêmement, si ce n'est de vouloir aimer au-delà du possible ? Bien sûr Dieu est immense et infini, dit Richard de Saint-Victor dans les <i>Degrés de la charité</i>, au chap. 2, quand il rappelle que la seule mesure de l'amour est de ne supporter aucune mesure¹²¹⁷.</p>
JEAN	<p>Rachel dit à Jacob : <i>donne-moi des enfants ou je mourrai</i>¹²¹⁸, elle est <i>cette âme blessée qui court après son Dieu. Comme elle est en ténèbres, elle se sent être sans lui, mourant néanmoins d'amour pour lui. Et c'est là l'amour impatient</i>¹²¹⁹. L'amant a <i>une telle véhémence de tenir son bien-aimé et de s'unir à lui que le moindre délai lui est très long, fâcheux et ennuyeux</i>¹²²⁰. Ce qui le fait crier <i>Je sortis après vous criant, Mais vous alliez toujours fuyant</i>¹²²¹, et <i>cette douleur et ce sentiment de l'absence de Dieu sont si grands en ceux qui s'approchent de la perfection, au temps de ces divines blessures, qu'ils mourraient si Dieu n'y pourvoyait</i>¹²²². Au temps d'amour extrême <i>chaque visite de l'aimé réveille et augmente davantage l'appétit, comme font les miettes d'une grande faim</i>¹²²³. <i>Etre travaillé en amour c'est comme mourir et l'âme malade d'amour, tout ce qu'elle peut entendre est un je ne sçay quoy / Qui me tuë et met hors de moy</i>¹²²⁴. Les couplets VII à XI du <i>Cantique spirituel</i> sont entièrement consacrés à cette impatience de découvrir le visage de l'aimé, seul moyen de guérir de la blessure d'amour et de l'inflammation qui agite l'amant¹²²⁵. Dans les profondes cavernes du sens, la première caverne est <i>celle de l'entendement, son vide est la soif de Dieu... la seconde caverne c'est la volonté, et son vide est une faim de Dieu... la troisième caverne est la mémoire et son vide est une consommation et une liquéfaction de l'âme pour la possession de Dieu</i>¹²²⁶.</p>
ACARIE	<p><i>Le désir extrême de m'unir à vous me fait soupirer après votre Majesté</i>¹²²⁷. <i>Nos désirs ne seront-ils pas ouïs en votre sale d'amour</i>¹²²⁸. Elle demande à Jésus <i>un mépris de moi-même et un grand désir d'être méprisé</i>¹²²⁹. Elle exprime comme Jean et Thérèse cette certitude de pouvoir être totalement transformée en Dieu et de pouvoir <i>d'autant plus le désirer que plus Il désire lui-même se donner à toi et t'unir à soi par amour</i>¹²³⁰. Boucher rapporte cette exclamation : <i>je désire vos tabernacles avec tant d'ardeur que mon âme tombe en défaillance</i>¹²³¹. Mais aussi <i>il faut être modeste dans nos prétentions, et se borner à désirer de désirer. Il faut être humble en nos désirs</i>¹²³².</p>
CHANTAL	<p>Le désir c'est la volonté d'un <i>accomplissement de la volonté (divine) en moi</i>¹²³³. Mais, dit Dieu, <i>laissez-moi le soin de vos désirs, je vous les garderai fort soigneusement</i>¹²³⁴. Pour elle, elle <i>désire servir Jésus avec un cœur uniquement unique</i> et en retour elle <i>désire toujours plus ardemment l'amour divin</i>¹²³⁵. Elle recommande aux sœurs d'Annecy de n'avoir <i>en votre volonté que le seul désir de son amour</i>¹²³⁶, et à la Mère de Blonay elle avoue : <i>mes forces sont faibles à comparaison de mes désirs</i>¹²³⁷. Dans les <i>Entretiens</i> elle trouve ridicule de prétendre aux goûts divins <i>et aux sacrées consolations quand on n'a encore acquis les vertus seulement en désir</i>¹²³⁸.</p>
MARIE	<p>Jésus, <i>O mon unique désir</i>¹²³⁹. Au troisième état d'oraison elle dit que l'âme, <i>quoiqu'elle ait ces désirs si embrasés</i>, reste dans un abaissement intérieur très grand¹²⁴⁰. Dans le septième état, <i>l'âme n'a plus de désirs, elle possède le bien-aimé, elle lui parle parce qu'il lui a parlé</i>¹²⁴¹.</p>
Honoré d'Urfé :	<p><i>Qu'est-ce que l'amour, sinon un désir de la beauté que nous trouvons telle</i>¹²⁴². <i>Amour est un si grand dieu qu'il ne peut rien désirer hors de soi-même ; il est son propre centre</i>¹²⁴³.</p>

¹²¹⁷ SANDT, p. 56.

¹²¹⁸ Genèse, ch. 30, v.1.

¹²¹⁹ JEAN, Cyprien 1949, p. 593.

¹²²⁰ *op. cit.*, p. 621.

¹²²¹ *op. cit.*, p. 1212.

¹²²² *op. cit.*, p. 712.

¹²²³ *op. cit.*, p. 731.

¹²²⁴ *op. cit.*, pp. 1213 et 735.

¹²²⁵ *op. cit.*, pp. 739 à 758.

¹²²⁶ *op. cit.*, p. 1033.

¹²²⁷ Ph. Bonichon, *Madame Acarie ...* p. 127.

Embrasser

SANDT	Amplector ¹²⁴⁴ , embrasser c'est-à-dire entourer de ses bras, ou embrassement pour l'acte d'embrasser. Je serre quelqu'un dans mes bras (ulnis stringo), ou je l'enlace (circumplico). Et quand cela se passe avec passion entre deux personnes qui s'aiment, cela est pris pour aimer (diligere seu amare). Ce peut donc être transposé dans les choses divines. De même le baiser (osculum) lorsqu'il est joint à l'action d'embrasser, soit en même temps, soit juste après. Ainsi donc les mystiques attribuent à Dieu l'embrassement et le baiser, bien qu'il s'agisse d'un sentiment propre aux amants, qui doivent s'exprimer ordinairement par les gestes du corps. Sainte Gertrude, au livre 2, chap. 22 des <i>Insinuations</i> , rend grâces à Dieu pour les baisers et les embrassements (suit une longue citation). Lorsque l'Époux céleste est uni à l'épouse par les embrassements de son amour (caritatis) et qu'il se penche sur sa bouche, par cet attouchement l'âme est envahie subitement comme d'une céleste douceur qu'il est possible de sentir mais qu'aucune abondance de paroles ne saurait expliquer.
JEAN	<i>Dans mon sein parsemé de fleurs Qu'entier soigneuse je luy garde, Il s'endort.</i> ¹²⁴⁵ <i>Là donc (dans le cellier) il me donna son sein, / Là il m'apprit une science / Savoureuse...</i> ¹²⁴⁶ <i>L'Espouse repose en l'Espoux divin / Mettant son col dessus ses bras / Où elle trouve mille appas</i> ¹²⁴⁷ . <i>Pencher le cou sur les bras de Dieu c'est avoir sa faiblesse unie en la force de Dieu, cet état du mariage est fort bien signifié par ce penchement du cou sur les doux bras de son Ami, parce que désormais Dieu est la force et la douceur de l'âme en quoi elle est garantie et défendue de tous les maux... et les bras de Dieu signifient la force de Dieu</i> ¹²⁴⁸ .
ACARIE	<i>Je vous embrasse joyeusement en mon âme</i> ¹²⁴⁹ , ou bien <i>j'embrasse avec le bras de mon âme votre croix très honorable</i> ¹²⁵⁰ , <i>j'embrasse pour l'amour de vous tous ceux qui m'affligent</i> ¹²⁵¹ . Et cette admirable exclamation vers Dieu : <i>que je vous embrasse, Vous qui êtes un torrent de plaisirs inestimables</i> ¹²⁵² .
CHANTAL	Dans les <i>Exhortations</i> : <i>il ne tient qu'à nous de jouir de ses chastes embrassements et de son familier entretien</i> ¹²⁵³ . <i>Les noces sacrées seront perfectionnées par les ineffables embrassements de ce divin époux dans le ciel, donc dans la consommation du mariage sacré</i> ¹²⁵⁴ .
MARIE	Dans le Cœur de Dieu <i>on jouit dans l'intérieur de ses embrassements et de sa conversation familière</i> ¹²⁵⁵ . Dans la <i>Relation</i> de 1633 : <i>le Verbe divin était tout à elle, et elle était toute à lui</i>

¹²²⁸ ACARIE, *Ecrits*, p. 43.

¹²²⁹ *op. cit.*, p. 48.

¹²³⁰ ACARIE, *Ecrits*, p. 70.

¹²³¹ BOUCHER, *Histoire*, I, p. 286.

¹²³² BOUCHER, *Histoire*, II, p. 161.

¹²³³ CHANTAL, *Petit Livret*, Arfuyen p. 18.

¹²³⁴ CHANTAL, *Œuvres*, II, p. 6.

¹²³⁵ CHANTAL, *Lettres*, I, p. 70.

¹²³⁶ *op. cit.*, p. 405.

¹²³⁷ CHANTAL, *Lettres*, II, p. 148.

¹²³⁸ CHANTAL, *Œuvres*, II, p. 348.

¹²³⁹ MARIE, *Ecrits*, I, p. 232.

¹²⁴⁰ MARIE, *Ecrits*, II, p. 87.

¹²⁴¹ *op. cit.*, p. 142.

¹²⁴² H. d'Urfé, *l'Astrée*, p. 112.

¹²⁴³ *op. cit.*, p. 250.

¹²⁴⁴ SANDT, p. 77.

¹²⁴⁵ JEAN, *Cyprien* 1949, p. 1211.

¹²⁴⁶ *op. cit.*, p. 1216.

¹²⁴⁷ *op. cit.*, p. 1217.

¹²⁴⁸ *op. cit.*, p. 861.

¹²⁴⁹ ACARIE, *Ecrits*, p. 39.

¹²⁵⁰ *op. cit.*, p. 42.

¹²⁵¹ *op. cit.*, p. 43.

¹²⁵² *op. cit.*, p. 143.

¹²⁵³ CHANTAL, *Oeuvres*, II, p. 128.

¹²⁵⁴ CHANTAL, *Œuvres*, III, p. 306.

¹²⁵⁵ MARIE, *Lettres*, p. 372.

	<p>par une union et un embrassement où il la tenait captive. Ce baiser n'a rien de sensible¹²⁵⁶. Ces embrassements sont une liaison d'amour, avec des affections unissantes agissant sur l'âme comme les bras sur un corps, provoquant un attouchement substantiel ou pour mieux dire expérimental parce qu'infiniment éloigné des sens, qui font devenir l'âme et Dieu comme une même chose inséparable. Il faut dire le même des baisers dont elle parle¹²⁵⁷.</p> <p>Un peu plus loin : allons dans la solitude mon cher amour afin que je vous embrasse et vous baise à mon souhait, et que respirant mon âme en vous elle ne soit plus que vous-même¹²⁵⁸. Dieu lui-même est content d'être chéri, caressé, embrassé par cette âme¹²⁵⁹. Mais cela peut-il être supportable ? N'est-ce pas mourir que d'être dans vos continuels embrassements et encore éloignée de vous dans un corps sujet à tant de misères¹²⁶⁰.</p> <p>Dans la Relation de 1654 : quand elle demande quand s'achèvera ce mariage spirituel, c'est dans la hardiesse de me consommer dans ses divins embrassements¹²⁶¹. Mais dans le septième état d'oraison : quand il m'embrassa, ce ne fut pas à la manière des embrassements humains¹²⁶².</p>
--	--

¹²⁵⁶ MARIE, Ecrits, I, p. 209.

¹²⁵⁷ MARIE, Vie, p. 110.

¹²⁵⁸ MARIE, Ecrits, I, p. 218.

¹²⁵⁹ *op. cit.*, p. 224.

¹²⁶⁰ *op. cit.*, p. 231.

¹²⁶¹ MARIE, Ecrits, II, p. 99.

¹²⁶² *op. cit.*, p. 138.

L'époux et l'épouse

JEAN	<p><i>Celui que j'avois en pensée... l'aymé... l'Amant... mon amy...</i>¹²⁶³.</p> <p>Dans le <i>Cantique spirituel</i> on entend dialoguer l'<i>épouse</i> et l'<i>époux</i>, elle le nomme son <i>cher amant</i>, son <i>bien-aymé</i>, son <i>cher Espoux</i>, son <i>amy</i>, il l'appelle <i>colombe</i>, mais surtout <i>épouse</i>¹²⁶⁴.</p> <p><i>Soudain tu formois ces beaux yeux / Cheris pour leurs grâces divines...</i></p> <p><i>Destournez-les mon cher Espoux / Car je prens l'essor et m'envole</i>¹²⁶⁵.</p> <p><i>L'Espouse est entrée au jardin / Ce beau Paradis de delices</i></p> <p><i>Et repose en l'Espoux divin...</i>¹²⁶⁶.</p>
ACARIE	<p><i>O pauvre Eglise ! Votre chère amie et belle épouse, l'Eglise...</i>¹²⁶⁷.</p> <p><i>O mon Dieu, mon amour et cher époux, quand sera-ce que vous aurez pitié de votre peuple si affligé</i>¹²⁶⁸.</p> <p><i>Nous devons servir nos sœurs, qui sont ses épouses, comme nous le servirions nous-même</i>¹²⁶⁹.</p> <p>Priant au moment de recevoir la communion : <i>Vous êtes l'époux de mon cœur et la vie de mon âme</i>¹²⁷⁰.</p>
CHANTAL	<p>Trente-neuf références à ce mot dans l'ensemble de la correspondance. Par exemple : il faut que la religieuse se rende <i>toute amoureuse de ce divin époux</i>¹²⁷¹, lequel est qualifié de <i>très doux et suave</i>¹²⁷². Elle doit être silencieusement attentive à lui <i>comme une pure, douce, simple et chaste colombe</i>¹²⁷³.</p> <p>Son Epoux est le Christ crucifié : <i>cheminant avec votre saint époux, la croix sur le dos</i>, et pour conjurer sa tristesse : <i>Dieu très bénin, cher époux de mon âme, venez, tirez-moi à vous</i>¹²⁷⁴.</p> <p>L'oraison mentale, c'est <i>parler à nous-même et avec Dieu comme un enfant à son père, un vassal à son roi, un criminel à son juge, une épouse à son époux</i>¹²⁷⁵. Parlant de la chasteté, elle demande aux religieuses de <i>se garder de souiller leur cœur qui est le lit nuptial de l'époux, et qu'il ne tient qu'à elles de jouir de ses chastes embrassements</i>¹²⁷⁶.</p>
MARIE	<p>A propos de la réception de l'eucharistie : <i>bien que nous ayons des momens de bonnes dispositions que le céleste Epoux agrée, ... nous restons faibles et chétifs ...</i>¹²⁷⁷.</p> <p><i>Après mille colement amoureux je disois à l'amour de mon âme Ah ! fais donc que je meure mon mignon, mon délectable amour</i>¹²⁷⁸.</p> <p>On peut appeler Dieu un juge, le craindre et se cacher; ou un père et le respecter alors et lui obéir ; <i>mais il est notre époux et en cette qualité, comme dit saint Bernard, il demande de nous un retour réciproque, un retour d'amour</i>¹²⁷⁹.</p> <p><i>Je lui dis tout ce que je veux selon les occurrences</i>¹²⁸⁰.</p> <p>Il est <i>notre époux et notre vie, pourquoi courir après les ombres de la mort</i>¹²⁸¹.</p> <p>Si elle se permet tant d'audace, c'est parce qu'elle parle à son époux <i>un langage que lui seul lui peut faire produire</i>¹²⁸².</p> <p>Dans la <i>Relation</i> de 1633, racontant le songe de l'union de leurs deux cœurs en un seul, Jésus est nommé <i>le divin époux</i>¹²⁸³.</p> <p>Lors de l'expérience extatique de la Trinité, elle dit à la fois que <i>le verbe est véritablement l'époux de l'âme</i>, et que lorsque Dieu épouse une âme <i>cette opération est commune aux trois personnes</i>¹²⁸⁴.</p> <p>Elle nomme <i>hardiesse</i> le fait d'avoir aspiré à la qualité d'épouse¹²⁸⁵, elle n'en attend pas moins la jouissance de l'époux céleste¹²⁸⁶. Mais lui la fait encore attendre, ce qui lui est une douleur qui <i>la réduit au néant d'une humiliation indicible</i>¹²⁸⁷.</p> <p><i>C'est lui qui prendra ses délices et sur le lit étroit il faut qu'il soit le seul maître et époux et possesseur libre et paisible</i>¹²⁸⁸.</p>

¹²⁶³ JEAN, Cyprien 1949, pp. 1210 et 1211.

¹²⁶⁴ *op. cit.*, pp. 1212 à 1220.

¹²⁶⁵ *op. cit.*, p. 1214.

¹²⁶⁶ *op. cit.*, p. 1217.

¹²⁶⁷ ACARIE, *Ecrits*, p. 56.

¹²⁶⁸ *op. cit.*, p. 61.

¹²⁶⁹ BOUCHER, *Histoire*, II, p. 285.

¹²⁷⁰ *op. cit.*, p. 327.

¹²⁷¹ CHANTAL, *Lettres*, I, p. 55.

¹²⁷² *op. cit.*, p. 127.

¹²⁷³ *op. cit.*, p. 144.

¹²⁷⁴ CHANTAL, *Petit Livret*, Arfuyen, p. 62.

¹²⁷⁵ CHANTAL, *Œuvres*, III, p. 262.

¹²⁷⁶ CHANTAL, *Œuvres*, II p. 128.

¹²⁷⁷ MARIE, *Lettres*, p. 183.

¹²⁷⁸ *op. cit.*, p. 6.

¹²⁷⁹ *op. cit.*, p. 294.

L'extase et le ravissement

BERULLE	<i>Dieu vous découvre les grandeurs de son être infini et incréé, vous êtes entre ses mains, ouvertes à sa puissance, mises en l'état que le grand Saint Denys appelle pati divina, et il vous tire, il vous élève, il vous ravit, il vous tient incessamment unies à lui dans l'unité de son Esprit¹²⁸⁹. ... son amour séparant, son amour crucifiant, son amour ravissant¹²⁹⁰.</i>
JEAN	<i>De là (des faiblesses et corruptions de la sensibilité) viennent les ravissements, les extases et les dislocations des os, qui arrivent toujours quand les communications ne sont pas purement spirituelles c'est à dire à l'esprit seul¹²⁹¹. Destournez-les mon cher Espoux / Car je prens l'essor et m'envole¹²⁹².</i>
THERESE	<i>La nuée divine s'élève vers le ciel, emporte l'âme à sa suite et commence à lui découvrir les splendeurs du royaume qui lui est préparé¹²⁹³; ce vol de l'esprit s'opère de telle sorte que l'esprit semble véritablement sortir du corps¹²⁹⁴. La violence était telle que j'aurais voulu très souvent résister à ce ravissement, j'en étais toute brisée, car c'est là un combat terrible, nous ne sommes plus les maîtres ni du corps ni de l'âme...¹²⁹⁵. L'âme ne veut plus être maîtresse ni d'elle-même ni de rien ni d'une seule pomme de son jardin, et s'il y a quelque chose de bon dans ce jardin, que sa Majesté le distribue elle-même¹²⁹⁶. L'âme, quand elle et Dieu seul jouissent mutuellement l'un de l'autre dans un silence très profond, n'a plus de ravissements, si ce n'est que de temps en temps, et encore ces ravissements ne sont pas accompagnés d'extase ou de vol d'esprit¹²⁹⁷. Mais quand le ravissement est continu je ne le regarde pas comme sûr, je ne crois pas possible que Notre Seigneur subsiste toujours en nous dans un même état durant notre exil ici-bas¹²⁹⁸.</i>
ACARIE	<i>Elle tombe en défaillance à force de désirer les tabernacles de Dieu¹²⁹⁹.</i>
CHANTAL	<i>Dieu avait répandu en la cime de son esprit (de François) une lumière... il voyait d'une simple vue les vérités de la foi, ce qui lui causait des extases et ravissements de volonté¹³⁰⁰. Pour les religieuses elle dit préférer la voie d'une exacte observance que celles qui l'auraient moindre et seraient ravies tous les jours¹³⁰¹. Elle-même ne peut que marcher plutôt les yeux clos, appuyée au bras de mon bien-aimé¹³⁰².</i>
MARIE	<i>Dieu est un objet si aimable, si doux et si ravissant qu'il luy faut céder sans remise du moment qu'il paraît¹³⁰³. L'âme ne sait plus rien que Dieu, et demeure comme pâmée en celui qui la possède. Dieu parle au cœur, d'où naissent extases, ravissements, visions intellectuelles¹³⁰⁴. J'étais, par l'opération du Verbe éternel, en des transports d'amour lors de la manifestation de la Trinité¹³⁰⁵. Tendue vers le mariage spirituel, l'âme est pâmée sur ce qu'elle aime, par une défaillance d'amour. Il voulait un doux acquiescement pour être sa captive; on est enivré et saintement enchanté. Je me sentais captive, comme une folle¹³⁰⁶. Mon bien-aimé vous êtes ravissant, vous me poursuivez sans cesse. Vous m'avez ravi ma volonté¹³⁰⁷.</i>

¹²⁸⁰ MARIE, Lettres, p. 317.

¹²⁸¹ *op. cit.*, p. 392.

¹²⁸² *op. cit.*, p. 392.

¹²⁸³ MARIE, Ecrits, I, p. 195.

¹²⁸⁴ *op. cit.*, p. 211.

¹²⁸⁵ MARIE, Ecrits, II, p. 99.

¹²⁸⁶ *op. cit.*, p. 108.

¹²⁸⁷ *op. cit.*, p. 269.

¹²⁸⁸ *op. cit.*, p. 348.

¹²⁸⁹ P. de Bérulle, *Correspondance*, CB III 520 selon l'édition de J.Dagens, Paris et Louvain 1937-1939, cité in : P. Cochois, *Bérulle et l'Ecole française*, Seuil, 1963, p. 123.

¹²⁹⁰ P. de Bérulle, *Elévation sur sainte Madeleine*, Grenoble, J. Millon, 1998, p. 131.

¹²⁹¹ JEAN, Cyprien 1949, p. 543.

¹²⁹² *op. cit.*, p. 1215 et pp. 764 et ss.

¹²⁹³ THERESE, 1949, p. 194.

¹²⁹⁴ *op. cit.*, p. 970.

¹²⁹⁵ *op. cit.*, p. 195-6.

¹²⁹⁶ *op. cit.*, p. 206-7.

¹²⁹⁷ *op. cit.*, p. 1047.

¹²⁹⁸ *op. cit.*, p. 864.

Le goût, la saveur et la suavité

SANDT	<p>Sapor¹³⁰⁸ est l'objet du goût, et sapida sapientia la sagesse qui a de la saveur ou la saveur de la sagesse. Pourquoi la théologie mystique est-elle appelée une sagesse pleine de saveur ? Parce que par elle nous goûtons à quel point le Seigneur a du goût : elle est pleine des tendresses, des délices et des douceurs célestes. Chez elle la saveur est comme céleste. Rusbroec, au chapitre vingt trois du livre <i>Sur le règne de ceux qui aiment Dieu</i>, dit que cette sagesse est comme la fine pointe à l'intérieur de l'esprit, là où l'intelligence et la volonté la reçoivent. Cette sagesse ou saveur mystique est immense et incommensurable. Elle pénètre l'âme et le corps jusqu'à leurs extrémités, elle est véritablement l'Esprit-Saint et l'incompréhensible Amour de Dieu. Elle est le trône et le repos de Dieu. Elle est aussi le Fils dans son éternelle Vérité.</p>
JEAN	<p><i>Un goust des vins aromatiques, Escoulement délicieux / D'un baume derivé des Cieux</i>¹³⁰⁹. <i>La saveur d'un bien qui doit finir / A quoi donc peut-elle atteindre ?</i> <i>A lasser tout au plus le désir / Et à gâter le palais.</i> <i>Et ainsi pour toute la douceur / Jamais je ne me perdrai,</i> <i>Mais pour un je ne sais quoi / Que l'on vient d'aventure à trouver</i>¹³¹⁰. Et puis aussi : <i>Au-dessus d'elle-même (l'âme) élevée / Menant savoureuse vie :</i> <i>En son Dieu seulement appuyée...</i> <i>Que s'il (l'amour) trouve bien ou mal en moi / Tout devient même saveur,</i> <i>Et mon âme en soi-même il transforme / Dans sa flamme savoureuse...</i>¹³¹¹.</p>
ACARIE	<p>L'eucharistie est une nourriture si fructueuse et si pleine de suavité que l'âme se sent toute consommée, et son efficacité est telle qu'il ne faut point de foi pour croire que cette réalité ne soit en l'âme et que tous les autres sens se ramassent pour l'adorer¹³¹². <i>Que sera-t-il fait de moi, voyant et goûtant ces vérités, et ne m'y rendant pas</i>¹³¹³.</p>
CHANTAL	<p>Elle traite avec une religieuse de Troyes <i>cœur à cœur avec vous de la très sainte suavité de l'amour de Jésus</i>¹³¹⁴. Et à la Mère Favre : <i>je reçois une suavité grande de voir votre chère âme dans l'absolu abandonnement à la providence</i>¹³¹⁵. Plus tard cette lumineuse remarque : <i>l'esprit de Dieu est suave et joyeux</i>¹³¹⁶. Elle note à propos de François de Sales : <i>il n'avait pas des goûts sensibles en l'oraison, mais il recevait de Dieu des clartés et sentiments insensibles en la partie intellectuelle de son âme, que la partie inférieure n'y avait aucune part</i>¹³¹⁷. Des paroles de la prière : <i>les savourer et les imprimer doucement dans nos cœurs</i>¹³¹⁸. D'une religieuse : <i>je la chéris mais jamais je ne la sus goûter.</i> A propos d'une autre : <i>impossible, ma fille, d'avoir cela sans lumière très grande et sans un goût qui n'a point de goût mais qui surpasse en sa suavité, en son efficacité et en ses effets toutes sortes de goûts sensibles</i>¹³¹⁹.</p>
THERESE	<p><i>Les goûts au contraire (des contentements) commencent en Dieu, notre nature les sent ensuite, et en jouit beaucoup plus</i>¹³²⁰. <i>Les contentements, comme l'eau qui vient par des aqueducs, procèdent de la méditation, ils sont le fruit de nos efforts, ils font du bruit... l'autre bassin (du goût) reçoit l'eau de la source même qui est Dieu... quand cette eau céleste coule de la source qui est au plus intime de nous, tout notre intérieur s'élargit et se dilate, elle respire une suave odeur, comme des parfums les plus embaumés</i>¹³²¹. <i>Ce que j'appelle ici goûts de Dieu, et que j'ai désigné ailleurs sous le nom d'oraison de quiétude</i>¹³²².</p>

¹²⁹⁹ BOUCHER, Histoire, I, p. 286.

¹³⁰⁰ CHANTAL, Lettres, II, p. 303.

¹³⁰¹ CHANTAL, Réponses, p. 523.

¹³⁰² ANGELIQUE, Gazier, p. 170.

¹³⁰³ MARIE, Lettres, p. 270.

¹³⁰⁴ *op. cit.*, p. 747.

¹³⁰⁵ *op. cit.*, p. 930.

¹³⁰⁶ MARIE, Ecrits, I, pp. 163, 210 et 218.

¹³⁰⁷ MARIE, Ecrits, II, pp. 151 et 112.

¹³⁰⁸ SANDT, p. 322.

¹³⁰⁹ JEAN, Cyprien 1949, p. 1215 ; JEAN, 1990 donne : *sous la touche de l'étincelle, Le vin confit engendre en elles des respirs* (espagnol : *remisiones*) *embaumés, d'un arôme divin.*

¹³¹⁰ *op. cit.*, p. 1240.

¹³¹¹ *op. cit.*, p. 1244.

¹³¹² BOUCHER, Histoire, I, p. 281. On trouve cette lettre dans ACARIE, Ecrits, p. 105.

¹³¹³ ACARIE, Ecrits, p. 111.

¹³¹⁴ CHANTAL, Lettres, I, p. 372.

Intime, l'intimité, la privauté et le secret

SANDT	L'internitas est un mot curieux que nous ne retrouvons pas dans les meilleurs dictionnaires de latin classique ¹³²³ . Virgile de Toulouse l'emploie cependant dans « mendacitatem (mensonge) tarnen in sua internitate non deuitat ¹³²⁴ ». Il désigne ici la forme que prend une vie intérieure toute rassemblée dans une sorte de pacification de l'être ; Rusbroec dit encore qu'elle naît de la componction, un mouvement de l'âme qui se rassemble intérieurement et reçoit à l'intérieur de son cœur ce que Dieu veut opérer en elle. Le cœur doit être vide de toute image, et la vraie Sagesse alors entre dans notre volonté, par l'union intérieure avec Dieu. L'âme se sent secrètement pacifiée au plus intime d'elle-même. C'est chez Rusbroec l'équivalent de l'amour extatique, ou super-essentiel, ou suréminent : essentiel quand notre intelligence est sans fin élevée dans l'union avec Dieu, union qu'elle possède en son essence même ¹³²⁵ .
JEAN	<i>Dans mon sein Il s'endort / D'un chaste accueil je le mignarde ... l'Aurore mit sa main sur mon col ... je m'oubliai / Panchant sur mon amy ma face ... je m'abandonnai</i> ¹³²⁶ . <i>Tenez vous caché cher Espoux / Tournez vos yeux sur les montagnes Et gardez ce secret pour nous.</i> <i>Nous nous en irons gagner les grottes les plus secrettes de la terre</i> ¹³²⁷ . <i>Dedans mon sein tu te resveille / Où est en secret ton séjour</i> ¹³²⁸ .
ACARIE	<i>Nous retirant de tout ce qui peut empêcher cette union, dont notre sainte Mère parle si bien dans le Château de l'âme... Toute âme qui vit religieusement peut parvenir à cette intime union de nos volontés à celle de Dieu</i> ¹³²⁹ .
THERESE	Dans l'oraison d'union mystique <i>Dieu s'établit lui-même dans l'intime de l'âme, de telle sorte que quand elle revient à elle-même elle ne saurait avoir le moindre doute qu'elle n'ait été en Dieu et que Dieu n'ait été en elle</i> ¹³³⁰ .
CHANTAL	Par le célibat de la religieuse <i>il se fait une union si intime de grâce entre Dieu et notre âme qu'il ne se peut expliquer comment ce mariage sacré se fait, mais ce sera au ciel</i> ¹³³¹ .
MARIE	La voie d'amoureuse familiarité et une privauté intime avec une lumière intellectuelle qui m'emporte dans cette privauté ¹³³² . <i>L'âme trouve son compte dans la douce familiarité avec Dieu</i> ¹³³³ . L'union d'entendement met l'âme en des privautés avec Dieu qui sont inexplicables ¹³³⁴ . Dans le second état d'oraison <i>il se fait un divin commerce entre Dieu et l'âme par une union la plus intime qui se puisse imaginer car Dieu enferme l'âme dans les celliers de ses vins pour introduire en elle la parfaite charité</i> ¹³³⁵ . Dans la Relation de 1633 : <i>rien n'empêche le commerce intime de l'amour</i> ¹³³⁶ .

¹³¹⁵ CHANTAL, Lettres, I, p. 543.

¹³¹⁶ CHANTAL, Lettres, II, p. 87.

¹³¹⁷ *op. cit.*, p. 303.

¹³¹⁸ CHANTAL, Réponses, p. 514.

¹³¹⁹ CHANTAL, Lettres, p. 615.

¹³²⁰ THERESE, 1949, p. 865.

¹³²¹ *op. cit.*, p. 874.

¹³²² *op. cit.*, p. 873.

¹³²³ Par exemple le grand dictionnaire de Félix Gaffiot, Librairie Hachette 1934, p. 843 donne *internigrans* suivi immédiatement de *interniteo*...

¹³²⁴ *Les "Epitomae" de Virgile de Toulouse* (Virgile Maro, rhéteur, écrivant en bas-latin), Essai de traduction critique avec une bibliographie, une introduction et des notes. Thèse complémentaire pour le doctorat ès lettres présentée devant la Faculté des lettres de l'Université de Paris, par l'abbé D. Tardi, Paris, Boivin, 1928.

¹³²⁵ SANDT, pp. 49, 65 et 73.

¹³²⁶ JEAN, Cyprien 1949, p. 1211.

¹³²⁷ *op. cit.*, p. 1218.

¹³²⁸ *op. cit.*, p. 1221.

¹³²⁹ ACARIE, Ecrits, p. 124.

¹³³⁰ THERESE, 1949, p. 898.

¹³³¹ CHANTAL, Œuvres, II, p. 306.

¹³³² MARIE, Lettres, p. 317.

¹³³³ *op. cit.*, p. 341.

¹³³⁴ *op. cit.*, p. 375.

¹³³⁵ *op. cit.*, p. 747.

¹³³⁶ MARIE, Ecrits, I, p. 226.

La jouissance et la joie

SANDT	Deux articles : le premier relatif à la fruition, le second qui décrit l'amor fruitivus. La fruition est étreinte ou embrassement (complexus) de l'aimé dans l'amant par-dessus tout désir, dans une sorte d'amour simple et nu, où le Père embrasse le Fils de son amour, dans l'unité jouissante du Saint-Esprit, au-dessus de toute fécondité naturelle. Dans cet enveloppement on comprend la sortie du souffle, la liquéfaction, l'écoulement qui fait devenir un dans et avec Dieu ¹³³⁷ . L'amor fruitivus est atteint lorsque par l'amour divin notre propre amour pour Dieu est parfaitement unifié avec le premier. Par le fait que l'union (unitio) rend effective la jouissance, on nomme cet amour, amour de jouissance. Une jouissance extrême va souvent de pair avec une extrême union : alors l'esprit ne perçoit aucune différence ou intermédiaire entre lui et son aimé. Une flamme ardente transporte l'esprit dans le feu de l'amour divin, qui est d'une ampleur infinie, et rend effective une unité d'amour et de jouissance. Par quoi l'amour de Dieu et notre amour sont toujours plus un dans la jouissance, et assurément l'esprit divin absorbe (deglutit) notre esprit avec le sien, en une même jouissance et même béatitude ¹³³⁸ .
JEAN	<i>En ce jour bienheureux non seulement ces angoisses et plaintes véhémentes prennent fin, mais elle commence de jouir d'un état de paix, de délectation et de suavité d'amour, elle ne fait que conter les grandeurs du Bien-Aimé desquelles elle jouit en Lui par l'union de fiancailles</i> ¹³³⁹ . <i>L'Epouse, voyant les vertus de son âme mises au point de leur perfection où elle jouit désormais de leur délectation et de leur suavité et de leur parfum, comme on jouit de la beauté et de l'odeur des plantes lorsqu'elles sont bien fleuries</i> ¹³⁴⁰ . <i>La joie dont elle jouit ordinairement est si grande que, comme une mer, elle ne décroît point pour les rivières qui en sortent ni ne croît pour celles qui entrent dans son sein</i> ¹³⁴¹ .
ACARIE	<i>Ouvrez-moi les portes de votre amour, afin que je puisse en jouir, désirant de jouir de ses grâces et bienfaits je m'y dispose</i> ¹³⁴² .
THERESE	<i>Lorsque ce très riche Epoux veut la combler de ses biens, il l'attire si fortement à Lui qu'elle ressemble à une personne qu'une grande jubilation fait défaillir ; il lui semble qu'elle demeure suspendue dans ces bras divins, collée à ce côté sacré, à ces mamelles divines. Elle ne sait plus que goûter son bonheur ; lorsqu'elle revient de ce sommeil et de cette ivresse céleste, elle est comme étonnée, stupéfaite ou en proie à un saint délire ; elle se trouve fortifiée dans la vertu et comblée des caresses de celui qui sait si bien le faire, elle ne sait à quoi comparer ce bonheur, si ce n'est à la joie de la mère qui aime tendrement son enfant et le comble de caresses</i> ¹³⁴³ .
CHANTAL	La jouissance est à venir de Dieu en l'éternelle société des saints, après avoir été taillée, écorchée, brûlée ici-bas, elle pourra jouir de Dieu, posséder son cœur et le cœur de son amour, voir la Vierge, être en l'éternelle société des saints ¹³⁴⁴ . Le mariage spirituel ne se comprendra qu'au ciel où la jouissance entière nous sera donnée de ce souverain amour ¹³⁴⁵ . Il importe de demeurer en l'état ou (Dieu) nous met : en la jouissance, jouir ; dans le dénuement, demeurer nue ¹³⁴⁶ .
MARIE	Ni l'embarras des affaires ni le repos intérieur n'ont une influence sur la jouissance de l'amour actuel, laquelle se passe dans le cabinet de Dieu, où elle le caresse, où il fait mourir ses sens, pendant qu'il l'absorbe dans ses charmes, elle est comme en un ciel où elle jouit de Dieu ¹³⁴⁷ . Dans toute action on est dans un petit paradis où Dieu prend ses plaisirs avec l'âme et l'âme avec Dieu ¹³⁴⁸ . Cependant l'âme souffre parfois parce que Dieu la fait jouir puis il se retire pour la faire courir après lui ; mais ni les embarras des affaires, ni les peines ou maladies ne sauraient troubler ce fond, qui est la demeure de Dieu, lieu même de la jouissance ¹³⁴⁹ . Dans le Cœur de Jésus, son âme jouissait de son Tout en ce nid d'amour ¹³⁵⁰ . La jouissance ne diminue pas toujours la passion car je languissais d'amour et pourtant je jouissais de l'amour ¹³⁵¹ . Quand Jésus lui communique ce qu'Il est, c'est par une telle science et jouissance qu'il n'y a que lui et celle qui en jouit qui le sachent ¹³⁵² .

¹³³⁷ SANDT, p. 219.

¹³³⁸ *op. cit.*, p. 62.

¹³³⁹ JEAN, Cyprien 1949, p. 773.

¹³⁴⁰ *op. cit.*, p. 845.

¹³⁴¹ *op. cit.*, p. 872.

¹³⁴² ACARIE, Ecrits, p. 29.

¹³⁴³ THERESE, 1949, p. 1429.

¹³⁴⁴ CHANTAL, Lettres, I, p. 566.

¹³⁴⁵ CHANTAL, Œuvres, III, p. 306.

¹³⁴⁶ *op. cit.*, p. 273.

¹³⁴⁷ MARIE, Lettres, p. 4.

¹³⁴⁸ *op. cit.*, p. 235.

La langueur, languir

SANDT	L'amor languidum ¹³⁵³ faciens unit moins l'âme à son Dieu qu'il ne rend sans intérêt les choses visibles. L'Epoux du Cantique oeuvrait pour rendre la santé à son amante et lui proposait le remède de son amour, quand elle demande qu'on la soutienne et la ranime dans sa maladie d'amour ¹³⁵⁴ . Celui dont les forces sont diminuées se voit privé d'un usage correct des sens qui lui procuraient auparavant douceurs et suavités, mais qui au temps de la langueur lui paraissent pleins d'amertume et de désagrément. Le malade qui doit s'aliter est pris en charge par un autre, il doit être aidé dans les actes les plus simples de la vie quotidienne. De même l'âme en état de langueur ne fait rien de sa propre volonté mais se couche là où l'instinct de Dieu l'attire. Elle est ainsi retenue d'agir dans tout ce que l'esprit de Dieu trouve le moins adéquat pour elle. Certes elle ne perd pas la liberté de se tourner vers le mal, mais devancée par une grâce éminente, comme si elle n'était plus capable du mal, elle se découvre étrangère au mal lui-même.
JEAN	(L'âme) <i>étant marrie de n'avoir les vertus des autres, joyeuse que les autres les aient, et se réjouissant que tous la devancent, vu qu'ils servent Dieu cependant qu'elle y manque beaucoup</i> ¹³⁵⁵ . <i>Ainsi l'âme qui aura rejeté le goût de toutes choses, elle est comme en l'obscurité d'une nuit, qui n'est en elle qu'un vide de toutes choses</i> ¹³⁵⁶ . Et dans cet état, l'âme sent comme <i>une plaie délicieuse</i> , comme un vide qui demande à être comblé ¹³⁵⁷ . L'amante, criant au premier couplet du Cantique <i>Où t'es tu caché, ami</i> , interpelle les pâtres et leur dit <i>si vous voyez d'aventure le Mieux-Aimé, dites-Lui que dolente je suis et peineuse et mourante</i> ¹³⁵⁸ , ce qu'une traduction plus récente donne par <i>que je souffre et languis, que je meurs</i> ¹³⁵⁹ .
ACARIE	<i>Je sens un reproche en mon intérieur presque continuel et une langueur de vivre séparée de cette actuelle et divine Présence et de là vient tout mon mal</i> ¹³⁶⁰ .
MARIE	La Mère Marie de Saint-Joseph (dont elle narre la vie et la pieuse mort) était <i>dans un si grand désir de mourir pour jouir de lui, qu'elle souffrait des langueurs extrêmes</i> ¹³⁶¹ . Les dispositions données de manière passive à l'âme, dans <i>la vacuité toute simple, la font languir d'amour et aspirer au divin mariage</i> ¹³⁶² . <i>Langueurs amoureuses de l'âme dans lesquelles elle ne vit plus en elle mais en celui qui l'a toute absorbée en ses amours</i> ¹³⁶³ . Elle peut donc être impatiente d' <i>impatiences amoureuses</i> ou languir parce qu' <i>il la fait jouir puis il se retire</i> ¹³⁶⁴ . Elle a déjà noté cette ambivalence : <i>je languissais d'amour et pourtant je jouissais de l'amour</i> ¹³⁶⁵ .

¹³⁴⁹ MARIE, Lettres, p. 764.

¹³⁵⁰ MARIE, Ecrits, I, p. 198.

¹³⁵¹ *op. cit.*, p. 233.

¹³⁵² *op. cit.*, p. 266.

¹³⁵³ SANDT: *amor languidum faciens*, p. 59 et *languor*, p. 261.

¹³⁵⁴ Cant., ch. 2, v. 5.

¹³⁵⁵ JEAN, Cyprien 1949, p. 506.

¹³⁵⁶ *op. cit.*, p. 65.

¹³⁵⁷ *op. cit.*, pp. 990 et ss.

¹³⁵⁸ *op. cit.*, p. 716.

¹³⁵⁹ JEAN, 1990, p. 1232.

¹³⁶⁰ BOUCHER, Histoire, I, p. 344.

¹³⁶¹ MARIE, Lettres, p. 455.

¹³⁶² *op. cit.*, p. 519.

¹³⁶³ *op. cit.*, p. 519.

¹³⁶⁴ *op. cit.*, p. 764.

¹³⁶⁵ MARIE, Ecrits, I, p. 233.

Les larmes de joie et de douleur, la déréliction et la consolation

SANDT	La desolatio ¹³⁶⁶ (isolement, solitude ; desolator : qui ravage et qui désole ; mot parallèle : desertio, abandon) c'est la suppression, l'absence ou la pauvreté d'une saveur (goût) spirituelle ou d'une consolation sensible. La derelictio en découle, lorsque Dieu, dans sa douce sagesse, enlève la douceur de la consolation, et semble abandonner l'homme. Certains la nomment désolation ou déréliction spirituelle, la comprenant en Mystique comme une absence de Dieu ou de sa grâce.
THERESE	<i>Les larmes qui coulent à l'heure de la véritable oraison sont une eau qui est envoyée par le Roi du ciel. Or cette eau active ce feu et le fait durer. A son tour ce feu aide l'eau à rafraîchir. Cette eau enlève toute fièvre et toute affection pour les choses du monde</i> ¹³⁶⁷ . <i>Quand le feu qui le brûle intérieurement est vif, ce cœur, si dur qu'il soit, distille comme un alambic. Vous comprendrez très bien quand vos larmes viendront de Dieu car, loin de troubler, elles donnent plutôt la force et la paix et il est bien rare qu'elles fassent mal</i> ¹³⁶⁸ . <i>Il dit une seule parole, ou fait surgir une circonstance imprévue et en un clin d'œil il dissipe la tempête. On dirait qu'il n'y a jamais eu de nuages dans l'âme, tant ... les consolations dont elle est inondée surpassent celles qu'elle a jamais goûtées</i> ¹³⁶⁹ .
JEAN	<i>Un pastoureau esseulé s'en va peiné... Il ne pleure pas que l'amour l'ait blessé, Mais il pleure en pensant qu'il est oublié</i> ¹³⁷⁰ . <i>A l'ombre d'une obscure nuit / D'angoisseux amour embrasée</i> ¹³⁷¹ . <i>Où vous cachez-vous cher Amant / Qui m'avez en ce deuil laissée</i> ¹³⁷² . <i>A ce seul penser qu'Il est oublié / il se laisse outrager, en terre lointaine, Le cœur d'amour tout navré</i> ¹³⁷³ . <i>Si vous saviez combien il vous convient de souffrir pour parvenir à cette consolation, ... vous voudriez être abreuvés de fiel et de vinaigre, voyant comment, mourant ainsi au monde et à vous-mêmes, vous vivriez à Dieu avec délectation d'esprit</i> ¹³⁷⁴ .
ACARIE	<i>Qu'ils se confient en Dieu, qui n'abandonne point ceux qui le cherchent et ne laissera de leur donner ce qui est nécessaire, jusques à les conduire à la claire et pure lumière d'amour qu'Il leur confèrera par le moyen de l'autre nuit obscure de l'esprit</i> ¹³⁷⁵ .
CHANTAL	<i>Dans les commencements, il est bon d'avoir quelques consolations. Si Dieu n'en donnait pas alors, on se dégoûterait bien vite de la vertu</i> ¹³⁷⁶ . <i>Mes yeux se fondent sur vous, ô mon Dieu, quand me consolerez-vous</i> ¹³⁷⁷ . <i>Je me tiens dans une telle détresse d'esprit que la mort elle-même ne me semble point si dure nonobstant la longueur de cette pénible déréliction dit-elle à François</i> ¹³⁷⁸ .
MARIE	<i>Il abat et relève quand il lui plait les âmes affligées</i> ¹³⁷⁹ .

¹³⁶⁶ SANDT, p. 161 pour *desolatio*, p. 153 pour *consolatio*. Pas de référence à *lacrimae*.

¹³⁶⁷ THERESE, 1949, p. 676.

¹³⁶⁸ *op. cit.*, p. 979.

¹³⁶⁹ *op. cit.*, p. 934.

¹³⁷⁰ JEAN, Cyprien 1949, p. 1235.

¹³⁷¹ JEAN, Cyprien 1949, p. 1210.

¹³⁷² *op. cit.*, p. 1212.

¹³⁷³ *op. cit.*, p. 1235.

¹³⁷⁴ *op. cit.*, p. 1009.

¹³⁷⁵ *op. cit.*, p. 518.

¹³⁷⁶ BOUCHER, Histoire, I, p. 271.

¹³⁷⁷ CHANTAL, *Petit Livret*, Arfuyen, p. 61. La deuxième partie de cette édition présente une copie récemment retrouvée à la Visitation d'Annecy, et qui ne figurait pas dans CHANTAL, Œuvres, II.

¹³⁷⁸ CHANTAL, Lettres, I, p. 326.

¹³⁷⁹ MARIE, Lettres, p. 309.

Le lit et la couche

JEAN	<p><i>Notre lict est semé de fleurs / Le pourpre fournit ses couleurs, Et basty d'une paix parfaite / Il est de gloire couronné</i>¹³⁸⁰.</p> <p><i>Ce lit fleuri est le sein et l'amour de l'Ami où l'âme faite époux est désormais unie... il est fleuri parce qu'on lui communique les vertus, grâces et dons de l'Ami... elle appelle cette union lit fleuri</i>¹³⁸¹, <i>parce qu'elle demeure si embellie, si riche et si pleine de délices qu'il lui semble être en un lit semé de diverses fleurs odoriférantes, dont l'attouchement réjouit et l'odeur recrée</i>¹³⁸².</p> <p><i>Où t'es-tu caché, Ami ? c'est le lit fleuri du Verbe divin dans lequel il se tient caché</i>¹³⁸³.</p>
CHANTAL	<p>Les anges, dit-elle, prennent plaisir à garder le lit du roi Salomon, à savoir l'âme pure et dévote. C'est ainsi que Jeanne gardera pour son Bien-Aimé le jardin de mon cœur.¹³⁸⁴</p> <p><i>Notre cœur est le lit nuptial de notre cher époux ; cet adorable époux est toujours au milieu de notre cœur... que nos cœurs soient un lit bien blanc, par l'exemption des péchés, pour loger notre époux céleste ici-bas... j'espère que sa douce bonté nous donnera part au lit nuptial de sa divine éternité</i>¹³⁸⁵.</p> <p>A la Mère de Chaugy : <i>votre cœur est le lit et le cabinet où cet époux repose</i>¹³⁸⁶.</p> <p>Il faut suivre cet époux autant sur le parterre fleuri des consolations savoureuses, au champ et au travail de l'action, au doux repos de midi sur sa sacrée poitrine, ou dans sa nuptiale couche par une douce contemplation¹³⁸⁷.</p>
MARIE	<p><i>Le désir qu'elle avoit d'orner son âme des plus sublimes vertus afin de la rendre digne d'être la couche royale de l'Epoux faisoit qu'elle avançoit toujours dans la voye de la perfection</i>¹³⁸⁸.</p> <p><i>Je ne parle qu'en bégayant de ce qui se passe en ce commerce dont Dieu honore l'âme en l'unissant avec Lui, Majesté infinie. Ces touches divines sont une purgation de l'âme pour la rendre digne d'être la couche royale de l'époux, car je me suis vu défaillir à l'aspect de la grandeur de la Majesté</i>¹³⁸⁹.</p> <p><i>Dieu réduit l'âme, pour la rendre en l'état où il la veut pour y prendre ses délices, car ce lit est étroit, il faut lui céder la place pour qu'il soit le seul maître et époux et possesseur libre et paisible</i>¹³⁹⁰.</p>

¹³⁸⁰ JEAN, Cyprien 1949, p. 1215.

¹³⁸¹ Cant., ch. 1, v.15.

¹³⁸² JEAN, Cyprien 1949, p. 794.

¹³⁸³ *op. cit.*, p. 705.

¹³⁸⁴ CHANTAL, Œuvres, III, p. 28.

¹³⁸⁵ CHANTAL, Œuvres, II p. 128.

¹³⁸⁶ CHANTAL, Œuvres, III, p. 307.

¹³⁸⁷ *op. cit.*, p. 431.

¹³⁸⁸ MARIE, Vie, p. 60.

¹³⁸⁹ MARIE, Ecrits, II, p. 128.

¹³⁹⁰ *op. cit.*, p. 348.

La liquéfaction et l'écoulement

SANDT	<p>Liquefactio, et amor liquidus¹³⁹¹. Pour les mystiques, l'union elle-même est une liquéfaction de l'âme, ils diront aussi que l'âme se liquéfie au moment de l'union. L'épouse du Cantique l'exprime au ch. 5, v. 6. La liquéfaction est le contraire du refroidissement qui fige. Les choses qui durcissent par le froid se soudent entre elles au point que rien ne peut se glisser entre deux. Le propre de l'amour est de rapprocher étroitement, par l'action du désir ou par la réception du bien qui est aimé, celui qui aime et l'objet de son amour. C'est pourquoi la froideur ou la dureté du cœur ne conviennent pas à l'amour, alors que la liquéfaction, qui est un amollissement du cœur, rend celui-ci suffisamment docile pour que l'objet aimé pénètre peu à peu dans celui qui aime. C'est ainsi qu'on pourra dire de l'amour qu'il est liquide ou qu'il provoque la liquéfaction, comme le fer passé au feu devient peu à peu mou et feu lui-même.</p>
JEAN	<p><i>Ce feu divin tient l'âme toute transformée en soi, non seulement elle sent le cautère, mais aussi elle-même toute entière est convertie en un cautère de feu très ardent... comme la fin que Dieu prétend en cette manière de communications est d'agrandir l'âme, Il le la fatigue pas, ni ne l'étreint, mais Il la détecte et la dilate</i>¹³⁹².</p> <p>Dans les poèmes on trouve : <i>Un goust de vins aromatiques / Escoulement délicieux</i> <i>D'un baume derivé des cieux</i>¹³⁹³.</p> <p><i>Plus ne savais chose aucune</i> dit l'âme ravie, anéantie et fondue en amour¹³⁹⁴.</p>
THERESE	<p><i>Nous travaillons, mais comme en repos, nous parlons mais à la mode du silence, et nous connaissons plus reconnaissance que connaissance. Je pensais, quand j'ay voulu écrire cecy, ce que faisoit l'âme alors, nostre Seigneur me tint ce langage : Ma fille, elle se liquéfie toute pour se mettre davantage en moy, ce n'est plus elle qui vit, c'est moy</i>¹³⁹⁵.</p>
CHANTAL	<p>A la Mère de Blonay : <i>ce m'est une grande consolation de voir votre cœur détrempe en la consolation des douces miséricordes de Dieu</i>¹³⁹⁶.</p>
MARIE	<p>L'oraison est un petit écoulement de sa bonté¹³⁹⁷.</p> <p>Jésus est un agréable ravisseur dont les doux larcins lui enlèvent le cœur et elle se sent aussitôt toute liquéfiée en lui¹³⁹⁸.</p> <p>L'amour est comme une vaste mer qui m'inondait et me couvrait de toutes parts¹³⁹⁹. Elle se sent enivrée, perdue dans cet océan d'amour qui engloutit les élus¹⁴⁰⁰.</p> <p>La prieure des ursulines de Loudun, en visite à Annecy, sentait en son âme des écoulements de grâce¹⁴⁰¹.</p>

¹³⁹¹ SANDT, pp. 265 et 53.

¹³⁹² JEAN, Cyprien 1949, p. 992.

¹³⁹³ *op. cit.*, p. 1215. En tête du commentaire au XVIIème couplet, p. 800, la traduction est alors celle-ci : *comme des parfums nés d'un baume divin...*

¹³⁹⁴ *op. cit.*, p. 813.

¹³⁹⁵ JEAN, Cyprien 1652, p. 288 : *Notes et...* du P. J. de Jésus citant le chap. 12 de la *Vie de Therese de Jesus par elle-même*.

¹³⁹⁶ CHANTAL, Lettres, I, p. 585.

¹³⁹⁷ MARIE, Lettres, p. 392.

¹³⁹⁸ MARIE, Ecrits, I, p. 305.

¹³⁹⁹ *op. cit.*, p. 158.

¹⁴⁰⁰ *op. cit.*, pp. 210 et 225.

¹⁴⁰¹ MARIE, Lettres, p. 444 et ss.

Le mariage et les noces

SANDT	<p>L'amor unitivus¹⁴⁰² est celui par quoi l'âme mystique est unie à Dieu. L'amour en effet comporte une vertu unitive, qui donne à l'amant et à l'aimé le désir de devenir un. Cependant il n'est pas possible que deux entités si différentes deviennent un sous tous leurs aspects, sans que l'un d'eux soit comme réduit à rien. Alors l'Amour cherche l'union la plus complète qui puisse être, et on la nomme superéminente, et les mystiques la disent ineffable et l'expliquent par toutes les similitudes qui sont possibles dans ce qui demeure pourtant dissimilitude. Ainsi tente de l'expliquer Jean l'Évangéliste quand il rapporte cette parole de Jésus <i>Je suis la vigne et vous êtes les sarments</i>¹⁴⁰³, ou quand il parle du mystère de l'eau changée en vin.</p> <p>L'amor uniens¹⁴⁰⁴ est déifiant, il est aussi inaccessible en ce qu'il conduit à contempler la Lumière, de manière dispositive et non effective etc. On parlera aussi d'aspiration ou de respiration du souffle divin¹⁴⁰⁵.</p> <p>(Nous remarquerons ici le rapprochement avec les respirs et soupirs dont parle Marie de l'Incarnation, l'échange des souffles entre amants, quand ils sont arrivés à habiter ensemble, et c'est l'inhabitation en Dieu dans le cellier¹⁴⁰⁶.)</p>
JEAN	<p>Le dernier cellier, celui de <i>l'union parfaite avec Dieu qu'on appelle mariage spirituel : ce que Dieu communique à l'âme en cette étroite conjonction est totalement ineffable et on n'en saurait rien dire</i>¹⁴⁰⁷.</p> <p>Dans cet état de mariage spirituel <i>Dieu découvre à l'âme tous ses merveilleux secrets</i>¹⁴⁰⁸ et elle <i>ne fait plus aucune œuvre seule sans Dieu</i>¹⁴⁰⁹.</p> <p>Cette transformation d'amour ne peut être parfaite ici-bas, <i>parce que tout se peut appeler crayon d'amour en comparaison de cette parfaite figure de transformation de gloire</i>¹⁴¹⁰.</p> <p>Le mariage spirituel est <i>le baiser que l'âme donne à Dieu</i>. Et Lui, l'ayant laissé pénétrer au Jardin, <i>Ce beau paradis de délices, là il se fait une telle union des deux natures et une telle communication de la divine à l'humaine que, pas une ne changeant son être, chacune semble être Dieu</i>, enfin dans cet état désormais <i>personne ne la déprise</i> (n'en diminue sa valeur ou son mérite)¹⁴¹¹.</p> <p><i>Brise la toile de ce rencontre heureux : ... Rien ne la (l'âme) sépare de Lui sinon une toile fort mince et déliée (délicate) En cet état l'âme ne peut exercer d'actes, c'est le saint Esprit qui meut l'âme, ce qui est la cause que tous ces actes sont divins puisqu'elle est mue et agie par Dieu</i>¹⁴¹².</p> <p><i>Le Saint Esprit blesse et investit tout ce qu'elle a de substance, de force et de vertu, non que cela se fasse aussi substantiellement et avec autant de perfection qu'en la vision béatifique de Dieu. L'âme est plus efficacement et substantiellement transformée et concentrée en Dieu qu'elle l'appelle son plus profond centre ; l'âme ose dire ce qui se doit dire seulement de l'autre vie</i>¹⁴¹³.</p>
Jacques de Jésus-Marie :	<p><i>On voit que cette manière de parler est à la façon surparfaite et hyperbolique. Jean de la Croix ne veut pas dire que l'être créé de l'âme se transforme entitativement ni qu'il soit transsubstantié en divin</i>¹⁴¹⁴.</p>
THERESE	<p>Dieu introduit l'âme <i>dans sa demeure qui est la septième dont nous parlons, ...Il doit avoir en l'âme une autre demeure, un autre ciel... Nous pouvons considérer l'âme comme un monde intérieur aux nombreuses demeures, et il y a (parmi elles) une demeure pour Dieu... quand sa Majesté daigne lui accorder la faveur du divin mariage, Elle commence par l'introduire en sa demeure. Dès qu'elle est introduite, les trois Personnes de la Sainte Trinité se montrent à elle, Elles se communiquent à elle, et lui donnent l'intelligence de l'inhabitation de Dieu telle que la décrit l'évangéliste Jean</i>¹⁴¹⁵. <i>L'âme voit que ces trois Personnes sont dans son intérieur, dans</i></p>

¹⁴⁰² SANDT, pp. 45 et 46.

¹⁴⁰³ Évangile de Jean, ch. 15, v. 5.

¹⁴⁰⁴ SANDT, p. 53.

¹⁴⁰⁵ *op. cit.*, p. 110.

¹⁴⁰⁶ *op. cit.*, p. 216.

¹⁴⁰⁷ JEAN, Cyprien 1949, p. 809. Pour toute comparaison avec une traduction récente, on se souviendra que le Cantique Spirituel traduit par le Père Cyprien correspond à la version A de JEAN, 1990. On observe un décalage de strophes : par exemple la strophe XII dans le texte du Père Cyprien porte le numéro 11 dans la traduction de la Mère Marie du Saint Sacrement.

¹⁴⁰⁸ *op. cit.*, p. 863.

¹⁴⁰⁹ *op. cit.*, p. 899.

¹⁴¹⁰ *op. cit.*, p. 763.

¹⁴¹¹ *op. cit.*, pp. 858 à 862.

¹⁴¹² *op. cit.*, p. 960.

¹⁴¹³ *op. cit.*, pp. 967 et 968.

¹⁴¹⁴ *Notes et...* in JEAN, Cyprien 1652, p. 271.

¹⁴¹⁵ Évangile de Jean, ch. 14, v. 23.

	<p><i>cette partie la plus intime d'elle-même. Cette insigne faveur ne doit pas avoir sa perfection complète tant que nous vivons sur terre</i>¹⁴¹⁶.</p> <p><i>Entre fiançailles spirituelles et mariage spirituel il y a autant de différence qu'entre ceux qui sont fiancés et ceux qui sont liés à jamais par le mariage. Je me sers de ces comparaisons parce que je n'en trouve pas de meilleures. Dans cette faveur l'âme ne se souvient pas plus de son corps que si elle en était séparée... Lors du mariage intime dans la demeure où Lui-même habite, il entre sans qu'il ait besoin de passer par aucune porte des sens ou des puissances... Dieu manifeste la gloire du ciel par un mode supérieur à toutes les visions et tous les goûts spirituels... L'âme ne saurait exprimer ses aspirations mystérieuses, parfois elle ne peut s'empêcher de dire O vie de ma vie ! et autres paroles de ce genre... Elle garde à ce centre ou à cet esprit de notre âme, la paix au milieu des croix et des chagrins</i>¹⁴¹⁷.</p>
CHANTAL	<p>Par le célibat consacré il se fait une union si intime de grâce entre Dieu et notre âme, qu'il ne se peut expliquer en terre comme ce mariage sacré se fait, mais ce sera au ciel, où la jouissance entière nous sera donnée de ce souverain amour, que ces noces sacrées seront perfectionnées par les ineffables embrassements de ce divin époux¹⁴¹⁸.</p>
MARIE	<p><i>Des dispositions passivement données à l'âme la font languir d'amour et aspirer au divin mariage. Quand au septième état d'oraison le mariage est réalisé, elle décrit les effets que ce divin mariage de l'âme avec la sacrée Personne du Verbe opère en elle</i>¹⁴¹⁹.</p> <p><i>Dans les grandes angoisses que l'âme souffre à cause de la tendance amoureuse qu'elle a pour le mariage, elle fait siens les cris de l'épouse du Cantique : Venez dans mon jardin, et puis j'entends sa voix, il est derrière la muraille, il me regarde à travers le treillis</i>¹⁴²⁰.</p> <p><i>En continuelle extase dans l'amour de la seconde Personne, poussée sans cesse à chanter un épithalame par rapport à celui du Cantique des cantiques, elle ressent des langueurs amoureuses... une suspension qui fait agoniser l'âme... et puis encore l'angoisse de se voir retenue dans le monde puisque le corps ne meurt pas...</i>¹⁴²¹.</p>

¹⁴¹⁶ THERESE, 1949, pp. 1026 à 1033.

¹⁴¹⁷ *op. cit.*, pp. 1034 à 1041.

¹⁴¹⁸ CHANTAL, Œuvres, III, p. 306.

¹⁴¹⁹ MARIE, Lettres, p. 519.

¹⁴²⁰ MARIE, Ecrits, II, pp 124 et 132 ; Cant., ch. 5, v.1, et ch. 2, v. 9.

¹⁴²¹ MARIE, Lettres, p. 519.

La pâmoison et la mort d'amour

SANDT	Mors ¹⁴²² : Comme on parle de la mort à propos de la vie terrestre, on parle aussi de mort mystique quand on touche à l'union mystique ; mais, et bien qu'elle lui soit très étroitement liée, il ne faut pas identifier cette union mystique à une sorte de mort. Bernard de Clairvaux l'évoque quand il parle de la plus haute contemplation dans les Ténèbres épaisses, contemplation qui va de pair avec l'amour unitif, et quand il évoque l'extase : alors il emploie les mots sommeil, dormition, ou mort. Voyez par exemple le <i>sermon 52 sur le Cantique</i> , ou bien chez Harphius, le livre 3, part.2 chap. 16, de la <i>Théologie mystique</i> .
Bernard de Clairvaux	Voyez le sommeil de l'épouse, que protège le bien-aimé lui-même selon le Cantique ¹⁴²³ . Le sommeil en question n'a rien à voir avec celui de Lazare au tombeau, c'est <i>un sommeil vigilant qui n'atténue pas les sens mais les détourne de leur objet habituel</i> . Cette sorte de mort <i>arrache aux pièges de la vie non à la vie elle-même</i> et l'âme s'envole comme une colombe. Plus encore l'âme va <i>mourir de la mort des anges</i> en se défaisant de tout désir charnel ou spirituel ; elle vit alors un transport, un ravissement, et trouve son refuge dans une zone de paix, alors Dieu le Bien-Aimé dit à son sujet : <i>ne réveillez pas mon amour...</i> ¹⁴²⁴ .
JEAN	<i>Et tant plus me blessent de coups / Car icy leurs langues trop basses / Begayent un je ne sçay quoy / Qui me tuë et met hors de moy</i> ¹⁴²⁵ , ce qui est dit autrement dans le corps du Commentaire : <i>Tous davantage me navrent / Et mourante je demeure / D'un je ne sais quoi par eux balbutié</i> ¹⁴²⁶ . <i>La troisième manière d'être travaillé en amour est comme mourir : l'âme étant devenue comme ulcérée, laquelle vit en mourant, jusqu'à ce que l'amour la tuant, il la fasse vivre une vie d'amour, la transformant en amour. Et ce mourir d'amour est causé en l'âme moyennant un attouchement d'une très haute connaissance de la divinité, qui est ce je ne sais quoi... L'attouchement n'est pas continuel parce que l'âme se détacherait du corps, mais cela se passe vite... et ainsi elle meurt davantage, voyant qu'elle n'achève point de mourir d'amour</i> ¹⁴²⁷ . <i>Car sans Lui, ni sans moi demeurer / Qu'est-ce qu'une telle vie ? / Je languis pour ma vie elle-même / Quand je meurs pour ce que je ne meurs</i> ¹⁴²⁸ . <i>Monstrez-vous present à mes yeux / Et que vostre regard me tuë !</i> ¹⁴²⁹ .
THERESE	<i>Je connais une personne qui aurait pu en mourir physiquement si..., mais Sa Majesté la rendit alors capable de jouir d'un bien qu'elle n'aurait pu posséder sans mourir, si elle n'eût été élevée dans le ravissement</i> ¹⁴³⁰ .
MARIE	<i>J'ai paty d'un désir violant de mourir... ah que je meure mon mignon, mon délectable amour</i> ¹⁴³¹ . <i>C'est une pâmoison amoureuse ; on est collé à l'amour et ce seroit luy faire tort d'abaisser son œuvre par nos défectueuses paroles</i> ¹⁴³² . Elle ne sait plus rien que Dieu en sa simplicité, qui la tient

¹⁴²² SANDT, p. 281.

¹⁴²³ Cant., ch. 2, v. 7.

¹⁴²⁴ Saint Bernard, *Œuvres mystiques*, trad. A. Béguin, Seuil, 1953, pp. 547 à 554.

¹⁴²⁵ JEAN, Cyprien 1949, p. 1213.

¹⁴²⁶ *op. cit.*, p. 733.

¹⁴²⁷ *op. cit.*, p. 735.

¹⁴²⁸ JEAN, Cyprien 1949, p. 1228.

¹⁴²⁹ *op. cit.*, p. 1214.

¹⁴³⁰ THERESE, 1949, p. 679.

¹⁴³¹ MARIE, Lettres, p. 6.

¹⁴³² *op. cit.*, p. 14.

<p>Anthoine Boesset :</p>	<p><i>attachée. Elle entre dans l'inaction et demeure comme pâmée en celui qui la possède, ensuite elle s'endort avec beaucoup de douceur et de suavité sur ces mammelles sacrées</i>¹⁴³³. <i>Je me suis trouvée en un battement de cœur si étrange qu'il me réduisait à n'en pouvoir plus. S'il se fût fendu, j'eusse trouvé mon soulagement par ma mort pour aller jouir de lui</i>¹⁴³⁴. <i>Elle attend dans la jouissance de l'Epoux céleste qui semble se plaire de la faire ainsi mourir et remourir</i>¹⁴³⁵. <i>Ce sont des caresses, ce sont des amours qui la consomment et la font expirer en lui, en souffrant des morts plus douces mais c'est la douceur même que ces morts</i>¹⁴³⁶. <i>Il se fit lors en mon âme une opération qui la faisait délicieusement agoniser</i>¹⁴³⁷. <i>Il lui tendoit les bras et lui jetoit des regards capables de la faire mourir d'amour</i>¹⁴³⁸.</p> <p><i>Comment vivray-je donc ? Je meurs du désir de la voir...</i>¹⁴³⁹. <i>Je meurs sans mourir nuit et jour / Et sans voir la main qui me tue</i> <i>Destin qui m'en donnez l'amour / Pourquoi m'en ostez-vous la veue ?</i> <i>Je préfère à tous vos appas / Les ombres de la nuit et celles du trépas</i>¹⁴⁴⁰. <i>Beaux yeux qui m'allumez par de attraits si doux</i> <i>Comment puis-je vivre sans vous</i>¹⁴⁴¹. <i>Non je ne saurai plus feindre / Je meurs d'amour et brûle nuit et jour</i>¹⁴⁴². <i>Veux-tu me voir mourir, trop aimable inhumaine ?</i> <i>Viens donner à tes yeux ce funeste plaisir</i>¹⁴⁴³. <i>Ne délibérons plus, allons droit à la mort,</i> <i>La tristesse m'appelle à ce dernier effort</i>¹⁴⁴⁴. <i>Mon esprit n'attend pour sortir</i> <i>Que le dernier soupir qui doit fermer ma bouche</i>¹⁴⁴⁵.</p>
-------------------------------	---

¹⁴³³ MARIE, Lettres, p. 747.

¹⁴³⁴ MARIE, Ecrits, II, p. 87.

¹⁴³⁵ *op. cit.*, p. 108.

¹⁴³⁶ *op. cit.*, p. 141.

¹⁴³⁷ *op. cit.*, p. 212.

¹⁴³⁸ MARIE, Lettres, p. 454.

¹⁴³⁹ Anthoine Boesset, *Je meurs sans mourir*: Airs de cour et musiques de ballets sous Louis XIII, Le Poème Harmonique, Vincent Dumestre, direction ; Claire Lefilliâtre (Soprano), Jean-François Novelli (Ténor)... , pièce No 2.

¹⁴⁴⁰ *op. cit.*, pièce No 12, texte anonyme.

¹⁴⁴¹ Anthoine Boësset, *Madame de La Fayette* , Airs de cour / La Princesse de Clèves (extraits), Ensemble Gradiva - Alain Zaepffel, Adès 204722, pièce *Jamais n'aurai-je le pouvoir*.

¹⁴⁴² *op. cit.*, pièce *Je ne saurais plus feindre*.

¹⁴⁴³ *op. cit.*, pièce *Me veux-tu voir mourir*.

¹⁴⁴⁴ *op. cit.*, pièce *Ne délibérons plus*.

¹⁴⁴⁵ *op. cit.*, pièce *Doux complice de mes ennuis*.

Les parfums, l'odeur, l'onguent et la myrrhe

SANDT	<p>Les mystiques nomment myrrhe¹⁴⁴⁶ toute épreuve ou tribulation, et ils la disent triple celle que Dieu donne à boire pour éprouver ses amis fidèles. La première est le retrait de toute sensation de dévotion ou d'amour (subtractio omnis experimentalis devotionis et amoris), situation dans laquelle celui qui lui est cher demeure presque nu et sans aucun ressenti spirituel. C'est de cela que parle Cant.5 (de ses lèvres a dégoutté la myrrhe vierge) : elle éprouve l'âme, voilà son utilité. La deuxième, ce sont les assauts et tentations des démons, que Dieu permet afin d'éprouver davantage encore ceux qu'il aime. Il s'agit de la myrrhe dont parle Judith : cette veuve pleine de courage s'enduisit entièrement, lorsqu'elle pensa tuer Holopherme la figure même des ennemis infernaux. La troisième est la plus éprouvée, quand, au-delà de toutes les tentations internes, alors qu'elle est même méprisée des hommes, tournée en dérision et prise pour insensée, assiégée de partout même par ceux qui semblent de sainteté et sagesse éprouvées. Voyez à ce sujet Harphius, <i>Théologie mystique</i>, livre 2, pars 3, chap. 49¹⁴⁴⁷.</p> <p>Et dans les <i>Institutions</i> de Tauler : Qui qu'onque a mérité de l'expérimenter avec succès, et de le sentir par l'odorat intérieur à son esprit, lui et lui seul et personne d'autre ne saisira pleinement ces choses¹⁴⁴⁸.</p>
JEAN	<p><i>Lève-toi ô (vent du) Sud, qui réveilles Par tes souffles les saints amours Car en respandant ses odeurs Mon amy paistra dans les fleurs¹⁴⁴⁹.</i></p> <p>Et plus loin <i>Cependant Que le plus doux parfum de l'ambre Es rosiers se va respandant¹⁴⁵⁰.</i></p> <p><i>Au temps des fiancailles et de l'attente du mariage, si l'âme cherche Dieu, son Bien-Aimé la cherche davantage, et si elle Lui envoie ses désirs amoureux qui Lui sont aussi agréables et de bonne odeur que la petite baguette de fumée qui sort des parfums aromatiques de la myrrhe et de l'encens¹⁴⁵¹, Lui de son côté, lui envoie l'odeur de ses onguents au moyen desquels Il l'attire et fait qu'elle coure après Lui¹⁴⁵².</i></p> <p><i>C'est en ce temps que les anxiétés des cavernes de l'âme sont extrêmes et subtiles, car ces onguents disposent de plus près l'âme à l'union avec Dieu, ils donnent plus de goût à l'âme et la rendent plus subtilement avide de Dieu, de là vient que le désir est plus subtil et plus profond parce que le désir de Dieu est une disposition pour s'unir à Lui¹⁴⁵³.</i></p> <p><i>...seulement avec un regard amoureux tout simple, comme quelqu'un qui ouvre les yeux avec un regard d'amour¹⁴⁵⁴.</i></p>
ACARIE	<p><i>Toutes ces saintes onctions sont autant de colliers et de pierreries dont on la parait pour paraître devant son époux céleste, dit-elle un jour de maladie¹⁴⁵⁵.</i></p>
CHANTAL	<p><i>Si vous renonciez à vous-mêmes, l'odeur du bien-aimé, ses exemples, vous tireraient, et vous courriez à l'odeur de ses divins parfums¹⁴⁵⁶.</i></p>

¹⁴⁴⁶ SANDT, p. 285.

¹⁴⁴⁷ H. Harphius, *Harphii, ... Theologiae mysticae libri tres, nunc denuo... castigati et correcti, addita introductione...* per R. P. F. Petrum Paulum Philippium, Coloniae : apud A. Quentelium, 1611.

¹⁴⁴⁸ J. Tauler, *Les Institutions divines de R.P.F. Jean Thauler, ... avec sa vie, epistres et excellents sermons faits devant et incontinent après sa conversion*, le tout traduit de latin en françois par les Pères minimes de l'oratoire Notre-Dame de Vie-saine, Paris, Vve P. Bertault, 1614 : chap. 24.

¹⁴⁴⁹ JEAN, Cyprien 1949, p. 1217.

¹⁴⁵⁰ *op. cit.*, p. 1218.

¹⁴⁵¹ Cant., ch. 3, v. 6.

¹⁴⁵² JEAN, Cyprien 1949, p. 1037.

¹⁴⁵³ *op. cit.*, p. 1037.

¹⁴⁵⁴ *op. cit.*, p. 1042.

¹⁴⁵⁵ BOUCHER, Histoire, II, p. 313.

MARIE	<p><i>Je veux cueillir la myrrhe de vos mortifications¹⁴⁵⁷. Les épines de sa couronne outrepercèrent l'âme de cette Mère toute douce, si qu'elle peut véritablement dire : Mon bien-aimé m'est un bouquet de myrrhe¹⁴⁵⁸. Soyez amoureuses de la beauté spirituelle et comme odoriférantes des bonnes odeurs de Jésus-Christ¹⁴⁵⁹, et plus loin : nous devons Le suivre pas à pas, non comme des esclaves mais comme des bien-aimées, odoriférante des bonnes odeurs de Jésus-Christ, attirées par ses odeurs, qui sont toutes les actions qu'il a pratiquées durant sa vie : pauvreté, mépris et douleurs¹⁴⁶⁰, celles que le Sauveur de nos âmes répandit sur le mont de Calvaire et non sur le Thabor, sur la montagne dure, épineuse, âpre et amère de la myrrhe, je veux dire des dérélitions¹⁴⁶¹.</i></p> <p><i>L'onction intérieure avec laquelle l'esprit de Jésus emporte l'âme est si sublime que tout ce qu'on voudrait dire est indigne de Lui¹⁴⁶². Jésus vous a été un bouquet de myrrhe et de bonne grâce vous l'avez porté sur votre sein¹⁴⁶³. La tendance de l'âme dit et conçoit choses très grandes et immenses de l'Esprit de Jésus, elle le veut suivre d'une manière que ce même Esprit lui fait concevoir. Elle dit avec l'Épouse : tirez-moi, et nous courrons à l'odeur de vos onguents¹⁴⁶⁴. Cette volupté divine embaumait mon âme de manière que mon corps n'eût pu le supporter sans...¹⁴⁶⁵.</i></p>
-------	---

¹⁴⁵⁶ CHANTAL, Œuvres, III, p. 39.

¹⁴⁵⁷ *op. cit.*, p. 51.

¹⁴⁵⁸ *op. cit.*, p. 56.

¹⁴⁵⁹ CHANTAL, Œuvres, II, p. 106.

¹⁴⁶⁰ *op. cit.*, p. 109.

¹⁴⁶¹ *op. cit.*, p. 358.

¹⁴⁶² MARIE, Lettres, p. 372.

¹⁴⁶³ *op. cit.*, p. 536.

¹⁴⁶⁴ MARIE, Ecrits, II, p. 87.

¹⁴⁶⁵ *op. cit.*, p. 115.

Le plaisir, les plaisirs et les délices

SANDT	<p>L'amor dulcis¹⁴⁶⁶, c'est à dire agréable et suave, remplit l'âme de suavité. Celui qui est ainsi adouci par Dieu, Dieu le nourrit comme de miel ou de la viande la plus suave pour le palais. Son amour attire l'âme, sans comparaison avec les biens les plus délectables de la terre. De sorte qu'elle ne sent presque plus l'amertume des rigueurs et souffrances du corps. Elle ne recherche plus que Dieu, le bien le plus délectable et l'unique.</p>
JEAN	<p>Il faut que les commencants <i>désirent que Dieu les mette dans cette nuit où l'âme se fortifie et confirme quant aux vertus pour jouir des inestimables délices de l'amour de Dieu</i>¹⁴⁶⁷. <i>L'âme, engloutie en la vie de Dieu, éloignée de tout ce qui est du monde, est introduite en la salle du Roi, où elle se réjouit et prend ses délices en son Bien-Aimé, se souvenant de ses mamelles plus douces que du vin</i>¹⁴⁶⁸ et disant...¹⁴⁶⁹ <i>Sur mon bras Je la pencherai : de ton amour elle s'embrasera entière / Et en éternel délice elle exaltera ta bonté</i>¹⁴⁷⁰. <i>... escoulement délicieux d'un baume dérivé des cieux</i>¹⁴⁷¹. <i>L'Espouse est entrée au Jardin, ce beau Paradis de délices</i>¹⁴⁷². <i>...playe d'extrême douceur, playe toute délicieuse</i>¹⁴⁷³.</p>
CHANTAL	<p>... ne chercher que l'obéissance et soumission au bon plaisir (de Jésus)¹⁴⁷⁴. <i>Je le veux car tel est mon Dieu votre bon plaisir</i>¹⁴⁷⁵. <i>... acquiescer pleinement à son bon plaisir en nos douleurs et incommodités corporelles ou spirituelles</i>¹⁴⁷⁶. Les religieuses doivent avoir <i>la très sainte et unique prétention de Lui plaire</i>¹⁴⁷⁷. Dieu mettra Mademoiselle du Tertre <i>en son jardin de délices comme une plante d'amour</i> et la fera <i>jouir à l'éternité des délices de sa gloire</i>¹⁴⁷⁸. <i>Qu'il vous comble des délices de son saint amour en cette vie puis de son éternelle félicité dans l'autre</i>¹⁴⁷⁹.</p>
MARIE	<p>... <i>en un petit paradis où Dieu prend ses plaisirs avec l'âme et l'âme avec Dieu</i>¹⁴⁸⁰. <i>Mon doux amour, mes délices adorables, ne savez-vous pas que mon désir est véritable</i>¹⁴⁸¹. Parlant des religieuses, elle dit que Dieu <i>les réduit pour les lui rendre en l'état où il les veut pour y prendre ses délices... car le lit est étroit, il faut lui céder la place pour qu'il soit le seul maître et époux et possesseur libre et paisible</i>¹⁴⁸².</p>

¹⁴⁶⁶ SANDT, p. 54.

¹⁴⁶⁷ JEAN, Cyprien 1949, p. 485.

¹⁴⁶⁸ Cant., ch. 1, v. 4 et 5.

¹⁴⁶⁹ JEAN, Cyprien 1949, p. 1015.

¹⁴⁷⁰ *op. cit.*, p. 1254.

¹⁴⁷¹ *op. cit.*, p. 1215.

¹⁴⁷² *op. cit.*, p. 1217.

¹⁴⁷³ *op. cit.*, p. 1221.

¹⁴⁷⁴ CHANTAL, Lettres, I, p. 405.

¹⁴⁷⁵ CHANTAL, Lettres, II, p. 495.

¹⁴⁷⁶ *op. cit.*, p. 548.

¹⁴⁷⁷ CHANTAL, Lettres, I, p. 358.

¹⁴⁷⁸ *op. cit.*, p. 496.

¹⁴⁷⁹ CHANTAL, Lettres, II, p. 583.

¹⁴⁸⁰ MARIE, Lettres, p. 235.

¹⁴⁸¹ MARIE, Ecrits, I, p. 232.

¹⁴⁸² MARIE, Ecrits, II, p. 348.

L'œil, le regard et la vision

SANDT	Oculus ¹⁴⁸³ : métaphoriquement et de manière figurée, l'œil représente l'intention bonne, comme l'enseignent les interprètes des écritures. Qu'en est-il des mystiques ? Ils utilisent ce terme pour dire la clarté intellectuelle, la sérénité semblable à celle d'un ciel clair, parfaitement pur et sans nuages. Ainsi l'âme contemplative renonce à toute réflexion, différenciation des choses, et à toute image, étant remplie et entourée d'une clarté toute simple et uniforme.
JEAN	<i>Que mes yeux sans ombre et sans nuits Vous voient, leur clair lumineux... soudain tu fermes tes beaux yeux chéris pour leurs grâces divines... Au temps que vous m'envisagiez vos beaux yeux m'imprimoient leur grace, et mes yeux voyans votre face... Cher Epoux tournez vos yeux sur les montagnes et gardez ce secret pour nous... sus allons amy pour nous voir</i> ¹⁴⁸⁴ . <i>Mais l'amour me transportant yeux clos, je fis un saut noir et si haut que j'atteignis ce que je passais</i> ¹⁴⁸⁵ .
Père Joseph	<i>Ce n'est pas proprement par l'un des yeux, selon la phrase hébraïque, en sorte que le saint Esprit veuille dire que l'âme ferme un œil et regarde seulement de l'autre son époux. Mais il veut dire par un clin d'œil, par un simple regard, par une œillade, in ictu oculi</i> ¹⁴⁸⁶ .
ACARIE	<i>Hélas mon Bien-Aimé, si vous voulez que je vous regarde, regardez-moi premièrement par votre esprit</i> ¹⁴⁸⁷ . <i>Jetant l'œil extérieur sur un crucifix, l'âme fut touchée si vivement que je ne pus pas même l'envisager davantage extérieurement, mais intérieurement</i> ¹⁴⁸⁸ .
CHANTAL	<i>Il voyait d'une simple vue les vérités de la foi</i> ¹⁴⁸⁹ . <i>Demeurez fermes dans ce simple regard</i> ¹⁴⁹⁰ . <i>L'âme doit aller à Dieu avec un cœur confiant... demeurant comme passive, avec ce regard de simple quiétude, comme qui ouvrirait les yeux avec une œillade enfantine, avec une attention simple pour conjoindre ainsi amour à amour</i> ¹⁴⁹¹ . <i>Chez François : elle sait qu'elle est en la présence de son Dieu, auquel il plaît qu'elle soit là</i> ¹⁴⁹² . <i>Par un très simple acquiescement au plaisir divin, sans aucune prétention que d'être à la vue de Dieu, elle se contente de n'avoir aucun autre contentement sinon celui d'être sans contentement, pour le bon plaisir de son Dieu dans lequel elle se repose ; et c'est le comble de l'amoureuse extase</i> ¹⁴⁹³ . <i>Plus il y a de dénuement, je dis même des sentiments de confiance, remise et repos en Dieu, plus, ce me semble, cela donne de force et suavité à l'âme, qui voit... que rien ne l'appuie que Dieu seul... je ne me dois plus regarder, mais marcher à yeux clos, appuyée sur mon bien-aimé, sans vouloir voir ni savoir le chemin par où il me conduira, mais demeurer simplement toute perdue et reposée en lui</i> ¹⁴⁹⁴ .
MARIE	<i>Il se fait des touches, des paroles intérieures, des caresses, d'où naissent les extases, les ravissements, les visions intellectuelles et autres grâces très sublimes auxquelles les sens n'ont point de part</i> ¹⁴⁹⁵ . <i>Dans mon esprit ne demeura que la seule vue des affections amoureuses de son Cœur, tout cela par un seul regard amoureux. Car, dit-elle, Dieu la regardait amoureusement, prenant plaisir à mes plaintes, et le regard de ce divin époux me calma</i> ¹⁴⁹⁶ . <i>Les yeux levez vers le ciel je le vis ouvert et Notre Seigneur Jésus Christ s'en venoit droit à moy, ce plus beau de tous les enfans des hommes avec un visage plein d'une douceur et d'un attrait indicible, m'embrassa et me baisant amoureusement me dit « voulez-vous estre à moy ? » A mon réveil mon cœur se sentit ravi</i> ¹⁴⁹⁷ .
Madeleine de Scudéry :	<i>Comme l'amour prend naissance par la vue et qu'elle s'entretient par elle, il s'ensuit sans doute que l'absence est ce qui lui est le plus opposé</i> ¹⁴⁹⁸ . <i>L'amant jaloux : j'eusse voulu fixer ses yeux et les attacher si fort dans les miens qu'ils n'eussent regardé que moi, mais hélas</i> ¹⁴⁹⁹ .

¹⁴⁸³ SANDT, p. 292.

¹⁴⁸⁴ JEAN, Cyprien 1949, p. 1214.

¹⁴⁸⁵ *op. cit.*, p. 1232.

¹⁴⁸⁶ Père Joseph, *L'exercice du moment présent*, Texte présenté par J.-M. Gueullette, Arfuyen, 2006, p.53.

¹⁴⁸⁷ ACARIE, *Ecrits*, p. 140. Ces autres écrits sont, dans certaines éditions, rattachés aux Vrais Exercices.

¹⁴⁸⁸ *op. cit.*, p. 106.

¹⁴⁸⁹ CHANTAL, *Lettres*, II, p. 303.

¹⁴⁹⁰ CHANTAL, *Œuvres*, III, p. 268.

¹⁴⁹¹ *op. cit.*, p. 278.

¹⁴⁹² SALES, *Pléiade*, p. 641.

¹⁴⁹³ SALES, *Pléiade*, p. 643.

Le repos, la paix, la quiétude et l'accoisement

SANDT	<p>Quies¹⁵⁰⁰ : quand toutes les opérations de l'imagination ont cessé au moins pour un temps, et celles de l'intelligence également, quand tous les obstacles qui pourraient être mis par la volonté sont écartés, quand l'âme est donc parvenue à ce point où Dieu lui est intimement présent, alors elle a dans l'humilité une totale confiance en ce que Lui ne rejettera pas loin de ses bras l'âme aimante, elle qui s'efforce par l'amour de se fixer en Dieu ; et par d'autres dispositions que l'amour grandissant en elle lui procure, ce le sera aussi par la grâce de ce Dieu.</p> <p>C'est pourquoi les bons mystiques estiment que l'intellect, la mémoire et la volonté doivent cesser toute activité intérieure, comme si l'âme devait s'efforcer de ne pas réfléchir en cette présence de Dieu, de ne laisser advenir aucun sentiment ou désir, mais attendre tranquillement (otiose) l'<i>inopération</i> de Dieu. C'est véritablement leur doctrine de recommander qu'autant que possible cessent aussi bien les mots que toutes les images, ne subsistant rien dans la mémoire sinon Dieu, n'apportant plus rien à l'intelligence sinon que ce Dieu nous est par bonté présent et que l'âme se jette de tout son cœur dans l'embrassement qu'Il propose, dans une totale humilité et respect. ... Références à Ruusbroec, Louis de Blois dans le <i>Paradis de l'âme</i> chap. 21 etc.</p> <p>Le mot quies indique soit la cessation même de toute opération, de tout mouvement, soit ce qui le signifie en étant sa conséquence, comme la tranquillité (tranquillitas), le répit (laxamentum), la détente (remissio), le loisir (otium). Tous ces mots signifient dans un sens mystique que la volonté, rattachée à Dieu par un sentiment très intime, en quelque façon se tient en Lui, ou prend place auprès de Lui, ou encore se couche en Lui. De fait, aussi longtemps que de cette manière l'âme se sent en Dieu, elle se sent dans un mouvement continu avec Lui. C'est ce que dit Augustin à l'ouverture des Confessions. Et Tauler pose le repos mystique comme l'état suprême d'union (conjunctio signifiant aussi bien union, union conjugale et mariage).</p>
JEAN	<p><i>Là où l'appétit et la concupiscence ne règnent (pas), il n'y a point de troubles mais seulement la paix et la consolation en Dieu</i>¹⁵⁰¹.</p> <p><i>L'âme se voit tellement investie du torrent de l'Esprit de Dieu, et être maîtrisée de Lui avec tant de force, qu'il lui semble être inondée de toutes les rivières du monde ; néanmoins c'est sans tourment parce que ces fleuves sont fleuves de paix comme Dieu le dit par Isaïe</i>¹⁵⁰² ...¹⁵⁰³.</p> <p><i>Et j'ai la nuit accoisée / Qui laisse deviner l'éveil de l'aurore (La paisible et tranquille nuit / Pareille à l'aube gracieuse, dit la traduction rimée de Cyprien de la Nativité</i>¹⁵⁰⁴).</p> <p><i>Comme la nuit quand elle approche de l'éveil de l'aurore, non pas totalement obscure comme une sombre nuit mais un repos et une quiétude en lumière divine ... la lumière matinale de la connaissance de Dieu non claire mais comme une nuit proche de l'aurore</i>¹⁵⁰⁵.</p> <p><i>Je sortis sans estre avisée, / Le calme tenant à propos Ma maison en un doux repos</i>¹⁵⁰⁶.</p> <p><i>Alors je me tins coy, penchant sur mon amy ma face, tout cessa, je m'abandonnay</i>¹⁵⁰⁷.</p> <p><i>L'Épouse est entrée au jardin, Ce beau paradis des délices et repose en l'Espoux divin qui met son bras sous sa tête</i>¹⁵⁰⁸. <i>Que les frayeurs vaines Ne puissent causer le resveil / De celle qui prend son sommeil</i>¹⁵⁰⁹.</p>
Nicolas de J.-Maria	<p><i>... Ces deux parties de l'âme, sensitive et spirituelle, afin de parvenir à la divine union d'amour, doivent être ordonnées et accoisées touchant le sensible et le spirituel, à la façon de l'état d'innocence qui était en Adam</i>¹⁵¹⁰.</p>

¹⁴⁹⁴ ANGELIQUE, Gazier, p. 167.

¹⁴⁹⁵ MARIE, Lettres, p. 748.

¹⁴⁹⁶ MARIE, Ecrits, I, pp. 197 et 265.

¹⁴⁹⁷ MARIE, Vie, p. 2.

¹⁴⁹⁸ M. de Scudéry, *Arthamène...*, p. 299.

¹⁴⁹⁹ *op. cit.*, p. 407.

¹⁵⁰⁰ SANDT, p. 308.

¹⁵⁰¹ JEAN, Cyprien 1949, p. 532.

¹⁵⁰² Isaïe, ch. 66, v. 12 : *je ferai descendre sur elle comme un fleuve de paix...*

¹⁵⁰³ JEAN, Cyprien 1949, p. 778.

¹⁵⁰⁴ *op. cit.*, p. 1215.

¹⁵⁰⁵ *op. cit.*, p. 789.

¹⁵⁰⁶ *op. cit.*, p. 1210.

¹⁵⁰⁷ *op. cit.*, p. 1211.

¹⁵⁰⁸ *op. cit.*, p. 1217.

¹⁵⁰⁹ *op. cit.*, p. 1218.

¹⁵¹⁰ JEAN, Cyprien 1652, p. 640.

CHANTAL	<p><i>Quel bonheur d'accoiser son âme en cette mer d'amour et de douceur¹⁵¹¹ ; demeurez toute reposée au soin et amour que la divine bonté a de vous¹⁵¹².</i></p> <p><i>Cette vie nous est donnée pour servir de planche pour passer à l'éternelle, il faut accoiser et acquiescer humblement à cette ordonnance divine¹⁵¹³.</i></p> <p><i>Soyez au moins bien paisible et tranquille et joyeuse¹⁵¹⁴. Gardez la paix intérieure¹⁵¹⁵. J'ai ce soulagement d'accoiser mon esprit après de Dieu en cette simple vue. Je me tiens là patiente et souffrante¹⁵¹⁶. Plus il y a de dénuement, remise et repos en Dieu, plus cela donne force et suavité à l'âme qui voit que rien ne l'appuie que Dieu seul. Je ne dois plus regarder, mais marcher à yeux clos, appuyée sur mon bien-aimé, sans vouloir voir ni savoir le chemin¹⁵¹⁷.</i></p> <p><i>La supérieure, remise en Dieu se trouvera toute reposée au soin et amour de la divine bonté¹⁵¹⁸.</i></p> <p><i>Elle écrit à la sœur Ogier : demeurez en repos entre les bras de la divine providence¹⁵¹⁹ et à la sœur Fichet : tenez votre âme très humble, tranquille et douce¹⁵²⁰.</i></p> <p><i>La fin de ceux qui cherchent Dieu est de se reposer en Lui, de s'abandonner à Dieu, de reposer entre ses bras comme un enfant¹⁵²¹.</i></p> <p><i>La fin de ceux qui cherchent Dieu est de se reposer en Lui¹⁵²².</i></p> <p><i>Je me sentais toute abandonnée, absorbée et reposée en lui. Cet unique et simple regard en Dieu est aussi mon unique remède et seul soulagement¹⁵²³.</i></p>
SALES	<p><i>La très sainte Madeleine est assise en une profonde tranquillité, elle ne dit mot, ne pleure point, elle ne sanglote point, elle ne soupire point, elle ne bouge point, elle ne prie point. Marthe, toute empressée, passe et repasse dedans la salette... que fait-elle (Madeleine) donc ? Elle écoute, elle est là comme un vaisseau d'honneur à recevoir goutte à goutte ma myrrhe de suavité que les lèvres de son bien-aimé distillaient dans son cœur. Et ce divin amant, jaloux de l'amoureux sommeil et repos de cette bien-aimée, tança Marthe qui la voulait éveiller¹⁵²⁴.</i></p>
ACARIE	<p><i>Celui qui m'a créé a pris repos en mon tabernacle¹⁵²⁵.</i></p>

¹⁵¹¹ CHANTAL, Lettres, I, p. 215.

¹⁵¹² *op. cit.*, p. 206.

¹⁵¹³ CHANTAL, Lettres, II, p. 195.

¹⁵¹⁴ CHANTAL, Lettres, I, p. 535.

¹⁵¹⁵ CHANTAL, Lettres, II, p. 135.

¹⁵¹⁶ ANGELIQUE, Gazier, p. 179.

¹⁵¹⁷ *op. cit.*, p. 170.

¹⁵¹⁸ CHANTAL, I, p. 206.

¹⁵¹⁹ CHANTAL, Lettres, II, p. 74.

¹⁵²⁰ *op. cit.*, p. 551.

¹⁵²¹ CHANTAL, Œuvres, II, p. 353.

¹⁵²² *op. cit.*, p. 456.

¹⁵²³ ANGELIQUE, Gazier, p. 169.

¹⁵²⁴ SALES, Pléiade, p. 634.

¹⁵²⁵ ACARIE, Ecrits, p. 72.

La respiration, le souffle, les respirs et les soupirs

JEAN	<p><i>Le souffle de la brise (aspirar del aire) que Cyprien de la nativité traduit par les zéphirs et la douce voix (que Tu vas me donner encore)¹⁵²⁶.</i></p> <p><i>Le souffle du matin fait voltiger tes cheveux (el aire del almena) était ainsi donné par le Père Cyprien : l'aurore par ses doux Zéphirs ayant espars sa chevelure et c'est la légèreté même de ce souffle qui provoque la blessure : sur mon col flattant ma blessure¹⁵²⁷. Par ta douce spiration suavement tu m'enivres d'amour (en tu aspirar sabroso dedicadamente me enamoras) donne chez le Père Cyprien : Ton respirer doux à merveille Doucement d'amour m'a remply¹⁵²⁸.</i></p>
ACARIE	<p><i>Le désir extrême que j'ai de m'unir à vous me fait soupirer après votre Majesté¹⁵²⁹.</i></p>
MARIE	<p><i>Cette ouverture que vous avez faite à mon cœur, aspirante, respirante et soupirante, est une bouche qui vous tient un langage qui tueroit le corps s'il fallait qu'il passât par les sens¹⁵³⁰.</i></p> <p><i>Leur abondance est si grande que s'ils n'évaporaient par la parole ou par des soupirs leur ferveur, de crainte d'étouffer, ils mourraient, la nature ne pouvant supporter la violence¹⁵³¹.</i></p> <p><i>Ce parler qui ne se fait point par un long discours mais par une aspiration simple et continue, un langage court¹⁵³².</i></p> <p><i>Ce qui se passe est si subtil, ses soupirs et ses respirs sont à son bien-aimé dans un état épuré de tout mélange, et par ses mêmes respirs elle lui parle sans peine de tous ses mystère et de tout ce qu'elle veut¹⁵³³.</i></p> <p><i>Dire dans ce fond intérieur sous forme de respir « mon Dieu, mon Amour » : aujourd'hui je respire de même, mais de plus mon âme proférant ces paroles très simples et ces respirs très intimes, elle expérimente la plénitude de leur signification. Et ce que je fais dans mon Oraison actuelle, je le fais tout le jour¹⁵³⁴.</i></p> <p><i>Ce que lui seul peut lui faire produire : cet amour n'est jamais oisif et mon cœur ne peut respirer que cela. Les respirs qui me font vivre sont de mon Epoux. Celui que j'aime n'est qu'amour, et mon âme aimant l'amour conçoit qu'elle est toute amour en lui¹⁵³⁵. ...afin que respirant mon âme en vous-même elle ne soit plus que vous-même¹⁵³⁶.</i></p> <p><i>Ce divin commerce : ce n'est pas un acte, ce n'est pas un respir, c'est un air si doux dans le centre de l'âme où est la demeure de Dieu¹⁵³⁷.</i></p>

¹⁵²⁶ JEAN, Cyprien 1949, p. 1220. JEAN, 1947 : *Et c'est le souffle de l'air, / Le rossignol dans la douceur de son chant...* p. 904.

¹⁵²⁷ *op. cit.*, p. 1211.

¹⁵²⁸ *op. cit.*, p. 1221.

¹⁵²⁹ ACARIE, *Ecrits*, p. 43.

¹⁵³⁰ MARIE, *Lettres*, p. 319.

¹⁵³¹ *op. cit.*, p. 371.

¹⁵³² MARIE, *Lettres*, p. 375-376.

¹⁵³³ *op. cit.*, p. 748.

¹⁵³⁴ *op. cit.*, p. 897.

¹⁵³⁵ *op. cit.*, p. 930.

¹⁵³⁶ MARIE, *Ecrits*, I, p. 218.

¹⁵³⁷ MARIE, *Ecrits*, II, p. 352.

La tendresse

ACARIE	Ressasser une faute ancienne <i>c'est amour-propre et perte de temps</i> : il faut <i>faire comme un petit enfant qui est tombé : tout crotté, pleine de fange, il court à son père ou à sa mère se jeter entre leurs bras, pleine d'amour et de confiance</i> ¹⁵³⁸ .
MARIE	<i>Mon âme était bien éloignée de faire des recherches curieuses pour savoir davantage de ce Dieu, elle était comme un petit moucheron, tant elle était abaissée et anéantie en elle-même ; tout cela n'empêchait point l'amour mais il était tout autre qu'auparavant, c'est à dire, non dans les tendresses et dans les larmes, mais fort et vigoureux</i> ¹⁵³⁹ .
M. de Scudéry	La tendresse est <i>une qualité si nécessaire à toutes sortes d'affections, qu'elles ne peuvent être agréables ni parfaites si elle ne s'y rencontre</i> ¹⁵⁴⁰ . La tendresse donne à l'amitié un caractère de galanterie qui la rend plus divertissante... elle est <i>une certaine sensibilité de cœur qui ne se trouve qu'en des personnes qui ont l'âme noble, les inclinations vertueuses, qu'elles sentent si vivement douleurs et joies de ceux qu'elles aiment qu'elles ne sentent pas tant les leurs propres</i> ¹⁵⁴¹ . L'amour <i>a absolument besoin de tendresse pour l'empêcher d'être brutale, grossière et inconsidérée ; pour bien aimer il faut qu'un amant ait de la tendresse naturelle devant que d'avoir de l'amour</i> ¹⁵⁴² .

¹⁵³⁸ Ph. Bonichon, *Madame Acarie, une petite voie...*, p. 143.

¹⁵³⁹ MARIE, *Ecrits*, I, p. 206.

¹⁵⁴⁰ M. de Scudéry, *Clélie, histoire romaine*, p. 70.

¹⁵⁴¹ *op. cit.*, p. 74.

¹⁵⁴² *op. cit.*, p. 76.

Les touches et les attouchements

Cantique des Cantiques	<p>Texte du Cantique dans la Vulgate : <i>dilectus meus misit manum suam per foramen</i> (le trou, l'ouverture) <i>et venter meus intremuit</i> (trembler, frissonner) <i>ad tactum</i> (action de toucher, attouchement) <i>ejus</i>¹⁵⁴³.</p>
SANDT	<p>Attingo¹⁵⁴⁴ signifie effleurer, ce qui est plus doux que tango qui se traduit par toucher. Les mystiques utilisent l'un et l'autre terme en les transposant dans le domaine des choses spirituelles. Effleurer Dieu c'est toujours le chercher par le désir, alors que le toucher insiste davantage sur le fait d'en ressentir le goût et la saveur. On distinguera trois degrés dans la manière d'effleurer Dieu. Dans le premier degré, Dieu est bien recherché par le désir, mais nous ne l'effleurons pas comme nous le voudrions, et nous ne parvenons pas à lui. Il est cependant nécessaire que d'une certaine manière il nous soit ainsi d'abord rendu présent (comme par l'absence ou l'échec). Dans le second degré, Dieu est atteint par le fait que nous le trouvons par un effort d'intelligence, mais cet effleurement demeure imparfait en ce sens que si Dieu est atteint par l'intelligence, il manque encore qu'il soit présent à notre volonté d'amant. Le troisième degré est atteint lorsque Dieu est touché par amour et tenu par embrassement.</p>
JEAN	<p><i>Ô flatteuse main, ô touche délicate ! Puisque, ô touche délicate, Verbe fils de Dieu tu pénètres subtilement la substance de mon âme par la délicatesse, et la touchant toute, délicatement tu l'engloutis toute en toi</i>¹⁵⁴⁵.</p> <p>Des communications si intimes qu'elles passent dans la substance même de l'âme <i>et sont comme des attouchements substantiels de l'union</i>¹⁵⁴⁶.</p> <p><i>Ainsi l'attouchement de l'Ami se goûte avec le toucher de l'âme</i> (sa substance) <i>et se sent par l'ouïe de l'âme</i> (l'entendement)¹⁵⁴⁷.</p> <p><i>Ma maison étant désormais accoïée par ces touches divines, elle est devenue forte et stable pour recevoir avec durée ladite union qui est le mariage divin entre l'âme et le fils de Dieu</i>¹⁵⁴⁸.</p>
MARIE	<p>Dieu <i>par ses divines touches permet à l'âme de s'égayer avec lui</i>¹⁵⁴⁹.</p> <p><i>Ce sont des touches, des paroles intérieures, des caresses d'où naissent des extases, ravissements et autres grâces qui se peuvent mieux expérimenter que dire parce que les sens n'y ont point part, l'âme n'y faisant que souffrir ce que le saint esprit opère en elle</i>¹⁵⁵⁰.</p> <p>Lorsque, dans la privauté qui conduit au mariage mystique elle perçoit <i>des touches intérieures et des écoulements divins subtils</i>...¹⁵⁵¹.</p> <p><i>Ces touches divines si délicates mais crucifiantes sont une purgation de l'âme, pour la rendre digne d'être la couche royale de l'Epoux</i>¹⁵⁵².</p>

¹⁵⁴³ Traduction d'après le *Dictionnaire illustré latin français* de F. Gaffiot, Hachette, 1934.

¹⁵⁴⁴ SANDT, pp. 110 et 345.

¹⁵⁴⁵ JEAN, Cyprien 1949, p. 1000.

¹⁵⁴⁶ JEAN, Cyprien 1652, p. 292.

¹⁵⁴⁷ JEAN, Cyprien 1949, p. 782.

¹⁵⁴⁸ *op. cit.*, p. 640.

¹⁵⁴⁹ MARIE, Lettres, p. 222.

¹⁵⁵⁰ *op. cit.*, p. 748.

¹⁵⁵¹ MARIE, Ecrits, II, p. 127.

¹⁵⁵² *op. cit.*, pp. 127 et ss.

L'union

SANDT	<p>L'union, unio¹⁵⁵³, est communion de ceux qui ont une même dévotion ou un même respect pour quelque chose ou quelqu'un ; cette communion se réalise à travers l'amour qui les tourne ensemble vers un même objet. Elle est aussi le propre des mystiques avec Dieu, on la nomme alors union mystique. Cette union comporte deux aspects : elle peut être de désir ou de fait. On donne à la première le nom d'unition, assurément il s'agit d'un agir tendu vers l'union. La seconde est l'accomplissement de la première, une union qui n'a plus besoin de quelque chose comme une corde pour tenir unis. L'unition mystique est cet acte par lequel l'intelligence du contemplant est d'une certaine manière attachée peu à peu à un Dieu caché. L'union mystique est l'achèvement de cet effort de l'unition, et dans lequel l'intelligence contemplante demeure maintenant paisiblement unie à Dieu. L'union est dite immédiate quand toute la volonté adhère pleinement à Dieu et à Dieu seul, ne cherchant rien d'autre que son bon plaisir. Les moyens pour obtenir cette union, ce sont, comme nous l'indique Rusbroec, la grâce de Dieu par les sacrements de l'Eglise et les trois vertus théologiques.</p>
JEAN	<p><i>Les vers qui sont écrits en la Montée du Mont (qui est la figure qui se trouve au commencement de ce Livre) enseignent à monter au sommet, qui est le plus haut point de l'union¹⁵⁵⁴.</i> <i>Trois toiles doivent être brisées pour que l'âme se joigne avec Dieu et le possède parfaitement. La première comprend toutes les créatures, la seconde les opérations et inclinations purement naturelles, la troisième l'union de l'âme avec le corps. Les deux premières doivent être brisées de nécessité. La troisième ne l'attaque pas rigoureusement comme les deux autres, mais savoureusement et doucement. L'âme l'appelle ici un rencontre heureux, d'autant plus heureux et savoureux que plus il lui semble qu'il s'en va briser la toile de sa vie¹⁵⁵⁵.</i> <i>Ce fut à l'ombre du pommier que je te pris pour mon Espouse / Je te donnai ma main jalouse¹⁵⁵⁶.</i> <i>Sur les fiançailles : il faut noter la différence qu'il y a d'avoir Dieu en soi par grâce seulement et de L'avoir aussi par union ; cette différence est aussi grande qu'entre les fiançailles et le mariage : aux fiançailles il n'y a rien qu'un oui égal, une seule volonté des deux parties, des bijoux et des ornements de la fiancée qui lui sont donnés gratuitement par son fiancé qui la visite quelquefois mais au mariage il y a de plus la communication et l'union des personnes¹⁵⁵⁷.</i> <i>Dans le secret du cellier, j'ai bu et plus ne savais chose aucune¹⁵⁵⁸.</i></p>
ACARIE	<p><i>Cette union et conjonction d'amour, quand sera-t-elle que je ne puisse plus supporter votre absence¹⁵⁵⁹.</i> <i>Le désir extrême que j'ai de m'unir à Vous me fait continuellement soupirer.. je désire être inséparablement uni à Jésus mon Sauveur¹⁵⁶⁰. Mais il désire Lui-même se donner à toi et s'unir à toi par amour¹⁵⁶¹.</i> <i>C'est à Lui que nous devons être unis, en nous retirant fortement de tout ce qui peut empêcher cette union dont notre sainte Mère parle si bien en son livre du Château de l'âme où elle dit que toute âme qui vit religieusement peut parvenir à cette intime union de nos volontés à celle de Dieu¹⁵⁶².</i></p>
CHANTAL	<p><i>...vous unir à Dieu et vous désunir de vous-même et du monde¹⁵⁶³.</i> <i>L'âme qui sait traiter avec Dieu et s'unir à lui a trouvé la sacrée alchimie pour changer toutes ses misères en or, et goûtant les suavités divines expérimente qu'il n'y a rien d'égal à ces délices¹⁵⁶⁴.</i> <i>Il se fait une union si intime de grâce entre Dieu et notre âme qu'il ne se peut expliquer en terre comme ce mariage sacré se fait¹⁵⁶⁵.</i></p>
MARIE	<p><i>J'appelle union d'entendement lorsque cette puissance est immédiatement occupée de Dieu ; cette notion est amoureuse, elle emporte avec soy toute l'âme, c'est un attrait pour l'âme, qui produit un effet de lumière et d'amour¹⁵⁶⁶. Dieu, après l'avoir enivrée dans les douceurs de l'oraison de quiétude, enferme l'âme dans les celliers de ses vins pour introduire en elle la parfaite charité. Ce sont des touches, des paroles intérieures, des caresses. D'où naissent extases, ravissements, visions intellectuelles. Il se fait encore un divin commerce entre Dieu et l'âme par une union la plus intime qui se puisse imaginer, ce Dieu d'amour voulant être le maître absolu de l'âme qu'il lui plaît de caresser et d'honorer... elle se plaint à son bien-aimé : fuyons, bien-aimé, allons à l'écart¹⁵⁶⁷.</i></p>

¹⁵⁵³ SANDT, p. 365 et ss.

¹⁵⁵⁴ JEAN, Cyprien 1949, p. 111.

¹⁵⁵⁵ *op. cit.*, p. 981 & 982.

¹⁵⁵⁶ *op. cit.*, p. 1218.

¹⁵⁵⁷ JEAN, Cyprien 1949, pp. 1034 à 1037.

¹⁵⁵⁸ JEAN, Cyprien 1949, p. 808.

¹⁵⁵⁹ ACARIE, Ecrits, p. 39.

¹⁵⁶⁰ *op. cit.*, p. 43.

Treize noms donnés à l'amour par Marie de l'Incarnation seulement

Captive	<p><i>Elle étoit captive de l'amour, mais aussi l'amour (c'est-à-dire l'Epoux) étoit son captif par un mutuel retour d'union et d'embrassement¹⁵⁶⁸.</i></p> <p>Jean de la Croix : <i>Ce seul cheveu que vous voyez, Comme sur mon col il ondoie Vous prit quand vous le regardiez, Et vous tint lié pour sa proye¹⁵⁶⁹.</i></p>
Charme	<p><i>L'amour, qui n'est jamais en repos, charmoit mon âme¹⁵⁷⁰.</i> La Personne du Verbe ravit et captive son cœur par un si doux charme que je ne puis trouver de paroles pour l'exprimer¹⁵⁷¹. Quand le divin Jésus me dit au cœur « pax huic domui » ce fut un nouveau charme pour me consommer d'amour¹⁵⁷². Cette jouissance se passe dans le cabinet de Dieu, où elle le caresse, où il fait mourir ses sens, pendant qu'il l'absorbe dans ses charmes, elle est comme en un ciel où elle jouit de Dieu¹⁵⁷³.</p>
Défaillance, pâmoison	<p><i>C'est une pâmoison amoureuse, on est collé à l'amour...¹⁵⁷⁴ et ailleurs : l'âme est pâmée sur ce qu'elle aime, par une défaillance d'amour, sans pouvoir dire mot¹⁵⁷⁵.</i></p>
Feu et brasier	<p><i>Ce feu se réduit en cendres et en humilité tant on se voit bas dans l'abyme des divines miséricordes¹⁵⁷⁶.</i> <i>Ô brasier adorable, faites brûler celle qui ne peut vivre que dans vos flammes... car je suis unie à vous et à votre cœur embrasé¹⁵⁷⁷.</i></p> <p>Jean de la Croix : <i>Si par rencontre vous voyez / Celui qui brusle ma poitrine Dites luy qu'en mille langueurs / Et mille souffrances je meurs¹⁵⁷⁸.</i> Et nous lisons ailleurs : <i>Dans sa flamme savoureuse / Que je sens ainsi brûler en moi Vite et sans que rien ne reste / Je vais me consumant tout entier¹⁵⁷⁹.</i></p>
Folie	<p><i>Je me sentais comme captive, et j'étais, je le puis dire, comme une folle qui dit sans raison tout ce qu'elle dit : ... paroles charmantes ... par la véhémence de l'amour... dans la solitude mon cher amour ... respirant mon âme en vous ...¹⁵⁸⁰.</i></p> <p>Thérèse d'Avila : <i>C'est un glorieux délire, une céleste folie où elle apprend la véritable sagesse... je m'étais vue comme éprise de cette sainte folie et enivrée de cet amour divin, mais je n'arrivais jamais à comprendre comment cela se faisait¹⁵⁸¹.</i></p>
Labyrinthe	<p><i>L'âme tombe dans un doux labyrinthe où elle est enchantée, ou plutôt saintement enivrée¹⁵⁸².</i></p>

¹⁵⁶¹ ACARIE, Ecrits, p. 70.

¹⁵⁶² *op. cit.*, p. 124.

¹⁵⁶³ CHANTAL, Œuvres, II, p. 511.

¹⁵⁶⁴ CHANTAL, Œuvres, III, p. 463.

¹⁵⁶⁵ *op. cit.*, p. 306.

¹⁵⁶⁶ MARIE, Lettres, p. 374.

¹⁵⁶⁷ *op. cit.*, p. 748.

¹⁵⁶⁸ *op. cit.*, p. 3.

¹⁵⁶⁹ JEAN, Cyprien 1949, p. 1216.

¹⁵⁷⁰ MARIE, Lettres, p. 3.

¹⁵⁷¹ *op. cit.*, p. 3.

¹⁵⁷² MARIE, Ecrits, I, p. 171.

¹⁵⁷³ MARIE, Lettres, p. 4.

¹⁵⁷⁴ MARIE, Lettres, p. 13.

¹⁵⁷⁵ MARIE, Ecrits, I, p. 163.

¹⁵⁷⁶ MARIE, Lettres, p. 84.

¹⁵⁷⁷ MARIE, Ecrits, I, p. 232.

¹⁵⁷⁸ JEAN, Cyprien 1949, p. 1212.

¹⁵⁷⁹ *op. cit.*, p. 1245.

¹⁵⁸⁰ MARIE, Ecrits, I, p. 218.

¹⁵⁸¹ THERESE, 1949, pp. 157 et 158.

Mignon	<p><i>Sy tu voulois je m'en irois avec toy ; A ! fais donc que je meure, mon mignon, mon délectable amour</i>¹⁵⁸³.</p> <p>Le Père Cyprien traduisant Jean de la Croix, utilise l'adjectif mignard : <i>O playe d'extreme douceur / Mignarde main toucher flatteur / Qui donne la vie en tuant</i>¹⁵⁸⁴.</p> <p>Jeanne parle une fois de mignardises : <i>Un roi qui fait bâtir un château le remplit de mignardises, d'odeurs et de parfums, ... et fait une faveur à ceux qu'il y mène, et là il les entretient seul à seul continuellement avec la reine sa chère épouse</i>¹⁵⁸⁵.</p>
Nid d'amour	<p><i>Mon âme jouissait de son Tout en ce nid d'amour ; je n'eusse osé ce mot si on ne me l'eût commandé</i>¹⁵⁸⁶.</p>
Posséder	<p><i>Je ne puis douter que ce divin Sauveur ne vous possède</i>¹⁵⁸⁷.</p> <p>Il y a une attention à celui de qui il se sent possédé et qui n'empêche point le commerce du dehors.¹⁵⁸⁸</p> <p>Elle entre dans l'inaction et demeure comme pâmée en celui qui la possède¹⁵⁸⁹.</p> <p>Mon doux Amour, possédez-moi et que je vous possède, par un mélange d'amour¹⁵⁹⁰.</p> <p>L'Eprit amoureux de Dieu les réduit pour les rendre au Fils de Dieu en l'état où il les veut pour y prendre ses délices, car ce lit est étroit, il faut lui céder la place pour qu'il en soit le seul Maître et Epoux et possesseur libre et paisible¹⁵⁹¹.</p>
Privauté	<p><i>Cette voye par où cette infinie bonté me conduit n'est autre que son amoureuse familiarité et une privauté intime</i>¹⁵⁹².</p> <p>L'amour l'emportant sur tout fait place à la privauté dans une cachette et secrète manière qu'à peine apperçoit-on ses vestiges¹⁵⁹³.</p> <p>On observe un effet de lumière et d'amour qui met l'âme en des privautez avec Dieu qui sont inexplicables¹⁵⁹⁴.</p>
Transports d'amour	<p><i>J'étois par l'opération du Verbe éternel, en des transports d'amour qui me tenoient dans une privauté à sa Personne telle que je ne le puis dire</i>¹⁵⁹⁵.</p>
Trésor	<p><i>J'ai passé par ces tanières des lions (les épreuves de la vie spirituelle) et je me suis sauvée dans les trésors de mon céleste époux</i>¹⁵⁹⁶.</p>
Volupté	<p><i>Je ne sais si je dormais ou veillais, mais je fus plusieurs jours dans un état d'union tel qu'humainement, sans soutien extraordinaire j'eus défailli à chaque moment parce que cette volupté divine embaumait mon âme d'une manière que mon corps n'eût pu supporter</i>¹⁵⁹⁷.</p>

¹⁵⁸² MARIE, Lettres, p. 59.

¹⁵⁸³ *op. cit.*, p. 6.

¹⁵⁸⁴ JEAN, Cyprien 1949, p. 1221.

¹⁵⁸⁵ CHANTAL, Œuvres, III, p. 359.

¹⁵⁸⁶ MARIE, Ecrits, I, p. 198.

¹⁵⁸⁷ MARIE, Lettres, p. 172.

¹⁵⁸⁸ *op. cit.*, p. 612.

¹⁵⁸⁹ *op. cit.*, p. 747.

¹⁵⁹⁰ MARIE, Ecrits, I, p. 232.

¹⁵⁹¹ MARIE, Ecrits, II p. 348.

¹⁵⁹² MARIE, Lettres, p. 316.

¹⁵⁹³ MARIE, Ecrits, II, p. 99 et 127.

¹⁵⁹⁴ MARIE, Lettres, p. 375.

¹⁵⁹⁵ MARIE, Lettres, p. 930.

¹⁵⁹⁶ MARIE, Ecrits, II p. 313.

¹⁵⁹⁷ *op. cit.*, p. 115.

Bibliographie

A

- ACARIE**, Mme : *Ecrits spirituels*, présentation par B. Sesé, Arfuyen, 2004.
- ACARIE**, Mme : *Vrays exercices de la bien-heureuse sœur Marie de l'Incarnation. Composez par elle mesme. Très propres à toutes les Ames qui désirent ensuyvre sa bonne vie*. Seconde édition. A Paris Chez Denis Moreau rue Saint Jacques à la Salamandre. M.DC.XXIII.
- APONIUS** : *Commentaire sur le Cantique des cantiques*, introd., trad., notes et index par B. de Vregille et L. Neyrand, Cerf, 1997-1998.
- ARABI**, Ibn : *Traité de l'amour*, Albin Michel, 1985.
- ARABI**, Ibn : *Futûhât Makkiyya, Les illuminations de la Mecque*, sous la direction de M. Chodkiewicz, Sindbad, 1988.
- ARBOUZE**, M. d' : *Traité de l'Oraison mentale*, par la Mère Marguerite d'Arbouze, Abbessse du Val-de-Grâce. Nouvelle édition par D.B. Solar, Abbaye de Maredsous, 1934.
- ARNAULD**, Angél. : *Relation écrite sur Port-Royal*, publiée par L. Cagnet, Grasset, 1949.
- ATTAR**, F. : *Le mémorial des saints*, Seuil, 1976.
- AUGUSTIN**, St. : *Les Confessions*, traduction nouvelle de J. Trabucco, Garnier, 1950.
- AUGUSTIN**, St. : *Œuvres complètes*, annotations et traduction par Péronne et all. (tome X, les *Traités*), Librairie de L. Vivis, 1869.

B

- BACON**, F. : *Le Novum organum*, introduction, traduction et notes de M. Malherbe et J.-M. Pousseur, Presses Universitaires de France, 1982.
- BEAUDE**, J. : *Jean Goulu, traducteur de Denys*, La Compagnie de Trévoux, 2001.
- BERNARD DE CLAIRVAUX**, St : *Sermons de S. Bernard sur les principales fêtes, solennités et Evangiles de l'année ; ensemble dix-sept sermons sur l'exposition du pseume 90 "Qui habitat in adjutorio Altissimi...", et vingt-six sur le cantique des cantiques*, traduits en françois par J. Tournet, s.l., 1620.
- BERNARD DE CLAIRVAUX**, St. : *Sermons méditatifs du dévot père S. Bernard,... sur le Cantique des cantiques*, traduits du latin en françois par Sr F. O. religieuse..., Paris : L. Boullenger, 1621-1623.
- BERNARD DE CLAIRVAUX**, St. : *Œuvres mystiques*, traduction d'A. Béguin, Seuil, 1953.
- BERNARD DE CLAIRVAUX**, St. : *L'Amour de Dieu. La Grâce et le Libre Arbitre*, introd., trad., notes et index par F. Callerot, J. Christophe, M.-I. Huille, O.C.S.O.... P. Verdeyen, SJ..., in *Œuvres complètes*, No 29, Cerf, 1993.
- BERNARD DE CLAIRVAUX**, St. : *Sermons sur le Cantique*, Tome I, Sermons 1-15, texte latin des S. Bernardi opera par J. Leclercq, H. Rochais et Ch. H. Talbot, traduction de R. Fassetta,...in *Œuvres complètes*, réimpression de la 1^{ère} éd. revue et corrigée, Cerf, 2006.
- BERULLE**, P. de : *Œuvres complètes*, 8 vol. correspondance non comprise, édition critique, Oratoire de Jésus et Cerf, 1995 – 1999.

- BERULLE, P. de : *Elévation sur sainte Marie-Madeleine*, présentation de J. Beaudé, Grenoble, J. Millon, 1998.
- BINET**, E. : *Pratique solide de l'amour de Dieu*,... réimprimée par les soins de J.-H. Bricbet, Mézières, impr. de Lelaurin-Martinet, 1842.
- BINET, E. : *Consolation et réjouissance*, présent. C. Louis-Combet, Grenoble, J. Millon, 1995.
- BINET, E. : *Essay des merveilles de nature*, préf. de M. Fumaroli, Évreux, Association du Théâtre d'Évreux, 1987.
- BLEMUR**, J. B. de : *Eloges de plusieurs personnes illustres en piété de l'ordre de St Benoist, décédées en ces derniers siècles*, A Paris chez Louis Billaine, au second pillier de la grand'Salle du Palais, au grand Cesar, MDCLXXIX.
- BLOIS**, L. de : *Institution spirituelle*, présentation, traduction et notes par M. Huot de Longchamp, « Paroisse et famille » juillet 2004, en co-édition avec les éditions du Carmel.
- BOCCACE**, J. : *Des cleres et nobles femmes*, éd. par J. Baroin, J. Haffen, Besançon, Université de Besançon ; Paris, diff. les Belles-Lettres, 1993.
- BODIN**, J. : *Les six livres de la République*, Paris, Librairie Générale Française, 1993.
- BONAVENTURE**, St. : *L'œuvre de saint Bonaventure*, sous la dir. d'O. Boulnois, Cerf, 1991.
- BONAVENTURE, St. : *Écrits. III, Le royaume des amants ; Le miroir de la béatitude éternelle*, trad. par dom A. Louf, Bégrolles-en-Mauges, Abbaye de Bellefontaine, 1997.
- BONAVENTURE, St. : *Le Christ Maître*, Vrin, 1998.
- BONICHON**, Ph. : *Madame Acarie, une petite voie à l'aube du grand siècle*, Toulouse, Editions du Carmel, 2002.
- BOUCHER**, J.-B. : *Histoire de la Bienheureuse Marie de l'Incarnation, dite dans le monde Madame Acarie*, Nouvelle édition, revue, passablement augmentée, (2 vol.) à Paris chez Jacques Lecoffre et Cie, 1854.
- BREMOND**, H. : *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours* (5 vol.), Grenoble, J. Millon, 2006.
- BRETIGNY**, J. de : *Quintanaduenas, Lettres de Jean de Brétigny* présentées par P. Serouet, Louvain, 1971.
- BRODEUR**, R. (sous la direction de) : *Marie de l'Incarnation, Entre mère et fils : le dialogue des vocations*, Les Presses de l'Université Laval, 2000.
- BROWN**, C., et LINTEAU, P.-A. pour l'édition française : *Histoire générale du Canada*, Québec, Editions du Boréal, 1990.
- BRUNO**, G. : *Œuvres italiennes, II, Le souper des cendres*. Texte traduit par Y. Hersant, Les Belles-Lettres, 1994.
- BRUNO, G. : *Oeuvres italiennes, IV, De l'infini, de l'univers et des mondes*. Texte traduit par J.-P. Cavaillé, M.A. Granada et J. Seidentgart, Les Belles-Lettres, 1995.
- BRUNO DE JESUS MARIE**, Père : *La belle Acarie, bienheureuse Marie de l'Incarnation*, Desclée de Brouwer, 1942.
- BURNS**, M.-P. : *Françoise-Madeleine de Chaugy dans l'ombre et la lumière de la canonisation de François de Sales*, Mémoires et documents de l'Académie Salésienne, tome 106, Annecy, 2002.

C

- CAMPANELLA, T.** : *Monarchie d'Espagne et Monarchie de France*, Textes originaux introduits, édités et annotés par G. Ernst, Traduction par N. Fabri et S. Waldraum, Presses Universitaires de France, 1997.
- CAMUS, J.-P.** : *Théologie mystique*, Grenoble, J. Millon, 2003.
- CAMUS, J.-P.** : *Oraison au jardin*, La Compagnie de Trévoux, 2004.
- CANFIELD, B. de** : *La Règle de perfection*, édition critique publiée et annotée par J. Orcibal, Paris, Presses Universitaires de France, 1982.
- CARMES ET CARMELITES en France du XVIIème siècle à nos jours**, Actes du colloque de Lyon, 1997, réunis par B. Hours, Cerf, 2001.
- CASTIGLIONE, B.** : *Le livre du courtisan*, trad. de l'italien d'après la version de G. Chappuis (1580) par A. Pons, Flammarion, 1991.
- CATHERINE DE GENES, Ste** : *Vie et oeuvres de sainte Catherine de Gênes*, par M. le vicomte M.-Th. de Bussierre, édition scientifique revue et corrigée par le R. P. Millet s.j., Paris, H. Allard, 1873.
- CATHERINE DE JESUS** : *Je ne suis plus à Moi*, Ecrits et lettres 1628, texte établi et présenté par J. Beaudé, Grenoble, J. Millon, 2001.
- CATHERINE DE SIENNE, Ste** : *Le livre des Dialogues*, Seuil, 1953, réédition 2002.
- CERTEAU, M. de** : *La possession de Loudun*, Gallimard, 2005.
- CERTEAU, M. de** : *Le lieu de l'autre*, Gallimard - Le Seuil, 2005.
- CHANTAL, Ste J. de** : *Correspondance* (8 vol.), édition critique établie et annotée par Sœur M.-P. Burns, Editions du Cerf et Centre d'études franco-italien, 1986.
- CHANTAL, Ste J. de** : *Réponses sur les règles, constitutions et coutumier de l'Institut*, Annecy, Imprimerie Aimé Burdet, 1849.
- CHANTAL, Ste J. de** : *Sainte Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal, sa vie et ses œuvres*, (3 vol.), E. Plon et Cie, Imprimeurs – éditeurs, 1876. Vol I : *La Vie* rédigée par la Mère F.-M. de Chaugy, Vol II et III: *Œuvres diverses*.
- CHAPELAIN, J.** : *Œuvres complètes*, (3 vol.), éd. par G. Saba, H. Champion, 1999.
- CHARPY, E.** : *Petite vie de Louise de Marillac*, Desclée de Brouwer, 1991.
- CHAUGY, F.-M. de** : *Mémoire sur la vie et les vertus de sainte Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal, fondatrice de l'Ordre de la Visitation sainte-Marie*, Plon, 1874.
- CHAUGY, F.-M. de** : *Mémoire très fidèle pour la Vie de la bienheureuse Mère de Chantal*, publié par T. Boulangé, Debécourt, 1842.
- COCHOIS, P.** : *Bérulle et l'Ecole française*, Seuil, 1963.
- CONDREN, CH. de** : *Lettres*, publiées par P. Auvray et A. Jouffrey, Paris, Cerf, 1943.
- COPERNIC, N.** : *Des révolutions des orbés célestes*, trad. A. Koyré, Diderot, 1998.
- COTON, P.** : *Intérieure occupation d'une âme dévote...* Pottier Aloys, éditeur scientifique, Paris, 1933.
- CRAVERI, B.** : *L'âge de la conversation*, Gallimard, 2002.

D

- DESCARTES, R.** : *Œuvres et lettres*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1992.
- DESMARET DE SAINT-SORLIN, J.** : *Marie-Madeleine ou le triomphe de la grâce*, Grenoble, J. Millon, 2001.
- DICIONNAIRE DE SPIRITUALITE** : (17 tomes), Beauchesne, 1932 – 1995.
- DUBY, G. & PERROT M.** : *Histoire des femmes en Occident*, tome III, Perrin, 2002.
- DUVAL, A.** : *Vie admirable de soeur Marie de l'Incarnation religieuse converse en l'ordre de N. Dame du Mont Carmel appelée dans le monde Damoiselle Acarie* par André Duval, Paris, Taupinart, 1625.
- DUVAL, A.** : *La Vie admirable de la bienheureuse sœur Marie de l'Incarnation...*, nouv. éd. adaptée par le Monastère de l'Incarnation de Paris, V. Lecoffre, 1893.

E

- ENGAMMARE, M.** : *Qu'il me baise des baisers de sa bouche*, le Cantique des cantiques à la Renaissance, étude et bibliographie, Genève, Librairie Droz, 1993.

F

- FERRIER, V.** : *Traité de la vie spirituelle*, trad. du P. M.-V. Bernadot, Bouère, D.M. Morin, 1993.
- FRANCOIS DE SALES, St.** : *Œuvres*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1969.
- FRANCOIS DE SALES, St.** : *Œuvres de saint François de Sales évêque et prince de Genève et docteur de l'Eglise, ... Edition complète d'après les autographes et les éditions originales, enrichie de nombreuses pièces inédites*, par les Religieuses de la Visitation du premier monastère d'Annecy, sous la direction de dom Mackey, O.S.B. Dernier volume de Tables, dressé par le P. A. Denis, moine de Tamié. Lyon, Paris : E. Vitte, Annecy : Monastère de la Visitation, de 1892 à 1964.
- FRANCOIS DE SALES, St.** : *Lettres intimes*, présentées par A. Ravier, s.j., Le Sarment, Fayard, 1991.
- FUMAROLI, M.** : *La diplomatie de l'esprit*, Gallimard, 1998.
- FUMAROLI, M.** : *L'âge de l'éloquence*, Genève, Droz, 2002.
- FURETIERE, A.** : *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes, ... recueilli et compilé par Antoine Furetière*, A La Haye et à Rotterdam, chez Arnoult et Reinier Leers, MDCXC.

G

- GAGLIARDI, A.** : , *Commentaire des "Exercices spirituels" d'Ignace de Loyola (1590) suivi de Abrégé de la perfection chrétienne (1588)*, introd. par A. Derville, trad. par F. J. Legrand, J. Kirylo, F. Évain, C. Flipo, Desclée de Brouwer, 1996.
- GALILEI, G.** : *Le messager céleste*, texte introduit, établi et commenté par I. Pantin, Les Belles-Lettres 1992.
- GALILEI, G.** : *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde*, Seuil, 2000.

GAZIER, A. : *Jeanne de Chantal et Angélique Arnauld d'après leur correspondance (1620 – 1641)*, H. Champion, 1915.

GHAZALI, Al- : *Le livre de l'Amour*, traduction et notes de A. Moussali, Alif-EnNour Editions, Lyon et Paris, sans date.

GOURNAY, M. Le Jars de : *Oeuvres complètes*, éd. critique par J.-Cl. Arnould, É. Berriot, Cl. Blum..., Paris, H. Champion, 2002.

GREGOIRE LE GRAND, St. : *Commentaire sur le Cantique*, introd., trad., notes et index par R. Bélanger, Cerf, 1984.

GUILLAUME DE SAINT-THIERRY : *Exposé sur le Cantique*, texte latin, introd. et notes par J.-M. Déchanet, trad. par M. Dumontier, réimpr. de la première éd. rev. et corr., Cerf, 1998.

GUTTON, J.-P. : *Dévots et société au XVIIème siècle*, Belin, 2004.

H

HÂFEZ DE CHIRAZ : *Le Divân*, introduction, traduction et commentaires par Ch.-H. de Fouchécour, Verdier, 2006.

HOBBS, T. : *Eléments de la loi naturelle et politique*, traduction, introduction, notes, dossier et index par D. Weber, Librairie Générale Française, 2003.

HOPIL, Cl. : *Les divins élancements d'amour...* (1629) préf. et notes par F. Bouchet, Grenoble, J. Millon, 2001.

HUCHON, M. : *Histoire de la langue française*, Librairie générale française, 2002.

I

IGNACE DE LOYOLA : *Le récit du pèlerin* trad. A. Thiry, Salvator, 2001.

IGNACE DE LOYOLA : *Exercices spirituels*, Introd. par F. Courel, Desclée De Brouwer, 1963

IMITATION de J.-C. : traduction et adaptation de P. Corneille, Albin Michel, 1998.

ISFARAYINI, N. : *Le Révélateur des mystères*, publié et traduit par H. Landolt, Verdier, 1986.

J

JEAN D'AVILA : *Écoute, ma fille*, traduction et notes par J. Cherprenet, Paris, Aubier, 1954.

JEAN D'AVILA : *Lettres choisies*, traduites, présentées par J. Krynen, Namur, les Editions du Soleil levant, 1961.

JEAN DE LA CROIX, St. : *Œuvres spirituelles du Père Jean de la Croix, Notes et remarques en trois discours...* par le V.P. Jacques de Jesus, Prieur du Monastere des Carmes deschaussez de Tolède, à Püaris chez la Veuve Pierre Chevalier MDCLII.

JEAN DE LA CROIX, St. : *Oeuvres complètes de Jean de la Croix*, traduites par le P. Cyprien, à Paris chez la Veuve Pierre Chevalier, Ruë S. Jacques, à l'image S. Pierre, M DC LII. Suivi de *Notes et remarques en trois discours, pour donner une plus facile intelligence des phrases mystiques et de la doctrine des Œuvres spirituelles du V. Père Jean de la Croix, premier Deschaussé de la Reforme de*

N. Dame du Mont Carmel & Coadjuteur de Sainte Therese de Jesus, Fondatrice de la mesme Reforme, par le V.P. Jacques de Jesus, Prieur du Monastere des Carmes Deschaussez de Toledé, traduites d'Espagnol en François par M.R.G.C.D.R. (René Gaultier).

JEAN DE LA CROIX, St. : *Le Cantique spirituel de saint Jean de la Croix, docteur de l'Eglise*, Notes historiques, texte critique et version française de Dom Chevallier, moine de Solesmes, Desclée de Brouwer et Cie, 1930.

JEAN DE LA CROIX, St. : *Œuvres spirituelles*, traduction du P. Grégoire de Saint Joseph, Seuil, 1947.

JEAN DE LA CROIX, St. : *Les Œuvres Spirituelles du bienheureux Père Jean de la Croix*, traduites d'espagnol en français par le R.P. Cyprien de la Nativité, édition nouvelle par le Père L.-M. de S. Joseph, 2 vol., Desclée de Brouwer, MCMXLIX.

JEAN DE LA CROIX, St. : *Œuvres complètes*, traduction Mère M. du Saint-Sacrement, édition établie par D. Poirot, Cerf, 1990.

JEAN DE SAINT-SAMSON : *Œuvres mystiques*, texte établi et présenté par M. Huot de Longchamp, O.E.I.L. 1984.

JEAN DE SAINT-SAMSON : *La pratique essentielle de l'amour*, textes établis par M. Huot de Longchamp et H. Blommestijn, Cerf, 1989.

JEU, E. du : *Le témoignage de Jeanne de Chantal*, préf. de Sœur M.-P. Burns, P. Téqui, 2001.

JULIENNE DE NORWICH : *Le Livre des révélations*, Cerf, 1992.

JOSEPH, Père : *L'exercice du moment présent*, Texte présenté par J.-M. Gueullette, Arfuyen, 2006.

K

KEPLER, J. : *Le secret du monde*, traduction et commentaires par A.-Ph. Segonds, Les Belles-Lettres, 1984.

KEPLER, J. : *Discussion avec le messager céleste, rapport sur l'observation des satellites de Jupiter*, texte introduit par I. Pantin, Les Belles-Lettres, 1993.

KEPLER, J. : *Paralipomènes à Vitellion*, trad. C. Chevalley, Vrin, 1980.

L

LA MOTHE LE VAYER, F. de : *Œuvres*, édition précédée de *l'Abrégé de la vie de La Mothe Le Vayer...*, Genève, Slatkine, 1970.

LEBRUN, F. : *Le 17^e siècle*, Armand Colin, 1967.

LESCARBOT, M. : *Histoire de la Nouvelle France*. À Paris chez Jean Millet, MDCXI.

LIBERTINS DU DIX-SEPTIEME SIECLE (2 vol.), Gallimard Bibliothèque de la Pléiade, 2003.

LOUIS-COMBET, C. : *Marie Teyssonier dite Marie de Valence : voyance et contemplation*, Lyon, La Compagnie de Trévoux, 2006.

LOUIS-COMBET, C. : *Armelle Nicolas, domestique et mystique*, Lyon, La Compagnie de Trévoux, 2004.

LOUIS-COMBET, C. : *Des égarées*, Grenoble, J. Millon, 2008.

LOUIS DE BLOIS : *Institution spirituelle*, présentation, traduction et notes par M. Huot de Longchamp, « Paroisse et famille », en co-édition avec les éditions du Carmel, 2004.

LOUIS DE BLOIS : *Oeuvres spirituelles du vénérable L. de Blois*, trad. par les Bénédictins de Saint-Paul de Wisques, H. Oudin, 1911.

LOUIS DE GRENADE : *Œuvres complètes de Louis de Grenade...* trad. par M. l'abbé Bareille, L. Vivès, 1872.

LOUIS DE GRENADE : *La Magdeleine*, texte présenté par M. Clément, Lyon, La Compagnie de Trévoux, 2002.

LULLE, R. : *L'arbre de philosophie d'amour, Le Livre de l'ami et de l'Aimé*, trad. de L. Sala-Molins, Aubier Montaigne, 1967.

M

MAGNE, E. : *La vie quotidienne au temps de Louis XIII*, Hachette, 1942, rééd. 1948.

MAISONNEUVE, R. : *L'univers visionnaire de Julian of Norwich*, O.E.I.L., 1987.

MALEBRANCHE : *Œuvres* (2 vol.), Gallimard Bibliothèque de la Pléiade, 1992.

MARGUERITE DU SAINT SACREMENT (ACARIE) : *Lettres spirituelles*, présentées par P. Serouet, Cerf, 1993.

MARGUERITE D'ARBOUZE : *Traité de l'Oraison mentale*, par la Mère M. d'Arbouze, Abbessse du Val-de-Grâce, nouvelle édition par D.B. Solar, Abbaye de Maredsous, 1934.

MARIE DE L'INCARNATION : *Correspondance*, nouvelle édition par Dom G. Oury, Abbaye Saint-Pierre, Solesmes, 1971.

MARIE DE L'INCARNATION : *Ecrits spirituels et historiques* (2 vol.), publiés par Dom Cl. Martin, réédités par Dom A. Jamet, de la Congrégation de Rance, Les Ursulines de Québec, 1985.

MARIE DE L'INCARNATION : *Marie de l'Incarnation, entre mère et fils : le dialogue des vocations* sous la direction de Raymond Brodeur, Les Presses de l'Université Laval, 2000.

MARIE DE L'INCARNATION : *Ecrits de Tours*, Arfuyen, 2003.

MAROLLES, M. de : *Memoires de Michel de Marolles, Abbé de Villeloin*, A Paris chez Antoine de Sommaville ... M. DC. LVI.

MARTIN, Dom Cl. : *La vie de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation*, reproduction de l'édition originale de 1677 préparée par les moines de Solesmes, introduction par Dom J. Lonsagne, tables par Dom G. Oury, Solesmes, 1981.

MENAGE, G. : *Œuvres complètes* (3 vol.), éd. par G. Saba, H. Champion, 1999.

MORELL, J. : *Traité de la Vie Spirituelle par S. Vincent Ferrier*, avec des commentaires sur chaque chapitre par la Vén. Mère Julienne Morell, nouvelle édition par le R.P. Fr. Matthieu-Joseph. Poitiers, Henri Oudin, Libraire-éditeur, 1866.

N

NIL D'ANCYRE : *Commentaire sur le Cantique des Cantique*, I, Cerf 1994.

O

ORIGENE : *Homélie sur le Cantique des cantiques*, introd., trad. et notes par O. Rousseau, réimpression de la 2e éd. revue et corrigée, Cerf, 2007.

OSSOLA, C. : voir TREMOLIERES.

P

PASCAL, B. : *Œuvres complètes* (2 vol.), Gallimard Bibliothèque de La Pléiade, 1998.

PATRIZI, F. : *Du baiser*, Les Belles Lettres, 2002.

PERLE EVANGELIQUE, La : Dans la traduction française de 1602, édition établie par D. Vidal, Grenoble, J. Millon, 1997.

POIRET, P. : *Ecrits sur la Théologie mystique*, Préface, Lettre, Catalogue (1700) Introduction et notes par M. Chevallier, Grenoble, J. Millon, 2005.

PONT, L. DU : (Puente, Luis de la) *La Guide spirituelle*, traduite de l'espagnol par le P. J. Brignon. A Paris, chez Nicolas le Clerc. M.DCC.

PONT, L. DU : *Méditations sur les mystères de notre sainte foi, avec la pratique de l'oraison mentale*, trad, P. Jennesseaux,... Le Treilhou, Maison Saint-Joseph, 1995, Fac-sim. de l'éd. de Paris, Desclée de Brouwer, 1932.

PSEUDO-DENYS : *Oeuvres complètes du Pseudo-Denys l'aréopagite*, traduction, commentaires et notes par M. de Gandillac, Aubier, 1943.

R

RACAN H. de : *Les Bergeries*, édition critique publiée par L. Arnould, E. Droz, 1937.

RAVIER, A. : *Petite Vie de Jeanne de Chantal*, Desclée De Brouwer, 1992.

RICCI, M. : M. Ricci s.j., N. Trigault, s.j., *Histoire de l'expédition chrétienne au royaume de la Chine 1582-1610*, Desclée De Brouwer, 1978.

RODRIGUEZ, A. : *Pratique de la perfection chrétienne* du R.P. Alphonse Rodriguez, trad. par J.-P. Crouzet, Le Treilhou, Maison Saint-Joseph, 1998: Fac-sim. de l'édition Gabalda, 1928.

ROLLE, R. : *Melos amoris, Le Chant d'amour*, introd. F. Vandembroucke, O.S.B., trad. par les Moniales de Wisques..., Cerf, 1971.

ROUSSET, M.-J. : *La Vénérable mère Julienne Morell, dominicaine, sa vie, sa doctrine, son institut*, par le R. P. Matthieu-Joseph Rousset, o.p., Lyon, Delhomme et Briguet, 1893.

RUUSBROEC, J. : *Les sept degrés de l'échelle d'amour spirituel*, trad. et présenté par Cl.-H. Rocquet, Desclée de Brouwer, 2000.

RUUSBROEC, J. : *Écrits. II, Les noces spirituelles*, trad. par Dom A. Louf, Bégrolles-en-Mauges, Abbaye de Bellefontaine, 1993.

RÛZBEHÂN : *Le Jasmin des Fidèles d'amour*, traduit du persan par H. Corbin, Verdier, 1991.

S

- SAINT-PAUL**, Ch. de : *Tableau de la Magdeleine en l'état de parfaite amante de Jésus*, Grenoble, J. Millon, 1997.
- SANDT**, M. Van der : *Pro theologia mystica clavis*, édition de la bibliothèque S.J., Louvain, 1963.
- SANS DE SAINTE CATHERINE**, Père : *Trésor des religieux, ou Pratiques d'humilité pour conduire à la perfection chrétienne...* Édition revue, augmentée et publiée par le P. Hilarion, Lille, L. Quarré, 1875.
- SEROUET**, P. : *De la vie dévote à la vie mystique*, Les Etudes Carmélitaines, Desclée de Brouwer, 1958.
- SCUDERY**, M. de : *Clélie, histoire romaine*, édition critique par Ch. Dorlet – Chantalat, H. Champion, 2001.
- SCUDERY, M. de : *Clélie*, textes choisis et présentés par D. Denis, Gallimard, 2006.
- SCUDERY, M. de : *Artamène ou Le grand Cyrus*, (10 vol), Genève, Slatkine, 1972.
- SCUDERY, M. et G. de : *Artamène ou le Grand Cyrus*, Extraits, notes, synopsis et glossaire par Cl. Bourqui et A. Gerfen, Flammarion, 2005.
- SCUPOLI**, L. : *Le combat spirituel* introd. et notes, Fr. Ephraïm, Nouan-le-Fuzelier, Éd. du Lion du Juda, 1990.
- SOREL**, CH. : *Les nouvelles françaises*, Genève, Slatkine reprints, 1972.
- SUSO** : *Œuvres Complètes*, présentation, traduction et notes de J. Ancelet-Hustache, Seuil, 1977.

T

- TAULER**, J. : *Les Institutions* de Thaulere, traduction nouvelle, Paris, Tralin, 1909.
- TAULER, J. : *Œuvres complètes*, Tome VIII, *Les institutions...* trad. de la version latine du chartreux Surius par E. Pierre Noël, Paris, A. Tralin, 1913.
- THEATRE FRANÇAIS DU DIX-SEPTIEME SIECLE** : (3 vol.), Gallimard Bibliothèque de la Pléiade, 1975, 1986 et 1992.
- THOMAS D'AQUIN** : *Opuscules* (Opuscule 60 : *Traité de l'amour de Dieu et du prochain*), Vrin, 1984.
- TIMMERMANS**, L. : *L'accès des femmes à la culture sous l'Ancien Régime*, H. Champion, 2005.
- THERESE D'AVILA** : *Traicté du Chasteau ou Demeures de l'âme*, Composé par la mère Thérèse de Jésus, fondatrice des religieuses et religieux carmes deschaussés et de la première règle. Nouvellement traduite d'espagnol en francoys par I.D.B.P. & L.P.C.D.B. , revue, corrigée pour la 2^{ème} édition avec une table des lieux communs. Chez Guillaume de la Noue, rue S. Jacques, à l'enseigne du nom de Jésus à Paris. M.DCI.
- THERESE D'AVILA : *La Vie et les Œuvres Spirituelles de la M. Terese de Jesus. Fondatrice des Carmes Deschaussez*, par le R.P. F. de Ribera, de la compagnie de Jesus et par I.D.B.P. A Lyon chez Pierre Rigaud rue Merciere A la Fortune 1616. Suivi du *Traicté du Chasteau ou Demeures de l'âme*, Composé par la mère Thérèse de Jésus, fondatrice des religieuses et religieux carmes deschaussés et de la première règle. Nouvellement traduite d'espagnol en francoys par I.D.B.P. & L.P.C.D.B. ,

reue, corrigée pour la 2^{ème} édition avec une table des lieux communs. Chez Guillaume de la Noue, rue S. Jacques, à l'enseigne du nom de Jésus à Paris. M.DCI. Enfin les *Exclamations* et les *Maximes*.

THERESE D'AVILA : *Œuvres complètes*, Traduction du R.P. G. de Saint Joseph, Seuil, 1949.

THIERRY, E. : *Marc Lescarbot, Homme de plume au service de la Nouvelle France*, H. Champion, 2001.

TRAITES DE POETIQUE ET DE RHETORIQUE de de la Renaissance, Librairie Générale Française, 1990.

TREMOLIERES, F. : *Pour un vocabulaire mystique au XVIIe siècle*, séminaire du professeur C. Ossola, textes réunis par Fr. Trémolières, Milano, Nino Aragno Editore, 2004.

TRISTAN L'HERMITE, F. : *Œuvres complètes* (5 vol.), H. Champion, 1999-2003.

U

URFE, H. d' : *L'Astrée, nouvelle édition publiée sous les auspices de « la Diana »* par M. Hugues Vaganay. Préface de L. Mercier. Lyon, P. Masson, 1925. Genève, Slatkine Reprints, 1966.

URFE, H. d' : *L'Astrée*, édition et choix de J. Lafond, Gallimard, 1999.

V

VAUGELAS Cl. Favre de : *Remarques sur la langue française utiles à ceux qui veulent bien parler et bien écrire*, Ivrea, 1996.

VIAU, T. de : *Œuvres complètes* (3 vol.), éd. par G. Saba, H. Champion, 1999.

VORAGINE, J. de : *La légende Dorée*, traduit du latin par T. de Wyzewa, Seuil, 1998.

W

WEIL, S. : *Œuvres complètes*, vol. VI, Cahiers***, Gallimard, 2002.

Table des matières

Signes et abréviations	3
Avant-propos	4
Introduction : La première moitié du dix-septième siècle	7
Le roi et le pouvoir royal	7
Paris, les Provinces et la Nouvelle France	10
L'Eglise	13
Le monde scientifique	18
Les philosophes	21
Les libertins	21
Le théâtre	23
Romanciers, nouvellistes et poètes	24
Les beaux-arts	27
La musique enfin	28
L'évolution de la langue	29
Une littérature à la portée de tous	29
L'image de la femme dans la société	30
Chapitre premier : Madame Acarie	33
Barbe Acarie, une vie	33
Les biographes de Madame Acarie	44
Le couple Acarie	46
Les <i>Vrays Exercices</i> , brève histoire du texte	48
Les <i>Vrays Exercices</i> , éléments de vocabulaire	51
<i>Travaillé d'une infinité de douleurs</i>	56
Ce qui subsiste de la correspondance	57
Paroles attribuées à Mme Acarie par J.-B. A. Boucher	59
Lectures et influences	64
Les aînés	64
Contemporains et amis	73
Vers des plus lointains	79
Le vocabulaire de Madame Acarie et les mots du Cantique des Cantiques	84
Comme un poème	85
Chapitre deux : Jeanne Françoise Frémyot, baronne de Chantal	88
Jeanne de Chantal, une vie	88
Les biographes de Jeanne de Chantal	100
Portrait d'un couple	102

Les textes édités sous le nom de la Mère de Chantal	102
Le <i>Petit Livret</i> : notes après les rencontres...	104
L'échange épistolaire avec François de Sales	106
L'amitié avec Angélique Arnauld	111
Les premières compagnes	116
Un exemplaire du <i>Traité de l'Amour de Dieu</i> offert à Jeanne	118
<i>Petit traité de l'oraison et Méditations pour la solitude</i>	128
Des suggestions de lecture données par François	130
Des livres dont elle-même a parlé	132
Le vocabulaire de Jeanne de Chantal	138
Enfin elle entendra la voix de l'amour	141
Chapitre trois : Marie Guyart, devenue Marie de l'Incarnation	142
La vie de Marie	142
Claude Martin, son fils	150
Histoire des textes	154
Les étapes vers le mariage mystique	160
Mariage mystique et vision trinitaire	162
Le cheminement d'un état à l'autre, dans la <i>Relation</i> de 1654...	164
... et dans la <i>Relation</i> de 1633	170
Richesses de la correspondance	171
Lectures et références de Marie	176
Concordance avec Jean de la Croix dans l'expérience du désir	182
Concordance avec Thérèse d'Avila dans le mariage mystique	184
Concordance avec le Pseudo-Denys l'aréopagite	186
Une prière de l'amante	189
Chapitre quatre : Analyse lexicale	190
Rêves et mots d'amour	190
Les femmes prennent la parole	196
Quelques œuvres parlant d'amour : l' <i>Astrée</i> , d'Honoré d'Urfé	199
Les <i>Bergeries</i> de Racan	201
<i>Clélie</i> de Madeleine de Scudéry	202
<i>Artamène ou le Grand Cyrus</i>	203
La <i>Carte du Tendre</i>	204
Une réécriture galante du Cantique des Cantiques	205
Traductions, citations et commentaires exégétiques du Cantique	206
La Magdeleine, parfaite amante	212
<i>Élévation sur sainte Magdeleine</i> , de P. de Bérulle	212
<i>Tableau de la Magdeleine</i> , de Ch. de Saint Paul	214

<i>Marie-Madeleine ou le triomphe de la grâce</i> , de Desmarets de Saint-Sorlin	216
Trouver une méthode d'analyse lexicale, l'aide de Van der Sandt	217
Pro Theologia amorosa Clavis	223
Le vocabulaire d'autres femmes mystiques de ce siècle	288
Marie Teyssonnier	288
Catherine de Jésus, carmélite	289
Marguerite du Saint Sacrement Acarie	291
Louise de Marillac	293
Julienne Morell	294
Les Commentaires de Julienne Morell au <i>Traité de la vie spirituelle</i> ...	295
Armelle Nicolas	296
Catherine de Jésus, ursuline	297
Françoise-Madeleine de Chaugy	298
Antoinette de Jésus	300
Marguerite Romanet	301
Jacqueline B. de Blémur	302
Marie de Beauvillier, abbesse réformatrice de Montmartre	304
Marguerite d'Arbouze, abbesse réformatrice du Val de Grâce	305
Angélique Arnauld, abbesse réformatrice de Port-Royal	308
Conclusion : Mon âme aimant l'amour	311
Quelques maîtres de l'ardent désir	314
Pourquoi chercher ailleurs ?	318
Allégories, métaphores, figures ou symboles ?	319
« Aimer l'amour » dans la pensée d'Augustin	321
« Aimer l'amour » dans la pensée de Marie de l'Incarnation	323
Trois visages finalement d'une même passion	324
Le grain de la grenade	326
Annexes au chapitre quatre	328
1. Liste des articles	328
2. Recueil des citations utilisées dans la Clavis	330
Bibliographie	369
Table des matières	379